SEMINAIRE 22

R S I

Séminaire 1974 - 1975

Version AFI

Tables des matières, p. 2.
Note liminaire, p. 7
Début, p. 9

TABLES DES MATIERES :

Note liminaire 7

Préliminaire au séminaire, ... 9

Leçon I 10 décembre 1974..... 13
Leçon II 17 décembre 1974..... 29
Leçon III 14 janvier 1975..... 43
Leçon IV 21 janvier 1975..... 57
Leçon V 11 février 1975..... 71
Leçon VI 18 février 1975..... 89
Leçon VII 11 mars 1975..... 103
Leçon VIII 18 mars 1975..... 121
Leçon IX 8 avril 1975..... 135
Leçon X 15 avril 1975..... 153
Leçon XI 13 mai 1975..... 169

Annexes 185

SEMINAIRE 22

Note liminaire

On s'imagine à tort que l'enchaînement des séminaires de Lacan était soigneusement prémédité et que cette parfaite continuité que nous apercevons après coup relevait d'une intention affirmée. Rien de tel.
En 1974 les difficultés s'accumulaient aussi bien à l'Ecole qu'au département de psychanalyse de Vincennes. La leçon prévue pour le 19 novembre 1974 avait été annoncée officieusement; la grève permettra à Lacan de ne pas la faire, d'une part parce que sa décision de faire un séminaire cette année encore n'a pas été prise, d'autre part que du fait de sa position d'enseignant, il se considérait comme solidaire des autres enseignants, ce qui avait déjà été le cas plusieurs années auparavant.
Cette incertitude n 'exclut pas que le séminaire ait été préparé comme toujours pendant l'été.
Comme à l'ordinaire le texte ici proposé a été établi à partir de plusieurs sources, dont la sténotypie. Pour un certain nombre de figures, leur rapport avec le texte restant problématique, nous avons choisi de les placer en fin de leçon.

-7-

SEMINAIRE 22

19 novembre 1974

Préliminaire au Séminaire de R.S.I.

Il n'y a pas de micro. Alors il va falloir que vous me disiez si vous m'entendez.

Voilà, il y a des gens, je le sais parce qu'on me l'a dit, qui vivent la grève comme la fête. Je le sais, bien sûr, par l'analyse. On en sait des choses par l'analyse! On sait même qu'il y a des gens assez tordus pour ça. Mais enfin, pourquoi pas? C'est subjectif, comme on dit. Ça veut dire qu'il y a des gens qui peuvent prendre beaucoup de choses par le bon bout. Néanmoins je ne suis pas de ce bord-là; comme analyste, je ne peux tenir la grève que pour un symptôme, au sens où peut-être cette année, j'arriverai à vous en convaincre, que le symptôme c'est, pour se référer à une de mes trois catégories, c'est du Réel. L'ennuyeux — et c'est en ça que je fais mes réserves — c'est que c'est un symptôme organisé; c'est ça qui est mauvais, au moins du point de vue de l'analyste.

Alors, si tout de même je vais faire grève, ça n'est pas que ce soit pour moi la fête, mais il se trouve que cette grève me vient comme une bague au doigt, je veux dire qu'il se trouve aujourd'hui, à savoir au début de cette année *74-75,* que je n'ai pas la moindre envie de vous faire un séminaire, comme l'atteste ceci, que vous n'en avez pas vu d'affiche, affichant le titre comme chaque année. Je dois dire que néanmoins votre affluence aujourd'hui n'est pas sans m'ébranler. Vous savez que chaque année je m'interroge sur qu'est-ce qui peut bien, cette affluence, la motiver. Ce n'est pas plus résolu maintenant, ce n'est pas plus résolu pour moi, mais tout de même je considère cela comme un appel, un appel lié au fait que

-9-

ce que j'ai écrit, rien de plus qu'écrit, je veux dire ce qui s'écrit au tableau avec des petits signes, le a, le S_1, le S_2, le $ du sujet, c'est que le discours analytique est quelque chose qui vous remue, je parle qui remue *vous.* Ce n'est pas un *vous,* un *vous remue* au sens neutre. C'est vrai que de l'avoir écrit, (c'est) une tentative, une tentative approchée, on peut peut-être faire mieux. J'espère qu'on fera mieux.
Mais enfin cette année, il faut que je vous dise que j'ai d'autres soucis. Ça ne m'en donnera que plus de mérite à vos yeux, j'espère, si, ce séminaire, ici je le poursuis. J'ai d'autres soucis et je m'interroge s'il ne faudrait pas que je les fasse passer avant. Je veux dire que parmi vous — j'en vois ici de nombreuses figures — il y a des gens qui sont de mon Ecole. Et peut-être après tout ma lassitude provient-elle de ceci qui me mord, c'est à savoir que ce séminaire m'empêche, de cette Ecole, de m'occuper de plus près.
J'ai pris cette année un bord, pour stimuler cette Ecole, dont peut-être certains d'entre vous ont eu écho. Je ne vais pas mettre ce souci que je me donne sur la place publique; non pas, bien sûr, que ce soit là quelque chose de privé, bien au contraire, puisque ce dont il s'agit c'est qu'il y ait ailleurs, ailleurs qu'ici, quelque chose qui donne place à d'autres enseignements que le mien. Il est étrange, étrange au sens proprement freudien, *unheimlich,* il est étrange que ce soit de certains qui ne se trouvent pas à proprement parler encore s'autoriser de l'analyse, mais qui en sont sur le chemin, que vienne cette résistance à ce pourquoi je les stimule; je les stimule en somme de rendre effective, effective quoi? Dans un témoignage qu'ils apporteraient du point où ils en sont, de rendre effective cette passe dont peut-être certains d'entre vous savent que c'est ce que j'essaye d'introduire dans mon Ecole, cette passe par quoi en somme ce dont il s'agit c'est que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre.
Il est étrange que parmi eux il y en ait qui soient des analystes formés et qui quand littéralement — c'est ce que j'ai fait dans cet endroit où je voudrais que certains enseignements prennent place — quand littéralement je mendie leur aide — c'est ce que j'ai fait — s'y refusent de la façon la plus catégorique, allant jusqu'à m'opposer l'in~ire, l'injure qui traîne dans les journaux par exemple — ça, c'est pas des choses qui me font de l'effet mais qui (quand même sur cette injure, qui n'est déjà pas

—10—

mal à traîner dans le journal, dans le journal *Le Monde* notamment, comme par hasard), gonflent cette injure, qui en rajoutent. Ouais.
Si je parle cette année, je prendrai les choses par le bout de l'identité de soi à soi. La question est de savoir si ça s'applique à l'analyste. L'analyste peut-il être considéré comme un élément? Est-ce qu'il fait, autrement dit, ensemble? Faire ensemble, c'est quelque chose que j'essayerai de vous expliquer : ce n'est pas faire syndicat. Ce sont deux termes différents. Faire ensemble, ça peut vouloir dire, ça veut dire pouvoir faire série. Et ce sur quoi je m'interroge, c'est où cette série s'arrête? Entre d'autres termes, un analyste peut-il, à l'exemple de ce à quoi je viens de faire allusion concernant l'injure, se comporter comme un imbécile? C'est très important comme question. Comment se juge ce que je qualifie de l'imbécillité? Ça a sûrement un sens, même dans le discours analytique. Ailleurs aussi, bien sûr, dans chaque discours personne ne s'y trompe : on est imbécile ou pas, je dis par rapport à ce discours nommément au discours du maître, au discours universitaire au discours scientifique, ça ne fait pas de doute. Comment définir l'imbécillité dans le discours analytique? Voilà une question, une question que j'ai introduite, ma foi, je dirais, dès ma première année de séminaire en énonçant que l'analyse est certes un remède contre l'ignorance, qu'elle est sans effet contre la connerie. Faites attention, minute! J'ai déjà dit que la connerie n'est pas l'imbécillité. Comment situer l'imbécillité, la spécifier de la connerie?
L'ennuyeux et le difficile dans la question que j'évoque, c'est ceci dont peut-être de moi vous vous gardez le vent, je n'ai pas à insister lourdement, mais quand même il faut dire qu'il y a des sujets à quoi l'analyse, je dis l'expérience analytique, quand ils s'y offrent, ne réussit pas. Et je précise que ça les rend imbéciles. Il faut bien qu'il y ait quelque chose au départ qui pêche. Ca veut peut-être dire qu'ils seraient plus utiles, j'entends utilisables ailleurs. Je veux dire que pour ailleurs ils ont des dons évidents. Ça nous ramène à l'éthique de chaque discours et ce n'est pas pour rien que j'ai avancé e terme Ethique de la psychanalyse; l'éthique n'y est pas la même et c'est peut-être à ceux dont l'éthique aurait fait florès ailleurs que l'analyse ne réussit pas. Simple hypothèse, mais que peut-être — ça ne peut pas être sans détours — peut-être si je me décide, nous mettrons ici — enfin nous mettrons c'est une façon de parler

—11—

— je mettrai ici à l'épreuve, partant de ceci que j'indique qu'il n'y a d'autre éthique que de jouer le jeu selon la structure d'un discours et que nous retrouvons là mon titre de l'année dernière; ce sont les non-dupes, ceux qui ne jouent pas le jeu d'un discours, qui se trouvent en passe d'errer. C'est pas forcément plus mal pour ça. Seulement c'est à leurs risques. Ceux qui errent, dans chaque discours, n'y sont pas forcément inutiles, bien loin de là! Seulement il serait préférable que pour fonder un nouveau, de ces discours, on en Soit un peu plus dupe.
Voilà. Alors, comme tout de même ça serait bien vain de vous dire que je me suspends moi-même, que je m'interroge sur ce que je ferai cette année, ça serait bien vain, de le faire, mais de le faire pendant deux heures comme vous vous y attendez, eh bien ! je ne vais pas le faire. Je vais m'arrêter là, en vous priant seulement de vous fier, pour savoir si vous reviendrez ici le 10 décembre, deuxième mardi, de vous fier aux petites affiches sur lesquelles s'inscrira le titre que j'aurai choisi si, ce séminaire, cette année, je le fais. Il est tout à fait superflu — et je dirai même contre-indi qué — que vous bombardiez Gloria de coups de téléphone. La pauvre n'en peut plus! De deux choses, l'une : ou cette affiche sera portée là, disons, pour laisser le temps de la faire et puis il faut aussi que je cogite, l'affiche sera là dans le couloir deux jours avant, ou bien elle n'y sera pas. Si elle n'y est pas, eh bien! Vous vous direz que je prends une année sab batique. Si elle y est, je compte vous avoir aussi nombreux qu'aujourd'hui.

1 - cf. Roger-Pol Droit, *Le Monde* 15 11 1974.

—12—

SEMINAIRE 22
Leçon I, 10 décembre 1974

Voilà. Vous avez donc vu mon affiche, ça se lit comme ça : Rsi. Ça peut se lire comme ça. Ça peut aussi se lire, puisque c'est en grandes lettres, ça peut se lire R.S.I. Ce qui peut-être a suggéré à ceux qui sont avertis : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire.

Je voudrais cette année vous parler du Réel, et commencer par vous faire remarquer que ces trois mots, Réel, Symbolique et Imaginaire ont un sens. Ce sont trois sens différents, mais vous pouvez aussi remarquer que j'ai dit trois sens, comme ça, parce que ça semble aller tout seul; mais s'ils sont différents, ça suffit—il pour qu'ils fassent trois, s'ils sont aussi différents que je le dis?

D'où la notion de commune mesure, qui est difficile à saisir, sinon à y définir l'unité comme fonction de mesure. Y'en a tant : un, deux, trois. Encore faut-il, pour qu'on puisse dire qu'il y en a tant, encore faut-il fonder cette unité sur le signe, que ce soit un signe ou que ce soit écrit « égale *»,* ou bien que vous fassiez deux petits traits pour signifier égale, l'équivalence de ces unités.

Mais si, par hasard, ils étaient autres, si je puis dire, l'un à l'autre, nous serions bien embarrassés et, après tout, ce qui en témoignerait, ce serait le sens lui-même du mot *autre.* Encore faut-il distinguer, dans ce sens *d'autre,* l'autre fait d'une distinction définie par un rapport extérieur/intérieur, par exemple, comme Freud le fait, qu'il le veuille ou pas, dans sa seconde topique qui se supporte d'une géométrie du sac où vous voyez une chose, (quelque part dans les *Nouvelles Conférences),*

—13—

une chose qui est censée contenir, contenir quoi? C'est drôle à dire, c'est les pulsions. C'est ça qu'il appelle le Ça.
Naturellement, ça le force à y rajouter un certain nombre d'ustensiles, une sorte de lunule, qui tout d'un coup transforme ça en une sorte de vitellus sur lequel se différencierait un embryon. Ce n'est évidemment pas ce qu'il veut dire, mais c'est regrettable que ça le suggère. Tels sont les désavantages des figurations imagées. Je ne vous dis pas tout ce qu'il est forcé de rajouter encore, sans compter je ne sais quelles hachures qu'il intitule du Surmoi. Cette géométrie du sac, c'est bien ce quelque chose à quoi nous avons affaire au niveau de la topologie. A ceci près que, comme peut-être l'idée vous en est venue, ça se crayonne sur une surface et que le sac, nous sommes forcés de l'y mettre : sur une surface ça fait un rond et, de ce rond, il y a un intérieur et un extérieur.
C'est avec ça qu'on est amené à écrire l'inclusion, à savoir que quelque chose, I par exemple, est inclus dans un E, un ensemble. L'inclusion, vous savez peut-être comment ça s'écrit, comme ça : ✚, d'où l'on a déduit un peu vite qu'on pouvait glisser de l'inclusion, qui est là au-dessus au signe « inférieur à » (<), à savoir que I est plus petit que E, ce qui est une imbécillité manifeste.
Voilà donc le premier autre, autre défini de l'extérieur à l'intérieur. Seulement, il y a un autre Autre - celui que j'ai marqué d'un grand A - qui, lui, se définit de n'avoir pas le moindre rapport, si petit que vous l'imaginiez... - quand on commence à se véhiculer avec des mots, on est tout de suite dans des chausses-trappes. Parce que ce «si petit que vous l'imaginiez *»,* eh bien! ça remet dans le coup l'imaginaire, et quand vous remettez dans le coup l'imaginaire, vous avez toutes les chances de vous empêtrer.
C'est comme ça même qu'on est parti pour l'infinitésimal, il a fallu se donner un mal de chien pour le sortir de l'imaginaire.
Qu'ils soient trois, ce Réel, ce Symbolique et cet Imaginaire qu'est-ce que ça veut dire? Il y a deux pentes. Une pente qui nous entraîne à les homogénéiser, ce qui est raide; parce que quel rapport ont-ils entre eux? Eh bien! c'est justement là ce dans quoi cette année je voudrais vous frayer la voie.
On pourrait dire que le Réel, c'est ce qui est strictement impensable. Ça serait au moins un départ. Ça ferait un trou dans l'affaire. Et, ça

—14—

nous permettrait d'interroger ce qu'il en est de, n'oubliez pas, ce dont je suis parti, à savoir de trois termes, en tant qu'ils véhiculent un sens. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de sens, surtout si vous y introduisez ce que je m'efforce de vous faire sentir? C'est que, pour ce qu'il en est de la pratique analytique, c'est de là que vous opérez, mais que d'un autre côté, ce sens, vous n'opérez qu'à le réduire : c'est dans la mesure où l'inconscient se supporte de ce quelque chose (il faut bien le dire le plus difficile de ce que j'ai eu à introduire), ce quelque chose qui est par moi défini, structuré comme le Symbolique, c'est de l'équivoque, fondamentale à ce quelque chose dont il s'agit sous le terme du Symbolique, que toujours vous opérez – je parle à ceux qui sont ici dignes du nom d'analyste.
L'équivoque, ça n'est pas le sens. Le sens, c'est ce par quoi répond quelque chose, qui est autre que le Symbolique, et ce quelque chose, il n'y a pas moyen de le supporter autrement que de l'Imaginaire. Mais, qu'est-ce que c'est que l'Imaginaire? Est-ce que même, ça ek-siste? Puisque, vous soufflez dessus, rien que de prononcer ce terme d'Imaginaire, il y a quelque chose qui fait que l'être parlant se démontre voué à la débilité mentale. Et ceci résulte de la seule notion d'Imaginaire, en tant que le départ de celle-ci est la référence au corps et au fait que sa représentation, je veux dire tout ce qui pour lui se représente, n'est que le reflet de son organisme. C'est la moindre des suppositions qu'implique le corps.
Seulement là, il y a quelque chose qui tout de suite nous fait achopper, c'est que dans cette notion de corps, il faut y impliquer tout de suite ceci, qui est sa définition même : c'est quelque chose dont on présume qu'il a des fonctions spécifiées dans des organes, de sorte qu'une automobile (voire un ordinateur aux dernières nouvelles), c'est aussi un corps. Ça ne va pas de soi, pour le dire, qu'un corps soit vivant. De sorte que ce qui atteste le mieux qu'il soit vivant, c'est précisément ce *mens* à propos de quoi, plus exactement, que j'ai introduit par la voie, le cheminement de la débilité mentale. Il n'est pas donné à tous les corps, en tant qu'ils fonctionnent, de suggérer la dimension de l'imbécillité.
Cette dimension s'introduit de ce quelque chose que la langue, et pas n'importe laquelle, la latine... – ceci pour remettre à leur place ceux qui, à la latine, lui imputent justement cette imbécillité. C'est justement la

—15—

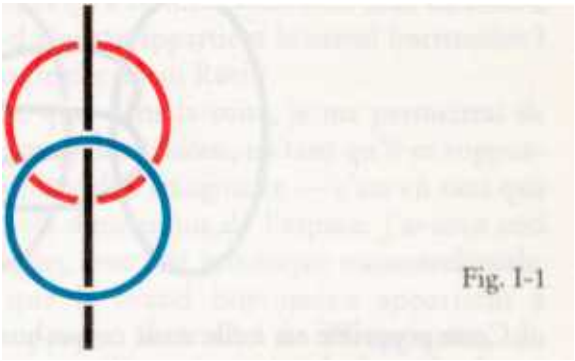
seule qui au lieu de foutre à l'âme un terme opaque comme le νους, ou autre métaphore d'on ne sait quoi, d'un savoir dont lui, pour sûr, nous ne savons pas s'il existe, puisque c'est le savoir supposé par le Réel. Le savoir de Dieu, c'est certain qu'il ek-siste. Nous avons assez de peine à nous donner pour l'épeler, il existe, mais seulement, au sens que j'inscris du terme ek-sistence, à l'écrire autrement qu'il ne se fait d'habitude. Il *siste* peut-être, mais on ne sait pas où. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce qui consiste n'en donne nul témoignage —... alors, il y a quelque chose d'un tout petit peu frappant, à voir que la langue soupçonnée d'être la plus bête est justement celle-là qui forge ce terme *intelligere,* « lire entre les lignes *»,* à savoir ailleurs que la façon dont le Symbolique s'écrit. C'est dans cet effet d'écriture du Symbolique que tient l'effet de sens, autrement dit d'imbécillité, celui dont témoignent jusqu'à ce jour tous les systèmes dits de la nature. Sans le langage, pas le moindre soupçon ne pourrait nous venir de cette imbécillité, qui est aussi ce par quoi le support qu'est le corps nous témoigne, je vous rappelle l'avoir dit tout à l'heure mais cela ne vous a fait ni chaud ni froid, nous témoigne d'être vivant.
A la vérité, cette *mens,* attestée de la débilité mentale, est quelque chose dont je n'espère pas, sous aucun mode, sortir.
Je ne vois pas pourquoi ce que je vous apporterais serait moins débile que le reste. Ce serait bien là que prendrait son sens cette peau de banane qu'on m'a glissée sous le pied, en me coinçant comme ça au téléphone, pour que j'aille faire à Nice, une conférence; je vous le donne en mille, on m'avait foutu le titre sous la patte: « le phénomène lacanien»! Eh oui! Ce que je suis en train de vous dire, c'est que justement je ne m'attends pas à ce que ce soit un phénomène, à savoir que ce que je dise soit moins bête que tout le reste.
La seule chose qui fait que je persévère, et vous savez que je ne persévère pas sans y regarder à deux fois, je vous ai dit la dernière fois ce en quoi j'hésitais à remettre ça cette année, c'est qu'il y a quelque chose que je crois avoir saisi (je peux même pas dire avec mes mains), avec mes pieds. C'est l'entrée en jeu de cette trace que dessine, ce qui bien apparemment n'est pas aisément supporté, notamment par des analystes, [c'est] l'expérience analytique. De sorte que s'il y a un phénomène, ce ne peut être que le phénomène *lacanalyste* ou bien *lac-à-pas-d'analyste.*
16

Il y a quelque chose qui s'est produit pourtant, je vous en fais part, comme ça, parce que je me laisse entraîner; naturellement, je ne pouvais rien leur expliquer de tout ça, puisque pour eux, j'étais un phénomène. Les organisateurs, en fait, ce qu'ils voulaient, c'était l'attroupement. Il y a toujours de l'attroupement pour regarder un phénomène. Alors, j'allais pas leur dire: « Mais vous savez, je suis pas un phénomène! », ç'aurait été de la *Verneinung.* Enfin, j'ai débloqué une bonne petite heure un quart. Je peux pas dire que je sois content du tout de ce que je leur ai raconté, parce que qu'est-ce que vous voulez raconter en une heure un quart! Moi, avec vous, je m'imagine, bien sûr, que j'ai un nombre d'heures, comme c'est un tout petit peu plus que trois, c'est sans limite. J'ai bien tort, parce qu'en réalité, elles sont pas plus de cinquante, en mettant tout ce que j'aurais d'ici la fin de l'année. Mais c'est ça qui aide à prendre le chemin.
Bref, au bout d'une heure un quart de déblocage, je leur ai posé des questions, je veux dire, je leur ai demandé de m'en poser. C'était une demande. Eh bien! vous m'en croirez si vous voulez, contrairement à vous, ils m'en ont posées pendant trois quarts d'heure! Et je dirai plus, ces questions avaient ceci de frappant, c'est qu'elles étaient des questions pertinentes, pertinentes, bien sûr comme ça, dans une deuxième zone. Enfin, c'était le témoignage de ceci que dans un certain contexte, celui où je n'insiste pas, il pouvait me venir des questions, et des questions pas bêtes, des questions, en tout cas, qui m'imposaient de répondre. De sorte que je me trouvais devant cette situation: sans avoir eu à récuser le phénomène lacanien, de l'avoir démontré. Ça, naturellement, c'était même pas sûr qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes, que c'était ça le phénomène lacanien. A savoir que j'étais effet pour un public, qui n'a entendu comme ça, par répercussion, que de très loin, ce que je peux articuler dans cet endroit qui est ici, et où je fais mon enseignement, mon enseignement pour frayer pour l'analyste, le discours même qui le supporte. Si tant est que ce soit bien du discours, et du discours toujours, que cette Chose que nous essayons de manipuler dans l'analyse pâtit d'un discours ~.
Je dis donc que c'est ça le phénomène. Il est, en somme, de la vague si vous me permettez d'employer un terme qui aurait pu me tenter d'écrire les lettres dans un autre ordre. Au lieu de R.S.I., R.I.S, ça aurait fait un

—17—

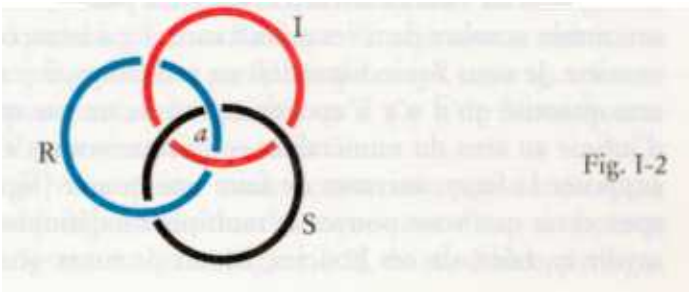
ris, ce fameux ris de l'eau, sur lequel justement, quelque part dans mes *Ecrits,* j'équivoque; j'ai recherché la page tout à l'heure, il y avait quelqu'un là, un copain du premier rang, qui les avait ces *Ecrits;* je l'ai trouvé, c'est à la page 166, que je joue sur le ris d'eau (rideau), voire, à y impliquer « mon cher ami, Leiris dominant » je ne sais pas quoi[2].
Il faut évidemment que je me réconforte en me disant que ce phénomène n'est pas unique, il n'est que particulier. Je veux dire qu'il se distingue de l'universel. L'ennuyeux, c'est qu'il soit jusqu'à ce jour unique au niveau de l'analyste. Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux : l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise. C'est bien en ça que m'était précieux que m'accompagne une personne, qui, peut-être, je ne lui ai pas demandé, à ce niveau précis du phénomène, du phénomène dit lacanien, a pu s'apercevoir précisément là, au niveau de ce que j'avais à dire, de ce que je viens maintenant d'énoncer à savoir que ce phénomène, je l'ai simplement, cette-fois-là, démontré par le fait que de là, de cette attroupement, j'ai reçu des questions; et que là seulement est le phénomène. Si cette personne, ce dont je ne doute pas, est analyste, elle a pu s'apercevoir que ce phénomène, je l'avais de ce peu que j'ai dit, qui était, je vous le répète, détestable, démontré.
Voici fermée la parenthèse, et je veux maintenant revenir à ce dans quoi j'ai aujourd'hui à avancer, c'est à savoir que je n'ai trouvé, pour dire le mot, qu'une seule façon de leur donner, à ces trois termes, Réel, Symbolique, Imaginaire, commune mesure qu'à les nouer, de ce nœud bobo... bobo... borroméen. En d'autres termes, qu'il faut s'intéresser à ce que j'ai figuré là sur le tableau, et, vous avez pu voir, pas sans mal, pour mettre plusieurs fois, trompé de couleur. Car c'est bien là que nous retrouverons tout le temps la question : qu'est-ce qui distingue ce en quoi consiste chacun (de ces choses que, dans un temps, j'ai désignées de ronds de ficelle), qu'est-ce qui distingue chacun des autres? Absolument rien que le sens. Et c'est en quoi nous avons l'espoir, un espoir, mon Dieu! sur quoi vous pouvez faire fonds, parce que l'espoir enfin! il n'est que pour moi dans cette affaire. Et si je n'avais pas la réponse, comme vous le savez, je ne poserais pas la question...
Nous avons l'espoir, je vous laisse l'espoir à court terme, il n'y en a pas d'autre, que nous fassions cette année un pas ensemble Un pas qui

—18—



seulement consiste en ceci que, si vous avons gagné quelque part quelque chose, c'est forcément, c'est sûr, au dépens d'autre chose; qu'en d'autres termes, si le discours analytique fonctionne, c'est sûrement que nous y perdions quelque chose ailleurs. D'ailleurs,, qu'est-ce que nous pourrions bien perdre, si vraiment ce que je viens de dire, à savoir que tous les systèmes de la nature jusqu'ici surgis sont marqués de la débilité mentale, à quoi bon tellement y tenir! Il nous reste quand même ces appareils-pivots dont la manipulation peut nous permettre de rendre compte de notre propre, j'entends à nous analystes, opération.

Sur le nœud borroméen, je voudrais un instant vous retenir. Le nœud borroméen consiste en strictement ceci que 3 en est le minimum. Si vous faîtes une chaîne, avec ce que ce mot, pour vous, a de sens ordinaire... Si vous dénouez deux anneaux de la chaîne, les autres anneaux demeurent noués, fig. I-1 .



La définition du nœud borroméen part de 3. C'est à savoir que si, (fig. I-2) des 3, vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les 3; c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés.

19

Le remarquable dans ceci qui est un fait de consistance, c'est que d'anneaux, à partir de là, vous pouvez en mettre un nombre indéfini. Il sera toujours vrai que si vous rompez un de ces anneaux tous les autres, si nombreux soient-ils, seront libres. Je vous ai déjà, je pense, suffisamment fait sentir, dans un temps déjà périmé, que pour prendre l'exemple d'un anneau ainsi fabriqué (fig. I-3), il est tout à fait concevable qu'un autre vienne passer dans la boucle qui consiste, qui est réalisée par le pliage de ce petit cercle, et que vous saisissiez, enfin, immédiatement, qu'à simplement rompre le cercle qui, ici, empêche le tiers de se libérer, la boucle pliée va glisser de ceci, et que, à mettre un nombre indéfini de ces cercles pliés, vous voyiez par quel mécanisme vraiment sensible, immédiatement imaginable, tous les anneaux se libèrent, quelque en soit le nombre.

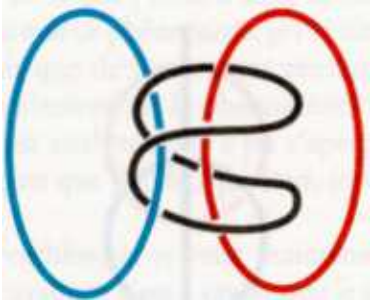


Fig. I-3

Cette propriété est à elle seule ce qui homogénéise tout ce qu'il y a de nombre à partir de 3; ce qui veut dire que, dans la suite des nombres, des nombres entiers, 1 et 2 sont détachés; quelque chose commence à 3, qui inclut tous les nombres, aussi loin qu'ils soient dénombrables, et c'est bien ce sur quoi j'ai entendu mettre l'accent, dans mon séminaire, notamment de l'année dernière. Ce n'est pas tout. Pour borroméaniser un certain nombre de tores consistants, il y a beaucoup plus d'une seule manière. Je vous l'ai indiqué déjà en son temps, il y a très probablement une quantité qu'il n'y a aucune raison de ne pas qualifier d'infinie —d'infinie au sens du numérable — puisque vous n'avez un instant qu'à supposer la façon suivante de faire une boucle (fig. I-4), pour vous apercevoir que vous pouvez la multiplier indéfiniment. Vous y êtes? A savoir en faire, de ces boucles, autant de tours que vous voulez pour

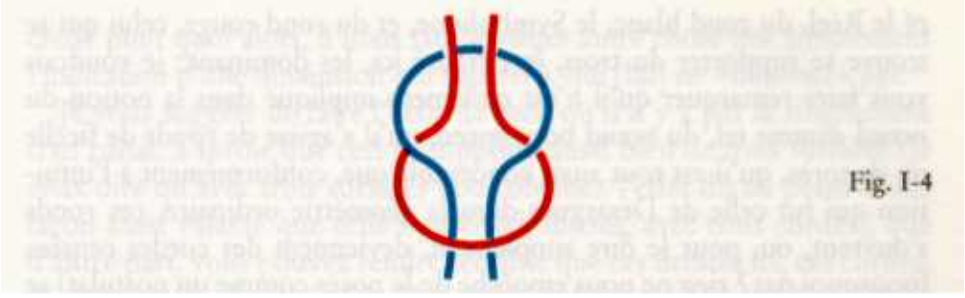


Fig. I-4

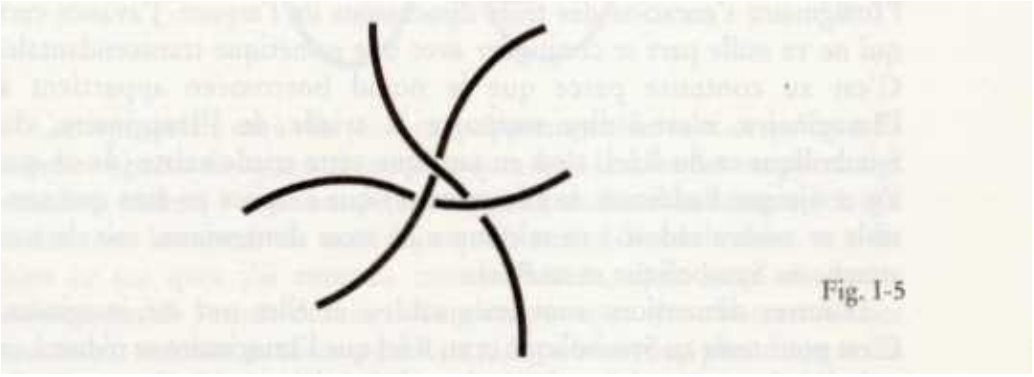
nouer ensemble deux tores. II n'y a aucune limite plausible à cet arrangement, et par conséquent, rien que déjà dans cette dimension, il y a moyen de nouer ensemble l'un à l'autre autant de façons qu'il est possible d'en rêver à l'occasion. Vous pouvez même en trouver d'autres, il n'en sera pas moins vrai que le nœud borroméen quel qu'il soit a pour limite inférieure le nombre 3, que c'est toujours de trois que le nœud borroméen portera la marque, et qu'à ce titre, vous avez tout de suite à vous poser la question: à quel registre appartient le nœud borroméen? Est-ce au Symbolique, à l'Imaginaire ou au Réel?

j'avance dès aujourd'hui ce que, dans la suite, je me permettrai de démontrer, j'avance ceci : le nœud borroméen, en tant qu'il se supporte du nombre trois, est du registre de l'imaginaire – c'est en tant que l'Imaginaire s'enracine des trois dimensions de l'espace. J'avance ceci qui ne va nulle part se conjuguer avec une esthétique transcendantale. C'est au contraire parce que le nœud borroméen appartient à l'Imaginaire, c'est-à-dire supporte la triade de l'imaginaire, du Symbolique et du Réel, c'est en tant que cette triade existe (de ce que s'y conjoigne l'addition de l'imaginaire) que l'espace en tant que sensible se trouve réduit à ce minimum de trois dimensions, soit de son attache au Symbolique et au Réel.

D'autres dimensions sont imaginables, et elles ont été imaginées. C'est pour tenir au Symbolique et au Réel que l'Imaginaire se réduit à ce qui n'est pas un maximum imposé par le sac du corps, mais au contraire, se définit d'un minimum, celui qui fait qu'il n'y a de nœud borroméen que de ce qu'il y en ait au moins trois.

Je vais ici avant de vous quitter vous donner une petite indication, quelques points, quelques ponctuations de ce que nous allons avoir, cette année, à démontrer. Si tant est qu'ici , du rond bleu, j'ai figuré

—21—

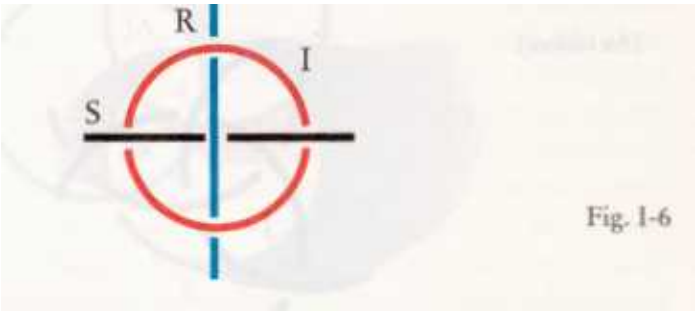


le Réel, du rond blanc, le Symbolique, et du rond rouge, celui qui se trouve se supporter du trois, être figuré ici, les dominant; je voudrais vous faire remarquer qu'il n'est nullement impliqué dans la notion du nœud comme tel, du nœud borroméen, qu'il s'agisse de ronds de ficelle ou de tores, qu'il est tout aussi concevable que, conformément à l'intuition qui fut celle de Desargues dans la géométrie ordinaire, ces ronds s'ouvrent, ou, pour le dire simplement, deviennent des cordes censées (pourquoi pas ? rien ne nous empêche de le poser comme un postulat) se rejoindre à l'infini.

Il n'y en a pas moins moyen de définir ce qu'on appelle un point, à savoir ce quelque chose d'étrange que la géométrie euclidienne ne définit pas, et pourtant dont elle se sert comme support puisqu'à l'occasion, elle y ponctue l'individu. C'est à savoir que le point, dans la géométrie euclidienne, n'a pas de dimension du tout, qu'il a zéro dimension, contrairement à la ligne, à la surface, voire au volume, qui, respectivement, en ont une, deux, trois. Est-ce qu'il n'y a pas, dans la définition que donne la géométrie euclidienne du point – comme l'intersection de deux droites – quelque chose, je me permettrai de dire, quelque chose qui pèche? C'est-à-dire, qu'est-ce qui empêche deux droites de glisser l'une sur l'autre?

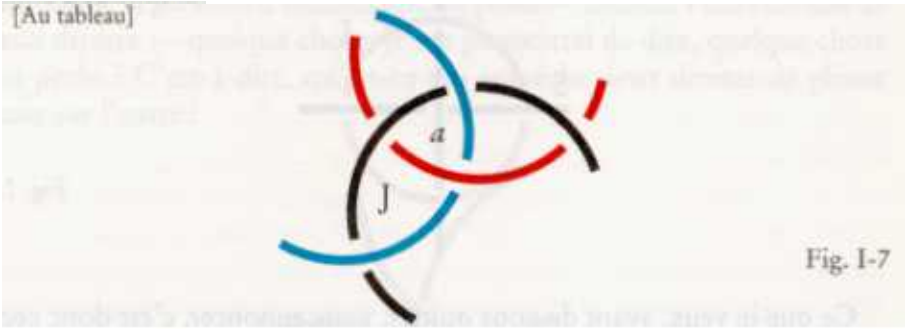
Seul peut permettre de définir comme tel un point, ce qui se présente comme ceci , trois droites qui ne sont pas ici de simples arêtes, des traits de scie, des ombres, mais effectivement trois droites consistantes qui, au point ici central, réalisent ce qui fait l'essence du nœud borroméen – c'est-à-dire qui déterminent un point comme tel, quelque

—22—



chose pour quoi alors, il nous faut inventer autre chose que simplement l'indication d'une dimension qui soit zéro, qui ne « dimense » pas.
Je vous suggère de faire l'essai de ceci, qu'il n'y a pas là simplement trait banal, à savoir que ceci se supporte aussi bien de trois surfaces (je veux dire qu'avec trois surfaces vous obtenez l'effet dit de point d'une façon aussi valable que celle figurée ici, disons, avec trois cordes), que d'autre part, vous pouvez rendre sensible que ces droites ici, ces cordes, vous les obtiendriez de jeu libre, c'est-à-dire sur trois surfaces ne se coinçant pas, si vous partiez non pas de la chaîne telle qu'elle est constituée dans le nœud borroméen, mais de cette chaîne deux par deux dont j'ai évoqué tout à l'heure le fantôme au passage, qu'à dénouer des boucles nouées deux par deux, ce que vous obtenez ce sont trois droites libres l'une sur l'autre, c'est-à-dire ne se coinçant pas, ne définissant pas le point comme tel.
Ce que je veux, avant de vous quitter, vous annoncer, c'est donc ceci. C'est clair , ici, du fait que nous pouvons voir qu'avec deux droites infinies, nous pouvons, à nouer un seul rond de ficelle maintenir la propriété du nœud borroméen; à cette seule condition que les deux droites ne sauraient quelque part, entre ce nœud et l'infini se recouper que d'une seule façon : pour prendre la ligne droite, R, il faut la tirer, si je puis dire, en avant, alors que la ligne S de la figure de droite, on ne peut la tirer qu'en arrière; il ne faut pas, en quelque sorte, qu'elles soient amenées à se boucler deux à deux. Ce que, de toute façon exclut la figure centrale qui, ayant déjà fait qu'une des boucles, qu'un des ronds, soit le rond blanc sur le rond rouge, définit de ce seul fait, quel que soit son sort ultérieur, la position stricte de la droite infinie bleue qui doit passer sous

—23—



ce qui est dessous et sur ce qui est dessus, pour m'exprimer d'une façon simple! A cette condition, le nœud borroméen fonctionne.

Je voudrais vous indiquer ceci, si nous situons ce rond bleu du Réel, si nous situons ce rond du Symbolique, et celui-ci de l'Imaginaire, je me permets de vous indiquer qu'ici se situe une mise à plat, autrement dit une réduction de l'Imaginaire, (car il est clair que l'Imaginaire toujours tend à se réduire d'une mise à plat). C'est là-dessus que se fonde toute figuration. Etant bien entendu que ça n'est pas parce que nous aurions chiffonné ces trois ronds de ficelle qu'ils seraient moins noués borroméennement dans le réel, c'est-à-dire au regard de ceci que chacun d'eux, dénoué, libère les deux autres. La chose serait toujours vraie. Comment se fait-il qu'il nous faille cette mise à plat pour pouvoir figurer une topologie quelconque? C'est très certainement une question qui atteint à celle de la débilité que j'ai qualifiée de mentale, pour autant qu'elle est enracinée du corps lui-même.

— Petit a, ai-je écrit ici; soit dans l'Imaginaire mais aussi bien dans le Symbolique, j'inscris la fonction dite du sens.

— Les deux autres fonctions, celles qui relèvent de ce qui est à définir comme au regard du point central permettant d'y ajouter trois autres points, ceci est quelque chose à définir. Nous avons jouissance...

Il s'agit de savoir, c'est deux jouissances:

— par exemple, une, nous pourrions la définir (mais laquelle?): «jouir de la vie », si le Réel c'est la vie, (nous sommes amenés à l'y référer, mais est-ce sûr?) la jouissance, pour autant qu'elle participe de l'Imaginaire du sens, le jouir de la vie pour tout dire, c'est quelque chose que nous

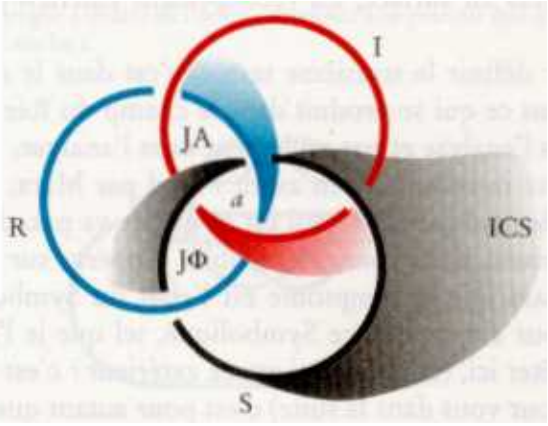


Fig. I-8

pouvons situer dans ceci qui, notons-le, n'est pas moins un point que le point central, (le point dit de l'objet a), puisqu'il conjoint, à l'occasion, trois surfaces qui également se coincent.

— Qu'en est-il d'autre part de cet autre mode de jouissance, celui qui se figure d'un recoupement, d'un serrage où vient ici le Réel le coincer à la périphérie de deux autres ronds de ficelle? Qu'en est-il de cette jouissance?

Cc sont de près, des points que nous aurons à élaborer, puisque aussi bien ce sont ceux qui nous interrogent.

Un point que je suggère est d'ores et déjà celui-ci, pour revenir à Freud, c'est à savoir ce quelque chose de triadique, il l'a énoncé *Inhibition, Symptôme, Angoisse.*

je dirai que l'inhibition, comme Freud lui-même l'articule, est toujours affaire de corps, soit de fonction. Et pour l'indiquer déjà sur ce schéma , je dirai que l'inhibition, c'est ce qui quelque part s'arrête de s'immiscer, si je puis dire, dans une figure qui est figure de trou, trou du Symbolique. Nous aurons à discuter cette inhibition pour savoir si ce qui se rencontre chez l'animal, où il y a dans le système nerveux des centres inhibiteurs, est quelque chose qui est du même ordre que cet arrêt du fonctionnement en tant qu'imaginaire, en tant que spécifié chez l'être parlant, s'il est concevable que quelque chose soit du même ordre, à savoir la mise en fonction dans le névraxe, dans le système nerveux central, d'une activité positive en tant qu'inhibitrice. Comment est-il concevable que l'être présumé n'avoir pas le langage se

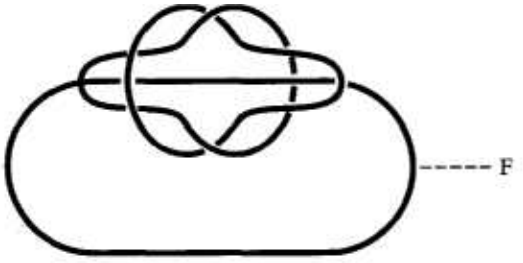
trouve conjoindre dans le terme d'inhibition quelque chose du même ordre que ce que nous saisissons là, au niveau de l'extériorité du sens, que ce que nous saisissons là comme relevant de ce qui se trouve en somme extérieur au corps, à savoir comme surface pour la topologiser de la façon dont je vous ai dit que c'est assurément seulement sur deux dimensions que ceci se figure, comment l'inhibition peut avoir affaire à ce qui est effet d'arrêt qui résulte de son intrusion dans le champ du Symbolique.

Il est, à partir de ceci, et pas seulement à partir, il est tout à fait saisissant de voir que *l'angoisse,* en tant qu'elle est quelque chose qui part du Réel, il est tout à fait sensible de voir que c'est cette angoisse qui va donner son sens à la nature de la jouissance qui se produit ici (sous a) du recoupement mis en surface, du recoupement eulérien du Réel et du Symbolique.

Enfin, pour définir le troisième terme, c'est dans le *symptôme* que nous identifions ce qui se produit dans le champ du Réel. Si le Réel se manifeste dans l'analyse et pas seulement dans l'analyse, si la notion de symptôme a été introduite, bien avant Freud par Marx, de façon à en faire le signe de quelque chose qui est ce qui ne va pas, dans le Réel, si en d'autres termes, nous sommes capables d'opérer sur le symptôme, c'est pour autant que le symptôme est l'effet du Symbolique dans le Réel. C'est pour autant que ce Symbolique, tel que je l'ai dessiné ici, doit se compléter ici, (et pourquoi est-ce extérieur? c'est ce que j'aurai à manipuler pour vous dans la suite) c'est pour autant que l'inconscient est pour tout dire ce qui répond du symptôme. C'est pour autant que ce nœud, ce nœud, lui bien réel quoique seulement reflété dans l'Imaginaire, c'est pour autant que ce nœud rend compte d'un certain nombre d'inscriptions par quoi des surfaces se répondent, que nous verrons que l'inconscient peut être responsable de la réduction du symptôme.

—26—

Fig. I-9



1 - cf. Lacan: séminaire *L'Éthique,* chapitre IX.

2 - « C'est par métaphore un rideau d'arbres; par calembour les rides et les ris de l'eau, et mon ami Leiris dominant mieux que moi ces jeux glossolaliques. » *Ecrits,* p. 166.

3 - Note en marge de la figure I-3

Il est évident (!) que cette sorte de chaîne borroméenne a une « fin » — sans laquelle elle est dénouable un par un (un-par-un des ronds). Car la traction ne fait pas nœud : dissociation de la force de l'ex-sistence.

Dès lors il y a deux façons de la boucler (au « sens » de la faire tenir en nœud).

L'une est de la clore en cercle. Ce qui est vrai de toute autre chaîne borroméenne. Mais ce qui doit être écarté pour l'instant.

La vraie chaîne borroméenne reste ouverte : cf. la chaîne à trois.

Rien de plus facile que de reproduire cette chaîne à trois avec celle que nous ébauchons ici. Voici la mise à plat qui le démontre (figure I - 9).

Dès que cette chaîne est plus longue, fusse d'un seul rond, le rond ici fermeur (F) doit se redoubler à l'autre bout de la « chaîne » borroméenne ouverte. Il est d'ailleurs supléable dans sa fonction d'Un par celui qui le suit: 1 = 2. D'où le privilège de la chaîne à trois, qui, nous le verrons la distingue à quatre où l'ordre commence à ne pouvoir être quelconque. Nous y mettrons points sur les *i*.

—27—

SEMINAIRE 22
-28-

SEMINAIRE 22

Leçon II, 17 décembre 1974

Voilà. Euh, comme ça, comme j'aime pas beaucoup écrire au tableau, je vous écris le minimum. Ce minimum est assez. pour que vous y reconnaissiez à gauche le nœud borroméen [figure II-1]. Il me semble, enfin! pour autant que vous vous souveniez de ce que je dis; enfin, vous prenez des notes, ou tout au moins certains. Il me semble que j'ai justifié en quoi le nœud borroméen peut s'écrire : puisque c'est une écriture, une écriture qui supporte un réel. Ceci déjà, à soi tout seul, désigne que non seulement le Réel peut se supporter d'une écriture mais qu'il n'y a pas d'autre idée sensible du réel. Ce Réel, ce Réel qu'est le nœud, nœud qui est une construction, ce Réel se suffit à laisser ouvert ce trait, ce trait d'écrit, ce trait qui est écrit qui du Réel supporte l'idée. Ceci du fait que le nœud n'étant fait que de ce que chacun de ses éléments n'est noué que par un troisième, on peut, l'un de ces trois, le laisser ouvert. Puisque c'est un fait que j'ai mis en valeur, que je crois avoir mis en valeur la dernière fois, que chacun de ses éléments peut avoir deux formes : la forme de droite, infinie, et la forme que je désigne (parce que ça me semble la meilleure pour votre imaginaire), que je désigne du « rond de ficelle », ce qui s'avère à l'étude être celle d'un tore.

Ayant fait ce petit bout de nœud avec ce que j'ai dit la dernière fois, histoire de vous le faire resurgir, je me trouve comme ça, ce matin, avoir préféré, plutôt que de vous lire ce que j'ai élaboré à votre intention, il me semble qu'il y a des remarques, des remarques en somme préliminaires,

-29-

qui pourraient bien vous servir à répondre, à justifier, comme questions, des questions que je suppose vous avez dû vous poser.
Alors ces remarques préliminaires, je ne vais pas les faire nombreuses, je vais en faire trois.

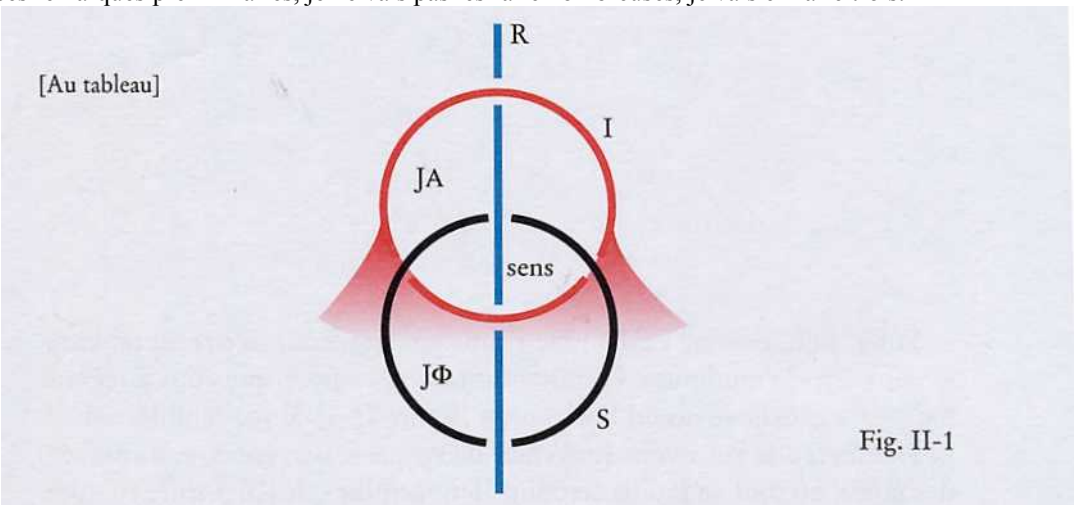


Fig. II-1

Ça peut venir à l'esprit, enfin de certains qui ouvrent les bouquins, - ils n'ont même pas besoin de les ouvrir, ça traîne sur les couvertures! - ils peuvent se demander...
[Au tableau] Ce nœud que je profère au titre d'y unir le R.S.I. de la façon la plus certaine, à savoir quand le S, c'est le rond blanc que vous voyez là, et que l'Imaginaire, c'est le rond rouge. Ce nœud se tient d'être suffisamment défini, de ne pas présenter d'ambiguïté, quand les deux ronds sont traversés par le Réel, d'une façon, comme je l'ai énoncé la dernière fois, que ce Réel le traverse d'être dessous celui de ces deux ronds qui est dessous et d'être dessus celui qui est dessus. Ceci suffit au coincement, que vous le fassiez à gauche ou à droite. je vous signale en passant que cette gauche comme cette droite, il est impossible de ce seul nœud d'en donner caractérisation: sans ça, nous aurions le miracle attendu qui nous permettrait de faire message de la différence de la gauche et de la droite à d'éventuels sujets capables de recevoir le dit message. Le nœud borroméen ne peut en rien servir de base à un dit message qui permettrait la transmission d'une différence entre la gauche et la droite. Il est donc indifférent de placer à droite ou à gauche ce qui résulte du fait de ce
-30-

nœud : quelque chose que nous désignerons comme externe, d'être le sens, en tant que c'est à partir de lui que se définissent les termes Réel, Symbolique et Imaginaire.
Le seul fait que je m'avance en ces termes est quelque chose qui doit vous faire poser la question, me semble-t-il, à seulement avoir lu quelques titres de livres : le nœud est-il un modèle ? Un modèle au sens où cela s'entend par exemple des modèles mathématiques, ceux qui fréquemment nous servent à extrapoler quant au Réel ? C'est-à-dire comme dans ce cas, à fonder d'une écriture ce qui peut être imaginé du fait même de cette écriture et qui se trouve dès lors permettre de rendre compte des interrogations qui seront portées par l'expérience à ce réel lui-même - qui de toute façon n'est là que supposition, supposition qui consiste dans ce sens du mot « Réel ».
je prétends pour ce nœud répudier la qualification de modèle. Ceci au nom du fait de ce qu'il faut que nous supposions au modèle: le modèle comme je viens de le dire et ce, du fait de son écriture, se situe de l'Imaginaire. Il n'y a pas d'Imaginaire qui ne suppose une substance. C'est là un fait étrange, mais c'est toujours dans l'Imaginaire, à partir de l'esprit qui fait substance à ce modèle, que les questions qui s'en formulent sont secondement posées au Réel.
Et c'est en cela que je prétends que cet apparent modèle qui consiste dans ce nœud, ce nœud borroméen, fait exception quoique situé lui aussi dans l'Imaginaire, fait exception à cette supposition, de ceci, que ce qu'il propose, c'est que les trois qui sont là fonctionnent comme pure consistance, c'est à savoir que ce n'est que de tenir entre eux qu'ils consistent. Les trois tiennent entre eux réellement. Ce qui implique la métaphore tout de même, et ce qui pose la question de quelle est l'erre, au sens où je l'entendais l'année dernière, quelle est l'erre de la métaphore. Car si j'énonce - ce qui ne saurait se faire que du symbolique, de la parole - que leur consistance à ces trois ronds ne se supporte que du Réel, c'est bien que j'use de l'écart de sens qui est permis entre R.S.I. comme individualisant ces trois ronds, les spécifiant comme tels. L'écart de sens est là supposé pris d'un certain maximum. Quel est le maximum admis d'écart de sens ? C'est là une question que je ne peux dans l'état actuel des choses que poser aux linguistes. Comment le linguiste (et j'en ai un qui m'honore aujourd'hui de sa présence au premier rang) com-31-

ment un linguiste saurait-il définir les limites de la métaphore ? Qu'est ce qui peut définir un maximum de l'écart de la métaphore, au sens où je l'ai énoncé (référence à L'instance de la lettre) dans mes Écrits; quel est le maximum permis de la substitution d'un signifiant à un autre ? je m'excuse, peut-être ai-je là été un peu vite mais il est certain que nous ne pouvons pas traîner. Nous ne pouvons pas traîner et de ce fait, il faut que je passe à ma deuxième remarque.

Pour opérer avec ce nœud d'une façon qui convienne, il faut que vous vous fondiez sur un peu de bêtise. Le mieux est encore d'en user bêtement, ce qui veut dire d'en être dupe. Il ne faut pas entrer à son sujet dans le doute obsessionnel, ni trop chipoter. Une chose m'a frappé à la lecture d'un ouvrage dont il se trouve que ma fille avait eu vent, par son travail sur Buffon. Elle l'a réclamé à une personne qui lui a d'ailleurs promptement donné des indications sur la parution de ce texte : ce texte est de Maupertuis, lequel à l'Académie de Berlin, fait sous le titre de La Vénus Physique une relation de ce qui en somme est à la pointe, à son époque, de ce qui est connu sur le phénomène de la reproduction des corps vivants. Pour qu'il l'ait introduit du terme de « La Vénus Physique», c'est qu'il se plaît à ne faire état que de la reproduction sexuée.

Il est tout à fait frappant, à mes yeux tout au moins, de voir que cette lecture de Maupertuis (dans l'occasion, pour quelqu'un qui se repère dans l'histoire, certainement la première chose qui s'impose, est la date de cet énoncé, 1756) est le témoignage du temps qu'ont mis ces bêtes parlantes que sont les hommes, (tenons-les pour ainsi définis) pour se rendre compte du spécifique de la reproduction sexuée: il est à mes yeux tout à fait clair que c'est de ne pas être simplement dupe, de ne pas s'en tenir à ce que son temps lui fournit comme matériel. C'est à savoir déjà beaucoup, le repérage au microscope par Leeuwenhoek et Swammerdam, de ce qu'on appelle à l'époque les animalcules, c'est-à-dire les spermatozoïdes et les neufs d'autre part; c'est à savoir ce qui est ordinairement supporté par deux corps qui, de ce fait, se définissent d'être de sexe opposé (sauf exception bien sûr, à savoir que le même corps, ce qui arrive aux escargots comme vous ne l'ignorez pas, puisse supporter les deux).

C'est assurément de ne pas se tenir à ce massif de la distinction de -32-

l'animalcule et de l'œuf (pourtant d'ores et déjà présente dans la simple diversité des théories) que Maupertuis, - de n'être pas dupe, de ne pas s'en tenir à ce fait massif, et pour tout dire de ne pas être assez bête - ne sent pas le point à proprement parler de découverte que [cela] constitue pour ce qu'il en est d'une appréhension réelle de la distinction des sexes, ne s'en tient pas à ce qui lui est apporté. S'il était plus dupe, il errerait moins. Non pas certes que son erre soit sotte car il arrive à quelque chose qui est en quelque sorte la préfiguration, si l'on peut dire, de ce qui s'est à un examen ultérieur à de plus puissants microscopes, révélé comme constituant l'existence des gènes. Entre l'« ovisme » et l'« animalculisme » à savoir ce qui met tout l'accent sur un de ces éléments ou tout l'accent sur l'autre, il va jusqu'à imaginer que des faits d'attraction et de répulsion peuvent mener les choses à cette composition dont par ailleurs l'expérience... (l'expérience menée par Harvey, sur l'examen de ce qui s'énonce comme existant d'une première manifestation de ce qu'il appelle le point vivant au fond de l'utérus des biches que Charles ter a mis à sa disposition), il arrive certes à se faire une idée, à la suggérer tout au moins, de ce qui peut se passer - et dont on pourrait dire que ça se passe effectivement au niveau de ce qui serait une morula par exemple, voire à un stade plus loin qui est celui de gastrula - mais justement à deviner... à deviner il n'avance pas.

Ce qui lui échappe c'est que chaque cellule de ce qu'un Harvey découvre (et pour lui, s'en aveugler) comme étant la substance de l'embryon, est le puzzle, la bigarrure apparemment qu'on pourrait en imaginer, c'est à savoir ceci, (et que Maupertuis ne manque pas d'imaginer) c'est que dans ce puzzle, dans ces éléments cellulaires, il y en aurait de mâles et d'autres de femelles. Ce qui n'est certainement pas vrai. Il faut que soit poussé beaucoup plus loin, et à vrai dire d'une façon telle que le point vivant ne puisse d'aucune façon se reconnaître, que nous en soyons au niveau de ces gènes distinguables dans le caryosome au plus intime de la cellule. C'est parce qu'il faut en venir là que l'idée de la bigarrure vers laquelle verse Maupertuis, est une idée simplement prématurée, non pas une erre, justement! C'est, si je puis dire, d'être nondupe qu'il imagine fort mal. Il n'est pas dupe dans la mesure où il ne s'en tient pas strictement à ce qui lui est fourni, qu'il fait en somme des hypothèses. Hypotheses non fingere [1]. La répudiation des hypothèses me -33-

paraît être ce qui convient et ce que je désigne proprement de ce conseil d'être assez bête pour ne pas se poser de questions concernant l'usage de mon nœud, par exemple. Ce n'est certainement pas à l'aide de ce nœud qu'on peut aller plus loin que de là d'où il sort, à savoir de l'expérience analytique. C'est de l'expérience analytique qu'il rend compte, et c'est en cela qu'est son prix.

Troisième remarque, préliminaire également.

En quoi consiste dans ce nœud, tel qu'il se présente, ce quelque chose qui, de première remarque, a pu me faire poser la question de savoir si c'est un modèle ? C'est, bien entendu, qu'apparemment y domine l'Imaginaire. « Y domine l'Imaginaire » est quelque chose en effet qui repose sur le fait que ça en fonde la consistance. Ce que j'introduis par cette remarque est ceci : c'est que la jouissance au regard de cette consistance imaginaire, ne peut rien faire qu'ek-sister. Soit parodier ceci, c'est qu'au regard du Réel, c'est d'autre chose que de sens qu'il s'agit dans la jouissance. A quoi le signifiant est ce qui reste. Car si le signifiant, de ce fait, est dépourvu de sens, c'est que le signifiant, tout ce qui reste, vient à se proposer comme intervenant dans cette jouissance. Non certes que le «Je pense » suffise à assurer l'ek-sistence - ce n'est pas pour rien que Descartes a là, achoppé - mais jusqu'à un certain point, c'est tout de même vrai que ce ne soit qu'à effacer tout sens que l'ek-sistence se définisse. Aussi bien d'ailleurs lui-même a-t-il flotté entre le Sum, ergo, et l'Exsisto. Assurément la notion de l'ek-sister, ce n'était pas assuré alors. Pour que quelque chose ek-siste, il faut qu'il y ait quelque part un trou. C'est autour de ce trou simulé par le « Je pense » de Descartes, puisque ce «Je pense », il le vide, c'est autour de ce trou que se suggère l'ek-sistence.

Assurément ces trous, nous les avons ici au cœur de chacun de ces ronds. Puisque sans ce trou, il ne serait même pas pensable que quelque chose se noue.

Il s'agit de situer, non pas ce qu'a pensé Descartes, mais ce que Freud a touché, et pour cela, je propose que ce qui ek-siste au Réel, au Réel du trou, soit symbolisé dans l'écriture par un champ intermédiaire, intermédiaire comme mise à plat, parce que c'est tout ce que l'écriture nous permet; il est tout à fait frappant en effet que l'écriture impose, comme telle, cette mise à plat.

-34-

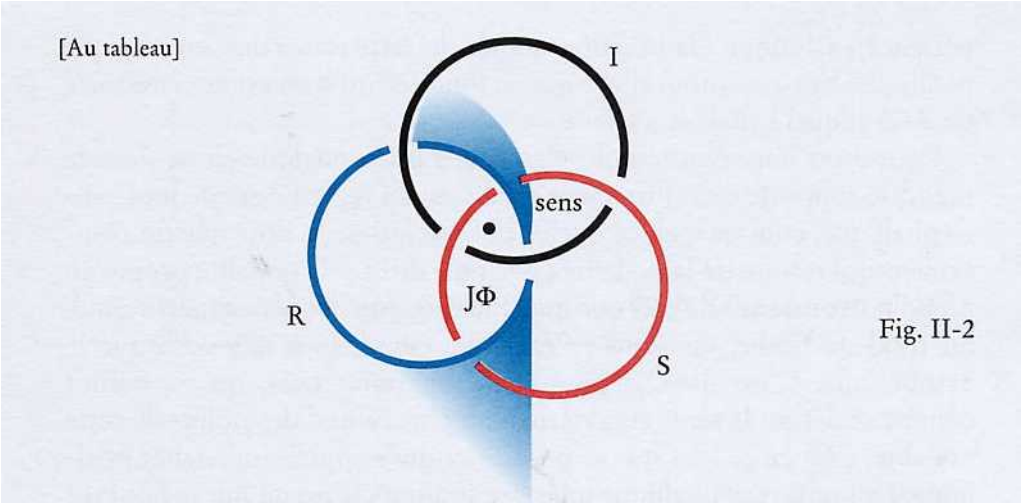


Fig. II-2

Et si ici je suggère que quelque chose suppose, incarne dirais-je, que le Symbolique, par exemple, montre dans l'espace à deux dimensions [figure 11-2] défini par ceci que quelque chose ek-siste de n'être supposable dans l'écriture que de l'ouverture, l'ouverture du rond en cette droite indéfinie, ceci est là ce qui aussi bien par rapport à l'un des éléments du nœud qu'à tous les autres, est ce qui permet de situer ce qui relève de l'ek-sistence.

Pourquoi donc, à droite, ai-je marqué que ce qui est de l'ek-sistence est quelque chose qui se métaphorise de la jouissance phallique ? Ceci est une proposition, qui suppose que j'en dise plus sur cette jouissance. Pour la situer d'une façon qui ne fasse pas d'ambiguïté, c'est d'un trait bleu que je dessine ce qu'il en est du Réel et d'un trait rouge, du Symbolique. Je propose, fût-ce à dessein de le compléter ultérieurement, de situer ici, comme telle, la jouissance phallique, en tant qu'elle est en relation à ce qui au Réel ek-siste; à savoir ce qui se pose du champ produit de ce que le rond Réel, j'appelle comme ça le rond connoté du Réel - de ce qu'il s'ouvre à se poser comme cette droite infinie, isolée, si l'on peut dire, dans sa consistance. C'est au Réel comme faisant trou que la jouissance ek-siste.

Ceci est le fait de ce que l'expérience analytique nous a apporté comme telle. Il y a dans Freud... - je ne vais pas, tout simplement faute de les avoir ici recueillis - il y a dans Freud prosternation, si je puis dire, devant la jouissance phallique, comme telle. C'est ce que découvre l'ex-35-

périence analytique : la fonction nodale de cette jouissance en tant que phallique. Et c'est autour d'elle que se fonde ce qu'il en est de cette sorte de Réel auquel l'analyse a affaire.
Ce qui est important à voir, c'est que s'il y a quelque chose dont le nœud se supporte c'est justement qu'il y ait au regard de cette jouissance phallique, comme réel, ce quelque chose qui ne la situe que du coincement qui résulte de la nodalité (si je puis dire)... la nodalité propre au nœud borroméen et de ceci que quelque chose qui ici se dessine du rond, du rond de ficelle, du rond en tant que consistance que constitue le Symbolique. C'est dans la mesure où un point tiers, qui se définit comme se définit le sens, est extérieur au plus central des points de cette nodalité, c'est en ce sens que se produit ce qui s'appelle jouissance phallique. La jouissance phallique intéresse toujours le nœud qui se fait avec le rond du Symbolique, pour ne le nommer que tel qu'il doit se faire. Que cette jouissance comme telle soit liée à la production de l'ek-sistence, c'est ce quelque chose que je vous propose cette année de mettre à l'épreuve.
Car vous voyez ce qui en résulte, c'est que ce nœud, tel que je l'énonce, ce nœud se redouble d'une autre triplicité, celle [liée] au sens en tant que c'est du sens que part la distinction des sens qui de ces termes font trois termes. C'est de là que nous devons, pouvons partir. Pour que le nœud consiste comme tel; il y a trois éléments, et c'est comme trois que ces éléments se supportent; nous les réduisons à être trois, là seulement est ce qui fait leur sens. Par contre, à titre d'ek-sistence, ils sont chacun distincts, et aussi bien est-ce à propos de la jouissance comme Réel qu'ils se différencient, et qu'à ce niveau ce que nous apporte l'expérience analytique, c'est que c'est dans la mesure où la jouissance est ce qui ek-situe, qu'elle fait le Réel. Qu'elle le justifie justement de ceci, d'ek-sister. Assurément, il y a là-dessus un passage qui importe, car à quoi ek-situe l'ek-sistence ? Certainement pas à ce qui consiste. L'ek-sistence comme telle se définit, se supporte de ce qui, dans chacun de ces termes, R.S.I., fait trou. Il y a dans chacun quelque chose par quoi c'est du cercle, d'une circularité fondamentale qu'il se définit, et ce quelque chose est ce qui est à nommer.
Il est frappant qu'au temps de Freud, ce qui s'en nomme n'est qu'imaginaire. Je veux dire que la fonction par exemple dite du moi est ce -36-

quelque chose que Freud - conformément à cette nécessité, à ce penchant qui fait que c'est à l'Imaginaire que va la substance comme telle - Freud [la] désigne par quoi ? Rien d'autre que ce qui dans la représentation fait trou - il ne va pas jusqu'à le dire mais il le représente dans cette topique fantasmatique qui est la seconde, alors que la première marquait toute sa distance émerveillée auprès de ce qu'il découvrait de l'inconscient. C'est dans le sac, le sac du corps, c'est de ce sac que se trouve figuré le moi, en quoi d'ailleurs ceci l'induit à devoir sur ce moi spécifier quelque chose qui justement y ferait trou d'y laisser rentrer le monde, de nécessiter que ce sac soit, en quelque sorte, bouché de la perception; c'est en tant que tel que Freud, non pas désigne, mais trahit que le moi n'est qu'un trou.
Quels sont les trous qui constituent d'une part, Réel, et de l'autre, Symbolique? C'est ce qu'il nous faudra assurément examiner de très près. Car quelque chose s'ouvre bien sûr à nous, qui semble en quelque sorte aller de soi. C'est à savoir, ce trou du Réel, de le désigner de la vie. Et aussi bien est-ce une pente à quoi Freud lui-même n'a pas résisté, opposant instincts de vie aux instincts de mort. je remarque qu'à interroger par notre nœud ce qu'il en est de la structure nécessitée par Freud, c'est du côté de la mort que se trouve la fonction du Symbolique. C'est en tant que quelque chose est urverdrängt dans le Symbolique qu'il y a quelque chose à quoi nous ne donnons jamais de sens, bien que nous soyons, c'est presque rengaine que de l'énoncer, que nous soyons capables logiquement de dire que «Tous les hommes sont mortels ». C'est en tant que « Tous les hommes sont mortels» n'a, du fait même de ce « tous », à proprement parler aucun sens, qu'il faut au moins que la peste se propage à Thèbes, pour que ce « tous » devienne quelque chose d'imaginable et non pas de pur Symbolique; qu'il faut que chacun se sente concerné en particulier par la menace de la peste, que se révèle du même coup ce qu'a supposé ceci: à savoir que si Œdipe a forcé quelque chose, c'est tout à fait sans le savoir, c'est, si je puis dire, qu'il n'a tué son père que faute d'avoir, si vous me permettez de le dire, faute d'avoir pris le temps de laïusser. S'il l'avait fait le temps qu'il fallait, mais il aurait fallu certainement un temps qui aurait été à peu près le temps d'une analyse, puisque lui-même, c'était justement pour ça qu'il était sur les routes - à savoir qu'il croyait par un rêve justement, qu'il allait tuer celui qui sous le nom de Polybe était bel et bien son véritable père.
-37-

Ce que Freud nous apporte concernant ce qu'il en est de l'Autre, c'est justement ceci, qu'il n'y a d'autre qu'à le dire. Mais que ce Tout-Autre, il est tout à fait impossible de le dire complètement, qu'il y a un urverdrängt un inconscient irréductible, et que celui-là, de le dire, c'est à proprement parler ce qui, non seulement se définit comme impossible, mais introduit comme telle la catégorie de l'impossible.

Que la religion soit vraie, c'est ce que j'ai dit à l'occasion. Elle est sûrement plus vraie que la névrose en ceci qu'elle refoule ce fait que ce n'est pas vrai que Dieu soit seulement, si je puis dire, ce que Voltaire croyait dur comme fer. Elle dit qu'il ek-siste, qu'il est l'ek-sistence par excellence, c'est-à-dire qu'en somme il est le refoulement en personne, il est même la personne supposée au refoulement. Et c'est en ça qu'elle est vraie. Dieu n'est rien d'autre que ce qui fait qu'à partir du langage, il ne saurait s'établir de rapport entre sexués. Où est Dieu là-dedans ? Je n'ai jamais dit qu'il soit dans le langage. Le langage, eh bien! justement, c'est ce sur quoi nous aurons à nous interroger cette année. D'où ça peut-il bien venir? Je n'ai certes pas dit que ça venait pour boucher un trou, celui constitué par le non-rapport, le non-rapport constitutif du sexuel, parce que ce non-rapport, il n'est suspendu qu'à lui. Le langage n'est donc pas simplement un bouchon, il est ce dans quoi s'inscrit ce non-rapport. C'est tout ce que nous pouvons en dire. Dieu, lui, comporte l'ensemble des effets de langage, y compris les effets psychanalytiques, ce qui n'est pas peu dire!

Pour fixer les choses, qu'on appelle des idées, n'est-ce pas! et qui ne sont pas du tout des idées, pour fixer les choses là où elles méritent d'être fixées, c'est-à-dire dans la logique, Freud ne croit pas en Dieu. Parce qu'il opère dans sa ligne à lui comme en témoigne la poudre qu'il nous jette aux yeux pour nous en-moiser. L'en-moisement peut être aussi bien l'en-moisement dont je parlais tout à l'heure. Non seulement il perpétue la religion mais il la consacre comme névrose idéale. C'est bien ce qu'il en dit d'ailleurs en la rattachant à la névrose obsessionnelle qui est la névrose idéale, qui mérite d'être appelée « idéale » à proprement parler. Et il ne peut pas faire autrement parce que c'est impossible, c'est-à-dire qu'il est dupe, lui, de la bonne façon, celle qui n'erre pas. C'est pas comme moi! Moi je ne peux que témoigner que j'erre; j'erre dans ces intervalles que j'essaie de vous situer, du Sens, de la Jouissance Phallique, -38-

voire du Tiers Terme, que je n'ai pas éclairé, parce que c'est lui qui nous donne la clé du trou, du trou tel que je le désigne. C'est la jouissance en tant qu'elle intéresserait, non pas l'autre du signifiant, mais l'autre du corps, l'autre de l'autre sexe.

Est-ce que quand je dis, j'énonce, j'annonce, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci ne veut pas dire ce fait qui est dans l'expérience, que tout le monde sait, mais dont il faut savoir pourquoi Freud n'en a pas rendu compte. Pourquoi Freud a qualifié de l'Un l'Eros, en se livrant au mythe du corps, du corps uni, du corps à deux dos, du corps tout rond, en osant se référer à cette énormité platonicienne ? Est-ce que ce n'est pas le fait que d'un autre corps quel qu'il soit, nous avons beau l'étreindre, ce n'est rien de plus que le signe du plus extrême embarras ? Il arrive que grâce à un fait que Freud catalogue bien évidemment comme il s'impose, de la « régression », nous le suçotions par-dessus le marché, qu'est-ce que ça peut bien faire? Mis à part de le mettre en morceaux, on ne voit pas vraiment ce qu'on peut faire d'un autre corps, j'entends d'un autre corps dit humain! S'y justifie que, si nous cherchons de quoi peut être bordée cette jouissance de l'autre corps, en tant que celle-là sûrement fait trou, ce que nous trouvons, c'est l'angoisse.

C'est bien en quoi dans un temps, un temps où c'était pas pour rien que j'avais choisi ce thème de l'angoisse, je l'avais choisi, parce que je savais que ça ne durerait pas. je savais que ça ne durerait pas parce que j'avais des fidèles qui s'employaient à faire surgir les motions d'ordre qui pouvaient dans la suite me rendre déclaré inapte à transmettre la théorie analytique. C'est pas du tout que ça m'ait angoissé, ni même embarrassé, ça peut revenir tous les jours enfin! ça ne m'angoisse, ni ne m'embarrasse. Mais je voulais quand même justement à ce propos de l'angoisse, - Inhibition, Symptôme, Angoisse - dire certaines choses qui doivent maintenant enfin témoigner de ceci qu'il est tout à fait compatible avec l'idée que l'inconscient est conditionné par le langage, d'y situer des affects. Ça veut simplement dire ceci, c'est que c'est au langage et que c'est du langage que nous sommes manifestement et d'une façon tout à fait prévalente, affectés. Et en plus, dans ce temps de mon séminaire sur l'Angoisse, si j'ai introduit quelque chose, c'est justement des qualités d'affect, qu'il y avait longtemps que les affectueux, là, les affectionnés, il y avait longtemps qu'ils ne les avaient non seulement pas - 39

trouvés, mais qu'ils étaient tout à fait exclus de pouvoir même les entrevoir. C'est bien pourquoi, vous pouvez trouver dans le repérage que) 'ai fait à l'époque, de ce qu'il en est d'Angoisse, Inhibition, Symptôme que j'ai décalé sur trois plans

Inhibition

Symptôme

Angoisse

pour pouvoir justement démontrer ce qui est, dès cette époque, sensible, c'est à savoir que ces trois termes, inhibition, symptôme, angoisse, sont entre eux aussi hétérogènes que mes termes de Réel, de Symbolique et d'Imaginaire; et que nommément, l'angoisse c'est ça, c'est ce qui, c'est ce qui est évident, c'est ce qui de l'intérieur du corps ek-siste, ek-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente. Voyez Petit Hans, quand il se trouve que se rend sensible l'association à un corps, nommément mâle dans l'occasion, défini comme mâle, l'association à un corps d'une jouissance phallique. Si Petit Hans se rue dans la phobie, c'est évidemment pour donner corps, (je l'ai démontré pendant tout une année) pour donner corps à l'embarras qu'il a de ce phallus, et pour lequel il s'invente toute une série d'équivalents diversement piaffants sous la forme de la phobie dite des chevaux; le Petit Hans, dans son angoisse, principe de la phobie, principe de la phobie et [c'est] en ce sens qu'à la lui rendre cette angoisse si l'on peut dire, pure, on arrive à le faire s'accommoder de ce phallus dont, en fin de compte, comme tous ceux qui se trouvent en avoir la charge, celle que j'ai un jour qualifiée de la bandoulière, ben, il faut bien qu'il s'en accommode, à savoir qu'il soit marié avec ce phallus. Ça c'est ce à quoi l'homme ne peut rien. La femme, qui n'ek-siste pas, elle peut rêver à en avoir un, mais l'homme, il en est affligé. Il n'a pas d'autre femme que ça.
C'est ce que Freud a dit, n'est-ce pas! sur tous les tons. Qu'est-ce qu'il dit, en disant enfin! que la pulsion phallique, c'est pas la pulsion génitale, si ce n'est ceci que la pulsion génitale, chez l'homme, c'est bien le cas de le dire, elle est pas naturelle du tout. Non seulement elle n'est -40-

pas naturelle, mais s'il n'y avait pas ce diable de symbolique à le pousser au derrière, pour qu'en fin de compte il éjacule et que ça serve à quelque chose, mais il y a longtemps qu'il n'y en aurait plus, n'est-ce pas! de ces parlêtres, de ces êtres qui ne parlent pas seulement à être, mais qui sont par l'être (parlêtres). Ce qui est vraiment le comble du comble de la futilité.

Bon! Ben, il est deux heures moins le quart. Moi je trouve qu'aujourd'hui comme je vous ai à peu près tout improvisé de ce que je vous raconte, je suis assez fatigué comme ça. Tout ça paraîtra sous une autre forme, puisque après tout de celle-ci, je ne suis pas tellement satisfait.

1 - Newton Isaac, (hypotheses non fingo - je ne forge pas d'hypothèse) in Philosophia natura
lis, principia mathematica, 1687 trad. M. F. Biarnais, Paris 1985 CH. Bourgeois, p. 117. -41-

42

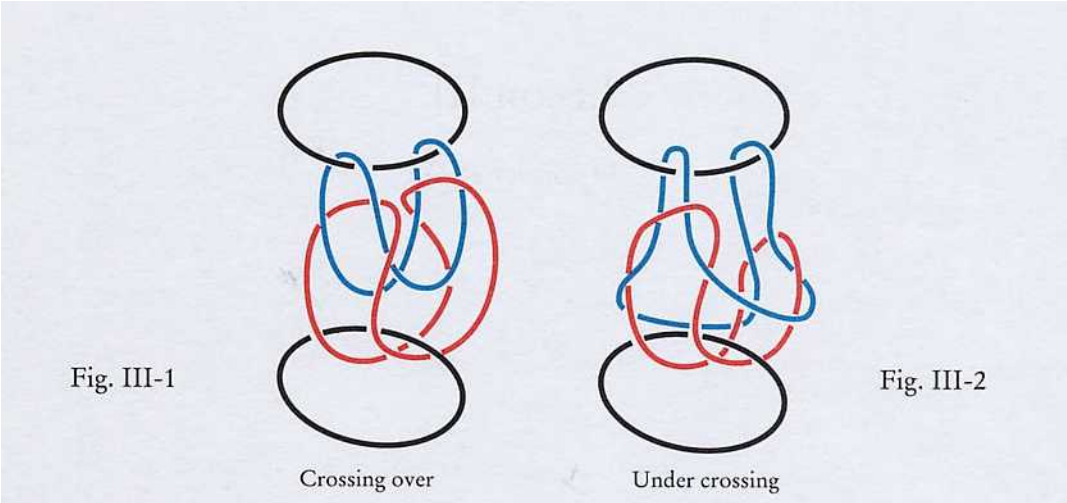
Leçon III, 14 janvier 1975

Voilà! Ce que je dis, ça intéresse, vous en êtes la preuve, ça intéresse tout le monde. Ça ne m'intéresse, moi, pas comme tout le monde. Et c'est bien pour ça que ça intéresse tout le monde, c'est que ça se sent dans ce que je dis. Pourquoi est-ce que ça se sent ? Parce que ce que je dis est un frayage qui concerne ma pratique, un frayage qui part de cette question que bien sûr je ne me poserais pas si je n'avais pas dans ma pratique la réponse. C'est : qu'est-ce qu'implique que la psychanalyse opère ?

Vous venez de me voir, mais ça n'a rien à faire avec ce que je fais de psychanalyse, vous venez de me voir opérer au tableau. Ça n'a certes pas été, comme vous avez pu le voir, une petite affaire... Je m'y suis repris à trente-six fois, encore que j'avais un petit papier dans ma poche pour me guider (sans ça je me serais encore plus foutu dedans, j'aurais encore plus cafouillé que je n'ai fait!) Effectivement...

Ce que vous voyez à droite [figure III-1], c'est ce bon petit nœud borroméen pépère, nœud borroméen à quatre, dont il est facile, immédiat, de voir, [que] si vous coupez un quelconque de ces ronds de ficelle, les trois autres sont libres. Il n'y a donc pas la moindre complication à faire un nœud borroméen aussi long que vous voudrez, c'est-à-dire, à nouer l'un à l'autre un nombre quelconque de ronds de ficelle.

Tel que, et j'ai déjà fait la remarque, tel que je le dessine là, le nombre, le nombre de ronds de ficelle n'est pas, si je puis dire, homogène. Comme vous pouvez le voir, rien qu'à regarder ce schéma, il y en a, ce que vous -43-



2

appelleriez un premier et un dernier. Tel que c'est fait comme ça, il ne peut pas y en avoir plus de quatre et si je procède de la même façon pour qu'il y en ait cinq, il faudra en quelque sorte que je donne à celui que, (si vous voulez, celui tout à fait à droite) [ici sur la figure cri bas] nous appellerons le dernier, une autre façon de se nouer. Parce qu'en fin de compte, c'est le dernier qui tient toute la chaîne qui fait qu'il y en a là quatre, et si je procède un peu plus loin, il y en aura cinq, à condition que je ne donne pas au dernier le même rôle, puisqu'il en tiendra cinq au lieu de quatre.

Vous le savez par (j'ai dû au passage y faire allusion) la façon d'articuler l'essence du nombre qu'a faite Peano [1] au moyen d'un certain nombre d'axiomes, il semble qu'ici le n + 1, le successeur que Peano met en valeur comme structurant le nombre entier, ceci à une seule condition, c'est qu'il y en ait un au départ qui ne soit le « successeur » de personne, c'est-à-dire ce qu'imite fort bien ce rond de ficelle, ce qu'il désigne par le zéro.

C'est de façon axiomatique que s'énonce Peano, que Peano fait son énonciation, c'est-à-dire qu'il pose un certain nombre d'axiomes et que c'est de là, conformément à l'exigence mathématique, arithmétique en l'occasion, qu'il construit quelque chose qui nous donne la définition d'une série qui sera aux nombres (aux nombres entiers disons, parce que nous sommes ici), homologique, c'est-à-dire que tout ce qui sera fait au moyen de tels axiomes sera homologique à la série des nombres entiers. Mais qu'est-ce que je vous montre là ? Quelque chose d'autre, puisque -44-

là se spécifie la fonction de ce + 1 comme tel. C'est ce + 1 qui fait que, supprimez [celui-ci] par exemple, il n'y a plus ici de chaîne, il n'y a plus de série puisque du seul fait de la section de ce un-entre-autres, tous les autres, disons, se libèrent comme uns. C'est une façon, (la dirais-je matérielle ?) de faire sentir que 1 n'est pas un nombre, quoique cette suite de nombres soit faite d'une suite de uns.

A me servir de ronds de ficelle, disons que j'illustre quelque chose qui n'est pas sans rapport avec cette suite des nombres que, vous le savez, on a la plus grande peine à ne pas tenir pour constituante du Réel. Tout abord du Réel rend très difficile de ne pas tenir compte du nombre. Le nombre semble... pourquoi ne pas accueillir ce mot qui me vient ici prématurément? Tout abord du Réel est tissé par le nombre.

Il y a dans le nombre une consistance qui est bien d'une nature que nous pouvons dire pas naturelle du tout. Puisque, pour que je vous fasse sentir que j'aborde cette catégorie du Réel en tant qu'il y a quelque chose qui noue ce à quoi je suis amené à donner aussi consistance - l'Imaginaire et le Symbolique - comment se fait-il que ceci, si je puis dire, me pousse d'abord à me servir du nœud ?

C'est au titre d'être la même consistance dans ces trois « quelque chose » que j'originalise du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, c'est à ce titre d'être la même consistance que je produis (et ce pourquoi ? pour me rendre raison de ma pratique) que je produis ce nœud borroméen. On n'a jamais fait ça. Jamais fait ça qui consiste... consiste en quoi ? Faire abstraction de la consistance comme telle. J'isole la « consistance » comme ce quelque chose que j'appellerai comme ça, pour vous. Pour faire image, car de faire image, je ne m'en prive pas.

Qu'est-ce que c'est ce qu'il y a là [au tableau] si ce n'est des images, des images dont le plus étonnant, c'est que vous vous y repériez. Car ne croyez pas que ces images aillent toutes seules! Sans doute, vous avez l'habitude du tableau noir, mais qu'est-ce que vous y voyez? La peine même que vous avez vue qu'il a fallu que je me donne pour ces images, qui ont cette propriété que mises à plat, néanmoins il faut qu'une ligne passe dessus, crossing over [figure III-1] ou passe dessous, under-crossing [figure III-2]. Que ça fasse image est déjà en soi-même miraculeux, je ne suis d'ailleurs pas tout à fait sûr que ces deux images, vous les saisissiez si aisément que cela.

-45-

Vous voyez bien qu'il y a une différence néanmoins. je vous pose le problème : est-ce que tel que c'est là, ce nœud ci tel qu'il est fait, de la façon pépère que je vous avais déjà depuis longtemps signalée, est-ce que c'est le même ? Autrement dit, à simplement trifouiller le machin, est-ce que vous pouvez en celui-là, je ne dirais pas le transformer puisque ça serait le même ? Imposez-vous ça comme petit exercice... Est-ce qu'en d'autres termes, (c'est le sens de ce que je vous demande) à quatre, ça marche ? C'est le même nœud, ou est-ce qu'il en faut un de plus ? Car je vous dis déjà que dans une chaîne faite comme celle-là, la transformation, ça s'obtient. Mais je ne vous dis pas, pour vous en laisser à vous-mêmes le régal, je ne vous dis pas à partir de combien, car il y a une chose qui est certaine, c'est qu'avec trois, vous ne produirez pas cette petite complique très particulière qui distingue apparemment la figure de gauche de la figure de droite.

S'il y a quelque chose qui illustre que la consistance, (ce quelque chose qui est en quelque sorte sous-jacent, à quoi ? à tout ce que nous disons) que cette consistance est autre chose que ce qu'on qualifie, dans le langage, de la « non-contradiction », c'est bien cette sorte de figure, en tant qu'elle a ce quelque chose que je suis bien forcé d'appeler une consistance réelle, puisque c'est ça qui est supposé.

C'est qu'une corde, ça tient. On n'y pense jamais, on ne pense jamais à ce qu'il y a de métaphore dans le terme de consistance. Voilà quelque chose qui, qui est plus fort que ça, c'est que moi, cette consistance réel- le, c'est par la voie d'une intuition dont je peux tout de même dire que puisque je vous la transmets par l'image, c'est par la voie d'une intuition imaginaire que je vous la communique. Et, le fait que je suis sûr que

vous ne soyez pas plus familiers que moi avec ces sortes de figures (les quelques frayages que je vous y donne, en la dessinant au tableau), je suis sûr que pour, disons, la grande majorité d'entre vous, la question que je pose, celle de la transformation (qui n'est pas une transformation, qui serait une transformation s'il fallait refaire le nœud pour que celle de gauche se transforme en celle de droite, ou inversement), je vous l'ai posée cette question, est-ce le même nœud ? Il y en a pas beaucoup qui puissent, tout à trac comme ça, me le dire. Encore bien moins me dire pourquoi.

Nous voilà donc avec, si je puis dire, en main cette corde comme fondement supposé de la consistance, d'une façon telle qu'on ne puisse dire -46-

qu'il s'agisse là de quelque chose à quoi nous soyons déjà habitués, à savoir la ligne géométrique. C'est tout de même bien autre chose : non seulement la ligne géométrique ça n'est pas ça, mais chacun sait que ce qu'elle engendre, c'est toutes sortes de problèmes concernant sa continuité, qui ne sont pas rien et qui ne sont pas rien pourquoi ? justement de ce qu'elle, la ligne, nous ne pouvons pas ne pas la supporter de quelque chose qui ait cette consistance justement, qui fasse corde c'est même là le principe. Le principe de ceci que la première poudre aux yeux qui fut donnée des fonctions dites continues, il semblait qu'on ne pouvait pas construire de ligne qui n'ait quelque part une tangente, que cette tangente fut droite ou courbe, d'ailleurs peu importait. C'est de cette idée que la ligne n'était tout de même pas sans épaisseur que se sont produits ces mirages avec lequel les mathématiciens ont dû longtemps se battre et que d'ailleurs il a fallu du temps pour qu'ils s'éveillent à ceci qu'on pouvait faire une ligne parfaitement continue et qui n'eût pas de tangente.

C'est dire quand même l'importance qu'a cette image, mais est-ce bien une image? Après tout, c'est pas pour rien qu'on vous dit « T'nez bien la corde hein! » « Tenez bien la corde », ça veut dire qu'une corde, quand à l'autre bout c'est noué, on peut s'y tenir. Ça a quelque chose à faire avec le Réel, et c'est bien là que, mon Dieu, ça ne me paraît pas à côté de la plaque de vous rappeler que dans sa Règle des bonnes Règles pour la direction de l'esprit, un nommé Descartes n'avait pas cru superflu, dans cette Règle X, de faire la remarque que «... comme tous les esprits ne sont pas également portés à découvrir spontanément les choses par leurs propres forces, cette règle (celle qu'il énonce) apprend qu'il ne faut pas s'occuper tout de suite des choses plus difficiles et ardues, (moins importantes) mais qu'il faut approfondir tout d'abord les arts les moins importants et les plus simples, ceux surtout où l'ordre règne davantage, comme sont ceux des artisans qui font de la toile et des tapis, ou ceux des femmes qui brodent ou font de la dentelle, ainsi que toutes les combinaisons des nombres et toutes les opérations qui se rapportent à l'arithmétique, et autres choses semblables... »[2].

Il n'y a pas le moindre soupçon qu'en disant ces choses, Descartes eut le sentiment qu'il y a un rapport entre l'arithmétique et le fait que les femmes font de la dentelle, voire que les tapissiers font des nœuds. -47-

Il est d'autre part certain que jamais Descartes ne s'est le moindrement du monde occupé des nœuds; il a fallu bien au contraire être déjà assez avancé dans le vingtième siècle pour que quelque chose s'ébauche qui puisse s'appeler théorie des nœuds. Vous savez d'autre part, dans ce que je nous ai dit, que cette théorie des nœuds est dans l'enfance, est extrêmement maladroite; et telle qu'elle est fabriquée, il y a bien des cas où sur le nu de simples figures telles que celles que je viens de faire au tableau, vous ne pouvez d'aucune façon rendre raison de ceci: si oui ou non, l'embrouillis que vous avez tracé est ou n'est pas un nœud; ceci, quelles que soient les conventions que nous nous soyez données par avance pour rendre compte du nœud comme tel. C'est qu'aussi bien il y a quelque chose qui vaut qu'on s'y arrête. Est-ce du fait de l'intuition? Mais ce que je vous démontre, c'est que ça va bien plus loin que ça c'est pas seulement que la vision fasse toujours plus ou moins surface, c'est pour des raisons plus profondes et qu'en quelque sorte ces nœuds nous rendent tangibles, c'est pour des raisons plus profondes pour ce qui est de la nature, de la « nature des choses » comme on dit. L'être qui parle puisque après tout nous ne pouvons pas dire grand chose des autres, au moins jusqu'à ce qu'on soit entré d'une façon un peu plus aiguë dans le biais de leur sens - l'être qui parle est toujours quelque part mal situé entre deux et trois dimensions.

C'est bien pourquoi, nous m'avez entendu produire ceci qui est la même chose, la même chose que mon nœud, cette équivoque sur dit-mension, que j'écris, nous le savez parce que je vous l'ai seriné, que j'écris d-i-t tiret et puis mension, mension du dire. On ne sait pas très bien si dans le dire, les trois dimensions écrites comme à l'accoutumée, nous les avons bien. Je veux dire si nous sommes si aisés à nous y déplacer, *Ta zoa trékei* [3]. Et nous sommes assurément là, *zoon*. Nous marchons, mais faut pas s'imaginer que, parce que nous marchons, nous faisons quelque chose qui a le moindre rapport avec l'espace à trois dimensions. Que notre corps soit à trois dimensions, c'est ce qui [ne] fait aucun doute pour peu que, de ce corps, on crève la boudouille. Mais ça ne veut pas du tout dire que ce que nous appelons espace, ça ne soit pas toujours plus ou moins plat. Il y a même des mathématiciens pour l'avoir écrit en toutes lettres, tout espace est plat.

Toute manipulation de quelque chose de réel se situe dans ce cas dans -48-

un espace dont c'est un fait, que nous savons très mal le manier en dehors de techniques qui imposent cet espace à trois dimensions. C'est évidemment tout à fait frappant que ce soit une technique, une technique qu'on peut réduire à ce qu'elle est apparemment, à savoir le jaspinage qui, à moi, me force la main sur cette soupesée, si je puis dire, de l'espace comme tel.

Si nous repartons de quelque chose qu'il faut bien dire être la science, est-ce que la science ne nous permet pas de soupçonner, qu'à traiter l'espace de la même façon que celle qui s'impose du fait d'une technique (qui s'impose à moi tout au moins), ce qu'elle rencontre c'est le paradoxe. Car enfin, on ne peut dire que la matière, vous en avez un petit peu entendu parler, que la matière ne lui fasse pas problème à tout instant. Problème, c'est-à-dire, c'est ça que ça veut dire, problème : défense avancée, chose à concasser pour qu'on arrive à voir ce que ça défend. La science ne s'est peut-être pas encore tout à fait rendu compte que si elle traite la matière, c'est comme si elle avait un inconscient, ladite matière, comme si elle savait quelque part ce qu'elle faisait. Naturellement, c'est une vérité qui s'est très rapidement éteinte. On s'en est aperçu, il y a un petit moment de réveil, au moment de Newton, on lui a dit, mais enfin! cette histoire de cette sacrée gravitation que vous racontez, enfin! (comment d'ailleurs pouvait-on se la représenter avant ? Mis à part le topos d'Aristote !) Enfin! c'est à nous impensable!

Impensable parce que... pourquoi ? Parce que nous avons les petites formules de Newton, et que nous n'y « comprenons » rien, c'est ce qui en fait la valeur. Car quand ces formules ont fait leur entrée, c'est tout de suite ça qu'on y a fait objection, c'est à savoir, mais comment est-ce que chacune de ces particules peut savoir à quelle distance elle est de toutes les autres ? C'est-à-dire que ce qu'on évoquait c'est, c'était l'inconscient, enfin, de la particule bien sûr!

Tout ça, tout ça s'est éteint. Parce que pourquoi ? Parce qu'on a simplement renoncé à rien y comprendre, et que, d'ailleurs, c'est dans la mesure où on y est revenu qu'on a pu parvenir à des formules plus compliquées en nouant un petit peu plus de dimensions dans l'affaire, c'est bien le problème. Qu'est-ce que c'est que cette analyse, au sens proprement de ma technique, (celle que j'ai en commun avec un certain nombre de personnes qui sont ici) et quelle place occupe cette technique au -49-

regard de ce que fait la science ? La science compte, elle compte la matière, mais qu'est-ce qu'elle compte dans cette matière ? A savoir, s'il n'y avait pas le langage qui déjà véhicule le nombre, quel sens ça aurait-il de compter? Est-ce que l'inconscient par exemple a du comptable en lui? je ne dis pas quelque chose qu'on puisse compter, je dis s'il y a un comptable au sens du personnage que vous connaissez qui scribouille des chiffres. Est-ce qu'il y a du comptable dans l'inconscient? C'est tout à fait évident que oui. Chaque inconscient n'est pas du comptable, c'est un comptable, et un comptable qui sait faire les additions; naturellement la multiplication, il n'en est pas encore là bien sûr, c'est même bien ce qui l'embarrasse. Mais pour ce qui est de compter les trucs, de compter les coups, je ne dirai pas qu'il sait y faire, il est extrêmement maladroit, mais il doit compter dans le genre, dans le genre de ces nœuds.
C'est de là que procède le fameux « sentiment de culpabilité» dont vous avez probablement quelquefois entendu parler... Le sentiment de culpabilité est quelque chose qui fait les comptes, qui fait les comptes et bien entendu ne s'y retrouve pas, ne s'y retrouve jamais. Il se perd dans ses comptes. Mais c'est bien là où se touche qu'il y a au minimum un nœud, ce nœud dont, si vous me permettez de le dire, la nature a horreur - j'entends, une autre chanson que « la nature a horreur du vide », la nature a horreur du nœud. La nature a horreur du nœud, tout spécialement borroméen et, chose étrange, c'est en cela, que je vous repasse le machin. Le machin, ça n'est rien de moins que l'urverdrängt, le refoulé originaire, le refoulé primordial, et c'est bien pour ça que je vous conseille de vous exercer avec mes deux petits machins [figures III-1 et III-2], c'est non pas que ça vous donnera quoique ce soit du refoulé, puisque ce refoulé, c'est le trou. jamais vous ne l'aurez. Mais en route, à manipuler ce petit nœud, vous vous familiariserez, au moins avec vos mains, avec ce quelque chose auquel de toute façon vous ne pouvez rien comprendre, puisqu'il est tout à fait exclu que ce nœud, vous le sachiez. C'est même bien pour ça, l'histoire en témoigne, c'est bien pour ça que la géométrie est passée par tout; par les cubes, par les pyramides, les diverses formes de hérissons autour desquelles enfin on a cogité, enfin, la rigueur! c'est ce qui ne veut rien dire d'autre que les solides! Alors qu'elle avait à la portée de sa main, quelque chose qui valait bien, mon Dieu! les pierres dont elle faisait le charroi, ou les champs - justement -50-

qu'on pouvait pas mesurer sans tendre des cordes. Jamais à ces cordes, personne ne semble avoir réservé, avant une époque très moderne, la moindre attention.
En un certain sens, je dirai qu'il y a quelque chose de nouveau, à ce qu'on s'intéresse à des mots, à des termes comme celui par exemple de la mésologie - qu'est-ce qu'il y a entre, entre quoi et quoi ? Il s'agit de définir qu'est-ce que c'est, « entre ». Ouais ! je t'entre, c'est mon tentrisme à moi. « Entre », c'est une catégorie qui a fait son apparition, enfin tout récemment dans la mathématique et, c'est bien en cela, enfin, que de temps en temps, je vais consulter un mathématicien pour qu'il me dise où ils en sont à cet égard.
Oui! Il y a quelque chose que pour prendre... [au tableau]
Vous voyez, je fais des progrès, je suis presque arrivé à dessiner un nœud borroméen, sans être forcé de faire des petits effaçages. je voudrais aujourd'hui, puisque déjà l'heure avance, annoncer ce que j'ai à dire, et qui nous prendra notre année.
Ici [figure. III-3] au joint de l'Imaginaire et du Symbolique, et pas dans n'importe quel joint, dans ce joint-ci, où vous pouvez confondre ces deux points - encore qu'ils ne procèdent pas du même mouvement, du même mouvement relatif de l'Imaginaire et du Symbolique - ici, dans ces deux points qui d'ailleurs se confondent, quand de l'Imaginaire et du Symbolique le coincement se produit, en ces deux points, il y a le

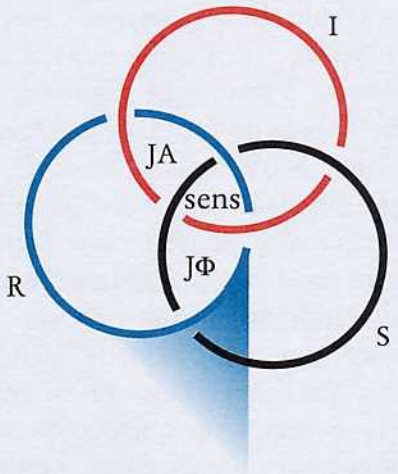


Fig. III-3

— 51 —

sens. Faut bien que je fende un peu les choses, puisque je m'en excuse, j'ai dû traîner pour vous donner un peu une dit-mension, une dit-mension qui me tracasse, celle du nœud.
Ici, et là, vous voyez comme c'est difficile, faut quand même que je fignole un peu, nous avons quelque chose qui s'appelle la jouissance phallique. Voilà! Pourquoi est-ce que nous l'appelons la jouissance phallique? Parce qu'il y a quelque chose qui s'appelle l'existence. L'eksistence, je dois dire, que ça a une histoire. C'est pas un mot qu'on employait si aisément, ni volontiers au moins dans la tradition philosophique, et comme nous ne savons pas comment parlaient les gens des premiers siècles, je veux dire que nous avons certes des aperçus, sur une certaine langue latine, langue vulgaire; peut-être qu'elle a été parlée dans une surface considérable, cette langue-noyau d'où sont sorties par différenciation les langues romanes, cette langue latine vulgaire, nous n'avons aucun témoignage qu'on y employât l'existo ni l'existere. Néanmoins, il est curieux que ce terme ait fait son émergence, et son émergence dans un champ que nous appellerons philosophico-religieux. C'est tout à fait dans la mesure où la religion humait, l'hu-mante religieuse, où la religion humait la philosophie que nous avons vu sortir ce mot d'existence, qui semble pourtant avoir eu, c'est le cas de le dire, bien des raisons d'être.
Qu'est-ce que c'est que cette existence, et où pouvons-nous bien la situer? Cette existence est très importante en soi. Parce que si nous avons l'idée, l'idée de quelque chose qui vient à la place de cette espèce de production naïve et qui ne part que des mots, à savoir ce dans quoi on s'est avancé avec Aristote, à savoir que dictum de omni et nullo s'exprime-t-il quelque part, voilà ce qu'est l'Universel : ce qu'on dit de tout peut aussi bien s'appliquer à quiconque. C'est de là que le premier débrouillage linguistique s'est fait. Le grave, c'est que la suite a consisté à démontrer à Aristote qui n'en pouvait mais depuis longtemps, que l'universalité n'impliquait pas l'existence. Mais c'est pas ça qu'il y a de grave dans une certaine appréhension des choses. Que l'universalité n'implique pas l'existence, nous en faisons le balayage tous les jours. C'est que l'existence implique l'universalité qui est grave. C'est que dans ce qui est l'existence, nous jaspinions quelque chose qui participe du général. Alors que tout ce pour quoi c'est fait, mon petit nœud-là bor-
-52-

roméen, c'est pour vous montrer que l'existence, c'est de sa nature, ce qui ek. Ce qui tourne autour du consistant mais ce qui fait intervalle, et qui, dans cet intervalle a trente-six façons de se nouer, justement dans la mesure où nous n'avons pas avec les nœuds, la moindre familiarité ni manuelle, ni mentale. C'est la même chose d'ailleurs!
Beaucoup de gens ont soupçonné enfin! n'est-ce pas! que l'homme n'est qu'une main. S'il était encore une main! il y a tout son corps, il pense aussi avec ses pieds, je vous ai même conseillé de le faire, parce que c'est après tout ce qu'on peut vous souhaiter de mieux.
Là, qu'est-ce qui résiste à l'épreuve de l'existence, à prendre comme ce qui se coince dans le nœud ?
Il y a quand même là un frayage, le frayage fait par Freud. Freud n'avait certainement pas de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel la notion que j'ai, parce que c'est le minimum qu'on puisse avoir. Appelez-les comme vous voudrez, pourvu qu'il y ait trois consistances, vous aurez le nœud. Ce que Freud a fait, n'est pas sans se rapporter à l'existence et, de ce fait, à s'approcher du nœud. je vais comme ça, parce que je suis gentil et parce que je vous ai assez emmerdés aujourd'hui, je vais tout de même vous montrer un truc que je trouve moi assez rigolo et c'est naturellement de mon invention! Et à mon avis, ça illustre bien quelque chose qui donne tout son prix à ce sur quoi je vous ai [priés] de vous interroger, à savoir si c'est le même nœud, [au tableau] les deux du milieu? [figures III-1 et 111-2] Freud n'avait pas l'idée du Symbolique de l'Imaginaire et du Réel, mais il en avait quand même un soupçon. Le fait que j'ai pu vous en extraire, avec le temps sans doute et de la patience, que j'ai commencé par l'Imaginaire, et qu'après ça, j'ai assez dû mâcher cette histoire de Symbolique (avec toute cette référence, cette référence linguistique sur lequel j'ai pas effectivement trouvé enfin tout ce qui m'aurait bien arrangé) et puis, ce fameux Réel que je finis par vous sortir sous la forme même du nœud.
Il y a chez Freud une référence à quelque chose qu'il considère comme le Réel. C'est pas ce qu'on croit. C'est pas le Realistätsprinzip, parce qu'il est trop évident que cette Realitätsprinzip est une histoire de dire, c'est-à-dire sociale. Mais, supposons qu'il ait eu le soupçon simplement, qu'il ne se soit pas dit que ça pouvait faire nœud. Bref, Freud, contrairement à un nombre prodigieux de personnes, depuis Platon jus-53-

qu'à Tolstoï, Freud n'était pas lacanien. Faut bien que je le dise, mais à lui glisser sous le pied cette peau de banane, enfin, n'est-ce pas! du Rsi, du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, essayons de voir comment il s'en est, mais effectivement débrouillé.

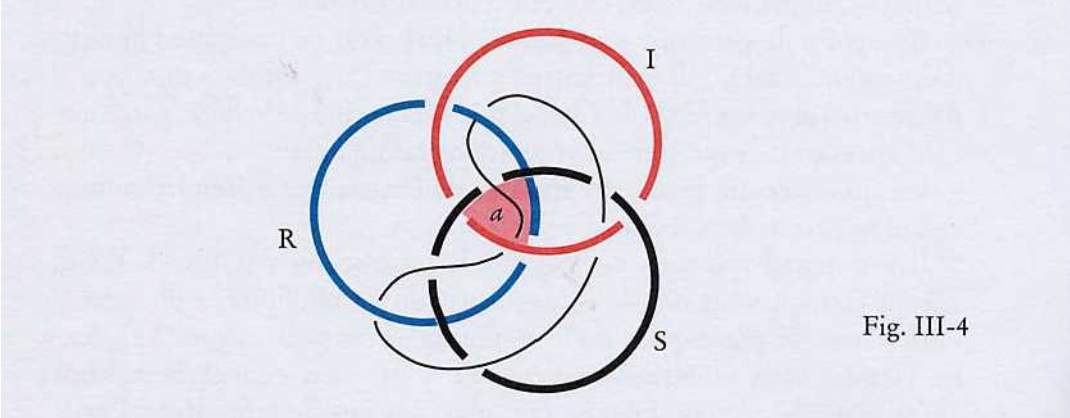


Fig. III-4

Ceux-là [au tableau] ne tiennent pas, hein! [figure III-4] je vous fais remarquer, ils sont posés l'un sur l'autre, le Réel est là, l'Imaginaire est là et le Symbolique est là, tout comme dans le schéma de tout à l'heure. Ah! Qu'est-ce qu'il a fait Freud ? Ah! Je vais vous le dire. Il a fait le nœud à quatre avec ces trois, ces trois que je lui suppose peau de bana ne sous le pied. Mais alors, voilà comment il a procédé : il a inventé quelque chose qu'il appelle réalité psychique. Il conviendrait que j'aie mis ici le troisième nœud, le troisième champ de l'ek-sistence, à savoir la jouissance de l'Autre. Puisque ces deux figures, puisque figures il y a, ce sont les mêmes, vous voyez que c'est d'une ligne qui se trouve parcourir, parcourir les champs qui sont dessinés de l'ek-sistence de quelque chose autour de la consistance, de parcourir tous ces champs, (à savoir ici d'être dans la jouissance de l'Autre, puis dans l'Imaginaire, puis dans le sens, puis du trou du Symbolique et le franchissant, d'être quelque part [dans] une existence qui est extérieure au Symbolique et au Réel), qu'il fait retour vers ce point qui n'est autre que celui que le désigne de l'objet a. C'est ce qui peut nouer d'un quatrième terme, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, en tant que Symbolique, Imaginaire et Réel sont laissés indépendants, sont à la dérive dans Freud. C'est en tant que cela qu'il lui faut une réalité psychique qui noue ces trois consistances.

-54-

J'ai dit, j'ai dit ici ou si ce n'est pas ici c'est ailleurs, c'est dans mon discours de Rome, le dernier que j'ai fait, celui que j'appelle la troisième, j'ai dit que si j'avais fait les Noms-du-père écrits cette fois correctement, j'aurais énoncé une consistance telle qu'elle nous donnerait raison de certains glissements de Freud. Il a fallu à Freud, non pas trois, le minimum, mais quatre consistances pour que ça tienne, à le supposer initié à la consistance du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.
Ce qu'il appelle la réalité psychique a parfaitement un nom, c'est ce qui s'appelle complexe d'Œdipe. Sans le complexe d'Œdipe, rien ne tient, rien ne tient de l'idée qu'il a, de la façon dont il se tient à la corde du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.
Ce par quoi, avec le temps, j'ai tenu à procéder, vient de ceci que je crois que, de ce que Freud a énoncé non pas! (non pas! dis-je) le complexe d'Œdipe est à rejeter, il est implicite.
Et ceci se démontre et chacun de ces points peut en lui-même se préciser, il est implicite en ceci que pour avoir le même effet, mais cette fois au minimum, il y suffit de faire passer en ces deux points ce qui était dessous dessus [figure 111-5]. En d'autres termes, il faut que le Réel surmonte, si je puis dire, le Symbolique pour que le nœud borroméen soit réalisé.

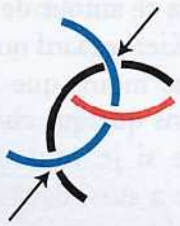


Fig. III-5

C'est ce que pour avoir quatre termes, Freud lui-même n'a pu faire, mais c'est très précisément ce dont il s'agit dans l'analyse, c'est de faire que le Réel, non pas la « réalité » au sens freudien, que le Réel en deux points, que je nommerai comme tels, que le Réel en deux points surmonte le Symbolique.
Il est clair que ceci que j'énonce ici sous cette forme n'a rien à faire avec un surmontement au sens imaginaire que le Réel devrait, si je puis dire, dominer. Parce qu'il suffit que vous retourniez ce petit machin -55-

pour que vous vous aperceviez que dans le sens contraire, bien sûr! ça ne marche pas et on ne voit pas pourquoi le nœud borroméen en serait moins réel, si vous retournez le truc; je vous fais remarquer, je vous l'ai déjà dit une fois au passage, que si vous le retournez, il a toujours exactement le même aspect c'est-à-dire: que si vous le retournez, ce n'est pas à son image en miroir que vous avez à faire, c'est exactement le même machin lévogyre que vous avez dans le nœud borroméen que vous trouvez au dos.

Ceci pour préciser qu'il ne s'agit pas, bien sûr! d'un changement d'ordre, d'un changement de plan entre le Réel et le Symbolique, c'est simplement qu'ils se nouent autrement. Se nouer autrement, c'est ça qui fait l'essentiel du complexe d'Œdipe, et c'est très précisément ce en quoi opère l'analyse elle-même, c'est à entrer dans la finesse de ces champs d'ek-sistence, que cette année nous procéderons.

Il est déjà une heure assez avancée, je renonce, si je puis dire, vu la difficulté, la lenteur de ce que je vous ai aujourd'hui présenté, je renonce à aller plus loin, remettant à notre prochaine rencontre qui aura lieu dans huit jours la suite de ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

Je peux quand même marquer quelque chose, c'est que si l'ek-sistence se définit par rapport à une certaine consistance, si l'ek-sistence n'est en fin de compte que ce dehors qui n'est pas un non-dedans, si cette eksistence est en quelque sorte ce autour de quoi s'élabore une substance, si l'ek-sistence, telle qu'un Kierkegaard nous l'avance est essentiellement pathétique, il n'en reste pas moins que la notion d'une faille, que la notion d'un trou, même dans quelque chose d'aussi exténué que l'existence garde son sens. Que si je vous dit d'abord qu'il y a dans le Symbolique un refoulé, il y a aussi dans le Réel quelque chose qui fait trou, il y [en] a aussi dans l'Imaginaire, Freud s'en est bien aperçu, et c'est bien pourquoi il a fignolé tout ce qu'il en est des pulsions dans le corps comme étant centrées autour du passage d'un orifice à l'autre.

1 - Pour plus de clarté, on peut consulter Blanché R., La logique et son histoire, Paris 1970, A. Colin.

2 - Descartes R., Œuvres Complètes, Paris 1953, Gallimard La Pléiade, p. 70.

3 - *Ta zoa trékei* : les animaux courent. Quand le sujet est au pluriel neutre, le verbe se met à la troisième personne du singulier.

-56-

Leçon IV 21 janvier 1975

Justement à cause (on entend ou pas?) de ce dont je vous parle, le nœud, je ne peux pas avoir, je ne peux pas m'assurer d'avoir un plan, parce que le nœud, si vous le voyez comme je l'ai dessiné là, tout à droite [figure IV, 1], je vous expliquerai après pourquoi il prend cette forme-là, disons, de trois pages. Imaginons-les brochées, [au tableau ficelées ici : voilà donc la première, qui est un morceau de page (ceci pour me faire comprendre, ça semble aller de soi), la seconde, c'est S qui est juste dessous et vous voyez qu'ici la troisième qu'il vous est facile d'imaginer à partir de ce brochage à gauche, il est nécessaire que la troisième refile sur la première.

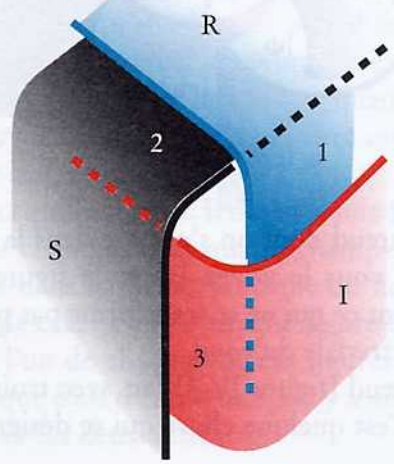


Fig. IV-1

— 57 —

-57-

Néanmoins, il y a des endroits [au tableau] où à perforer les pages, vous n'en trouverez qu'une. Il y en a trois. Ici, vous ne trouverez que la page 2, ici que la page 1, et ici, que la page 3. Mais partout ailleurs vous trouverez les trois, ce qui m'empêche d'avoir un plan, puisqu'il y en a trois.
Il y a plusieurs modes d'énoncer le sens, qui tous se rapportent au Réel dont il répond. Pour que vous ne vous embrouillez pas quand même, je vous marque que le Réel ici [figure IV-2], il se mai¯que du bord d'un trou, l'Imaginaire, ici, et là le Symbolique,-ça c'est pour que vous suiviez. Tous se rapportent, ces sens, au Réel, au Réel dont chacun répond. C'est là où se confirme la souplesse du nœud, qui fait aussi sa nécessité. Le principe du nœud, c'est qu'il ne se défait pas, sauf à ce qu'on le brise. Qu'est-ce que c'est que ce dénouement du nœud, qui est impossible ? C'est le retour à une forme dite triviale et qui est celle du rond de ficelle, justement! De sorte que c'est un nœud, c'est un nœud au second degré, c'est un nœud qui tient, comme vous l'avez déjà maintes fois entendu de ma voix, c'est un nœud qui tient à ce qu'il y ait trois ronds.

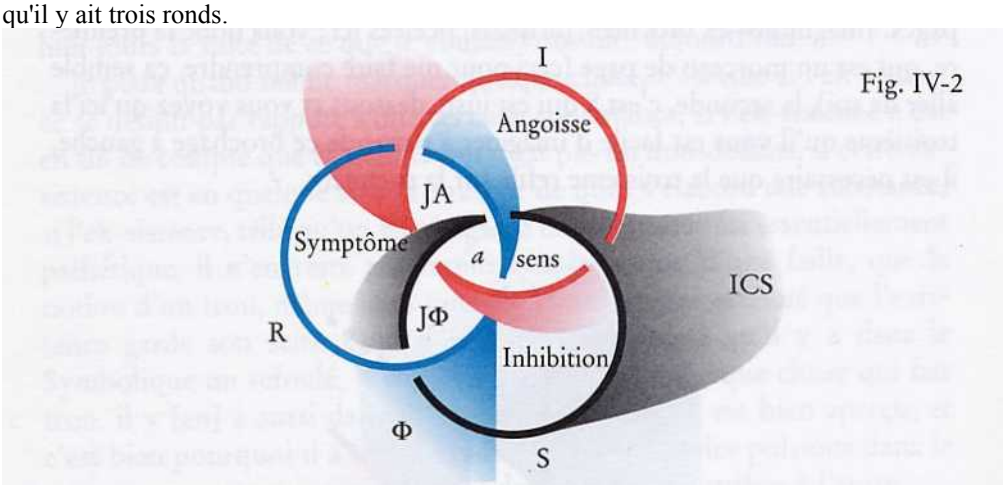


Fig. IV-2

Le vrai nœud, le nœud dont on s'occupe dans la théorie des nœuds, c'est ce qui, comme vous le voyez là sur la figure IV-3 que je viens d'ajouter, est justement ce qui ne se transforme pas par une déformation continue en la figure triviale du rond.
Si on part d'un nœud [figure IV-3] fait avec trois figures triviales (à savoir trois ronds), c'est quelque chose qui se désigne ou plutôt se des-58-

sine de ceci : c'est qu'à couper de cette façon quelque chose qui est, si on peut dire, le nœud borroméen lui-même, vous obtiendrez en conjoignant ce que vous avez coupé à chaque fois, vous obtiendrez la figure propre d'un nœud au sens propre du mot [figure IV-4].

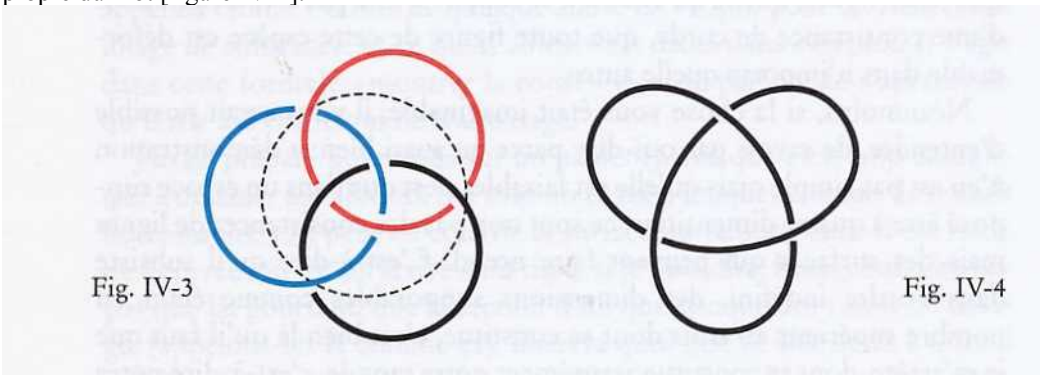


Fig. IV-3 Fig. IV-4

En quoi consiste la façon la plus commode de montrer qu'un nœud est un nœud ? Car ce nœud-là, celui de droite, est le nœud le plus simple qui existe. Vous l'obtenez à faire qu'à arrondir une corde et à la passer par exemple sur la droite du bout que vous tenez., c'est à faire rentrer la corde par la gauche à l'intérieur du rond qu'ainsi vous avez formé, que vous voyez se faire ce qui sur une corde s'appelle un nœud, un nœud que vous pouvez dénouer; mais qui ne se dénoue plus à partir de quand ? A partir du moment où vous supposez que les deux bouts de la corde se rejoignent par une épissure ou bien que vous supposez que cette corde n'a pas de fin, s'étend jusqu'aux limites pensables ou plus exactement dépasse même ces limites. Auquel cas, vous aurez affaire à proprement parler au nœud le plus simple, ce nœud qui, quand vous le fermez, a la forme que vous voyez là à droite, c'est-à-dire est ce qu'on appelle un nœud-trèfle clouer-leaf, en anglais.
Il est trèfle en ceci qu'il est trois. Il dessine, mis à plat il permet de dessiner, non pas trois champs, mais quatre champs. Ce sont ces champs que vous retrouvez dans la forme, la forme du nœud borroméen, celle qui n'est faite que de ceci : l'un de chaque figure que j'ai appelée triviale, rond de ficelle, l'un de chacune de ces figures fait, des deux autres, nœud, c'est-à-dire que c'est d'être trois qu'il y a un lien, un lien de nœud qui se constitue pour les deux autres.
59

Si vous entendez parler quelquefois d'un monde à quatre dimensions, vous saurez que dans ce monde, calculable mais pas imaginable, il ne saurait y avoir de tels nœuds. Impossible d'y nouer une corde, si tant est que ce monde existe, impossible d'y nouer une corde en raison de ceci que toute figure, quelle qu'elle soit, se supporte non pas d'une ligne mais d'une consistance de corde, que toute figure de cette espèce est déformable dans n'importe quelle autre.
Néanmoins, si la chose vous était imaginable, il vous serait possible d'entendre, de savoir par ouï-dire parce qu'aussi bien la démonstration n'en est pas simple mais qu'elle est faisable, c'est que dans un espace supposé être à quatre dimensions, ce sont non pas des consistances de lignes mais des surfaces qui peuvent faire nœud. C'est-à-dire qu'il subsiste dans l'ordre indéfini, des dimensions supposables comme étant en nombre supérieur au trois dont se constitue, c'est bien là qu'il faut que je m'arrête, dont se constitue assurément notre monde, c'est-à-dire notre représentation. Au moment où je dis « monde», n'aurais-je pas dû dire notre réel, à cette seule condition, qu'on s'aperçoive que le monde, ici comme représentation, dépend de la jonction de ces trois consistances que je dénomme du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, les consistances d'ailleurs leur étant supposées. Mais qu'il s'agisse de trois consistances et que ce soit d'elles que dépend toute représentation, est là quelque chose de bien fait pour nous suggérer qu'il y a plus dans l'expérience qui nécessite cette, je dirais, trivision, cette division en trois, de consistances diverses : que c'est de là, sans que nous puissions en trancher, qu'est supposable que la conséquence soit notre représentation de l'espace tel qu'il est, soit à trois dimensions.
La question qui s'évoque, à ce temps de mon énoncé, c'est ceci qui répond à la notion de consistance : qu'est-ce que peut être supposer, puisque le terme de consistance suppose celui de démonstration, qu'est-ce que peut être supposer une démonstration dans le Réel ? Rien d'autre ne le suppose que la consistance dont la corde est ici le support. La corde ici est, si je puis dire, le fondement de l'accord. Pour faire un saut dans ce qui, de ce que j'énonce, ne se produira qu'un peu plus tard, je dirai que la corde devient ainsi le symptôme de ce en quoi le Symbolique consiste. Ce qui ne va pas mal après tout avec ceci dont nous témoigne le langage que la formule « montrer la corde », en quoi se désigne l'usu-60-

re du tissage, a sa portée, puisqu'en fin de compte « montrer la corde » c'est dire que le tissage ne se camoufle plus en ceci dont l'usage métaphorique est aussi permanent, ne se camoufle plus dans ce qu'on appelle - avec l'idée qu'en disant ça, on dit quelque chose - dans ce qu'on appelle l'étoffe. L'étoffe de quelque chose est ce qui, pour un rien, ferait image de substance, et ce qui d'ailleurs est usuel dans l'emploi. Il s'agit dans cette formule « montrer la corde» dont je parlais, de s'apercevoir qu'il n'y a d'étoffe qui ne soit tissage.

J'avais préparé pour vous sur un papier (parce que c'est trop compliqué à dessiner au tableau), fait tout un tissage, uniquement fait de nœuds borroméens. On peut en couvrir la surface du tableau noir. Il est facile de s'apercevoir qu'on arrive à un tissu, si je puis dire, hexagonal. Croyez pas que là, pourtant, que la section d'un quelconque des ronds de tissage, (appelons-les là comme ça), libérera quoi que ce soit de ce à quoi il est noué, puisque à n'en couper qu'un seul, ils seront, ces six autres ronds libérés d'une coupure, retenus ailleurs, retenus par les six fois trois, dix-huit autres ronds avec lesquels il est noué de façon borroméenne.

Si j'ai tout à l'heure sorti prématurément, mais faut bien! (c'est même la loi du langage que quelque chose sorte avant d'être commentateur) si j'ai sorti le terme de symptôme, c'est bien parce que le Symbolique est ce qui de la consistance fait métaphore la plus simple.

Non pas que la figure circulaire soit premièrement une figure, c'est-à-dire imaginable. C'est même là qu'on a fondé la notion de la bonne forme. Et cette notion de la bonne forme, c'est bien ce qui est fait pour nous faire, si je puis dire, rentrer dans le Réel ce qu'il en est de l'Imaginaire. Et je dirais plus, il y a parenté de la bonne forme avec le sens, ce qui est à remarquer. L'ordre du sens se configure, si l'on peut dire naturellement de ce que cette forme du cercle désigne. La consistance supposée au Symbolique se fait accord de cette image en quelque sorte primaire dont en somme il a fallu attendre la psychanalyse pour qu'on s'aperçoive qu'elle est liée à l'ordre de ce corps à quoi est suspendu l'Imaginaire. Car qui doute, c'est même sur ce mince fil qu'a vécu tout ce qu'on appelle philosophie jusqu'à ce jour, qui doute qu'il y ait un autre ordre que celui où le corps croit se déplacer? Mais cet ordre du corps ne s'en explique pas plus pour autant.

61

Pourquoi l'œil voit-il sphérique alors qu'il est incontestablement perçu comme sphère, tandis que l'oreille, remarquez-le, entend sphère tout autant, alors qu'elle se présente sous une forme différente dont chacun sait que c'est celle d'un limaçon? Alors est-ce que nous ne pouvons pas au moins questionner que, si ces deux organes si manifestement difféomorphiques (si je puis m'exprimer ainsi) perçoivent de même sphériquement, est-ce qu'à prendre les choses à partir de mon objet dit petit a, ce n'est pas par une conjonction nécessaire qui enchaîne le petit a lui-même à faire boule du fait que le petit a sous d'autres formes, (à ceci près qu'il n'en a pas de forme, mais qu'il est pensable de façon dominante, oralement ou aussi bien, si je puis dire, chialement) le facteur commun du petit a, c'est d'être lié aux orifices du corps. Et quelle est l'incidence du fait qu'œil et oreille soient orifices aussi sur le fait, que la perception soit pour tous deux sphéroïdale ?

Sans le petit a, quelque chose manque à toute théorie possible d'aucune référence, d'aucune apparence d'harmonie, et ceci, du fait que le sujet, le sujet supposé, c'est sa condition de n'être que supposable, ne connaît quelque chose que d'être lui-même, en tant que sujet, causé par un objet qui n'est pas ce qu'il connaît, ce qu'il imagine connaître, c'est-à-dire qui n'est pas l'Autre comme tel de la connaissance, mais qui, au contraire, cet objet, l'objet petit a, le raye, cet Autre. L'Autre est ainsi, l'Autre que j'écris avec le grand A, l'Autre est ainsi matrice à double entrée, dont le petit a constitue l'une de ces entrées, et dont l'autre... qu'allons-nous en dire ? Est-ce l'Un du signifiant ?

Commençons d'interroger si ce n'est pas là, pensable. je dirais que c'est même grâce à ça que j'ai pu un jour faire pour vous, si tant est que certains de ceux qui sont ici fussent là, coupler le Un et mon petit a, qu'à cette occasion, j'avais mis au rapport de l'un à le supposer du nombre d'or. Ça m'a été assez utile pour introduire ce que, ce où déjà j'étais conduit par l'expérience, à savoir qu'il s'y lit assez bien qu'entre cet Un et ce petit a, il n'y a strictement aucun rapport rationnellement déterminable.

Le nombre d'or, vous vous en souvenez, c'est ($1/a = 1 + a$); il en résulte que jamais nulle proportion n'est saisissable entre le 1 et le a, que la différence du 1 au a sera toujours un a^2 et ainsi de suite indéfiniment, une puissance de a, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais aucune raison que le recou-

-62-

vrement de l'un par l'autre se termine, que la différence sera aussi petite qu'on peut la figurer, qu'il y a même une limite mais qu'à l'intérieur de cette limite, il n'y aura jamais conjonction, copulation quelconque du 1 au a.
Est-ce à dire que l'Un de sens, car c'est cela que le Symbolique a pour effet de signifiant, est quelque chose qui ait affaire à ce que j'ai appelé la matrice, la matrice qui raye l'Autre de sa double entrée. L'Un de sens ne se confond pas avec ce qui fait l'Un de signifiant. L'Un de sens, c'est l'être, l'être spécifié de l'inconscient, en tant qu'il ek-siste, qu'il ek-siste du moins au corps. Car s'il y a une chose frappante, c'est qu'il ek-siste dans le dis-corps.
Il n'y a rien dans l'inconscient s'il est fait tel que je vous l'énonce qui au corps fasse accord. L'inconscient est discordant. L'inconscient est ce qui, de parler, détermine le sujet en tant qu'être, mais être à rayer de cette métonymie, dont « je » supporte le désir, en tant qu'à tout jamais impossible à dire comme tel.
Si je dis que le petit a est ce qui cause le désir, ça veut dire qu'il n'en est pas l'objet. Il n'en est pas le complément direct ni indirect, mais seulement cette cause qui, pour jouer du mot comme je l'ai fait dans mon premier discours de Rome, cette cause qui cause toujours. Le sujet est causé d'un objet qui n'est notable que d'une écriture, et c'est bien en cela qu'un pas est fait dans la théorie. L'irréductible de ceci, qui n'est pas effet de langage, car l'effet du langage, c'est le pathein [1], c'est la passion du corps. Mais, du langage, est inscriptible, est notable en tant que le langage n'a pas d'effet, cette abstraction radicale qui est l'objet, l'objet que je désigne, que j'écris de la figure d'écriture a, et dont rien n'est pensable, à ceci près que tout ce qui est sujet, sujet de pensée qu'on imagine être Être, en est déterminé.
L'Un de sens est si peu ici intéressé que ce qu'il est comme effet, effet [est fait] de l'Un du signifiant, - nous le savons et j'y insiste, l'Un de signifiant n'opère, n'opère en fait qu'à pouvoir être employé à désigner n'importe quel signifié.
L'Imaginaire et le Réel, ils sont ici noués à cet Un du signifiant, qu'en dirions-nous ? Sinon que pour ce qui est de leur qualité, ce que Charles Sanders Peirce appelle la firstness de ce qui les répartit comme qualités différentes, où mettre par exemple, comment répartir entre eux à cette

occasion quelque chose comme « la vie » ou bien « la mort » ? Qui sait où les situer, puisque aussi bien le signifiant, l'un de signifiant comme tel, cause aussi bien sur l'un ou l'autre des versants ?

On aurait tort de croire que des deux, du Réel et de l'Imaginaire, ce soit l'Imaginaire qui soit mortel et ce soit le Réel qui soit le vivant. Seul l'ordinaire de l'usage d'un signifiant peut être dit arbitraire. Mais d'où provient cet arbitraire, si ce n'est d'un discours structuré!

Évoquerais-je ici le titre d'une revue qu'à Vincennes, sous mes auspices, on voit paraître : l'Ornicar. N'est-ce pas un exemple de ce que le signifiant détermine ? Ici il le fait d'être agrammatical - ceci de ne figurer qu'une catégorie de la grammaire. Mais c'est en cela, qu'il démontre la configuration comme telle, celle, si je puis dire, qui au regard d'Icare ne fait que l'orner.

Le langage n'est qu'une ornure. Il n'y a que rhétorique, comme dans la règle X, Descartes le souligne. La dialectique n'est supposable que de l'usage de ce qu'il égare vers un ordinaire mathématiquement ordonné, c'est-à-dire vers un discours, celui qui associe, non pas le phonème, même à entendre au sens large, mais le sujet déterminé par l'Être, c'est-à-dire par le désir.

Qu'est-ce que l'affect d'ek-sister, à partir de mes termes ? C'est à voir, au regard de ce champ où je situe ici l'inconscient, c'est-à-dire cet intervalle entre, si je puis dire, deux consistances, celle qui ici se note d'un bord que j'ai fait bord de page [figure IV-1] et celle qui ici se boucle [figure IV-2], se boucle - se boucler impliquent le trou sans lequel il n'y a pas de nœud.

Qu'est-ce que l'affect d'ek-sister? Il concerne ce champ où non pas n'importe quoi se dit, mais où déjà la trame, le treillis de ce que tout à l'heure, je vous désignais d'une double entrée, du croisement du petit a avec ce qui du signifiant se définit comme être; qu'est-ce qui de cet inconscient fait ek-sistence ? C'est ce que j'ai ici figuré [figure IV-2] et ce que je souligne à l'instant même du support du symptôme.

Qu'est-ce que dire le symptôme? C'est la fonction du symptôme, fonction à entendre comme le ferait la formulation mathématique : f(x). Qu'est-ce que ce x ? C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant, que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité. De l'inconscient tout Un, en tant qu'il sustente le

signifiant en quoi l'inconscient consiste, tout Un est susceptible de s'écrire d'une lettre. Sans doute, y faudrait-il convention. Mais l'étrange, c'est que c'est cela que le symptôme opère sauvagement, ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là.

Il y a pas longtemps que quelqu'un, quelqu'un que j'écoute dans ma pratique - et rien de ce que je vous dis ne vient d'ailleurs que de cette pratique, c'est bien ce qui en fait la difficulté, la difficulté que j'ai à vous la transmettre - quelqu'un au regard du symptôme m'a articulé ce quelque chose qui le rapprocherait des points de suspension.

L'important est la référence à l'écriture. La répétition du symptôme est ce quelque chose dont je viens de dire que, sauvagement, c'est écriture, ceci pour ce qu'il en est du symptôme tel qu'il se présente dans ma pratique. Que le terme soit sorti d'ailleurs, à savoir du symptôme tel que Marx l'a défini dans le social, n'ôte rien au bien fondé de son emploi dans, si je puis dire, le privé. Que le symptôme dans le social se définisse de la déraison, il n'empêche pas que, pour ce qui est de chacun, il se signale de toutes sortes de rationalisations. Toute rationalisation est un fait de rationnel particulier, c'est-à-dire non pas d'exception, mais de n'importe qui.

Il faut que n'importe qui puisse faire exception pour que la fonction de l'exception devienne modèle. Mais la réciproque n'est pas vraie. Il ne faut pas que l'exception traîne chez n'importe qui pour constituer, de ce fait, modèle. Ceci est l'état ordinaire.

N'importe qui atteint la fonction d'exception qu'a le père. On sait avec quel résultat : celui de sa Verwerfung, ou de son rejet, dans la plupart des cas, par la filiation que le père engendre avec les résultats psychotiques que j'ai dénoncés.

Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit, le dit amour, le dit respect, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet petit a qui cause son désir. Mais ce que c'te femme en petit a cueille, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question! Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets a qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père; laquelle est la fonction, la -65-

fonction de symptôme telle que je l'ai écrite là, comme telle. Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit être le père, en tant qu'il ne peut être qu'exception. il ne peut être modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. Peu importe qu'il ait des symptômes, s'il y ajoute celui de la perversion paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants et que, de ceux-ci, qu'il le veuille ou pas, il prenne soin paternel. La normalité n'est pas la vertu paternelle par excellence, mais seulement le juste mi-Dieu dit à l'instant, soit le juste non-dire, - naturellement à condition qu'il ne soit pas cousu de fil blanc, ce non-dire, c'est-à-dire qu'on ne voie pas tout de suite enfin! de quoi il s'agit dans ce qu'il ne dit pas.

C'est rare! C'est rare et ça renouvellera le sujet de dire que c'est rare qu'il réussisse ce juste mi-Dieu! Ça renouvellera le sujet quand j'aurai le temps de vous le reprendre. Je vous l'ai dit simplement au passage dans un article sur le Schreber, là rien de pire, rien de pire que le père qui profère la loi sur tout : pas de père éducateur surtout! Mais plutôt en retrait sur tous les magistères.

Je vais terminer comme ça à vous parler d'une femme. Et ben, c'est bien là tout ce que je faisais pour éviter de parler d'une femme, puisque je vous dis que La femme, ça n'ek-siste pas. Naturellement tous les journalistes ont dit que j'avais dit que les femmes, ça n'existait pas! Il y a des choses comme ça, qu'on ne peut pas... le donne... qui se sont exprimées enfin,... des choses comme ça qu'on... Ils sont même pas, même pas capables de s'apercevoir que dire « La femme », c'est pas la même chose que de dire « les femmes », alors que la femme, ils en ont plein la bouche tout le temps, enfin, n'est-ce pas!

La femme, c'est évidemment quelque chose de parfaitement, parfaitement dessinable. «Toutes les femmes», comme on dit, mais moi je dis aussi que les femmes sont pas-toutes alors, ça fait un peu objection, n'est-ce pas! mais La femme, c'est disons que c'est « toutes les femmes », mais alors c'est un ensemble vide, parce que cette théorie des ensembles, c'est quand même quelque chose qui permet de mettre un peu de sérieux dans l'usage du terme « tout ».

Ouais! Une femme d'abord, la question [ne] se pose que pour l'autre, c'est-à-dire de celui pour lequel il y a un ensemble définissable par cette chose qui est inscrite au tableau. C'est pas J (φ), c'est pas la jouissance -66-

phallique, c'est ça : (D, (D ça ek-siste, (D c'est le phallus. Qu'est-ce que c'est que le phallus? Ben, comme bien sûr on traîne... hum! enfin c'est moi qui traîne bien sûr... qui traîne tout ce charroi, enfin! alors je vous le dirai pas aujourd'hui, ce que c'est que le phallus.

Enfin quand même, vous pouvez en avoir tout de même un petit soupçon. Si la jouissance phallique est là, c'est que le phallus, ça doit être autre chose hein? Alors, le phallus, qu'est-ce que c'est? Enfin, je vous pose la question parce que je peux pas m'étendre comme ça aujourd'hui trop longtemps. C'est la jouissance sans l'organe, - ou l'organe sans la jouissance ? Enfin, c'est sous cette forme que je vous interroge pour donner sens, hélas! à cette figure.

Enfin! je vais sauter le pas. Pour qui est encombré du phallus, qu'est-ce qu'une femme? C'est un symptôme. C'est un symptôme et ça se voit, ça se voit de la structure là que je suis en train de vous expliquer. Il est clair que s'il n'y a pas de jouissance de l'Autre comme telle, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de garant rencontrable dans la jouissance du corps de l'Autre qui fasse que jouir de l'Autre comme tel ça existe. Ici, est l'exemple le plus manifeste du trou, de ce qui [ne] se supporte que de l'objet a lui-même, mais par maldonne, par confusion. Une femme, pas plus que l'homme, n'est un objet a. Elle a les siens, que j'ai dit tout à l'heure, dont elle s'occupe, ça n'a rien à faire avec celui dont elle se supporte dans un désir quelconque. La faire symptôme, cette une femme c'est tout de même la situer dans cette articulation au point où la jouissance phallique comme telle est aussi bien son affaire. Contrairement à ce qui se raconte, la femme n'a à subir ni plus ni moins de castration que l'homme. Elle est, au regard de ce dont il s'agit dans sa fonction de symptôme tout à fait au même point que son homme. Il y a simplement à dire comment, pour elle, cette ek-sistence, cette ek-sistence de réel qu'est mon phallus de tout à l'heure, - celui sur lequel je vous ai laissés la langue pendante - il s'agit de savoir ce qui y correspond pour elle. Vous imaginez pas que c'est le petit machin là dont parle Freud! ça n'a rien à faire avec ça.

Ces points de suspension du symptôme sont en fait des points, si je puis dire, interrogatifs dans le non-rapport. je voudrais quand même pour frayer ce que là j'introduis vous montrer par quel biais ça se justifie, cette définition du symptôme. Ce qu'il y a de frappant dans le symp-67-

tôme, dans ce quelque chose qui, comme là, se bécote avec l'inconscient, c'est que on y croit. Il y a si peu de rapports sexuels que je vous recommande pour ça la lecture d'une chose qui est un très beau roman Ondine'. Ondine manifeste ce dont il s'agit : une femme dans la vie de l'homme, c'est quelque chose à quoi il croit, il croit qu'il y en a une, quelque fois deux, ou trois, et c'est bien là d'ailleurs que c'est intéressant c'est qu'il peut pas croire qu'à une. Il croit qu'il y a une espèce, dans le genre des sylphes ou des ondins. Qu'est-ce que c'est que croire aux sylphes ou aux ondins ? Je vous fais remarquer qu'on dit croire à dans ce cas-là. Et même que la langue française y ajoute ce renforcement de ce que ce n'est pas croire à, mais croire y, croire là. « Y croire » qu'est-ce que ça veut dire ? « Y croire », ça ne veut dire strictement que ceci, ça ne peut vouloir dire sémantiquement que ceci : croire à des êtres en tant qu'ils peuvent dire quelque chose. Je vous demande de me trouver une exception à cette définition. Si ce sont des êtres qui ne peuvent rien dire, dire à proprement parler, c'est-à-dire énoncer ce qui se distingue comme vérité ou comme mensonge, ça ne peut rien vouloir dire. Seulement, ça, la fragilité de cet «y croire» à quoi manifestement réduit le fait du non-rapport tellement tangiblement recoupable de partout, - je veux dire qu'il se recoupe. Il y a pas de doute, quiconque vient nous présenter un symptôme y croit. Qu'est-ce que ça veut dire? S'il nous demande notre aide, notre secours, c'est parce qu'il croit que le symptôme, il est capable de dire quelque chose, qu'il faut seulement le déchiffrer. C'est de même pour ce qu'il en est d'une femme, à ceci près, ce qui arrive, mais ce qui n'est pas évident, c'est qu'on croit qu'elle dit effectivement quelque chose, c'est là que joue le bouchon. Pour y croire, on la croit. On croit ce qu'elle dit. C'est ce qui s'appelle l'amour. Et c'est en quoi c'est un sentiment que j'ai qualifié à l'occasion de comique. C'est le comique bien connu, le comique de la psychose : c'est pour ça qu'on nous dit couramment que l'amour est une folie. La différence est pourtant manifeste entre « y » croire, au symptôme, ou « le » croire. C'est ce qui fait la différence entre la névrose et la psychose. Dans la psychose, les voix, tout est là, ils y croient. Non seulement, ils y croient, mais ils les croient. Or, tout est là, dans cette limite.

La croire est un état, Dieu merci! répandu, parce que quand même, ça fait de la compagnie! on n'est plus tout seul. Et c'est en ça que l'amour -68-

est précieux euh! rarement réalisé, comme chacun sait ne durant qu'un temps et quand même fait de ceci que c'est essentiellement de cette fracture du mur où on ne peut se faire qu'une bosse au front enfin! qu'il s'agit; s'il n'y a pas de rapport sexuel, il est certain que l'amour, l'amour se classifie selon un certain nombre de cas que Stendhal a fort bien effeuillés enfin! il y a l'amour-estime, c'est ça enfin, c'est pas du tout incompatible avec l'amour-passion n'est-ce pas! ni non plus avec l'amour-goût; mais quand même c'est l'amour majeur, c'est celui qui est fondé sur ceci : c'est qu'on la croit, qu'on la croit parce qu'on a jamais eu de preuve qu'elle ne soit pas absolument authentique. Mais ce la croire est tout de même ce quelque chose sur quoi on s'aveugle totalement, qui sert de bouchon, si je puis dire, c'est ce que j'ai déjà dit, à y croire, qui est une chose qui peut être très sérieusement mise en question. Car croire qu'il y en a une, Dieu sait où ça vous entraîne, ça vous entraîne jusqu'à croire qu'il y a La, La qui est tout à fait une croyance fallacieuse. Personne ne dit la sylphe, ou l'ondine, il y a une ondine, ou un sylphe, il y a un esprit, il y a des esprits, pour certains. Mais tout ça ne fait jamais qu'un pluriel. Il s'agit de savoir quel en est le sens. Quel sens a d'y croire et s'il n'y a pas quelque chose de tout à fait nécessité dans le fait que, pour y croire, il y a pas meilleur moyen que de la croire.

Voilà, il est deux heures moins dix. J'ai introduit aujourd'hui quelque chose, j'ai introduit quelque chose que je crois pouvoir, pouvoir vous servir, parce que l'histoire des points de suspension de tout à l'heure, c'était quelqu'un qui m'a sorti ça à propos d'une connexion, n'est-ce pas! avec ce qu'il en est des femmes, et mon Dieu! ça colle si bien que dans la pratique, n'est-ce pas! de dire qu'une femme c'est un symptôme, que comme jamais personne ne l'avait fait jusqu'à présent, j'ai cru devoir le faire.

1 - *patéeme* : événement qui survient et affecte le corps ou l'âme.

2 - Giraudoux J., Ondine, Pièce en 3 actes, Paris 1939, Grasset, ou La Motte-Fouqué F.-H.-Ch., (1811) Ondine , traduit de l'Allemand par J. Thorel, Paris 1943, J. Corti éditeur.

-69-

70

Leçon V, 11 février 1975

On m'a dit la dernière fois qu'on n'avait rien entendu. On m'a expliqué depuis que c'est parce qu'on accroche des magnétophones aux haut-parleurs. Alors je serais reconnaissant aux personnes qui sont en train d'en accrocher précisément de les retirer, de façon à ce que quand même les haut-parleurs servent à quelque chose. Du même coup, je prierai les personnes qui se trouveraient dans la position de ne rien entendre de m'en donner un signe, de façon à ce que je ne me fie pas aux haut-parleurs et que j'essaie d'élever la voix, car il m'est évidemment pénible d'entendre la remarque, puisqu'il y a quelques personnes qui viennent me voir, d'entendre la remarque que j'ai peut-être bien raconté des choses intéressantes, la veille ou l'avant-veille, qu'on y était, mais qu'on n'a pas entendu.
je me réjouis qu'aujourd'hui, tout de même, parce que j'ai choisi le mardi-gras pour venir, les portes ne soient pas trop encombrées. Ça pourrait m'être une occasion puisque, pour entrer dans les confidences, je vous avais fait le rapport, le rapport parce que ça m'avait instruit, je vous avais fait le rapport du fait que j'avais été à Nice, que j'avais accepté n'importe quel titre, enfin, je dirais que c'est au titre de n'importe lequel que je l'avais accepté, à ce titre, évidemment pour moi un peu choquant, du « Phénomène Lacanien », et puis je vous avais fait remarquer qu'en somme, je l'avais provoqué, mais que ça m'avait instruit en ceci, qui est peut-être présomption, que ce que je dis, a des effets de sens. Il semble à mesurer les choses que ces effets ne sont pas immédiats, mais -71 -

qu'avec le temps que j'y ai mis et aussi, il faut bien le dire, la persévérance, puisque somme toute, pour moi, au moins, il a fallu vingt ans pour que je les constate, je veux dire que je les enregistre, qu'il m'apparaisse que ça a eu des effets, et je vous ai dit ma surprise - on ne sait jamais si une surprise est bonne ou mauvaise, une surprise est une surprise, elle est hors du champ de l'agréable ou du désagréable, puisque après tout ce qu'on appelle bon ou mauvais, c'est agréable ou désagréable, alors une surprise est heureuse, disons, ça signifie ce qu'on appelle une rencontre, c'est-à-dire en fin de compte quelque chose qui vous vient de vous. J'espère qu'il vous en arrive de temps en temps. Alors j'ai pu renouveler cette surprise que j'appelle « heureuse », plutôt que bonne ou mauvaise, en allant depuis, depuis que je vous ai donné congé jusqu'au premier mardi de février, (premier, enfin deuxième, celui où je parle), j'ai fait un petit tour à Strasbourg où j'ai pu constater sans même en être trop surpris puisque c'est le groupe de Strasbourg qui s'en charge, que j'avais des effets, des effets de sens en Allemagne; je veux dire que, des Allemands que j'ai rencontrés au groupe de Strasbourg, j'ai obtenu en fin de compte des questions qui m'ont donné cette heureuse surprise dont je parlais tout à l'heure.
J'en ai été moins surpris qu'à Nice, étant donné que, c'est le groupe de Strasbourg qui en prend soin - non pas que personne ne prenne soin de ce que je dis à Nice! - mais enfin il s'est trouvé, comme ça, que je m'attendais à moins. Il faut dire que, dans l'intervalle, je m'étais un peu remonté le moral, et que c'est peut-être pour ça que, toute heureuse qu'elle fût, la surprise était moindre à Strasbourg. J'en ai eu une plus grande, parce que, je viens de passer huit jours, je vous donne en mille où ? Je viens de passer huit jours à Londres. Il est tout à fait certain que ni les Anglais, ni je ne dirai pas les psychanalystes anglais, je n'en connais qu'un qui soit anglais (et encore! il doit être écossais probablement!)... Lalangue, je crois que c'est lalangue anglaise qui fait obstacle. Ce n'est pas très prometteur, parce que lalangue anglaise est en train de devenir universelle, je veux dire, qu'elle se fraie sa voie, enfin je peux pas dire qu'il n'y ait pas de gens qui ne s'efforcent de m'y traduire. Ceux qui me lisent, comme ça, de temps en temps, peuvent se donner, avoir une idée, enfin! de ce que ça comporte comme difficulté de me traduire dans lalangue anglaise.
-72-

Il faut tout de même reconnaître les choses comme elles sont. Je ne suis pas le premier à avoir constaté cette résistance de lalangue anglaise à l'inconscient. J'ai fait des remarques: comme ça je me suis permis d'écrire quelque chose qui a été plus ou moins bien accueilli, comme j'y suis habitué, quelque chose au retour d'un voyage au Japon où je crois que j'ai dit pour le japonais quelque chose qui s'oppose au jeu, et même au maniement de l'inconscient comme tel dans ce que j'ai appelé à l'époque, dans un petit article que j'ai fait, que j'ai sorti je ne sais plus où, j'ai complètement oublié, que j'ai appelé Lituraterre. J'ai cru voir, dans une certaine, disons, duplicité, duplicité dans le cas de lalangue japonaise, de la prononciation, j'ai cru voir là quelque chose qui redoublé par le système de l'écriture qui est aussi double, j'ai cru voir là une certaine spéciale difficulté spéciale difficulté à jouer sur le plan de l'inconscient, et justement en ceci qui devrait y paraître une aide : si ce qu'il en est de l'inconscient se localise au lieu de l'Autre, et si j'y fais la remarque qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est à savoir que ce qui dans mon petit schème figuré du nœud borroméen [figure IV-2] se caractérise par une spéciale accentuation du trou dans ce qui fait face, si je puis dire, dans ce qui fait face au Symbolique, et que j'ai pointé, je pense, la dernière fois, en y mettant, en y mettant un J suivi d'un grand A, que j'ai traduit enfin, que j'ai essayé d'énoncer comme désignant la jouissance de l'Autre, génitif, non pas subjectif mais objectif : et j'ai souligné que c'est là que se situe tout spécialement ceci qui, je crois, légitimement, sainement, corrige la notion que Freud a de l'Eros comme d'une fusion, comme d'une union.

J'ai mis l'accent, à ce propos, comme ça incidemment, plus ou moins avant d'avoir sorti ce nœud borroméen, j'ai mis l'accent sur ceci, c'est que c'est très difficile que deux corps se fondent. Non seulement, c'est très difficile mais c'est un obstacle d'expérience courante; et que si on en trouve la place bien indiquée dans un schéma, c'est quand même de nature à nous encourager, concernant la valeur de ce que j'appelle là, schème.

Il faut qu'aujourd'hui, je fraye, je fraye la voie à un certain nombre, je ne dirai pas d'équivalences, mais de correspondances. Il est bien évident que je les ai maintes fois dans mon travail de griffonnage, - puisque c'est avec des griffonnages que je prépare ce que j'ai ici à vous dire - rencontrées, ces équivalences, et que j'y regarde à deux fois avant de -73-

vous en faire part. Je suis plutôt prudent, je ne cherche pas à parler à tort et à travers.
Bon! Est-ce que ici, par exemple, il y a quelqu'un qui sache parce que je ne sais pas si François Wahl est là, est-ce qu'il y a quelqu'un qui sache que La Reine Victoria par Lytton Strachey - qui est un auteur bien connu, célèbre. Enfin! J'avais lu dans son temps un petit bouquin traduit, si mon souvenir est bon, chez Stock, concernant Elisabeth et le Comte d'Essex - est-ce que quelqu'un, ici, est en état de me dire, comme il y a des personnes qui sont au Seuil, est-ce qu'il y en a ? Je pense qu'elles pourront peut-être me dire si le Lytton Strachey sur la Reine Victoria est sorti au Seuil, traduit? (dans la salle : « Au Seuil, non ») - Comment? J'entends mal, non? C'est pas sorti? C'est bien emmerdant. C'est bien emmerdant, parce que je vous aurais recommandé de le lire. Oui, ça c'est vraiment emmerdant! Qu'est-ce qui a bien pu me dire Bon, enfin, je suis très embêté, parce que ça courait les rues sous la forme d'un Penguin Book, mais c'est out of point alors je ne peux pas vous en recommander la lecture, mais enfin, tous ceux qui pourront mettre la main, parce qu'il y a quand même des bibliothèques et il y a aussi des livres d'occasion, tous ceux qui pourront mettre la main sur ce Queen Victoria[1] de Lytton Strachey, je les invite vivement à le lire, parce qu'à mon retour d'Angleterre, c'est-à-dire samedi dernier et dimanche, je n'ai pas pu quitter ce bouquin. Je n'ai pas pu quitter ce bouquin et ça ne veut pas dire que je vais vous en parler aujourd'hui, parce qu'il faut que, pour en faire quelque chose, enfin! qui entre dans mon discours, il faudrait que je le triture, il faudrait que je le fonde, il faudrait que je l'essore, il faudrait que j'en sorte un jus, c'est - j'ai beau y avoir pris plaisir - c'est trop fatigant, et puis je n'ai pas le temps.
Néanmoins, ça pourrait, me semble-t-il, montrer qu'il y a peut-être plus d'une origine à ce phénomène stupéfiant de la découverte de l'inconscient. Si le XIXe siècle, me semble-t-il, n'avait pas été si étonnamment dominé par ce qu'il faut bien que j'appelle l'action d'une femme, à savoir de la Reine Victoria, ben ! on ne se serait pas peut-être rendu compte à quel point il fallait cette espèce de ravage, pour qu'il y ait là-dessus ce que j'appelle enfin! un réveil. C'est un de mes bateaux que le réveil, c'est un éclair. Il se situe pour moi, enfin quand ça m'arrive, (pas souvent) il se situe pour moi (pour moi, ça veut pas dire que ce soit -74-

comme ça pour tout le monde), il se situe pour moi au moment où effectivement je sors du sommeil, j'ai à ce moment-là un bref éclair de lucidité, ça ne dure pas, bien sûr, je rentre comme tout le monde dans ce rêve qu'on appelle la réalité, à savoir dans les discours dont je fais partie, et parmi lesquels j'essaie de frayer la voie au discours analytique. C'est un effort très pénible.

Je crois que ce livre me semble devoir vous rendre sensible ceci, enfin sensible avec un particulier relief, ceci que l'amour n'a rien à faire avec le rapport sexuel, et confirmer que ça part, non pas, je vais dire, de la femme, puisque justement ce à propos de quoi j'ai vu, j'ai vu qu'une fois de plus, enfin c'est un point sur lequel même les gens qui me sont le plus sympathiques, - je veux dire qui croient devoir me rendre hommage - là, flottent et même déraillent, il faut bien le dire! Si, si je dis que La femme n'existe pas, c'est évidemment sans retour, si je puis dire, mais, une femme : une femme entre autres, une femme bien isolée dans le contexte anglais par cette espèce de prodigieuse sélection qui n'a rien à faire avec le discours du maître, c'est pas parce qu'il y a une aristocratie qu'il y a un discours du maître. Cette aristocratie d'ailleurs n'a pas grand-chose à faire avec une sélection locale, si je puis dire. Les vrais maîtres, c'est pas ceux qui sont les, ceux qu'on pourrait appeler les mondains, enfin les gens biens, les gens de bonne compagnie, les gens qui se connaissent entre eux, enfin ou qui croient se connaître... La fatalité qui a fait qu'un certain Albert de Saxe-Cobourg est tombé dans les pattes de la Queen, il n'y avait aucun penchant - c'est ce qu'il y a de merveilleux, enfin c'est ce que Lytton Strachey souligne -, pas le moindre penchant vers les femmes. Mais quand on rencontre un vagin denté, si je puis m'exprimer ainsi, de la taille exceptionnelle de la Reine Victoria, enfin! une femme qui est Reine, c'est-à-dire vraiment ce qu'on fait de mieux comme vagin denté! c'est même une condition essentielle. Enfin, Sémiramis devait avoir un vagin denté, c'est forcé, ça se voit d'ailleurs quand Degas en a fait un dessin. Elisabeth d'Angleterre devait aussi, enfin ça se voit pour Essex! ça a eu des conséquences... Pourquoi est-ce que ça n'a pas eu les mêmes pour celui qu'on appelle, quand on désigne le musée qui subsiste à leur mémoire le Victoria and Albert, parce qu'on ne dit pas Victoria - and -, on dit Victor (r) and Albert, pourquoi est-ce que le Albert en question n'a pas subi le sort d'Essex ? -75-

C'est parce qu'il ne se... c'est même pas sûr qu'il ne l'ait pas subi, parce qu'il a défunté très tôt. Il a défunté très tôt d'une mort qu'on appelle naturelle, mais vous regarderez ça de très près, j'espère. Vous regarderez ça de très près, ça me semble la plus merveilleuse chose qu'on puisse avoir comme annonce de cette vérité que j'avais trouvée sans ça, enfin, cette vérité du non-rapport sexuel.

Ça me semble une illustration tout à fait sensationnelle, et comme tout de même tout ça s'est passé très vite, et en somme avait déjà franchi ses principaux épisodes avant la naissance de Freud, ça n'est, il me semble, quand même pas une raison pour dire que si Freud n'était pas surgi là, par quelque mystérieuse rencontre de l'Histoire, tout de suite après cette mise en exercice de ce que les femmes ont, je ne sais pas si c'est un pouvoir, - on est très très fasciné par des notions, des catégories comme celles-là, le pouvoir, le savoir, tout ça, ce sont des fadaises enfin! des fadaises qui laissent toute la place aux femmes, je n'ai pas dit à La femme, aux femmes qui ne s'en soucient pas, mais dont le pouvoir dépasse sans mesure toutes les catégories. Bon, enfin! paix à l'âme du (r) and Albert! Il est certain que ce que je dis ne va pas tout à fait dans le sens, malgré tout, de ce que les femmes puissent, ni doivent courir leur chance - si on peut appeler ça une chance! dans une espèce d'intégration aux catégories de l'homme; je veux dire, ni le pouvoir, ni le savoir, enfin elles en savent, elles en savent tellement plus, enfin! n'est-ce pas! du seul fait d'être une femme que c'est bien devant quoi je tire mon chapeau. Et la seule chose qui m'étonne, c'est pas tellement comme je l'ai dit comme ça, à l'occasion, qu'elles sachent mieux traiter l'inconscient, je ne suis pas très sûr. Leur catégorie à l'endroit de l'inconscient est très évidemment d'une plus grande force, elles en sont moins empêtrées. Elles traitent ça avec une sauvagerie, enfin une liberté d'allure qui est tout à fait saisissante par exemple dans le cas d'une Mélanie Klein. C'est quelque chose que, comme ça, je laisse à la méditation de chacun et les analystes femmes sont certainement plus à l'aise à l'endroit de l'inconscient. Elles s'en occupent, elles s'en occupent pas, il faut bien le dire, sans que ce soit, sans que ce soit aux dépens... (c'est bien peut-être là que se trouve renversée l'idée du mérite) qu'elles y perdent quelque chose de leur chance qui, rien que d'être une entre les femmes est en quelque sorte sans mesure. Si j'avais, ce qui évidemment ne peut pas me venir à l'idée, -76-

si je devais localiser quelque part l'idée de liberté, ça serait évidemment dans une femme que je l'incarnerais. Une femme, pas forcément n'importe laquelle, puisqu'elles ne sont pas-toutes et que le n'importe laquelle glisse vers le toute. Bon, laissons ça de côté. Laissons ça de côté parce que c'est un sujet où, comme, dans le fond, Freud lui-même, je pourrais dire que j'y perds mon latin. Ce qui n'est pas une mauvaise façon de dire les choses. Mais enfin, si ça vous tombe sous la main, j'ai eu le bonheur qu'une personne qui était une de celles qui m'avaient invité là-bas, le veux dire à Londres, qu'une personne me passe ce truc out of print enfin! son exemplaire pour tout dire, et je pense que c'est une lecture que personne ici ne doit manquer s'il a je ne sais pas quoi, un peu de touch, un peu de vibration à l'endroit de ce que je dis. Bon...

Il est évidemment tout à fait extraordinaire (je passe à un autre sujet), tout à fait extraordinaire de voir que l'art, - l'art même qui a traité les sujets qu'on appelle géométriques au nom de ceci qu'un interdit est porté par certaines religions sur la représentation humaine - que même l'art arabe donc, pour l'appeler par son nom, fait des frises, mais que [parmi] ces frises et ces tresses que ça comporte, il n'y ait pas de nœud borroméen. Alors que le nœud borroméen prête, prête à une richesse de figures tout à fait foisonnantes dont il n'y a justement dans aucun art, trace. C'est une chose en soi-même très surprenante. Ça n'est pas facile, ce n'est pas facile de donner de ça une explication, si ce n'est peut-être que si personne n'en a senti l'importance c'est tout de même fait pour nous donner cette dimension qu'il fallait quelque chose qui ne va pas du tout sans l'exigence de l'émergence de ce que j'appellerai certaines consistances. Ce sont précisément celles que je donne au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel. Mais, c'est de les homogénéiser que je leur donne cette consistance, et les homogénéiser, c'est les ramener à la valeur de ce qui communément enfin est considéré comme le plus bas - on se demande au nom de quoi ? C'est de leur donner une consistance pour tout dire de l'Imaginaire. C'est bien en ça qu'il y a quelque chose à redresser : la consistance de l'Imaginaire est strictement équivalente à celle du Symbolique, comme à celle du Réel. C'est même en raison du fait qu'ils sont noués de cette façon, c'est-à-dire d'une façon qui les met strictement l'un par rapport à l'autre, l'un par rapport aux deux autres, dans le même rapport - c'est -77-

même là qu'il s'agit de faire un effort qui soit de l'ordre de l'effet de sens. Qui soit de l'ordre de l'effet de sens, je veux dire que l'interprétation analytique implique tout à fait une bascule dans la portée de cet effet de sens. Il est certain qu'elle porte, l'interprétation analytique porte d'une façon qui va beaucoup plus loin que la parole. La parole est un objet d'élaboration pour l'analysant, mais ce que dit l'analyste - car il dit - ce que dit l'analyste a des effets dont ça n'est pas rien de dire que le transfert y joue un rôle, mais, ça n'est pas rien mais ça n'éclaire rien. Il s'agirait de dire comment l'interprétation porte, et qu'elle n'implique pas forcément une énonciation. Il est bien évident que trop d'analystes ont l'habitude de la fermer, j'ose croire, (je veux dire la boucler, de ne pas l'ouvrir, comme on dit, je parle de la bouche) mais j'ose croire, que leur silence n'est pas seulement fait d'une mauvaise habitude, mais d'une suffisante appréhension de la portée d'un dire silencieux. J'ose le croire, mais j'en suis pas sûr. A partir du moment où nous entrons dans ce champ, il n'y a pas de preuve. Il n'y a pas de preuve, si ce n'est dans ceci c'est que ça ne réussit pas toujours, un silence opportun.

Ce que j'essaie de faire ici - où, hélas! je bavarde, je bavarde beaucoup! - est tout de même destiné à changer la perspective sur ce qu'il en est de l'effet de sens. Je dirais que ça consiste, cet effet de sens, à le serrer, à le serrer mais bien sûr à condition que ce soit de la bonne façon, à savoir à le serrer d'un nœud, et pas n'importe lequel.

Je suis très étonné de réussir à substituer je le crois, cet effet de sens tel qu'il fasse nœud, et nœud de la bonne façon, à ce que j'appellerai ce qui se produit en un point parfaitement désignable, désignable sur ce nœud même, ceci dont je ne crois pas du tout participer, si ce n'est en ce point précis, et qui s'appelle l'effet de fascination. Car, à vrai dire, c'est ce qui, c'est sur cette corde que glissent, que portent la plupart des effets de l'art, et c'est le seul critère qu'on puisse trouver qui le sépare de ce que la science, elle, arrive à coordonner. C'est bien en cela qu'un homme de lettres, comme je sais pas, un Valéry, par exemple, se contente de rester sur ceci qu'il s'agit d'expliquer, sur des effets de fascination, dont quand même l'analyse est exigible.

L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel. Et ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le Réel -78-

d'un effet de sens. Parce que d'un autre côté, il est bien clair qu'on est habitué à ce que l'effet de sens se véhicule par des mots et ne soit pas sans réflexion, sans ondulation imaginaire. On peut même dire que même sur mon petit schème [au tableau] tel que je vous l'ai reproduit la dernière fois, tel que je vais le refaire maintenant. (prenez vraiment l'habitude, n'est-ce pas! de dessiner ça comme ça, c'est-à-dire de ne pas faire ce qu'on fait, ce qu'on fait régulièrement, enfin la jonction une fois qu'on est parti avec cet élan) l'effet de sens, c'est là, c'est au joint du Symbolique et de l'Imaginaire, que je l'ai situé. Il n'a en apparence de rapport avec ceci, à savoir le cercle consistant du Réel, il n'a qu'un rapport, en principe, d'extériorité. Je dis en principe, parce que c'est en ceci qu'il est là, mis à plat. Il est mis à plat de ce fait que nous ne pouvons pas penser autrement. Nous ne pensons qu'à plat.
Il suffit de figurer autrement ce nœud borroméen, [au tableau] vous allez voir le tintouin bien sûr que ça va donner, n'est-ce pas! vous voyez déjà... Ah! C'est ça qu'il y a de merveilleux, c'est que... [il dessine au tableau] [figure V-1]. Prenons ça comme ça. J'aurais pu bien sûr le prendre de n'importe quelle façon.

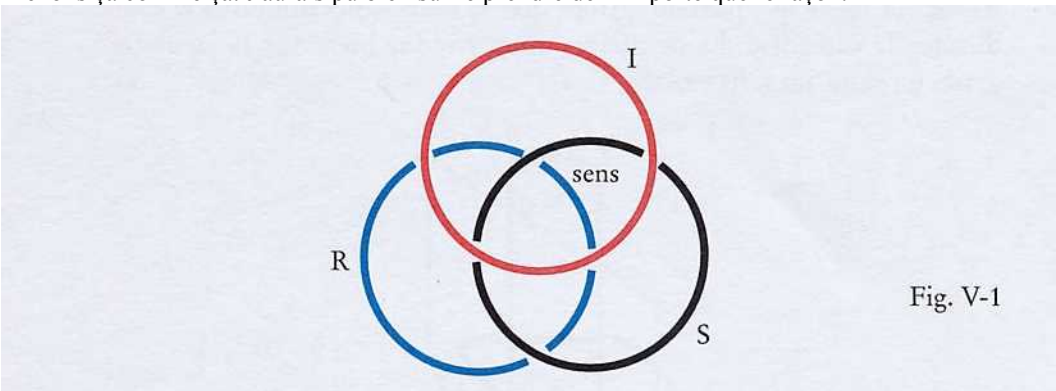


Fig. V-1

Vous voyez bien que ce dont il s'agit, c'est de faire que ce nœud soit borroméen. C'est-à-dire que, vous voyez bien les deux qui sont là figurés se séparent aisément l'un de l'autre. Il n'y a qu'une façon et une seule, une seule simple, car il y en a plus d'une de faire qu'il soit borroméen, ce nœud. C'est ceci que je vous figure avec toute la maladresse qui, j'espère, sera dans l'occasion également la vôtre. Parce que je veux vous en montrer, la difficulté, c'est ceci : vous voyez que du fait que la troisième -79-

boucle que j'ai ajoutée passe, si je puis dire, à travers les deux oreilles que permet de distinguer le passage de cet élément du nœud à l'intérieur de ce que j'appellerai le trou de la troisième boucle, c'est dans cette mesure que le nœud tient.

Est-ce qu'il faut nous en tenir là? C'est-à-dire penser qu'il suffise de trois éléments consistants dont l'un fait nœud des deux autres. Il y a déjà ceci que nous posons avec ce nœud, ceci qui va contre l'image dite de la concaténation, c'est en tant que le discours dont il s'agit ne fait pas chaîne, c'est-à-dire qu'il n'y a pas réciprocité du passage d'une des consistances dans le trou que lui offre l'autre, c'est-à-dire qu'une des consistances, au sens commun du terme, ne se noue pas à l'autre, je veux dire, ne fait pas chaîne, c'est en ceci que se spécifie le rapport du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. C'est en cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots, je dis l'emploi au sens usuel du terme, ou seulement à leur jaculation, si je puis dire, c'est un terme en usage pour ce qu'il en est des mots. Beaucoup de choses depuis toujours l'ont donné à penser, mais de cet emploi à cette jaculation, on ne faisait pas la distinction. On croyait que c'était les mots qui portent. Alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens, un sens isolable.

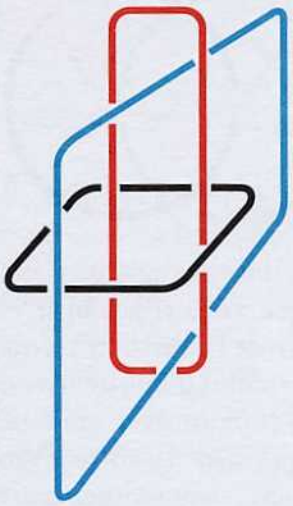


Fig. V-2

— 80 —

Est-ce à dire que c'est là, à cela que nous devions nous fier pour que se passe ceci que le dire fasse nœud ? A la distinction de la parole qui très souvent glisse, laisse glisser, et que notre intervention au regard de ce qu'il est demandé à l'analysant de fournir, à savoir comme on dit, tout ce qui lui passe par la tête ce qui n'implique pour autant nullement que ce ne soit là que du bla-bla-bla, car justement derrière il y a l'inconscient. Et c'est de ce fait qu'il y ait l'inconscient que déjà dans ce qu'il dit, il y a des choses qui font nœud, qu'il y a déjà du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud.

Il ne suffit pas, ce nœud, de l'appeler du Réel, l'Imaginaire dans ce schéma n'est pas un rond imaginaire, si le nœud tient, c'est justement que l'Imaginaire doit être pris dans sa consistance propre et que, sans doute, puisque ce schéma est ce qui nous presse, au moins par mon intermédiaire, c'est que l'usage du Symbolique n'y est évidemment pas à prendre, comme tout l'indique dans la technique de l'analyse, au sens courant du mot. Le Symbolique n'est pas seulement du bla-bla-bla. Ce qu'ils ont de commun, c'est ça. C'est pas le Réel, c'est ça le Réel! Le Réel, c'est qu'il y ait quelque chose qui leur soit commun dans la consistance. Or, cette consistance réside seulement dans le fait de pouvoir faire nœud. Un nœud mental est-il réel ? Là est la question. Je conviens que je ne vous ménage pas aujourd'hui, mais c'est tout de même pour vous donner tout de suite la réponse : il a le Réel, le nœud mental, il a le Réel de l'ek-sistence. Il a le Réel de l'ek-sistence, tel que je l'écris de ces équivalences dont je vous disais tout à l'heure que c'était mon but de les introduire aujourd'hui, je parle, j'ai parlé prudemment de correspondance, je parle maintenant de fonctions. Et c'est en ça que j'avance le mot équivalence.

Il est assez curieux, si nous voulons donner quelque support à ce que nous avançons, que ceci précisément nous force à ne pas mettre le Réel dans la consistance. Et la consistance, pour la désigner par son nom, je veux dire par sa correspondance, la consistance, je dirais, est de l'ordre Imaginaire, ce qui se démontre, ce qui se démontre longuement dans toute l'histoire humaine, et qui doit nous inspirer une singulière prudence, est que beaucoup de la consistance, toute la consistance qui a déjà fait ses preuves est pure imagination. Je fais retourner ici l'Imaginaire à son accent de sens. La consistance pour le parlêtre, pour l'être-parlant, c'est -81-

ce qui se fabrique et qui s'invente. Dans l'occasion, c'est le nœud en tant qu'on l'a tressé. Mais justement, c'est là qu'est le fin mot de l'affaire, si je puis dire, c'est que ça n'est pas en tant qu'on l'a tressé qu'il ek-siste, même si je ne fais pas de figure de mon nœud borroméen sur le tableau, il ek-siste. Car, dès qu'il est tracé, n'importe qui voit bien que c'est impossible qu'il ne reste pas ce qu'il est dans le Réel, à savoir un nœud. Et c'est bien en quoi je crois que j'avance quelque chose qui, aux analystes qui m'écoutent, peut être utile dans leur pratique. C'est qu'ils sachent que ce qu'ils tressent, que ce qu'ils tressent d'Imaginaire, n'en ek-siste pas moins. Que cette ek-sistence, c'est ce qui répond au Réel. Il y a quelque chose, Dieu merci! qui nous a introduit à cette notion de l'eksistence, c'est l'emploi de l'écrit : Ɓx : f(x) à propos de ce quelque chose qui, dans l'occasion, s'appelle une variable liée, désignée par la lettre x. II existe un x qui peut être porté dans f(x), c'est-à-dire dans une fonction de x, que cette fonction soit une fonction au sens général du terme ou simplement une équation; dans le cas d'une équation, il arrive qu'il n'existe pas de racine comme on s'exprime si une équation, c'est toujours quelque chose qui s'égale à zéro, il arrive qu'il n'y ait pas de racine, qu'il n'existe pas de racine, et quand elle n'existe pas, ça ne nous fait ni chaud ni froid, nous la faisons exister, c'est-à-dire que nous inventons la catégorie de la racine imaginaire et qu'en plus, ça donne des résultats...

Ici, gît le point de flottement par où on voit que le terme d'Imaginaire ne veut pas dire pure imagination, puisque aussi bien, si nous pouvons faire que l'Imaginaire ek-siste, c'est qu'il s'agit d'un autre Réel. Je dis que l'effet de sens ek-siste, et qu'en ceci, il est Réel. Ce n'est pas de l'apologétique, c'est de la consistance, de la consistance imaginaire, sans doute, mais il semble qu'il y ait tout un domaine usuel de la fonction Imaginaire qui, elle, dure et qui se tienne. Je ne peux dialoguer qu'avec quelqu'un que j'ai fabriqué à me comprendre au niveau où je parle, et c'est bien en cela que, non seulement je m'étonne que vous soyez si nombreux, mais je ne peux même pas croire que j'ai fabriqué chacun de vous à me comprendre. Sachez seulement qu'il ne s'agit pas de ça dans l'analyse. Il s'agit seulement de rendre compte de ce qui ek-siste comme interprétation. L'étonnant est qu'à travailler si je puis dire, sur ces trois fonctions, du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, j'ai, à distance, fabriqué assez de gens qui n'ont eu qu'à ouvrir, - en fin de compte je ne peux même -82-

pas croire qu'il y ait jamais un Anglais qui ait fait plus que ça, de regarder un petit peu ou d'ouvrir mes livres, quand ils savent le français, puisque c'est pas encore traduit - et que quand même il y ait quelque chose qui leur ait permis d'y répondre. Qu'est-ce que veut dire qu'il ek-siste une construction dont il faut bien que la consistance ne soit pas imaginaire ? Il n'y a qu'une seule condition qui est tout à fait lisible, lisible ici au tableau noir, il faut pour ça qu'elle ait un trou. Et c'est ceci qui nous amène à la topologie dite du tore qui est celle par laquelle depuis longtemps j'ai été, je ne peux pas dire de mon plein gré, c'est pas de ces choses qui me soient tellement familières, (quoique tout le monde sache bien ce que c'est qu'un bracelet), simplement ce que je constate, c'est que la topologie mathématique, celle qui s'intitulant comme telle et constituant l'introduction de ces rapports au mou, au flou, comme s'exprime mon cher ami Guilbaud au nœud du même coup, soit quelque chose, qui, dans la théorie mathématique me donne tellement de mal et vous en donnerait tout autant, je dois dire; car je ne vois pas qu'une théorie des nœuds ait besoin d'en passer par la fonction dite des filtres, par exemple, ou d'exiger la considération des ensembles, les uns ouverts, les autres fermés, quand ces termes d'ouvert et de fermé prennent une consistance imaginaire sans doute, mais une consistance toute différente de la pratique des nœuds.

Le trou dont je parle, qui me paraît devoir être mis au centre de ceci, qui me paraît être le point par où nous pouvons décoller de cette pensée qui fait cercle, de cette pensée qui met à plat obligatoirement, et qui de ce fait de ce fait seulement dit que ce qu'il y a là-dedans', [figure V-3] c'est autre chose que ce qu'il y a dehors! Alors qu'il suffit de l'imaginer,

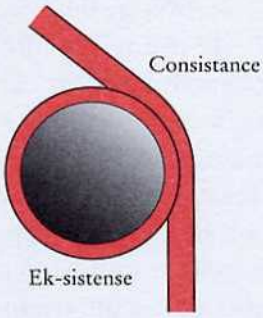


Fig. V-3

— 83 —

de l'imaginer comme corde consistante pour bien voir que le dedans dont il s'agit là et le dehors, c'est exactement la même chose : il n'y a qu'un dedans, c'est celui que nous imaginons comme étant l'intérieur du tore. Mais justement, l'introduction de la figure du tore consiste, ce dedans du tore, à ne pas en tenir compte. C'est bien là qu'est le relief et l'importance de ce qui nous est fourni.
La dernière fois, à propos de mon nœud, j'ai fait la remarque et j'ai même dessiné la figure de ceci que si nous partons de l'exigence de faire un nœud borroméen non pas à trois, mais bien à quatre, il nous faut supposer ces trois tores indépendants, [au tableau] c'est-à-dire les dessiner comme ceci [figure V-4, erreur de Lacan, reprise clans la leçon suivante : voilà celui qui est au-dessus, celui qui est intermédiaire et celui qui est au-dessous.

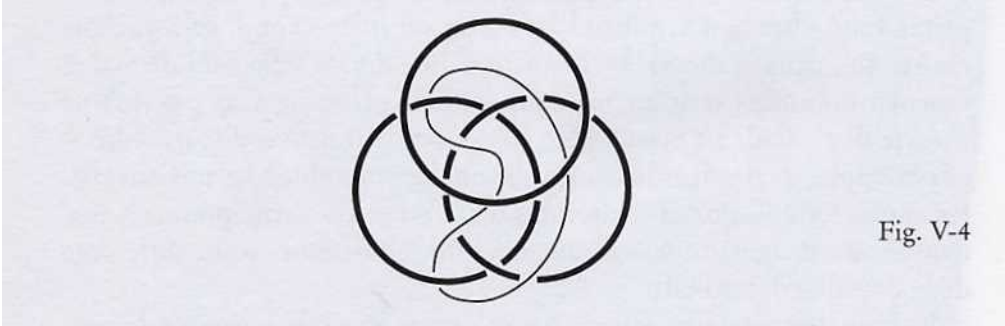


Fig. V-4

je vous ai figuré la dernière fois comment, par une figure qui est celle d'un quatrième tore, ces trois ici figurés indépendants peuvent être noués, peuvent et doivent être noués, et j'ai même fait allusion à ceci, c'est que dans Freud, il y a élision de ma réduction à l'Imaginaire, au Symbolique et au Réel, comme noués tous les trois entre eux, et que ce que Freud instaure avec son Nom-du-Père, identique à la réalité psychique, à ce qu'il appelle la réalité psychique, nommément à la réalité religieuse, car c'est exactement la même chose, que c'est ainsi par cette fonction, par cette fonction de rêve que Freud instaure le lien du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.
Ceux qui, je l'espère, étaient ici la dernière fois, ont conservé, je pense, la note, la trace, de la façon simple dont ici peut se tracer ce tore [au tableau] comme bien sûr! ici. Je crois si mon souvenir est bon... je pourrais le dessiner, il est très possible que je me trompe, parce que ce n'est pas du -84-

SEMINAIRE 22

tout si aisé. Essayons comme ça, tout de même ça m'amuse, ça m'amuse parce qu'à chaque fois, on s'y perd! Voyons, partant de ceci... Ah! qu'est-ce que ça donne ? Ouais, ça a l'air par bonne chance d'être réussi, à savoir de tenir, à savoir de reproduire ce que je vous ai donné la dernière fois.

Mais c'est pas ça qui importe. Ce qui m'importe, c'est ceci cette figure, cette figure qui est ici, supposons-la mon nœud, à savoir, comme vous le voyez, ici ce que j'ai tracé la dernière fois comme troisième cercle, comme troisième corde ne noue rien. Comment pouvons-nous là-dessus faire le dessin de ce qui nouerait ces trois ?

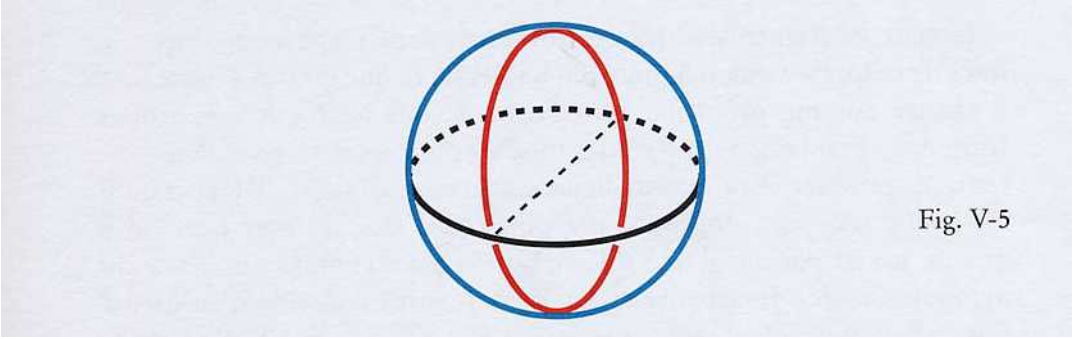


Fig. V-5

Je vais vous le présenter d'une autre façon qui est celle-ci [figure V-5]. Il est très facile de concevoir, sous la forme qui a été matérialisée de trente six façons au cours des âges, à savoir d'astrolabes, il est très facile de concevoir trois cercles métalliques là où nous nous retrouvons bien plus aisément, bien sûr, puisque nous ne sommes capables de faire de géométrie que des solides. [au tableau] Voici comment je vais les représenter: supposez ceci qui a été très fréquemment réalisé au cours des âges, dans les instruments de marine je vais vous le dessiner simplement. Voilà un cercle vu de face. Le cercle équatorial que je vous dessine maintenant est vu à plat, et c'est pour ça que j'ai feint de vous le dessiner en perspective. Faisons maintenant un troisième cercle sagittal et traçons ce petit pointillé pour vous donner la notion de la façon dont vous devez le voir en perspective. C'est une façon distincte parce qu'elle invoque, elle fait invocation sans aucun espoir d'ailleurs à votre sens de l'espace, vous n'en n'avez pas plus que quiconque! Vous croyez voir en relief, mais vous n'imaginez. même pas en relief.

-85-

SEMINAIRE 22

Fig. V-6

Je veux ici [figure V-6] figurer comment dans l'espace se conçoit la trace de ce que je vous ai donné tout à l'heure, ce que je vous ai posé tout à l'heure comme problème concernant ce qui peut unir ces trois Imaginaire Symbolique et Réel désunis. Si vous procédez ainsi, vous verrez que vous avez à tracer cette ligne, cette consistance; qu'il faut et qu'il suffit que ceci soit, disons, figuré pour qu'il y ait là nœud, baud à quatre, nœud partant d'une disjonction conçue comme originaire du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Je vous conseille d'en garder note parce que c'est d'une nature assez féconde à faire réfléchir sur ce qu'il en est de la fonction nœud, à savoir pourquoi, par exemple, cette ligne que j'ai isolée comme rose (en noir sur la figure) doit passer les deux fois pour nous en avant et au-dessus de ce cercle le seul à-plat, et passer, se contenter de passer en somme à l'intérieur de celui qui ici occupe le rang deux au regard d'une idée que nous pourrions nous faire de l'extérieur, du moyen et de l'intérieur, du profond; Ceci suffit en effet amplement et est illustratif de la fonction du nœud.

Je poserai, si je puis dire, cette année la question de savoir si, quant à ce dont il s'agit, à savoir le nouement de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, il faille, cette fonction supplémentaire en somme d'un tore de plus, celui dont la consistance serait à référer à la fonction dite du Père. C'est bien parce que ces choses m'intéressaient depuis longtemps, quoique je n'avais pas encore à cette époque trouvé cette façon de les figurer, que j'ai commencé *Les Noms-du-père. Il* y a en effet plusieurs façons d'illustrer la manière dont Freud, comme c'est patent dans son texte, ne fait tenir la conjonction du Symbolique, de l'Imaginaire et du -86-

Réel que par les *Noms-du-père.* Est-ce indispensable ? Ce n'est pas parce que ça serait indispensable et que je dis là-contre que ça pourrait être controuvé que ça l'est, en fait, toujours!
Il est certain que quand j'ai commencé à faire le séminaire *Les Noms-du-Père,* et que j'ai, comme certains le savent, au moins ceux qui étaient là, que j'y ai mis un terme, j'avais sûrement - c'est pas pour rien que j'avais appelé ça *Les Noms-du-Père* et pas *Le* Nom-du-Père! J'avais un certain nombre d'idées de la suppléance que prend le domaine, le discours analytique, du fait de cette avancée par Freud des Noms-du-Père, ce n'est pas parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu. Notre Imaginaire, notre Symbolique et notre Réel sont peut-être pour chacun de nous encore dans un état de suffisante dissociation pour que seul le Nom-du-Père fasse nœud borroméen et tenir tout ça ensemble, fasse nœud du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Mais ne vous imaginez pas que, (ce serait bien pas dans mon ton habituel), je sois en train de prophétiser que du Nom-du-Père dans l'analyse et aussi bien que du Nom-du-Père ailleurs, nous puissions d'aucune façon nous passer pour que notre Symbolique, notre Imaginaire et notre Réel, comme c'est votre sort à tous ne s'en aillent très bien chacun de son côté. Il est certain que, sans qu'on puisse dire que ceci constitue un progrès, car on ne voit pas en quoi un nœud, de plus sur le dos, sur le col et ailleurs! on ne voit pas en quoi un nœud, un nœud réduit à son plus strict constituerait un progrès, de ce seul fait que ce soit un minimum, ça constitue sûrement un progrès dans l'Imaginaire, c'est-à-dire un progrès dans la consistance. Il est bien certain que dans l'état actuel des choses, vous êtes tous et tout un chacun aussi inconsistants que vos pères, mais c'est justement du fait d'en être entièrement suspendus à eux que vous êtes dans l'état présent.

1 - Traduction française, *La Reine Victoria,* Paris 1980, Payot.
-87-

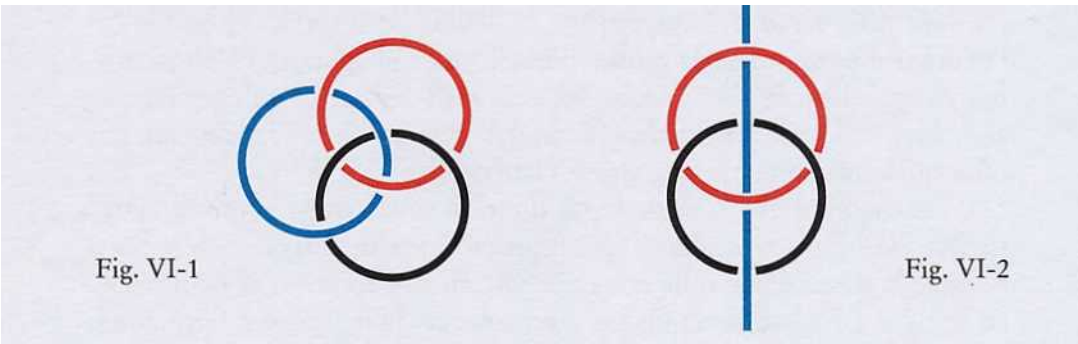
-88-

Leçon VI 18 février 1975

La dernière fois, je vous ai témoigné de mes expériences « errantes », et comme j'étais déçu que le mardi-gras n'ait pas raréfié la plénitude de cette salle, comme j'en étais déçu, je me suis laissé glisser à vous raconter ce que je pense.
Néanmoins aujourd'hui pour des raisons qui me sont, je dois dire, personnelles, pour la raison que mon travail a été un peu dérangé cette semaine, j'aimerais bien prendre le relais de ce qui me semblait déjà s'imposer et qui, après tout, je peux le concevoir, demandait un temps. Aujourd'hui ce temps me semble, je vous le répète, pour de simples raisons personnelles, ce temps pourrait bien venir - du moins, je le souhaite - que certains, certains parmi vous, me posent, me posent des questions auxquelles, je vous le répète, je serais heureux au moins de pouvoir répondre à ce qui semblerait que dans l'état actuel j'ai la réponse.
Je serais vraiment très très reconnaissant à ces certains qui certainement au sens où je l'entends, ek-sistent, à ces certains s'ils me lançaient la balle, si je puis dire; et à la personne qui s'y dévouerait la première, parce qu'après tout, il suffit qu'un se décide, pour que d'autres s'en trouvent frayer la voie.
Voilà! Je fais appel à qui voudrait bien parler le premier ou la première. J'aimerais beaucoup qu'on me pose une question. D'abord ça me donnerait la note de ce qui peut accrocher. Il me semble que la dernière fois déjà, en avançant ce que j'ai dit d'un effort fait, pour distinguer (non seulement distinguer) ce dont je vous montrerai à l'occasion d'où ça part... -89-

Ça part d'une mise à plat du nœud. Il faut dans le nœud distinguer ceci c'est que si c'est très difficile d'en faire rentrer la théorie dans la mathématique, ceci au point que disons, je n'ai pas trouvé quoique ce soit qui réponde à ce nœud, à ce nœud qui (j'y ai été mené enfin! pas à pas), à ce nœud à quoi j'ai abouti en tant que le nœud borroméen. Comment j'y ai abouti ? Il est certain qu'actuellement, enfin si moi bien sûr! j'en sais la suite, seule pourra permettre d'en trouver le fil, c'est-à-dire, ce qui en fait la consistance, seule permettra d'en trouver le fil, la suite, la suite des Séminaires dont vous avez le premier et le dernier, grâce au soin de quelqu'un, et aussi celui qui n'est pas le médian, celui qui est le onze. C'est assurément ce qui en donnera ce que je désigne de la consistance.
Comment se fait-il que quelque chose qui, je l'ai évoqué, aurait pu être le départ d'un autre mode de penser, avec rigueur. *More geometrico,* c'est ce que, c'est ce qu'un Spinoza, par exemple, se targuait de filer, de déduire quelque chose selon le mode et le modèle donné par les Anciens. Il est clair que ce *more geometrico* définit un mode d'intuition qui est proprement le mathématique et que ce mode d'intuition, après tout, ne va pas de soi.
La façon dont le point, la ligne, est en quelque sorte fomentée d'une fiction, et aussi bien la surface qui ne se soutient que de la fente, que de la cassure, d'une cassure sans doute spécifiée, spécifiée d'être à deux dimensions (mais comme la ligne n'est une dimension que d'être sans consistance à proprement parler, ce n'est pas beaucoup dire que de dire qu'on en ajoute une) et d'autre part, la troisième, celle qui en somme s'édifie d'une perpendiculaire à la surface, est quelque chose de bien étrange.
Comment, sans que quelque chose donne support à ce qu'il faut bien dire être abstraction fondée sur un coup de scie, comment, sans retrouver la corde, faire tenir cette construction ? Mais, d'un autre côté, ce n'est pas non plus par hasard que les choses se sont ainsi produites, sans doute y a-t-il là une nécessité qui est, disons, mon Dieu! parce que je ne trouve pas mieux, qui est de la faiblesse d'un être manuel, *Homo Faber* comme on l'a dit. Mais pourquoi cet être manuel, *l'homo faber* qui aussi bien, ne serait-ce que pour, je l'ai fait remarquer, véhiculer ce à quoi il s'attaque, ce qu'il manipule, part bien de quelque chose qui a consistance, part de la corde ? Quelle nécessité fait que cette corde, cette corde - dont dans la dixième Règle, celle de Descartes, que j'ai évoquée - Descartes évoque qu'aussi -90-

bien, après tout, l'art du tisserand, l'art de la tresse, (l'art de la fileuse pourrait donner le modèle) comment se fait-il que des choses s'exténuent, s'exténuent à ce point que le fil en devienne inconsistant ?
Peut-être y a-t-il là ce quelque chose qui est en rapport avec un refoulement ? Avant de s'avancer jusqu'à dire que ce refoulé, c'est le primordial, c'est *l'Urverdrängt,* c'est ce que Freud désigne comme l'inaccessible de l'inconscient. *[Rumeur au fond de la salle]*. Ce ne serait peut-être pas mal que quelqu'un du fond prenne la parole et me pose une question, ça me montrerait à quelle hauteur il faut élever la voix pour que moi j'entende, puisque les choses semblent mal fonctionner. Est-ce que quelqu'un du fond ne pourrait pas frayer cette voie que j'ai souhaitée tout à l'heure ?
Il faut partir de ceci n'est-ce pas! de combien aisément on rate la figuration de ce nœud, de ce nœud spécial que je désigne d'être borroméen et qui a cette propriété singulière qu'il suffit de rompre quelque chose qui pourtant s'y figure simplement à savoir d'un tore, à savoir d'un tore dont justement il suffit de le couper pour avoir en main cette épaisseur, cette consistance à savoir ce qui fait corde.



C'est bien pourquoi interrogeant, interrogeant mon nœud ainsi dessinable **[au tableau]** [figure VI-I] et de fait dessiné, j'ai marqué ceci qu'il n'était pas moins dessinable et qu'il restait nœud à cette seule condition qu'une de ces boucles, on l'ouvre [figure VI-2] et qu'elle se transforme en une droite - nous retrouvons la question que j'ai posée au départ, celle de la droite et de son peu de consistance mathématique, géométrique; ici cette consistance restituée suppose que nous l'étendions à l'infini pour qu'elle continue à jouer sa fonction. Il faut donc voir infiniment prolongée cette -91 -

corde, en haut et en bas, pour que le nœud reste tel, reste nœud. C'est bien en quoi la droite, la droite sur quoi en somme prend appui cette corde dans son état présent, la droite n'est guère consistante et c'est bien là-dessus d'ailleurs que la géométrie a si l'on peut dire, glissé; soit à partir du moment où cette droite infinie on en a dans une géométrie dite sphérique, restitué l'infini, en en faisant un nouveau rond. Sans s'apercevoir que dès la position du nœud, du nœud borroméen, ce rond est impliqué et qu'il n'y avait donc pas peut-être a faire tout ce détour.

Quoi qu'il en soit, la dernière fois vous m'avez vu étendre cette géométrie du nœud borroméen à trois, à la figuration de ce qui est exigé pour que ça vaille pour quatre. C'était vous donner l'expérience de la difficulté de ce que j'ai appelé le nœud mental. Mais je sais bien que c'est à la tentative de le mettre à plat, le mettre à plat ce nœud mental, c'est-à-dire se soumettre à ce que la prétendue pensée, c'est-à-dire quelque chose qui colle à l'étendue, à une condition : bien loin d'en être séparée comme le suppose Descartes - la pensée n'est qu'étendue, et encore, il lui faut une étendue, pas n'importe laquelle, une étendue à deux dimensions, une étendue qui puisse se barbouiller. Car c'est bien là la façon dont il ne serait pas déplacé, dont il ne serait pas inopportun de définir cette surface dont tout à l'heure je montrais dans la géométrie, celle qui s'imagine, qui s'est soutenue essentiellement d'un imaginaire, c'est bien comme ça qu'on pourrait aussi bien la définir cette surface, ce trait de scie sur un solide, c'est que ça offre quelque chose, quelque chose à barbouiller.

Il est singulier que la seule façon dont on soit arrivé en somme cette surface idéale, a la reproduire, ce soit justement ce devant quoi on recule, à savoir la tresse d'une toile et que ce soit sur une toile que le peintre ait en somme à barbouiller, puisque c'est tout ce qu'il trouve à faire pour dompter le regard, (comme je l'ai exprimé dans un temps, ce qu'il en est de la fonction du peintre) et qu'ici aussi c'est sur quelque chose de spécifié, le tableau noir, que je me trouve forcément mettre à plat, mettre à plat ce que j'ai à vous communiquer du nœud. C'est bien là qu'en effet se sent d'une façon particulière, se sent ceci, c'est que ce nœud que je vous ai d'autre part figuré grâce a votre imagination perspective, à savoir comment ça tient, le nœud borroméen a trois, comment C'est fait, c'est fait de deux nœuds qui sont indépendants l'un de l'autre, et il s'agit de savoir par où passe le troisième pour que ça fasse nœud.

-92-

Je vous al posé la même question concernant ce qu'il faut pour que ça fasse nœud, même si au départ nous laissons les trois ronds de ficelle du premier problème, nous les laissons indépendants, et je vous ai figuré en le mettant à plat également quoique d'une façon qui en portait la perspective en vous figurant ce qu'il en est de ce qui se passe pour ces trois ronds que j'ai dessines indépendants, en nie contentant, pour vous simplifier les choses, de montrer comment il faut les tracer pour que le quatrième, le quatrième que j'ai représenté un peu différemment de la façon dont je le fais maintenant vous mettant en valeur la fonction quadruple du quatrième rond de ficelle [figure VI-3].

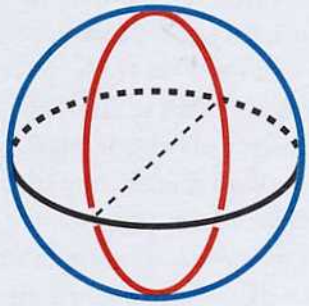


Fig. VI-3

Mais quand j'ai voulu le mettre à plat d'une façon qui reproduise en la modifiant, c'est-à-dire en rendant indépendants les trois nœuds, les trois ronds de ficelle de départ je me suis trouvé faire une erreur. Et cette erreur je puis dire qu'il s'agissait plutôt d'un ratage, lié à ceci qu'en étant las, las de nie souvenir des trucs que je m'étais donne a moi-même pour correctement figurer ce qui résulte de la mise à plat, d'une mise à plat modelée sur celle du nœud à trois, j'ai omis, j'ai raté si je puis dire, j'ai raté exprès, par lassitude, et aussi bien pour vous donner, mon Dieu! l'exemple du peu de naturel avec lequel ces choses fonctionnent, à savoir la représentation du nœud.
[Au tableau]. Voici donc, pour en prendre le truc mental, la façon d'abord dont ceci s'opère : si du supérieur à l'inférieur, vous notez par 1, 2, 3, [figure VI-4] ce qui bien sûr! n'a rien à faire avec un supérieur et un inférieur, puisque aussi bien il suffirait de les retourner pour que le problème se renouvelle. Voici comment il convient de procéder, cela je le savais, mais justement c'est à le négliger du fait que je me suis trouvé opérer de la façon
-93-

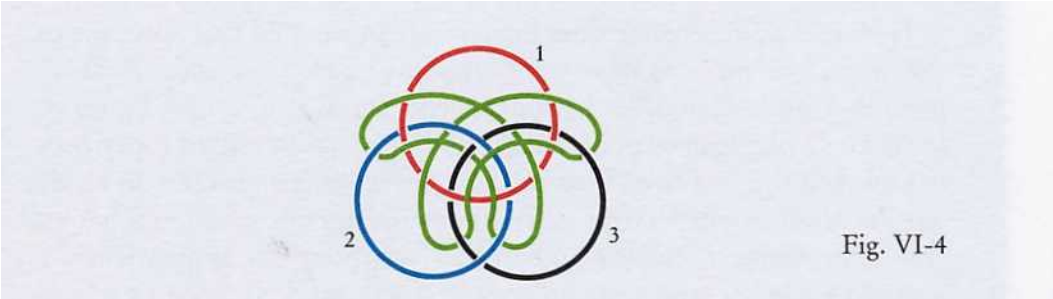


Fig. VI-4

que vous avez vue, et qui laissait hors du nœud le cercle 1, mais du même coup aussi bien tous les autres. Il convient de partir de ce qui, des trois cercles mis à plat de cette façon, et le 3 hors du 1 et de finir par le 3 dans le 2. Quand on opère ainsi, les choses fonctionnent.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est facile de voir qu'elles peuvent aussi fonctionner d'une autre façon, mais qu'il y en a une troisième, justement celle que j'ai prise la dernière fois et qui laisse un de ces nœuds libres et nommément le l, ce en quoi du même coup, il laisse libre les autres.

Pourquoi en somme l'acte manqué ici a-t-il fonctionné, sinon pour témoigner que nulle, après tout, analyse n'évite que quelque chose, quelque chose ne résiste dans cette théorie du nœud. Et c'est bien ce qu'après tout, je ne crois pas mal de vous l'avoir fait sentit, et de vous l'avoir fait ressentir en quelque sorte d'une façon expérimentale. Il est tout à fait clair que l'autre façon, l'autre façon qui se distingue de ceci, c'est que à inverser ces deux propositions, à savoir à partir de ce qui du 2 est hors du 1, mais ce que je fais là n'a pas... [Au tableau] ce que je fais là et que je n'avais pas fait d'abord embrouille, puisque aussi bien c'est vous figurer les choses d'une façon qui fait que les deux ronds de ficelle verts ont l'air de se recroiser. Annuler simplement ces quatre points et vous verrez que dans chaque cas les deux façons de procéder conviennent bien.

En quoi conviennent-elles bien ? Elles conviennent bien en ceci, c'est que la fonction du 2 et celle du 3, comme l'autre figure, celle qui est en perspective, le démontre, comme l'autre figure le fait apparaître, la fonction du 2 et du 3 sont strictement équivalentes, et qu'au regard du cercle qui serait ici désigné 1, ces deux autres s'équivalent strictement : à savoir que pour que ce qui est de la façon dont le rond rose les contourne, le mode est le même si nous adoptons cette figuration.

-94-

Que dire? Que dire sinon que ce que la figure centrale met en évidence, c'est que la droite infinie qui s'y figure, la droite dite infinie, (mais dont j'ai fait remarquer à l'occasion ce que ça suppose, à savoir à proprement parler l'impossible) que cette droite infinie s'oppose, s'oppose du fait de sa rupture (et cette rupture, comment ne pas la considérer comme affine à quelque chose qui est bien l'essentiel du nœud), cette droite s'oppose à ce qui fait rond comme ce que j'ai appelé la consistance, à d'autre part quelque chose sur quoi je n'ai pas appuyé la dernière fois et qui est bien ce qui fait l'essentiel de ce que nous appelons un rond, et nommément un rond de ficelle, c'est-à-dire le trou qu'il y a au milieu. D'où l'interrogation que j'ai posée la dernière fois de savoir s'il n'y avait pas correspondance, correspondance de la consistance, de l'ek-sistence et du trou à chacun même des termes que j'avance comme Imaginaire, Symbolique et Réel. Si la consistance est bien comme je l'ai énoncé la dernière fois de l'ordre de l'Imaginaire, puisque aussi bien c'est vers ce point de fuite de la ligne mathématique que la corde s'en va, nous avons à nous interroger sur ce qu'il en est de ce qui fait le rond de ficelle comme tel, et que si nous disons que c'est le trou, c'est un fait que nous n'en sommes pas satisfaits : qu'est-ce qu'un trou, si rien ne le cerne ?

Or, la dernière fois, j'avais bien marqué que l'ek-sistence, [au tableau] à savoir ce quelque chose qui au regard de l'ouverture et de ce qui fait trou, que l'ek-sistence à savoir pour mettre les choses à plat, ce quelque chose que nous devons, dans la mise à plat, figurer [figure VI-5], que l'ek-sistence appartient à ce champ, qui est, si je puis dire, supposé par la rupture elle-même et que c'est par là, c'est là dans, dans l'a (écrivez la, l apostrophe a) que se joue si l'on peut dire le sort du nœud, que si le nœud a une eksistence, c'est d'appartenir à ce champ et c'est bien en ceci que je -95-

l'énonçais que l'ek-sistence est au regard de cette correspondance de l'ordre du Réel, que l'ek-sistence du nœud est Réel à tel point que j'ai pu dire, j'ai pu avancer que le nœud mental, ça ek-siste, que le *mens* se le figure ou pas, puisque ce que nous voyons c'est qu'il en est encore à explorer, à explorer cette ek-sistence du nœud, et à l'explorer non sans peine, puisqu'il n'y a pas à ma connaissance, quoique ce soit, sauf à apprendre à le constituer et à l'apprendre par la tresse, ce qui assurément n'est pas à proprement parler une façon mentale de résoudre la question, alors qu'il semble, il semble qu'il y ait à proprement parler une résistance du *mens* à mentaliser ce nœud. Je vous en ai donné tout à l'heure un exemple!

Sans doute est-ce par un procédé qui est celui du reste et qui suppose comme fondamental l'ordre exploré, exploré à partir de mon expérience, exploré de l'expérience à proprement parler analytique dont j'ai dit qu'elle m'a conduit à cette trinité infernale, appelons-la par son nom, cette Trinité infernale du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Je ne pense pas ici jouer d'une corde qui ne soit pas freudienne, *Flectere si nequeo Superos* écrit en tête de la *Traumdeutung* le cher Freud *Acheronta move*bo. Et c'est sans doute là que prend illustration, enfin! ce que j'ai appelé la vérité, la vérité d'une certaine religion, pour laquelle je mettais en valeur que ce n'est pas tout à fait au hasard qu'elle arrive à une notion divine qui soit d'une trinité ceci, contrairement à la tradition sur laquelle elle-même se branche. Je ne vous dis pas comme je me suis laissé aller à en faire confidence à un auditoire qui n'était autre, si mon souvenir est bon, que celui, je crois d'Angleterre, à moins que ce ne soit celui de Strasbourg, qu'importe d'ailleurs! - je n'ai pas été jusqu'à faire cette confidence que le désir de l'homme, ce qui est pourtant tangible, c'est l'enfer, l'enfer très précisément en ceci que c'est l'enfer qui lui manque! Et avec cette conséquence que c'est à quoi il aspire, et nous en avons le témoignage, le témoignage dans la névrose qui est très exactement ceci, c'est que le névrosé c'est quelqu'un qui n'arrive pas à ce qui pour lui est le mirage où il se trouverait à se satisfaire, c'est à savoir une perversion, qu'une névrose c'est une perversion ratée.

Simple petite illustration du nœud, - du nœud et de ce pour quoi c'est au nœud que j'arrive pour essayer de soutenir, si je puis dire, ce qui se produit et dont votre nombre est le témoignage, à savoir quelque intérêt.

-96-

C'est bien parce que vous êtes beaucoup plus intéressés enfin! que vous le supposez chacun, dans cette nodalisation de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, que vous êtes là, ce me semble, car aussi bien, pourquoi prendriez-vous cette étrange satisfaction à entendre sur cette occasion mes balbutiements, car aussi bien c'est ce à quoi aujourd'hui il faut me résoudre, c'est à savoir que je ne peux que frayer ce que ceci comporte comme conséquences.
Si c'est bien en effet sous ce mode que l'ek-sistence du nœud se supporte, à savoir de ce champ qui, mis à plat, est intermédiaire à ce qui du trou fait cette interrogation, intermédiaire à ce qui du trou fait corps, alors que ce qui supporte le corps, c'est bien autre chose, c'est la ligne de la consistance. Un corps, un corps tel que celui dont vous vous supportez, c'est très précisément ce quelque chose qui pour vous n'a d'aspect que d'être ce qui résiste, ce qui consiste avant de se dissoudre. Et si le Réel est à localiser quelque part, à savoir dans ce champ intermédiaire de la mise à plat que j'ai figuré, dénoté de l'ek-sistence, il reste que ce ne peut être que par élimination que nous ferions, et c'est cela qui pour nous fait interrogation, que ce n'est qu'à, à nous poser la question de savoir si le trou c'est bien ce qui est de l'ordre du Symbolique que j'ai fondé du signifiant, c'est bien là le point que nous nous trouverons avoir au cours de cette année à trancher.
[Au tableau] Nous nous trouvons donc actuellement, sous une forme interrogative, mettre ici le trou avec un point d'interrogation et pas autre chose...
[interruption de l'enregistrement]
... en question ce qui est du Symbolique alors qu'ici le Réel, c'est l'ek-sistence, et que la consistance est ici correspondante à l'Imaginaire.
Il est certain que ces catégories ne sont pas aisément maniables. Elles ont pour elles pourtant d'avoir laissé quelques traces dans l'Histoire, à savoir que si c'est au bout du compte, du compte d'une exténuation philosophique traditionnelle dont le sommet est donné par Hegel que quelque chose a rejailli sous le nom d'un nommé Kierkegaard, dont vous savez combien j'ai dénoncé comme convergente à l'expérience bien plus tard apparue d'un Freud, sa promotion comme telle de l'ek-sistence. Il y a là quelque chose, semble-t-il, dont on ne puisse dire et dont on ne puisse trouver dans Kierkegaard lui-même témoignage que c'est, pas seulement
-97-

ment à la promotion de la répétition comme de quelque chose de plus fondamental dans l'expérience que la résolution dite thèse, antithèse, synthèse sur quoi un Hegel tramait l'Histoire; la mise en valeur de cette répétition comme d'une fonction fondamentale dont l'étalon se trouve dans la jouissance et dont les relations (les relations vécues par le Kierkegaard en question) sont celles d'un nœud sans doute jamais avoué, mais qui est celui de son père à la faute, à savoir l'introduction non pas de son expérience, mais de l'expérience de celui qui se trouve par rapport à lui occuper la place du père que cette place du père du même coup ne devienne problématique. A savoir que chose singulière pour une tradition qui manipulait le *Abba* 2 à tort et à travers, que ce soit à cette date et à cette date seulement que se promeuve en même temps l'existence comme telle, qui sans doute n'a pas le même accent que celui que j'y mets à la fragmenter d'un tiret que ce soit à cette époque que l'ek-sistence émerge, si je puis dire, émerge pour moi, émerge pour que moi j'en fasse quelque chose qui s'écrit autrement, et que ce soit là ce qui soit touchable, tangible dans quelque chose qui se définisse du nœud. Je ne crois pas que ce soit là quelque chose de nature à me mettre, si je puis dire, en continuité avec une interrogation philosophique, mais bien plutôt dans un mode de rupture qui est aussi bien ce qui s'impose si l'émergence de l'inconscient comme d'un savoir, d'un savoir propre à chacun, à chacun particulier, est de nature à changer complètement les conditions dans lesquelles la notion même de savoir a dominé, disons, des temps plus antiques, disons même l'Antiquité. Il est entré ce caractère de savoir par des voies qu'il faut que nous interrogions, que nous interrogions d'une façon qui, de toute façon, remet en question sa substance. Si le savoir est quelque chose d'aussi dépendant, d'aussi dépendant des rapports de la suite des générations au Symbolique, au trou dont je parlais tout à l'heure, pour l'appeler par son nom, s'il est aussi dépendant de ce que la suite des générations a fomenté comme savoir, comment ne pas réinterroger son statut. Y a-t-il un, du savoir dans le Réel ? Il est bien clair que la supposition de toujours, (mais une supposition qui n'était à proprement parler pas faite, pas avouée) c'est que selon toute apparence il y en avait puisque le Réel, ça marchait, ça tournait rond. Et c'est bien ça qui manifeste que pour nous, il y a un changement, parce que ce, ce « dans le Réel » nous y touchons un savoir sous une tout autre forme.
-98-

C'est nommément pour reprendre ici ma construction [va au tableau], c'est nommément ceci que si nous tenons à ce qu'un savoir, ça ait pour support, non pas, je ne dis pas le trou, la consistance du Symbolique, ce qui apparaît dans le Réel...
Ce qui apparaît dans le Réel, c'est à proprement parler ceci, parce que peut-être vous souvenez-vous que le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire se situent ainsi. C'est le quelque chose qui, mis à plat, mis à plat parce que nous pensons, qui mis à plat apparaît dans le Réel, à savoir à l'intérieur du domaine que la consistance du rond de ficelle permet seule de définir, qui se présente non pas comme le savoir immanent au Réel qu'il n'y a aucune façon de résoudre sinon à déjà l'y mettre sous la forme du, du vous sous la forme de quelque chose que le Réel saurait ce qu'il a à faire, et quand ce n'est pas le vous eh bien! c'est la toute puissance et la sagesse de Dieu! Je n'ai pas à revenir sur le fait que vous savez, que vous savez parce que je vous l'ai seriné, à savoir que le monde n'est pas pensable sans Dieu, je parle du monde newtonien, car comment chacune des masses saurait-elle à quelle distance elle est de toutes les autres ? Il n'y a pas d'issue! Voltaire croyait à l'Être Suprême, je n'ai pas reçu ses confidences, je ne sais pas quelle idée il s'en faisait, mais ça pouvait guère être loin de l'idée de la toute-science, c'est à savoir que c'est lui qui faisait marcher la machine. La vieille histoire du savoir dans le Réel, on sait que c'est ce qui a, mon Dieu! soutenu enfin toutes ces vieilles métaphores. Ces vieilles métaphores en fin de compte, il faut bien le dire! Aristote était populiste enfin! n'est-ce pas! C'est l'artisan qui lui donne le modèle pour toutes ses causes : sa cause finale si je puis m'exprimer ainsi, sa cause formelle, sa cause, ça cause même à tour de bras, ça cause même matérielle et ça n'en est que plus désespérant. Il est certain qu'au niveau de la cause, de la cause physique, de ce qui est inscrit par lui dans sa *Physique,* toute la superbe, n'est-ce pas! du vous,, du vous présent au monde se réduit, se réduit à ce que j'ai qualifié enfin d'artisanal, d'artisanal qui fait que ça a été accueilli les bras ouverts partout où c'est la métaphore du potier qui prime et où c'est une main divine qui a fait le pot. Comment continue-t-il à tourner pourtant tout seul ? C'est bien là justement la question, et la question sur laquelle les raffinements de savoir s'il continue de s'en occuper, (à savoir de le faire tourner, ou s'il le laisse tourner tout seul après l'avoir éjecté) est véritablement secondaire.
-99-

Mais toute la question du savoir est à reprendre seulement à partir de ceci qu'un savoir n'est supposé que d'une relation au Symbolique, c'est-à-dire à ce quelque chose qui s'incarne d'un matériel comme signifiant, ce qui n'est pas à soi tout seul poser une mince question. Car qu'est-ce qu'un matériel signifiant? Nous n'en avons que la pointe du museau chez Aristote, au niveau où il parle du stoikeion mais il est certain que l'idée même de matière n'est strictement pensable qu'issue du matériel signifiant où elle trouve ses premiers exemples.
Alors! Pour essayer simplement de noter quelque chose, qui sera ce sur quoi se déroule ma notation, c'est certain que c'est d'une expérience, d'une expérience de la figuration du symptôme comme reflétant dans le Réel le fait qu'il y a quelque chose qui ne marche pas et où, pas dans le Réel bien sûr, dans le champ du Réel, ce quelque chose qui ne marche pas tient. Tient à quoi ? Tient qu'à ce que je supporte dans mon langage du parlêtre. De ce qui n'est que parlêtre, parce que s'il parlait pas, il y aurait pas le mot être, et qu'à ce parlêtre, il y a un champ, un champ connexe au trou que je figurerai ici (je vous demande pardon, je ne tiens pas tout spécialement à ce que mes figures soient élégantes, ni symétriques); c'est dans la mesure où il n'y a ouverture possible, rupture, consistance issue de ce trou, lieu d'ek-sistence, Réel, que l'inconscient est là [figure VI-G] et que ce qui s'y, ce qui y fait tenue passant derrière le trou du Réel, derrière sur cette figure, (car si vous la retournez, c'est devant, qu'il y a cohérence) qu'il y a consistance entre le symptôme et l'inconscient. À ceci près que le symptôme n'est pas définissable autrement que par la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine.

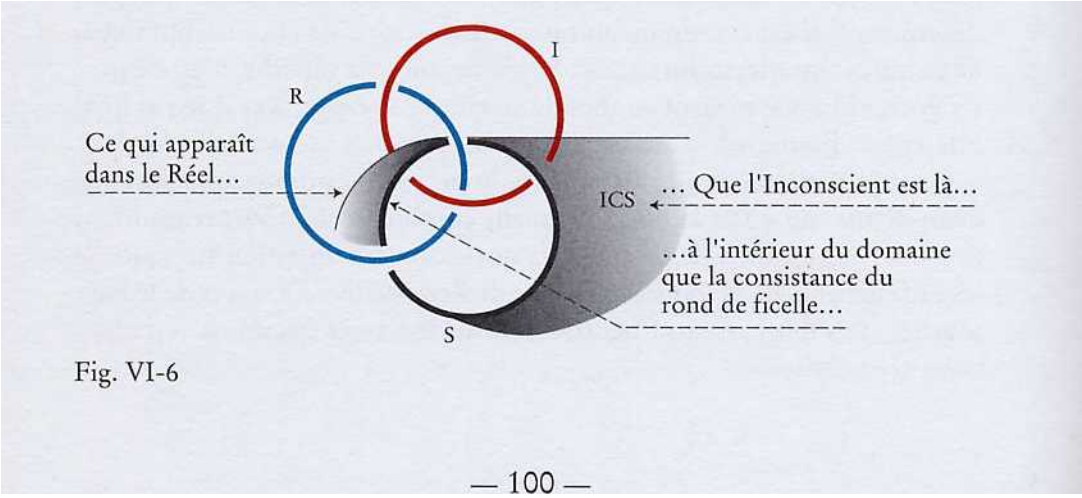


Fig. VI-6

Chercher l'origine de la notion de symptôme, qui n'est pas du tout à chercher dans Hippocrate, qui est a chercher dans Marx, qui le premier dans la liaison qu'il fait entre le capitalisme et quoi ? le bon vieux temps, ce qu'on appelle quand on veut enfin! tâcher de l'appeler autrement, le temps féodal. Lisez là-dessus toute la littérature : le capitalisme est considéré comme ayant certains effets, et pourquoi en effet, n'en aurait-il pas! Ces effets sont somme toute, bénéfiques, puisqu'il a l'avantage de réduire à rien l'homme prolétaire, grâce à quoi l'homme prolétaire réalise l'essence de l'homme. Et d'être dépouillé de tout est chargé d'être le messie du futur. Telle est la façon dont Marx analyse la notion de symptôme. Il donne bien sûr des foules d'autres symptômes, mais la relation de ceci avec une foi en l'homme est tout a fait incontestable.

Si nous faisons de l'homme, non plus quoique ce soit qui véhicule un futur idéal, mais si nous le déterminons de la particularité dans chaque cas, de son inconscient et de la façon dont il en jouit, le symptôme reste à la même place où l'a mis Marx, mais il prend un autre sens, il n'est pas un symptôme social, il est un symptôme particulier. Sans doute, ces symptômes particuliers ont-ils des types, et le symptôme de l'obsessionnel n'est pas le symptôme de l'hystérique. C'est très précisément ce que j'essaierai de faire porter pour vous dans la suite.

Pour l'obsessionnel pourtant, je le note tout de suite, il y a un symptôme très particulier. Personne bien sûr! n'a la moindre appréhension de la mort (sans ça vous ne seriez pas là si tranquilles). Pour l'obsessionnel, la mort est un acte manqué. C'est pas si bête, car la mort n'est abordable que par un acte encore, pour qu'il soit réussi, faut-il que quelqu'un se suicide en sachant que c'est un acte, ce qui n'arrive que très rarement. Encore que ça ait été fort répandu à une certaine époque, à l'époque où la philosophie avait une certaine portée, une portée autre que de soutenir l'édifice social. Il y a quelques personnes qui sont arrivées à se grouper en école d'une façon qui avait des conséquences. Mais il est bien singulier et bien de nature aussi à nous faire suspecter l'authenticité de l'engagement dans les-dites écoles, qu'il y ait pas du tout besoin d'avoir atteint une sagesse quelconque, qu'il suffise d'être un bon obsessionnel pour savoir de source certaine que la mort est un acte manqué. Non pas, bien sûr, que ça ne suppose que je ne donne là quelque développement, mais je m'en tiendrai là pour aujourd'hui, puisque aussi bien je n'ai même pas pu, comme il fallait

s'y attendre, aborder l'os de ce que je voulais vous dire, à savoir si à force de dire que la femme n'ek-siste pas, comme quelqu'un me l'a objecté, je ne la faisais pas ek-sister! N'en croyez rien. Ce sera la chose que J'aborderai la prochaine fois. Je pense pouvoir soutenir que c'est à l'état d'une (ou d'unes... innombrables... mais d'unes... dénombrables), je ne dirai pas innombrable, mais d'une parfaitement dénombrable, que les femmes ek-sistent, et non pas à l'état de La.

2 - «Abba («père», en araméen) Utilisé au début de la période rabbinique comme nom, c'est aussi un terme de respect et un des noms de Dieu.» in Alan Unterman, Dictionnaire du Judaïsme, Histoire, mythes et traditions, Paris 1997, Thames & Hudson Éditions.
-102-

Leçon VII 11 mars 1975

J'ai eu deux raisons d'encouragement, enfin! à prendre un biais autre que celui où vous m'avez vu la dernière fois.
C'est que, comme j'ai eu la faiblesse d'autoriser la publication de ces séminaires dans un certain bulletin, j'ai eu, du même coup, la contrainte de devoir regarder les deux premiers qui devaient sortir dans le deuxième numéro de ce bulletin, et que, somme toute, je me suis dit... enfin! que malgré la difficulté qu'il y a, non pas, bien sûr, à m'orienter mais à soutenir votre intérêt, à soutenir votre intérêt parce que j'énonce cette année du R.S.I., eh bien! mon Dieu! même ces premiers f rayages, ces deux premiers séminaires n'étaient pas si insoutenables.
La deuxième raison d'encouragement m'a été apportée par la réponse, - enfin la réponse, je ne suis pas sûr que ce soit simplement une réponse... Je veux dire que les personnes qui m'ont envoyé deux papiers sur les nœuds, et très spécialement les nœuds borroméens, à savoir Michel Thomé et Pierre Soury, leur papier avait quelque chose de tout à fait digne d'intérêt. C'est à ces papiers que répondent les petits dessins du rang inférieur. Pour les premiers, ceux du premier rang, ils continuent, font la suite de ce que j'ai à vous dire, de ce que je me suis proposé de vous dire cette année.
Donc, R.S.I. j'écris, cette année, en titre. Ce ne sont que des lettres, et comme telles, supposant une équivalence. Qu'est-ce qui résulte de ce que je les parle, ces lettres, à m'en servir comme initiales, et si je les parle comme Réel, Symbolique et Imaginaire ? Ça prend du sens, et

-103-

cette question du sens, c'est bien ce que, rien de moins, j'essaie de situer cette année.
Ça prend du sens, mais le propre du sens, c'est qu'on y nomme quelque chose. Et ceci fait surgir la dit-mansion, la dit-mansion justement de cette chose vague qu'on appelle les choses, et qui ne prennent leur assise que du Réel, c'est-à-dire d'un des trois termes dont j'ai fait quelque chose qu'on pourrait appeler l'émergence du sens.
Les nomme, ai-je dit. Ce que j'ai fait en - je ne dirai pas encore en démontrant (parce que ça se résume à quelque chose qui n'est pas plus démontrable que le nœud borroméen, ça se résume à une monstration), si j'ai été amené à la monstration de ce nœud alors que ce que je cherchais c'était une démonstration d'un faire, le faire du discours analytique, c'est quand même assez là dirai-je, inonstratif ou démonstratif. Quoi qu'il en soit ce que je voudrais avancer aujourd'hui, c'est quelque chose dont je vous ai - ce n'est pas sans ruse, parce que je glisse toujours les choses comme ça, tout doucement, il y a quelque ruse là-dedans et ce n'est pas rien non plus de le reconnaître - c'est que je vous ai indiqué un jour que Freud, ça tourne autour du Nom-du-Père. Ça ne fait pas usage du tout du Symbolique, de l'Imaginaire ni du Réel, mais ça les implique pourtant. Et ce que je veux vous dire, c'est que ce n'est pas pour rien que je n'ai pas parlé *dit* Nom-du-Père, quand j'ai commencé, comme j'imagine que certains le savent parce que je le ressasse assez, j'ai parlé *des* Noms du-Père. Eh ben ! Les Noms-du-père, c'est ça

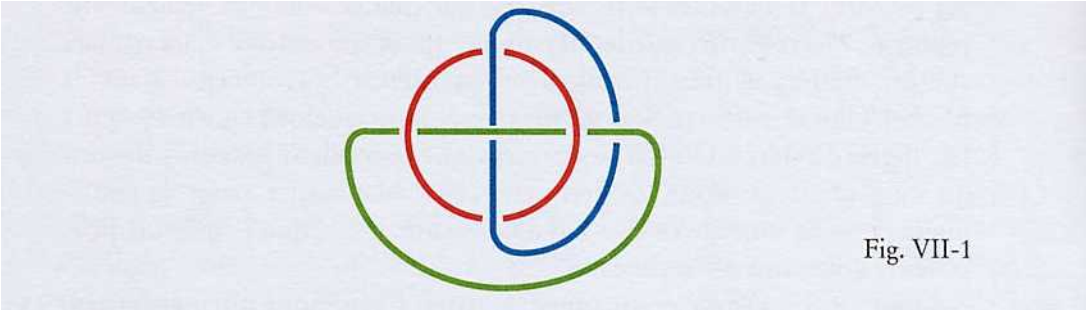


Fig. VII-1

[Au tableau] le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, en tant que, à mon sens avec le poids que j'ai donné tout à l'heure au mot sens.
C'est ça les Noms-du-père, les noms premiers, en tant qu'ils nomment
-104-

quelque chose comme l'indique - oui! comme l'indique la Bible (à propos de cet extraordinaire machin qui y est appelé Père) : le premier temps de cette imagination humaine qu'est Dieu est consacré à donner un nom, mon Dieu! à quelque chose qui n'est pas indifférent, à savoir un nom à chacun des animaux. Bien sûr, avant la Bible, c'est-à-dire l'écriture, il y avait une tradition, ça n'est pas venu de rien. Il est sensible, sensible au point que ça devrait frapper les amateurs de tradition, c'est qu'une tradition est toujours, ce que j'appelle, conne. C'est même pour ça qu'on y a dévotion, il y a pas d'autre manière de s'y rattacher que la dévotion, ça l'est toujours si affreusement... ce que je viens de dire. Tout ce qu'on peut espérer d'une tradition, c'est qu'elle soit moins conne qu'une autre. Comment ça se juge-t-il ? Là, nous rentrons dans le plus et le moins. Ça se juge au plus-de-jouir comme production. Le plus-de-jouir, c'est évidemment tout ce qu'on a à se mettre sous la dent. C'est parce qu'il s'agit du jouir qu'on y croit. Le jouir, si on peut dire, est à l'horizon de ce plus et de ce moins, c'est un point idéal. Point idéal qu'on appelle comme on peut, le phallus, dont j'ai déjà souligné en son temps que chez le parlêtre, ça a toujours le rapport le plus étroit, c'est l'essence du comique. Dès que vous parlez de quelque chose qui a rapport au phallus, c'est le comique. Le comique n'a rien à faire avec le mot d'esprit, j'ai souligné ça en son temps quand j'ai parlé du mot d'esprit.

Le phallus, c'est autre chose, c'est un comique comme tous les comiques, c'est un comique triste. Quand vous lisez Lysistrata, vous pouvez le prendre des deux côtés : rire, ou la trouver amère. Faut dire aussi que le phallus c'est ce qui donne corps à l'imaginaire. Je rappelle là quelque chose qui m'avait beaucoup frappé dans son temps. J'avais vu un petit film qui m'avait été apporté par Jenny Aubry pour me proposer, à titre d'illustration, ce que j'appelais à ce moment le stade du miroir. Il y avait un enfant devant le miroir, dont je ne sais plus si c'était une petite fille ou un petit garçon - c'est même bien frappant que je ne m'en souvienne plus... quelqu'un ici s'en souvient peut-être. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que petite fille ou petit garçon, j'y saisis, dans un geste, quelque chose qui à mes yeux avait valeur de ceci que (à supposer comme je le fais sur des fondements peu assurés), ce stade du miroir consiste dans l'unité saisie, dans le rassemblement, dans la maîtrise assumée

du fait de l'image de ceci: que ce corps de prématuré, d'incoordonné jusque-là, se semble rassemblé. En faire un corps, savoir qu'il le maîtrise (ce qui n'arrive pas, sans qu'on puisse bien sûr l'affirmer, au même degré chez les animaux qui naissent mûrs : il n'y a pas cette) oie du stade du miroir), ce que j'ai appelé jubilation. Eh bien! il y a vraiment un lien, un lien de ça a quelque chose qui était rendu sensible dans ce film, par quelque chose qui, que ce fût un petit garçon ou une petite fille je vous le souligne, avait la même valeur : l'élision, sous la forme d'un geste, la main qui passe devant, l'élision de ceci qui était peut-être un phallus, ou peut-être son absence. Un geste, nettement, le retirait de l'image. Et ça m'a été sensible comme corrélat, si je puis dire, à cette prématuration. Il y a là quelque chose dont le lien est en quelque sorte primordial par rapport à ceci qui s'appellera plus tard la pudeur, mais dont il serait excessif de faire état à l'étape dite du miroir.

Le phallus, donc, c'est le Réel. Surtout en tant qu'on l'élide. Si vous revenez à ce que j'ai frayé cette année en essayant de vous faire consonner consistance, ek-sistence et trou, d'autre part à Imaginaire, Réel (pour l'ek-sistence) et Symbolique, je dirai donc que le phallus, ça n'est pas l'ek-sistence du Réel. Il y a un Réel qui ek-siste à ce phallus, qui s'appelle la jouissance, mais c'en est plutôt la consistance : c'est le concept, si je puis dire, du phallus. Avec le concept, je fais écho au mot *Begriff,* ce qui ne va pas si mal puisqu'en somme c'est, ce phallus c'est ce qui se prend dans la main! Il y a quelque chose dans le concept qui n'est pas sans rapport avec cette annonce, cette annonce, cette préfiguration d'un organe qui n'est pas encore pris comme consistance, mais comme appendice et qui est assez bien manifeste dans ce qui prépare l'homme (comme on nous le dit... enfin! ou ce qui lui ressemble, ce qui n'est pas loin), c'est-à-dire le singe. Le singe se masturbe, c'est bien connu! Et c'est en quoi il ressemble à l'homme, c'est bien certain! Dans le concept, il y a toujours quelque chose de l'ordre de la singerie. La seule différence entre le singe et l'homme, c'est que le phallus ne consiste pas moins chez lui en ce qu'il a de femelle qu'en ce qu'il a de dit mâle, un phallus, comme je l'ai illustré par cette brève vision de tout à l'heure, valant son absence.

D'où l'accent spécial que le parlêtre met sur le phallus, en ce sens que la jouissance y ek-siste, que c'est là l'accent propre du Réel. Le Réel, en -106-

tant qu'il ek-siste, c'est-à-dire le Réel comme Réel, le Réel à la puissance deux. C'est tout ce qu'il connaît du deux ce parlêtre, c'est la puissance, soit un semblant par quoi il reste l'un, seul. C'est ce qu'on appelle l'être. Ceci de départ, un puissance deux égale un ($1^2 = 1$).
Il doit y avoir un lien (parce que je vous ai dit ça comme ça), indiqué dans son temps. Il doit y avoir un lien entre ça et le sens, soit ce par quoi le un s'applique si bien au zéro. C'est Frege qui en a fait la découverte, et j'ai jaspiné en son temps sur la différence entre *Sinn* et *Bedeutung,* c'est-à-dire quelque chose qui... où se voit la différence de zéro à un, tout en suggérant que ce n'est pas une différence. Il y a rien de si bien que l'ensemble vide pour suggérer le un.
Voilà. Alors, comment le Symbolique (le Symbolique comme ça que, dont j'ai fait remarquer simplement qu'il a son poids dans la pratique analytique), comment le Symbolique, c'est-à-dire ce que d'ordinaire on appelle le bla-bla, ou encore le Verbe - tout ça c'est pareil! comment cela cause-t-il le sens ? Voilà la question que je ne vous pose qu'à en avoir la réponse. Est-ce que c'est dans l'idée de l'inconscient ? Est-ce que c'est ça que je dis depuis le premier discours de Rome? - Points d'interrogation, hein! - C'est pas dans l'idée de l'inconscient, c'est dans l'idée que l'inconscient ek-siste - écrit, comme je l'écris; c'est-à-dire qu'il conditionne le Réel, le Réel de cet être que je désigne du parlêtre. Il nomme les choses, comme tout à l'heure je l'évoquais, là, à propos de ce batifolage premier de la Bible au Paradis Terrestre. Il nomme les choses pour ce parlêtre, c'est-à-dire que cet être qui lui-même est une espèce animale, mais qui en diffère singulièrement. Il n'est animal qu'en ceci (parce que ça veut rien dire animal, hein! ça ne veut rien dire que de caractériser l'animal par sa façon de se reproduire). Sexué ou pas sexué, un animal, c'est ça, c'est ce qui se reproduit.
Seulement, comment est-ce que cet animal est parasité par le Symbolique, par le bla-bla? Oui, là, il me semble, il me semble mais c'est peu probable, que je me distingue des gens de la même espèce animale, qui de mémoire d'homme (c'est le cas de le dire!), savent qu'ils parlent mais n'en font pas état exprès. Et ce qui montre qu'ils n'en font pas état exprès, ce n'est pas, bien sûr, qu'ils ne l'aient pas dit (tout s'est dit dans le bla-bla), ils n'en font pas état exprès pour ceci : ils rêvent de n'être pas les seuls, - ça, ça leur tient aux boyaux! Écrivez *laisseuls*, si
-107-

vous voulez, 1-a-i-s-s-e-u-l-s, pour évoquer le « laissés seuls » dans ce parlage.
De nos jours, ça se manifeste comme ça : par ce besoin frénétique de découvrir le langage chez les dauphins, chez les abeilles. Enfin! pourquoi pas! c'est toujours un rêve! Autrefois, ça avait d'autres formes, ce qui montre bien que c'est toujours un rêve. Ils rêvaient qu'il y a *au moins un* Dieu qui parle, et qui ne parle pas surtout sans que ça ait de l'effet. Qui cause! L'inouï, c'est cet embrouillage de pattes qui veut absolument qu'ils accotent ce Dieu de sub-parleurs : des anges, ils appellent ça! des commentateurs quoi!
Enfin, il y a quand même quelque chose de plus sérieux, n'est-ce pas, et qui est venu de ce fait qu'il y a tout de même une toute petite avance (pas un progrès, bien sûr!), parce qu'il y a pas de raison qu'on ne continue pas à s'embrouiller les pattes; c'est que dans la linguistique, c'est-à-dire sur le parlage, on distingue tout de même le « donner nom», le « nommer », le « consacrer une chose », d'un nom de parlotte. On voit quand même là, que c'est distinct de la communication. Que c'est là que la parlotte, à proprement parler, se noue, à quelque chose du Réel. *Naming oui! Naming.* Quel est le rapport de ce *naming,* comme le dit le titre d'un livre, avec la nécessité ?
L'inouï, c'est que depuis longtemps, n'est-ce pas, il y avait un nommé Platon qui s'est rendu compte qu'il y fallait le tiers, le troisième terme, de l'idée, de l'éidos - qui est quand même un très bon mot grec pour traduire ce que j'appelle l'Imaginaire, hein! parce que ça veut dire l'image! Il a très bien vu que sans l'éidos, il n'y avait aucune chance que les noms collent aux choses. Ça n'allait pas jusqu'au point qu'il énonce le nœud borroméen des trois, du Réel, du Symbolique, de l'Imaginaire. Mais c'est parce que le hasard ne le lui avait pas fourni : l'idée faisait, pour lui, la consistance du Réel. Néanmoins l'idée n'étant rien de son temps que de nommable, il en résultait ce qu'on a déduit; bien sûr! ce qu'on a déduit comme ça, avec le discours universitaire, le réalisme du nom. Il faut le dire, le réalisme du nom ça vaut mieux que le nominalisme du Réel : à savoir que le nom, ben ! mon Dieu! on y met n'importe lequel pour désigner le Réel. Le nominalisme philosophique, comme ça, - c'est pas pour que je marque une préférence, je marque simplement que le nominalisme est une énigme qui a ceci de sensible, qu'elle rend -108-

hommage à l'effet du nom sur le Réel, à savoir à ce que ça y ajoute qu'on le nomme. Tout ce que le nominalisme a pour se distinguer du réalisme du nom, fondé lui-même sur l'Imaginaire, c'est qu'il y a en moins un dire. On s'interdit d'avouer cet hommage, ça se retrouve dans le prestige de l'Université, mais ça ne nous paraît pas à nous, à nous autres analystes, constituer un avantage. Nous restons dans la pensée. Vous me direz que je m'en paie et même au point que ça vous fatigue, mais je ne vois pas pourquoi le fait de m'en payer, dans l'occasion, pourrait se traduire par autre chose qu'un effort pour m'en dépêtrer. Me dépêtrer de ce qui est fondamental pour la pensée, à savoir ce que j'appellerai l'imbécillité typique, typique du *mens,* de l'humeur humaine, à l'endroit du Réel qu'elle a pourtant à traiter. D'où l'urgence que le sens de ce mot Réel soit discernable.

Jusqu'à présent ce que j'ai dit là, à propos de la tradition, garde toute sa valeur. Il n'y a pas de plus monnayable que la religion - le *green pasture* - pour aller là droit au but, l'au-moins-un Dieu, hein! le vrai de vrai, c'est Lui - grand L ! Qui a appris au parlêtre à faire nom pour chaque chose? Le non-dupe du nom de nom de Nom-du-Père! (le Non-dupe-erre sans cela) pour le siste ou le zeste éternité. D'où il résulte tout de même, à prendre un peu de recul, que le Réel, c'est ce qui ek-siste au sens (en tant que je le définis par l'effet de lalangue sur l'idée, soit sur l'imaginaire supposé par Platon), à l'animal parlêtre (entre autres animaux-corps ou diable-au-corps, comme vous voudrez). Car pourquoi pas comme ça, puisqu'on est dans la débilité mentale, un débile mental en vaut un autre, pourquoi pas Platon ? Aristote qui lui, argumente sur l'idée d'âne, pour dire que l'âne est un âne, que c'est bien lui, et qu'il y a pas d'âne majuscule, hein, et ben! il anistote lui aussi !

Le Réel, faut concevoir que c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel. C'est l'aversion du sens, (1-apostrophe). C'est aussi, si vous voulez, l'aversion du sens dans l'anti-sens et l'ante-sens. C'est le choc en retour du Verbe, en tant que le Verbe n'est pas là que pour ça. Un ça qui n'est pas pour rien, s'il rend compte de ce dont il s'agit, à savoir de l'immondice dont le monde s'émonde, en principe, si tant est qu'il y a un monde. Ça ne veut pas dire qu'il y arrive hein! L'homme est toujours là. L'ek-sistence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le -109-

Réel tout court! Mais ça vaut bien de pousser ça jusqu'à l'élaboration du quanteur Ɓx, (il ek-situe tel x) qui plutôt qu'un x, ça vaudrait mieux oui! de dire une x pour qu'elle ek-situe dès lors, cette une, l'ek-sistence comme une. Voilà ce qu'il faut se demander, c'est à quoi elle ek-situe ? Elle ek-situe à la consistance idéique du corps, celle qui, ce corps, le reproduit, tout comme Platon le situe très bien, selon la formule (maintenant que nous contaminons) de l'idée du message prétendu des gènes. Elle ek-situe au symbolique en tant que le symbolique tourne en rond autour d'un trou inviolable, sans quoi le nœud des trois ne serait pas borroméen. Car c'est ça que ça veut dire le nœud borroméen, c'est que le trou, le trou du symbolique est inviolable.

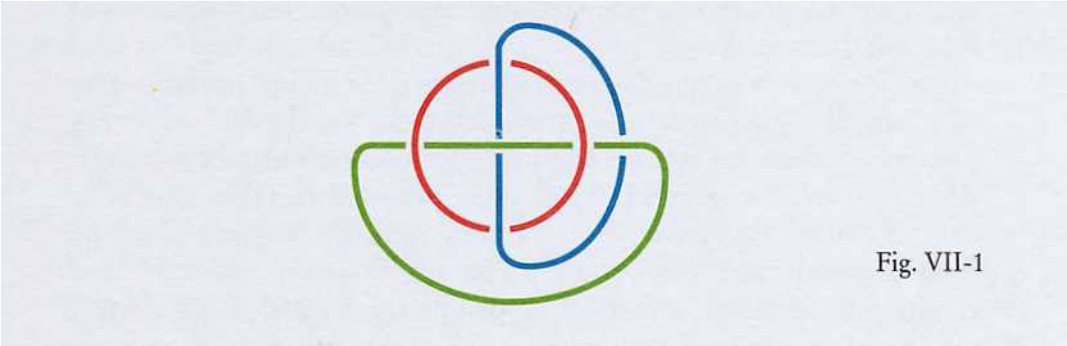


Fig. VII-1

Voilà. Alors pourquoi ne pas l'écrire comme ça, dans l'ordre où c'est le plus simple à écrire : le symbolique, ici [figure VII-1], c'est lui que je mets en rond, là, le symbolique s'imposant à l'imaginaire que je mets en vert, couleur de l'espoir, hein!

On voit comment le Réel y ek-situe, de ne pas plus se compromettre à se nouer avec le dit-symbolique en particulier, que ne le fait l'imaginaire. Alors là, je vous ai montré pendant que j'y étais que quel que soit le sens, n'est-ce pas, dans lequel on fait tourner cet Imaginaire et ce Réel, ils se croiseront, (comme il est ici mis à plat) de façon en tout cas à ne pas faire chaîne. Car l'indication ici, dans cette forme de croisement, c'est aussi bien que ces deux consistances peuvent être des droites à l'infini; mais que ce qu'il faut bien préciser, c'est que de quelque façon qu'on conçoive ce point à l'infini, qui a été rêvé par Desargues comme spécifique de la droite, une droite qui fait retour d'un de ses bouts à l'autre, il faut quand même mettre bien au point ceci, qu'il n'est aucunement question

qu'elle s'imagine se replier, sans que celle qui, d'abord, passait dessus, passe encore dessus l'autre.
Alors, ce à quoi nous venons c'est que, pour démontrer que le Nom-du-Père ça n'est rien d'autre que ce nœud, il y a pas d'autre façon de faire que de les supposer dénoués.
[Au tableau] Ne passons plus ce Symbolique devant l'Imaginaire. Faisons-le comme ça. Voilà dès lors ce que vous avez. Et alors, quelle façon de les nouer ? D'un rond qui, ces trois consistances indépendantes, les noue, il y a une façon qui est celle-là,

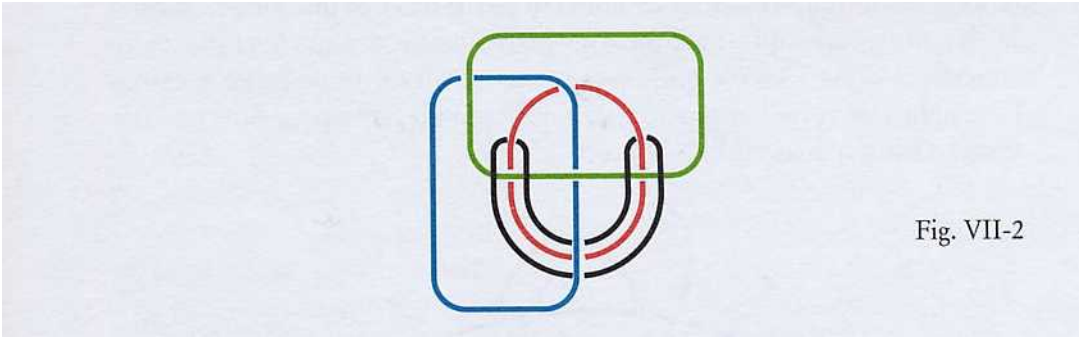


Fig. VII-2

que j'appelle du Nom-du-Père, c'est ce que fait Freud. Et du même coup je réduis le Nom-du-Père à sa fonction radicale qui est de donner un nom aux choses, avec toutes les conséquences que ça comporte, parce que ça ne manque pas d'avoir des conséquences! Et, jusqu'au jour notamment, ce que je vous ai indiqué tout à l'heure.
Je vous avais déjà fait un tracé, un tracé de ces quatre noués, comme tels. J'en avais même fait un qui était raté. Mais, le grand, le bon, c'est celui-là que je vous reproduis aujourd'hui mais de profil c'est-à-dire

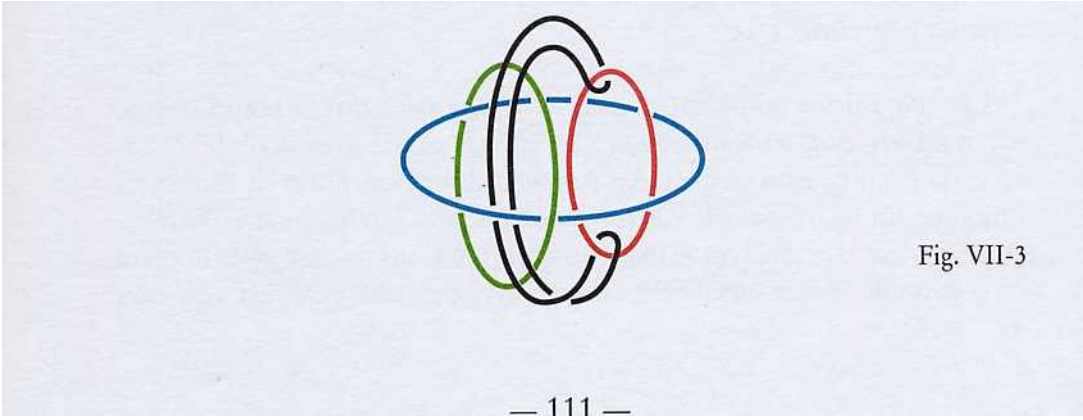


Fig. VII-3

— 111 —

qu'au lieu de le voir sagittal, je le vois transversal. C'est celui-là, le grand cercle dont je vous ai montré qu'à distinguer ces trois cercles comme ils sont dans une sphère armillaire, à savoir se contenant les uns les autres, on doit crocher le cercle le plus intérieur, passer par dessus le cercle le plus extérieur, en se mettant avant de revenir sur ce cercle le plus extérieur à l'intérieur du cercle moyen. C'est ça qu'exprimait le premier schème que)e vous avals livre.
Qu'est-ce qui ne voit pas que cette histoire nous laisse dans le trois, à savoir que comme on peut s'y attendre, ce qu'il en est de la distinction dans le Symbolique du donner-nom fait partir de ce Symbolique, comme le démontre ceci que l'adjonction de ce quatre est en quelque sorte superflue. C'est à savoir que ce que vous voyez là d'une façon particulièrement claire, (je l'ai répété parce qu'ici ça ne saute peut-être pas aux yeux) c'est que le nœud borroméen, c'est ça.

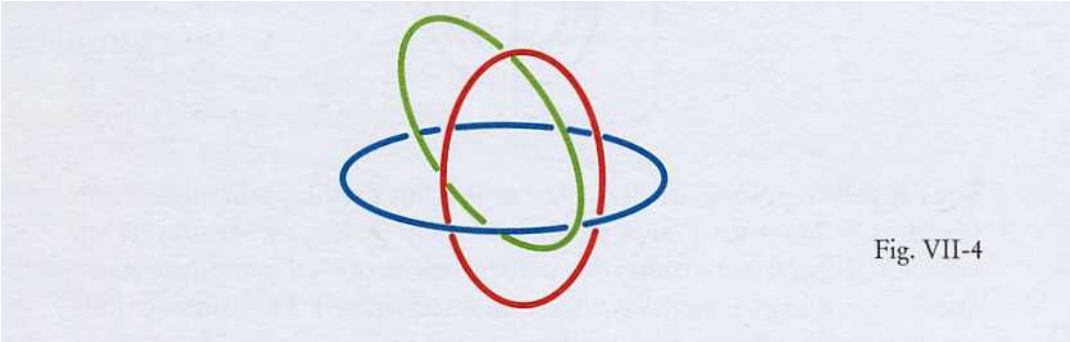
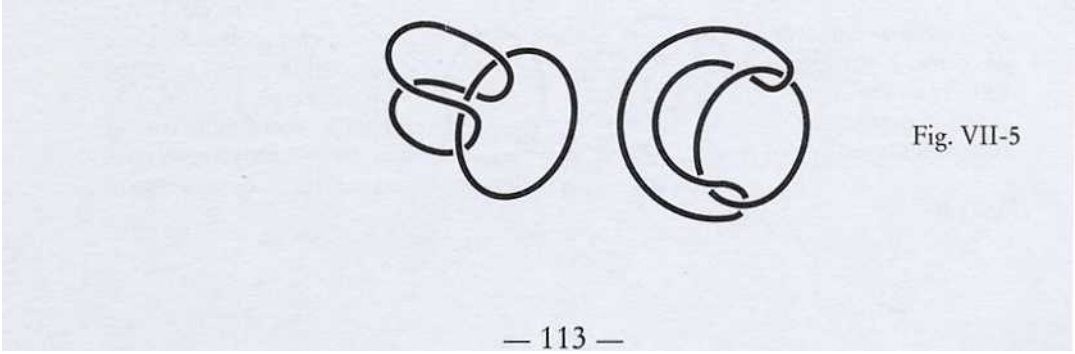


Fig. VII-4

C'est ça avant sa mise à plat d'une façon quelconque. Le nœud borroméen c'est ce qui, pour deux cercles qui se cernent l'un l'autre, introduit ce tiers pour pénétrer dans un des cercles de façon telle que l'autre, si je puis dire, soit par rapport au tiers amené dans le même rapport qu'il est avec le premier cercle.
Est-ce qu'il y a ici un ordre discernable ? Est-ce que le nœud borroméen est un tout, un tout concevable, c'est le cas de le dire, ou bien est ce qu'il implique un ordre ? Au premier abord, on pourrait dire qu'il implique un ordre dans le cas où chacun de ces cercles reste colorié - comme s'est exprimé très justement quelqu'un qui m'a envoyé un texte où il emploie le mot « colorié », ce qui dans l'occasion veut dire : où chacun
- 112 -

reste identifié à soi-même. On pourrait dire que s'ils sont coloriés, il y a un ordre : que 1, 2, 3, n'est pas 1, 3, 2. La question pourtant est à laisser en suspens. Il est peut-être au regard de tous les effets du nœud qu'il soit indifférent cet ordre : 1, 2, 3, 1, 3, 2, ce qui nous mettrait bien sûr la voie qu'ils ne sont pas à identifier. C'était en tant que trois faisant nœud, faisant nœud borroméen, c'est-à-dire dont aucun rond ne fait chaîne à aucun moment avec un autre des ronds, c'est en tant que tel qu'il nous faut supporter l'idée du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Ce qui me le suggère c'est ce que j'ai reçu d'un de ceux qui s'intéressent au nœud, je l'ai dit tout à l'heure: un nommé Michel Thomé m'a envoyé une petite lettre pour nie montrer que dans une certaine figure, figure que je n'ai pas contrôlée et que je n'ai jamais dessinée ici en tout cas, que dans une certaine figure, quelqu'un qui l'avait introduite dans la publication de mon séminaire XX, à fait ce qu'il appelle une erreur, et une erreur de perspective : il avait mis en valeur ceci que d'un cercle à l'autre des trois le premier à être noué à lui, la forme la plus simple du nœud borroméen, était, (comme je nie suis servi du terme) le cercle plié en deux oreilles. Celui qui a la bonté de m'éditer, (m-apostrophe), celui qui a la bonté de m'éditer, a fait cette erreur de perspective, - tout en gardant la forme pliée dans le même ordre,
[Au tableau] ici correspondant à ici, et ici correspondant à ici, et ainsi de suite - de considérer que les deux battants de ces deux oreilles simplement faisaient deux et de rte pas les croiser. D'où il résulte aussitôt cette suite de conséquences que Michel Thomé a fort bien vu : c'est à savoir que ces nœuds s'enlacent et que, par conséquent, **[Au tableau]** en coupant celui qui ici retiendrait ensemble ces deux boucles, ces deux oreilles dont je parlais tout à l'heure, aboutiraient à ce qu'il est facile clé voir, cette figure-ci d'abord, voire celles-ci à l'extrême, où l'on voit bien que ces nœuds sont enlacés.



Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas tout car, comme tout de suite Michel Thomé l'a très bien déduit, c'est qu'il en résulterait un nœud borroméen d'un type spécial, qui serait tel qu'à nous limiter ici, par exemple, à quatre.

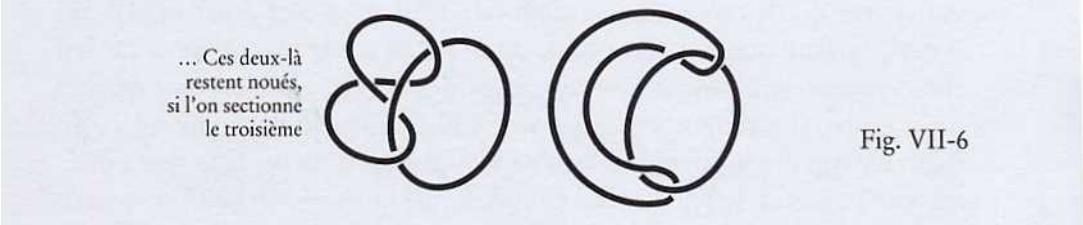


Fig. VII-6

Mais vous pouvez voir que ça fonctionne aussi bien à trois, puisque je vous l'ai fait remarquer, ces deux-là restent noués, soit celui-ci, soit celui-là, restent noués, si l'on sectionne le troisième - pas besoin donc d'en mettre quatre.
Pour s'apercevoir de ceci, que les quatre mettent seulement en évidence, c'est qu'il n'y a moyen de manifester le borroméanisme de ce nœud par exemple à quatre, qu'à trancher un seul d'entre eux, à savoir celui que nous pouvons appeler ici le dernier, moyennant quoi chacun des autres se libérera de son suivant jusqu'au premier. Mais si l'on peut dire, il faut faire là une distinction, ils ne se libéreront pas ensemble, ils se libéreront l'un après l'autre. Alors qu'au contraire, si vous commencez de couper celui que je viens d'appeler le premier, tous les autres jusqu'au dernier resteront noués. Il y a là quelque chose de tout à fait intéressant qui démontre quelque chose de particulier à certains nœuds, qu'on peut appeler borroméens dans un sens mais non pas dans l'autre. Ce qui évoque déjà l'idée du cycle et de l'orientation.
... Un nœud borroméen d'un type spécial, à nous limiter à quatre.

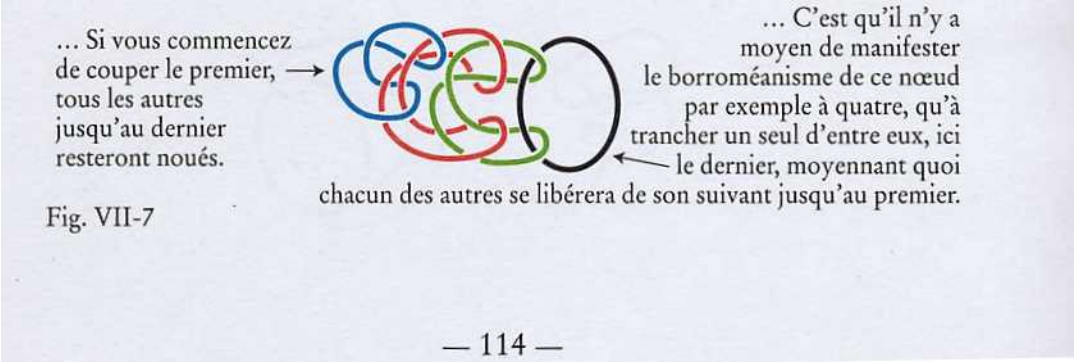


Fig. VII-7

je n'insiste pas parce que je pense qu'il n'y a vraiment que ceux qui se vouent à une étude serrée de ce nœud, qui peuvent y prendre un véritable intérêt.

[Au tableau] Ici j'avais moi-même dessiné un nœud qui n'a d'intérêt que de ne pouvoir pas être produit de cette erreur de perspective à laquelle Michel Thomé a donné sa fécondité. Il n'est strictement productible que d'être fait exprès, si je puis dire, de la confusion des deux boucles qui tiennent de chaque côté les formes d'oreilles qui sont celles que j'ai proposées comme la forme la plus simple pour engendrer le nœud borroméen. Vous le voyez ici. Ici pourrait être un nœud externe, un rond externe qui tiendrait ces deux boucles, ces deux boucles d'oreilles, pourquoi ne pas le dire, et ainsi de suite si vous réunissez ces deux nœuds, ces deux ronds, (j'y ai déjà fait allusion en son temps) vous obtenez la forme suivante qui est une boucle tout à fait distincte des formes que j'appellerai à cette occasion, si je puis dire, thoméennes, c'est-à-dire celles qui sont produites d'une erreur de perspective telle que celle-ci, voire d'une erreur de perspective telle que celle-là qui n'est pas la même.

je n'insiste pas et je poursuis ce qu'il en est du Nom-du-Père, pour le ramener à son prototype et dire que Dieu, Dieu dans l'élaboration que nous donnons à ce Symbolique, à cet Imaginaire et à ce Réel, Dieu est la femme rendue toute. je vous l'ai dit : elle n'est pas-toute. Au cas où elle ek-sisterait d'un discours qui ne serait pas de semblant, nous aurions cet Ɓx que je vous ai noté autrefois, Ɓx tel que Φx; le Dieu de la castration. C'est un vœu qui vient de l'Homme, avec un grand h, un vœu qu'il ek-siste des femmes qui ordonneraient la castration. L'ennui c'est qu'il y en

-115-

a pas, que, conformément à ce que j'ai écrit dans une première formulation -Бx Φx qui était corrélative de la pas-toute, -á x Φx, il n'ek-siste pas la femme, je l'ai dit. Mais le fait qu'il n'ek-siste pas la femme, la femme-toute, n'implique pas, contrairement à la logique aristotélicienne qu'il y en ait qui ordonnent la castration. « Gardez ceci qui est le plus aimé » qu'elles disent, dans Rabelais; naturellement, ça ressort du comique, comme je vous le disais tout à l'heure.
Ce néanmoins pas-toute, ça ne veut pas dire qu'aucune dise le contraire, qu'il existe un x de la femme qui formule le «ne le gardez pas »; très peu pour elles, le dire que non. Elles disent rien simplement. Elles ne disent rien, sinon en tant que la-toute dont j'ai dit que c'était Dieu tout à l'heure, la-toute, si elle existait. Il n'y en a pas pour porter la castration pour l'Autre et ceci est au point que le phallus tel que je l'ai indiqué tout à l'heure, ça n'empêche pas qu'elle se le voudrait, comme on dit. Rien de plus phallogocentrique, comme on l'a écrit quelque part à mon propos, rien de plus phallogocentrique qu'une femme, à ceci près qu'aucune ne-toute le veut, ledit phallus. Elles en veulent bien chacune, à ceci près que ça ne leur pèse pas trop lourd. C'est tout à fait comme ce que j'ai mis en valeur dans le rêve dit de « la belle bouchère»; le saumon fumé, comme vous savez, elle en veut bien à condition de ne pas en servir. Elle ne le donne qu'autant qu'elle ne l'a pas. C'est ce qu'on appelle l'amour. C'est même la définition que j'en ai donné : donner ce qu'on n'a pas, c'est l'amour. C'est l'amour des femmes, pour autant, c'est-à-dire que c'est vrai que, une par une, elles ek-sistent. Elles sont réelles et même terriblement, elles ne sont même que ça. Elles ne consistent qu'en tant que le symbolique ek-siste, c'est-à-dire ce que je disais tout à l'heure, l'inconscient. C'est bien en quoi elles ek-sistent comme symptôme, dont cet inconscient provoque la consistance, ceci apparemment dans le champ mis à plat du Réel. C'est ce qu'il faut appeler réellement, ce qui veut dire (on ne fait pas assez attention à cette distinction de l'adverbe et de l'adjectif), à la façon du Réel, mais en réalité à la façon dont s'imagine dans le Réel, (je n'ai pas besoin de refaire le schéma, je pense) dont s'imagine dans le Réel l'effet du Symbolique.
[Au tableau] Ce qu'il faut quand même que je dessine, ouais! Voilà. Voilà le symptôme, l'effet du Symbolique, en tant qu'il apparaît dans le Réel, et même c'est dans cette direction-là.
-116-

Je m'excuse auprès de Soury qui m'a envoyé un très beau petit schéma concernant le nœud borroméen dont je n'aurai pas le temps de parler aujourd'hui; je vais quand même lui indiquer quelque chose, c'est que ces deux schémas qu'il m'envoie justement comportent une orientation, une direction. En d'autres termes, que ces trois éléments essentiels du nœud borroméen sont orientés d'une façon, si je puis dire, centrifuge. A quoi il m'oppose la forme contraire, celle où les trois sont (j'ai dit tout à l'heure centrifuge ? C'est un lapsus) centripètes, à quoi il m'oppose la forme centrifuge. Je lui fais remarquer ceci comme ça au passage, c'est qu'à ne pas identifier, c'est-à-dire colorier ces trois ronds, à ne pas spécifier lequel est le Symbolique et lequel est le Réel, ces nœuds, bien loin d'être intransformables l'un dans l'autre, ne sont que le même, vu d'un autre côté. Je dois y ajouter ceci que si vous faites de ceci le Réel, à prendre les choses de l'autre côté, le Réel et le Symbolique sont inversés, ce qui n'est pas prévu dans son schéma. Et ça nous laisse pourtant intacte la question de savoir, celle que j'ai posée tout à l'heure, s'il est indifférent que dans cette forme [figure VII - 4] (cette forme non mise à plat), que dans cette forme l'ordre ek-siste ou n'ek-siste pas. Je me permets de lui signaler qu'il y a distinction entre l'ordre des trois termes, l'orientation donnée à chacun et l'équivalence des nœuds.

Ceci dit, je pourrais et je fais remarquer que l'idée de suppléer à la femme irréelle, ce n'est pas pour rien. Que les imbéciles de L'amour fou s'intitulaient eux-mêmes surréalistes; ils étaient eux-mêmes, je dois dire, symptômes, symptômes de l'après-guerre de 14, à ceci près que symptômes sociaux. Mais il n'est pas non plus dit que ce qui est social ne soit pas lié à un nœud de ressemblance. Leur idée donc de suppléer à la femme qui n'ek-siste pas (comme la, à la femme dont j'ai dit enfin que c'était bien là le type même de l'errance), les remettait dans le biais, dans l'ornière du Nom-du-Père, du Père en tant que nommant, dont j'ai dit que c'était un truc émergé de la Bible, mais dont j'ajoute que c'est pour l'homme une façon de tirer son épingle phallique du jeu.

Qu'un Dieu, mon Dieu! aussi tribal que les autres mais peut-être employé avec une plus grande pureté de moyens, n'empêche pas ceci qu'il nous faut toucher du soupèsement, de la façon même de jouer de ce nœud. C'est que ce Dieu tribal, qu'il soit celui-là ou bien un autre, n'est que le complément bien inutile, c'est ça qu'il exprime, de la conjugaison

de ce nœud quatre au Symbolique (Figure. VII - 3). C'est le complément bien inutile du fait que c'est le signifiant un et sans trou, sans trou dont il soit permis de se servir dans le nœud borroméen, qui, à un corps d'homme asexué par soi (Freud le souligne), donne le partenaire qui lui manque. Qui lui manque comment? Du fait qu'il est, si je puis dire, aphligé (aphligé à écrire comme ça) aphligé réellement d'un phallus qui est ce qui lui barre la jouissance du corps de l'Autre. Il lui faudrait un Autre de l'Autre pour que le corps de l'Autre ne soit pas pour le sien du semblant, pour qu'il ne soit pas si différent des animaux, de ne pouvoir comme tous les animaux sexués faire de la femelle, le Dieu de sa vie. Il y a pour le mental de l'homme, c'est-à-dire l'Imaginaire, l'affliction du Réel phallique cause de quoi il se sait n'être que semblant de pouvoir. Le Réel, c'est le sens en blanc, autrement dit le sens blanc par quoi le corps fait semblant. Semblant dont se fonde tout discours, au premier rang, le discours du maître qui, du phallus, fait signifiant indice 1. Ce qui n'empêche pas que si dans l'inconscient il n'y avait pas une foule de signifiants à copuler entre eux, à s'indexer de foisonner deux par deux, il n'y aurait aucune chance que l'idée d'un sujet, d'un pathème du phallus dont le signifiant c'est l'Un qui le divise essentiellement, vienne au jour. Grâce à quoi il s'aperçoit qu'il y a du savoir inconscient, c'est-à-dire de la copulation inconsciente; d'où l'idée folle de ce savoir en faire semblant à son tour par rapport à quel partenaire ? Sinon le produit de ce qui se produit, d'une copulation aveugle, c'est le cas de le dire, car seuls les signifiants copulent entre eux dans l'inconscient, mais les sujets pathématiques qui en résultent sous forme de corps sont conduits, mon Dieu! à en faire autant : baiser qu'ils appellent ça. C'est pas une mauvaise formule. Car quelque chose les avertit qu'ils ne peuvent faire mieux que de suçoter le corps signifié autre, autre seulement par quelque écrit d'état civil. Pour en jouir, ce qui s'appellerait en jouir comme tel, il faudrait le mettre en morceaux, hein! Non pas qu'il y ait pas pour cela chez l'autre corps des dispositions, comme ça, d'être né prématuré, c'est pas inconcevable. Le concept là, ne manque pas. On appelle ça le sado-masochisme, je ne sais pas pourquoi. Mais ça ne peut que se rêver de l'inconscient naturellement puisque c'est la voie dont il faut dire, dont il faut dire que c'est paumé de la dire royale.
Roi, un nom de plus, un nom de plus dans l'affaire et dont chacun sait - 118-

que ça rejaillit toujours de l'affaire du Nom-du-Père. Mais, c'est un nom à perdre comme les autres, à laisser tomber dans sa perpétuité. Les Noms-du-père hein! Les Ânons du Père, quel troupeau j'en aurais préparé pour lui faire, ou leur faire, rentrer dans la gorge leur braiment si j'avais fait mon séminaire. J'aurais (h) uni, mot qui vient de *hune* femme, quelque ânerie nouvelle. Mais pourquoi ces hanes-à-liste, à liste d'attente bien entendu, faisaient la queue aux portes de *l'Interfamiliale Analytique Association* et Anna freudonnait en coulisse le retour au berceau en me bricolant des motions d'ordre gratinées ? Je ne suis certes pas insensible à la fatigue d'ek-sisterre. Terre! terre! qu'on croit toujours atteindre! Enfin! Je n'ai depuis que persévéré dans mon erre. « Laurent, serrez mon haire avec ma discipline » [1], car celle-ci en bénéficie.

1 - Molière, *Le Tartuffe ou l'imposteur,* Acte III, Scène 2, vers 853. «Haire, petit vêtement de tissu de crin en forme de corps de chemise, qui est rude et piquant, que les religieux austères ou les dévots mettent sur leur chaire pour se mortifier et faire pénitence. Il s'en fait en forme de réseaux, afin qu'il y ait des nœuds qui incommodent davantage. Les chartreux portent perpétuellement la haire, » (Furetière).

-120-

Leçon VIII 18 mars 1975

- Soury, où êtes-vous ? Bon! alors, vous avez distribué ? J'ai vu, hein! Bon, vous en avez distribués combien?
- Il y a trois textes en cent cinquante exemplaires chacun. - Comment?
- Il y a trois textes en cent cinquante exemplaires chacun.
- Ouais! Alors personne n'en a ! C'est bien ennuyeux! Vous m'aviez dit que vous en feriez... distribueriez cinq cents ?
- On peut en amener d'autres la prochaine fois, mais là on en a amené que cent cinquante.
- Oui, non mais c'est très gentil déjà de votre part, c'est pas un reproche que je vous fais, c'est très gentil déjà de votre part, seulement, seulement c'est... il y en a à qui ça va manquer. Ça va leur manquer d'ailleurs uniquement parce que les autres l'ont!

Bon! alors je suis forcé de dire, pour ceux qui ne l'ont pas, ce qu'il y a dans ces papiers que Pierre Soury et Michel Thomé ont distribués. Il y a ce quelque chose dont vous avez vu la dernière fois - je ne peux pas dire, l'explication, parce que justement je ne l'ai pas expliqué vraiment. Ce dessin qui, me semble-t-il, pour autant que j'en sache quelque chose, qui est une trouvaille, une trouvaille que Michel Thomé a faite sur une certaine figure 6[1], qui est quelque part dans mon dernier séminaire, celui -121-

qui s'appelle, qui est intitulé *Encore.* Il a fait là la trouvaille d'une erreur, d'une erreur dans ce dessin.
Je présume, je ne peux pas en dire plus, je présume que c'est une erreur heureuse - *felix culpa,* comme on dit. C'est une erreur heureuse si c'est à l'occasion de cette erreur que Michel Thomé, - mais peut-être l'avait-il inventé tout seul -, avait inventé tout seul ceci que j'ai indiqué, (enfin! la dernière fois, dans un de ces papiers que j'ai fait coller au tableau) et qui démontre qu'il y a en somme, qu'il est possible de figurer - je ne dis pas écrire -, de figurer des nœuds borroméens tels (disons les choses rapidement) qu'ils ne se défassent que par un bout, qu'à partir d'un bout. Si, (ah! c'est pas facile!) si on attaque donc un quelconque, un quelconque des ronds de ficelle qui sont noués d'une certaine façon, - précisément d'une façon non borroméenne puisque si elle était borroméenne, il suffirait de rompre un quelconque pour que tous les autres soient immédiatement indépendants les uns des autres, alors que la définition de ces nœuds, de ces nœuds tels qu'ils ne se défassent que par un bout, ça signifie qu'à attaquer n'importe lequel, ce n'est que dans un sens, et pas dans l'autre, que tous se dénouent - mais dans le sens où tous se dénouent, c'est un par un et non pas immédiatement qu'il convient de les dénouer.
Je ne sais pas si c'est à l'occasion de cette erreur ou de son cru que Michel Thomé a fait, ce que j'appelais tout l'heure, cette trouvaille. Il est peut-être là, alors qu'il le dise! il est là ?
- Vous l'avez faite à l'occasion de l'erreur, la trouvaille ? C'est à l'occasion de l'erreur? Oui? C'est bien ce que je dis, c'est une heureuse erreur! Mais ceci prouve à tout le moins ceci, c'est que (je dois dire ma surprise parce que j'en ai pas tous les jours des preuves), je ne parle pas absolument sans effet. Vous me direz que ces effets, je ne peux pas les mesurer puisqu'on ne m'en donne pas trace. Mais enfin, justement, c'est ce dont je sais gré à ce couple d'amis, Soury et Thomé, c'est de m'en donner trace, c'est encourageant quand même! J'aimerais bien en avoir de temps en temps, d'autres traces! Il faut dire qu'on y regarde à deux fois avant de me les donner, - non sans raison d'ailleurs parce qu'il se pourrait très bien que les traces que j'en recueille, ne soient pas aussi solides, ne soient pas aussi faites nœuds.
Ça donne évidemment une idée que ces nœuds, c'est quelque chose -122-

d'assez original, dirai-je, avec l'ambiguïté peut-être, je n'en suis pas sûr, de l'originel. Ce qu'ils confirmeraient, ce serait que c'est pas tellement facile d'y remonter, et puis, ça ne veut pas dire, l'originel, que ça soit de ça qu'on parte. Il est même tout à fait sûr qu'historiquement ben ! disons... ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval, le nœud borro méen ! On s'y est intéressé très tard. Disons que, si tant est que j'ai l'ombre d'un mérite, (je ne sais pas ce que ça veut dire d'ailleurs, « mérite»), c'est que quand j'ai eu vent de ce truc, le nœud borroméen (j'ai trouvé ça dans les notes d'une personne que je rencontre de temps en temps et qui l'avait recueilli au séminaire de Guilbaud) il y a une chose certaine, c'est que j'ai eu immédiatement enfin! la certitude que c'était là quelque chose de précieux. Précieux pour moi, pour ce que j'avais à expliquer.

J'ai immédiatement fait le rapport de ce nœud borroméen avec ce qui, dès lors, m'apparaissait comme des ronds de ficelle. Quelque chose de pourvu d'une consistance particulière, qui reste à appuyer et qui était pour moi reconnaissable dans ce que j'avais énoncé dès le départ de mon enseignement; lequel, sans doute, je n'aurais pas émis, y étant peu porté de nature, sans un appel, un appel lié de façon plus ou moins contingente à, disons, une crise dans le discours analytique. Il est possible qu'avec le temps, je me serais aperçu qu'il fallait quand même cette crise, la dénouer, mais il a fallu des circonstances pour que je passe à l'acte.

Donc, ces nœuds borroméens me sont venus comme bague au doigt et j'ai tout de suite su que ça avait un rapport qui mettait le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel dans une certaine position les uns par rapport aux autres; dont le nœud m'incitait à énoncer quelque chose qui (comme je l'ai dit déjà ici), les homogénéisait.

Qu'est-ce que veut dire homogénéiser? C'est évidemment, comme le remarquait précédemment Pierre Soury dans une petite note qu'il m'a communiquée (parce que je tiens beaucoup rendre à chacun son dû), qu'ils ont quelque chose de pareil. Comme le même Pierre Soury me faisait remarquer: « du pareil au même » (c'est de lui), « du pareil au même, il y a la place pour une différence ». Mais mettre l'accent sur le « pareil », c'est très précisément en ça que consiste l'homogénéisation, la poussée en avant de l'ô~totos qui n'est pas « le même », qui est « le pareil ». Qu'est-ce qu'ils ont de « pareil » ? Eh bien! c'est ce que je crois devoir -123 -

désigner du terme de consistance, ce qui est déjà avancer quelque chose d'incroyable! Qu'est-ce que la consistance de l'Imaginaire, celle du Symbolique et celle du Réel peuvent avoir de commun? Est-ce que par ce mode, cet énoncé, je vous rend sensible (il me semble que c'est difficile de vous le rendre plus sensible), que le terme de consistance dès lors ressortit à l'Imaginaire.

Ouais! Ici je m'arrête pour faire une parenthèse destinée à vous montrer que le nœud, c'est pas facile de le figurer. je ne dis pas de *se* le figurer, parce que dans l'affaire, j'élimine tout à fait le sujet qui se le figure, puisque je pars de la thèse que le sujet c'est ce qui est déterminé par la figure en question, déterminé, non pas d'aucune façon qu'il en soit le double, mais que c'est des coincements du nœud, de ce qui dans le nœud détermine des points triples du fait du serrage du nœud que le sujet se conditionne.

je vais peut-être tout à l'heure vous le rappeler sous forme de dessin au tableau. Quoi qu'il en soit, le figurer, ce nœud, n'est pas commode. je vous en ai donné déjà des preuves en cafouillant plus ou moins moi-même à tel ou tel petit dessin que j'ai fait; quoi qu'il en soit le dernier épisode de mes rapports avec le nommé Pierre Soury consiste, c'est bien le cas de le dire, en ceci qui est certainement bien étrange. C'est qu'après avoir accédé une première fois à ce qu'il avait avancé, avancé à très juste titre, à savoir qu'il y avait dans le Réel du nœud borroméen, un Réel auquel vous ajoutez ceci que chacun des ronds vous l'orientez.

L'orienter, c'est une affaire qui semble ne concerner que chacun des ronds. Il y aurait une autre façon, ces ronds, (ne disons pas de les reconnaître, car reconnaître ça serait déjà entrer dans toutes sortes d'implications), disons de les différencier, ça serait de les colorier. Vous sentez bien toute la distance qu'il y a entre le coloriage (et c'est là quelque chose qui devrait rentrer au niveau où Goethe a pris les choses : mais il y en a pas la moindre trace dans *La théorie des couleurs)* et un niveau où ceyar quoi la couleur est quelque chose qui est gros de différenciation. Evidemment, il y a une limite, à savoir qu'il n'y a pas un nombre infini de couleurs. Il y a des nuances sans doute. Mais grâce à la couleur, il y a de la différence.

J'avais posé la question à un de mes précédents séminaires : si ces nœuds, j'en avais pris un, un peu plus compliqué que le nœud borroméen

-124-

à trois, non pas qu'ils ne fussent pas trois, mais j'avais posé la question de savoir si ce nœud n'était qu'un, à savoir si l'introduction de la différenciation dans le nœud laissait le nœud non pas «pareil», mais toujours le « même ». Il est effectivement toujours le même, mais il n'y a qu'une seule façon de le démontrer, c'est de démontrer que dans tous les cas, (qu'est-ce que veut dire « cas » ?), il est réductible au « pareil ».
C'est bien en effet ce qui est arrivé. C'est que j'étais en effet bien convaincu qu'il n'y a qu'un nœud colorié, mais j'ai eu un flottement, c'est ça que j'appelle ma dernière aventure concernant le nœud orienté. Parce qu'« orienté » ça concerne un oui ou un *non* pour chacun des nœuds et je me suis laissé, là, égarer par quelque chose qui tient au rapport de chacun de ces oui ou *non* avec les deux autres. Et pendant un moment, je me suis dit - je n'ai pas été jusqu'à me dire qu'il y avait huit nœuds (je ne suis pas si bête!), à savoir 2 x 2 x 2 x 2, « *oui ou non » x « oui ou non » x «oui ou non » x «oui ou non ».* je n'ai même pas été jusqu'à penser qu'il y en avait quatre, mais je ne sais pas pourquoi je me suis cassé la tête sur le fait qu'il y en avait deux, et ce n'est pas quand même quelque chose qui soit sans portée. Qu'après l'avoir demandé de façon expresse, j'ai obtenu de Pierre Soury, qui, je l'espère, vous en fera la distribution la prochaine fois, j'ai obtenu, (vais-je dire la démonstration ?) ce que je demandais, à savoir la monstration qu'il n'y a qu'un nœud borroméen orienté. La monstration en question, que Pierre Soury m'a communiquée dans les délais, si je puis dire (il n'est pas sans mérite), il a fallu qu'il se [la colletinne], c'est cotonneux à démontrer, il m'a fourni à temps pour que je le lise et que j'en sois bien convaincu, la monstration sinon la démonstration, la monstration que de nœud orienté, il n'y en a qu'un, bel et bien le même.
La seule chose à quoi ceci nous conduit et, là, c'est lui que J'interpelle, c'est ceci : c'est que ce pareil qu'il réduit au même, il ne peut le faire qu'à partir de ce quelque chose sur quoi je l'interroge à cette occasion. C'est : pourquoi faut-il pour qu'on la figure, cette monstration, pourquoi faut-il en passer par ce que j'appelle, et que j'ai déjà appelé, ma mise à plat du nœud ?
C'est quelque chose qui mérite d'être individualisé, cette mise à plat. Parce que, comme je pense que vous l'avez déjà vu par ce crayonnage qu'il a bien fallu que je fasse sur un tableau (c'est-à-dire mise à plat, un

-125-

crayonnage perspectif), vous avez bien pu voir que si ce nœud n'est pas du tout de sa nature un nœud plat, bien loin de là! le fait qu'il faille passer par la mise à plat pour mettre en valeur la mêmeté du nœud, quelle que soit l'orientation que vous donnez à chacun (ce qui, je l'ai déjà fait sentir, indiqué, évoquerait qu'il y en aurait huit) je vous ai dit que je m'y suis pas laissé prendre. Mais enfin! quand même je me suis encore empêtré à penser qu'il y en avait deux. Cela prouve simplement l'extraordinaire débilité de la pensée, au moins de la mienne; et d'une façon générale que la pensée, celle qui procède par ce que j'ai dit tout à l'heure d'un *oui ou non,* la pensée, il convient d'y regarder à deux fois avant d'accepter ce qu'il faut bien intituler, du verdict.

Est-ce qu'il n'y a pas, si je puis dire, une sorte de fatum de la pensée qui, en l'attachant de trop près au vrai, lui laisse glisser entre les doigts, si je puis dire, le Réel ? C'est bien ce que j'ai fait surgir la dernière fois par une remarque sur le concept en tant que ce n'est pas la même chose, le concept, que la vérité; en tant que le concept ça se limite à la prise comme le mot *capere* implique, et qu'une prise, ce n'est pas suffisant pour s'assurer que c'est le Réel qu'on a en main.

Voilà! Ces propos que je vous tiens, que vous avez, je ne sais pas pourquoi, la patience d'accepter, font qu'il m'est impossible de vous avertir à tout instant de ce que je fais en vous parlant. Que je fasse quelque chose qui vous concerne, votre présence en est la preuve, mais ça ne suffit pas pour dire sous quel mode cela se passe. Dire que vous y comprenez quelque chose n'est même pas certain, pas certain au niveau où se soutient ce que je dis; mais il y a quand même quelque chose qui est digne et c'est bien pour situer ce quelque chose (je le dis sous cette forme) que « on se comprend ». Il est difficile de ne pas sentir, dans le texte même de ce qui est dit - dans le sens, que : « on se comprend » n'a pas d'autre substrat que « on s'embrasse». Et je vois quand même que c'est pas là tout à fait ce que nous faisons, et qu'il y a là une équivoque, une équivoque qui, il faut le dire, comme toutes les équivoques a une face de saloperie, pour appeler les choses par leur nom. Et ce dont je m'efforce, disons, c'est de mettre un peu d'humour dans la reconnaissance de cette saloperie comme présence!

C'est bien ce qui donne son poids à la façon dont je tranche le nœud en énonçant ce point dont il convient bien de préciser la portée, qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

-126-

Qu'est-ce que ça veut dire, quand je le dis ? Ça veut pas dire que le rapport sexuel ne traîne pas les rues! Et qu'en mettant en évidence qu'il faut tout recentrer sur ce frotti-frotta (ce fricotage, pour faire appel à quoi! au Réel! au Réel du nœud), Freud n'a pas bien sûr fait un pas, un pas qui d'ailleurs consistait, n'est-ce pas, tout simplement à s'apercevoir que depuis toujours on ne parlait que de ça : que tout ce qui s'était fait de philosophie suait le rapport sexuel à plein bord.

Alors, qu'est-ce que ça veut dire si j'énonce qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? C'est désigner un point très local, manifester la logique de la relation, marquer que R pour désigner la relation, R à mettre entre x et y, c'est entrer d'ores et déjà dans le jeu de l'écrit, et que, pour ce qui est du rapport sexuel, il est strictement impossible d'écrire x R y, d'aucune façon, qu'il n'y a pas d'élaboration logicisable et du même coup mathématisable du rapport sexuel.

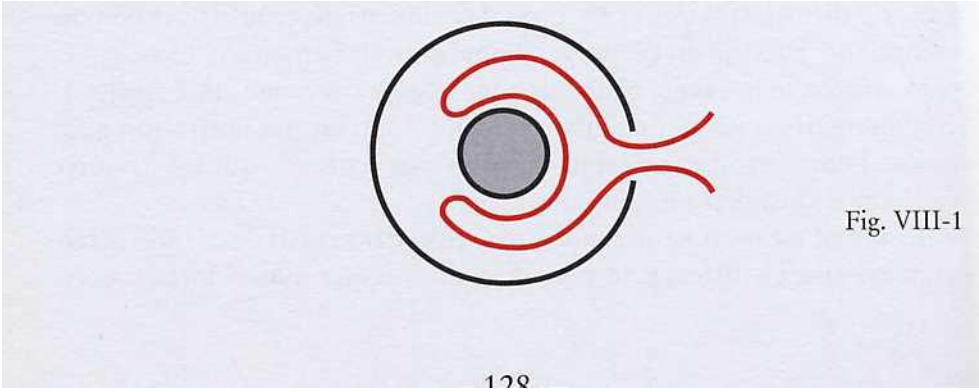
C'est exactement l'accent que je mets sur cet énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel », et c'est donc dire que sans le recours à ces consistances différentes (pour l'instant je ne les prends que comme consistances), à ces consistances différentes qui pourtant se distinguent d'être nommées Imaginaire, Symbolique, et Réel, sans le recours à ces consistances en tant qu'elles sont différentes, il n'y a pas de possibilité de frotti-frotta. Qu'il n'y a aucune réduction possible de la différence de ces consistances à quelque chose qui s'écrirait simplement d'une façon qui se supporte, je veux dire qui résiste à l'épreuve de la mathématique et qui permette d'assurer le rapport sexuel.

Ces modes qui sont ceux sous lesquels j'ai pris la parole, Symbolique, Imaginaire et Réel, je ne dirai pas du tout qu'ils soient évidents. Je m'efforce simplement de les é-vider, ce qui ne veut pas dire la même chose parce qu'« évider » repose sur vide et qu'« évidence » repose sur « voir ». Est-ce à dire que j'y crois ? J'y crois dans le sens où ça m'affecte comme symptôme. J'ai déjà dit ce que le symptôme doit à l'y croire. Et ce à quoi je m'efforce, je m'essaie, c'est à donner à ce J'y crois, une autre forme de crédibilité. Il est certain que j'y échouerai. Ce n'est pas une raison pour ne pas l'entreprendre, ne serait-ce, pour démontrer ce qui est l'amorce de l'impossible, déjà mon impuissance.

Le nœud est supposé par moi être le Réel dans le fait de ce qu'il détermine comme ek-sistence, je veux dire, dans ce par quoi il force un certain

-127-

tain mode de « tourne autour», le mode sous lequel ek-siste un rond de ficelle à un autre, voilà sur quoi j'en arrive à déplacer la question, par elle-même insoluble, de l'objectivité.
Ça me semble moins bébête, l'objectivité ainsi déplacée, ça me semble moins bébête que le noumène; parce que, (tâchez de penser un peu ce sur quoi on s'obstine depuis plus de deux millénaires d'histoire) le noumène, conçu par opposition au phénomène, il est strictement impossible de ne pas faire surgir à son propos - mais vous allez le voir c'est d'un après-coup - de ne pas faire surgir à son propos la métaphore du trou.
Rien à dire sur le noumène, sinon que la perception a valeur de tromperie. Mais pourquoi, là, ne pas faire remarquer que c'est nous qui la disons tromperie, cette perception ? Car la perception à proprement parler ne dit rien précisément. Elle ne dit pas, c'est nous qui lui faisons dire, nous parlons tout seuls. C'est bien ce que je dis : à propos de n'importe quel dire, nous prêtons notre voix. Ça c'est une conséquence : le dire, ce n'est pas la voix, le dire est un acte.
Alors, si le noumène ce n'est rien d'autre que ce que je viens d'énoncer comme trou, peut-être ce trou, de le retrouver dans notre Symbolique nommé comme tel et à partir de la topologie du tore (du tore en tant que distingué de la sphère par un mode d'écriture dont se définissent aussi bien homo- que *homéo-,* que *auto-morphisme)* dont le fondement est toujours la possibilité de se fonder sur ce qu'on appelle une déformation continue (et une déformation qui se définit de rencontrer ce qui fait obstacle - c'est ça la topologie - d'une autre corde supposée consister), c'est ça qui fait le tore (t-o-r-e) que j'appellerais bien à l'occasion le tore-boyau.
Est-ce que pour vous figurer le tore d'une façon qui soit bien sensible...



-128-

[Au tableau] Voilà un tore [figure VIII-1], faites-y un trou, introduisez la main et attrapez ce qui est au centre, au centre du tore. Ça laisse comme ça un sentiment dont le moins qu'on puisse dire est qu'il y a discordance entre cette main et ce qu'elle serre.
Il y a une autre façon que ça de le montrer, ça serait à l'intérieur du tore de supposer un autre tore [figure VIII-2]. Jusqu'où peut-on aller comme ça? Faut pas croire qu'il suffise ici d'en placer un autre à l'intérieur du second tore, car ça ne serait pas du tout quelque chose d'homogène malgré l'apparence donnée par la coupe, ça ne serait pas quelque chose d'homogène à ce qui est figuré ici.

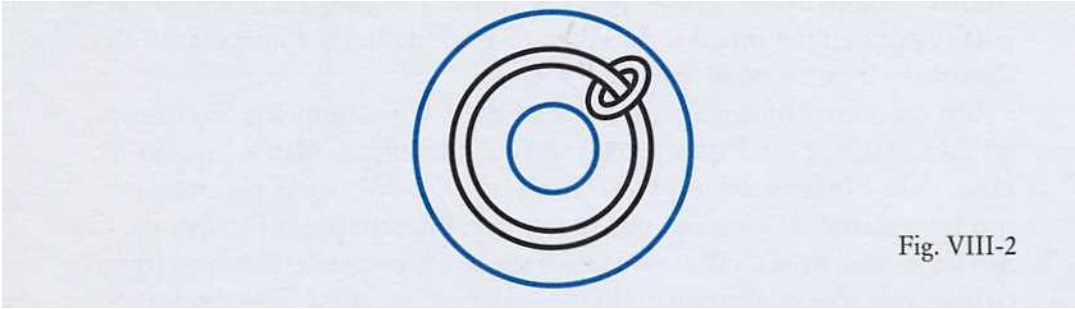


Fig. VIII-2

[Au tableau] Comme le démontre bien la façon correcte de dessiner un tore, quand on le fait d'une façon mathématique [figure VIII-3], il faudrait que ce soit un autre rond placé ici [figure VIII-2] pour qu'il soit, celui-là, équivalent à celui que j'ai coupé d'abord pour donner ici figure du tore.

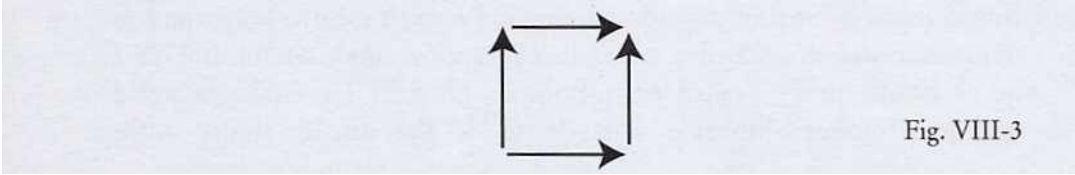


Fig. VIII-3

Bref, ces cordes supposées consister, si elles donnent quelque support à la métaphore du trou, ce n'est qu'à partir de la topologie du tore en tant qu'elle élabore mathématiquement la différence entre une topologie... implicite et une topologie qui, de s'en distinguer, devient explicite, à savoir la sphère : en tant que toute supposition d'imaginaire participe d'abord implicitement de cette sphère en tant qu'elle rayonne. *Que la lumière soit!* Ça, ce n'est pas un *tore-boyau*!
129

L'ennuyeux, c'est ce que l'analyse révèle, concernant ce qu'il en est de la consistance du corps, c'est au boyau qu'il faut en venir au lieu des polyèdres qui ont occupé l'imagination timéenne, timéïque, pendant des siècles. C'est ce que j'appelais tout à l'heure le tore-boyau qui prévaut, et quand je dis le tore-boyau, ça ne suffit pas (comme vous le voyez assez à ces dessins), ça ne suffit pas à orienter les choses vers le boyau, - c'est aussi bien un sphincter.
Nous voilà donc là dans ce qui rend plus sensible que tout, le rapport du corps à l'Imaginaire, et ce que je veux vous faire remarquer, c'est ceci peut-on penser l'Imaginaire, l'Imaginaire lui-même en tant que nous y sommes pris par notre corps, peut-on penser l'Imaginaire comme imaginaire pour en réduire, si je puis dire, de quelque façon, l'imaginarité ou l'imagerie (comme vous le voulez) ?
On est dans l'Imaginaire, c'est là ce qu'il y a à rappeler. Si élaboré qu'on le fasse, c'est à quoi l'analyse vous ramène; si élaboré qu'on le fasse, dans l'Imaginaire, on y est. Il n'y a pas moyen de le réduire dans son imaginarité. C'est en ça que la topologie fait un pas. Elle vous permet de penser, mais c'est une pensée d'après-coup, que l'esthétique, (que ce que vous sentez, autrement dit) n'est pas en soi, comme on dit, transcendantale : que c'est lié à ce que nous pouvons très bien concevoir comme contingence, à savoir que c'est cette topologie-là qui vaut pour un corps. Encore n'est-ce pas un corps tout seul! S'il n'y avait pas de Symbolique et d'ek-sistence du Réel, ce corps n'aurait simplement pas d'esthétique du tout, parce qu'il n'aurait pas de tore-boyau. Le toreboyau (t-o-r-e- et trait d'union comme je l'écris) c'est une construction mathématique, c'est-à-dire faite de ce rapport inek-sistant (en tant qu'eksistant) qu'il y a entre le Symbolique et le Réel. La notion de nœud que je promeus s'imagine sans doute, je l'ai dit, se figure entre

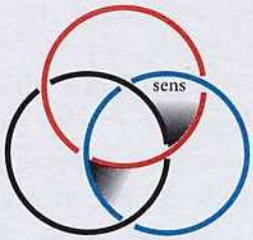


Fig. VIII-4

-130-

Imaginaire, Symbolique et Réel, sans perdre pour autant son poids de réel, mais justement de quoi? De ce qu'il y ait nœud effectif c'est-à-dire que les cordes se coincent, qu'il y ait des cas où l'ek-sistence, le tourne-autour, ne se fait plus à cause de ces points triples dont se supprime l'eksistence. C'est cela que j'ai indiqué en vous disant que le Réel se démontre de n'avoir pas de sens, n'avoir pas de sens parce qu'il commence. Parce qu'il commence à quoi?

[Au tableau] Au fait qu'ici, si ce Réel, pour l'indiquer, si ce Symbolique pour l'indiquer d'une autre couleur, je le fais ainsi, réduisant la place, celle que j'ai indiquée être du petit *a,* je réduis le sens à ce point triple qui est ici. Seul ce sens, en tant qu'évanouissant donne sens au terme de Réel. De même, ici, en cet autre point triple qui serait défini de ce coin, c'est la jouissance en tant que phallique qui implique sa liaison à l'Imaginaire comme ek-sistence, l'Imaginaire c'est le pas-de-jouissance. De même que pour le Symbolique, c'est très précisément qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre qui lui donne sa consistance.

Est-ce à dire que tout ceci ce sont des modèles ? J'ai déjà dit et proféré, ce qui n'est pas raison pour que le ne le répète pas, que les modèles recourent comme tels à l'Imaginaire pur, les nœuds recourent au Réel et prennent leur valeur de ceci qu'ils n'ont pas moins de portée dans le mental que le Réel, même si le mental est imaginaire pour la bonne rai son qu'ils ont leur portée dans les deux. Tout couple, tout ce qu'il y a de couple se réduit à l'Imaginaire, la négation est aussi bien façon d'avouer, *Verneinung,* Freud y insiste dès le début : façon d'avouer là où seul, l'aveu est possible parce que l'Imaginaire, c'est la place où toute vérité s'énonce et une vérité niée a autant de poids imaginaire qu'une vérité avouée, *Verneinung* que *Bejahung.*

Comment se fait-il, c'est la question que je pose de vous apporter la réponse, que le Réel ne commence qu'au chiffre 3 ? Tout Imaginaire a du 2 dans le coup, si je puis dire, comme reste de ce 2 effacé du Réel. C'est bien en cela que le 2 ek-siste au Réel, et qu'il n'est pas déplacé de confirmer que l'ek-sistence, à savoir ce qui joue de chaque corde comme ek-sistence, a la consistance des autres, que cette ek-sistence, c'est-à-dire ce jeu, ce champ limité, ou le trajet, (ou le lacet comme me disait récemment quelqu'un me parlant sur ce sujet, qui n'est encore que Soury) que l'ek-sistence, le jeu de la corde jusqu'à ce que quelque chose la coince, -131 -

c'est bien là la zone où l'on peut dire que la consistance, la consistance du Réel, à savoir ce sur quoi Freud a mis l'accent, a renouvelé l'accent, sans doute d'un terme antique, le phallus. Mais comment savoir ce que les Mystères mettaient sous le terme du phallus ? En l'accentuant, Freud s'y est épuisé, mais ce n'est pas d'une autre façon que de sa mise à plat. Or, ce dont il s'agit, c'est de donner tout son poids à cette consistance, non pas seulement ek-sistence du Réel. Nommer, nommer, qu'aussi bien vous pourriez écrire n-apostrophe-h-o-deux-m-e-r, n'hommer. « Dire » est un acte : ce par quoi « dire » est un acte, c'est d'ajouter une dimension, une dimension de mise à plat.

Sans doute, dans ce que j'incitais à l'instant Pierre Soury à nous faire part, à savoir de sa démonstration, de ce qu'il n'y a qu'un nœud, à le prendre comme orienté, il distingue toutes sortes d'éléments qui ne relèvent que de la mise à plat : retournements de plans, retournements de ronds, retournements de bandes, voire échange externe ou interne. Ce ne sont là, vous le lirez, du moins je l'espère, ce ne sont là qu'effets de mise à plat dont il convient de mettre en valeur qu'il n'y a là qu'un recours, qu'un recours exemplaire à la distance qu'il y a entre le Réel du nœud et cette conjonction de domaines, celle qui s'inscrit, tout à l'heure que j'inscrivais ici au tableau pour donner poids au sens. Que tout ceci puisse éclairer, éclaire en fait la pratique d'un discours, du discours proprement dit analytique, c'est ce que je vous laisse à décider, sans faire plus aujourd'hui de concessions. J'en conviens, je n'en ai pas beaucoup faites. Mais référez-vous simplement à des termes tels que ceux que Freud avance concernant ce qu'il appelle l'identification. Je vous propose en clôture de cette séance d'aujourd'hui ceci : l'identification, l'identification triple telle qu'il l'avance, je vous formule la façon dont je la définis

s'il y a un Autre réel, il n'est pas ailleurs que dans le nœud même et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Cet Autre réel, faites-vous identifier à son Imaginaire, vous avez alors l'Identification de l'hystérique au désir de l'Autre, celle qui se passe ici en ce point central. Identifiez-vous au Symbolique de l'Autre Réel, vous avez alors cette identification que j'ai spécifiée de *l'einziger Zug,* du trait unaire. Identifiez-vous au Réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père, et c'est là que Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour.

-132-

Je parlerai la prochaine fois des trois formes de Noms-du-père, celles qui nomment comme tels, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, car c'est dans ces noms eux-mêmes que tient le nœud.

1 - Le texte de cette note est reproduit à l'annexe II. p. 187.

-134-

SEMINAIRE 22
Leçon IX 8 avril 1975

Voilà! Je suis frappé d'une chose, c'est que (j'ai cherché pourtant, j'ai cherché des traces, des traces quelque part dans ce que j'appelle cogitation, la cogitation de qui ? je le dirai tout à l'heure) la cogitation reste engluée d'un imaginaire qui est, comme je l'ai, disons, suggéré depuis longtemps, Imaginaire du corps. Ce qui se cogite, - il ne faut pas croire que je mette l'accent sur le Symbolique - ce qui se cogite est en quelque sorte, retenu par l'Imaginaire comme enraciné dans le corps. Eh bien! il me frappe de n'avoir, de ne pouvoir, dans la littérature qui n'est pas seulement philosophique, - la philosophie ne se distingue d'ailleurs en rien de l'artistique, de la littéraire... Je vais mettre l'accent là-dessus, progressivement, n'est-ce pas ? Et pour abattre mes cartes tout de suite, je vais annoncer quelque chose que je reprendrai tout l'heure...
On n'imagine pas, c'est le cas de le dire, parce qu'il faut un petit recul, on n'imagine pas à quel point l'Imaginaire est engluant, et d'un engluement que je vais tout de suite désigner : celui de la sphère et de la croix. C'est formidable! Je me suis, enfin pourquoi ne pas le dire, je me suis baladé dans Joyce parce qu'on m'a sollicité, comme ça, de prendre la parole pour un congrès Joyce qui doit avoir lieu en juin. Je ne peux pas dire «c'est pas imaginable», ce n'est que trop imaginable! C'est pas Joyce qui est le responsable. D'être englué comme ça dans la sphère et la croix, on peut dire que c'est parce que il a lu beaucoup Saint Thomas. Parce que c'était ça l'enseignement chez les jésuites où il a fait sa formation. Mais c'est pas dû seulement à ça, vous êtes tout aussi englués dans
-135-

la sphère et dans la croix. Elle est là sur la petite page [figure IX-1], un cercle, section de sphère, et puis à l'intérieur, la croix. En plus, ça fait le signe +. Vous ne pouvez pas savoir jusqu'où vous êtes retenus dans ce cercle et dans ce signe +. Il peut arriver, n'est-ce pas! que par hasard un artiste, qui plaque quelque chose en plâtre sur un mur, fasse quelque chose qui par hasard ressemble à ça [figure IX-2]. Mais personne ne s'aperçoit que ça, c'est déjà le nœud borroméen.
Essayez, comme ça, de vous y mettre. Quand vous voyez ça comme ça, qu'est-ce que vous en faites imaginairement ? Vous en faites deux choses qui se crochent, ce qui revient à les plier, [figure IX3] ce A et ce B, à les plier de cette façon-là. Moyennant quoi, le cercle, le rond, le cycle, je reviendrai tout à l'heure sur ce que ça veut dire, n'a plus qu'à glisser sur ce qui est ainsi noue.
Il n'est pas, si je puis dire, naturel, (qu'est-ce que ça veut dire naturel ? Dès qu'on s'approche, enfin! ça disparaît, mais enfin, naturel à votre imagination), il n'est pas naturel de faire exactement le contraire, c'est-à-dire, le cercle, le cycle, de le distordre ainsi [figure IX-4], ce qui semblerait s'imposer tout autant, enfin! si de A et de B, on fait un

usage simplement différent. C'est un fait ça, c'est un fait dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est curieux que je m'intéresse au nœud borroméen parce que dites-vous bien que le nœud borroméen, c'est pas forcément ce que je vous ai dessiné cent fois. Enfin n'est-ce pas! Ça, c'est un nœud borroméen aussi [figure IX-5], tout aussi valable que celui sous la forme sous laquelle je le mets à plat d'habitude, c'est un vrai nœud borroméen, je veux dire, ça.

Regardez-y de près, j'ai déjà dit que si j'ai été un jour, comme ça, saisi par le nœud borroméen, c'est tout à fait lié à cet ordre d'événement (ou d'avènement, comme vous voudrez) qui s'appelle le discours analytique, et en tant que je l'ai défini comme lien social, de nos jours émergeant. Ce discours a une valeur historique à repérer. C'est vrai que ma voix est faible pour le soutenir, mais c'est peut-être tant mieux parce que si elle était plus forte, ben! j'aurais peut-être en somme moins de chance de subsister; je veux dire qu'il me paraît difficile, par toute l'histoire comme ça, que les liens sociaux jusqu'ici prévalents ne fassent pas taire toute voix faite pour soutenir un autre discours émergeant. C'est ce qu'on a toujours vu jusqu'ici et c'est pas parce qu'il n'y a plus d'Inquisition qu'il faut croire que les liens sociaux que j'ai définis, le discours du maître, le discours universitaire, voire le discours hystérico-diabolique, n'étoufferaient pas, si je puis dire, ce que je pourrais avoir de voix. Ceci dit, enfin! moi là-dedans, je suis sujet. je suis pris dans cette affaire, comme ça, parce que je me suis mis à exister comme analyste. Ça ne veut pas dire du tout que je me crois une mission de vérité. Il y a eu des gens comme ça, enfin! dans le passé, de tombés sur la tête. Pas de mission de vérité parce que la vérité, j'y insiste, ça ne peut pas se dire, ça ne peut que se mi-dire. Alors, réjouissons-nous que ma voix soit basse...
- 137-

Dans toute philosophie... Jusqu'à présent comme ça, il y a la philosophie, la bonne hein! la courante, et puis, de temps en temps, il y a des dingues qui justement se croient une mission de vérité : l'ensemble est simplement bouffonnerie! Mais que je le dise n'a aucune importance, heureusement pour moi, on ne me croit pas! Parce qu'en fin de compte, croyez-le pour l'instant, la bonne domine, la bonne philosophie, elle est bien toujours là.
J'ai été faire, comme ça, une petite visite pendant ces vacances, histoire de lui faire un petit signe avant que nous nous dissolvions tous deux, au nommé Heidegger. Je l'aime beaucoup, enfin! il est encore très vaillant... Il a quand même ceci qu'il essaie d'en sortir. Il y a quelque chose en lui comme un, comme un pressentiment de la « sicanalisse », comme disait Aragon. Mais ce n'est qu'un pressentiment parce que Freud, (enfin il ne sait pas où donner de la tête quand il ...) ça l'intéresse pas.
Pourtant quelque chose par lui, par Freud, a émergé, n'est-ce pas ? Oui! dont je tire les conséquences, à peser ça dans ses effets qui ne sont pas rien. Mais ça suppose, ça supposerait que le psychanalyste ek-siste, ek-siste un tout petit peu plus. Enfin! il a quand même commencé... c'est déjà ça, hein! commencé d'ek-sister, là, tel que je l'écris. Mais comment faire pour que ce nœud auquel je suis arrivé, (là, non bien sûr sans me prendre les pattes tout autant que vous!) comment faire pour qu'il le serre, ce nœud, au point que le parlêtre comme je l'appelle, ne croit plus, ne croit plus quoi? Qu'hors « l'être de parler », il croit à l'être, hein! C'est grossier de dire que c'est uniquement parce qu'il y a le verbe être ? Non, c'est pour ça que j'ai dit « l'être de parler ». Il croit que parce qu'il parle, ben ! c'est là qu'est le salut. C'est une erre et même je dirais un trait-une-erre. Oui! C'est grâce à ça que ce que j'appellerai un décodage orienté a prévalu dans ce qu'on appelle la pensée, pensée qu'on dit humaine. Je me laisse aller comme ça, la mouche me pique de temps en temps, et cette erre je dirai qu'elle mériterait plutôt d'être épinglée du mot « *trans-humant »,* sa prétendue humanité ne tenant qu'à une naturalité de transit, comme ça - et en plus, qui postule la transcendance...
Mon « succès » si je puis dire, qui n'a bien sûr aucune connotation de réussite à mes yeux et pour cause... Je ne crois, comme Freud, qu'à l'acte
-138-

manqué, mais à l'acte manqué en tant qu'il est révélateur du site, de la situation du transit en question. Avec transfert à la clé bien sûr, tout ça, ça fait du trans. Il faut simplement ce trans le ramener à sa juste mesure. Mon succès donc, ma succession, c'est ça que ça veut dire, restera-t-il dans ce transitoire ? Eh ben ! c'est ce qui peut lui arriver de mieux, parce que de toute façon il n'y a aucune chance que *l'humant-trans* aborde jamais quoi que ce soit. Donc, autant vaut la pérégrination sans fin! Simplement Freud a fait la remarque qu'il y a peut-être un dire qui vaille de ça, (que je vais dire) de n'être jusqu'ici qu'interdit. Ça veut dire « dit entre », - rien de plus - entre les lignes. C'est ce qu'il a appelé, comme ça, le « refoulé ». Bien sûr, je ne me monte pas le bourrichon. Mais pourquoi, si vraiment comme je viens de le dire, il n'y a, même dans les gens qui seraient faits en quelque sorte pour le rencontrer, pas trace de ce nœud borroméen, malgré ce que je vous dis : depuis que la sphère et la croix, ça traîne partout, on aurait dû s'apercevoir que ça pouvait faire nœud borroméen, comme je viens de vous l'expliquer.
Bon! il se trouve que j'ai fait cette trouvaille du nœud borroméen, sans la chercher, bien sûr! Ça me paraît comme ça, (faut aussi que ça vous paraisse, bien sûr!) ça me paraît trouvaille notable de récupérer, non pas l'air de Freud, a-i-r, mais justement son erre, ce qui en ek-siste, rigoureusement affaire de nœud.
Bon! maintenant passons à quelque chose, comme ça, à se mettre sous la dent - et c'est ça [figure IX-2] qui est l'important. : pourquoi, diable! personne n'en a-t-il tiré ce plus qui consiste à écrire ce signe comme ça, de la bonne façon? [figure IX-4].
Il y a quand même quelqu'un, comme ça, qui un jour, vous ne vous en souvenez pas, bien sûr, parce que vous avez pas lu tout Aragon, - qui est-ce qui lit tout Aragon! - il y a un passage d'Aragon, jeune, qui s'est mis à fumer, je veux dire à s'échauffer, à prétendre qu'un temps... qui a été jusqu'à supprimer les carrefours, *quadrivii*. Il pensait aux autoroutes, parce que c'est un mot assez marrant *autoroute* hein! Qu'est-ce que ça veut dire une auto-route ? Une route en soi ou une route pour soi? Enfin, qui trouvait ce temps, il y a encore beaucoup de carrefours, beaucoup de coins de rues, bien sûr! Enfin, je ne sais pas ce qui lui a pris, comme ça, de penser qu'il n'y aurait plus de carrefours, qu'il y aurait toujours des passages souterrains, que ce temps mériterait un meilleur -139-

sort que de rester dans la *théologie générale ?* Ce qu'il y a de curieux c'est qu'il n'en a pas du tout tiré de conclusion. C'est le mode surréaliste, n'est-ce pas ? Ça n'a jamais abouti à rien. Il n'a pas spatialisé le nœud borroméen de la bonne façon. Grâce à quoi, n'est-ce pas, nous en sommes toujours, à être, comme me le disait Heidegger, là, que j'ai extrait tout à l'heure de sa boîte, à être *In-der-Welt,* à *l'In-der-Welt-sein.* C'est une cosméticologie, cosméticuleuse en plus. C'est une tradition comme ça, grâce à quoi? Grâce à ce *Welt :* il y a *l'Umwelt* et puis il y a *l'Innenwelt.* Ça devrait faire suspect, cette répétition de la bulle. Oui, j'ai appris que dans les bandes dessinées c'est par des bulles, je ne m'en étais jamais aperçu, parce que, je dois dire la vérité, je ne regarde jamais les bandes dessinées. J'ai honte enfin! j'ai honte parce que c'est merveilleux n'est-ce pas ? C'est même pas des bandes dessinées, c'est des photomontages, enfin c'est sublime! C'est des photo-montages, j'ai lu ça dans *Nous deux;* des photo-montages avec paroles! Et alors les pensées, c'est quand il y a des bulles!

Je ne sais pas pourquoi vous riez, parce que vous, ça vous est familier! Du moins, je le suppose, parce que... Oui! La question que le pose là sous cette forme de bulle, c'est: qu'est-ce qui prouve que le Réel fait univers ? C'est là, la question que je pose, c'est celle qui est posée à partir de Freud; en ceci qui n'est qu'un commencement, c'est que Freud suggère que cet univers a un trou. Par-dessus le marché, un trou qu'il n'y a pas moyen de savoir. Alors je suis ce trou à la trace, si je puis dire, et je rencontre, c'est pas moi qui l'ai inventé, je rencontre le nœud borroméen qui, comme on dit toujours, me vient là comme bague au doigt... Nous voilà encore dans le trou!

Seulement il y a quand même quelque chose, quand on y va comme ça à suivre les choses à la trace, c'est qu'on s'aperçoit qu'il n'y a pas qu'un truc pour faire un cycle. C'est pas forcément et seulement le trou.

Oui si vous en prenez deux, de ça, de ces cycles, de ces choses qui tournent, de ce cercle en question [figure IX-2], et si vous les nouez tous les deux, de la bonne façon... Faut pas se tromper bien sûr - et je dois vous dire que je me trompe tout le temps, il n'y a pas que Jacques Alain Miller ! La preuve que... Regardez ça! Quand j'ai voulu tout à l'heure vous faire le nœud borroméen, celui-ci, là, à la noix, je me suis -140-

foutu le doigt dans l'œil ! Car fait comme ça, c'est pas un nœud borroméen! à savoir que vous pouvez toujours en couper un, les deux autres resteront noués. C'est pas le bon truc ! Mais enfin, à condition de les plier de la bonne façon, vous vous apercevez que si vous y ajoutez cette droite [figure IX-6], rien d'autre que cette droite, eh ben ! c'est un nœud borroméen. La droite bien sûr ! infinie, comme je l'ai dit, énoncé au début de ce séminaire. Ça fait un nœud borroméen tout aussi valable que celui que je dessine d'habitude et que je ne vais pas recommencer. Si la droite est une droite infinie, et comment ne pas s'y référer comme la ficelle en elle-même, la consistance réduite à ce qu'elle a de dernier, eh ben ! ça fait un nœud ! Naturellement, il nous est beaucoup plus commode, cette consistance, de la fermer. je veux dire de nous apercevoir qu'il suffit ici de faire boucle pour retrouver le nœud familier, le nœud de la façon dont je le dessine d'habitude [figure IX-6].

L'intérêt, n'est-ce pas, de le représenter ainsi, c'est de s'apercevoir qu'à partir de là [figure IX-7], la façon, la première, d'écrire le nœud borroméen se répercute sur ce cycle [figure IX-6], et que c'est une des façons de montrer comment le nœud peut être, si je puis dire, doublement borroméen, c'est-à-dire que nous passons au nœud bobo à quatre.

- 141 -

Voilà! Je vous ai montré là [figure IX-8] une autre illustration de ce nœud à quatre. Mais la question que ça pose, c'est quel est l'ordre d'équivalence de la droite [figure IX-6], de la droite infinie, telle qu'elle est là, de la droite au cycle? Il y a quelqu'un, un homme de génie qui s'appelait Desargues, auquel j'ai déjà fait allusion dans son temps (enfin « dans son temps », dans le temps où j'y ai fait allusion...) à qui il était venu l'idée que toute droite, toute droite infinie faisait clôture, faisait boucle en un point à l'infini. Comment est-ce que cette idée a pu lui venir? C'est une idée absolument sublime autour de laquelle j'ai construit tout mon commentaire des *« Ménines »,* celui dont on dit que (enfin, à en croire les gratte-papier), c'était tout à fait incompréhensible. Je ne sais pas. A moi il m'a pas semblé, tout au moins! Quelle est l'équivalence de la droite au cercle ? c'est évidemment de faire nœud. C'est une conséquence, n'est-ce pas, du nœud borroméen. C'est un recours à l'efficience, à l'effectivité, à la *Wirklichkeit.*

C'est pas ça, c'est pas ça l'important! car si nous les trouvons équivalents dans l'efficience, dans l'efficience du nœud, quelle est la différence? Je ne vous dis pas du tout que je sois satisfait hein! j'approche, j'approche, aussi péniblement mon Dieu! que ça vous donnera de peine, tout ce qui concerne le penser-le-noeud-borroméen. Parce que je vous l'ai dit, c'est pas facile de l'imaginer, ce qui donne une juste mesure de ce qu'est toute pensation, si je puis dire. C'est quand même curieux enfin! que même Desargues, n'est-ce pas ? Sa *Regula decima,* - -142-

à savoir celle que je vous ai pointée, même lue, concernant (ce qui n'est pas dit en toutes lettres), concernant l'usage du fil, l'usage du tissage, l'usage de ce qui aurait pu le conduire au nœud, et au nœud borroméen en particulier, il n'en ait jamais rien fait. Qu'il n'en ait jamais rien fait, c'est un signe.

Bon! Alors, la différence? Je ne vous dis pas que c'est mon dernier mot, n'est-ce pas, la différence ? C'est dans le passage de l'un à l'autre, et dans ceci que pour l'instant je me contente d'illustrer, - d'illustrer sans le- faire d'une façon définitive, c'est qu'entre les deux, il y a un jeu. Et puisque tout ce jeu n'aboutit qu'à leur équivalence, c'est peut-être dans ce parcours de quelque chose qui, de faire cycle, boucle un trou. C'est peut-être dans le jeu de l'ek-sistence, de l'erre en somme, du fait qu'il y a un jeu, enfin! que ça se promène, que ça s'ouvre comme on dit, que la différence consiste, une différence d'ek-sistence : l'une ek-siste, s'en va dans l'erre jusqu'à ne rencontrer que la simple consistance, et l'autre, l'autre, le cycle, est centré sur le trou.

Bien sûr, personne ne sait ce que c'est ce trou. Que le trou, ça soit ce sur quoi l'accent soit mis dans le corporel par toute la pensée analytique, ben ! ça le bouche plutôt, ce trou! C'est pas clair. Du fait que ce soit l'orifice auquel se soit suspendu tout ce qu'il y a de «préœdipien » comme on dit, que toute la perversité s'oriente, qui est celle de toute notre conduite, intégralement, c'est bien étrange! C'est pas ça qui va nous éclairer de la nature du trou.

Il y a autre chose comme ça qui pourrait venir à l'idée, de tout à fait non représentable, c'est ce qu'on appelle enfin! comme ça d'un nom qui ne papillote qu'à cause du langage, c'est ce qu'on appelle la mort. Ben ! ça le bouche pas moins! Parce que la mort on ne sait pas ce que c'est.

Il y a quand même un abord, un abord qui s'exprime dans ce que la mathématique a qualifié de topologie, qui envisage l'espace autrement. Notez cet « autrement », ça vaut bien la peine qu'on le retienne. Eh bien! on ne peut pas dire que ça nous mène à des notions si aisées. On voit bien là le poids de l'inertie imaginaire. Pourquoi est-ce que la géométrie s'est trouvée si à l'aise dans ce qu'elle combine ? Est-ce que c'est par adhérence à l'Imaginaire, ou est-ce que c'est par une sorte d'injection de Symbolique? C'est ce qui mériterait d'être posé comme question à un

mathématicien. Quoi qu'il en soit, le caractère tordu de cette topologie (l'instauration de notions comme celle de voisinage, voire de point d'accumulation), cet accent mis sur quelque chose, on voit très bien quel est le versant, sur la discontinuité comme telle, alors que manifestement il y a là une résistance : la continuité, c'est bien le versant naturel de l'imagination.

Bon, je ne vais pas m'étendre plus. Ce que je remarque, c'est que la difficulté de l'introduction, comme ça, du mental à la topologie, le fait que ça ne soit pas plus aisément pensable donne bien l'idée qu'il y a à apprendre de cette topologie pour ce qu'il en est de notre refoulé.

La difficulté effective, n'est-ce pas, de cogiter sur le nœud borro, là, redoublée du fait que l'accessibilité constituée par la sphère et la croix le rende comme un exemple d'une *mathésis* manquée, (manquée d'un poil, inexplicablement, jamais familière en tout cas), pourquoi ne pas voir dans l'aversion que ceci entraîne, manifeste, la trace de ce refoulement premier lui-même? Et pourquoi ne pas s'engager dans ce sillage, tout comme le chien qui flaire une trace ? A ceci près bien sûr, que c'est pas le flair qui nous caractérise, et que cet effet de flair qu'il y a chez le chien, il faudrait en rendre compte. Comment? Ça peut imiter, imiter un effet de perception qui serait là le supplément à un manque qu'il faut bien que nous admettions si nous sommes, c'est là la question, dessillés. Si nous ouvrons les yeux à l'ek-sistence de *l'Urverdrängt,* de quelque chose d'affirmé par l'analyse qui est qu'il y a un refoulement non seulement premier mais irréductible. C'est ça qu'il s'agirait de suivre à la trace, et c'est en somme ce que le fais devant vous à la mesure de mes moyens. Naturellement, tout de même, je prends soin de vous dire que je ne me monte pas le bourrichon, je veux dire que je ne crois pas que j'ai trouvé là le dernier mot, non pas! De penser qu'on a trouvé le dernier mot, ce serait à proprement parler de la paranoïa. La paranoïa, c'est pas ça, la paranoïa, c'est un engluement imaginaire. C'est la voix qui sonorise, le regard qui devient prévalent, c'est une affaire de congélation d'un désir. Mais enfin, quand bien même ça serait de la paranoïa, Freud nous a dit de ne pas nous inquiéter. Je veux dire que (pourquoi pas ?), ça peut être une veine à suivre, hein! Il y a pas lieu d'en avoir tellement de crainte si ça nous conduit quelque part! Il est tout à fait net que ça n'a jamais conduit qu'à... ben ! qu'à la vérité. Ce qui en fait bien -144-

la mesure de la vérité elle-même, à savoir ce que démontre la paranoïa du Président Schreber, c'est qu'il n'y a de rapport sexuel qu'avec Dieu. C'est la vérité! Et c'est bien ce qui met en question l'ek-sistence de Dieu, nous sommes là dans un raté de la création, si je puis m'exprimer ainsi. Le dire, c'est se fier à quelque chose qui, probablement, nous dupe. Mais, n'en être pas dupe, ça n'est rien qu'essuyer les plâtres du non-dupe, soit ce que j'ai appelé l'erre. Mais cette erre, c'est notre seule chance de fixer le nœud, vraiment dans son existence, puisqu'il n'est qu'ek-sistence en tant que nœud. Il est ce qui n'ek-siste qu'à être noué de telle sorte que ça ne puisse que se resserrer. Même dans l'embrouille! [Au tableau] Ce que je n'ai pas pu vous dessiner là, c'est le nœud borroméen; il suffit d'en avoir un à trois (vous savez, vous pouvez très bien le dessiner d'une façon totalement embrouillée, à laquelle vous n'entraverez que couic!).

Dire « il n'y a pas de rapport sexuel » part de l'idée d'une phusis, à savoir de quelque chose qui ferait du sexe un principe d'harmonie. Rapport, ça veut dire jusqu'à ce jour pour nous, proportion. L'idée qu'avec des mots on pouvait reproduire ça, que les mots étaient destinés à faire sens, que l'être étant, il en résulte comme par exemple, que le nonêtre n'est pas. Oui! Il y a encore des gens pour qui ça fait sens. Le sens parménidien là, comme ça, à l'origine, est devenu un bavardage, et il ne vient à l'idée de personne que ce n'est pas là proprement le signe que c'est du vent: Flatus vocis ! Je ne dis pas du tout qu'ils ont tort, c'est bien le contraire, ils me sont précieux, ils prouvent que le sens va aussi loin dans l'équivoque qu'on peut le désirer pour mes thèses, c'est-à-dire pour le discours analytique, à savoir qu'à partir du sens se jouit, s'ouï-je, sapostrophe-oui-je, j'ouisse moi-même, souis-je m'assoter de mots. Naturellement, naturellement, il y a mieux. A ceci près que le mieux, comme dit la sagesse populaire, est l'ennemi du bien. De même que le plus-de-jouir provient de la père-version, de la version a-per-(e)-itive du jouir. On n'y peut rien. Le parlêtre n'aspire qu'au bien, d'où il s'enfonce toujours dans le pire. Ça n'empêche qu'il ne peut pas s'y refuser, hein! Même pas moi. Là, je suis un grain comme vous tous, broyé dans cette salade. L'ennui, c'est que chacun sait que ça a de bons effets... Je parle de l'analyse! Que ces bons effets ne durent qu'un temps n'empêchent pas que c'est un répit, et que c'est mieux, c'est le cas de le dire, que de ne rien

-145-

faire. C'est un peu embêtant quand même! C'est un embêtant contre quoi on pourrait essayer d'aller, malgré le courant, n'est-ce pas. Parce que c'est malgré tout de nature à prouver l'ek-sistence de Dieu lui-même. Tout le monde y croit! Je mets au défi chacun d'entre vous que je ne lui prouve pas qu'il croit à l'ek-sistence de Dieu! C'est même ça le scandale. Le scandale que la psychanalyse seule fait valoir. Elle le fait valoir parce qu'actuellement il n'y a plus que la psychanalyse qui le prouve. Je parle de le prouver. C'est pas du tout pareil que de vous prouver que vous y croyez. Formellement, ceci n'est dû qu'à la tradition juive de Freud, laquelle est une tradition littérale qui le lie à la science, et du même coup au Réel. C'est ça le cap qu'il y a à doubler.
Dieu est père, tiret, vers (père-vers), c'est un fait rendu patent par le juif lui-même. Mais on finira bien par, - enfin! je peux pas dire que je l'espère! je dis - à remonter ce courant, on finira bien par inventer quelque chose de moins stéréotypé que la perversion. C'est même la seule raison pourquoi je m'intéresse à la psychanalyse, - je dis, je m'intéresse et pourquoi je m'essaie à ce qu'on appelle couramment la galvaniser. Mais je suis pas assez bête pour avoir le moindre espoir d'un résultat que rien n'annonce et qui, sans doute, est pris par le mauvais bout. Ceci grâce à cette histoire à dormir debout de Sodome et de Gomorrhe hein! Il y a des jours, même, où il me viendrait que la charité chrétienne serait sur la voie d'une perversion un peu éclairante du non-rapport. Vous voyez jusqu'où je vais hein! c'est pourtant pas dans ma pente, mais enfin, c'est le cas de le dire, il faut pas charrier... ni charriter ! Il n'y a aucune chance qu'on ait la clé de l'accident de parcours qui fait que le sexe a abouti à faire maladie chez le parlêtre, et la pire maladie hein! celle dont il se reproduit. Il est évident que la biologie a avantage à se forcer, (à devenir avec un accent un petit peu différent, la viologie, la logie de la violence) à se forcer du côté de la moisissure, avec lequel ledit parlêtre a beaucoup d'analogies. On ne sait jamais, une bonne rencontre! Un François Jacob est assez juif pour permettre de rectifier le non-rapport. Ce qui ne peut vouloir, dans l'état actuel de la connaissance, dire que remplacer cette disproportion fondamentale dudit rapport par une autre formule, par quelque chose qui ne peut se concevoir que comme un détour voué à l'erre, mais à une erre limitée par un nœud.
-146-

Ouais! Je ne voudrais quand même pas vous quitter sans vous faire remarquer quelque chose, vous faire remarquer quelque chose qui, je pense, est opportun : je pense que vous avez eu des tas de petits papiers distribués (parce qu'on me l'a annoncé) par Michel Thomé et Pierre Soury ? Oui! Ce sont des petits papiers qui sont très importants parce qu'ils démontrent quelque chose : qu'il n'y a qu'un seul nœud borroméen orienté.
Voilà! Alors, je voudrais pour eux, comme ça, parce que probablement ils seront les seuls à apprécier, pour eux, faire remarquer ceci, c'est que ce que j'ai apporté aujourd'hui comme ça, - je ne sais pas ce que j'ai apporté aujourd'hui d'ailleurs - ce que j'ai apporté aujourd'hui, à savoir la remarque qu'il y a moyen de faire cycle avec deux cercles, cette remarque a des conséquences concernant leur proposition, qu'il n'y a qu'un nœud orienté. Sur le fait qu'il n'y ait qu'un nœud orienté quand il y a trois ronds de ficelle, mais pas quand il y en a plus, je suis d'accord. Néanmoins, il y a quelque chose d'amusant, c'est que si vous transformez un de ces ronds en une droite infinie... (c'était là la portée de la remarque que je leur avais faite, mais, contre quoi ils ont eu raison de tenir). Je leur avais fait la remarque que c'était du côté de ce troisième qu'il y avait quelque chose qui me semblait imposer l'ek-sistence, non pas d'un nœud, mais de deux nœuds orientés. C'est à eux que je m'adresse, pour l'instant n'est-ce pas, et c'est eux de ce fait que je charge de me répondre. C'est à eux que je m'adresse, je ne pose pas de question, je ne dis pas : « est-ce qu'il ne leur semble pas ? » J'affirme, j'affirme que s'il y en a un qu'on transforme en une droite infinie, là il n'y a plus un seul nœud comme orienté, mais deux nœuds. J'en ai pas fait le petit dessin, mais je vais le faire. Je vais le faire sur ce dernier bout de papier que j'ai fait exprès mettre en blanc, et je leur remarque ceci,- c'est que la droite infinie n'est pas orientable. A partir de quoi l'orienterait-on ? Elle n'est orientable, c'est patent, c'est courant, qu'à partir d'un point choisi quelconque sur cette droite, et d'où les orientations divergent. Mais de diverger, ça ne lui en donne pas une.
Alors, par rapport... vous allez voir que je m'en vais faire exactement ce qu'il ne faut pas faire, à savoir... Ah! quand même, j'y arrive. Bon. A savoir ceci, c'est que pour nous en tenir une formulation simple
-147-

Faisons remarquer que dans le double cercle, [figure IX-9] il y a une orientation, à savoir ce que nous désignerons du mot « gyrie ». Non pas, bien sûr que nous puissions dire que c'est une dextrogyrie ou une lévogyrie, chacun le sait maintenant. Car depuis le temps qu'on se casse la tête à le faire, il semble quand même, non pas que
ce soit démontré, mais qu'on puisse considérer que, enfin! il y a eu assez de gens assez astucieux pour se casser la tête, à faire quelque chose dont il serait concevable que nous l'envoyions comme message à quelqu'un qui serait d'une autre planète et qui saurait la distinction de la droite et de la gauche. Il n'y a pour ça, nous pouvons l'admettre, comme nous avons fini par l'admettre pour la quadrature du cercle, encore que là ce soit démontré, nous pouvons admettre qu'il n'y a rien à faire. Mais, de distinguer les gyries comme étant deux, ça, nous pourrions le faire. Nous pourrions le faire avec des mots dans un message, pour les habitants d'une autre planète.
[Au tableau] Il suffit qu'ils aient la notion d'horizon, qui donne du même coup, celle de plan. Si ces deux cercles [figure IX-10], nous les mettons eux seuls à plat, c'est ce qui est supposé par la notion d'horizon, nous pouvons dire par exemple que nous définissons l'un d'entre eux comme
étant plus éloigné du point dont
sur la droite nous partirions comme point de vue, et qu'il y a quelque chose d'externe, qui, comme vous le voyez, du fait de la droite, mis en valeur par Soury et Thomé, concernant le nœud de ces deux cercles est, d'un côté dextrogyre, si nous définissons la dextrogyrie par le fait que le plus externe (passe au-dessous) passe au-dessus de la bande du cercle, du rond de
-148-

ficelle, et que il y en a un autre qui de ce fait, passe au-dessus également, puisque c'est ainsi que nous définirions la gyrie, mais il se trouve être dans un sens différent au regard du cercle. Il y a donc, à ce cercle, [figure IX-9] deux orientations, celle-ci, et celle-là, celle-ci dextrogyre, celle-ci lévogyre; nous sommes incapables de dire laquelle est dextro, laquelle est lévo, nous sommes incapables de la transmettre dans un message, aucune manipulation du nœud à trois - je l'ai essayée pour avoir eu l'espoir que le nœud borroméen nous donnerait peut-être ça - ne donne sans ambiguïté la définition de lévo, ou du dextro. Nous nous trouverons toujours devant cette situation d'avoir deux gyries, mais que de les définir par le fait que la bande la plus externe passe sur l'autre bande, et que c'est ça qui devrait donner l'orientation, échoue toujours. Puisque vous le voyez là, si nous définissons le fait que la bande la plus externe passe sur l'autre, nous nous trouvons devant une ambiguïté : est-ce celle-ci ou est-ce celle-là ? Par contre, l'ek-sistence des deux gyries est par là, manifestée. Il y a deux gyries, deux nœuds borroméens orientés, non pas seulement un, à partir du moment où de l'un des trois, nous faisons une droite infinie, en tant que la droite infinie est définie comme non orientable, c'est-à-dire, si vous le voulez encore, que nous avons la différence avec ce sur quoi ont raisonné, à juste titre, Soury et Thomé c'est à savoir qu'il y a trois centrifuges, nous allons mettre un petit e pour dire centrifuge - allant vers l'extérieur - il y a trois centripètes, trois i, il peut y avoir un i et deux e, un e et deux i.

Ces diverses spécifications sont celles sur lesquelles s'appuient Soury et Thomé, pour démontrer qu'il n'y a qu'un seul nœud orienté.
Si nous avons une droite, une barre sans orientation, nous avons alors une-zéro, une-i, une-e, et c'est à partir de là que ne devient pas semblable -149-

l'ordre, à savoir qu'il en y ait un-sans-orientation, un-à direction-centrifuge, vers l'extérieur, un -à-direction-centripète, vers l'intérieur.

1o	1i	1e
1o	1e	1i

Ceci a de l'intérêt, puisque pour leur démonstration, ils sont partis de la notion du « même », à savoir que dans toutes, réduisant toutes les projections, toutes les mises à plat qu'ils ont faites, ils ont démontré que de ces diverses mises à plat résultait le fait que c'était le « même », c'était le « même », si je puis dire, de tous les points de vue de mises à plat. Mais il suffit qu'un, pris d'ailleurs du non point de vue, ek-siste, pour qu'il démontre les orientations, à savoir le nœud borroméen en tant qu'orienté comme étant deux. Il n'est certes pas orienté le nœud, ceci du fait que les trois le sont. Si un des trois ne l'est pas, - et il suffit pour cela qu'il soit colorié, ce qui veut dire identique à lui-même - ceci rend compréhensible qu'il y en ait deux. Dès qu'il est, soit colorié, soit désorienté, ce qui le distingue, il y en avait déjà deux pour peu qu'un seul se spécifie. Cette remarque consiste à dire qu'un seul nœud colorié suffit, suffit à être l'équivalent du fait qu'un des nœuds n'est pas orienté. Le mot «orientable» qui est dans le vocabulaire de ce qui vous a été distribué, frappe. Le mot « orientable » veut déjà dire qu'il y a deux orientations. Le nœud, certes, pourrait les résorber, ces orientations entre elles, mais il ne les résorbe pas dès lors, que sur l'un des éléments du nœud on fait cette chose de le distinguer par le fait qu'il n'est pas orientable, c'est-à-dire qu'on le transforme en une droite.

-150-

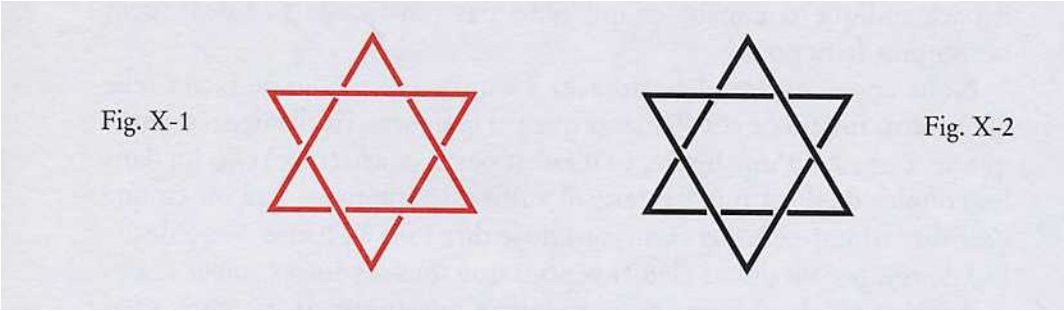
je, non pas, propose, mais, je crois avoir suffisamment indiqué ce qu'il en est du nœud comme doublement orienté, et que c'est cela seul qui explique par le rapprochement que j'ai fait avec le colorié, qu'un de ces nœuds soit du fait de ne pas être orientable, de ce fait-même colorié, impose qu'il y a deux nœuds, et c'est bien pour cela que le « colorié et orienté » à la fois, cela fait deux.
Sans doute, viendra-t-il à la pensée de Thomé et de Soury, sans doute, viendra-t-il à leur pensée que la mise à plat, ici, introduit un élément suspect; néanmoins, je leur indique ceci, ceci qui est
que les mêmes articulations concernant l'orientation valent, si ces deux nœuds, si ces deux cercles, nous les dessinons de la façon suivante, que je crois, que la perspective indique assez et qui ne fait aucune référence à l'extériorité d'une des courbes de l'un par rapport à la courbe de l'autre. Il y en a ni d'externe, ni d'interne avec la seule référence à ces façons spatialisées de dire, mises dans les trois dimensions, de représenter les deux cercles, les cercles qui font cycles, déjà avec cette façon, il y a moyen de démontrer qu'il y a deux nœuds, et non pas un seul orienté, deux nœuds borroméens à trois et orientés.
Voilà, je m'en tiendrai là pour aujourd'hui.

- 151 -

152

Leçon X 15 avril 1975

Comme ça, j'ai imaginé ce matin, à mon réveil, deux petits dessins, les deux qui sont dans le haut [Au tableau], tout à droite. J'ai donc imaginé deux petits dessins de rien du tout - vous avez pu voir le mal que j'ai eu simplement à les reproduire. Il s'agit dans ces deux dessins [figures X1 et 2], ceux du haut, de deux triangles, et en plus, deux triangles du type le plus ordinaire enfin, ils n'ont même pas des côtés courbes; deux triangles qui s'entrecroisent.



Il y a quand même, je pense que ça vous sera sensible pour vous qui regardez ça, tel que je l'ai fabriqué, qu'il y en a à deux (ceux de gauche, les rouges, c'est pour ça que j'ai mis les autres en noir) qui sont noués en chaîne, qui font à eux deux tous seuls, une chaîne, qui sont de ce fait, en tout comparables à ce dont je parlerai tout à l'heure : deux tores, dont l'un passerait par le trou de l'autre. Les deux autres ne sont pas noués.
Ils peuvent se retirer l'un de l'autre. C'est comme un tore qui serait aplati
- 153 -

pour jouer, non plus du tout se nouer, mais jouer dans le trou de l'autre.
Le cas est le même (c'est pour ça que je l'ai mis aussi en noir) pour ces deux triangles qui sont dessinés dessous, à ceci près que un de ces triangles est en somme plié autour de ce qui se présente comme, - mais bien sûr ça ne veut plus rien dire ce niveau-là - un des côtés de l'autre, je dis côté parce qu'on s'imagine qu'un triangle à trois côtés.

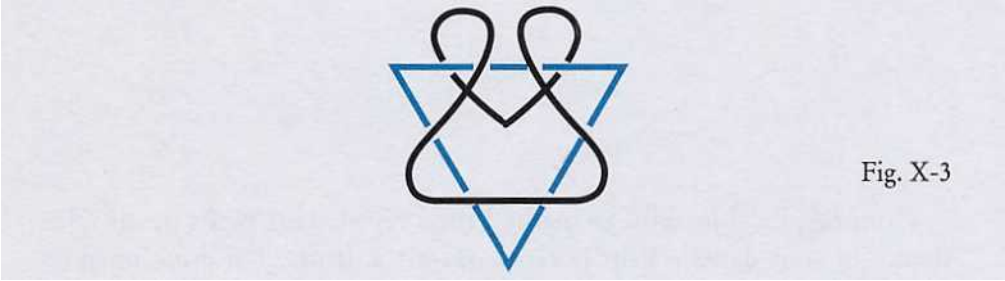


Fig. X-3

C'est simplement pour vous mettre dans le bain d'une géométrie, pour vous mettre dans la dit-mansion d'une géométrie qui répugne au mot géométrie; et ceci, non pas sans raison, puisque ce n'est pas une géométrie, c'en est radicalement distinct. Une topologie est ce qui, au départ, indique comment ce qui n'est pas noué deux par deux peut néanmoins faire nœud.
Nous appelons nœud borroméen ce qui se constitue de façon telle qu'à soustraire un de ces éléments que j'ai là figurés, (je dis figurés, parce que ce n'en est qu'une figure, ce n'en est pas la consistance) chacun dans les couples de deux que j'ai faits, il suffise de rompre - qu'est-ce que veut dire rompre ? Nous essaierons de le dire tout à l'heure - qu'il suffise de rompre un de ces éléments pour que tous les autres soient également dénoués de chacun; et ceci peut se faire pour un nombre aussi grand qu'on peut en énoncer.
Vous savez qu'il n'y a pas de limite à cette énonciation. C'est en cela qu'il me semble que peut se supporter d'une façon dicible - terme que je commenterai tout à l'heure - c'est en cela que peut se supporter le terme de non-rapport sexuel (sexuel, en tant, je ne peux que répéter, qu'il se supporte essentiellement d'un non-rapport de couple). Est-ce que le nœud en chaîne suffit à représenter le rapport de couple ?
-154-

Dans un temps où la plupart d'entre vous n'étaient pas mon séminaire, puisque c'était le temps où je faisais surgir ce qu'il en est de la demande et du désir, j'ai illustré de deux tores le lien à faire entre la demande et le désir, deux tores, c'est-à-dire deux cycles orientables.
Je vais quand même vous les faire ces deux tores ou tout au moins vous les indiquer. C'est quelque chose qui commence à se dessiner comme ça.

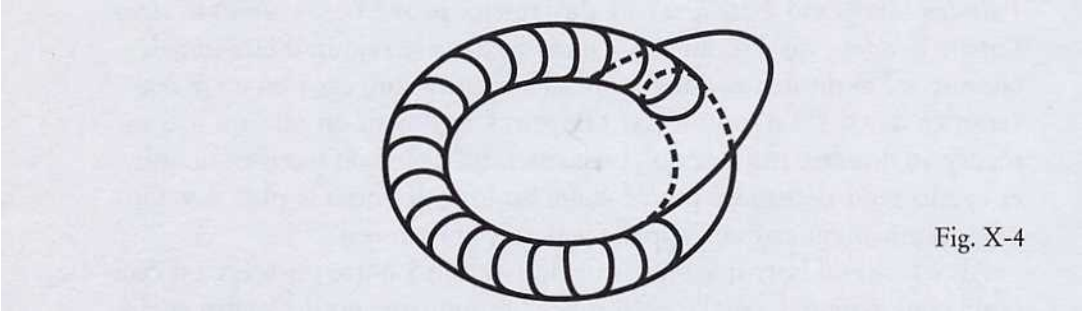


Fig. X-4

[Au tableau] Vous voyez, en plus on s'embrouille. Évidemment, je suis pas très doué, mais vous l'êtes pas plus que moi. Voilà comment ça se dessine, si on veut faire quelque chose de complet. Comme j'ai fait là un trait qui est faux, je vais en indiquer que il y a sur ce tore, ce tore particulier, quelque chose qui, de son tour, vient entrer dans le trou de l'autre tore; c'est en figurant sur chacun de ces tores quelque chose qui tourne en rond que j'ai montré ce qui fait enroulement sur celui-ci, se décalque sur l'autre par une série d'enroulements autour du trou central du tore.
Qu'est-ce que ça veut dire sinon que la demande et le désir, eux, sont noués. Ils sont noués dans la mesure où un tore, ça représente un cycle, donc orientable.
Vous le savez, parce que quand même vous en avez entendu parler de ça, de ce qui fait la différence des sexes, que ça se situe au niveau de la cellule, et spécialement au niveau du noyau cellulaire ou dans les chromosomes qui, pour être microscopiques, nous paraissent assurer un niveau défini de Réel.
Mais pourquoi diable vouloir que ce qui est microscopique soit plus réel que ce qui est macroscopique! Quelque chose, d'habitude, différencie le sexe qui, de chaque espèce, se situe comme mâle de celui qui est le - 155-

femelle, c'est que dans un cas, il y a un homozygotisme, c'est-à-dire un certain gène qui fait la paire avec un autre gène, sans qu'on sache jamais à l'avance comment dans chaque espèce ça se répartit, je veux dire, si c'est le mâle ou la femelle qui est homozygote. La différence avec l'autre sexe, c'est que dans l'autre sexe, il y a hétérozygotisme quelque part, c'est-à-dire que il y a deux gènes qui ne font pas la paire, la paire voulant dire qu'ils sont h-o-m-o, homozygotes, qu'ils sont semblables.

C'est le cas de donner tout son poids à ce dont André Gide dans *Paludes* fait grand état, à savoir du fameux proverbe : «*Numero deus impare gaudet* » qu'il traduit: «le numéro deux se réjouit d'être impair », comme je l'ai dit depuis longtemps, il a bien raison, car rien ne le réaliserait ce deux, s'il n'y avait pas l'impair. Cet impair en tant qu'il commence au nombre trois, ce qui, bien entendu, ne se voit pas tout de suite, et ce qui rend nécessaire pour l'étaler au jour des nœuds plus développés, nommément ce que j'appelle le nœud borroméen.

Avec le nœud borroméen, ce que nous avons à notre portée, c'est ceci pour nous essentiel, crucial pour notre pratique que nous n'avons aucun besoin du microscope pour qu'apparaisse la raison, la raison de ce que j'ai énoncé comme vérité première, à savoir que l'amour est hain(e) amoration, h-a-i-n-a-m-o-r-a-t-i-o-n. Pourquoi l'amour n'est pas « *velle bonum alicui »,* comme l'énonce Saint Augustin, si le mot *bonum* a le moindre support, c'est-à-dire s'il veut dire le bien-être ? Non pas certes qu'à l'occasion l'amour ne se préoccupe pas un petit peu, le minimum, du bien-être de l'autre, mais il est clair qu'il ne le fait que jusqu'à une certaine limite, dont je n'ai rien trouvé de mieux, jusqu'à ce jour, que le nœud borroméen, pour cette limite, la représenter. La représenter, entendez bien qu'il ne s'agit pas d'une figure, d'une représentation, il s'agit de poser que c'est le Réel dont il s'agit, que cette limite n'est concevable que dans les termes d'ek-sistence, qui, pour moi, dans mon vocabulaire, ma nomination à moi, veut dire le jeu, le jeu permis à l'un des cycles, à l'une des consistances, permis par le nœud borroméen. A partir de cette limite, l'amour s'obstine parce qu'il y a du Réel dans l'affaire, l'amour s'obstine, tout le contraire du bien-être de l'autre. C'est bien pourquoi j'ai appelé ça l'hainamoration, avec le vocabulaire substantifié de l'écriture dont je le supporte.

Cette notion de limite implique donc une oscillation, un oui ou non, - 156-

c'est vouloir le bien de quelqu'un, ou vouloir strictement le contraire, c'est tout de même quelque chose qui nous suggère l'idée d'une sinusoïde. Alors, comment est-elle cette sinusoïde ? S'il y a une limite, c'est un cercle. La sinusoïde, c'est comme ça : [figure X-5].

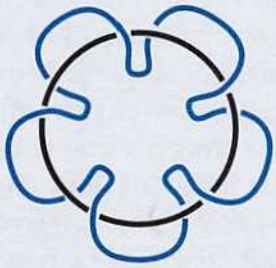


Fig. X-5

Est-ce que cette sinusoïde s'enroule ? Est-ce qu'elle fait nœud ou non à être enroulée ou pas ? C'est la question que pose la notion de consistance, plus nodale, si je puis dire que celle de ligne, puisque le nœud y est sous-accent. Il n'y a pas de consistance qui ne se supporte du nœud. C'est en cela que du nœud l'idée même de Réel s'impose. Le Réel est caractérisé de se nouer. Encore ce nœud faut-il le faire.

La notion de l'inconscient se supporte de ceci que ce nœud, non seulement on le trouve déjà fait, mais on se trouve fait en un autre accent du terme : « On est fait! ». On est fait de cet acte X par quoi le nœud est déjà fait. Il n'y a pas d'autre définition à mon sens, possible de l'inconscient. L'inconscient, c'est le Réel, je mesure mes termes. Si je dis c'est le Réel en tant qu'il est troué, je m'avance. je m'avance un petit peu plus que je n'en ai le droit, puisqu'il n'y a que moi qui le dis, qui le dis encore, bientôt tout le monde le répétera et, à force qu'il pleuve dessus, ça finira par faire un très joli fossile.

Mais, en attendant, c'est du neuf! Mais jusqu'à présent, il y a que moi qui ai dit qu'il n'y avait pas de rapport sexuel, et que ça faisait trou en un point de l'être, du parlêtre. Le parlêtre, c'est pas répandu hein! Mais, quand même, c'est comme la moisissure, ça a tendance à l'expansion. Alors, contentons de dire que l'inconscient c'est le Réel en tant qu'il est affligé... (Vous vous en allez, vous avez bien raison. Comment est-ce qu'on peut supporter ce que je raconte!). Que l'inconscient, c'est le

-157-

Réel, en tant que chez le parlêtre, il est affligé de la seule chose qui fasse trou, qui du trou nous assure, c'est ce que j'appelle le Symbolique, en l'incarnant dans le signifiant, dont en fin de compte il n'y a pas d'autre définition que c'est ça, le trou. Le signifiant fait trou.

C'est en ça, je l'avance, je l'ai déjà dit : le nœud n'est pas un modèle. Non seulement ce qui fait nœud n'est pas imaginaire, n'est pas une représentation, mais sa caractéristique est justement ceci, c'est en ça que ça échappe à une représentation, et que je vous assure que c'est pas de faire des grimaces, qu'à chaque fois que j'en représente un, je fais un trait de travers; comme je ne me crois pas moins imaginatif qu'un autre, ça démontre déjà quel point le nœud, ça nous répugne comme modèle. Il n'y a pas d'affinité du corps avec le nœud, même si dans le corps, ça joue pour les analystes une sacrée fonction. Le nœud n'est pas le modèle, il est le support. Il n'est pas la réalité, il est le Réel. Ce qui veut dire que s'il y a une distinction entre le Réel et la réalité, c'est le nœud, [non pas] qui en donne le modèle, jusqu'à ce que bien entendu enfin, la fossilisation arrivant, vous passez votre temps à faire des nœuds entre vos doigts. C'est souhaitable. Ça vous suggérerait un peu plus d'ingéniosité.

En rabattant l'inconscient sur le Symbolique, c'est-à-dire sur ce qui du signifiant fait trou, je fais quelque chose, mon Dieu, qui se jugera à son effet, sa fécondité. Ça me paraît s'imposer de notre pratique même, qui est loin de pouvoir se contenter d'une référence obscure à l'instinct, comme on s'obstine à traduire en anglais le mot *Trieb*. L'instinct à son émergence et qui, bien entendu, est immémoriale, (et comment même savoir ce que ça pouvait vouloir dire, avant Fabre) qui ne le supporte que d'une chose: comment diable un petit insecte peut-il savoir (car, ce savoir on le constate à la précision de ses gestes), comment il faut en tel point du corps de tel autre insecte, en telle jointure, (en plus puisqu'il s'agit d'insecte en se faufilant en-dessous de ce qu'on appelle carapace) et qui, bien sûr, n'est que mythologie figurative parce qu'il faut bien que quelque part il y ait quelque chose à percer, pour atteindre quoi? Tel point précis de ce que nous savons maintenant qui vient de l'ectoderme, à savoir la partie invaginée qu'on appelle système nerveux et là, rompe quelque chose qui fait que l'autre insecte sera bon à être mis en conserve.

Qu'est-ce que c'est que ce savoir? Quel intérêt y a-t-il ? En quoi c'est-il explicatif de le transporter dans un comportement qui est celui que

-158-

5
nous voyons de l'être humain, tous les jours, et qui, manifestement, n'a aucun savoir instinctuel, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, mais qui, lui aussi, d'une autre source, se trouve savoir faire des tas de machins, et nommément, enfin, sait faire, c'est une façon de parler, dire qu'il sait faire l'amour, c'est probablement très exagéré. Ça pousse quand même cette idée, je l'ai énoncée, bien sûr, parce que moi je m'aventure comme ça, ça pousse cette idée que, celle à laquelle j'en suis venu, comme ça par petits pas, que le Réel c'est pas tout et quand je dis que c'est pas tout, ça met beaucoup de choses en cause. Du même coup ça implique que la science, ben ! c'est peut-être que des petits bouts de ce Réel qu'elle arrache, qu'elle arrache manifestement jusqu'à présent avec l'idée d'univers, qui lui est, semble, bien indispensable, (mais pourquoi ?) pour ce qu'elle arrive à assurer, à rendre sûr. Manifestement elle arrive à rendre sûres certaines choses, quand il y a nombre, et ça, c'est vraiment toute l'affaire : comment se fait-il que le langage véhicule un certain nombre de nombres pour qu'on en soit arrivé enfin à qualifier de nombre réel des nombres proprement insaisissables et qui ne se définissent pas autrement, à savoir qu'ils ne sont pas dans la série, qu'ils ne peuvent même pas y être, qu'ils en sont fondamentalement exclus. Ça en dit long sur le sujet de savoir comment ces nombres un, deux, trois, quatre, ont bien pu venir l'idée. Moi, j'ai pris comme ça un certain parti, poussé par, par quoi ? Je ne dirai pas par mon expérience parce qu'une expérience ça ne veut rien dire qu'une chose, c'est à savoir qu'on s'y engage, et je vois pas pourquoi mon engagement serait préférable : si j'étais le seul par exemple, tout ce que je dirais n'aurait aucune portée. C'est bien parce qu'il y a quelque chose que j'essaie de situer, sous la forme, sous les espèces du discours psychanalytique, à savoir que je suis pas seul à faire cette expérience, que grâce au fait que je suis comme tout le monde, je suis parlêtre, que grâce à ce fait je suis amené à formuler ce qui peut rendre compte de ce discours analytique, d'une certaine façon, bon!
Il y a quelqu'un qui, on m'a rapporté ça comme ça, c'est un connard de la plus belle eau; il a dit que, je sais pas, que ma théorie, elle était morte! Elle est pas encore si morte que ça, elle finira bien par le devenir, n'est-ce pas, avec l'encroûtement dont je parlais tout à l'heure. En attendant, le type qui évidemment n'est pas de mon bord, ça fait partie des types qui parlent de... qui parlent comme ça... ils parlent... ils savent - 159 -

pas ce qu'ils disent! qui parlent de réalité psychique! Oui! Moi J'appellerai pas quoique ce soit d'un terme pareil, parce que la psyché, justement c'est ce que tout le monde essaie d'éviter, ça fait des difficultés incroyables, ça entraîne un monde de suppositions, ça suppose tout, ça suppose Dieu en tout cas. Où est-ce qu'il y aurait de l'âme s'il n'y avait pas de Dieu, et si Dieu en plus ne nous avait pas expressément créés pour en avoir une? C'est inéliminable de toute psychologie.

Ce que je fais, ce que j'essaie tout au moins de faire, c'est de parler d'une réalité opératoire. Naturellement c'est beaucoup plus court, mais ça s'impose, me semble-t-il, du fait que la simple parole, le bla-bla... (Le bla-bla de mon connard de tout à l'heure, qui dit que ma théorie est morte enfin, il ne sait littéralement pas ce qu'il dit, ça veut dire qu'il ne fait que parler, il blablate, et je suis sûr que dans ses analyses, ça opère). Ça opère avec une certaine limitation, bien sûr, mais je suis sûr que ça fonctionne, sans ça, il ne continuerait pas à être analyste. Même la parole de ceux qui croient à la réalité psychique opère. Oui! Malgré vous, pour vous, et c'est ça que, je sais pas, j'aimerais un petit peu vous faire saisir, c'est que pour vous, pour vous si simplement vous éprouvez un peu les choses, la structure du monde, si je puis m'exprimer ainsi, pour parler de ce qui est immonde, la structure du monde, je vous prie de tâcher de saisir les points, les points où vous pouvez saisir que pour vous la structure du monde consiste à vous payer de mots. Et que c'est même en quoi le monde est plus futile, je veux dire qui fuit, est plus futile que le Réel, ce Réel que j'essaie de vous suggérer, dans sa dit-mansion, dit di-t, mansion, demeure du dit, que j'essaie de vous faire saisir par ce dit qui est le mien, à savoir par mon dire.

C'est fou ce qu'on fait de bruit autour de cette histoire psychanalytique, et ce qu'on lit mal. Il y a des gens très sérieux, il y a des gens très sérieux qui s'occupent du rêve chez l'animal. Ils peuvent pas bien sûr, il n'y a aucun moyen de savoir si l'animal rêve, je vous demande pardon, ils peuvent pas bien sûr savoir si l'animal rêve, mais vraiment ils savent qu'il en à toutes les apparences, n'est-ce pas, du rêve; l'animal dort et puis, il est manifeste que s'il se remue, c'est parce que il y a quelque chose qui le traverse, et comme bien sûr, naturellement, personne ne doute que les idées, ce ne soient des images, rien de plus, ça veut même dire ça; enfin, ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le langage

est toujours là comme un témoin. Alors, il y a des images donc il a des idées, ce qui ne veut pas dire qu'il les nomme. Alors, il y a des types comme ça qui s'excitent autour de l'idée que le rêve c'est pas là, comme le dit Freud, pour protéger le sommeil. L'ennui, c'est que Freud dit pas ça. Le sommeil ça ne peut avoir en soi, en tant que sommeil, désigner que ce qu'on appelle un besoin, le besoin de dormir. Ce que Freud dit, c'est que le rêve chez le parlêtre... (parce que lui, il a pas expérimenté sur les rats, ni sur quoi que ce soit comme ça dont nous ayons des preuves qu'il rêve, personne ne sait si une mouche rêve, ni un rat, on peut se l'imaginer parce que on est tous un petit peu rat par quelque côté, on est surtout raté! Et les expérimentations en question le sont plus que les autres, ils sont ratifiés, ce sont des hommes-auxrats. Enfin, on est habité par des tas d'hommes-aux-rats, quand on est homme. En tout cas, on a les hommes au ras de la science). Freud dit que le rêve protège, pas le besoin, le désir de dormir. Il est bien certain que cette seule dit-mansion ajoute à ce Réel comme ça à ce Réel falot enfin, supposé scientifique, on imagine des besoins. Mais par contre, s'il y a une chose que Freud fait bien sentir, et ça il faudrait suivre le texte, et s'apercevoir que lui, il sait ce qu'il dit, c'est que le rêve protège quelque chose qui s'appelle un désir. Or un désir n'est pas concevable sans mon nœud borroméen.
Ça, c'est simplement enfin une remarque, par quoi j'essaie de montrer que mon dire est quand même lui, orienté. Et qu'à dire ce que je dis n'est que conditionné par le fait que - je ne dirai pas que la parole agit dans le discours analytique - que la parole seule agit. Im *Anfang war die Tat* qu'il dit l'autre, et il croit qu'il a fait là une invention! Oui enfin, c'est pas si mal, il croit que c'est contradictoire avec *das Wort,* mais s'il y a pas de *das Wort* avant la *die Tat,* eh ben ! il y a pas de « *Tat* » du tout. Alors que l'analyse saisisse un point, bien sûr très limité, un point très limité où la parole a une *Wirklichkeit.* Bien sûr, elle fait ce qu'elle peut, elle en peut peut-être pas des tas, mais enfin c'est quand même un fait, un fait d'autant plus exemplaire, que ça nous donne l'espoir d'avoir une petite lumière sur ceci qui est manifeste, qu'il n'y a pas d'action qui ne s'enracine - je ne dirai même pas dans la parole - dans le *wawah* dans *das Wort, das Wort* c'est ça, c'est de faire ouah-ouah. Seul l'inconscient permet de voir comment il y a un savoir, non dans le Réel, [mais supporte -161-

du symbolique]. C'est déjà beaucoup qu'il soit supporté de ce Symbolique que j'ai essayé de vous faire sentir comme concevable, non pas à la limite, mais par la limite, comme étant fait d'une consistance exigible pour le trou, et l'imposant de ce fait. Le Symbolique, c'est certain, tourne en rond, et il ne consiste que dans le trou qu'il fait. Alors tout ce qu'on a dit de l'instinct, ça ne veut dire que ceci, c'est qu'il a fallu qu'on aille à du Réel, à du Réel supposé, qu'on aille à du Réel pour avoir un pressentiment de l'inconscient. Et au sens où corps veut dire consistance, l'inconscient dans une pratique donne corps à cet instinct. Si nous voulons que corps veuille dire consistance il n'y a que l'inconscient à donner corps à l'instinct.

Oui! Bien sûr, pourquoi tout ça ne serait-il pas un débat vain entre spécialistes, hein! Mais enfin, ça supporte un dire, un dire qui pourrait avoir des conséquences, si les analystes disaient quelque chose, mais en dehors des ragots, c'est un fait qu'ils ne disent rien. Vous avez déjà vu quelque chose sortir de l'Institut Psychanalytique de Paris, par exemple? Quelque chose de lisible, c'est quand même drôle, ouais! Vous me direz qu'il y a mon École. Bien sûr que mon École, je viens d'en avoir une expérience comme ça, dans les Journées qui m'ont même, c'est ça qu'il y a de merveilleux, qu'est-ce que c'est que la fatigue! Pourtant j'étais tout heureux, j'étais là comme un poisson dans l'eau. Tout le monde disait des choses qui prouvaient qu'on m'avait lu et je n'en revenais pas. Non seulement qui prouvaient qu'on m'avait lu, mais même ma foi qu'on était capable d'en sortir comme ça des pseudopodes qui prouvaient que mon dire se prolongeait. Même je veux dire d'en tirer un certain nombre de conséquences et qui n'étaient pas rien du tout. Faut pas vous figurer que c'est parce quand ici je les interroge, ils ne mouftent pas. Ils ne mouftent pas pour des raisons qui tiennent à la fonction du dire, qui tiennent à l'ek-sistence, c'est-à-dire au nœud, en fin de compte. Mais ça existait rudement bien dans ces journées. Moi, j'ai naturellement tendance à penser que ce que je dis, à savoir ce discours fondé sur un trou, seul trou qui soit sûr, trou constitué par le Symbolique, - car il y a une chose dont la démonstration, tout ce qui est là au tableau est fait pour en faire la démonstration, un trou pour peu qu'il soit consistant, c'est-à-dire cerné, un trou suffit pour nouer un nombre strictement indéfini de consistances. Et ça commence

à deux comme le manifeste ce nœud borroméen qui est ici [figure IX-21]; que ça commence à deux en donne l'assurance. C'est en quoi le deux ne se supporte que du trou fondamental du nœud. Chose frappante, le quatre [figure X-6], à savoir comment il se fait qu'un trou, celui-ci par exemple, suffise à nouer trois consistances que vous pouvez faire rectilignes - car il est clair qu'ici, je puis réduire cette boucle à être parallèle à celle qui est ici, et que, dans l'occasion, j'ai désignée de petit b.

même... J'y regarde à deux fois, je ne manque pas de tout bon sens, j'y regarde à deux fois avant de faire mauvais effet. Quelqu'un m'a demandé récemment au nom de quoi le Jury d'Accueil procédait pour allonger sa main bénéfique sur un certain nombre de gens dans l'École. C'est simplement ça, ils ne feront pas mauvais effet, ils ne feront pas mauvais effet tout de suite, ils le feront plus tard quand ils auront pris de la bouteille, conquis un peu d'autorité.

Bon, ben ! le couple, bien sûr, qu'il était nouable, quelles que soient les paroles pleines qui l'ont fondé. Ce que l'analyse démontre, n'est-ce pas, ce qu'elle démontre, d'une façon tout à fait sensible, c'est qu'il est malgré ça noué. Il est noué par quoi, hein ? Par le trou. Par l'interdit de l'inceste. Oui, il n'y a pas tellement de gens qui ont mis ça en valeur. Il faut tout de même le dire, dans la religion juive, il y avait un truc quand même que je voulais vous dire là comme ça, au passage - pourquoi est ce qu'ils n'ont pas bonne presse, hein, ces juifs ? Ben, je vous mets ça dans votre poche, parce que ça remet les choses au point. C'est parce qu'ils sont pas gentils. S'ils étaient gentils, ben ! ils seraient pas juifs quoi. Ça arrangerait tout! - C'est l'interdit de l'inceste. Il y a quand même des gens qui sont parvenus à faire émerger ça dans des mythes, et même, les Hindous sont après tout vraiment les seuls qui ont dit qu'il fallait quand on avait couché avec sa mère, qu'on s'en aille, je ne sais plus vers l'Orient ou vers le Couchant, je crois que c'est vers le Couchant, vers le Couchant avec sa propre queue dans ses dents, après l'avoir tranchée bien entendu!

Ouais! Nous ne considérons pas le fait de l'interdit de l'inceste comme historique. Il est bien entendu historique, mais il faut tellement le chercher dans l'histoire que, comme vous voyez, j'ai fini par trouver ça chez les Hindous, et on peut dire que là on en tient un bout hein! C'est pas historique, c'est structural. C'est structural, pourquoi ? Parce qu'il y a le Symbolique. Ce qu'il faut arriver à bien concevoir c'est le trou du Symbolique en quoi consiste cet interdit. Il faut du Symbolique pour qu'apparaisse individualisé dans le nœud ce quelque chose que, moi, je n'appelle pas tellement le complexe d'Œdipe, c'est pas si complexe que ça. J'appelle ça le Nom-du-Père. Ce qui ne veut rien dire que le Père comme Nom, ce qui ne veut rien dire au départ, non seulement le père comme nom, mais le père comme nommant. Ça, on ne peut pas -164-

dire que là-dessus les juifs soient pas gentils hein! ils nous ont bien expliqué que c'était le Père, le Père qu'ils appellent, le Père qu'ils foutent en un point de trou qu'on ne peut même pas imaginer n'est-ce pas je suis ce que je suis, ça c'est un trou, non! Ben ! c'est de là, que par un mouvement inverse car un trou ça, si vous en croyez mes petits schèmes, un trou ça tourbillonne, ça engloutit plutôt hein, puis il y a des moments où ça recrache. Ça recrache quoi? Le Nom. C'est le Père comme Nom.
Évidemment, il faut quand même avoir une petite idée de ce que ça comporte, à savoir que l'interdit de l'inceste, ça se propage. Ça se propage du côté de la castration, comme les autres gentils, enfin là les Grecs nous l'ont tout de même bien montré dans un certain nombre de mythes, à savoir que là où ils ont fait une généalogie uniquement fondée sur le Père, (Ouranos, Chronos, et patati et patata, jusqu'au moment où Zeus, après avoir beaucoup fait l'amour, s'évanouit, s'évanouit devant quoi ? devant un souffle) il y a quand même un pas de plus à faire sans quoi on ne comprend rien au lien de cette castration avec l'interdit de l'inceste, c'est de voir que le lien c'est ce que j'appelle le non-rapport sexuel.
Quand je dis le Nom-du-Père, ça veut dire qu'il peut y en avoir, comme dans le nœud borroméen, un nombre indéfini. C'est ça le point vif. C'est que ce nombre indéfini en tant qu'ils sont noués tout repose sur un; sur un, en tant que trou il communique sa consistance à tous les autres, d'où le fait que, vous comprenez, l'année où je voulais parler des Noms-du-père, j'en aurais quand même parlé d'un peu plus de deux ou trois hein! et qu'est-ce que ça aurait fait comme remue-ménage chez les analystes, s'ils avaient eu enfin, toute une série de Noms-du-père! Vous pensez bien que j'aurais pas pu en énoncer un nombre indéfini. Un petit peu plus de deux ou trois que j'avais préparés, je suis bien content quand même de les laisser secs, à savoir de n'avoir jamais repris ces Noms-du-père, que, comme l'année dernière, sous la forme des Non-dupes, des Nons-dupes-qui-z'errent. Évidemment, ils ne peuvent qu'errer parce que plus il y en aura, plus ils s'embrouilleront, et je me félicite certainement de n'en avoir pas sorti un seul.
Mais, c'est bien pourquoi je me suis trouvé en fin de ces journées avoir à répondre de quelque chose à laquelle personne bien sûr n'avait
fait attention dans l'École, à savoir de ce qui constituait ce qu'on appelle
-165-

un cartel. Un cartel, pourquoi ? C'est la question que j'ai posée, et - dont miracle à quoi j'ai obtenu des réponses indicatives, des pseudopodes comme je disais tout à l'heure, des choses qui faisaient un tout petit peu nœud, n'est-ce pas! Pourquoi est-ce que j'ai posé très précisément qu'un cartel, ça part de trois plus-une personne, ce qui en principe fait quatre, et que j'ai donné comme maximum ce cinq, grâce à quoi ça fait six. Est-ce que ça veut dire que je pense que comme le nœud borroméen, il y en a trois qui doivent incarner le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. La question pourrait se poser après tout, je pourrais être dingue! Est-ce que vous avez entendu parler, (j'ai pas posé la question hier, aux journées, parce que je voulais surtout recevoir, m'instruire) est-ce que vous avez entendu parler de l'identification ? L'identification dans Freud, c'est tout simplement génial. Ce que je souhaite, c'est quoi ? L'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ils sont foutus, ils sont à enfermés. Mais, je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou. Pas de deux, au moins trois, et ce que je veux dire, c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre. La plus-une [personne] sera là, même si vous n'êtes que trois, comme le montre très précisément ce schéma-là [figure IX-7], ceci donnant l'exemple de ce que ça ferait un nœud borroméen [figure X-7], si on partait de l'idée du cycle, tel qu'il se fait à deux noués [figure X-6] Même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre, d'où mon expression plus-

une. Et c'est en en retirant une, réelle, que le groupe sera dénoué. Il faut pour ça qu'on puisse en retirer une réelle pour faire la preuve que le nœud est borroméen et que c'est bien les trois consistances minimales qui le constituent. De trois, on ne sait jamais laquelle des trois est réelle, c'est bien pour ça qu'il faut qu'ils soient quatre parce que le quatre, c'est ce qui dans cette double boucle [figure IX-7] supporte le Symbolique de ce pourquoi en effet il est fait, à savoir le Nom-du-Père. La nomination, c'est la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou. Et c'est pourquoi j'ai dans le cartel donné ce chiffre quatre comme donnant le minimum, non sans considérer qu'on peut quand même avoir un petit peu de jeu sur ce qui ek-siste et que peut-être un jour, pourquoi pas l'an née prochaine, du train dont je persiste, j'essaierai de vous montrer ce que tout de même des Noms-du-père... si je l'accouple ce Nom-du-Père au Symbolique, pour en faire le plus un, dont s'assure manifestement..., alors qu'ici [Au tableau] [figure IX-2] aux trois il y a quelque chose qui ne se voit pas tout de suite dans le fait que ni a ni b ne franchissent le trou et ne font chaîne. Quand il y en a deux [figure IX-6], on voit que même à un ce n'est aucun des deux trous qu'il franchit, que le trou est entre les deux. C'est bien en ça que le couple n'ek-siste pas. Mais peut-être, ces Noms-du-père, pouvons-nous spécifier qu'il n'y a pas après tout que le Symbolique qui en ait le privilège, qu'il n'est pas obligé que ce soit au trou du Symbolique que soit conjointe la nomination. je l'indiquerai l'année prochaine.

Mais pour en revenir, car je veux terminer sur quelque chose qui ait substance, est-ce que Freud n'a pas proprement énoncé que dans l'identification, (il l'a dit, personne n'en voit le support, c'est-à-dire la portée) il n'y a d'amour que de l'identification portant sur ce quatrième terme, à savoir le Nom-du-Père. Est-ce qu'il n'est pas étrange que d'identification, il ne nous en énonce que trois, et que dans ces trois, il y a tout ce qu'il faut pour lire mon nœud borroméen. C'est à savoir qu'il va jusqu'à désigner proprement la consistance comme telle, en tant que dans ce nœud, elle est partout. Que ça fasse trou ou pas, la consistance est la base à savoir, vous voyez, le triskel, à savoir ceci [figure X-7] par exemple, puisque je n'en ai que là l'exemple, le triskel qui n'est pas un nœud. Il ne s'inscrit que de la consistance, il a appelé ça le trait unaire, on ne pouvait pas mieux dire! ce qui fait composante du nœud, non sans avoir mis en -167-

tête qu'il n'y a d'amour, je dirai, que de ce qui du Nom-du-Père fait boucle entre les trois, fait boucle des trois du triskel. Ce terme triskel, je pense que ça dit peut-être quelque chose à un certain nombre d'entre vous. C'est strictement ça, en tant que prolongé vous y voyez quoi ? Trois fusils qui font faisceaux, qui se supportent à 3 les uns des autres, c'est ce que, vous le savez peut-être, et c'est de ça que le nom est tiré, les Bretons ont pris pour faire leurs armes, les armes de la Bretagne moderne.

Ça nous sort de la croix, c'est déjà ça, enfin. Ouais! A part qu'on peut dire que la croix de Lorraine, à sa façon si on la dessine, de la bonne façon ça fait triskel aussi. Et qu'est-ce que Freud y a ajouté ? Il y a ajouté l'identification minimale pour que ce terme d'identification se supporte au regard du nœud borroméen.
Je vous le répète, précise, [Au tableau] c'est en tant que le Nom-du-Père est ce qui fait nœud ici, et s'il s'agit du triskel, le Nom-du-Père, ici, du triskel fait nœud, c'est en tant donc que le triskel ek-situe qu'il peut y avoir identification, identification à quoi ? A ce qui dans tout nœud borroméen, je vous le rappelle, dans tout nœud borroméen, je vous le rappelle... Allez, vous voyez, voilà mon triskel ici, dans tout nœud borroméen il fait le cœur, le centre du nœud. Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est aussi une possibilité d'identification? C'est ici, à savoir là, où je vous ai situé la place de l'objet a comme étant celui qui domine ce dont Freud fait la troisième possibilité d'identification, le désir de l'hystérique.

-168-

Leçon XI 13 mai 1975

Il n'y a pas, il n'y a pas d'états d'âme. Il y a à dire, à démontrer. Et pour promouvoir le titre sous lequel ce dire se poursuivra l'année prochaine (si je survis), je l'annoncerai : 4, 5, 6.
Cette année, j'ai dit R.S.I. Pourquoi pas 1, 2, 3 ? - « Un, deux, trois, nous irons aux bois.» - Vous savez la suite peut-être? - « Quatre, cinq, six, cueillir des cerises. » - Oui - « Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf. » - Eh bien, je m'arrêterai à 4, 5, 6. Pourquoi ?
Pourquoi R.S.I. se sont-ils donnés comme lettres ? C'est que qu'elles soient trois peut être dit second. Ce n'est que parce qu'elles sont trois qu'il y en a un qui est le Réel. Lequel, laquelle de ces trois lettres mérite-t-elle ce titre de Réel ? je dis qu'à ce niveau de logique, peu importe! et que le sens le cède au nombre, au point que c'est le nombre qui, ce sens, vais-je dire le domine? Non pas! Le détermine. Le nombre trois est à démontrer comme ce qu'il est s'il est le Réel, à savoir l'Impossible. C'est la plus difficile sorte de démonstration. Ce qu'on veut démontrer en passe du dire, il faut que ce soit impossible, condition exigible pour le Réel. Il ek-siste comme impossible.
Encore faut-il le démontrer, pas seulement le montrer! Le démontrer relève du Symbolique. Si le Symbolique prend le pas ainsi sur l'Imaginaire, ça ne suffit pas, ça ne donne que le ton. Et en fin de compte, ce n'est pas au ton qu'il faut se fier puisque c'est au nombre. C'est ce que j'essaie de mettre à l'épreuve. Mais un nombre noué, est-ce encore un nombre? Ou bien est-ce autre chose
-169-

Voilà où nous en sommes. je vous ai retenus tout le long de l'année autour d'un certain nombre de flashs. je n'y suis, moi, que pour peu de choses, étant déterminé comme sujet par l'inconscient, ou bien, par la pratique, une pratique qui implique l'inconscient comme supposé. Est ce à dire, que comme tout supposé, il soit imaginaire ? C'est le sens même du mot « sujet » : supposé comme imaginaire.
Qu'y a-t-il dans le Symbolique qui ne s'imagine pas ? Ce que je veux vous dire c'est qu'il y a le trou. Quelqu'un qui me voyait en proie, c'est le cas de le dire, à ce nœud, que là [figure XI-il je vous dessine sous sa forme la plus simple, quelqu'un qui m'y voyait en proie, sous des formes plus compliquées, m'a dit que je me démentais en quelque sorte d'avoir avancé dans un temps, (selon une forme qui n'est même pas mienne, qui est picassienne comme chacun sait) « je ne cherche pas, je trouve », quel qu'un m'a dit : «Eh ben ! là! je vous vois vachement chercher ».

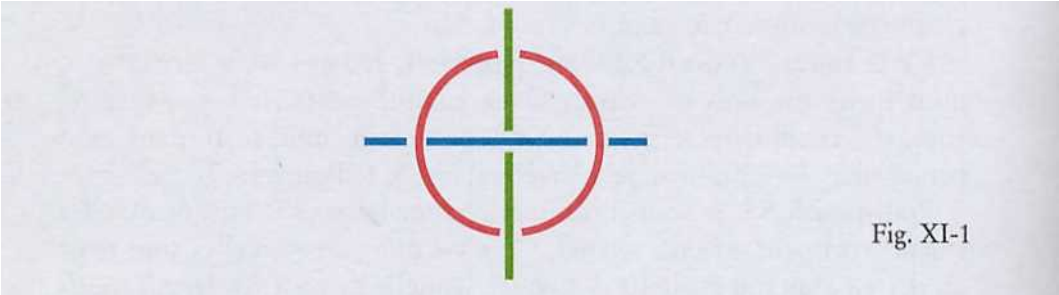


Fig. XI-1

Chercher, c'est un terme qui provient de circare, comme vous pouvez le trouver dans n'importe quel dictionnaire étymologique. je trouve quand même, puisque ça, ça n'est pas dans le dictionnaire étymologique, j'ai trouvé le trou, le trou de Soury, si j'ose m'exprimer ainsi, par où j'en suis réduit à passer. A-t-il affaire avec ce qu'on imagine le déterminer, à savoir le cercle? Un cercle peut être un trou, mais il ne l'est pas toujours... Pendant que j'y suis, à ce sujet, je dirai, - je rappellerai ce qui se trouve déjà dans les dernières lignes de mes Propos sur la causalité psy*chique* - un proverbe arabe qui énonce qu'il y a un certain nombre de choses, il en nomme trois lui aussi, sur quoi rien ne laisse de trace l'homme dans la femme dit-il d'abord, voire le pas de la gazelle sur le rocher. je le précède, évoquant ce troisième terme de ceci terminé par une virgule «plus inaccessible à nos yeux, cette trace, faite pour les -170-

signes du changeur. » C'est le troisième terme. Il n'y à pas de trace sur la pièce de monnaie touchée, seulement d'usure. Oui! C'est bien là où vient se solder, c'est le cas de le dire, ce quelque chose de noué dont il s'agit, je trouve, assez pour avoir à fomenter le cercle qui n'est du trou que la conséquence, je trouve, assez pour avoir à circuler. je ne sais pas si vous remarquez que la police dont Hegel pose fort bien que tout ce qui est de la politique s'y enracine et qu'il n'y a rien de la politique, qui ne soit enfin au dernier terme de réduction, police pure et simple, que la police n'a que ce mot à la bouche : « Circulez! ». Peu lui importe la gyrie dont je vous ai parlé la dernière fois, que ce soit de gyrer à droite ou à gauche, elle s'en fout, c'est le cas de le dire, ce dont il s'agit, c'est de circuler! Ça devient, ça ne devient sérieux que si l'on part du trou par où il faut en passer. Ce qu'il y a de remarquable dans le nœud dit bo, je ne dis pas beau, dans le nœud bo, comme je l'appellerai à l'occasion, c'est exactement ceci qu'il fasse nœud, tout en ne circulant pas d'une façon qui utilise ce trou comme tel. Il y a une différence entre ce nœud et ceci [figure XI-2] qui, le trou, utilise. C'est ce qui fait chaîne.

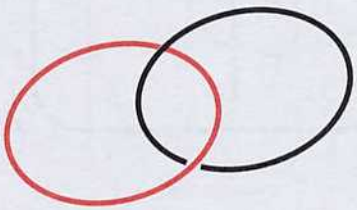


Fig. XI-2

Il est frappant depuis le temps qu'on fait des chaînes que la chose qu'on n'ait pas remarquée, c'est que dans le nœud bo, pas besoin d'user du trou puisque ça fait nœud sans faire chaîne. Ça fait nœud de quelle façon? D'une façon telle que (pour le refaire de la façon qui fait des ronds [figure XI-3], ce qui est exactement la même chose que ça [figure

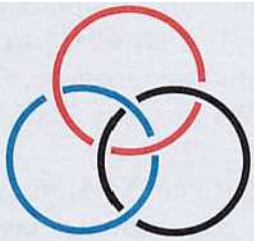


Fig. XI-3

— 171 —

XI-4], malgré l'apparence comme vous le voyez sous cette forme, cette forme de pure apparence, c'est dans la mesure où ces deux ronds ne sont pas noués [figure XI-4] que le troisième, dans cette mesure même, infléchit l'un des deux qui entre eux sont libres, l'infléchit de telle façon que nécessairement arrivé à l'autre bout d'un de ces cercles, il infléchira l'autre à son tour, et ainsi, qu'il tournera en rond, si ce rond, le petit là, nous le supposons du Symbolique, il fera indéfiniment le tour de la - entre guillemets puisque ce n'est pas une vraie chaîne - de la « fausse chaîne» de l'Imaginaire et du Symbolique. C'est bien en effet de cela qu'il s'agit.

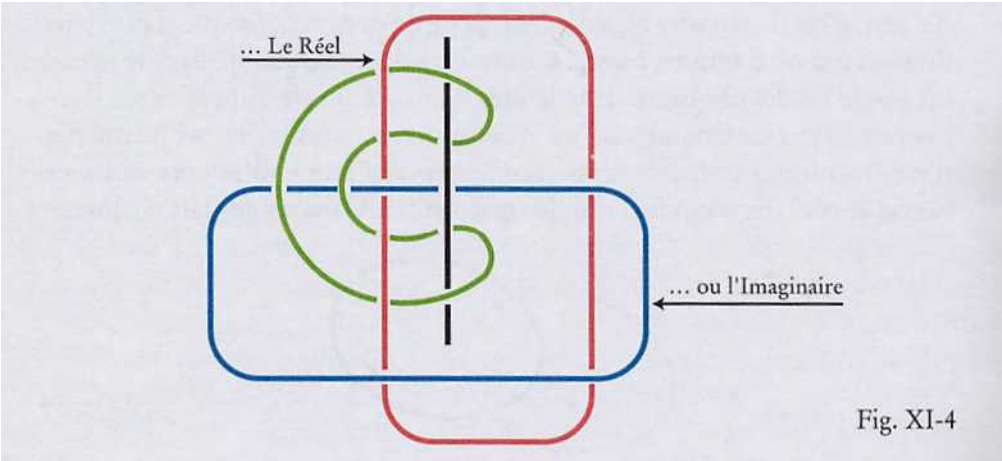


Fig. XI-4

Comment se reconnaître dans ce double cercle couplé et justement, de n'être pas noué ? Pour qu'un nœud soit borroméen, qu'un nœud soit bo, il ne suffit pas qu'il soit nœud, il faut que chacun des éléments ce terme, « il faut et il suffit », on lie lui donne pas, sauf à se référer au nœud, son plein sens : dire « il faut », c'est quelque chose, mais dire « il suffit» implique, ce qu'on oublie toujours parce qu'on ne fait pas le trou, le seul trou qui vaille, la trouvaille ! parce qu'on ne fait pas le trou, on ne voit pas que si la condition manque, rien ne va plus! Ce qui est l'envers du « il faut », envers toujours éludé. Je vais vous le démontrer tout de suite.
Vous nouez deux cercles [figure XI-5], vous les nouez d'une façon qui implique, comme c'est là non démontré mais bien seulement montré -172-

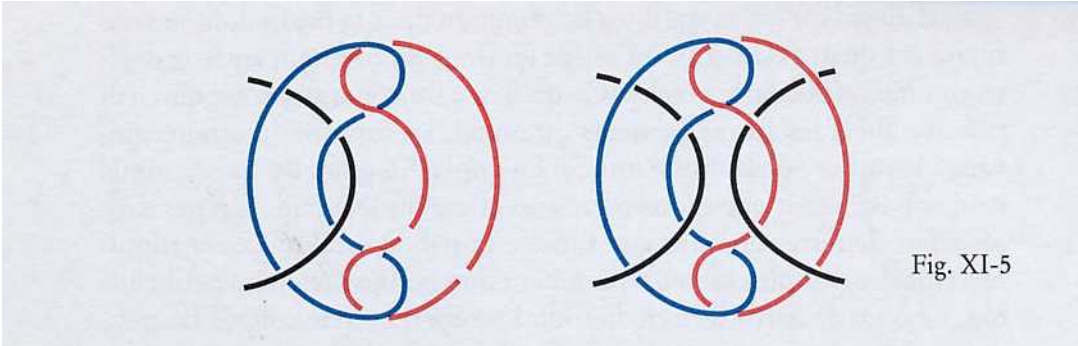


Fig. XI-5

vous les nouez d'une façon telle qu'ils ne soient pas noués; qu'ils fassent ici quelque chose qui est aussi bien la consistance d'un cercle que d'une droite infinie, cela suffit car c'est identifiable à cette figure [figure XI-1], nœud bo, cela suffit à faire un nœud borroméen. Rien ne va vous être plus facile à imaginer que ceci : c'est que si vous en faites passer ici comme ça une autre, vous avez une figure qui aura l'air - comment ne pas le croire ? - d'être un nœud borroméen. Néanmoins il ne suffit pas de couper cette consistance pour que chacun des trois autres éléments soient libres des deux autres. Pour qu'il en soit ainsi, il faudrait que les choses se disposent autrement, - qui pourtant a bien l'air d'être la même chose - à savoir [figure XI-6] que la disposition à quatre éléments soit de cette forme, en tant que montrable. Qu'est-ce qui le démontre ? Car dans cette forme, il est clair que l'un quelconque des éléments étant rompu, les trois autres sont libres : ce qui n'était pas le cas dans la première figure que je vous ai livrée.

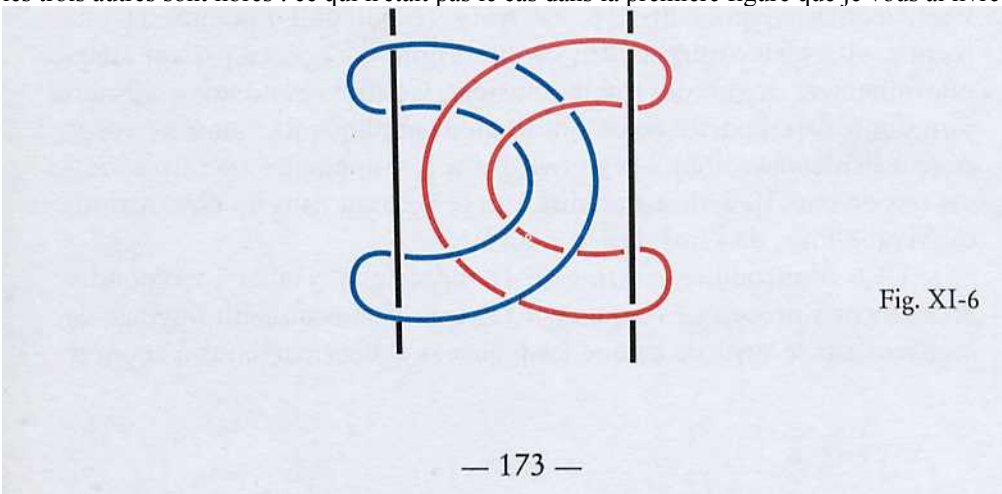


Fig. XI-6

— 173 —

Et d'abord qu'est-ce qu'il y a de commun dans la façon dont je vous figure ces quatre éléments, qu'est-ce qu'il y a de commun entre la droite comme infinie et le cercle? Ce qu'il y a de commun, c'est que leur rupture libère les autres éléments du nœud. La rupture du cercle équivaut à la rupture de la droite infinie. En quoi ? Au point de vue du nœud - non pas en tant que rupture dans ses effets sur le nœud, non pas dans ses effets de reste sur l'élément. Que reste-t-il du cercle après sa rupture ? Une droite finie comme telle, autant dire bonne à jeter, un petit chiffon, un bout de corde de rien du tout. Le zéro du cercle coupé! Laissez-moi figurer ce coupé par ce qui sépare c'est-à-dire le deux, zéro sur deux égale tout au plus ce petit un de rien du tout. La droite infinie, le grand Un, une fois sectionnée, ça fait quand même deux demi-droites qui partent comme on dit, d'un point, d'un point zéro, pour s'en aller à l'infini. Un sur deux égale deux. Ceci pour vous faire sentir que quand j'énonce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je donne au sens du mot « rapport » l'idée de proportion. Mais chacun sait que le ?nos geometricum d'Euclide, qui a suffi pendant tant de temps à paraître le parangon de la logique, est tout à fait insuffisant et qu'à entrer dans la figure du nœud, il y a une tout autre façon de supporter la figure du non-rapport des sexes : c'est de les supporter de deux cercles en tant que non noues. C'est de cela qu'il s'agit dans ce que j'énonce du non-rapport, chacun des cercles qui se constituent, nous ne savons pas encore de quoi, dans le rapport des sexes, chacun dans sa façon de tourner en rond comme sexe n'est pas, à l'autre, noué. C'est cela que ça veut dire, mon non-rapport.

Il est tout à fait frappant que le langage ait depuis longtemps devancé la figure du nœud (sur laquelle s'escriment, seulement de nos jours, les mathématiciens) pour appeler « nœud » ce qui unit l'homme et une femme, sans bien naturellement savoir ce dont il s'agit, en parlant métaphoriquement des nœuds qui les unissent. Ce sont ces nœuds qu'il vaut sans doute de rapporter en montrant qu'ils impliquent comme nécessaire ce 3 élémentaire dont il se trouve que je les supporte de ces trois indications de sens, de sens matérialisé, qui se figurent dans les nominations du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.

Je viens d'introduire le terme de « nomination ». J'ai eu a y répondre récemment a propos de ce qui était rassemblé dans un petit ouvrage de logiciens sur le sujet de ce que les logiciens étaient parvenus à énoncer -174-

jusqu'à ce jour, concernant ce qu'on appelle le « référent ». Je tombais là du haut de mon nœud, et ça ne m'a pas du tout facilité les choses parce que c'est là toute la question : la nomination relève-t-elle comme il semble apparemment, du Symbolique? Vous le savez, enfin peut-être vous en souvenez-vous! Je vous ai fait un jour la figure qui s'impose quand on veut fomenter un nœud à quatre. Le moins qu'on puisse dire, c'est que si nous introduisons à ce niveau la nomination, c'est un quart élément. Cette figure, je vous l'ai faite de cette façon-ci [figure XI-7] : il faut partir de cercles non noués, et même je n'ai pas de répugnance à évoquer le cas où j'ai fait défaut à cette figure. Voilà ce qui convient pour qu'un quart cercle noue les trois qui d'abord étaient posés, comme dénoués. Cette figure, contrairement à celle d'un jour où j'étais aussi bien embrouillé que vous pouvez l'être à l'occasion, faute de vous être rompus à cet exercice, l'un des cercles restait hors du jeu.

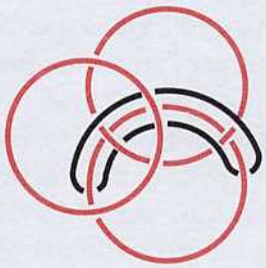


Fig. XI-7

C'est en ceci que si plein dans sa simplicité que soit le nœud borroméen à trois, c'est à partir de quatre, et je souligne, à s'engager dans ce quatre, on trouve une voie, une voie particulière qui ne va que jusqu'à six. En d'autres termes, qui fait du cercle couplé, pris pour chacun des éléments qualifiables de ce que le trois impose, non pas de distinction, mais bien au contraire d'identité entre les trois termes du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel au point qu'il nous semble exigible de retrouver dans chacun, cette triplice, cette trinité du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. A savoir d'évoquer que le Réel tient dans ces termes que j'ai déjà fomentés du nom d'ek-sistence, de consistance et de trou, de faire de l'ek-sistence écrite comme je l'écris, à savoir ce qui joue jusqu'à une certaine limite dans le nœud, cela supporte le Réel. Ce qui fait consistance est de l'ordre Imaginaire comme le suppose ceci qui -175-

nous est vraiment tangible que s'il y a quelque chose de quoi relève la rupture, c'est bien la consistance, à lui donner le sens le plus réduit. Il reste alors, (mais reste-t-il ?) pour le Symbolique l'affectation du terme « trou », ceci en tant que la mathématique, celle proprement qui se qualifie de la topologie, nous donne une figure sous la forme du tore de quelque chose qui pourrait figurer le trou. Or la topologie ne fait rien de tel, ne serait-ce que parce que le tore en à deux, trous : le trou interne avec sa gyrie et le trou qu'on peut dire être externe, et grâce à quoi le tore se démontre participer de la figure du cylindre qui est une des façons qui pour nous matérialise le mieux la figure de la droite à l'infini. Cette droite à l'infini, chacun sait son rapport à ce que j'appelle simplement le rond de la consistance. Chacun sait ce rapport, et pas seulement de m'avoir vu le figurer dans le nœud borroméen, celui qui porte l'indication n. bo.

Un nommé Desargues, l'Arguésien, comme on dit, s'est avisé depuis longtemps que la droite infinie est en tout homologue au cercle. En quoi il a devancé le nommé Riemann, il l'a devancé. Néanmoins, une question reste ouverte à quoi je donne, par l'attention que j'apporte au nœud borroméen, déjà réponse. Ce qui ne vous empêchera pas, du moins je l'espère, d'en maintenir présente pour votre esprit la forme question.

[Au tableau] Comme vous le voyez dans cette figure à gauche [figure XI1], du nœud borroméen constitué par l'équivalent de ce cercle sous la forme d'une droite nouée à un cercle, du couple [figure XI-4] supposé de ce qui là pour le supporter pour votre esprit, pourrait être du Symbolique. Les deux autres, sans qu'on sache de quelle droite figurer spécialement le Réel, par exemple celle-ci, ou l'Imaginaire pour celle-ci, que faut-il pour que cela fasse nœud ? Il faut que le point à l'infini soit tel que les deux droites ne fassent pas chaîne. C'est là la condition que les deux droites quelles qu'elles soient, « d'où qu'on les voit » - je vous fais remarquer en passant que ce d'où qu'on les voit supporte cette réalité que j'énonce du regard, - le regard n'est définissable que d'un « d'où qu'on les voit » - d'où qu'on les voit est à vrai dire, si nous pensons une droite comme faisant rond d'un point, d'un point unique à l'infini, comment ne pas voir que ceci à un sens qu'elle ne se noue pas. Non seulement que ceci à un sens qu'elle ne se noue pas, mais que c'est deux nœuds passent noués, qu'elles se noueront effectivement à l'infini, point qu'à ma connaissance, Desargues, Desargues dont j'ai usé au temps où -176-

ailleurs qu'ici, à Normale Supérieure, pour l'évoquer par son nom, je faisais mon séminaire sur *Les Ménines, Les Ménines* de Vélasquez où j'en profitais pour me targuer de situer où il était ce fameux regard dont bien évidemment c'est le sujet du tableau, je le situais quelque part, dans le même intervalle - peut-être qu'un jour vous verrez paraître ce séminaire, - dans le même intervalle que j'établis ici au tableau, sous une autre forme, à savoir dans celui que je définis de ce que les droites infinies en leur point supposé d'infini, ne se nouent pas en chaîne.
C'est bien là que commence pour nous la question. Il ne semble pas que Desargues ne se soit jamais posé la forme sous laquelle il supposait ces droites infinies, en posant la question de savoir si elles se nouaient ou pas. Il est tout à fait frappant que Riemann, pour lui, ait tranché la question d'une façon peu satisfaisante en faisant de tous les points à l'infini à quelque droite qu'ils appartiennent un seul et unique point qui est au principe de la géométrie de Riemann.

A soulever la question du nœud, nous allons voir, je vais ici vous figurer quelque chose [figure XI-8], ah! dont j'espère venir à bout, sous la forme d'un nœud, d'un vrai, qui, chose curieuse, présente une sorte d'analogie avec cette forme [figure XI-3]. Si nous étudions ce nœud comme le font les mathématiciens, ce que nous, tout ce que nous pouvons faire, c'est d'amorcer la notion dite du groupe fondamentale, c'est-à-dire de définir la structure de ce nœud par une série de trajets qui se feront d'un point quelconque, celui-ci, par exemple. Nous définissons le nœud par quelque chose qui s'appelle le groupe fondamental, et qui comporte un nombre qui diffère selon les nœuds, un nombre de trajets qui seront nécessaires pour indiquer sa structure. Ces trajets, même s'ils font plusieurs boucles dans chacun, mais là je pose la question, je mets le trou entre guillemets, dans chacun des trous qui, apparemment, font ce nœud. Il y en aura un -177-

certain nombre, et contrairement à ce que vous pouvez imaginer, ce nombre, dans ce cas, dans ce cas où la figure mise à plat à l'air d'en comporter quatre, quatre champs distincts, ça ne fera pas pour autant quatre cercles individualisables de trajet, mais contrairement à ce qu'on peut imaginer, ça n'est pas le nombre qui sera caractéristique de ce groupe fondamental, ça sera la relation entre un certain nombre de trajets.

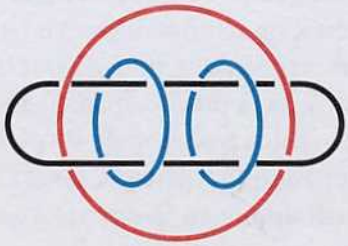


Fig. XI-9

Nous supportons là, à l'état pur, la notion de rapport, en tant que, justement, elle nous ramène au nœud, au nœud borroméen puisque ce rapport même fait nœud, à ceci près que ce nœud manque de nombres. En prenant cette étape du nœud borroméen, nous supportons du nombre même les cercles ou les trajets dont il s'agit pour n'importe quel nœud, même si ce nœud, celui que je viens de dessiner, vous le voyez, n'a de consistance qu'unique. Nous prenons le nombre comme truchement, comme intermédiaire, comme élément lui-même pour nous introduire dans la dialectique du nœud. Ce où cette fois-ci j'en viendrai est ceci, c'est à savoir que rien n'est moins, si je puis dire, naturel que de penser ce nœud. Qu'il y ait de l'un, ce que j'ai avancé en son temps pour le supporter du cercle est quelque chose à quoi, justement, se limite le mouvement de la pensée, à faire cercle, et c'est en quoi il n'y a rien de plus naturel, c'est le cas de le dire, que de lui reprocher son cercle comme vicieux. Que si, pour figurer le rapport des sexes sans autrement ni plus préciser, je trouve la figure de deux un, sous la forme de deux cercles, qu'un troisième noue précisément de ce qu'ils ne soient entre eux pas noués, car ce n'est pas seulement de ce qu'ils ne soient, qu'ils soient libres quand ce troisième est rompu, qu'il s'agit, c'est de ce que ce troisième comme je vous l'ai montré dans la figure [figure XI-9], celle-ci, c'est de ce que ce troisième les noue expressément de ce qu'ils ne soient pas noués qu'il s'agit, et n'aurai-je fait que de faire passer cette fonction dans votre - 178-

esprit, que je considérerai qu'aujourd'hui je n'ai pas parlé en vain. C'est de cela même qu'il s'agit, c'est de ce qu'ils ne soient pas noués qu'ils se nouent. Et la nécessité qu'un quatrième terme vienne ici imposer ses vérités premières est justement ce sur quoi je veux terminer. C'est à savoir que sans le quatrième, rien n'est à proprement parler mis en évidence, je n'ai pu aujourd'hui le faire, mis en évidence de ce qu'est vraiment le nœud borroméen.

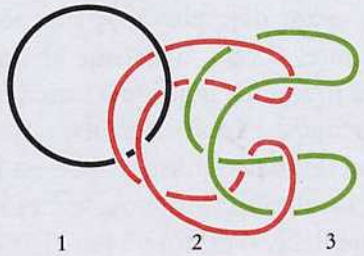


Fig. XI-10

Dans toute chaîne, pour vous imaginer la plus simple, dans toute chaîne borroméenne, il y a un puis un deux [figure XI-10] Selon la forme que je vous ai dessinée tout à l'heure, vous trouverez là le un et le deux, qui est le commencement de la chaîne après quoi, ici, il y aura un troisième cercle qui fera boucle. Qu'est-ce qu'implique que dans une chaîne quelconque, comme elle fait chaîne, elle fait toujours chaîne, nous placions un quelconque des deux premiers au rang troisième ? Quelle que soit la chaîne, l'opération dont il s'agit impliquera pour nous limiter à la chaîne 1-2-3-4, [figure XI-11] impliquera que si nous voulons mettre un quelconque de ces deux au rang troisième, le 1 sera dès lors noué au 2, et par le 3 et par le 4. Faites-en l'expérience, car aussi bien, il n'y a rien de tel pour essayer de penser ce nœud que de manipuler des ronds de ficelles.

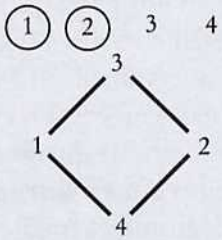


Fig. XI-11

— 179 —

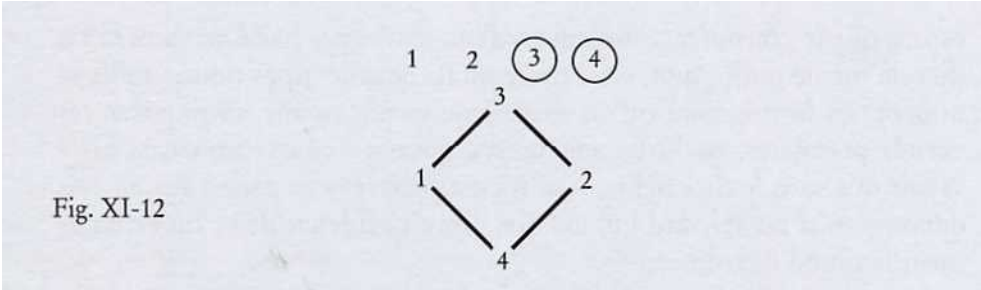


Fig. XI-12

Je le répète, quoique ayant déjà plus de place au tableau : 1-2-3-4, [figure XI-12] à nous limiter à ceci, dans une chaîne quelconque, par quelque bout que nous la prenions, impliquera qu'à mettre soit le 1, soit le 2, à la place dite troisième, à en faire l'effort, nous obtiendrons ceci, c'est que pour choisir l'un des deux, puisque ici c'est le 2 que nous choisissons, pour mettre le 2 là en rang troisième, le 3 et le 4 nécessairement noueront ce 1 au 2 ainsi déplacé. II est tout à fait clair que le 1 et le 2 sont interchangeables, c'est à savoir qu'au début d'une chaîne, le premier et le second sont indéfiniment interchangeables. [figure XI-13]. C'est à placer l'un de ces deux-là au rang trois, à nous efforcer à viser à le placer au rang trois que nous verrons non pas seulement le trois intéressé et passer à la place du 2, mais avec le 3, le quatrième. Et c'est en cela que se justifie l'intérêt que je porte au nœud à quatre dans l'occasion et que je développerai l'année prochaine.

Fig. XI-13

Dès lors, puisque nous ne savons pas à quoi coupler la nomination, la nomination qui ici fait quatrième terme, est-ce que nous allons le coupler à l'Imaginaire, a savoir que venant du Symbolique, la nomination est là pour faire dans l'Imaginaire un certain effet ? C'est bien en effet ce dont il semble s'agir chez les logiciens quand ils parlent du référent. Les descriptions russelliennes, celles qui s'interrogent sur l'auteur, celles qui se demandent en quoi il est légitime et fragile logiquement d'interroger - 180-

sur le fait que Walter Scott est-il ou non l'auteur de *Waverley,* il semble que cette référence concerne expressément ce qui s'individualise du support pensé des corps. Il n'est en fait certainement rien de semblable. La notion de référent vise le Réel. C'est cri tant que Réel que ce que les logiciens imaginent comme Réel donne son support au référent. A cette nomination imaginaire, celle qui s'écrit de ceci par exemple, que de la relation entre R et S, nous avons une nomination indice i, et puis le I pour nous en tenir au nOeud à quatre, comme constituant le lien entre le Réel et le Symbolique.

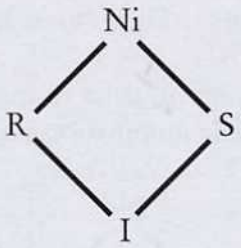


Fig. XI-14

Je proposerai ceci, c'est que la nomination imaginaire, c'est très précisément ce que je viens de supporter aujourd'hui par la droite infinie, et que cette droite, dans ce cercle que nous composons d'un cercle et d'une droite, que cette droite est très précisément non pas ce qui nomme quoique ce soit de l'Imaginaire mais ce qui, justement, fait barre, inhibe le maniement de tout ce qui est démonstratif, de tout ce qui articulé comme Symbolique, fait barre au niveau de l'Imagination même et rend ce dont il s'agit dans le corps dont chacun sait que ce qui intéresse le corps, au moins dans la perspective analytique, c'est le corps en tant qu'il fait orifice, que ce par quoi il se noue à quelque Symbolique ou Réel dont il s'agisse, c'est justement de ce nœud, la mise en évidence d'un cercle, d'un orifice que l'Imaginaire est constitué.

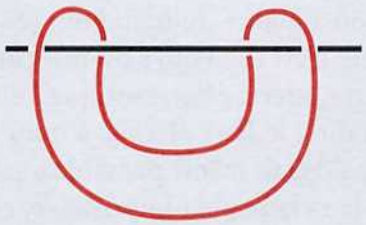


Fig. XI-15

— 181 —

Cette droite infinie qui ici complète le faux trou [figure XI-15] dont il s'agit, puisqu'il ne suffit pas d'un orifice pour faire un trou, chacun d'entre eux, étant indépendant des autres, c'est très précisément l'inhibition que la pensée a à l'endroit du nœud. Nous pouvons interroger de la même façon, si entre Réel et Imaginaire, c'est la nomination indice du Symbolique, c'est-à-dire en tant que dans le Symbolique surgit quelque chose qui nomme, nous voyons ça dans les débuts de la Bible, à ceci près qu'on ne remarque pas ceci, c'est que l'idée créationniste, le Fiat lux inaugural, n'est pas une nomination. Que ce soit du Symbolique que surgisse le Réel, c'est ça l'idée de création, n'a rien à faire avec le fait que dans un second temps, le même Dieu donne leur nom à chacun des animaux qui habitent le paradis.
De quelle nomination s'agit-il, dans ce que j'appelle ici pour l'indiquer d'un grand Ns, de quelle nomination s'agit-il ?

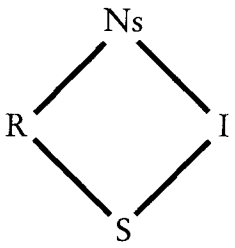


Fig. XI-16

dans cette; dans une des deux de ce qui nous est mythiquement raconté ? C'est bien en effet une question à quoi il vaut qu'on s'arrête un peu, parce que cela relève de sens qui, dans chaque cas, est un sens différent. La nomination de chacun qui d'ailleurs est un nom commun, non pas au sens de Russell un nom propre, la nomination de chacun des espèces que représente-t-elle? Une nomination, assurément, étroitement symbolique, une nomination limitée au Symbolique. Est-ce que c'est cela qui nous suffit pour supporter ce qui vient en un point certes pas indifférent dans cette élémentation à quatre du nœud qui se supporte du Nom-du-Père. Est-ce que le Père c'est celui qui à donné leur nom aux choses ? Ou bien ce Père doit-il être interrogé en tant que Père, au niveau du Réel? Est-ce que pour tout dire, le Père éternel, à quoi bien sûr, rien ne nous empêcherait de croire s'il était même pensable que lui-même croit en lui, alors que c'est tout à fait clairement impensable, est-ce que nous devons -182-

mettre le terme nomination comme noué au niveau de ce cercle dont nous supportons la fonction du Réel ? C'est entre ces trois termes, nomination de l'Imaginaire comme inhibition, nomination du Réel comme ce qu'il se trouve qu'elle se passe en fait, c'est-à-dire angoisse, ou nomination du Symbolique, je veux dire impliquée, fleur du Symbolique lui-même, à savoir comme il se passe en fait sous la forme du Symptôme, c'est entre ces trois termes que j'essaierai l'année prochaine, ce n'est pas une raison parce que j'ai la réponse pour que je ne vous la laisse pas en tant que question, que je m'interrogerai l'année prochaine sur ce qu'il convient de donner comme substance au « nom de père ».
-183-

184

SEMINAIRE 22

ANNEXES

- 185-

-186-

Annexe I

Introduction à cette publication

Une gageure qui est celle de mon enseignement, pourquoi ne pas la tenir à l'extrême, en ceci que quelque part note en a été prise, et ne pas l'imprimer telle quelle?
L'hésitation n'y est pas forcément mienne. Mon rapport au public composite qui m'écoute la motive amplement.
Que je témoigne d'une expérience laquelle j'ai spécifiée d'être l'analytique et la mienne, est supposé pour vérace.
Voir où cette expérience me conduit par son énoncé, a valeur de contrôle (je sais les mots que j'emploie).
Les « catégories » du symbolique, de l'imaginaire et du réel sont ici mises à l'épreuve d'un testament. Qu'elles impliquent trois effets par leur nœud, si celui-ci s'est découvert à moi ne pouvoir se soutenir que de la relation borroméenne, ce sont effet de sens, effet de jouissance et effet... que j'ai dit de non-rapport à le spécifier de ce qui semble suggérer le plus l'idée de rapport, à savoir le sexuel.
Il est clair que ces effets sont implications de mes catégories elles-mêmes : lesquelles peuvent être futiles même si elles semblent bien être inhérentes à la « pensée ».
J'explique dans la mesure de mes moyens ce que le nœud, et un nœud tel que la mathématique s'y est encore peu vouée, peut ajouter de consistance au ras de l'imaginaire prend ici valeur de la distinguer dans une triade qui garde sens, même à démontrer que le réel s'en exclut.
C'est le type de problème qu'à chaque tournant je retrouve (sans le chercher, c'est le cas de la dire).
Mais la mesure même des effets que je dis ne peut que moduler mon dire. Qu'on y ajoute la fatigue de ce dire lui-même ne nous allège pas du devoir d'en rendre compte : au contraire.
-187-

Une note en marge comme page 971, peut être nécessitée pour compléter un circuit élidé au séminaire. Ce n'est pas le fignolage qui est ici « futile », mais, comme je le souligne, le mental même, si tant est que ça ex-siste.
Jacques Lacan
-188-

Annexe II

A la lecture du 17 décembre

Je parle ici de la débilité mentale des systèmes de pensée qui suppo sent (sans le dire, sauf aux temps bénis du Tao, voire de l'ancienne Égypte, où cela s'articule avec tout l'abêtissement nécessaire), qui suppose donc la métaphore du rapport sexuel, non ex-sistant sous aucune forme, sous celle de la copulation, particulièrement «grotesque» chez le parlêtre, qui est censée «représenter» le rapport que je dis ne pas ex-sister humainement.
La mise au point qui résulte d'une certaine ventilation de ladite méta phore, élaborée sous le nom de philosophie, ne va pas pour autant bien loin, pas plus loin que le christianisme, fruit de la Triade qu'en «l'ado rant » il dénonce dans sa vraie « nature»; Dieu est le pas-tout qu'il a le mérite de distinguer, en se refusant à le confondre avec l'idée imbécile de l'univers. Mais c'est bien ainsi qu'il permet de l'identifer à ce que je dénonce comme ce à quoi aucune ex-sistence n'est permise parce que c'est le trou en tant que tel - le trou que le borroméen permet d'en dis tinguer (distinguer de l'ex-sistence comme définie par le nœud lui-même, à savoir l'ex-sistence d'une consistance soumise à la nécessité = ne cessant pas de s'écrire) de ce qu'elle ne puisse entrer dans le trou sans nécessairement en ressortir, et dès « la fois » suivante (« la fois » dont le croisement de sa mise à plat fait foi).
D'où la correspondance que je tente d'abord du trou avec un réel qui se trouvera plus tard conditionné de l'ex-sistence. Comment en effet ménager l'approche de cette vérité à un auditoire aussi maladroit que m'en témoigne la maladresse que je démontre à moi-même à manier la mise à plat du nœud, plus encore son réel, c'est-à-dire son ex-sistence ?
Je laisse donc ça là, sans le corriger, pour témoigner de la difficulté de -189-

l'abord d'un discours commandé par une toute nouvelle nécessité (cf. plus haut).
Ce qu'il me faut démontrer en effet, c'est qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre, génitif objectif, et comment y parvenir si je frappe d'emblée si juste que le sens étant atteint, la jouissance y consonne qui met en jeu le damné phallus (= l'ex-sistence même du réel, soit à prendre mon registre : R à la puissance deux) ou encore ce à quoi la philosophie vise à donner célébration.
C'est dire que j'en suis tout empêtré encore, je parle de la philo, no du phallo. Mais il y a temps pour quoi il ne faut pas se hâter, faute de quoi ce n'est seulement de rater qu'il s'agit, mais plutôt de l'erre irrémédiable, c'est-à-dire d'« aimer la sagesse », nécessité de l'Homme. À corriger.
Ce pourquoi il faut la patience à quoi m'exerce le D.A. (lire; discours analytique). Il reste toujours le recours à la connerie religieuse, à quoi Freud ne manque jamais : ce que je dis au passage quoique poliment (nous le lui devons tout).
Jacques Lacan
-190-

ANNEXES III à VI

Recueil des quatre textes de Soury et Thomé distribués à la demande de Lacan dans le séminaire R.S.I. les 18 mars et 8 avril 1975

- 191 -

Annexe III

Le nœud borroméen orienté

Le problème
Voici 16 figures, qui sont 16 nœuds borroméen orientés aplatis. Pourquoi s'intéresser à ces 16 figures ? Ce n'est pas justifié ici.
Le problème, c'est : « ces 16 nœuds orientés aplatis définissent combien de nœuds orientés ? » La solution c'est : « ces 16 nœuds orientés aplatis définissent un seul nœud orienté ». La démonstration, c'est d'avoir assez de transformations pour assurer le passage de n'importe lequel parmi les 16 à n'importe quel autre.
Les transformations en question doivent changer le nœud orienté aplati, et ne pas changer le nœud orienté.
Caractérisation des 16 figures
Ces 16 figures sont 8. Certaines figures sont dessinées trois fois, trois fois qui ne diffèrent que par le haut et le bas du papier. Les figures dessinées trois fois sont celles où tous les ronds n'ont pas le même sens.
Chaque figure est levo ou dextro, selon que la zone centrale est levo ou dextro. C'est la GIRATION.
Chaque rond est orienté dans le plan, ou bien dans le sens positif ou bien dans le sens négatif. C'est le SENS du ROND.
La giration et les trois sens des trois ronds, sont des caractéristiques suffisantes pour distinguer et caractériser ces 8 figures, ces 8 nœuds borroméen orientés aplatis.

Quelles transformations ?
- Il y a le retournement du plan, qui inverse le sens des ronds, et qui conserve la giration.
- Il y a le retournement du rond, qui conserve le sens de deux ronds, inverse le sens d'un rond, et qui inverse la giration.

Ces transformations-là suffisent à assurer le passage de n'importe lequel parmi les 16 à n'importe quel autre.
-193-

SEMINAIRE 22

Je vais donner plus de transformations, soit au total
- Il y a le retournement du plan, qui inverse le sens des ronds, et qui conserve la giration.
- Il y a l'échange interne-externe, qui inverse le sens des ronds, et qui inverse la giration.
- Il y a le retournement de bande, qui conserve le sens de deux ronds, et qui inverse la giration.
- Il y a le retournement de rond, qui conserve le sens de deux ronds, inverse le sens d'un rond, et inverse la giration
Le retournement de bande sera défini de deux façons différentes.

Définition des transformations. Trois transformations d'écheveau aplati, le retournement du plan, l'échange interne-externe, le retournement de bande.
Ce sont des transformations qui sont possibles pour n'importe quel écheveau aplati. La définition de la transformation est générale. Les effets de la transformation sont donnés pour le cas présent, le cas des nœuds borroméen orientés aplatis.
- Il y a le retournement du plan. Ca inverse le sens des ronds et ça conserve la giration.
- Il y a l'échange interne-externe. C'est le même échange que l'échange des deux raboutages d'une tresse. [figure A-2]
Ce sens inverse le sens des ronds et ça inverse la giration.
- Il y a le retournement de bande. Ca consiste, l'écheveau étant porté par une bande, à échanger les deux faces de la bande, sans déplacer le rond porteur de la bande. [figure A-3]
Ca conserve le sens des ronds, et ça inverse la giration.

Définition des transformations. Une façon spéciale d'assurer le retournement de bande dans le cas du nœud borroméen aplati.
Le passage de 1 à 7 en passant par 2 3 4 5 6, est équivalent au retournement de bande. Ca conserve le sens des ronds, et ça inverse la giration.
(Voir à la fin, les deux pages de dessins numérotés de 1 à 7).

Définitions des transformations. Le retournement de rond.
Voir [figure A-4] Ca inverse le sens d'un rond, ça conserve le sens de deux ronds, et ça inverse la giration.
- 194-

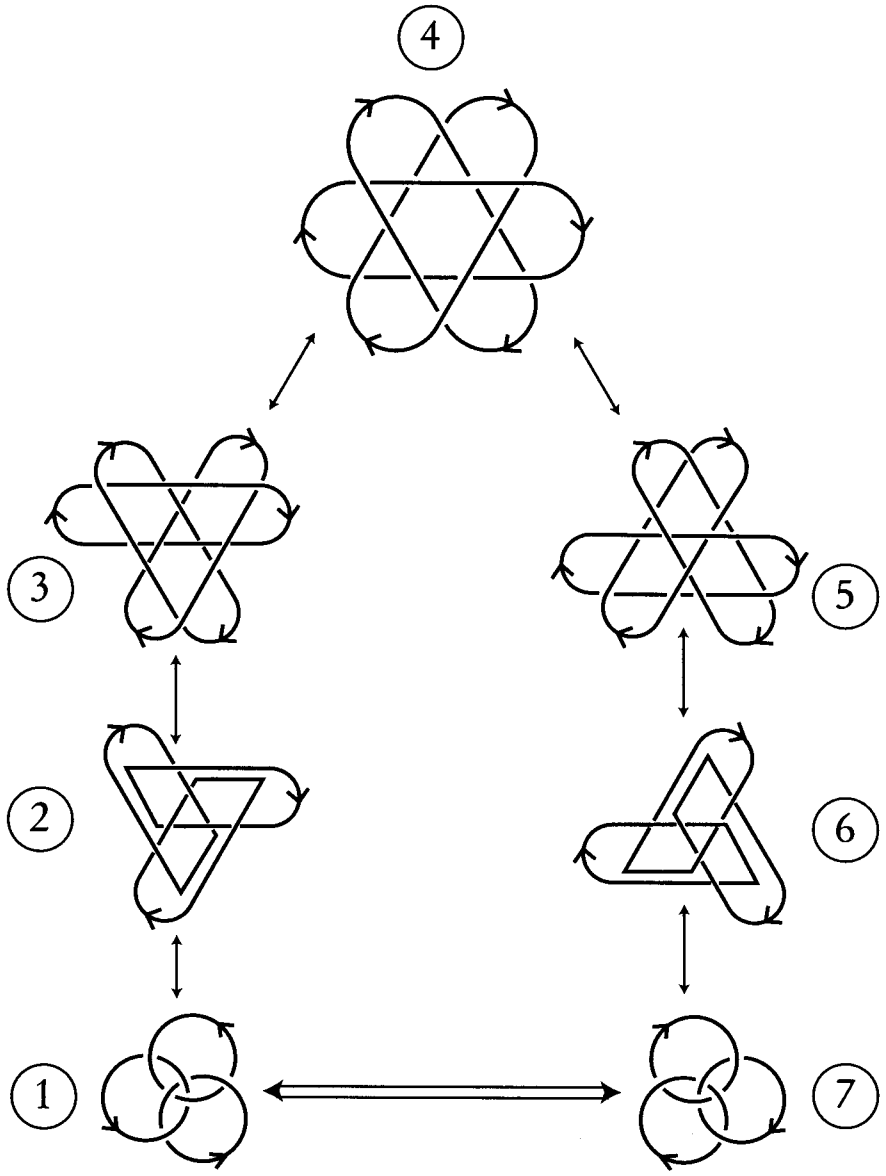


Fig. A-5

SEMINAIRE 22

Annexe IV

Un ratage dans l'établissement d'une figure de nœud, ou un méfait de perspective

La figure 6 n'est pas un nœud borroméen – Monstration 1

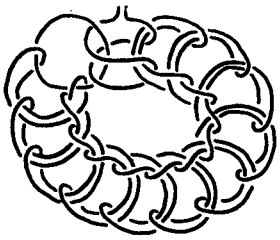
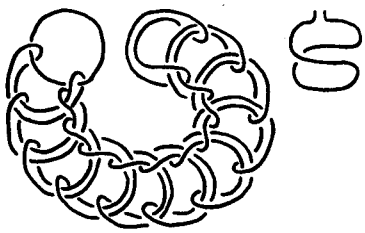


Figure 6 : un rond est ouvert



Les 12 autres ronds restent noués

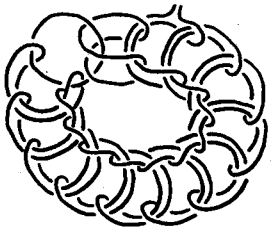
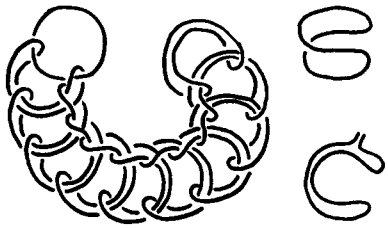


Figure 6 : un rond est ouvert



11 ronds restent noués

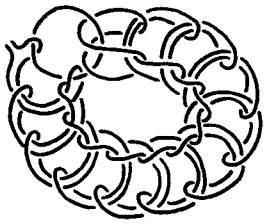
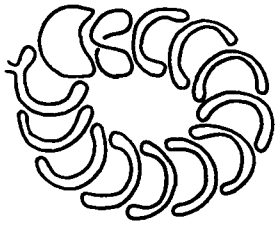


Figure 6 : un rond est ouvert



Les 13 ronds sont indépendants

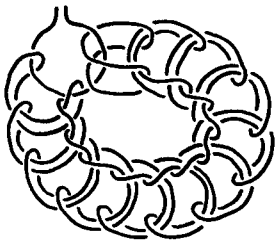
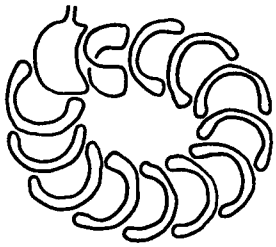


Figure 6 : un rond est ouvert



Les 13 ronds sont indépendants

La figure 6 n'est pas un nœud borroméen – Monstration 2

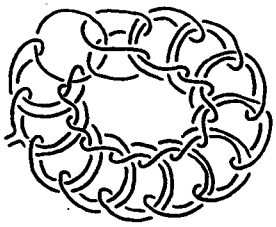
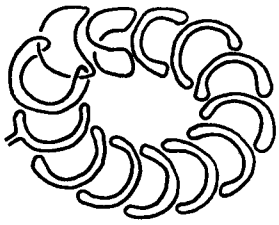


Figure 6 : un rond est ouvert



2 ronds restent noués

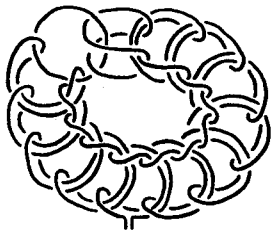
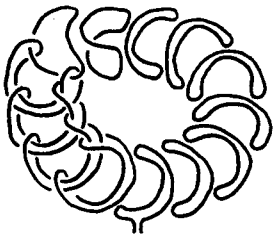
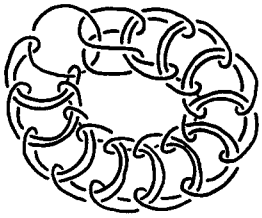


Figure 6 : un rond est ouvert

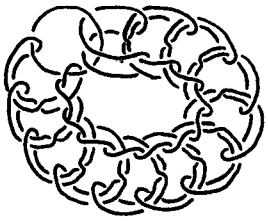


5 ronds restent noués

Dessin 1



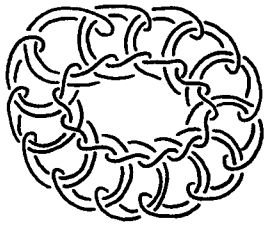
Un nœud borroméen à 13 ronds



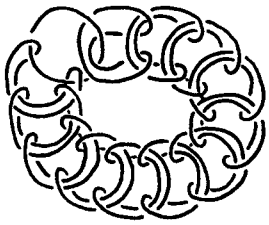
Dessin 2

Un nœud borroméen à 13 ronds

Dessin 3



Un nœud borroméen à 13 ronds



Dessin 4

Un nœud borroméen à 13 ronds

Une propriété non démontrée

Annexe V

Avec trois, il suffit de couper un des nœuds pour que tous les autres soient libres. Vous pouvez en mettre un nombre absolument infini, ce sera toujours vrai. La solution est donc absolument générale, et l'enfilade aussi longue que vous voudrez.

Dans cette chaîne, quelle qu'en soit la longueur, un premier et un dernier se distinguent des autres chaînons - alors que les ronds médians, repliés, ont tous, comme vous le voyez sur la figure 4, forme d'oreilles, les extrêmes, eux sont ronds simples.

Rien ne nous empêche de confondre le premier et le dernier, en repliant l'un et le prenant dans l'autre. La chaîne dès lors se ferme, figure 6

La résorption en un des deux extrêmes laisse pourtant une trace - dans la chaîne des médians, les brins sont affrontés deux à deux, alors que, là où elle se boucle sur le rond simple, unique maintenant, quatre brins sont de chaque côté affrontés à un, celui du cercle.

Cette trace peut certes être effacée, vous obtenez alors une chaîne homogène de ronds pliés.

Voici deux nœuds aplatis coloriés orientés Chacun d'eux définit un nœud colorié.

Problème : définissent-ils le même nœud colorié orienté ou bien définissent-ils deux nœuds coloriés orientés différents ?

-201-

Autrement dit

Problème : existe-t-il oui ou non, une déformation dans l'espace qui fasse passer de l'un à l'autre ?
Le problème posé est *un problème de reconnaissance*. Les nœuds ne sont connus que par leurs présentations. Soit deux présentations de nœuds, définissent-elles le même nœud ou deux nœuds différents ? C'est un problème de reconnaissance.
Un algorithme de reconnaissance, c'est un algorithme qui résout tous les problèmes de reconnaissance. Un algorithme de reconnaissance des nœuds, c'est un algorithme qui, à partir de deux présentations quelconques de nœuds, arrive à décider si elles définissent oui ou non, le même nœud. On ne connaît pas d'algorithme de reconnaissance des nœuds.

Solution du problème posé
Propriété (non démontrée) : les deux nœuds aplatis coloriés orientés, donnés plus haut, définissent deux nœuds coloriés orientés distincts.

Voici maintenant une reformulations de la propriété non démontrée.
Les deux nœuds aplatis coloriés orientés, donnés plus haut, définissent le même nœud. (Par leur présentation même, ils ne diffèrent que par l'orientation, ils définissent le même nœud aplati colorié).
Ce nœud est appelé le nœud borroméen.

Whitten en 1969 a défini ainsi la propriété d' « **inversibilité** » d'un nœud *«An oriented, ordered link K of m components tamely imbedded in the oriented 3-sphère S will be called inversible if and only if there is an orientationpreserving autohomeomorphism of S which takes each component of L into itself with reversal of orientation. »*
Traduction : « Un lien ordonné orienté L à m composantes plongé non-sauvagement dans la 3-sphère orientée S sera appelé **inversible** si et si seulement il existe un auto homéomorphisme conservant l'orientation de S qui transforme chaque composante de L sur elle-même en inversant l'orientation. »
Avec ce langage-là, la propriété non démontrée est équivalente à :
Propriété (non démontrée) : au sens de Whitten, 1969, le nœud borroméen n'est pas réversible.
-202-

L'inversibilité a été définie par Fox en *1962* pour le nœuds à un seul rond, et pas Whitten *1969* pour les nœuds à plusieurs ronds. En *1962,* on ne connaissait pas de nœuds non inversibles. La première propriété de non inversibilité a été fournie et démontrée par Trotter en *1964*.
Le problème de l'inversibilité, oui ou non, d'un nœud est un cas spécial de problème d'invariances. Dans le cas du nœud borroméen colorié orienté, il y a *96* automorphismes *48* invariants et deux exemplaires automorphes.
Ce n'est pas immédiat.

Références
Fox *1962, Some problèmes of knot theory.*
Trotter *1964, Non-inversible knots exist.*
Whitten *1969, A pair of non-invertible links.*
-203-

-204-

Annexe VI

Les binaires et la liaison des binaires

Qu'est-ce qu'un binaire? C'est un couple, comme (GAUCHE, DROI
TE), comme (DESSUS, DESSOUS), comme (BLANC, NOIR), COMME (YIN, YANG), comme (ALLUMER, ÉTEINDRE).
Ce texte va présenter une notion de liaison, une notion de liaison des binaires entre eux. Et ceci grâce deux cas, le cas du jeu de pile ou face, et le cas du va et vient électrique.

Le cas du jeu de pile ou face
Le fonctionnement est connu, il ne s'agit ici que de la mise en place d'un langage pour en parler.
Je vais introduire cinq binaires.
- Il y a deux joueurs. Il n'y a pas d'empêchement à les appeler JE et TU. - Il y a deux positions, gagner et perdre,
elles seront appelées GAGNE et PERD.
- Il y a deux éventualités, qui ne sont pas simples à définir, parce que elles ont chacune une définition double. JE GAGNE est équivalent à TU PERD. JE PERD est équivalent TU GAGNE.
L'éventualité BLANC, c'est ou bien JE GAGNE ou aussi bien TU PERD.
L'éventualité NOIR, c'est ou bien JE PERD ou aussi bien TU GAGNE.
Ainsi

(1) BLANC = JE GAGNE
(2) BLANC = TU PERD
(3) NOIR = JE PERD
(4) NOIR = TU GAGNE
(5) JE GAGNE = TU PERD
(6) JE PERD = TU GAGNE

– Il y a deux tirages, PILE et FACE.
– Il y a deux règles, qui ne sont pas simples à définir, parce que elles ont chacune une définition double ou quadruple. Il s'agit du passage d'un tirage PILE ou FACE à une éventualité BLANC ou NOIR. « Si PILE alors BLANC » est équivalent à « Si FACE alors NOIR ». « Si PILE alors NOIR » est équivalent à « Si FACE alors BLANC ». Un tirage contraire implique une éventualité contraire.

La règle A, c'est « Si PILE alors BLANC »
ou aussi bien « Si FACE alors NOIR ».
La règle B, c'est « Si PILE alors NOIR »
ou aussi bien « Si FACE alors BLANC ».

Ainsi :

(7)	A	= « Si PILE alors BLANC »
(8)	A	= « Si FACE alors NOIR »
(9)	B	= « Si PILE alors NOIR »
(10)	B	= « Si FACE alors BLANC »
(11)	« Si PILE alors BLANC »	= « Si FACE alors NOIR »
(12)	« Si PILE alors NOIR »	= « Si FACE alors BLANC »

Ainsi :

(13)	A	= « Si PILE alors JE GAGNE »
(14)	A	= « Si PILE alors TU PERD »
(15)	A	= PILE, JE GAGNE
(16)	A	= PILE, TU PERD
(17)	A	= « Si FACE alors JE PERD »
(18)	A	= « Si FACE alors TU GAGNE »
(19)	A	= FACE, JE PERD
(20)	A	= FACE, TU GAGNE
(21)	B	= « Si PILE alors JE PERD »
(22)	B	= « Si PILE alors TU GAGNE »
(23)	B	= PILE, JE PERD
(24)	B	= PILE, TU GAGNE
(25)	B	= « Si FACE alors JE GAGNE »

Voici donc introduits cinq binaires :

- (JE, TU)
- (GAGNE, PERD)
- (BLANC, NOIR)
- (PILE, FACE)
- (A, B)

Ce sont les deux joueurs, les deux positions, les deux éventualités, les deux tirages, les deux règles.

Ces cinq binaires ne sont pas indépendants les uns des autres, ils sont liés. Ils sont liés par les formules (1) (2) (3) (4) (7) (8) (9) (10) (13) (14) (15) (16) (17) (18) (19) (20) (21) (22) (23) (24) (25)... Ces formules sont très redondantes. La liaison des binaires, c'est une façon de se débarrasser de cet encombrement et de cette redondance. Ces formules ont une invariance, elles sont invariantes par « inversion paire ». Toutes les formules numérotées sont invariantes par « inversion paire ».

Qu'est-ce qu'une inversion paire ?

Exemple soit la formule :

(53) « La règle A, c'est que le tirage PILE mette le joueur JE dans la position GAGNE ». Voici plusieurs autres formules qui se déduisent d'elle par « inversion paire ».

(54) « La règle B, c'est que le tirage FACE mette le joueur TU dans la position PERD ». Il y a eu inversion de quatre éléments.

(55) « La règle B, c'est que le tirage FACE mette le joueur JE dans la position GAGNE ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(56) « La règle A, c'est que le tirage FACE mette le joueur TU dans la position GAGNE ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(57) « La règle A, c'est que le tirage PILE mette le joueur TU dans la position PERD ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(58) « La règle B, c'est que le tirage PILE mette le joueur JE dans la position PERD ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(59) « La règle B, c'est que le tirage PILE mette le joueur TU dans la position GAGNE ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(60) « La règle A, c'est que le tirage FACE mette le joueur JE dans la position PERD ». Il y a eu inversion de deux éléments.

(53) « La règle A, c'est que le tirage PILE mette le joueur JE dans la position GAGNE ». Il y a eu inversion de zéro éléments.

Exemple : le passage de la formule « PILE, JE GAGNE » à la formule « FACE, TU PERD », n'est pas une inversion paire.

Une formule, qui se déduit d'une formule vraie par inversion paire, est vraie. Une formule est équivalente une formule qui se déduit d'elle par inversion paire.

Comment sont liés les cinq binaires ?

(JÉ, TU) et (GAGNE, PERD) et (BLANC, NOIR) sont liés.
Ils sont liés par les formules (1) (2) (3) (4).

(BLANC, NOIR) et (PILE, FACE) et (A, B) sont liés.
Ils sont liés par les formules (7) (8) (9) (10).

(JE, TU) et (GAGNE, PERD) et (PILE, FACE) et (A, B) sont liés.
Ils sont liés par les formules (13) (14) (15) (16) (17) (18) (19) (20) (21) (22) (23) (24) (25)... (53) (54) (55) (56) (57) (58) (59) (60).

Les binaires en général

Un binaire a deux éléments, c'est un couple, c'est un couple de contraires ou encore c'est un couple d'inverses. L'inverse ou le contraire d'un élément, c'est l'autre élément.
N'importe quel couple est-il un binaire? Non. Il vaut mieux réserver l'appellation de binaire ceux qui sont vraiment un couple de contraires. Comment distinguer? Un critère, c'est de considérer comme un binaire, un couple qui figure dans une liaison de binaires. Ça fait des surprises, ça révèle comme couple de contraires des couples qui à première vue font baroque hétéroclite.
Quand il y a plusieurs binaires, une liaison entre ces binaires, c'est un liaison entre éléments de ces binaires qui est invariante par inversion paire. Qu'est-ce qu'une inversion paire? C'est défini par l'exemple de la page deux. Qu'est-ce qu'une liaison entre éléments de binaires ? Ce n'est pas défini. Dans le cas du jeu de pile ou face, ce sont des formules vraies où les éléments de binaires figurent comme mots. Qu'est-ce que l'invariance d'une liaison par une transformation ? Ce n'est pas défini. Dans le cas du jeu de pile ou face, c'est le fait que par la transformation une formule vraie devient une formule vraie.
Il y a dans ce texte des phrases où figurent des éléments de binaires et qui ne sont pas invariantes par inversion paire. Toutes les formules numérotées sont invariantes par inversion paire. Certaines formules numérotées expriment l'invariance par inversion paire d'autres formules. Et elles-mêmes ont l'invariance par inversion paire.
Exprimer la liaison des éléments de plusieurs binaires est malaisé, redondant, encombrant. L'habitude ce sujet-là est mauvaise, c'est, pour limiter la redondance et l'encombrement, de ne conserver que quelques représentants de la liaison des éléments. C'est stérilisant. La liaison des binaires permet d'échapper à l'encombrement sans perdre les invariances. Mais ça permet aussi d'échapper à la difficulté d'exprimer la liaison des éléments.
-208-

Le cas du va et vient électrique
C'est un montage électrique courant. Ça s'appelle un « va et vient ».
Soit n un entier. Il y a n commutateurs à deux positions. Il y a un appareil électrique, par exemple une lampe, qui peut être allumé ou éteint. Le montage fait que il peut être allumé ou éteint à partir de n'importe lequel des n commutateurs.

Quels sont les binaires ? Il y en a (n +1).
- *(ALLUME, ÉTEINT), pour la lampe.*
- *les deux positions, pour chaque commutateur.*
L'usage courant, c'est d'utiliser un seul commutateur la fois, les autres restant comme ils sont, et alors en inversant ce commutateur, si la lampe était allumée elle s'éteint, et si la lampe était éteinte elle s'allume.
Un autre usage serait d'inverser deux commutateurs la fois, et de vérifier que la lampe ne change pas d'état.

Les (n +1) binaires, correspondant à n commutateurs et une lampe, sont liés. Les n binaires correspondant aux n commutateurs sont indépendants, c'est-à-dire qu'on peut placer les commutateurs dans n'importe quelle position indépendamment les uns des autres.
En fait, n binaires quelconques, pris parmi les (n +1), sont indépendants.

Le va et vient électrique le plus courant, c'est une lampe et deux commutateurs. Ça fait trois binaires qui sont liés et deux à deux indépendants.
-209-

Table des matières

Note liminaire 7

Préliminaire au séminaire, ... 9

Leçon I 10 décembre 1974 13
Leçon II 17 décembre 1974 29
Leçon III 14 janvier 1975 43
Leçon IV 21 janvier 1975 57
Leçon V 11 février 1975 71
Leçon VI 18 février 1975 89
Leçon VII 11 mars 1975 103
Leçon VIII 18 mars 1975 121
Leçon IX 8 avril 1975 135
Leçon X 15 avril 1975 153
Leçon XI 13 mai 1975 169

Annexes 185

Ont participé
à l'établissement du texte de cette édition privée
des séminaires de Lacan
les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale.

ANQUETIL Nicole
ARNOUX Marion
BALBURE Brigitte
BEAUMONT Jean-Paul
BENRAIS François
CAPRON Claudine
CESBRON-LAVAU Henri
CZERMAK Marcel
DAVION Frédéric
DELAFOND Nathalie
DORGEUILLE Claude
DORGEUILLE Marie-Germaine
DUPUIS Perla
DUPUIS René
EMERICH Choula
FERRON Catherine
FRIGNET Henry
GHEUX Chantal
GORGES Pierre
HASENBALG Virginia
HILTENBRAND Jacqueline
HILTENBRAND Jean-Paul
JEANVOINE Michel
LACHAUD Denise
LASKA Francine
LEFORT Brigitte
LLEIDA-ROCH Claudine
LETUFFE Gilbert
MARCHIONI-EPPE Janine
MARTIN Dominique
PARIENTE Guy
PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
RICARD Hubert
SALAMA Silvia
SORMANO Elena
TRUMEL Christian
TYSZLER Jean-Jacques
VINCENT Denise

SEMINAIRE 23

LE SINTHOME

J. LACAN

SÉMINAIRE 1975 - 1976

Publication hors commerce.

Document interne à **l'Association Freudienne**

et destiné à ses membres.
[Pagination conforme à celle de l'original
les dessins en couleur peuvent demander quelques instants pour apparaître]

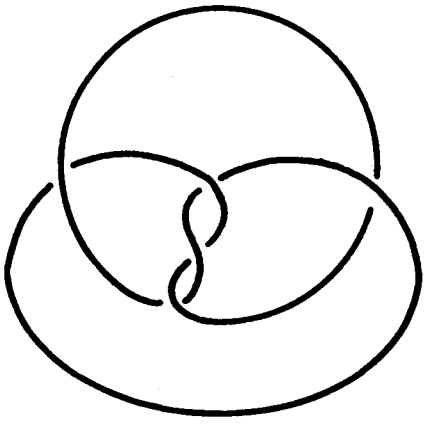
tables des matières : « explorateur de documents »

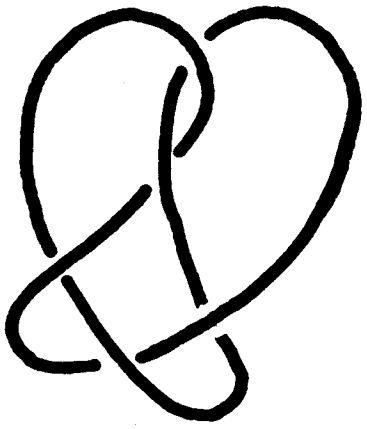
Début, p. 5

SEMINAIRE 23
2

SEMINAIRE 23

3





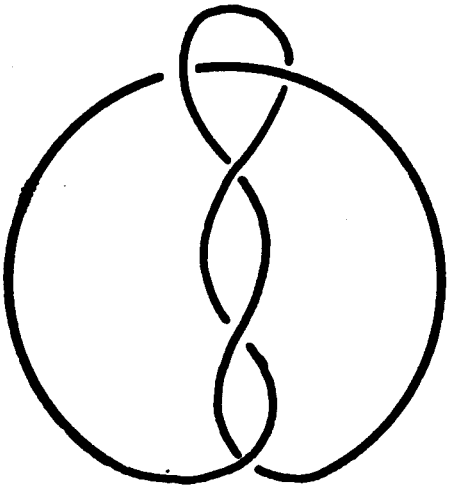


fig.1 fig.2
fig.3

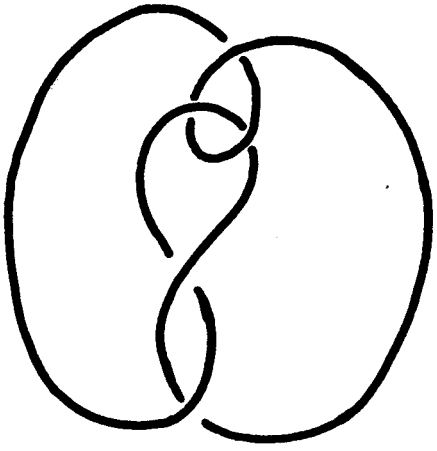


fig.4

-4-

SEMINAIRE 23

I Leçon du 18 Novembre 1975

J'ai annoncé sur l'affiche LE SINTHOME. C'est une façon ancienne d'écrire ce qui a été, ultérieurement, écrit SYMPTOME.
Si je me suis permis de... cette modification d'orthographe qui marque évidemment une date, une date qui se trouve être l'injection dans le français, ce que j'appelle lalangue, lalangue mienne, l'injection de grec, de cette langue dont Joyce, dans *Portrait de l'Artiste,* émettait le vœu tout à fait, non, c'est pas dans le *Portrait de l'Artiste,* c'est dans le *Ulysses,* dans le *Ulysses,* au premier chapitre, il s'agit de hellenize, même lalangue hellène on ne sait pas à quoi. Puisque il ne s'agissait pas du gaélique, encore qu'il s'agit de l'Irlande, mais que Joyce devait écrire en anglais. Qu'il a écrit en anglais d'une façon telle que - comme l'a dit quelqu'un dont j'espère qu'il est dans cette assemblée, Philippe Sollers, dans *Tel Quel* — il l'a écrit d'une façon telle que lalangue anglaise n'existe plus. Elle avait déjà, je dirai, peu de consistance. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit facile d'écrire en anglais. Mais Joyce, par la succession d'œuvres qu'il a écrites en anglais, y a ajouté ce quelque chose qui fait dire au même auteur qu'il faudrait écrire l'e-l-an-g-u-e-s, l'élangues. L'élangues par où je suppose qu'il entend désigner quelque chose comme I'élation. Cette élation dont on nous dit que c'est au principe de je ne sais quel sinthome que nous appelons en psychiatrie la manie.
C'est bien en effet ce à quoi ressemble sa dernière oeuvre, à savoir *Finnegans Wake,* qui est celle qu'il a si longtemps soutenue pour y attirer l'attention générale. Celle aussi à propos de quoi j'ai posé dans un temps, au temps où je me suis laissé entraîner à... par une sollicitation pressante,
5

pressante, je dois dire, de la part de Jacques Aubert ici présent et tout aussi pressant, où je me suis laissé entraîner à inaugurer, à inaugurer au titre d'un symposium Joyce.
C'est par là qu' en somme je me suis laissé détourner de mon projet qui était, cette année — je vous l'ai annoncé l'année dernière — d'intituler ce séminaire du quatre, cinq et six, je me suis contenté du quatre et je m'en réjouis, car le 4,5,6, j'y aurais sûrement succombé. Çà ne veut pas dire que le quatre dont il s'agit me soit pour autant moins lourd.

J'hérite de Freud. Bien malgré moi. Parce que j'ai énoncé de mon temps ce qui pouvait être tiré, en bonne logique, des bafouillages de ceux qu'il appelait sa *bande.* Je n'ai pas besoin de les nommer. C'est cette clique qui suivait les réunions de Vienne et dont on ne peut pas dire qu'aucun ait suivi la voie que j'appelle de *bonne logique.*
La nature, dirai-je, pour couper court, se spécifie de n'être *pas-une.* D'où le procédé logique pour l'aborder. Appeler *nature* ce que vous 'excluez du fait même de porter intérêt à quelque chose, ce quelque chose se distinguant d'être nommé, la nature par ce procédé ne se risque à rien qu'à s'affirmer d'être un pot-pourri de hors-nature.
L'avantage de cet énoncé est que si vous trouvez, à bien le compter, que le nommer tranche sur ce qui paraît être la loi de la nature, qu'il n'y ait pas chez lui, je veux dire chez l'homme, de rapport *naturellement* — sous toute réserve, donc, ce naturellement — naturellement sexuel, vous posez logiquement, ce qui se trouve être le cas, que ce n'est pas là un privilège, un privilège de l'homme.
Veillez pourtant à n'aller pas à dire que le sexe n'est rien de naturel. Tâchez plutôt de savoir ce qu'il en est dans chaque cas ; de la bactérie à l'oiseau. J'ai déjà fait allusion à l'un et à l'autre. De la bactérie à l'oiseau, puisque ceux-là ont des noms. Remarquons, au passage, que dans la création dite divine, divine seulement en ceci qu'elle se réfère à la nomination, la bactérie n'est pas nommée. Et qu'elle n'est pas plus nommée quand Dieu, bouffonnant l'homme, l'homme supposé originel, lui propose de commencer par dire le nom de chaque bestiole. De ce premier, faut bien le dire, déconnage, nous n'avons de trace qu'à en conclure qu'Adam, comme son nom l'indique assez — c'est une allusion, ça, à la fonction de l'index de Peirce —, qu'Adam était, selon le joke qu'en fait Joyce justement, qu'Adam était bien entendu une *madame.* Et qu'il n'a nommé les bestiaux que dans la langue de celle-ci, il faut bien le supposer, puisque celle que j'appellerai l'Evie, e v i e, l'évie que j'ai bien le droit d'appeler ainsi puisque c'est ce que ça veut dire en hébreu
6

si tant est que l'hébreu soit une langue — *la mère des vivants,* eh! bien l'Evie l'avait tout de suite et bien pendue cette langue, puisque après le supposé du nommer par Adam, la première personne qui s'en sert c'est bien elle, pour parler au serpent.

La création dite divine se redouble donc de la parlote du parlêtre, comme je l'ai appelé, par quoi l'Evie fait du serpent, ce que vous me permettrez d'appeler le *serre-fesses,* ultérieurement désigné comme faille, ou mieux phallus —, puisqu'il en faut bien un pour faire le *faut-pas.* La faute dont c'est l'avantage de mon sinthome de commencer par là. *Sin,* en anglais, veut dire ça, le péché, la première faute.
D'où la nécessité — je pense, tout de même, à vous voir en aussi grand nombre, qu'il y en a bien quelques-uns qui ont déjà entendu mes bateaux — d'où la nécessité du fait que ne cesse pas la faille qui s'agrandit toujours, sauf à subir le *cesse* de la castration comme possible. Ce possible, comme je l'ai dit, sans que vous le notiez, pour ce que moi-même point je ne l'ai noté de n'y pas mettre la virgule, ce possible, j'ai dit autrefois, c'est que *c'est ce qui cesse, de s'écrire,* mais il y faut mettre la virgule: c'est ce qui cesse, virgule, de s'écrire. Ou plutôt cesserait d'en prendre le chemin dans le cas où adviendrait enfin ce discours que j'ai évoqué, tel qu'il ne serait pas de semblant.
Y-a-t-il impossibilité que la vérité devienne un produit du savoir-faire ? Non. Mais elle ne sera alors que mi-dite, s'incarnant d'un S indice I de signifiant, là où il en faut au moins deux pour que l'unique, la femme, à avoir jamais été, mythique en ce sens que le mythe l'a fait singulière — il s'agit d'Eve dont j'ai parlé tout à l'heure—, que l'unique, la femme, à avoir jamais été incontestablement possédée pour avoir goûté du fruit de l'arbre défendu, celui de la science, l'Evie, donc, n'est pas mortelle plus que Socrate. La femme dont il s'agit est un autre nom de Dieu, et c'est en quoi elle n'existe pas, comme je l'ai dit maintes fois.
Ici on remarque le côté futé d'Aristote, qui ne veut pas que le singulier joue dans sa logique. Contrairement à ce qu'il admettait, à ce qu'il admettait dans ladite logique, il faut dire que Socrate n'est pas homme, puisqu'il accepte de mourir pour que la cité vive, cari! l'accepte c'est un fait. En plus, ce qu'il faut bien dire, c'est qu'à cette occasion, il ne veut pas entendre parler sa femme. D'où ma formule que je relave, si je puis dire, à votre usage, en me servant du *me pantes* que j'ai relevé dans *l'Organon* où d'ailleurs je n'ai pas réussi à le retrouver, mais où quand même, je l'ai bien lu, et même au point que ma fille, ici présente, l'a pointé, et qu'elle me jurait qu'elle me retrouverait à quelle place
7

c'était ce *me pantes* comme l'opposition écartée, écartée par Aristote à l'Universel du *pan,* la femme n'est toute que sous la forme dont l'équivoque prend de lalangue nôtre son piquant, sous la forme du *mais pas ça,* comme on dit *tout, mais pas ça* !. C'était bien la position de Socrate. Le *mais pas ça,* c'est ce que j'introduis sous mon titre de cette année comme le *sint home.*

Il y a pour l'instant, pour *l'instance de la lettre* telle qu'elle s'est ébauchée à présent — et n'espérez pas mieux, comme je l'ai dit, ce qui en sera plus efficace ne fera pas mieux que de déplacer le sinthome, voire de le multiplier — pour l'instance, donc, présente, il y a le sinthome madaquin, que j'écris comme vous voudrez, m a d a q u i n après sinthome.
Vous savez que Joyce en bavait assez sur ce sinthome. Faut bien dire les choses; pour ce qui est de la philosophie on n'a jamais rien fait de mieux. Y a que ça de vrai. Ça n'empêche pas que Joyce — consultez 'là-dessus l'ouvrage de Jacques Aubert — ne s'y retrouve pas très bien, concernant le quelque chose à laquelle il attache un grand prix, à savoir ce qu'il appelle le Beau. qu'il appelle claritas, qui est bien le point faible dont il s'agit. Est-ce une faiblesse personnelle? La splendeur de l'Etre ne me frappe pas. Et c'est bien en quoi Joyce fait déchoir le sinthome de son madaquinisme. Et contrairement à ce qu'il pourrait en apparaître, à première vue, à savoir son détachement de la politique, produit, à proprement parler, ce que j'appellerai le sin t-home Rule. Ce home-rule que le Free man's Journal représentait se levant derrière la Banque d'Irlande, ce qu'il fait, comme par hasard, se lever au Nord-Ouest, ce qui n'est pas d'usage pour un lever de soleil, c'est quand même, malgré le grincement que nous voyons à ce sujet dans Joyce, c'est quand même bien le sint home-roule, le sinthome à roulettes que Joyce conjoint.
Il est certain que ces deux termes, on peut les nommer autrement. Je les nomme ainsi en fonction des deux versants qui s'offraient à l'art de Joyce, lequel nous occupera cette année en raison de ce que j'ai dit tout à l'heure, que je l'ai introduit et que je n'ai pu faire mieux que de le nommer, ce sinthome, car il le mérite, du nom qui lui convient en en déplaçant, comme je l'ai dit l'orthographe, les deux, les deux orthographes le concernant. Mais il est un fait qu'il choisit. En quoi, il est comme moi, un hérétique. Car haeresis c'est bien la ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité. Ce, d'autant
8

plus que le choix, une fois fait, ça n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon ; celle, qui d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire jusqu'à atteindre son Réel au bout de quoi il n'a plus soif. Oui. Bien entendu il a fait ça, lui, à vue de nez. Car on ne pouvait plus mal partir que lui.

Etre né à Dublin, avec un père soûlographe, et plus ou moins *Fénian,* c'est-à-dire fanatique, de deux familles, car c'est ainsi que ça se présente pour tous quand on est fils de deux familles, quand il se trouve qu'on se croit mâle parce que on a un petit bout de queue. Naturellement, pardonnez-moi ce mot, il en faut plus. Mais comme il avait la queue un peu lâche, si je puis dire, c'est son art qui a suppléé à sa tenue phallique. Et c'est toujours ainsi. Le phallus c'est la conjonction de ce que j'ai appelé œ parasite, qui est le petit bout de queue en question, c'est la conjonction de ceci avec la fonction de la parole. Et c'est en quoi sort art est le vrai répondant de son phallus. A part ça, disons que c'était un pauvre hère, et même un pauvre hérétique. Il n'y a de joycien à jouir de son hérésie que dans l'université. Mais c'est lui qui l'a délibérément voulu que s'occupât de lui cette engeance. Le plus fort est qu'il y a réussi. Et au-delà de toute mesure. Ça dure, et ça durera encore. Il en voulait pour 300 ans, nommément, il l'a dit. *Je veux que les universitaires s'occupent de moi pendant trois cents ans.* Et il les aura, pour peu que Dieu ne nous atomise pas. Ce hère, car on ne peut pas dire cet hère, c'est interdit par l'aspiration, ça embête même tellement tout le monde, que c'est pour ça qu'on dit le pauvre hère, ce hère s'est conçu comme un héros. *Stephen Hero.* C'est le titre expressément donné pour celui de là où il prépare le *A Portrait of the Artist as a Young Man.*
Ah ! c'était ce que j'aurais bien souhaité que — je l'ai pas emporté, c'est trop bête—, ce que j'aurais souhaité que vous, j'aurais pu au moins vous le montrer, que vous le trouviez et dont, mal averti, je savais que c'était difficile, et c'est pour ça que je vous précise la façon dont vous devez insister, mais Nicole Sels, ici présente, m'a envoyé une bafouille, une lettre on appelle ça, extrêmement précise où pendant deux pages, elle m'explique qu'il est impossible de se le procurer. Il est impossible, à l'heure actuelle, d'avoir ce texte et ce que j'ai appelé ce criticisme, c'est-à-dire ce qu'un certain nombre de personnes toutes universitaires, c'est d'ailleurs une façon d'entrer à l'université, l'université aspire les joyciens, mais enfin, ils sont déjà en bonne place, elle leur donne des
9

grades, bref, vous ne trouverez pas ni le, je ne sais pas comment ça se prononce, c'est Jacques Aubert qui va me le dire : est-ce le Beebe ou Bibi?
— D'ordinaire, on dit Beebe.
— On dit Bibi ? Bon, vous ne trouverez pas le Bibi qui ouvre la liste par un article sur Joyce, je dois dire, particulièrement gratiné, à la suite de quoi, vous avez Hugh Kenner qui, à mon avis, peut-être à cause du sinthome madaquin en question, à mon avis, parle assez bien de Joyce. Et y en a d'autres jusqu'à la fin dont je regrette que vous ne puissiez pas disposer. A la vérité, c'est un pas-de-clerc que j'ai, c'est le cas de le dire, que j'ai mis cette petite note en petits caractères, je les ai fait rapetisser, Dieu merci, que j'ai fait cette note en petits caractères. Il faudrait que vous vous arrangiez avec Nicole Sels pour vous en faire faire une série de photocopies.
Comme je pense que, dans le fond, il y en a pas tellement qui, l'anglais surtout l'anglais de Joyce, soient prêts, je veux dire parés pour le parler, ça ne fera quand même qu'un petit nombre. Mais[2]enfin il y aura évidemment de l'émulation. Et une émulation, mon Dieu, légitime, parce que *Le Portrait de l'Artiste* ou plus exactement *Un Portrait de l'Artiste,* de l'Artiste qu'il faut écrire en y mettant tout l'accent sur le *le* qui, bien sûr, en anglais n'est pas tout à fait notre article défini à nous; mais on peut faire confiance à Joyce, s'il a dit *le,* c'est bien qu'il pense que d'artiste, c'est lui le seul. Que là il est singulier.
As a Young Man, c'est, c'est très suspect. Car en français, ça se traduirait par *comme.* Autrement dit, ce dont il s'agit c'est du *comment.* Le français, là-dessus, est indicatif. Est indicatif de ceci, c'est que quand on parle comme, en se servant d'un adverbe, quand on dit: *réellement, mentalement, héroïquement,* l'adjonction de ce *ment* est déjà en soi suffisamment indicative. Indicative de ceci, c'est que, c'est qu'on ment. Il y a du, y a du mensonge indiqué dans tout adverbe. Et ce n'est pas là accident.
Quand nous interprétons, nous devons y faire attention.
Quelqu'un qui n'est pas très loin de moi, faisait la remarque à propos de la langue, en tant qu'elle désigne l'instrument de la parole, que c'était aussi la langue qui portait les papilles dites du goût. Eh bien, je lui rétorquerai que ce n'est pas pour rien que ce qu'on dit ment. Vous avez la bonté de rigoler. Mais c'est pas drôle. Car en fin de compte, car en fin de compte, nous n'avons que ça comme arme contre le sinthome:
l'équivoque.
Il arrive que je me paie le luxe de contrôler. On appelle ça, un certain nombre, un certain nombre de gens qui se sont autorisés
10

eux mêmes, selon ma formule, à être analystes. Il y a deux étapes. Il y a une étape où ils sont comme le rhinocéros ; ils font à peu près n'importe quoi et je les approuve toujours. Ils ont en effet toujours raison. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome. Car c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne.

Il faut dire que on est surpris, enfin, que les philosophes anglais, ça ne leur soit nullement apparu. Je les appelle philosophes parce que ce ne sont pas des psychanalystes. Ils croient, dur comme fer, à ce que la parole, ça n'a pas d'effet. Ils ont tort. Ils s'imaginent qu'il y a des pulsions, et encore quand ils veulent bien ne pas traduire pulsion par instinct Ils ne s'imaginent pas que les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. Mais que ce dire, pour qu'il résonne, pour qu'il consonne, pour employer un autre mot du sinthome madaquin, pour qu'il consonne, il faut que le corps y soit sensible. Et qu'il l'est, c'est un fait. C'est parce que le corps a quelques orifices dont le plus important, dont le plus important parce qu'il peut pas se boucher, se clore, dont le plus important est l'oreille, parce qu'il peut pas se fermer, que c'est à cause de ça que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix.
L'embarrassant est assurément qu'il n'y a pas que l'oreille, et que lui fait une concurrence éminente le regard. *More geometrico,* à cause de la forme, chère à Platon, l'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. Et ce corps a une puissance de captivation qui est telle que, jusqu'à un certain point, c'est les aveugles qu'il faudrait envier. Comment est-ce qu'un aveugle, si tant est qu'il se serve du braille, peut lire Euclide? L'étonnant est ceci que je vais énoncer, c'est que la forme ne livre que le sac, ou si vous voulez la bulle. Elle est quelque chose qui se gonfle, et dont j'ai déjà dit les effets à propos de l'obsessionnel qui en est féru plus qu'un autre. L'obsessionnel, ai-je dit quelque part, on me l'a rappelé récemment, c'est quelque chose de l'ordre de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. On en sait les effets, par une fable. Il est particulièrement difficile, on le sait, d'arracher l'obsessionnel à cette emprise du regard.
Le sac, en tant qu'il s'imagine dans la théorie de l'ensemble, telle que l'a fondée Cantor, se manifeste, voire se démontre, si toute démonstration est tenue pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique, ce sac, dis-je, mérite d'être connoté d'un ambigu de un et de zéro, seul support adéquat de ce à quoi confine l'ensemble vide qui s'impose dans cette théorie. D'où notre scription, S indice 1, S1. Je précise qu'elle se lit comme
11

ça. Elle fait pas l'un, mais elle l'indique comme pouvant ne rien contenir, être un sac vide. Il n'en reste pas moins qu'un sac vide reste un sac, soit l'un qui n'est imaginable que de l'ex-sistence et de la consistance qu'a le corps, qu'a le corps d'être pot. Il faut les tenir, cette ex-sistence et cette consistance, pour réelles, puisque le Réel, c'est de les tenir. D'où le mot *Begriff* qui veut dire ça. L'Imaginaire montre ici son homogénéité au Réel, et qu'elle ne tient cette homogénéité qu'au fait du nombre, en tant qu'il est binaire, un ou zéro. C'est-à-dire qu'il ne supporte le deux que de ce qu'un ne soit pas zéro. Qu'il ex-siste au zéro, mais n'y consiste en rien.
C'est ainsi que la théorie de Cantor doit repartir du couple, mais qu'alors l'ensemble y est tiers. De l'ensemble premier à ce qui est l'autre, la jonction ne se fait pas. C'est bien en quoi le symbole en remet sur l'Imaginaire. Lui a l'indice 2. C'est-à-dire qu'indiquant qu'il est couple, il introduit la division dans le sujet quel qu'il soit de ce qui s'y énonce de fait, de fait restant suspendu à l'énigme de l'énonciation qui n'est que fait fermé sur lui, le fait du fait, comme on l'écrit, le faîte du fait ou le fait du faîte, comme ça se dit égaux en fait, équivoque et équivalent et, par là, limite du dit.
L'inouï, est que les hommes aient très bien vu que le symbole ne pouvait être qu'une pièce cassée. Et ce, si je puis dire, de tout temps. Mais qu'ils n'aient pas vu à l'époque, à l'époque de ce tout temps, que cela comportait l'unité et la réciprocité du signifiant et du signifié, conséquemment que le signifié d'origine ne veut rien dire, qu'il n'est qu'un signe d'arbitrage entre deux signifiants, mais de ce fait, pas d'arbitraire pour le choix de ceux-ci. Il n'y a d'umpire, *umpire* pour le dire en anglais — c'est comme ça que Joyce l'écrit — qu'à partir de l'empire, de *l'imperium* sur le corps, comme tout en porte la marque dès l'ordalie. Ici, le un confirme son détachement d'avec le deux. Il ne fait trois que par forçage imaginaire, celui qui impose qu'une volonté suggère à l'un de molester l'autre, sans être lié à aucun.
Ouaih ! Pour que la condition fût expressément posée de ce qu'à partir de trois anneaux, on fît une chaîne, telle que la rupture d'un seul rendît l'un de l'autre, les deux autres libres quels qu'ils fussent; car dans une chaîne, l'anneau du milieu, si je puis dire, de cette façon abrégée, réalise ça, les deux autres libres, quels qu'ils fussent, il a fallu qu'on s'aperçût que c'était inscrit aux armoiries des Borromées, que le nœud, de ce fait, dit borroméen, était déjà là sans que personne ne se fût avisé d'en tirer conséquence.
12

C'est bien là, c'est bien là que gît ceci que c'est une erreur de penser que ce soit une norme pour le rapport de trois fonctions qui n'existent l'une à l'autre dans leur exercice, que chez l'être qui, de ce fait, se croit être homme. Ce n'est pas que soient rompus le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel qui définit la perversion, c'est que ils sont déjà distincts (Fig.5), et qu'il en faut supposer un quatrième qui est le sinthome en l'occasion, qu'il faut supposer tétradique ce qui fait le lien borroméen, que perversion ne veut dire que version vers le père, et qu'en somme le père est un symptôme ou un sinthome, comme vous le voudrez. L'ex-sistence du symptôme c'est ce qui est impliqué par la position même, celle qui suppose ce lien – de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel – énigmatique.

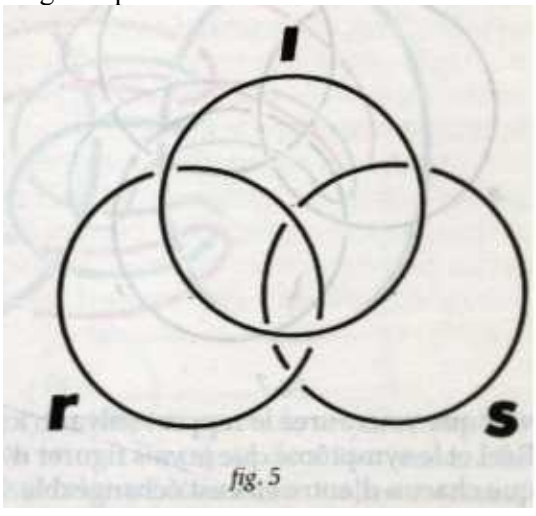


fig. 5

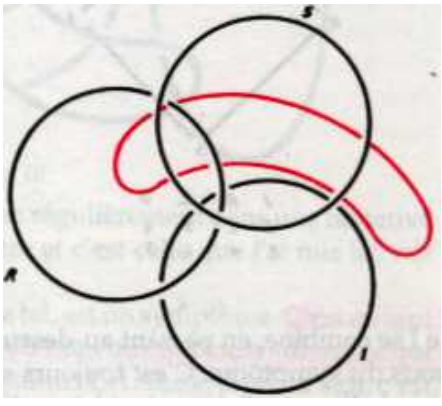


fig.6

Si vous trouvez, quelque part, je l'ai déjà dessiné, ceci qui schématise le rapport de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, en tant que séparés l'un de l'autre, vous avez déjà, dans mes précédentes figurations, mis à plat leur rapport, la possibilité de les lier par quoi ? Par le sinthome.

Si j'avais ici un craie de
couleur.

— De quelle couleur, vous la voulez?

— Comment?

— De quelle couleur?

— Rouge. Si vous le voulez bien. Vous êtes vraiment trop gentille.

Vous devez avoir ceci
(Fig. 6 et 7):

C'est que à rabattre ce grand S, c'est-à-dire ce qui s'affirme de la consistance du Symbolique, à le rabattre,

13

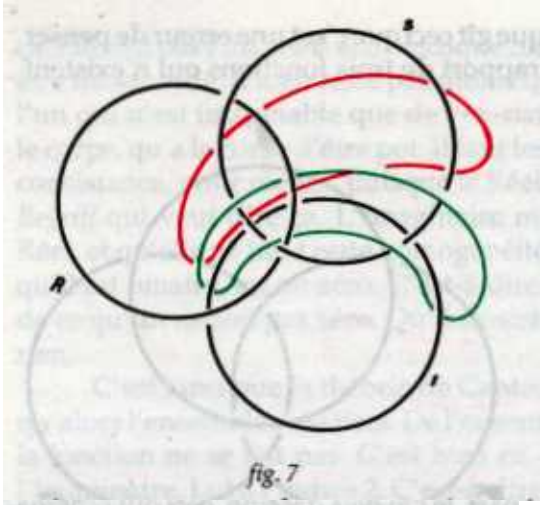


fig. 7

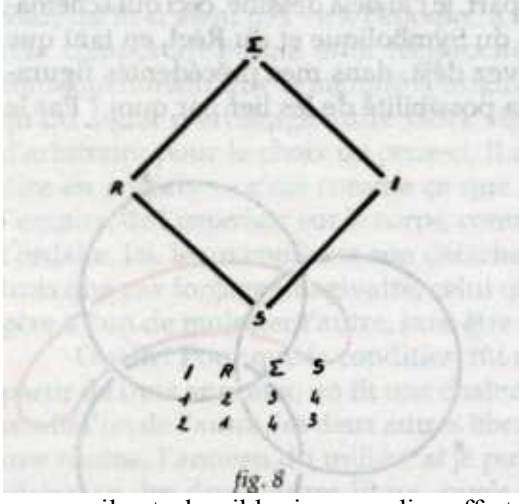


fig. 8

comme il est plausible, je veux dire offert, à le rabattre d'une façon qui se trace ainsi ; vous avez, si cette figure est correcte, je veux dire que glissant sous le Réel, c'est évidemment aussi sous l'Imaginaire qu'il doit se trouver, à ceci près qu'ici, c'est sur le Symbolique qu'il doit passer, vous vous trouvez dans la position suivante, c'est qu'à partir de quatre, ce qui se figure est ceci (Fig. 7), c'est à savoir que vous aurez le rapport suivant, ici par exemple, l'Imaginaire, le Réel et le symptôme que je vais figurer d'un sigma et le Symbolique, et que chacun d'entre eux est échangeable. Expressément, que un à deux peut s'invertir en deux à un, que trois à quatre peut s'invertir de quatre à trois. D'une façon qui, j'espère, vous paraît simple. (Fig. 8).

Mais nous nous trouvons, de ce fait, dans la situation suivante, c'est que ce qui est un à deux, voire deux à un, pour avoir dans son milieu, si l'on peut dire, le sigma et le S, doit faire — c'est précisément ici que c'est figuré —, doit faire que le symptôme et le symbole se trouvent pris d'une façon telle — il faudrait que je vous montre par quelque figuration simple —, d'une façon telle que il y en a, comme vous le voyez là-bas, qu'il y en a quatre qui sont, vous le voyez là, il y en a quatre qui sont tirés par le grand R et ici, c'est d'une certaine façon que e I se combine, en passant au-dessus du symbole, ici figuré, et au-dessous du symptôme. C'est toujours sous cette forme que se présente le lien, le lien que j'ai exprimé ici par l'opposition du R au I.

14

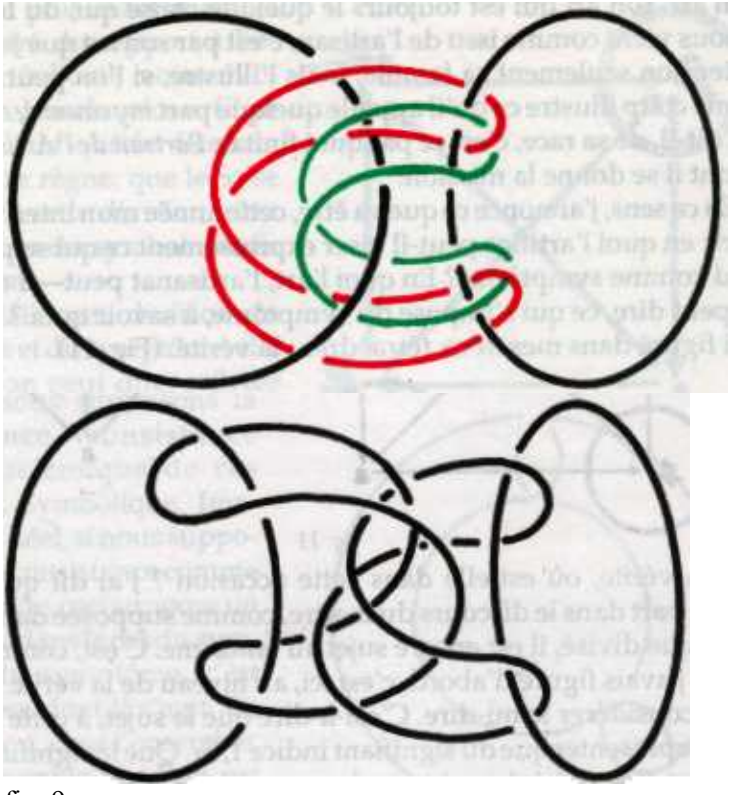


fig. 9
fig.10

Autrement dit, les deux symptôme et symbole se présentent de façon telle que, ici, un des deux termes les prend dans leur ensemble, alors que l'autre passe, disons, sur celui qui est au-dessous probablement, rectifiée immédiatement] au-dessus, et sous celui qui est au-dessous. (Fig. 10).

C'est la figure que vous obtenez régulièrement dans une tentative de faire le nœud borroméen à quatre et c'est celle que j'ai mis ici, sur l'extrême droite.

Le complexe d'Oedipe, comme tel, est un symptôme. C'est en tant que le nom du père est aussi le père du nom que tout se soutient, ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme. Cet Autre dont il s'agit, c'est ce quelque chose qui, dans Joyce, se manifeste par ceci, qu'il est, en somme, chargé de père. C'est dans la mesure où ce père, comme il s'avère dans l'Ulysses, il doit le soutenir pour qu'il subsiste, que Joyce,

15

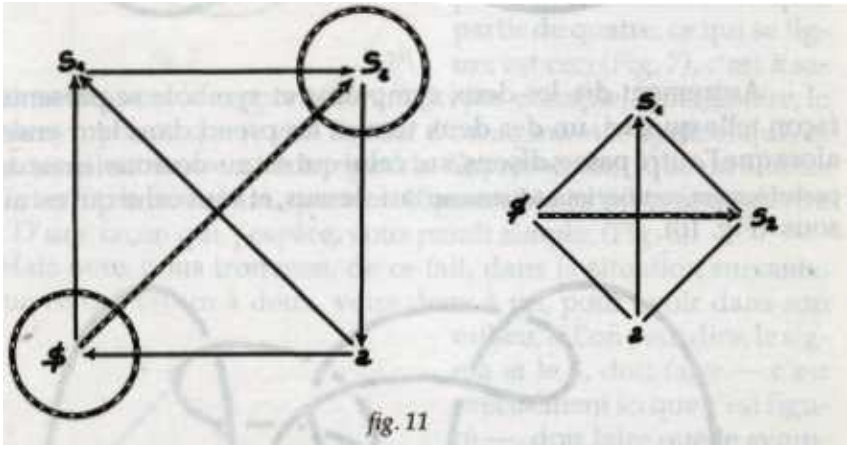


fig. 11

par son art, son art qui est toujours le quelque chose qui, du fond des âges, nous vient comme issu de l'artisan, c'est par son art que Joyce fait subsister non seulement sa famille, mais l'illustre, si l'on peut dire. Et du même coup illustre ce qu'il appelle quelque part *my country.* L'esprit incréé, dit-il, de sa race, c'est ce par quoi finit *Le Portrait de l'Artiste,* c'est là ce dont il se donne la mission.

En ce sens, j'annonce ce que va être, cette année mon interrogation sur l'art: en quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui se présente d'abord comme symptôme? En quoi l'art, l'artisanat peut—il déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme, à savoir quoi ? Mais ce que j'ai figuré dans mes deux tétraèdres : la vérité. (Fig. 11).

La vérité, où est-elle dans cette occasion ? J'ai dit qu'elle était quelque part dans le discours du maître, comme supposée dans le sujet. En tant que divisé, il est encore sujet au fantasme. C'est, contrairement à ce que j'avais figuré d'abord, c'est ici, au niveau de la vérité que nous devons considérer le mi-dire. C'est-à-dire que le sujet, à cette étape, ne peut se représenter que du signifiant indice 1, Si. Que le signifiant indice 2, S2, c'est très précisément ce qui se représente de la, pour le figurer comme je l'ai fait tout à l'heure, de la duplicité du symbole et du symptôme.

S2, là est l'artisan : l'artisan, en tant que par la conjonction de deux signifiants, il est capable de produire ce que, tout à l'heure, j'ai appelé l'objet petit a (Fig. 12).

16

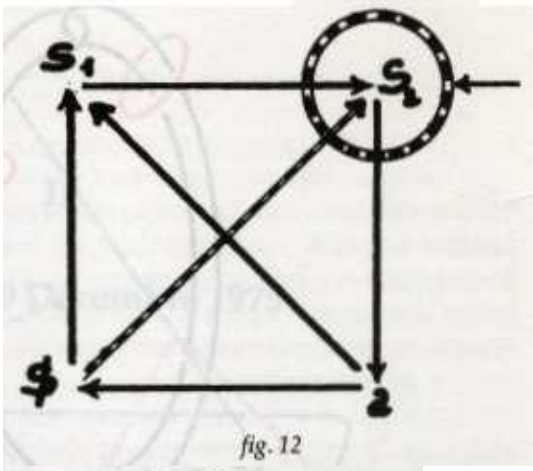


fig. 12

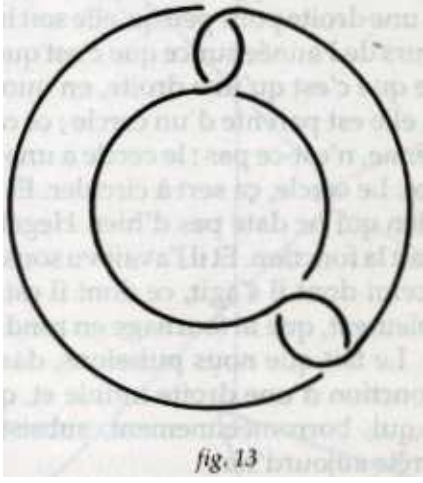


fig. 13

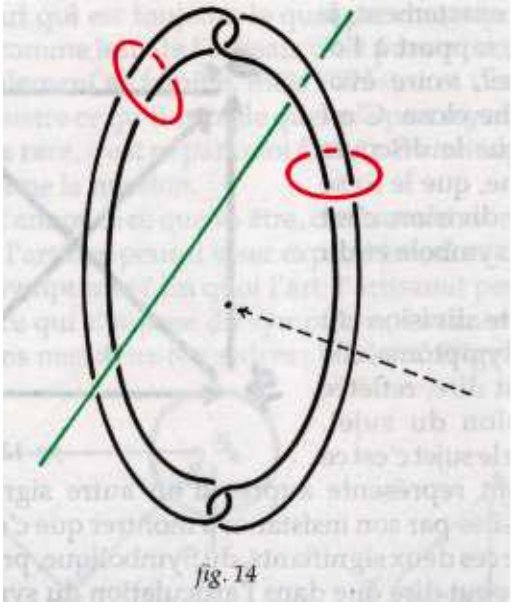
Ou plus exactement, je l'ai illustré du rapport à l'oreille et à l'œil, voire évoquant la bouche close. C'est bien en tant que le discours du maître règne, que le S2 se divise. Et cette division, c'est la division du symbole et du symptôme.

Mais cette division du symbole et du symptôme, elle est, si l'on peut dire, reflétée dans la division du sujet. C'est parce que le sujet c'est ce qu'un signifiant représente auprès d'un autre signifiant que nous sommes nécessités par son insistance à montrer que c'est dans le symptôme que un de ces deux signifiants, du Symbolique, prend son support. En ce sens, on peut dire que dans l'articulation du symptôme au symbole, il n'y a, je dirai, qu'un faux trou.

Si nous supposons la consistance, consistance d'une quelconque de ces fonctions, Symbolique, Imaginaire et Réel, si nous supposons cette consistance comme faisant cercle, ceci suppose un trou. Mais dans le cas du symbole et du symptôme, c'est autre chose dont il s'agit. Ce qui fait trou, c'est l'ensemble, c'est l'ensemble plié l'un sur l'autre de ces deux cercles. (Fig. 13)

Ici, comme l'a assez bien figuré Soury — pour l'appeler par son nom, je sais pas s'il est ici—, il faut encadrer par quelque chose qui ressemble à une soufflure, à ce que nous appelons dans la topologie, un tore, il faut cerner chacun de ces trous dans quelque chose qui les fait tenir ensemble, pour que nous ayons ici quelque chose qui puisse être qualifié du vrai trou. (fig. 14)

17



C'est dire que il faut imaginer, pour que ces trous subsistent, se maintiennent, supposer simplement ici une droite, ça remplira le même rôle, une droite pour peu qu'elle soit infinie. Nous aurons à revenir dans le cours de l'année sur ce que c'est que cet infini, nous aurons à reparler de ce que c'est qu'une droite, en quoi elle subsiste, en quoi, si on peut dire, elle est parente d'un cercle; ce cercle, il faudra assurément que j'y revienne, n'est-ce pas ; le cercle a une fonction qui est bien connue de la police. Le cercle, ça sert à circuler. Et c'est bien en ça que la police a un soutien qui ne date pas d'hier. Hegel l'avait très bien vu, enfin, quelle en était la fonction. Et il l'avait vu sous une forme qui n'est assurément pas celui dont il s'agit, ce dont il est question. Il s'agit pour la police, simplement, que le tournage en rond se perpétue.
Le fait que nous puissions, dans ce faux trou, faire l'adjonction, l'adjonction d'une droite infinie et, qu'à soi seul, ceci fasse de ce faux trou qui, borroméennement, subsiste, c'est là le point sur lequel je m'arrête aujourd'hui.
18

SEMINAIRE 23

Leçon du 9 Décembre 1975

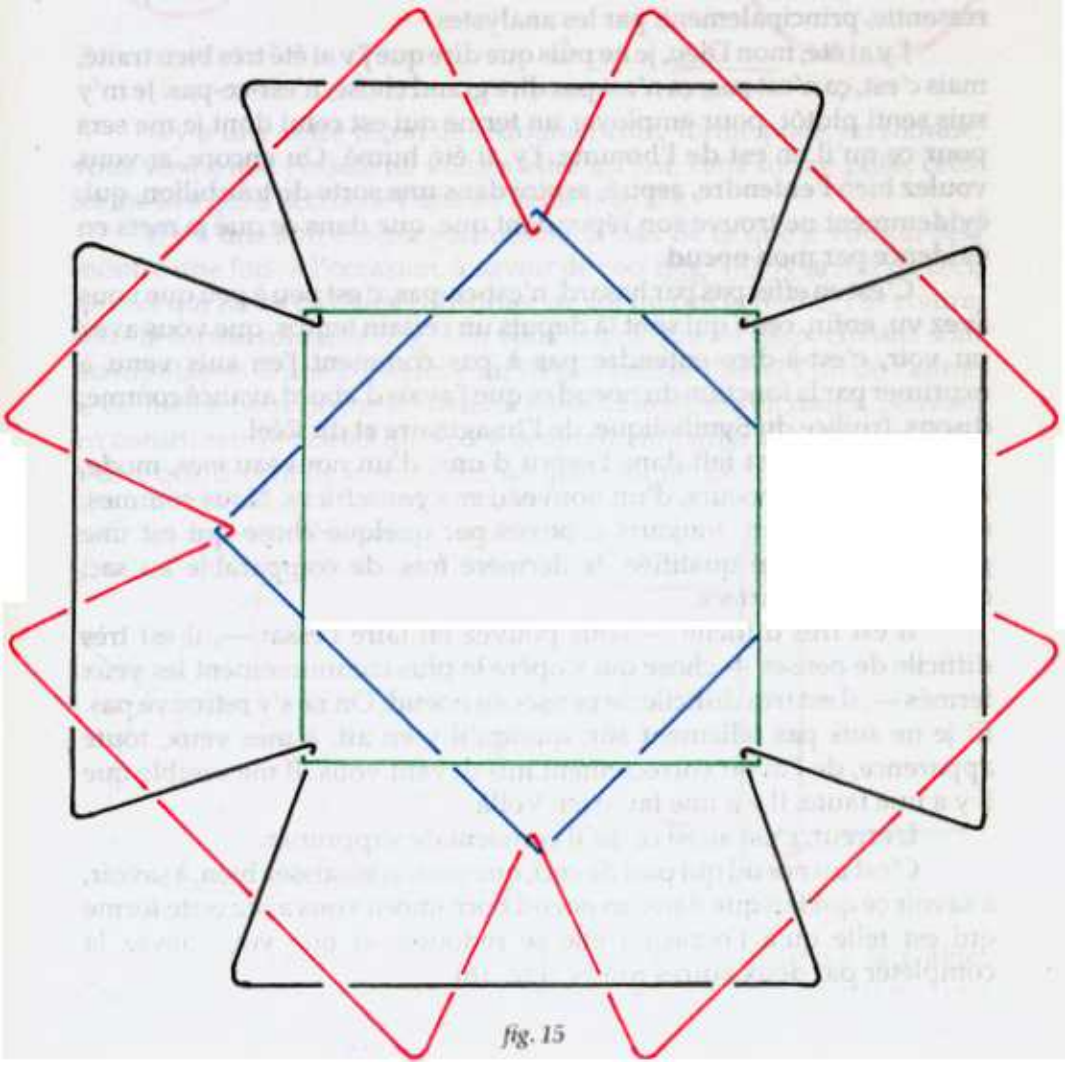


fig. 15

19

SEMINAIRE 23

Ca ne peut pas durer comme ça!

Je veux dire que vous êtes trop nombreux. Vous êtes trop nombreux pour que, enfin, j'espère tout de même obtenir de vous ce que j'ai obtenu du public des Etats-Unis, où je viens d'aller. J'y ai passé quinze jours pleins et j'ai pu m'apercevoir d'un certain nombre de choses. En particulier, si, si j'ai bien entendu, enfin, d'une certaine lassitude qui est ressentie, principalement, par les analystes.

J'y ai été, mon Dieu, je ne puis que dire que j'y ai été très bien traité, mais c'est, ça n'est pas, ça n'est pas dire grand chose, n'est ce pas. Je m'y suis senti plutôt, pour employer un terme qui est celui dont je me sers pour ce qu'il en est de l'homme, j'y ai été humé. Ou encore, si vous voulez bien l'entendre, aspiré, aspiré dans une sorte de tourbillon, qui, évidemment ne trouve son répondant que, que dans ce que je mets en évidence par mon nœud.

C'est en effet pas par hasard, n'est ce pas, c'est peu à peu que vous avez vu, enfin, ceux qui sont là depuis un certain temps, que vous avez pu voir, c'est-à-dire entendre pas à pas comment j'en suis venu à exprimer parla fonction du nœud ce que j'avais d'abord avancé comme, disons, triplice du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.

Le nœud est fait dans l'esprit d'une, d'un nouveau *mos,* mode, n'est-ce pas, ou mœurs, d'un nouveau *mos geometricus.* Nous sommes, en effet, au départ, toujours captivés par quelque chose qui est une géométrie que j'ai qualifiée, la dernière fois, de comparable au sac, c'est-à-dire à la surface.

Il est très difficile — vous pouvez en faire l'essai —, il est très difficile de penser — chose qui s'opère le plus communément les yeux fermés—, il est très difficile de penser au nœud. On ne s'y retrouve pas. Et je ne suis pas tellement sûr, quoiqu'il y en ait, à mes yeux, toute apparence, de l'avoir correctement mis devant vous. Il me semble que il y a une faute. Il y a une faute ici. Voilà.

L'erreur, c'est aussi ce qu'il convient de supprimer.

C'est un nœud qui part de ceci, que vous connaissez bien, à savoir, à savoir ce qui fait que dans un nœud borroméen vous avez cette forme qui est telle qu'à l'occasion elle se redouble et que vous devez la compléter par deux autres ronds. (Fig. 16)

20

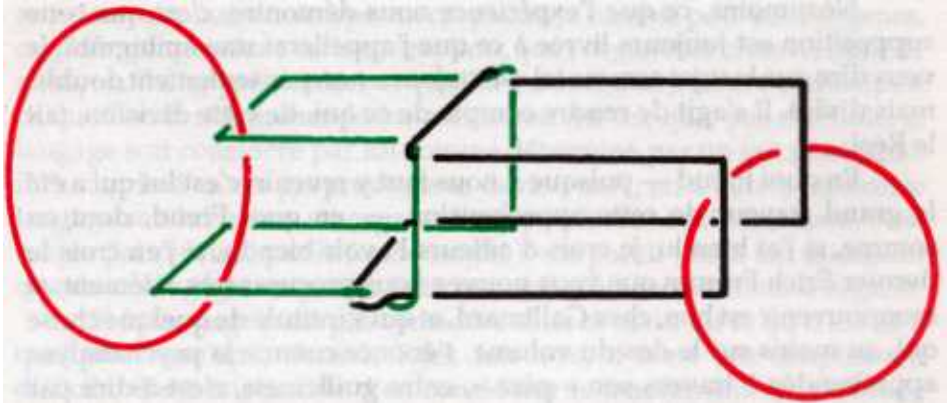
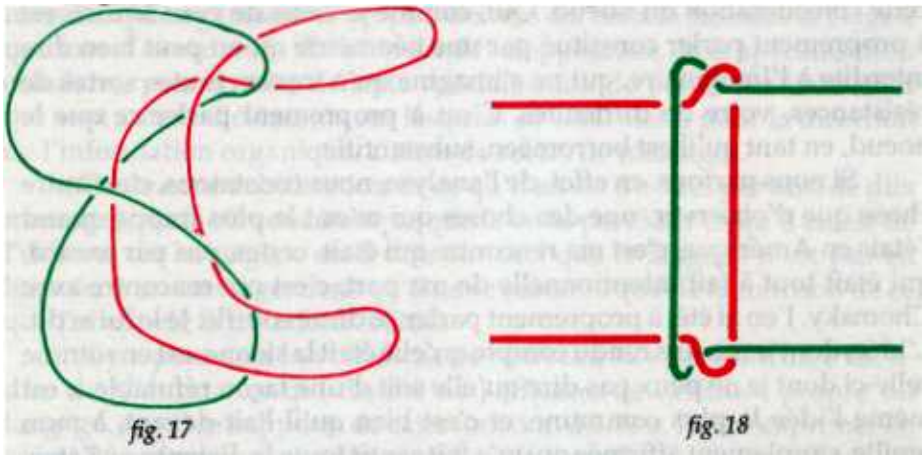


fig.16



Il y a une autre façon de redoubler cette forme pliée, en somme, vous voyez que j'essaie de vous mettre au fait, cette forme pliée, cette forme liée qui s'accroche l'une à l'autre (Fig.17).
Il y a une autre façon qui consiste à user de ce que je vous ai déjà montré une fois, à l'occasion, à savoir de ceci (Fig. 18). A savoir de ceci, de ceci qui ne va pas sans constituer de soi un cercle fermé. Par contre, sous la forme suivante (Fig. 16), vous voyez que les deux circuits sont manipulables d'une façon telle qu'ils peuvent se libérer l'un de l'autre. C'est même pour ça que les deux cercles, ici marqués en rouge, peuvent en constituer un nœud qui soit à proprement parler borroméen, c'est-à-dire qui, du fait de la section d'un quelconque, libère tous les autres.
L'analyse est, en somme, la réduction de l'initiation à sa réalité, c'est-à-dire au fait qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'initiation. Tout sujet y livre ceci qu'il est toujours et n'est jamais qu'une supposition.
21

Néanmoins, ce que l'expérience nous démontre, c'est que cette supposition est toujours livrée à ce que j'appellerai une ambiguïté. Je veux dire que le sujet comme tel est toujours, non pas seulement double, mais divisé. Il s'agit de rendre compte de ce qui, de cette division, fait le Réel.

En quoi Freud — puisque il nous faut y revenir, c'est lui qui a été le grand frayeur de cette appréhension —, en quoi Freud, dont en somme, si j'ai bien lu, je crois d'ailleurs l'avoir bien lu, si j'en crois le dernier Erich Fromm que vous pouvez vous procurer très aisément, si mon souvenir est bon, chez Gallimard, et qui s'intitule de quelque chose qui, au moins sur le dos du volume, s'énonce comme la psychanalyse appréhendée à travers son « père », entre guillemets, c'est-à-dire par Freud, en quoi donc, si je l'ai bien lu, Freud un bourgeois, est un bourgeois bourré de préjugés, a-t-il atteint quelque chose qui fait la valeur propre de son dire ? Et qui n'est certes pas rien, qui est la visée de dire, sur l'homme, la vérité. A quoi j'ai apporté cette correction qui n'a pas été pour moi sans peine, sans difficulté: qu'il n'y a de vérité qu'elle ne puisse que se dire, tout comme le sujet qu'elle comporte, qui ne puisse se dire qu'à moitié. Qui ne puisse, pour l'exprimer comme je l'ai énoncé, que se mi-dire.

Je pars de ma condition qui est celle d'apporter à l'homme ce que l'Ecriture énonce comme, non pas une aide à lui, mais une aide *contre* lui. Et, de cette condition, j'essaie de me repérer. C'est bien pourquoi j'ai été vraiment d'une façon qui, qui vaudrait remarque, j'ai été conduit à cette considération du nœud. Qui, comme je viens de vous le dire, est à proprement parler constitué par une géométrie qu'on peut bien dire interdite à l'Imaginaire, qui ne s'imagine qu'à travers toutes sortes de résistances, voire de difficultés. C'est à proprement parler ce que le nœud, en tant qu'il est borroméen, substantifie.

Si nous partons, en effet, de l'analyse, nous constatons, c'est autre chose que d'observer, une des choses qui m'ont le plus frappé quand j'étais en Amérique, c'est ma rencontre qui était, certes, pas par hasard, qui était tout à fait intentionnelle de ma part, c'est ma rencontre avec Chomsky. J'en ai été, à proprement parler, je dirai, soufflé. Je le lui ai dit. L'idée, dont je me suis rendu compte qu'elle était la sienne, est en somme celle-ci dont je ne peux pas dire qu'elle soit d'une façon réfutable, c'est même l'idée la plus commune, et c'est bien qu'il l'ait devant, à mon oreille, simplement affirmée qui m'a fait sentir toute la distance où j'étais de lui. Cette idée qui est l'idée, en effet commune, est celle-ci, celle-ci qui me paraît précaire : la considération, en somme, de quelque chose qui

22

se présente comme un corps, un corps conçu comme pourvu d'organes, ce qui implique, dans cette conception, que l'organe est un *outil,* outil de prise, outil d'appréhension, et que il n'y a aucune objection de principe à ce que l'outil s'appréhende lui-même comme tel, que, par exemple, le langage soit considéré par lui comme déterminé par un fait génétique, il l'a exprimé en ces propres termes devant moi; en d'autres termes, le langage soit lui-même un organe. Il me paraît tout à fait saisissant, c'est ce que j'ai exprimé par le terme *soufflé,* il me paraît tout à fait saisissant que de ce langage, on puisse faire retour sur lui-même comme organe.

Si le langage n'est pas considéré sous ce biais, qu'il, qu'il est lié à quelque chose qui, dans le Réel, fait trou, il n'est pas simplement difficile, il est impossible d'en considérer le maniement. La méthode d'observation ne saurait partir du langage sans admettre cette vérité principielle que dans ce qu'on peut situer comme Réel, le langage n'apparaisse comme faisant trou. C'est de cette notion, fonction du trou, que le langage opère sa prise sur le Réel. Il ne m'est, bien entendu, pas aisé de faire peser de tout son poids cette conviction sur vous. Elle m'apparaît inévitable de ce que il n'y a de vérité, comme telle, possible que *d'évider* ce Réel.

La langage d'ailleurs mange ce Réel, je veux dire qu'il permet d'aborder ce Réel, quand ce Réel génétique, pour parler comme Chomsky, qu'en terme de signe, ou autrement dit de message qui part du gène moléculaire en le réduisant à ce qui a fait la renommée de Krick et de Watson, à savoir cette double hélice d'où sont censés partir ces divers niveaux qui organisent le corps à travers un certain nombre d'étages, qui sont d'abord de la division du développement, de la spécialisation cellulaire, puis ensuite de cette spécialisation de partir des hormones qui sont autant d'éléments sur lesquels se véhiculent, pour la direction de l'information organique, autant de sortes de messages.

Toute cette subtilisation de ce qu'il en est du Réel par tant de dits messages, mais où ne se marque que le voile porté sur ce qu'il en est de l'efficace du langage, c'est-à-dire sur ceci que le langage n'est pas en lui-même un message, mais qu'il ne se sustente que de la fonction de ce que j'ai appelé le trou dans le Réel.

Il y a pour cela la voie de notre nouveau *mos geometricus,* c'est-à-dire de la substance qui résulte de l'efficace, de l'efficace propre du langage, et qui se supporte de cette fonction du trou. Pour l'exprimer en terme de ce fameux nœud borroméen où je me fie, disons que il repose tout entier sur l'équivalence d'une droite infinie avec un cercle.

Le schéma du nœud borroméen est celui-ci (Fig. 19).

23

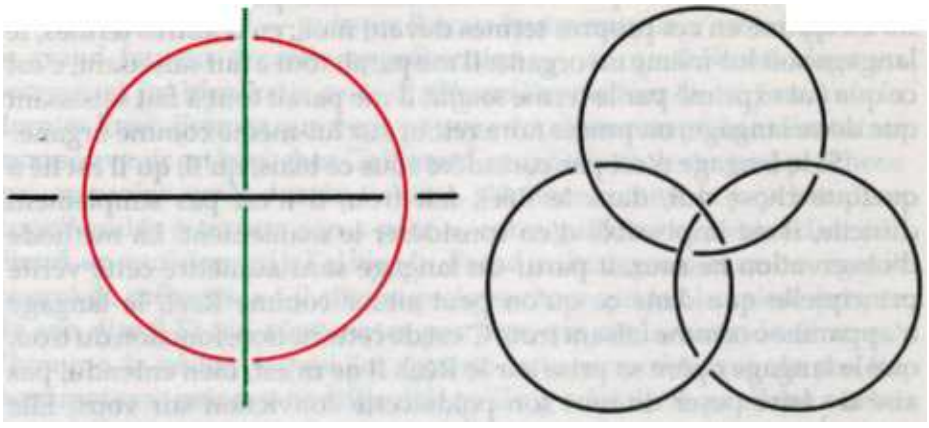


fig. 19 fig. 20

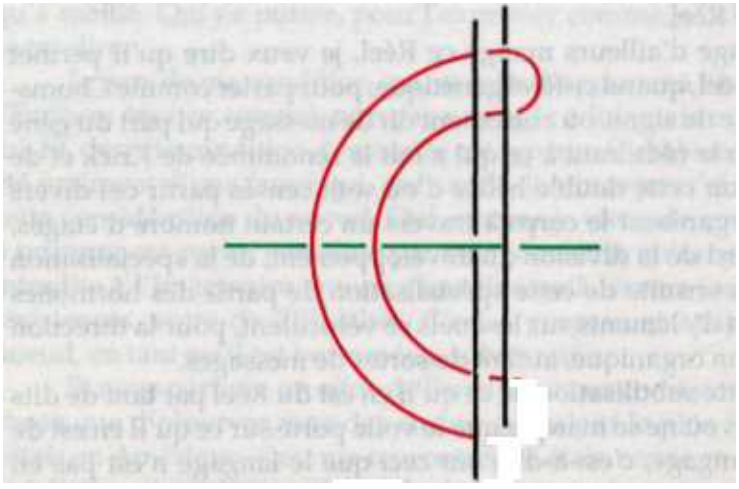
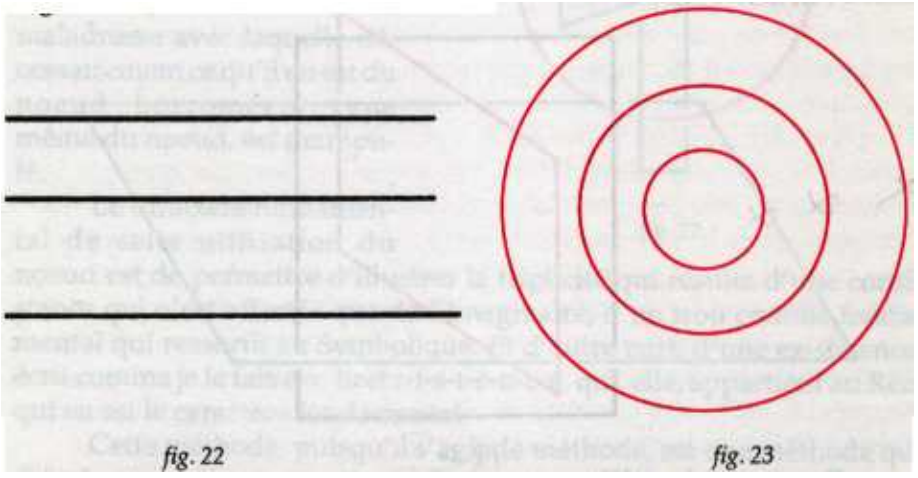


fig. 21

Je veux dire, pour le marquer, ceci tout autant que mon dessin ordinaire, celui qui s'articule ainsi (Fig. 20), ceci pour autant que le dessin ordinaire est à proprement parler un nœud borroméen. De ce fait, de ce fait, il est également vrai que ceci en est un (Fig. 21).

Je veux dire qu'à substituer le couple d'une droite supposée infinie avec un cercle, on obtient le même nœud borroméen. Il y a quelque chose qui répond de ce chiffre trois qui est l'orée, si je puis dire, d'une exigence, laquelle est à proprement parler l'exigence propre du nœud. Elle est liée à ce fait que pour rendre compte correctement du nœud borroméen, c'est à partir de trois que spécialement s'origine une exigence.

24



Il est possible, avec une manipulation fort simple, de rendre ces trois droites infinies parallèles (fig. 22). Il suffira, pour ça, d'assouplir, je dirai, ce qu'il en est du faux cercle déjà plié, le cercle en rouge, dans cette occasion. C'est à partir de trois qu'il nous faut définir ce qu'il en est du point à l'infini de la droite comme ne prêtant pas, ne prêtant en aucun cas à faire faute à ce que nous pouvons appeler leur concentricité (Fig. 23).

Je veux dire que ces trois points à l'infini, mettons-les ici, par exemple, doivent être, sous quelque forme que nous les supposions, et nous pouvons aussi bien inverser ces positions, je veux dire faire que, que cette première droite à l'infini si l'on peut dire, soit, par rapport aux autres, enveloppante, au lieu d'être enveloppée. C'est la caractéristique de ce point à l'infini, que de ne pouvoir être situé, comme on pourrait s'exprimer, d'aucun côté.
Mais ce qui est exigible à partir du nombre trois, c'est ceci, c'est que pour le figurer de cette façon imagée (Fig. 24), on doit énoncer, préciser que de ces trois droites, complétées de leur point à l'infini, il ne s'en trouvera pas une — vous sentez bien que si je les ai mises ici toutes les trois en rouge, c'est qu'il y a des raisons pour lesquelles j'ai dû les tracer ici d'une couleur différente —, il n'y en aura pas une qui, d'être enveloppée par une autre, ne se trouvera enveloppante par rapport à l'autre. Car c'est à proprement parler ceci qui constitue la propriété du nœud borroméen.
Je vous ai maintes fois familiarisés avec ceci, c'est que le nœud borroméen, si l'on peut dire, dans la troisième dimension, consiste dans ce rapport qui fait que ce qui est enveloppé par rapport à l'un de ces cercles se trouve enveloppant par rapport à l'autre. C'est en cela que est
25

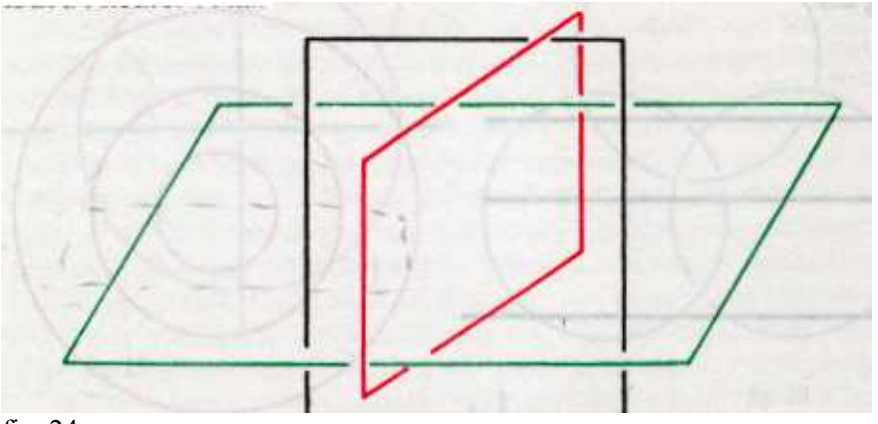
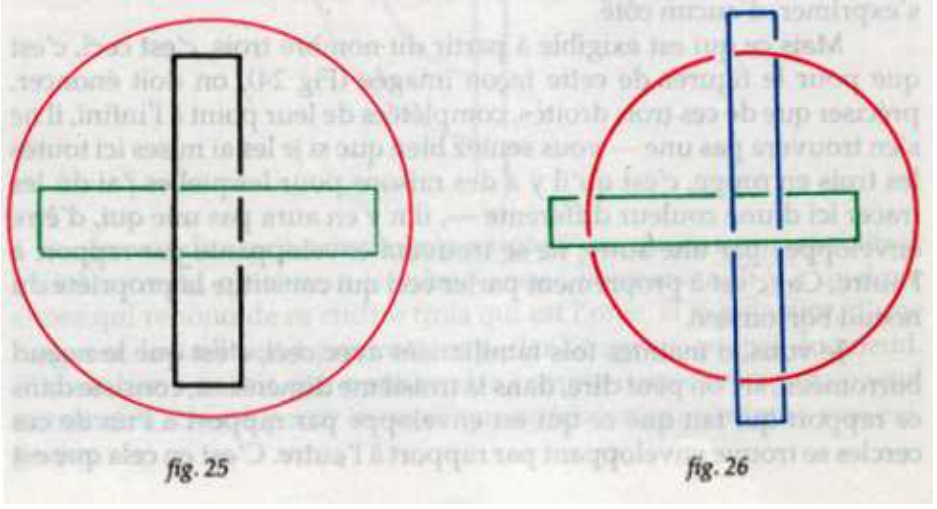


fig. 24



exemplaire ceci que vous voyez ordinairement sous la forme de la sphère armillaire, la sphère armillaire usée, dont on use pour ce qu'il en est des sextants, se présente toujours ainsi (Fig. 25), à savoir que pour le tracer d'une façon claire, le cercle bleu ira toujours se rabattre de la façon suivante autour du cercle qu'ici j'ai dessiné en vert, et que, enfin, le cercle rouge, selon le rabattement de l'entraxe doit être comme ça. Je l'ai dit tout à l'heure. Voilà.

Par contre, la différence entre ce cercle et cette disposition ordinaire dans toute manipulation de la sphère armillaire, se trouvera distancée si, disons, ce cercle qui apparaît ici moyen se trouve, à ce cercle se trouve substituée la disposition suivante (Fig. 26), à savoir qu'il ne pourra pas être rabattu parce que il sera enveloppant par rapport au cercle rouge, et enveloppé par rapport au cercle vert.
26

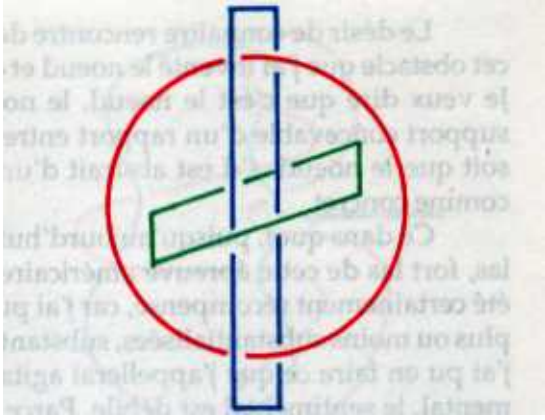


fig. 27

Je redessine ce qu'il en est (Fig. 27), vous voyez qu'ici le cercle vert se trouve ainsi situé par rapport au cercle bleu et au cercle rouge. Même mes hésitations sont ici significatives. Elles manifestent la maladresse avec laquelle nécessairement ce qu'il en est du nœud borroméen, type même du nœud, est manipulé.

Le caractère fondamental de cette utilisation du nœud est de permettre d'illustrer la triplicité qui résulte d'une consistance qui n'est affectée que de l'Imaginaire, d'un trou comme fondamental qui ressortit au Symbolique. Et d'autre part, d'une ex-sistence, écrit comme je le fais e-x tiret s-i-s-t-e-n-c-e, qui, elle, appartient au Réel qui en est lé caractère fondamental.

Cette méthode, puisqu'il s'agit de méthode, est une méthode qui se présente comme sans espoir. Sans espoir d'aucune façon de rompre le nœud constituant du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. A cet égard, elle se refuse à ce qui constitue, il faut le dire, et d'une façon tout à fait lucide, une vertu, une vertu même dite théologale, et c'est en cela que notre appréhension, appréhension analytique de ce qu'il en est de ce nœud est le négatif de la religion.

On ne croit plus à l'objet comme tel, et c'est en ceci que je nie que l'objet puisse être saisi par aucun organe. Puisque l'organe lui-même est aperçu comme un outil. Et qu'étant aperçu comme un outil, comme un outil séparé, il est, à ce titre, conçu comme un objet. Dans la conception de Chomsky, l'objet n'est lui-même abordé que par un objet. C'est à la restitution en tant que telle du sujet, en tant que lui-même ne peut être que divisé, divisé par l'opération elle-même du langage, que l'analyse trouve sa diffusion. Elle trouve sa diffusion en ceci qu'elle met en question la science comme telle. Science pour autant qu'elle fait d'un objet, qu'elle fait d'un objet un sujet, alors que c'est le sujet qui est de lui-même divisé. Nous ne croyons pas à l'objet, mais nous constatons le désir et de cette constatation du désir, nous induisons la cause comme objectivée.

27

SEMINAIRE 23

Le désir de connaître rencontre des obstacles. C'est pour incarner cet obstacle que j'ai inventé le nœud et que, au nœud il faut se rompre. Je veux dire que c'est le nœud, le nœud seul qui est le support, le support concevable d'un rapport entre quoi que ce soit et quoi que ce soit que le nœud, s'il est abstrait d'un côté, doit être pensé et conçu comme concret.

Ce dans quoi, puisque aujourd'hui, vous le voyez bien, je suis fort las, fort las de cette épreuve américaine où, comme je vous l'ai dit, j'ai été certainement récompensé, car j'ai pu, ces figures que vous voyez ici plus ou moins substantialisées, substantialisées par l'écrit, par le dessin, j'ai pu en faire ce que j'appellerai agitation, émotion. Le senti comme mental, le sentimental est débile. Parce que toujours par quelque biais réductible à l'Imaginaire. L'imagination de consistance va tout droit à l'impossible de la cassure, mais c'est en cela que la cassure peut toujours être le Réel. Le Réel comme impossible et qui n'en est pas moins compatible avec ladite imagination et la constitue même.

Je n'espère pas, d'aucune façon, sortir de la débilité que je signale de ce départ. Je n'en sors, comme quiconque, que dans la mesure de mes moyens. C'est-à-dire comme sur place, sûr ne s'assurant d'aucun progrès vérifiable autrement qu'à la longue.

C'est de façon fabulatoire que j'affirme que le Réel — tel que je le pense dans mon pen, s-e, dans mon pen-se léger — ne va pas sans comporter réellement, le Réel mentant effectivement, sans comporter réellement le trou qui y subsiste de ce que sa consistance ne soit rien de plus que celle de l'ensemble du nœud qu'il fait avec le Symbolique et l'Imaginaire. Nœud qualifiable du borroméen. Soit intranchable sans dissoudre le mythe qu'il rend du sujet, du sujet comme non supposé, c'est-à-dire comme réel pas plus divers que chaque corps signalable du parlêtre; corps qui n'a de statut respectable, au sens commun du mot, que de ce nœud.

Alors, après cette épuisante tentative, puisque aujourd'hui je suis fort las, j'attends de vous ce que j'ai reçu, ce que j'ai reçu plus aisément qu'ailleurs en Amérique, à savoir que quelqu'un me pose, à propos d'aujourd'hui, une question, quelle qu'elle soit. Même si elle manifeste que dans mon discours, mon discours d'aujourd'hui, discours que je reprendrai la prochaine fois en abordant ceci que Joyce se trouve d'une façon privilégiée avoir visé par son art le quart terme, celui que de diverses façons que vous voyez là figuré (fig. 16) ; qu'il s'agisse du rond rouge qui est tout à l'extrême, à droite, ou qu'il s'agisse aussi bien du

28

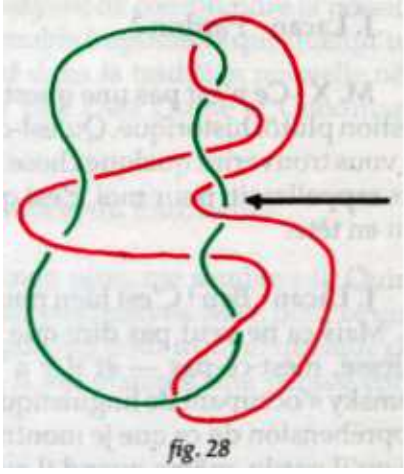


fig. 28

rond noir ici, ou qu'il s'agisse encore de ceci (fig. 28), que vous voyez que c'est d'une façon particulière encore, particulière en ceci que c'est toujours le même cercle plié qui se trouve ici, dans une position spéciale, à savoir deux fois infléchi; c'est-à-dire pris, pris d'une façon qui est correspondante, qui se figure à peu près ainsi, pris quatre fois, si l'on peut dire, avec lui-même. Ce qui permet effectivement
de s'apercevoir que, de même qu'ici c'est deux fois que chacun de ces cercles coincent la boucle figurée par ce cercle plié, ici, par contre, c'est quatre fois que ce petit cercle, ou le cercle vert, par exemple, celui qui est ici, ou le cercle bleu le coincent. Puisque aussi bien, c'est decoinçage, essentiellement, qu'il s'agit.
C'est donc de Joyce que ce quatrième terme, ce quatrième terme en tant qu'il complète le nœud de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, que j'avancerai que par son art, et c'est là tout le problème comment un art peut-il viser de façon expressément divinatoire à substantialiser dans sa consistance, sa consistance comme telle, mais aussi bien son existence et aussi bien ce troisième terme qui est le trou, comment par son art, quelqu'un a-t-il pu viser à rendre comme tel, au point de l'approcher d'aussi près qu'il est possible, ce quatrième terme, celui à propos de quoi aujourd'hui j'ai voulu simplement vous montrer qu'il est essentiel au nœud borroméen lui-même ? J'attends donc que s'élève une voix quelle qu'elle soit.

QUESTIONS

J.Lacan - Alors ! Qu'est-ce qui a pu vous paraître discutable dans ce que j'ai avancé aujourd'hui?

M.X - …
29

SEMINAIRE 23

J. Lacan – Pardon ?

M. X - Ce n'est pas une question sur le nœud lui-même, c'est une question plutôt historique. Qu'est-ce qui vous a amené à croire au début, que vous trouveriez quelque chose chez Chomsky qui vous dirait ou qui vous rappellerait, pour moi, c'est quelque chose qui ne m'aurait jamais venu en tête.

J. Lacan - Ben ! C'est bien pour ça que j'ai été soufflé, c'est certain. Oui. Mais ça ne veut pas dire que je ne — on a toujours cette sorte de faiblesse, n'est-ce pas — et il y a un reste d'espoir. Je veux dire que Chomsky s'occupant de linguistique, je pouvais espérer voir une pointe d'appréhension de ce que je montre concernant le Symbolique, c'est-à-dire qu'il garde, même quand il est faux, quelque chose du trou. Il est impossible par exemple de ne pas qualifier de ce faux trou l'ensemble constitué par le symptôme et le Symbolique. Mais que d'un autre côté, c'est en tant qu'il est accroché au langage que le symptôme subsiste, au moins si nous croyons que par une manipulation dite interprétative, c'est-à-dire jouant sur le sens, nous pouvons modifier quelque chose au symptôme. Cette assimilation chez Chomsky de quelque chose qui, à mes yeux, est de l'ordre du symptôme, c'est-à-dire qui confond le symptôme et le Réel, c'est très précisément ce qui m'a soufflé.

M.X - Excusez-moi. C'est une question peut-être oisive sur

J. Lacan - Comment ? C'est pour vous

M. X - ... une question peut-être oisive sur

J. Lacan - oiseuse?

M. X - Oisive. Merci. Etant Américain...

J. Lacan - Oui ! Vous êtes Américain. Et je vous remercie. Je constate simplement qu'il n'y a, une fois de plus, n'est-ce pas, qu'un Américain pour m'interroger. Enfin, je ne peux pas dire combien j'ai été comblé, si je puis dire, par le fait que, en Amérique, j'ai eu des gens qui avaient, qui me témoignaient par quelque côté, que j'avais, enfin, que mon discours n'était pas vain, n'est-ce pas.
30

SEMINAIRE 23

M. X - Alors, oui, pour moi, essayant de comprendre la possibilité de plusieurs discours à Paris il me semble impossible que quelqu'un ait pu concevoir que Chomsky, éduqué dans la tradition nouvelle née de la logique mathématique et qu'il a pris chez Quine et Goodman, à Harvard...

J. Lacan - Mais Quine n'est pas bête du tout, hein!

M. X - Non, mais il n'est pas non plus, me semble-t-il, Quine et Lacan, c'est deux noms que je n'aurais pas trouvés. Mais pour ce qui est de la réflexion surie sujet, c'est français, qui pour trouver quelque chose de, pour trouver un tas d'images... il me manque une pensée comme ça

J. Lacan - Est-ce que je peux attendre de quelqu'un de français quelque chose qui, enfin qui

R. C. - Moi je voulais vous interroger sur quelque chose de ... C'est à propos de l'alternance finalement du corps et de la parole comme vous la vivez même aujourd'hui...

J. Lacan - A propos de l'alternance...?

R. C. - C'est à propos de l'alternance du corps avec la parole. Parce qu'il y a quelque chose qui m'échappe un petit peu dans votre discours, c'est le fait que vous parliez effectivement pendant une heure trente, et qu'ensuite vous ayez le désir d'avoir un contact, finalement, plus direct avec quelqu'un. Et je me suis demandé si, d'une façon plus générale, dans votre théorie, là, vous ne parliez pas strictement du langage, mais sans penser à ces moments où le corps sert lui aussi d'échange, et effectivement, à ce moment-là, l'organe, c'est pas clair mais... l'organe peut servir à appréhender le Réel, d'une façon directe sans le discours. Est-ce qu'il n'y a pas une alternance des deux dans la vie d'un sujet ? J'ai l'impression qu'il y a une désincarnation du discours. Le discours se reportant toujours....

J. Lacan - Comment dites-vous ? Une désincarnation...

R. C. - Du discours, du corps, c'est ce que je veux dire. Est-ce qu'il n'y a pas simplement un jeu effectivement d'alternance entre les

31

deux ?... sans le langage, est-ce que ce trou n'existerait pas du fait d'un engagement physique direct avec ce Réel? Et je parle de l'amour et de la jouissance.

J. Lacan - C'est bien là, c'est bien là ce dont il s'agit. Il est tout de même très difficile de ne pas considérer le Réel, dans cette occasion comme un, comme un tiers. Et disons que, que ce que je peux solliciter comme réponse appartient à ceci qui est un appel au Réel, non pas comme lié au corps, n'est-ce pas, mais comme différent. Que loin du corps, il y a possibilité de ce que j'appelais la dernière fois résonance, ou consonance. Que c'est au niveau du Réel que peut se trouver cette consonance. Que le Réel, par rapport à ces pôles que constituent le corps et, d'autre part, le langage, que le Réel est là ce qui fait accord — à corps — Qu'est-ce que je peux attendre de quelqu'un d'autre?

X. - Vous disiez tout à l'heure que Chomsky faisait du langage un organe, et vous parliez d'un effet de soufflage..

J. Lacan - Je parlais de?

M. X - D'un effet de soufflage. Ça vous avait soufflé. Et je me demandais si ça ne tenait pas au fait que vous, ce que vous dites, ce dont vous faites un organe c'est la libido. Je pense au mythe de la lamelle, et je me demande si ça n'est pas le biais par lequel peut se poser, ici, précisément la question de l'âme. C'est-à-dire je me demande si ce déplacement de l'un à l'autre, qui m'a été présent à l'esprit lorsque vous en aviez parlé, n'est pas ce par quoi on peut saisir encore qu'il y ait de l'âme. Parce que écarter l'idée de mettre un écart entre langage 'et organe, ça ne peut se récupérer dans le sens d'un art que si on, je pense qu'on coupe l'organe au niveau de la, où vous le mettez, de la libido. C'est pas simple, je veux dire, parce que la libido comme organe c'est pas... Et je pense d'autre part, ce qui est étonnant c'est que

J. Lacan - La libido, comme son nom l'indique, ne peut être que participant du trou, tout autant que des autres, que des autres modes sous lesquels se présentent le corps et le Réel d'autre part, n'est-ce pas. Oui...

X. - Ce qui est très curieux, c'est que, lorsque vous parlez...
32

SEMINAIRE 23

J. Lacan - C'est évidemment par là que j'essaie de rejoindre la fonction de l'art. C'est en quelque sorte impliqué par ce qui est laissé en blanc comme quatrième terme, n'est-ce pas. Et quand je dis que l'art peut même atteindre le symptôme, c'est ce que je vais essayer de substantialiser et c'est à juste titre que vous évoquez le mythe dit : *lamelle.* C'est tout à fait dans la bonne note, et je vous en remercie. C'est dans ce fil que j'espère continuer.

X. - Je voudrais poser une petite question : lorsque vous parlez de la libido, dans ce texte, vous dites qu'elle est remarquable par un trajet d'invagination aller-retour. Or, cette image, aujourd'hui, elle me semble pouvoir fonctionner comme celle de la corde qui est prise dans un phénomène de résonance et qui ondule. C'est-à-dire qui fait un ventre qui s'abaisse et se lève et des nœuds. Je voudrais savoir si...

J. Lacan - Non, mais ce n'est pas pour rien que, dans une corde, la métaphore vient de ce qui fait nœud. Ce que j'essaie, c'est de trouver à quoi se réfère cette métaphore, n'est-ce pas. S'il y a dans une corde vibrante des ventres et des nœuds, c'est pour autant que c'est au nœud qu'on se réfère. Je veux dire que on use du langage d'une façon qui va plus loin que ce qui est effectivement dit. On réduit toujours la portée de la métaphore comme telle, n'est-ce pas. C'est-à-dire qu'on la réduit à une métonymie n'est-ce pas.

X. - Lorsque vous passez du nœud borroméen à trois: Réel, Imaginaire, Symbolique, à celui à quatre où s'introduit le symptôme, le nœud borroméen à trois, en tant que tel,, disparaît. Et...

J. Lacan - C'est tout à fait exact. II n'est plus un nœud. Il n'est tenu que par le symptôme.

X. - Dans cette perspective, disons de... l'espoir de cure en matière d'analyse semble trouver problème, puisque...

J. Lacan - Il n'y a aucune réduction radicale du quatrième terme. C'est-à-dire que même l'analyse, puisque Freud, on ne sait pas par quelle voie, enfin, a pu l'énoncer, il y a une *Urverdrängung.* Il y a un refoulement qui n'est jamais annulé, n'est-ce pas. Il est de la nature même du Symbolique de comporter ce trou, n'est-ce pas. Et c'est ce trou que je vise quand je, que je reconnais dans *l'Urverdrängung* elle-même.

33

X. - D'autre part vous parlez du nœud borroméen en disant qu'il ne constitue pas un modèle, est-ce que vous pourriez préciser?

J. Lacan - Il ne constitue pas un modèle sous le mode où il a quelque chose près de quoi l'imagination défaille. Je veux dire que elle résiste à proprement parler, comme telle, à l'imagination du nœud. Son abord mathématique dans la topologie est insuffisant. J'ai, je peux quand même vous dire, enfin, n'est-ce pas, mes expériences de ces vacances. Je me suis obstiné à penser de la façon dont ceci (Fig. 20) qui constitue un nœud, non pas un nœud entre deux éléments, car comme vous le voyez, il n'y en a qu'un seul. Comment, ce nœud dit nœud à trois, le nœud le plus simple, le nœud que vous pouvez faire, c'est le même que celui-ci, le nœud que vous pouvez faire avec n'importe quelle corde, la plus simple. C'est le même nœud quoi qu'il n'ait pas le même aspect. Je me suis attaché à penser à ceci, dont j'avais fait, disons, la trouvaille, à savoir qu'avec ce nœud, tel qu'il est montré là, il est facile de démontrer qu'il ex-siste un nœud borroméen.
Il y suffit de penser que vous pouvez rendre sous-jacent sur une surface qui est cette surface double sans laquelle nous ne saurions écrire quoi que ce soit concernant les nœuds, sur une surface donc sous-jacente, vous mettez le même nœud. Il est très facile de réaliser, je veux dire par une écriture, ceci, qu'en faisant passer successivement, je veux dire à chaque étape, un troisième nœud à trois, successivement et c'est facile, ça à imaginer. Ça s'imagine pas tout de suite puisqu'il a fallu que j'en fasse la trouvaille. Faire passer un nœud homologue sous le nœud sous-jacent, et sur, à chaque étape, le nœud que j'appellerai, là, sur-jacent. Ceci, donc, réalise aisément un nœud borroméen.
Y a-t-il possibilité, avec ce nœud à trois, de réaliser un nœud borroméen à quatre ? J'ai passé à peu près deux mois à me casser la tête sur cet objet. C'est bien là le cas de le dire. Je n'ai pas réussi à démontrer qu'il ex-siste une façon de nouer quatre nœuds à trois d'une façon borroméenne. Eh bien, ça ne prouve rien. Ça ne prouve pas qu'il n'ex-siste pas.
Encore hier soir, je n'ai pensé qu'à ça. Si j'avais puy arriver, à vous le démontrer, démontrer qu'il ex-siste; ce qu'il y a de pire, c'est que je n'ai pas trouvé la raison démonstrative de ce qu'il n'ex-siste pas. Simplement, j'ai échoué. Car, même cela que je ne puisse pas montrer que ce nœud à quatre nœuds à trois, en tant que borroméen, ex-siste, que je ne puisse pas le montrer ne prouve rien. Il faut que je démontre qu'il ne peut ex-sister. En quoi, de cet Impossible, un Réel sera assuré. Le Réel
34

constitué par ceci qu'il n'y a pas de nœud borroméen qui se constitue de quatre nœuds à trois. Ce serait là toucher un Réel.
Pour vous dire ce que j'en pense, toujours avec ma façon de dire que c'est mon pen-se, je crois qu'il ex-siste. Je veux dire que, que ce n'est pas que nous buterons à un Réel. Je ne désespère pas de le trouver... Mais c'est un fait que je ne peux rien. Parce que dès que ça serait démontré,'ça serait facile de vous le montrer. Mais il est un fait aussi, c'est que je ne peux rien, de tel, vous montrer. Le rapport du montrer au démontrer est là nettement séparé.

X. - Vous avez dit tout à l'heure que, dans la perspective de Chomsky,

J. Lacan - Comment?

X. - Vous avez dit tout à l'heure que dans la perspective de Chomsky, le langage peut être un organe. Et vous avez parlé de la main. Pourquoi ce mot main ? Est-ce que sous ce mot main, il y a la référence à quelque chose de l'ordre, qui a rapport à un objet qui n'est pas encore technique au sens cartésien du terme ? C'est-à-dire une technique qui ignore le langage, qui ne parle plus d'une technique au sens cartésien du terme, c'est-à-dire une technique qui ignore le langage, qui ne parle plus d'une technique liée au langage, pour désigner le rapport du sujet au langage, est là pour montrer la nécessité d'une autre théorie de la technique que celle qui a lieu, peut-être, chez Chomsky.

J. Lacan - Oui. C'est ce que je prétends, enfin, n'est-ce pas. Malgré l'existence de poignées de mains, la main dans la poignée, dans l'acte de poigner, ne connaît par l'autre main.
Quelqu'un attend pour un cours, je m'excuse.
35

SEMINAIRE 23
36

SEMINAIRE 23

Leçon du 16 Décembre 1975

Si on mettait autant de sérieux dans les analyses que j'en mets à préparer mon séminaire, eh bien, ça serait tant mieux. Ça serait tant mieux, et ça aurait sûrement de meilleurs résultats. II faudrait, il faudrait pour ça que dans l'analyse on ait, comme je l'ai, comme je l'ai mais c'est du senti-mental dont je parlais l'autre jour, le sentiment d'un risque absolu.

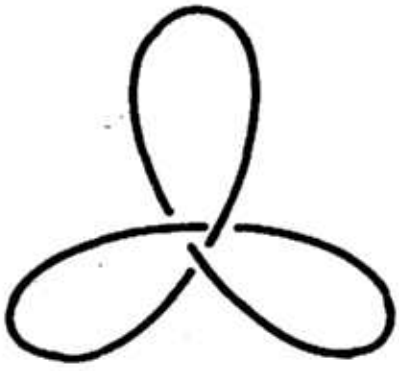


fig. 29

Voilà, l'autre jour, je vous ai dit que le nœud à trois, le nœud à trois que je dessine comme ça (fig. 29) et dont vous voyez qu'il s'obtient du nœud borroméen en rejoignant les cordes en ces trois points que je viens de marquer, je vous ai dit que le nœud à trois, j'avais fait la trouvaille qu'ils se nouaient entre eux, à trois, borroméennement. Je vous ai dit aussi en quoi, si l'on peut dire, c'était tout à fait justifiable par une explication.
Je vous ai dit que je m'étais efforcé pendant deux mois de faire ex-sister, pour ce nœud le plus simple, un nœud borroméen à quatre. Je vous ai dit également que le fait que je n'y étais pas arrivé, à le faire ex-sister, ne prouvait rien *;* sinon ma maladresse. Je crois, je suis même

37

sûr, je m'en souviens, je crois vous avoir dit que je croyais qu'il devait exister.

J'ai eu, le soir même, la bonne surprise de voir surgir, il était tard, je dirai même que j'étais sorti avec un peu de retard, vu mes devoirs, j'ai donc vu surgir sur le pas de ma porte le nommé Thomé, pour le nommer et qui venait m'apporter, et je l'en ai grandement remercié, qui venait m'apporter, fruit de sa collaboration avec Soury — Soury et Thomé, souvenez-vous de ces noms — qui venait m'apporter la preuve, la preuve que le nœud borroméen à quatre, de quatre nœuds à trois, existe bien. Ce qui justifie assurément mon obstination; mais ce qui n'en rend pas moins déplorable mon incapacité. Je n'ai néanmoins pas accueilli la nouvelle que ce problème était résolu, avec des sentiments mélangés. Mélangés de mon regret de mon impuissance avec celui du succès obtenu. Mes sentiments ne l'étaient pas. Ils étaient purement et simplement d'enthousiasme. Et je crois leur en avoir montré quelque chose, quand je les ai vus, quelque soir après, et soir où, d'ailleurs, ils n'ont pas pu me rendre compte comment ils l'avaient trouvé. Ils l'avaient trouvé de fait, et j'espère n'avoir pas fait d'erreur en transcrivant comme je l'ai fait sur ce papier central le fruit de leur trouvaille. Je l'ai reproduit, à peu de chose près. Je veux dire que c'est, c'est le cas de le dire, *textuellement* ce qu'ils ont élaboré, à part le fait que le trajet, le trajet mis à plat, est à peine différent. Si ce trajet mis à plat est tel que je vous le présente, c'est pour que vous sentiez, sentiez peut-être un peu mieux que dans la figure plus complète, que vous sentiez peut-être un peu mieux comment c'est fait (fig. 30).

Je pense que, à l'aspect de cette figure, j'espère, chacun peut voir, voir que, à supposer par exemple que le nœud à trois ici, noir, le nœud à trois noir étant élidé, il paraît bien clair que les trois autres nœuds à trois sont libres. Il est bien clair, en effet, que le nœud à trois vert est sous le nœud à trois rouge; qu'il suffit, ce nœud à trois vert, de le sortir du rouge, pour que le nœud à trois brun, ici, se montre également libre.

J'ai vu longuement Soury et Thomé. Je vous l'ai dit, ils ne m'ont pas fait de confidence sur la façon dont ils l'ont obtenu. Je pense d'ailleurs qu'il n'y en a pas qu'une. Qu'il n'y a pas que celle-là. Et peut-être vous montrerai-je la prochaine fois comment, encore, on peut l'obtenir. Je voudrais quand même commémorer ce menu événement, événement d'ailleurs que je considère comme pas menu, et je vais vous dire pourquoi ensuite, autrement dit pourquoi je cherchais, je veux un peu plus commémorer notre rencontre.

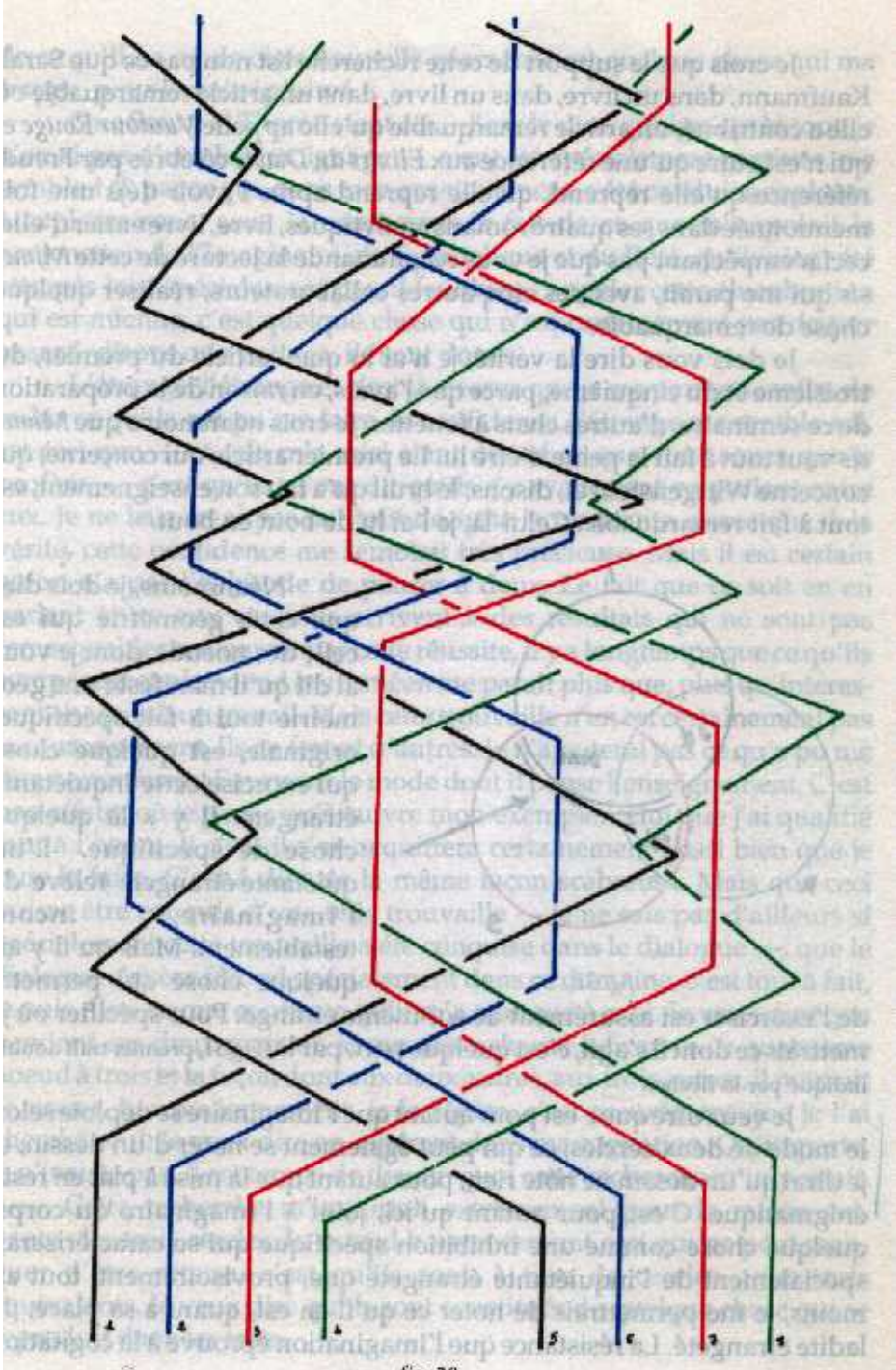


fig. 30

39

SEMINAIRE 23

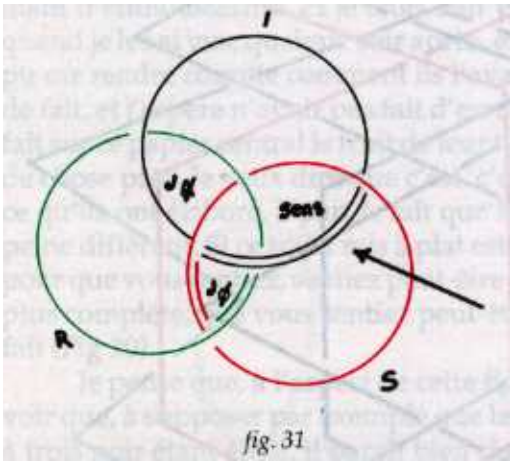


fig. 31

Je crois que le support de cette recherche est non pas ce que Sarah Kaufmann, dans un livre, dans un livre, dans un article remarquable où elle a contribué, un article remarquable qu'elle appelle *Vautour Rouge* et qui n'est autre qu'une référence aux *Elixirs du Diable* célébrés par Freud, référence qu'elle reprend, qu'elle reprend après l'avoir déjà une fois mentionnée dans ses quatre romans analytiques, livre, livre entier d'elle, ceci n'empêchant pas que je vous recommande la lecture de cette *Mime-sis* qui me paraît, avec ses cinq autres collaborateurs, réaliser quelque chose de remarquable.
Je dois vous dire la vérité, je n'ai lu que l'article du premier, du troisième et du cinquième, parce que j'avais, en raison de la préparation de ce séminaire, d'autres chats à fouetter. Je crois néanmoins que *Mimesis* vaut tout à fait la peine d'être lu. Le premier article qui concerne, qui concerne Wittgenstein et, disons, le bruit qu'a fait son enseignement, est tout à fait remarquable. Celui-là, je l'ai lu de bout en bout.

Néanmoins, je dois dire que cette géométrie qui est celle des nœuds, dont je vous ai dit qu'il manifeste une géométrie tout à fait spécifique, originale, est quelque chose qui exorcise cette inquiétante étrangeté. Il y a là quelque chose de spécifique. L'inquiétante étrangeté relève de l'Imaginaire, incontestablement. Mais qu'il y ait quelque chose qui permette
de l'exorciser est assurément de soi-même étrange. Pour spécifier où je mettrais ce dont il s'agit, c'est quelque part, par là (fig. 31, premier trait double indiqué par la flèche).
Je veux dire que c'est pour autant que l'Imaginaire se déploie selon le mode de deux cercles, ce qui peut également se noter d'un dessin, et je dirai qu'un dessin ne note rien, pour autant que la mise à plat en reste énigmatique. C'est pour autant qu'ici, joint à l'Imaginaire du corps, quelque chose comme une inhibition spécifique qui se caractériserait spécialement de l'inquiétante étrangeté que, provisoirement, tout au moins, je me permettrais de noter ce qu'il en est, quant à sa place, de ladite étrangeté. La résistance que l'imagination éprouve à la cogitation
40

de ce qu'il en est de cette nouvelle géométrie est quelque chose qui me frappe, pour l'avoir éprouvé.
Que Soury et Thomé aient été —j'ose le dire, quoique après tout, je n'en ai pas d'eux le témoignage —, aient été spécialement captivés, me semble-t-il, par ce qui, dans mon enseignement, a été conduit à explorer, à explorer sous, sous le coup, sous le fait de ce que m'imposait la conjonction de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, qu'ils aient été attrapés tout spécialement par, il faut bien l'appeler cette élucubration qui est mienne, c'est quelque chose qui n'est certainement pas de pur hasard, disons que pour ça, ils sont doués.
L'étrange, l'étrange et c'est là-dessus que je me permets, enfin, de trahir ce qu'ils ont pu me faire de confidence, l'étrange me semble-t-il, est ceci que — et cela m'a saisi étant donné ce que vous savez que je profère —, c'est qu'ils m'ont dit qu'ils s'y avançaient en parlant entre eux. Je ne leur en ai pas fait tout de suite la remarque, parce que, à la vérité, cette confidence me semblait très précieuse. Mais il est certain qu'on n'a pas l'habitude de penser à deux. Le fait que ce soit en en parlant entre eux et qu'ils arrivent à des résultats qui ne sont pas remarquables seulement par cette réussite, il y a longtemps que ce qu'ils composent sur le nœud borroméen me paraît plus que, plus qu'intéressant, me paraît un travail. Mais cette trouvaille n'en est certainement pas le couronnement. Ils en feront d'autres. Je n'ajouterai pas ce qu'a pu me dire nommément Soury sur le mode dont il pense l'enseignement. C'est une affaire où je pense qu'à suivre mon exemple, celui que j'ai qualifié tout à l'heure, il s'en, il s'en acquittera certainement aussi bien que je puis le faire. C'est-à-dire de la même façon scabreuse. Mais que ceci puisse être conquis d'une telle trouvaille — je ne sais pas d'ailleurs si spécialement cette trouvaille a été conquise dans le dialogue —, que le dialogue s'avère fécond spécialement dans ce domaine, c'est tout à fait, je puis dire, ce que confirme qu'il m'a manqué à moi. Je veux dire que pendant ces deux mois où je me suis acharné à trouver ce quatrième nœud à trois et la façon dont aux deux autres, aux trois autres, il pouvait se nouer, borroméennement, je le répète, c'est assurément que je l'ai cherché seul. Je veux dire en espérant dans ma cogitation. Qu'importe, je n'insiste pas. Il est temps de dire en quoi cette recherche m'importait.
Cette recherche m'importait extrêmement pour la raison suivante: les trois cercles du nœud borroméen ont ceci qui ne peut manquer d'être retenu, c'est qu'ils sont, à titre de cercles, tous trois équivalents. Je veux dire qu'ils sont constitués de quelque chose qui se reproduit dans les trois.

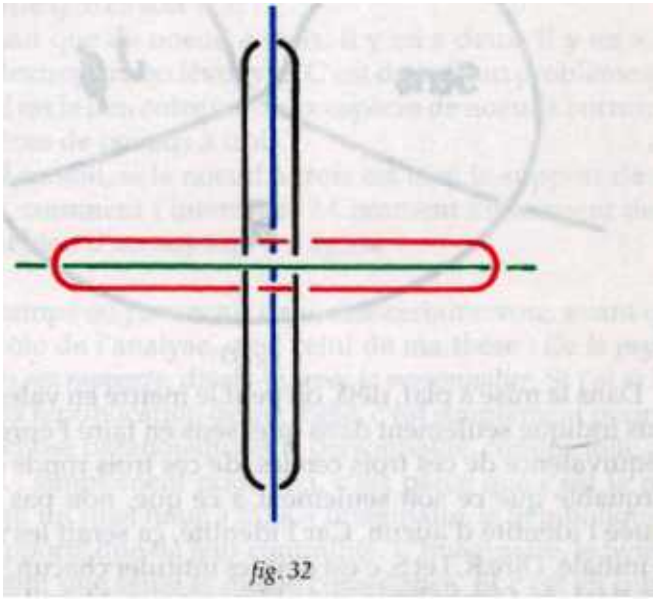
41

Ce n'est pas par hasard que je supporte de l'Imaginaire, spécialement — c'est le résultat d'une certaine, disons, concentration —, que ce soit dans l'Imaginaire que je mette le support de ce qui est la consistance. De même, que ce soit du trou que je fasse l'essentiel de ce qu'il en est du Symbolique et que, en raison du fait que le Réel, justement de la liberté de ces deux de ce que l'Imaginaire et le Symbolique — c'est la définition même du nœud borroméen — soient libres l'un de l'autre, que je supporte ce que j'appelle l'ex-sistence, spécialement du Réel. En ce sens qu'à sister hors de l'Imaginaire et du Symbolique, il cogne, il joue tout spécialement dans quelque chose qui est de l'ordre de la limitation. Les deux autres, à partir du moment où il est borroméennement noué, les deux autres lui résistent. C'est dire que le Réel n'a d'ex-sistence, et c'est bien étonnant que je le formule ainsi —, n'a d'ex-sistence qu'à rencontrer, du Symbolique et de l'Imaginaire, l'arrêt.
Bien sûr, n'est-ce pas là un fait de simple hasard. Il faut en dire autant des deux autres. C'est en tant qu'il ex-siste au Réel que l'Imaginaire rencontre aussi le heurt qui, ici, se sent mieux. Pourquoi, dès lors, mets-je cette ex-sistence, précisément là où elle peut sembler la plus paradoxale? C'est qu'il me faut bien répartir ces trois modes, et que c'est justement d'ex-sister que se supporte la pensée du Réel.
Mais, qu'en résulte-t-il? Si ce n'est qu'il nous faut, ces trois termes, les concevoir comme se rejoignant l'un à l'autre. S'ils sont si analogues, pour employer ce terme, est-ce qu'on ne peut pas supposer que ce soit d'une continuité ? Et c'est là ce qui nous mène tout droit à faire le nœud à trois. Car il n'y a pas beaucoup d'effort à commettre pour, de la façon dont ils s'équilibrent, se superposent, joindre les points de la mise à plat qui, d'eux, feront continuité.
Mais alors, qu'en résulte-t-il ? Qu'en résulte-t-il pour ce que de nœud, quelque chose qu'il faut bien appeler de l'ordre, de l'ordre du sujet — pour autant que le sujet n'est jamais que, que supposé — ce qui, de l'ordre du sujet, dans ce nœud à trois, se trouve, en somme, supporté? Est-ce à dire que si le nœud à trois se noue lui-même borroméennement, au moins à trois, cela nous suffise?
C'est justement sur ce point que ma question portait.

Dans une figure, une chaîne borroméenne, est-ce que il ne nous apparaît pas que le minimum est toujours constitué par un nœud à quatre?

42

SEMINAIRE 23
Je veux dire que c'est à tirer cette corde verte pour que vous vous aperceviez que le cercle noir, ici noué avec la corde rouge, sera, en étant tiré par cette corde bleue, sera, manifestera la forme sensible d'une chaîne borroméenne



(Fig.32).

Il semble que le moins qu'on puisse attendre de cette chaîne borroméenne, c'est ce rapport de un à trois autres. Et, si nous supposons, comme nous en avons là la preuve, si nous pensons effectivement qu'un nœud à trois, car celui-là (fig. 33) n'est pas moins un nœud à trois —, que ces nœuds se composeront borroméennement l'un avec l'autre, nous aurons, nous toucherons ceci que c'est toujours de trois supports que nous appellerons, en l'occasion, subjectifs, c'est-à-dire personnels, qu'un quatrième prendra appui. Et si vous vous
souvenez du mode sous lequel j'ai introduit ce quart R S I élément, chacun des autres est supposé constituer S I R quelque chose de personnel au regard de ces trois I R S
éléments, le quart sera ce que j'énonce cette année comme le sinthome. Ce n'est pas pour rien que j'ai sinthome écrit ces choses dans un certain ordre : R S I, S I R, IR S, c'est bien à quoi répondait mon titre de l'année dernière.
RSI
SIR
IRS
sinthome
C'est qu'aussi bien les mêmes, les mêmes Soury et Thomé, j'y ai déjà fait allusion, expressément dans ce séminaire, ont mis en valeur que, pour ce qui en est des nœuds, des nœuds borroméens en question,
43

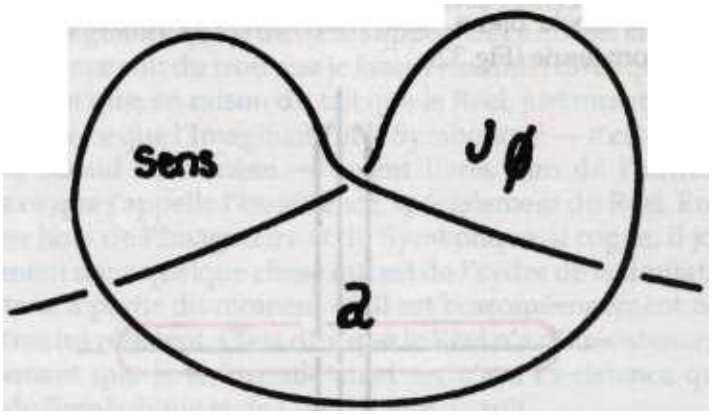


fig.33

à partir du moment où ils sont orientés et coloriés, il y en a deux de nature différente. Qu'est-ce à dire?

Dans la mise à plat, déjà, on peut le mettre en valeur. Ici, j'abrège. Je vous indique seulement dans quel sens en faire l'épreuve. Je vous ai dit l'équivalence de ces trois cercles, de ces trois ronds de ficelle. Il est remarquable que ce soit seulement à ce que, non pas entre eux, soit marquée l'identité d'aucun. Car l'identité, ça serait les marquer par la lettre initiale. Dire R, I et S, c'est déjà les intituler chacun, chacun comme tel, du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Mais il est notable qu'il apparaisse que ce qui se distingue entre eux d'efficace dans l'orientation ne soit repérable que de ce que soit, par la couleur, marquée leur différence. Non pas de l'un à l'autre, mais leur différence, si je puis dire, absolue en ce qu'elle est la différence commune aux trois. C'est pour qu'il y ait quelque chose qui est un, mais qui, comme tel, marque la différence entre les trois, mais non pas la différence à deux, qu'il apparaît en conséquence la distinction de deux structures de nœud borroméen. Lequel est le vrai? Est le vrai au regard de ce qu'il en est de la façon dont se noue l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, dans ce qui supporte le sujet?

Voilà la question qui mérite d'être interrogée. Qu'on se reporte à mes précédentes allusions à cette dualité du nœud borroméen pour l'apprécier. Car je n'ai pu aujourd'hui que l'évoquer un instant.

Il y a quelque chose de remarquable, c'est que le nœud à trois, par contre, ne porte pas trace de cette différence. Dans le nœud à trois, c'est-à-dire dans le fait que nous mettons l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel en continuité, on ne s'étonnera pas que nous y voyions qu'il n'y a qu'un seul nœud à trois. J'espère que il y en a ici suffisamment qui

prennent des notes. Car ceci est important. Important pour vous suggérer d'aller vérifier ce dont il s'agit. A savoir nommément que du nœud à trois qui homogénéise le nœud borroméen, il n'y en a par contre, qu'une espèce.
Est-ce à dire que ce soit vrai?
Chacun sait que de nœud à trois, il y en a deux. Il y en a deux selon qu'il est dextrogyre ou lévogyre. C'est donc là un problème que je vous pose : quel est le lien entre ces deux espèces de nœuds borroméens et les deux espèces de nœuds à trois?
Quoiqu'il en soit, si le nœud à trois est bien le support de toute espèce de sujet, comment l'interroger ? Comment l'interroger de telle sorte que ce soit bien d'un sujet qu'il s'agisse?

Il fut un temps ou j'avançais dans une certaine voie, avant que je ne sois sur la voie de l'analyse, c'est celui de ma thèse *: De la psychose paranoïaque dans ses rapports,* disais-je, *avec la personnalité.* Si j'ai si longtemps résisté à la republication de ma thèse, c'est simplement pour ceci:
c'est que la psychose paranoïaque et la personnalité, comme telle, n'ont pas de rapport; simplement pour ceci, c'est parce que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'Imaginaire, le Symbolique et le Réel sont une seule et même consistance. Et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque.
A bien entendre ce que j'énonce aujourd'hui, on pourrait en déduire qu'à trois paranoïaques pourrait être noué, au titre de symptôme, un quatrième terme qui situerait comme tel, comme personnalité, en tant qu'elle-même elle serait au regard des trois personnalités précédentes distincte et leur symptôme, est-ce à dire qu'elle serait paranoïaque elle aussi ? Rien ne l'indique dans le cas, le cas qui est plus que probable, qui est certain, où c'est d'un nombre indéfini de nœuds à trois qu'une chaîne borroméenne peut être constituée. Ce qui n'empêche pas que, au regard de cette chaîne, qui, dès lors, ne constitue plus une paranoïa si ce n'est qu'elle est commune, au regard de cette chaîne, la floculation possible de quarts termes, dans cette tresse qui est la tresse subjective, la floculation possible terminale de quarts termes nous laisse la possibilité de supposer que sur la totalité de la texture, il y a certains points élus qui, de ce nœud à quatre, se trouvent le terme. Et c'est bien en cela que consiste, à proprement parler, le sinthome. Et le sinthome non pas en temps qu'il est personnalité, mais au regard de trois autres, il se spécifie d'être sinthome et névrotique. Et c'est en cela qu'un aperçu

nous est donné sur ce qu'il en est de l'inconscient. C'est en tant que le sinthome le spécifie, qu'il y a un terme qui s'y rattache plus spécialement qui, au regard de ce qu'il en est du sinthome, a un rapport privilégié. De même qu'ici dans le nœud à trois noué borroméennement à quatre, vous voyez qu'il y a une réponse particulière du rouge au brun, de même qu'il y a une réponse particulière du vert au noir. C'est en tant que l'un des deux couples se distingue de ce nœud spécifique avec une autre couleur, pour reprendre le terme dont je me servais tout à l'heure, c'est en tant qu'il y un lien du sinthome à quelque chose de particulier dans cet ensemble à quatre, c'est, pour tout dire, pour autant (fig. 34) — on ne sait pas si c'est celui-ci ou celui-là — c'est pour autant que nous avons un couple rouge-vert ici à gauche, bleu-rouge ici à droite, que nous avons un couple. Et c'est en tant que le sinthome se relie à l'Inconscient et que l'Imaginaire se lie au Réel, que nous avons affaire à quelque chose dont surgit le sinthome.

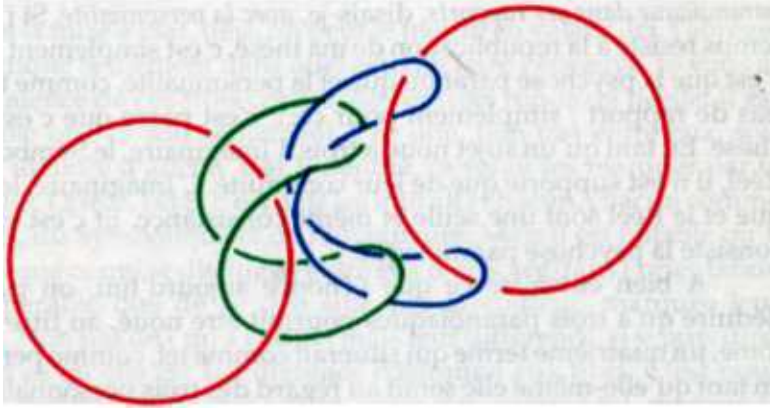
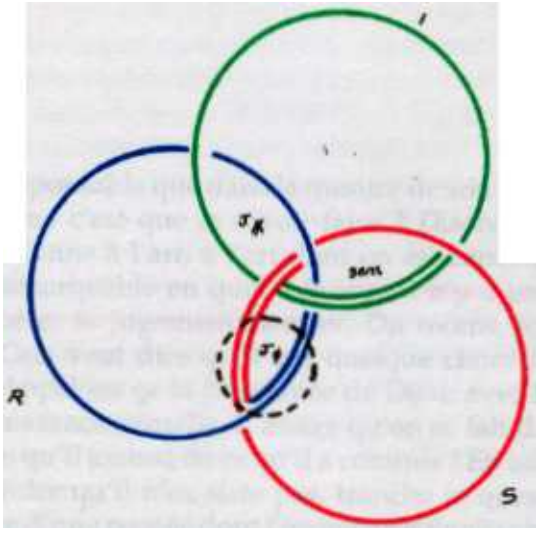


fig.34

Voilà les choses difficiles que je voulais pour vous énoncer aujourd'hui.
Assurément, ceci mérite le complément. Le complément de la raison pourquoi ici j'ai en quelque sorte ouvert le nœud à trois. Pourquoi j'en ai donné la forme que vous voyez ici, qui n'est pas celle qui se trouve dessinée de la façon que vous voyez en bas, circulaire (fig. 20).
Elle résulte de ceci: c'est qu'au regard de ce champ, que j'ai déjà, ici, noté de J A, il s'agit de la jouissance, de la jouissance, non pas de l'autre, au titre de ceci que j'ai énoncé qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre qu'au Symbolique, lieu de l'Autre comme tel, rien n'est opposé. Qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre en ceci qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et que c'est ce que veut dire cet A barré. Il en résulte qu'ici J A,



cette jouissance de l'Autre de l'Autre qui n'est pas possible pour la simple raison qu'il n'y en a pas, dès lors ce qui en résulte est ceci que seul reste ce qui se produit dans le champ, dans le champ de mise à plat du cercle du Symbolique avec le cercle de l'Imaginaire qui est le sens (fig. 35) et que, d'autre part, ce qui est ici indiqué, figuré, c'est le rapport, c'est le rapport du Symbolique avec le Réel en tant que de lui sort la jouissance dite du phallus; qui n'est certes pas, en elle-même, la jouissance comme telle pénienne. Mais qui, si nous considérons ce qu'il advient au regard de l'Imaginaire, c'est-à-dire de la jouissance du double, de l'image spéculaire, de la jouissance du corps en tant qu'imaginaire, il est le support d'un certain nombre de béances ; et qu'elle constitue proprement les différents objets qui l'occupent.
fig. 35

Par contre, la jouissance dite phallique se situe là, à la conjonction du Symbolique avec le Réel. C'est pour autant que chez le sujet qui se supporte du parlêtre, au sens que c'est là ce que je désigne comme étant l'Inconscient, il y a — et c'est dans ce champ que la jouissance phallique il y a le pouvoir, le pouvoir, en somme, appelé, supporté, le pouvoir de conjoindre ce qu'il en est d'une certaine jouissance qui, du fait, du fait de cette parole elle-même, conjoint une jouissance éprouvée, éprouvée du fait du parlêtre, comme une jouissance parasitaire, et qui est celle dite du phallus. C'est bien celle que j'inscris ici comme balance à ce qu'il en est du sens, c'est le lieu de ce qui, par le parlêtre, est désigné en conscience comme pouvoir.

SEMINAIRE 23

Ce qui domine, pour conclure sur quelque chose dont je vous ai proposé la lecture, c'est le fait que les trois ronds participent de 1'Imagi-flaire en tant que consistance, du Symbolique en tant que trou, et du Réel en tant qu'à eux ex-sistant. Les trois ronds donc s'imitent. Il est d'autant plus difficile de ce faire, qu'ils ne s'imitent pas simplement. Que du fait du dit, ils se composent dans un nœud triple. D'où mon souci, après avoir fait la trouvaille que ce nœud triple se nouait à trois borroméennement, j'ai constaté que s'ils se sont conservés libres entre eux, un nœud triple, jouant dans une pleine application de sa texture, ex-siste, qui est bel et bien quatrième, et qui s'appelle le sinthome.

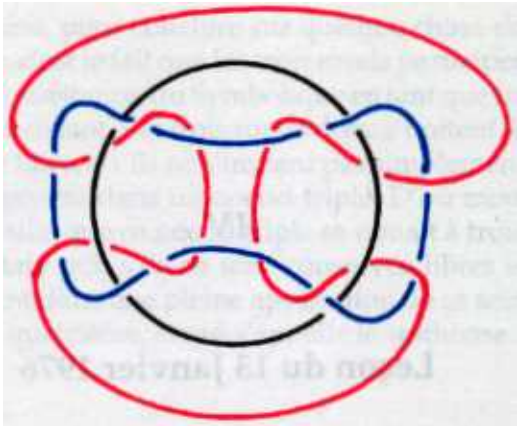
Voilà.

48

SEMINAIRE 23

Leçon du 13 Janvier 1976

Voilà
On n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire.
Qu'est-ce que c'est que le savoir-faire ? Disons que c'est l'art, l'artifice, ce qui donne à l'art, à l'art dont on est capable, une valeur remarquable. Remarquable en quoi ? Puisqu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour opérer le Jugement Dernier. Du moins, est-ce moi qui l'énonce ainsi. Ceci veut dire qu'il y a quelque chose dont nous ne pouvons jouir. Appelons ça la jouissance de Dieu, avec le sens inclus là-dedans de jouissance sexuelle. L'image qu'on se fait de Dieu implique-t-elle ou non qu'il jouisse de ce qu'il a commis? En admettant qu'il ex-siste. Y répondre qu'il n'ex-siste pas, tranche la question en nous rendant la charge d'une pensée dont l'essence est de s'insérer dans cette réalité — première approximation du mot Réel qui a un autre sens dans mon vocabulaire —, dans cette réalité limitée qui s'atteste de l'ex-sistence écrite de la même façon, x, trait d'union s, de l'ex-sistence du sexe.
Voilà. C'est le type de chose que, en fin de compte, je vous apporte en ce début d'année. A savoir ce que j'appellerai, c'est pas plus mal, comme ça, pour un début d'année, ce que j'appellerai des vérités premières. Non pas bien sûr que dans l'intervalle qui nous a séparés depuis quelque chose comme maintenant trois semaines, non pas que je n'aie pas travaillé. J'ai travaillé à des trucs dont vous voyez là, sur le tableau; un échantillon (fig. 36)
49



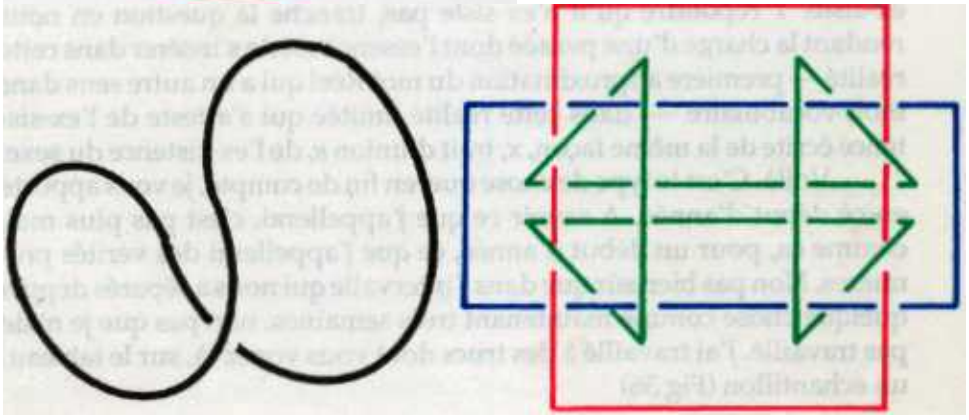


fig. 36
fig.37 *fig.38*

Ceci, comme vous pouvez le voir, est un nœud borroméen. Il ne diffère de celui que, je vous le rappelle, je dessine d'habitude, qui est foutu comme ça (fig. 20), il n'en diffère que de quelque chose qui n'est pas négligeable, c'est que celui-ci peut se distendre de façon telle que il y ait deux extrêmes comme rond et que ce soit celui qui est dans le milieu qui fasse le joint (Fig. 37).
La différence est celle-ci : supposez que ce soit trois éléments comme celui-là, le médian, qui s'unissent de façon circulaire. Vous voyez bien, j'espère, comment ça peut se faire. Il n'y a pas besoin que je vous trace le truc au tableau. Eh bien ça se simplifie comme ça (fig. 36), comme ça ou comme ça (fig. 38), parce que c'est le même.

Naturellement, c'est pas de ça seulement que je me contente. J'ai passé mes vacances à en élucubrer bien d'autres; dans l'espoir d'en trouver un bon qui servirait de support, de support, j'entends, aisé à ce que j'ai commencé aujourd'hui de vous raconter comme vérité première.
Eh bien, chose surprenante, ça ne va pas tout seul. Non pas que je croie que j'ai tort de trouver dans le nœud ce qui supporte notre consistance. Seulement, c'est déjà un signe que ce nœud je ne puisse le déduire que d'une chaîne; à savoir de quelque chose qui n'est pas du tout de la même nature. Chaîne ou *link,* en anglais, c'est pas la même chose qu'un nœud.
Mais reprenons le ron-ron des vérités dites premières. Dites par moi comme telles. Il est clair que l'ébauche même de ce qu'on appelle la pensée, tout ce qui fait sens dès que ça montre le bout de son nez, comporte une référence, une gravitation à l'acte sexuel ; si peu évident que soit cet acte. Le mot même d'acte implique la polarité active-passive. Ce qui déjà est s'engager dans un faux-sens. C'est ce qu'on appelle la connaissance, avec cette ambiguïté que l'actif, c'est ce que nous connaissons, mais que nous nous imaginons que, faisant effort pour connaître, nous sommes actifs.
La connaissance, donc, dès le départ, se montre ce qu'elle est :
trompeuse. C'est bien en quoi tout doit être repris au départ, à partir de l'opacité sexuelle. Je dis opacité en ceci c'est que, premièrement, nous ne nous apercevons pas que du sexuel ne fonde en rien quelque rapport que ce soit. Ceci implique, au gré de la pensée, qu'il n'y a de responsabilité —en ce sens où responsabilité ça veut dire non réponse, ou réponse à côté —, il n'y a de responsabilité que sexuelle. Ce dont tout le monde, en fin de compte, a le sentiment.
Mais, par contre, ce que j'ai appelé *le savoir-faire* va bien au-delà et y ajoute l'artifice que nous imputons à Dieu tout à fait gratuitement, comme Joyce, comme Joyce y insiste, parce que c'est un truc qui lui a chatouillé quelque part ce qu'on appelle la pensée. C'est pas Dieu qui a commis ce truc qu'on appelle l'Univers. On impute à Dieu ce qui est l'affaire de l'artiste dont le premier modèle est, comme chacun sait, le potier et qu'on dit que — avec quoi d'ailleurs ? —, qu'il a moulé, comme ça, ce truc qu'on appelle, pas par hasard, l'Univers. Ce qui ne veut dire qu'une seule chose, c'est qu'y a d'l'Un. Yadlun, mais on ne sait pas où. Il est plus qu'improbable que cet Un constitue l'Univers.
L'Autre de l'Autre réel, c'est-à-dire impossible, c'est l'idée que nous avons de l'artifice, en tant qu'il est un faire, f-a-i-r-e, n'écrivez pas

ça f-e-r, un faire qui nous échappe. C'est-à-dire qui déborde de beaucoup la jouissance que nous en pouvons avoir. Cette jouissance tout à fait mince, c'est ce que nous appelons l'esprit.
Tout ceci implique une notion du Réel, bien sûr. Bien sûr qu'il faut que nous la fassions distincte du Symbolique et de l'Imaginaire. Le seul ennui, c'est bien le cas de le dire, vous verrez tout à l'heure pourquoi, c'est que le Réel fasse sens, dans cette affaire. Alors que si vous creusez, enfin, ce que je veux dire par cette notion du Réel, il apparaît que c'est pour autant que il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou plus exactement qu'il se dépose d'en être exclu, que le Réel se fonde.

Voilà. Je vous raconte ça comme je le pense. C'est pour que vous le sachiez que je vous le dis. La forme la plus dépourvue de sens de ce qui, pourtant, s'imagine, c'est la consistance. Rien ne nous force, hein, à imaginer la consistance, figurez-vous.
Oui. J'ai là un bouquin qui s'appelle *Surface and Symbol* qui ajoute que c'est une étude, faut bien le savoir — car sans ce sous-titre comment le saurait-on ? — qui ajoute *The Consistency of James Joyce's Ulysses,* par R. Robert M. Adams. Y a là comme quelque chose, comme un pressentiment de la distinction de l'Imaginaire et du Symbolique. A preuve, un chapitre où après avoir intitulé le livre *Surface and Symbol,* un chapitre tout entier qui s'interroge, je veux dire, qui met un point d'interrogation sur *Surface or Symbol,* Surface ou Symbole.
La consistance là, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ce qui tient ensemble. Et c'est bien pour ça que c'est symbolisé, dans l'occasion, par la surface. Parce que, pauvres de nous, nous n'avons idée de consistance que de ce qui fait sac ou torchon. C'est la première idée que nous en avons. Même le corps, c'est comme peau, retenant dans son sac un tas d'organes, que nous le sentons. En d'autres termes, cette consistance montre la corde. Mais la capacité d'abstraction imaginative est si faible que de cette corde — cette corde montrée comme résidu de la consistance —, que de cette corde, elle exclut le nœud.
Or, c'est là-dessus, peut-être, que je peux apporter le seul grain de sel dont, en fin de compte, je me reconnaisse responsable dans une corde, le nœud est tout ce qui ex-siste au sens propre du terme, tel que je l'écris, est tout ce qui ex-siste à proprement parler. Ce n'est pas pour rien. Je veux dire ce n'est pas sans cause cachée que j'ai dû, pour ce nœud, y ménager un accès. A commencer par, par la chaîne où il y a des éléments qui sont distincts. Eléments qui consistent alors en quelque forme de la corde c'est-à-dire ou bien en tant que, que c'est une droite

que nous devons supposer infinie pour que le nœud ne se dénoue pas, ou bien en tant que ce que j'ai appelé *rond de ficelle.* Autrement dit: corde qui se noue à elle-même, ou plus exactement qui se joint d'une épissure de façon à ce que le nœud à proprement parler, n'en constitue pas la consistance. Parce qu'il faut tout de même distinguer consistance et nœud. Le nœud ex-siste, ex-siste à l'élément corde, corde consistance.
Un nœud, donc, ça peut se faire. C'est bien pour ça que j'en ai pris le cheminement, de raboutages élémentaires. J'ai procédé comme ça parce que il m'a semblé que c'était le plus didactique. Vu la mentalité! Y a pas besoin de dire plus ! La senti-mentalité, propre au parlêtre. La mentalité, en tant que, puisqu' il la sent, il en sent le fardeau. La mentalité en tant qu'il ment. C'est un fait!
Qu'est-ce qu'un fait?
C'est justement lui qui le fait. Il n'y a de fait que du fait que le parlêtre le dise. Il n'y a pas d'autres faits que ceux que le parlêtre reconnaît comme tels en les disant. II n'y a de fait que d'artifice. Et c'est un fait qu'il ment. C'est-à-dire qu'il instaure dans la reconnaissance de faux faits. Ceci parce qu'il a de la mentalité. C'est-à-dire de l'amour propre. C'est le principe de l'imagination. Il adore son corps. Il l'adore. Parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas. Mais son corps est sa seule consistance — mentale, bien entendu. Son corps fout le camp à tout instant. C'est déjà assez miraculeux qu'il subsiste durant un temps. Le temps de cette consommation qui est, de fait, du fait de le dire, inexorable. Inexorable en ceci que rien n'y fait parce qu'elle n'est pas résorptive.
C'est un fait constaté, même chez les animaux, le corps ne s'évapore pas. Il est consistant. Et c'est ce qui lui est, à la mentalité, antipathique. Uniquement parce que elle, elle y croit d'avoir un corps à adorer. C'est la racine de l'Imaginaire. Je le panse -p-a-n-s-e-, c'est-à-dire je le fais panse, donc je l'essuie. C'est à ça que ça se résume. C'est le sexuel qui ment là-dedans, de trop s'en raconter.
Faute de l'abstraction imaginaire dite plus haut, celle qui se réduit à la consistance, car le concret, le seul que nous connaissions, c'est toujours l'adoration sexuelle. C'est-à-dire la méprise. Autrement dit le mépris. Ce qu'on adore est supposé, confer le cas de Dieu, n'avoir aucune mentalité. Ce qui n'est vrai, pour le corps, considéré comme tel, je veux dire adoré, puisque c'est le seul rapport que le parlêtre a à son corps. Au point que quand il en adore un autre, un autre corps, c'est toujours suspect. Car cela comporte le même mépris véritable, puisqu'il s'agit de vérité.

SEMINAIRE 23
Qu'est-ce que la vérité, comme disait l'autre ? Qu'est-ce que dire
— comme pendant le début du temps que je déconnais, on me reprochait de ne pas le dire —, qu'est-ce que dire le vrai sur le vrai ? C'est faire rien de plus que, que ce que j'ai fait effectivement : suivre à la trace le Réel. Le Réel qui ne consiste, qui n'ex-siste que dans le nœud.
Fonction de la hâte, hein! Il faut que je me hâte, hein ! Naturellement j'arriverai pas au bout. Quoique je n'ai pas musardé. Mais boucler le nœud imprudemment, ça veut simplement dire aller un peu vite. Le nœud, peut-être, que je fais, là, celui de droite (fig. 36) ou celui de gauche (fig. 38) est peut-être un peu insuffisant. C'est même pour ça que j'en ai cherché où il y ait plus de croisements que ça.

Mais tenons-nous en au principe. Au principe qu'il faut en somme avoir trouvé. J'y ai été conduit par le rapport sexuel. C'est-à-dire par l'hystérie, en tant qu'elle est la dernière réalité perceptible, comme Freud l'a aperçue fort bien, la dernière *usteron,* réalité sur ce qu'il en est du rapport sexuel, précisément. C'est là que Freud en a appris le b.a.ba. Ce qui l'a pas empêché de poser la question:

WwdW

Was will das Weib?

WweW

Il taisait une erreur. Il pensait qu'il y avait *das* Weib. Il n'y a que *ein Weib:*
W w e W.

Alors, maintenant, quand même, je vais vous donner, comme ça, un petit bout à manger. Voilà.
Je voudrais illustrer ça. Illustrer ça de quelque chose qui fasse support et qui est bien ce dont il s'agit dans la question.
J'ai déjà parlé, dans un temps, de l'énigme. J'ai écrit ça grand E indice petit e, Ee. Il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Une énigme, comme le nom l'indique, est une énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé.
Dans le bouquin dont je vous parlais tout à l'heure, celui d'R.M. Adams, plus facile, je l'espère, à trouver que ce fameux *Portrait of the Artist as a Young Man,* que vous pouvez trouver quand même, à cette seule condition de ne pas exiger d'avoir au bout tout le criticisme que Chester Anderson a pris soin d'y rajouter. *Surface and Symbol* est

édité à Oxford University Press, c'est facile à avoir. Oxford University Press a aussi un bureau à New York. Bon.
Alors, là, dans ce R.M. Adams, vous y trouverez quelque chose qui a son prix. C'est à savoir que dans les premiers chapitres de *Ulysses,* quand il va professer auprès de ce menu peuple qui constitue une classe, si mon souvenir est bon, à *Trinity Collège,* Joyce, c'est-à-dire, non pas Joyce, mais Stephen, Stephen c'est-à-dire le Joyce qu'il imagine; et comme Joyce n'est pas un sot, qu'il n'adore pas, bien loin de là, il suffit qu'il parle de Stephen pour ricaner. C'est pas très loin de ma position, quand même, quand je parle de moi. Quand je parle en tout cas de ce que je vous jaspine.
Alors, en quoi consiste l'énigme? C'est un art que j'appellerai *d'entre-les-lignes* pour faire allusion à la corde. On voit pas pourquoi les lignes de ce qui est écrit, ça ne serait pas noué par une seconde corde.
Je me suis mis comme ça à rêver, et je dois dire que tout ce que j'ai pu consommer d'histoire de l'écriture, voire de théorie de l'écriture, il y a un nommé Février qui a fait l'histoire de l'écriture, il y en a un autre qui s'appelle Guelb, qui a fait une théorie de l'écriture, l'écriture, ça m'intéresse, puisque je pense que, comme ça, qu'historiquement, historiquement c'est par des petites, des petits bouts d'écriture qu'on est rentré dans le Réel, à savoir qu'on a cessé d'imaginer, que l'écriture des petites lettres, des petites lettres mathématiques, c'est çà qui supporte le Réel.
Mais, bon Dieu
Comment ça se fait?
J'ai franchi, comme ça, quelque chose qui, qui me semble, disons, vraisemblable : je me suis dit que l'écriture ça peut toujours avoir quelque chose à faire avec la façon dont, dont nous écrivons le nœud. Il est évident que, qu'un nœud, ça s'écrit
comme ça, couramment (fig. *39*), ça donne déjà un S.

fig. 39

C'est-à-dire quelque chose qui a tout de même beaucoup de rapport avec
l'instance de la Lettre, telle que je la supporte. Et puis, et puis ça donne un corps, un corps, comme ça, vraisemblable à la beauté. Parce qu'il faut dire que il y avait un nommé Hogarth qui s'était beaucoup interrogé sur

la beauté, et qui pensait que la beauté, ça avait toujours quelque chose à faire avec cette double inflexion. C'est une connerie, bien entendu. Mais enfin, ça tendrait à rattacher la beauté à quelque chose d'autre qu'à l'obscène, c'est-à-dire au Réel. Il n'y aurait en somme que l'écriture de belle. Ce qui... pourquoi pas?
Bon.
Mais revenons à Stephen, qui commence aussi par un S.
Stephen c'est Joyce en tant qu'il déchiffre sa propre énigme. Et il ne va pas loin. Il ne va pas loin parce qu'il croit à tous ses symptômes. Ouais ! C'est très frappant.
Il commence par... il commence! Il a commencé bien avant. Il a crachoté quelques petits morceaux, enfin, des poèmes, même. Les poèmes, c'est pas ce qu'il a fait de mieux. Ma foi, il croit à des choses. Il croit à la *conscience incréée de sa race.* C'est comme ça que ça se termine, *Le Portrait de l'Artiste comme, considéré comme un jeune homme.* Il est évident que ça va pas loin.
Mais enfin, il termine bien. Oui. Il y a *Old Father,* 27 Avril. C'est la dernière phrase du *Portrait d'of an Artist — of the Artist.* Vous voyez, j'ai fait le lapsus, hein ! Portrait d'un Artiste : *as a Young Man* ; alors qu'il se croyait *The Artist. Old father, old artificer, stand me now and ever in good stead.* Tenez-moi au chaud d'alors et de maintenant. C'est à son père qu'il adresse cette prière. Son père qui, justement, se distingue d'être, bof ! ce que nous pouvons appeler, enfin, un père indigne, un père carrent ; celui que, dans tout *Ulysses,* il se mettra à chercher sous, sous des espèces où il ne le trouve à, à aucun degré. Parce que il y a évidemment un père quelque part qui est Bloom, un père qui se cherche un fils, mais Stephen lui oppose un *très peu pour moi.* Après le père que j'ai eu, j'en ai soupé ! Plus de père ! Et surtout que ce Bloom, ce Bloom en question n'est pas tentant.
Mais enfin, il est singulier qu'il y ait cette gravitation entre les pensées de Bloom et de Stephen qui se poursuivent pendant tout le roman. Et même au point que, que le Adams dont, dont le nom respire plus de juiverie que Bloom, que Bloom, que le Adams, que le Adams soit très frappé. Soit très frappé de certains petits indices qu'il découvre. Qu'il découvre singulièrement comme étant par trop invraisemblable d'attribuer à Bloom une connaissance de Shakespeare que manifestement il n'a pas. Une connaissance de Shakespeare qui d'ailleurs n'est pas, n'est pas du tout forcément la bonne. Quoique ce soit celle que Stephen ait. Parce que c'est supposer à Shakespeare des relations avec un certain herboriste qui habitait dans le même coin que Shakespeare,

à Londres. Et que, malgré tout, ça c'est, c'est vraiment pure supposition. Que la chose vienne à l'esprit de Bloom est quelque chose qu'Adams souligne, souligne comme dépassant les limites, les limites de ce qui peut être justement imputé à Bloom.
A la vérité, il y a tout un chapitre, tout un chapitre qui est celui dont je vous ai parlé *Surface or Symbol,* il y a tout un chapitre où il ne s'agit strictement que de ça. C'est au point qu'il culmine dans un Blephen, puisque tout à l'heure j'ai fait un lapsus, Blephen et Stumm, Blephen et Stumm qui se rencontrent dans le texte du *Ulysses.* Et qui montre manifestement que c'est pas seulement du même signifiant qu'ils sont faits. C'est vraiment de la même matière.
Ulysses, c'est le témoignage de ce par quoi Joyce reste enraciné dans son père tout en le reniant ; et c'est bien ça qui, qui est son symptôme.
J'ai dit qu'il était le symptôme. Toute son oeuvre en est un long témoignage.
Exiles, c'est vraiment l'approche de quelque chose qui est, pour lui, enfin, le symptôme. Le symptôme central dont, bien entendu, ce dont il s'agit c'est du symptôme fait de la carence propre au rapport sexuel, mais cette carence ne prend pas n'importe quelle forme. Il faut bien que cette carence prenne une forme. Et cette forme, c'est celle de ce qui le noue à sa femme, à ladite Nora, à ladite Nora pendant le règne de laquelle il élucubre les *Exiles,* les Exilés, comme on l'a traduit, alors que ça veut aussi bien dire les Exils. Exils, il ne peut pas y avoir de meilleur terme pour exprimer le non-rapport. Et c'est bien autour de ce non-rapport que tourne tout ce qu'il y a dans *Exiles.* Le non-rapport c'est bien ceci, c'est que y a vraiment aucune raison pour que Une femme entre autres, il la tienne pour sa *femme,* que Une femme entre autres c'est aussi bien celle qui a rapport à n'importe quel autre homme. Et c'est bien de ce n'importe quel autre homme qu'il s'agit dans le personnage qu'il imagine, et pour lequel à cette date de sa vie, il sait ouvrir, ouvrir le choix de l'Une femme en question, qui n'est autre, dans l'occasion, que Nora.
Le portrait, le portrait qu'il a fini à l'époque, celle que j'évoquais à propos de *la conscience incréée de sa race,* à propos de laquelle il invoque *l'artificer* par excellence que serait son père; alors que c'est lui, *l'artificer.* Que c'est lui qui sait, qui sait ce qu'il a à faire. Mais qui croit qu'il y a une conscience incréée d'une race quelconque. En quoi c'est une grande illusion. Qui croit aussi qu'il y a *un book of himself.* Quelle idée de se faire être un livre ! Ça ne peut venir vraiment qu'à un poète rabougri. A un bougre de poète.
57

SEMINAIRE 23

Pourquoi ne dit-il pas plutôt qu'il est un nœud?

Ulysses, venons-en là, qu'on puisse l'analyser, car c'est sans aucun doute ce que réalise un certain Chechner ; comme ça, pendant que je rêvais, j'ai cru qu'il s'appelait Checher, c'était plus facile à écrire. Non, il s'appelle Chechner, c'est regrettable. Il n'est pas *Checher* du tout. Il s'imagine qu'il est analyste; il s'imagine qu'il est analyste parce qu'il a lu beaucoup de livres analytiques. C'est une illusion assez répandue, parmi les analystes justement. Et alors, il analyse Ulysse. Ça donne, ça fait une impression absolument terrifiante. Contrairement à *Surface and Symbol,* cette analyse *d'Ulysses,* exhaustive, naturellement, parce qu'on ne peut pas s'arrêter quand on analyse un bouquin, n'est-ce pas... Freud quand même n'a fait là-dessus que des articles, et des articles limités n'est-ce pas. D'ailleurs, mis à part Dostoïevski, il n'a pas à proprement parler analysé de roman. Il a fait une petite allusion à *Rosmersholm* d'Ibsen. Mais enfin, il s'est contenu. Ça donne vraiment l'idée que l'imagination du romancier, je veux dire celle qui règne dans *Ulysses* est à jeter au panier. C'est pas du tout, d'ailleurs, quelque chose qui soit mon sentiment. Mais il faut tout de même s'obliger à aller ramasser dans cet *Ulysses* quelques vérités premières. Et c'est ce que j'abordais à propos de l'énigme.

Voilà ce qu'à ses élèves propose le cher Joyce, Joyce sous les espèces de Stephen, comme énigme. C'est une énonciation:

The cokgrew
Le coq cria
The sky was blue
Le ciel était bleu
The belis in heaven
Les cloches dans le ciel
Were striking eleven
Etaient sonnant onze heures
T'is time for this poor soul
Il est temps pour cette pauvre âme
To go to heaven
D'aller au paradis

Je vous donne en mille quelle est la clé, quelle est la réponse. C'est celle qu'après, bien sûr, que toute la classe ait donné sa langue au chat, Joyce fournit:

58

SEMINAIRE 23

The fox burrying
His grandmother
Under the bush

C'est le renard enterrant sa grand-mère sous un buisson.
Ça n'a l'air de rien. Mais, il est incontestable que à côté de l'incohérence de l'énonciation dont je vous fais remarquer que, qu'elle est en vers ; c'est-à-dire que c'est un poème, que c'est suivi, que c'est une création; qu'à côté de ça, ce fox, ce petit renard qui enterre sa grand-mère sous un buisson est vraiment une misérable chose, hein!
Oui.
Qu'est-ce que ça peut avoir comme écho pour, je ne dirai pas bien sûr pour les gens qui sont dans cette enceinte, mais pour ceux qui sont analystes?
C'est que l'analyse, c'est ça. C'est la réponse à une énigme. Et une réponse, il faut bien le dire, par cet exemple, tout à fait spécialement conne. C'est bien pour ça que il faut garder la corde. Je veux dire que si on n'a pas l'idée de où ça aboutit la corde, au nœud du non-rapport sexuel, on risque, on risque de bafouiller.

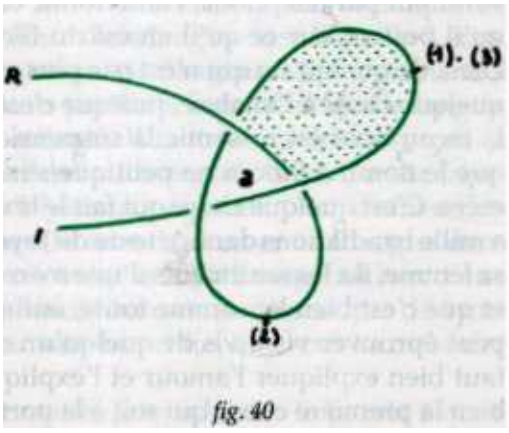


fig. 40

Le sens ! Ah ! Il faudrait que je vous montre ça. Le sens résulte d'un champ (Fig. 40) entre l'Imaginaire et le Symbolique, cela va de soi, bien sûr. Parce que si nous pensons qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, tout au moins pas de jouissance de cet Autre de l'Autre, il faut bien que nous fassions la suture quelque part. Ici, nommément, entre ce Symbolique qui seul s'étend là (1), et cet Imaginaire qui est ici. Bien sûr, ici, le petit a, la cause du désir. Oui.
Oui. Il faut bien que nous fassions quelque part le nœud. Le nœud de l'Imaginaire et du savoir inconscient, que nous fassions ici, quelque part, une épissure (3). Tout ça pour obtenir un sens; ce qui est l'objet de la réponse de l'analyste, à l'exposé par l'analysant, tout au long de son symptôme.

59

Quand nous faisons cette épissure, nous en faisons du même coup une autre : celle ici, entre précisément ce qui est symptôme et le Réel (2). C'est-à-dire que, par quelque côté, nous lui apprenons à épisser, avec deux s, à faire épissure entre son sinthome et le Réel parasite de la jouissance et ce qui est caractéristique de notre opération, rendre cette jouissance possible, c'est la même chose que ce que j'écrirai : J'OUISSENS. C'est la même chose que d'ouïr un sens.
C'est de suture et d'épissure qu'il s'agit dans l'analyse. Mais il faut dire que les instances, nous devons les considérer comme séparées réellement. Imaginaire, Symbolique et Réel ne se confondent pas.
Trouver un sens implique de savoir quel est le nœud. Et de le bien rabouter grâce à un artifice. Faire un nœud avec ce que j'appellerai une chaîneuse borroméenne, est-ce qu'il n'y a pas là abus ? C'est sur cette question, que je laisserai pendante, que je vous quitte.

J'ai pas laissé le temps à ce cher Jacques Aubert à qui je comptais confier le crachoir pendant le reste de la séance, de vous parler maintenant ; il est temps que nous nous séparions. Mais la prochaine fois, étant donné ce que j'ai entendu de lui, puisqu'il a eu la bonté de m'appeler vendredi par téléphone, étant donné ce que j'ai entendu de lui, je crois qu'il pourra, sur ce qu'il en est du Bloom en question, à savoir, mon Dieu, de quelqu'un qui n'est pas plus mal placé qu'un autre pour piger quelque chose à l'analyse, puisque c'est un juif que, sur ce Bloom et sur la façon dont est ressentie la suspension, entre les sexes, celle qui fait que le nommé Bloom ne peut que s'interroger s'il est un père ou une mère. C'est quelque chose qui fait le texte de Joyce. Ce qui, assurément, a mille irradiations dans ce texte de Joyce, c'est à savoir qu'au regard de sa femme, il a les sentiments d'une mère, il croit la porter dans son ventre et que c'est bien là, somme toute, enfin, le pire égarement de ce qu'on peut éprouver vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime. Et pourquoi pas! Il faut bien expliquer l'amour et l'expliquer par une sorte de folie, c'est bien la première chose qui soit à la portée de la main.

C'est là-dessus que je vous quitte, et que j'espère que pour cette séance d'entrée, vous n'avez pas été trop déçus.

60

V Leçon du 20 Janvier 1976

Il doit vous apparaître, je le suppose, si vous n'êtes pas trop arriérés pour ça, il doit vous apparaître que je suis embarrassé de Joyce comme un poisson d'une pomme.
C'est lié évidemment — je peux le dire parce que je l'éprouve, ces jours-ci, journellement —, c'est lié évidemment à mon manque de pratique, disons, à mon inexpérience de la langue dans laquelle il écrit. Non pas que je sois totalement ignorant de l'anglais. Mais justement, il écrit l'anglais avec ces raffinements particuliers qui font que la langue, anglaise en l'occasion, il la désarticule. Il faut pas croire que, que ça commence *à Finnegan's Wake.* Bien avant *Finnegan's Wake,* il a une façon de, de hacher les phrases, dans *Ulysses* notamment, c'est vraiment un processus pour, qui s'exerce dans le sens de donner à la langue dans laquelle il écrit un autre usage; un usage en tout cas qui est loin d'être ordinaire. Ça fait partie de son savoir-faire et, là-dessus, j'ai déjà cité l'article de Sollers, il ne serait pas mauvais, enfin, que vous en mesuriez la pertinence.
Alors, il en résulte que ce matin, je vais laisser la parole à quelqu'un qui a une pratique bien au-delà de la mienne, non seulement de la langue anglaise, mais de Joyce, de Joyce nommément. Il s'agit de Jacques Aubert. Et je vais, pour ne pas m'éterniser, je vais tout de suite lui laisser la parole, puisqu'il a bien voulu prendre mon relais. Je l'écouterai avec toute la mesure que j'ai prise de son expérience de Joyce. Je l'écouterai. Et j'espère que les réflexions petites, n'est-ce pas — je ne lui conseille pas d'abréger, bien loin de là —' les réflexions petites que
61

j'aurai à y ajouter seront faites, enfin, avec tout le respect que je lui dois pour le fait qu'il m'ait introduit à ce que j'ai appelé, Joyce le Sinthome.
Venez cher Jacques. Mettez-vous là. Allons-y.

Intervention de Jacques Aubert

En juin dernier, Lacan a annoncé que Joyce se trouverait dans son cheminement. Le fait que je sois ici aujourd'hui ne signifie nullement que je me trouve sur ce chemin royal. N'est-ce pas, il faut tout de suite préciser que je suis plutôt sur les accotements, et en général, vous savez pourquoi on les signale les accotements, et que c'est plutôt des propos à la cantonnier que vous allez entendre.
Il faut que je remercie Jacques Lacan de m'avoir invité à produire un travail bâclé. Bâclé, je précise donc, un travail pas bouclé, pas bouclé du tout. Pas bien fait et pas, disons, articulé trop bien sur ce qu'il en est des nœuds.
D'un autre côté, je voudrais indiquer que ce que je vais vous dire part d'un certain sentiment que j'ai eu de ce qui se faufilait dans le texte de Joyce, dans certains textes de Joyce, en certains points qu'il s'agissait, semblait-il, de quelque chose que Joyce faufilait; et cette conscience du faufil m'amène justement à ne pas insister sur ce qui pourrait faire, au contraire, pièce définitive.

Pour situer le point dont je suis parti, par accident, il faut que je dise qu'il s'agit très didactiquement, je dis très didactiquement, qu'il s'agit d'un petit bout de *Circé,* d'un petit bout d'échange dans *Circé,* ce chapitre qu'on a appelé à posteriori *Circé* d'Ulysse, et qui est le chapitre, dit-on, de l'hallucination, dont l'art, dit-on, est l'hallucination, est la magie, mais la catégorie: l'hallucination.
Des éléments dont il est trop tôt pour assigner le statut reviennent des chapitres précédents. Il s'agit d'objets. Il s'agit de personnages, bien sûr, vrais ou fictifs. Il s'agit d'objets. Il s'agit de signifiants. Mais ce qui est intéressant aussi, c'est la manière dont ça revient, la manière dont ça, manifestement, a à voir avec la parole; avec une parole. C'est signalé dès le début, puisque les deux premiers personnages, si j'ose dire, sont les appels et les réponses, qui marquent bien cette dimension-là, dimension qui est développée, dans la forme, si j'ose dire, du chapitre, par une
62

écriture ostensiblement dramatique. Donc, une dimension de la parole et, en définitive, des sortes d'instauration de lieux d'où ça parle.
L'important est que ça parle, et ça part dans tous les sens, que tout peut y être impersonné. Pour reprendre un terme que nous allons rencontrer tout à l'heure, tout peut personner dans ce texte-là. Tout peut être occasion d'effet de voix au travers du masque.
C'est une de ses fonctions, le détail d'une de ses fonctions, disons peut-être simplement le fonctionnement, un fonctionnement de l'une de ses fonctions que j'ai cru distinguer tout près du début du chapitre, dans un échange entre Bloom et celui qui est censé être son père, Rudolph, mort depuis dix-huit ans.
Alors, je vous lis le passage, le bref échange en cause. Il se trouve dans l'édition française page 429, dans l'édition américaine page 437. Rudolph a surgi d'abord comme Sage de Sion. Il a un visage qui est celui, nous dit-on, dit une indication scénique, qui est celui d'un Sage de Sion. Et après différents reproches, quelques reproches à son fils, il dit ceci:

- *Qu'est-ce que tu fais dans ce place ici, et ton âme, quoi tu fais avec?*

Il est censé justement ne pas bien manier la langue anglaise; originaire de Hongrie, il est censé ne pas avoir le maniement de la langue anglaise. Il tâte le visage inerte de Bloom avec des griffes tremblantes de vieux gypaète.

- *N'es-tu pas mon fils, Léopold, petit-fils de Léopold ? N'es-tu pas mon cher fils Léopold qui a quitté la maison de son père et qui a quitté le Dieu de ses pères, Abraham et Jacob?*

Alors ce qui se passe à première vue ici, pour le lecteur d'Ulysse, c'est un phénomène décrit, à plusieurs reprises, par Bloom lui-même, sous l'expression de *arrangement rétrospectif (retrospective arrangement)* c'est un terme qui revient assez souvent dans les, disons, pensées de Bloom, tout au long du bouquin. Et alors, cet arrangement rétrospectif, le lecteur ne peut manquer d'y être sensible. Il ne peut manquer d'être sensible au fait qu'il s'agit d'un arrangement à partir d'une citation favorite du père, citation d'un texte littéraire ayant eu, selon toute apparence, certains effets sur lui.
Et, ce texte-là se trouve page 75, dans l'édition française. Voici le texte de la page 75:
63

SEMINAIRE 23
La voix de Nat han, la voix de son fils. J'entends la voix de Nathan qui laissa son père mourir de douleur et de chagrin, dans mes bras, qui abandonna la maison de son père et le Dieu de son père.

On voit que ce qui revient est légèrement différent. Mais avant de dégager cette différence, je voudrais indiquer ce que me paraissent être les effets de ce revenir différent, sur Bloom. Que répond-il ? Que répond-il dans l'épisode de *Circé?* Il répond ceci. Je vous donne d'abord la phrase, le français :

Bloom, prudent :Je crois que oui, Père. Mosent ha!. Tout ce qui nous reste de lui.

Et alors, je vais ici écrire le texte anglais de cette phrase:

I suppose so. Mosent ha!. Ail that's left of him.

Bloom prudent, le texte anglais dit *: with precaution,* c'est précisément une fonction de Bloom, décrit tout au long du, enfin dans une bonne partie *d'Ulysse* comme le *prudent.* Le prudent, c'est son côté, son côté qui est à demi Ulysse, parce qu'Ulysse c'est pas simplement ça et il est décrit à plusieurs reprises, dans un langage un peu inspiré de la Maçonnerie: *The prudent member,* le membre prudent. Et, c'est dans sa fonction de membre prudent que nous le trouvons ici. Et le membre prudent dit : *I suppose so,* je le suppose et non pas : je crois que oui, dit la traduction française. Je suppose ainsi. Je sous-pose ainsi. Je suppose quelque chose pour répondre à cette question, n'est-ce pas : n'es-tu pas mon fils?
Donc, je sous-pose de la sorte, ce qui en principe renvoie à ce qu'a dit le père, mais qui, tout à coup, dès lors que l'on suit le texte, prend une autre figure. Car, immédiatement, nous avons cet arrêt, cet arrêt marqué par ce que les Anglais, les anglo-saxons, appelle *period,* quelque chose qui fait période, un point qui n'est pas de suspension, mais de suspens, et un point à partir duquel surgit Mosenthal. A nouveau ponctué, à nouveau mis en période.
Autour de ce nom propre, justement, quelque chose s'articule, et se désarticule en même temps. Quelque chose s'articule et se désarticule de la sous-position annoncée. Quelle est donc cette, ce suppôt, quelle est donc plus nettement, cette fonction de sous-pot, de suppôt de Mosenthal?
64

Ici, dans ce contexte, il rapporte, il a pour fonction ce signifiant de rapporter la parole du père à l'auteur d'un texte. A l'auteur, précisément, du texte qui vient d'être évoqué par le père. Mais, on voit bien que, dans sa brutalité, ce signifiant fait plus opacité qu'autre chose. Et, on est amené, le lecteur est amené à dégager, à retrouver de quelle pensée ceci fait renvoi. De quel déplacement, dans quel déplacement ce signifiant est impliqué.
Déplacement, il y en a un qui est évident, c'est que, dans le texte, le texte, disons, premier, celui des Lotophages, n'est ce pas, celui de la page 75-76, le nom en question, le nom de l'auteur, figure avant la citation. Ici, il est en position de signature. Il est en position de signature et il est en position, également, de réponse. C'est très tentant, c'est très bien puis c'est Moïse, n'est-ce pas, alors ça fait plaisir. Mais si on a à l'esprit — comme toujours, n'est-ce pas, on a toujours ça à l'esprit parce qu'on passe son temps à relire — la place qui était celle de Mosenthal, dans le premier texte, on trouve que là, c'était une réponse déplacée à une question sur l'existence du vrai nom. Une question qui elle-même n'arrivait à se formuler que d'une manière éloquemment vacillante. Et, il faut que j'inscrive ici une autre phrase qui est précisément la question à laquelle Mosenthal répondait, était censé répondre:

That is this the right name is ? By M. it is. Rachel is it ? No.

Alors, pour faire bonne mesure, j'ai mis la suite qui a quand même un certain intérêt, aussi, peut-être. Mosenthal, même si un germanique qui connaît son argot, y entend autre chose, à un tréma près, Mosenthal, c'est le nom d'une pièce de théâtre, le nom de l'auteur d'une pièce de théâtre dont Bloom essaie de retrouver, de retraduire le titre original allemand, qui est en fait un nom de femme, un nom juif de femme. Un nom .qui n'a pas été gardé en anglais, c'est une curieuse idée, il s'agit d'un mélodrame qui avait pour titre Déborah, en allemand, qui a été traduit, en anglais, sous le nom de Lea, et c'est ce que Bloom essaie de retrouver. Donc il essaie de retraduire le titre original qui est un nom de femme. Et alors, ce qui lui, ça prend la forme de cette recherche-là, et on voit évidemment le jeu de cache-cache entre le nom de l'auteur et celui de la créature au niveau de l'art, qui met en jeu à la fois, l'être, avec insistance, le *is* insiste, et la problématique sexuelle, un patronyme venant à la place d'un nom de fille.
65

SEMINAIRE 23

Alors ici le lecteur qui, à qui rien n'a échappé dans *Ulysse,* dit que ça lui fait penser à autre chose dans *Ulysse,* quelque chose qui se trouve avoir un rapport avec Bloom lui-même. Avec Bloom lui-même, et là je vous redonne, je vous donne alors — je suis désolé de le faire par petits morceaux, mais je suis simplement une démarche qui a été la mienne —, je vous redonne le passage, le premier passage dans lequel s'inscrivait toutes ces belles choses. Je vous le donne dans la traduction française qui, là, n'est pas trop mauvaise à quelques détails près:

Monsieur Bloom s'arrêta au coin de la rue, ses yeux errant suries affiches hautes en couleurs. Limonades de Cantreil et Cochrane (aromatisées). Exposition d'été chez Cléry — oui, c'est ça, c'est plutôt soldes d'été chez Cléry. *Non, il s'en va tout droit. Tiens.* Alors, il s'en va tout droit, c'est quelqu'un à qui il vient de parler dont il se demande s'il est en train de l'observer. *Tiens. Ce soir Léa,* donc la pièce en question . *Madame Bandman Palmer. Aimerais la revoir là-dedans. Elle jouait Hamlet hier au soir. Travesti.* Travesti, et alors, c'est là que commence justement un petit passage sur la problématique des sexes, l'expression anglaise c'est *mail-impersonator,* n'est-ce- pas, auteur qui a pris donc la persona, n'est-ce pas, acteur-homme, *mail-impersonator,* mais qui peut s'appliquer aussi bien à l'une des pièces, *Hamlet,* qu'à l'autre, Léa. C'est autour de cela que ça va tourner. Travesti. Peut-être. Elle jouait Hamlet hier soir. *Travesti. Peut-être était-i! une femme? Est-ce pour ça qu'Ophélie s'est suicidée?*

Alors, il y a à un certain niveau, donc, le fait que Hamlet, le rôle de Hamlet était joué très souvent par des femmes. Et, il se trouve que un critique anglo-saxon avait eu la fantaisie d'analyser Hamlet en termes justement de travesti, en prenant en quelque sorte le travesti au sérieux. Et disant, là-dedans, si Ophélie se suicide, c'est parce qu'elle s'est aperçue que Hamlet, en fait, était une femme. Peut-être était-il une femme. Alors, ce critique, je ne l'invoque pas par hasard, je l'invoque par, je veux dire au nom de mon savoir shakespearien et joycien, simplement parce que ça reparaît ailleurs dans *Ulysse.* J'essaie de limiter le plus possible les références externes. Est-ce pour cela qu'Ophélie s'est suicidée *?,* l'énoncé anglais est légèrement différent:

Why Ophelia commited suicide?

Pourquoi Ophélie s'est-elle suicidée ? ou bien : Est-ce la raison pour laquelle Ophélie s'est suicidée ? Ceci, évidemment, ne passe pas

66

dans la traduction française. Et je pense que c'est quand même assez important à remarquer. Et qu'est-ce qui vient ensuite?

Pauvre papa ! Comme il parlait souvent de Kate Bateman dans ce rôle! Attendait aux portes de l'Adelphi, à Londres, toute la journée pour entrer. C'était l'année avant ma naissance : soixante-cinq. Et la Ristori à Vienne.

Alors, c'est là que commence le titre: *Qu'est-ce que c'était que le titre* ? etc.., Enfin, je vous fais grâce d'une traduction; enfin, chacun, je crois, peut la fabriquer. Pas moi.

C'est par Mosenthal. Est-ce Rachel ? Non. La scène dont il parlait toujours où le vieil Abraham aveugle reconnaît la voix et lui touche la figure avec ses doigts.

Donc, ici *: La voix de Nathan ! La voix de son fils ! etc...* Chaque mot est si profond... alors, après le passage:

La voix de Nathan ! La voix de son fils ! J'entends la voix de Nathan qui laissa son père mourir de douleur et de chagrin dans mes bras, qui abandonna la maison de son père et le dieu de son père.
Chaque mot est si profond, Léopold.
Pauvre papa ! Pauvre homme ! Je suis content de n'être pas entré dans la chambre pour regarder sa figure. Ce jour-là ! Mon dieu ! Mon dieu!
Bah ! peut-être que cela valait mieux pour lui.
Dans ce passage-là, se trouve donc, en réalité, en jeu, toute une série de questions. Questions, donc, sur l'existence, non seulement sur l'être et le nom, mais sur l'existence et le suicide. La question sur le nom — et là, il faut que, je vais revenir sur ce point-là —, sur le nom qui est en fait aussi bien le nom du père, de son père, que le nom de la pièce, de l'auteur de la pièce, disons, du personnage central de la pièce, et enfin, la question sur le sexe qui *personne,* qui est ce qui, dedans, fait *personne.*
Le nom, donc, derrière la question du nom, se trouve le suicide du père qui a cette autre caractéristique, c'est que il a précisément changé de nom. C'est ce que l'on nous indique dans un autre passage, ce qui, donc, est présenté d'une manière qui, elle-même, m'a paru curieuse. Dans un bistrot, des gens s'interrogent, un certain nombre de piliers de bistrot s' interrogent sur Bloom:
67

Et, en anglais, ça se dit *pervert. Perverted Jew.* Et le mot *pervert,* en anglais, signifie renégat. C'est pas du tout une invention de Joyce, une astuce, c'est comme ça. D'ailleurs, vous le trouvez vers la fin du *Portrait:*
Est-ce que vous essayez de me convertir ou de me pervertir ? convert, pervert, c'est comme ça que ça fonctionne en anglais.

C'est un Juif renégat... qui vient de Hongrie et c'est lui qui a tiré tous les plans selon le système hongrois. (de cette histoire du plan politique du Sinn Fein). *Il a obtenu de changer de nom par décret. Pas lui, le père.*

Donc, il apparaît que le père a changé de nom. Et il l'a changé d'une manière qui est assez intéressante: selon une formule juridique qui s'appelle *deed poll***.** *Deed,* c'est-à-dire un acte, un acte mais *poll* évoque, décrit en quelque sorte ce qu'est l'acte, du point de vue du document. C'est un document qui est rogné. Et il est rogné, ce *poll* qui décrit ce qui est rogné, est également ce qui décrit ce qui est étêté, n'est-ce pas, ce qui est décapité. Un têtard, un arbre qui a été soigné c'est *a polied.* Et *poli* peut désigner aussi la tête. Alors, le *deed poll,* c'est ce type d'acte particulier qui est rogné. Il a cette caractéristique de ne comporter qu'une partie. C'est un acte qui est — c'est pour ça qu'on dit par décret, n'est-ce pas, il a été décrété que — et cela s'oppose à, cela se distingue au moins de *indenture* qui est un acte déchiré, selon justement une indentation, pour être confié aux parties, n'est-ce pas, aux deux parties, aux deux ou plusieurs parties. C'est, nous dit-on, nous dit Joyce, de cette manière que le père a changé de nom. Et il a changé de nom, il a changé quel nom?
- *Nullement, dit Martin. Ils n'ont que le nom en com...*
-*Ah oui!*
- *Est-ce qu'il est cousin du dentiste Bloom ? que dit Jack Power?*
- *Nullement, dit Martin. Ils n'ont que le nom de commun. Il s'appelait Vira g. C'est le nom du père qui s'est empoisonné.*
Et, en anglais, ça donne ceci:
Thefather's name that poisoned himself, où l'on entend, presque, que c'est le nom qui s'est empoisonné, n'est-ce pas. *The father's name,* il y a une espèce de jeu sur le génitif, qui fait, sur la position de nom du père, qui fait que c'est le nom qui semble s'être empoisonné. Virag. Virag réapparaît. Il est évoqué à plusieurs endroits dans *Ulysse,* il réapparaît dans *Circé.* Mais ce qui réapparaît dans *Circé* d'abord, c'est une virago, désignée comme telle, Virago. Alors, c'est ici que on peut, peut-être, se
68

souvenir de ce que c'est que virago. C'est-à-dire le nom qui, dans la Vulgate, dans la traduction de la Bible par Saint Jérôme, sert à désigner la femme, du point de vue d'Adam. Dans la Genèse, l'homme est amené à nommer la femme: *Tu t'appelleras femme.* Il l'appelle Virago. Puisqu'elle est un petit peu d'homme. Elle est *fomme,* si vous voulez. A une côte près.

Arrivé à ce point de mes élucubrations et de mes cafouillages dans, entre les lignes d' *Ulysse,* je souhaiterais distinguer dans cet entrelacis, ce qui fait mine de trou. Car évidemment, on est tenté d'utiliser pour une interprétation, en vue d'une interprétation, un schéma qui serait tiré de, du suicide, du changement de nom, du refus par Bloom de voir le visage de son père mort. Evidemment, on trouverait très gentil et très complaisant que réapparaisse justement tout ça, dans *Circé,* dans l'hallucination. Seulement, voilà, ce n'est peut-être pas tout à fait suffisant, même s'il y a de la vérité là-dedans, pas tout à fait suffisant pour faire fonctionner le texte. Par exemple, pour rendre compte du passage, *Pauvre papa, Pauvre homme.* N'est-ce pas, dans le premier passage, il disait après *chaque mot est si profond Léopold* rapportant le commentaire de papa sur la pièce : *pauvre papa, pauvre homme.* Ce qui était peut-être pas très gentil non plus pour les propos de papa. *Je suis content de ne pas être rentré dans la chambre pour regarder sa figure, je suis content, ce jour-là, mon Dieu, papa, peut-être que ça valait mieux pour lui.* Enfin bref il y a des tas de choses comme cela dont il faudrait quand même rendre compte aussi. Et, il faudrait surtout arriver à rendre compte des effets produits dans la redistribution dramatique que constitue *Circé.* Car ça se tient, car ça fonctionne, car il y a quand même des choses qui se passent, justement, à côté de ce qui fait mine de trou.
Et, je pense, justement, que le tour de mains de Joyce consiste, entre autres choses, à déplacer si j'ose dire l'aire du trou de manière à permettre certains effets. On aperçoit par exemple la disparition de la voix du fils, dans la citation donnée; la voix du fils n'est pas mentionnée, pas plus que la mort du père. Mais en revanche, un effet est produit par cette voix du fils déplacée en réplique, mais une voix du fils porteuse justement d'un certain savoir-faire sur le signifiant. Cette précaution, cette habileté à parler, à supposer, à sous-poser, on voit qu'elle se propage; on voit qu'elle se propage selon une logique qui est bien tout à fait éloquente, j'ai parlé de l'éloquence du *Mosenthal* bien, bien rhétorique, en période, et puis aussi par l'articulation, *Mosent ha!, All that's...,* n'est-ce pas, j'en ai marre, marabout, *All that's left of him.*
69

Alors il faut ici que je vous donne la phrase anglaise, ce que disait Rudolph dans *Circé,* c'est, parce qu'il répétait *: Are you not, my dear, the Léopold who left the house his father and left the God of his father's Abraham and Jacob.* Qui a laissé, qui a quitté, qui a abandonné, alors, *All that's left of him,* tout ce qui est, tout ce qui reste de lui, tout ce qui abandonne de lui — c'est quand même déjà pas mal —' tout ce qui abandonne de lui, et reste de lui et puis aussi, *A!! that's left of him,* tout ce qui est à gauche de lui.
Alors, évidemment, si l'on pense à ce qu'indique le credo, sur les places respectives du père et du fils, n'est-ce pas, là-haut, ça en dit long sur le respect impliqué là-dedans. Tout ce qui reste de lui, bon, un nom, un nom d'auteur, tout ce qui est à gauche de lui, donc, de toute façon, quelque chose qui n'est pas du vrai fils.

Je ne sais pas où il faut s'arrêter là-dedans, je frémis, il vaut mieux ,que je m'arrête. Ce qui est sûr, c'est que Bloom, ça lui fait plaisir, à lui aussi — ça m'a fait plaisir, moi, quand j'ai vu ça —, ça lui a fait plaisir à lui, c'est sûr, et ça s'est entendu. Ça s'est entendu, et comment est-ce qu'on le voit ? C'est que papa n'est pas content du tout. La réplique suivante, ça commence par : *Rudolph, severely, one night, they brin g you homme drunk* etc. Une nuit, on t'a rapporté saoul. Sévèrement, autrement dit : je t'en prie, pas d'humour déplacé, parlons plutôt de tes transgressions à toi.
Donc, cette jubilation de Bloom qui, prudemment, a dit des choses qu'il avait à dire, c'est des choses qui font plaisir, donc, à tout le monde. Mais alors, dans cette série d'effets, dont je viens de dégager quelques-uns, il y a une sorte de cascade. Une sorte de cascade parce que se développe un autre effet qui est en quelque sorte de structure, par rapport au précédent, une sorte de résultat des effets précédents.
Cette espèce de jeu par rapport au père, sur toutes ces choses, je n'y reviens pas, semble faire glisser du côté de la mère. Cette espèce de père, contesté de différentes façons, n'est-ce pas, conduit à une mère, et à une mère qui est du côté, disons, de l'Imaginaire, pour simplifier. Car, donc, Rudolph évoque une transgression du fils, qui est revenu, qui est revenu saoul, qui a dépensé de l'argent, et qui est revenu aussi couvert de boue. *Mud.* Mais le lecteur, bon, il a fait, ça a été un beau spectacle pour sa mère, dit-il, *nice spectacle for your poor mother,* n'est-ce pas, hein, c'est pas moi, c'est elle qui était pas contente. Mais, la manière dont ça arrive, la manière dont c'est refilé à la mère, par la boue, c'est assez drôle parce que *Mud,* ceux d'entre vous qui ont lu le *Portrait* en anglais, on
70

peut remarquer qu'à un certain moment, *Mud* est une sorte de forme familière de *mother.* Et, ici, c'est autour des pages, je sais pas, dans le premier, en gros, dans les deux premiers chapitres, je crois que c'est au début du second chapitre. Et il est question, c'est associé à la pantomime. Où est-elle ? Eh bien, tenez, après tout j'ai ça là, je vais peut-être essayer de vous le retrouver. Mais j'ai pas le temps, peut-être. Quelle heure il est?
Voilà. Bon, dans cette édition, dans l'édition Viking c'est page soixante-sept et, c'est une petite saynète de rien du tout, du type Epiphanie, je ne sais pas comment il faut dire ça, j'emploie le terme avec un peu de provocation parce que j'ai... Bon. Euh!
J. Lacan - Ça fait bizarre... c'est un terme de Joyce?
J. Aubert - Epiphanie ? Oui - oui. Mais là, on pourrait discuter disons, de sa pertinence, peut-être. Ça fait partie d'une série de petites saynètes que Joyce a placées, donc, dans un des premiers chapitres *d'Ulysse,* de, du *Portrait,* et où l'enfant le jeune Stephen, est en train de s'y retrouver dans Dublin, à partir d'un certain nombre, disons, de points, de scènes, de lieux, de maisons. Il était là, assis dans une maison. En général, ça commence comme ça. Et, on le voit assis sur une chaise, dans la cuisine de sa tante, et sa tante était en train de lire le journal du soir et d'admirer *the beautiful Maybel Hunter* une belle actrice. Et une petite fille arrive, toute bouclée, elle, sur la pointe des pieds pour regarder le portrait, et dit doucement: *What is she in, mud?*
- Dans quoi est-elle, boue - maman?
- Dans la pantomime, mon amour.
Alors, il se trouve que ce passage de Circé glisse dans la boue, n'est-ce pas, puisque ça revient, le signifiant revient trois ou quatre fois dans ce passage-là, glisse de la boue à un surgissement de la mère : *beau spectacle pour ta pauvre mère* dit Rudolph et Bloom dit *maman* parce qu'elle est en train d'apparaître à l'instant - même.
Dès que un certain, certains mots, certains signifiants apparaissent dans Circé, l'objet, si j'ose dire, fait surface. Et fait surface comment? Vêtue en dame de pantomime, crinoline et tournure, avec un corsage à la *widow trunky.* Elle apparaît en dame de pantomime, c'est-à-dire selon la logique de la pantomime anglaise : homme déguisé en femme, n'est--ce-pas. Les spectacles de pantomime, qui se jouaient en particulier autour de Noël, qui sont évoqués là, impliquaient un renversement des habits et un travestissement généralisé. Pantomime, n'est-ce pas. Donc, d'un certain point de vue, ce serait donc, bon, le vêtement féminin.
71

SEMINAIRE 23
Mais ce qui fonctionne à nouveau ici, ça fonctionne tout de suite, ça part dans deux directions. Ça part dans deux directions parce que dès le début d' *Ulysse,* on avait évoqué la mère en rapport avec la pantomime, la mère comme ayant, ayant ri, n'est-ce pas, à la pantomime, à la pantomime de Turco le Terrible. Dans l'édition française, c'est à la page 13-14, n'est-ce pas. Dans une sorte de, dans une évocation de sa mère, Stephen dit, après l'avoir évoquée morte, dit: Où maintenant?
Ses secrets : vieux éventails de plumes, carnets de bal à glands, imprégnés de musc, une parure de grains d'ambre dans son tiroir fermé à clé. Une cage d'oiseaux qui avait été suspendue à la fenêtre ensoleillée de la maison où elle vécut jeune fille. Elle allait voir le vieux Royce dans la pantomime de Turco le Terrible, et riait avec tout le monde quand il chantait:

Je suis le garçon
Possesseur du don
De se rendre invisible.
Gaîté fantomale, enfuie en fumée : fumet de musc.

Donc, ce qui réapparaît là-dedans, c'est donc un ensemble fantasmatique, lié à la mère, mais lié à la mère par le truchement de Stephen, avec quand même une ambiguïté radicale; de quoi riait-elle n'est-ce pas, du vieux Royce chantant, de ce qu'il disait, de... bon, de son jeu de voix, Dieu sait quoi...
Et alors cette mère, cette mère-là, cette mère problématique se trouve être vêtue telle qu'est vêtue, dans la pantomime, la mère d'Aladin : *widow-trunky,* le corsage à la *widow-trunky* c'est le corsage, donc, de la mère d'Aladin dans les pantomimes. Mère d'Aladin, qui évidemment ne comprenait rien à ce que faisait son fils, sinon ceci c'est que, en astiquant bien la lampe, on faisait parler l'esprit qui était dedans. J'en resterai là sur ce point, pour passer à un autre aspect du fonctionnement du texte.

Helen Bloom qui vient de surgir n'est pas du tout comme papa du côté des Sages de Sion, mais, à l'entendre, elle est plutôt du côté de la religion catholique, apostolique et romaine. Car qu'est-ce qu'elle dit en le voyant tout plein de boue:
O blessed Redeemer!
O, Rédempteur Bienheureux ! O Béni soit le Rédempteur!
What have they done to him?
Que lui ont-ils fait, etc.
72

SEMINAIRE 23

Sacred Heart of Mary! Where were you at all?

Sacré Cœur de Marie, où étiez-vous donc?

Ce qui est d'ailleurs assez curieux parce que *Sacré Cœur de Jésus,* plutôt, devrait lui venir à l'esprit. Ce qui signe d'une certaine manière son rapport narcissique à la religion. Elle est très nettement catholique à la manière dont on pouvait l'être particulièrement au XIXème siècle, n'est-ce pas, et c'est toute cette dimension-là qui, en fait, je pense, mérite d'être soulignée dès que l'on parle de Joyce. Dès que l'on parle de Joyce même si on va le chercher dans les textes les plus bénins. Même si on va le chercher dans les textes de *Stephen Hero.* Même si on va le chercher dans les textes de *Gens de Dublin,* de *Dublinois.* Un rapport imaginaire à la religion, c'est ce que l'on aperçoit derrière la mère, dans la mère de Joyce, chez Joyce.

D'abord, je voudrais le signaler à propos de l'Epiphanie. Ce que l'on appelle l'Epiphanie, ça signifie bien des tas de choses, au fond, assez diverses. Il y a un endroit seulement où Joyce l'a défini, c'est dans le *Portrait de l'Artiste* dans le — ça y est! —, dans *Stephen Hero,* Stephen le Héros, c'est le seul endroit où il emploie le mot, et on a évidemment allègrement déformé ce qu'il a dit. Il a eu le bonheur de donner une définition ; par Epiphanie, il entendait une manifestation spirituelle, découverte à travers la vulgarité du langage, etc. Bon. Un truc bien poli, bien didactique et Thomas d'Aquinisant. Mais comment ça vient tout ça? Ça vient à la suite, ça vient dans un texte qui, en deux pages, nous fait passer d'un dialogue avec la mère, dans lequel la mère fait reproche à Stephen de son incroyance. En invoquant qui donc ? Les prêtres. En disant : les prêtres... les prêtres ... les prêtres... Et Stephen, à la fois, rompt avec elle sur ce plan-là, et d'un autre côté, contourne le problème, se met à évoquer justement, bon glisse au rapport femme-prêtre, glisse ensuite vers la bien-aimée et, tout d'un coup, se met à dire, euh! j'ai pas le texte ici, malheureusement, parce que j'avais pas pensé l'invoquer, mais enfin, vous le retrouverez assez facilement dans Stephen Hero, si ça vous intéresse, il dit tout de suite après, un spectacle de Dublin, ah oui, c'est ça : *I! se met à errer dans les rues, et un spectacle de Dublin émeut suffisamment sa sensibilité pour lui faire composer un poème.* Puis plus rien sur le poème, et il rapporte le dialogue qu'il a entendu, qui est un dialogue entre une jeune personne et un jeune homme. Et un des rares mots qui apparaît, c'est le mot *Chapel,* là-dedans. Et pratiquement il y a que des points de suspension dans ce dialogue.

Donc, ce dialogue où il n'y a rien lui fait écrire un poème. Et puis, d'un autre côté, il baptise ça, dans les lignes qui suivent, *Epiphanie.* Voilà

73

ce qu'il voulait faire, enregistrer ces scènes, ces saynètes réalistes qui en racontent tant. Donc une double, une espèce de dédoublement de l'expérience, une espèce de dédoublement d'un côté du, d'un côté réaliste, disons, pour simplifier, de l'autre côté, en quelque sorte, poétique et, une espèce de liquidation, de censure, dans le texte de *Stephen Hero,* de ce qui en fait était du côté du poétique. Et le poème en question, on s'aperçoit qu'il s'intitule: *La vilanelle de la tentatrice,* n'est-ce pas. Mais précisément ça arrive, ça arrive dans un certain discours qui implique justement la mère, et la mère dans son rapport au prêtre.

Alors, cette... le rapport, le rapport que je définis grossièrement et vous me le pardonnerez, comme rapport imaginaire à la religion, on le retrouve d'autre manière dans *le Portrait de l'Artiste* avec par exemple *les Sermons sur l'enfer* qui sont justement interminables, qui sont très sadiques et kantiens et qui sont en fait, qui visent à représenter dans le détail les horribles tortures de l'enfer. Et qui visent à représenter, à donner *in praesentia,* justement, une idée de ce qu'est l'enfer.

Du même ordre de fonctionnement: le confesseur. Le confesseur comme étant celui qui écoute, mais aussi répond. Répond quoi ? dit quoi ? C'est précisément autour de cela que ça tourne. Autour de ça que tournent, entre autres choses, les Pâques de Stephen, les confessions de ses turpitudes et puis aussi, l'artiste, la fonction de l'artiste.

J'invoquerai ici deux passages, deux textes, l'un qui se trouve près du début de *Stephen le Héros* où il dit que en écrivant ses poèmes, il avait la possibilité de remplir la double fonction de confesseur et de confessé. Et puis, l'autre texte, l'autre passage, il se trouve vers la fin du *Portrait de l'Artiste* et c'est le moment où, mortifié de voir la bien-aimée tendre l'oreille et sourire à un jeune prêtre bien lavé, il dit euh, bon, lui, il avait renoncé à être prêtre, il y avait pas de problème, c'est une affaire réglée, il n'est pas de ce côté-là; et dire quand même que c'est des types comme ça qui leur racontent des choses dans la pénombre, n'est-ce pas, et moi

— je brode, hein, mais enfin vous, vous reverrez le texte, hein, il existe, à quelque chose près —, qu'il voudrait arriver à être là avant qu'elle n'engendre quelqu'un de leur race, et que l'effet de ce qui se passera, l'effet de cette parole, n'est-ce pas, améliore quand même un peu cette fichue race, n'est-ce pas. Ça a peut-être bien rapport avec la fameuse conscience incréée. Ça passe par l'oreille n'est-ce pas. La fameuse conception par l'oreille qu'on retrouve d'ailleurs dans Circé, n'est-ce pas, évoquée bien sûr...

J. Lacan - Qu'on retrouve dans?

J. Aubert - Dans Circé, entre autres choses.

74

J. Lacan - Et que Jones, sur laquelle Jones a beaucoup insisté, Jones, l'élève de Freud.
J. Aubert - Oui, c'est cela.
Non, parce que il y a un Jones aussi qui, le professeur Jones qui dans *Finnegan's Wake,* euh, jaspine n'est-ce pas, à n'en plus finir. C'est un de ceux qui ont des tas de trucs à raconter sur le bouquin lui même, n'est-ce pas. Dans *Ulysse,* le type qui a cette fonction, il s'appelle Matthew, quelquefois, enfin, c'est de ceux qui... Bon, enfin de toute façon, il fallait qu'ils aient des noms qui circulent bien. Jones, ça circule bien.
Autre chose concernant cette dimension imaginaire de la religion, au fond, c'est résumé dans *Ulysse,* dans le fameux passage où se trouvent opposées la conception, disons, trinitaire et problématique de la théologie, par opposition à la conception italienne, madonisante, n'est-ce pas, qui bouche évidemment tous les trous avec une image de Marie. Et alors, vous avez pu remarquer dans *Ulysse,* comment il dit qu'au fond l'Eglise catholique s'est pas mal débrouillée en plaçant l'incertitude du vide, n'est-ce pas, à la base de tout. Là encore, je brode.
Donc le fonctionnement de ce texte, de ces textes, une des choses au moins, un certain nombre de choses qui font fonctionner, ce sont évidemment des noms du père à de multiples niveaux. On saisit bien que dans les deux passages auxquels je me suis accroché, c'est de la fonction qui est en cause, n'est-ce pas, c'est la fonction qui apparaissait à travers les aïeux, à travers la profondeur accordée à tout cela. Mais, dans *Circé,* et dans *Ulysse* dans son ensemble, ce qui fait bouger les choses, ce qui fait artifice, c'est le cache-cache avec les noms du père. C'est-à-dire que à côté, justement, de ce qui fait mine de trou, il y a les déplacements de trous et il y a les déplacements de noms de père. On a aperçu, au passage, dans le désordre : Abraham, Jacob, Moïse, Virag, on aperçoit Dédalus également. Et puis on en aperçoit un qui est assez rigolo, parce que dans un épisode qui est assez central, assez central parce qu'il y a un œil, c'est le Cyclope, il y a un type qui s'appelle **J.J., J.J.,** dont on se souvient, si on a de la mémoire, que dans un épisode précédent on l'avait rencontré sous le nom de **J.J.** O'Molloy. C'est-à-dire de la descendance des Molloy, hein. Alors là il faut bien écouter. Un **J.J.** fils de O'Molloy. Mais là, dans *Les Cyclopes,* il apparaît sous ce nom-là. Alors, il a une position assez curieuse ce type. Parce que il est homme de loi, en principe. Mais homme de loi, je dirai même pas déchu, mais en voie de déchéance. On nous dit, et là encore les mots anglais sont intéressants : *sa clientèle diminue, practice doing lean, sa pratique diminue.* Et qu'est-ce qui se passe pour cet homme de loi dont la pratique fiche le
75

camp? C'est qu'il joue, *gambling.* Le jeu remplace de quelque manière la pratique. Bon, il y aurait un certain nombre de choses, évidemment, à élaborer à partir de ça, sans doute.
Ce que je voudrais simplement indiquer, c'est la fonction de ce père parfaitement faux, qui ales initiales à la fois de James Joyce, de John Joyce, papa, le papa de Joyce. La parole de ce **J.J.** O'Molloy porte sur les autres pères notamment. C'est lui qui, dans un certain passage, qui se raccroche à l'énigme citée la semaine dernière par Lacan. C'est lui qui se tourne vers Stephen, dans l'épisode qui se passe dans le Journal, dans la salle de rédaction, se tourne vers Stephen pour lui donner un beau morceau de rhétorique.
C'est intéressant parce que on sait que, d'abord, le O'Molloy en question, il s'est tourné vers le jeu. Et puis pour survivre quand même aussi, il fait du travail littéraire dans les journaux. Il fait du travail littéraire dans les journaux, c'est-à-dire quelque chose qui peut vous renvoyer, dans l'œuvre de Joyce, aux *Morts,* la dernière nouvelle de *Gens de Dublin,* n'est-ce pas, le type qui a écrit des nouvelles dans les, qui a écrit dans les journaux, des comptes-rendus, on sait pas trop quoi, etc. Ça réapparaît également d'une autre manière dans *Les Exilés,* n'est-ce pas. Quel genre de littérature? Est-ce que c'est de la littérature qui reste ? Est-ce que ça mérite de vivre? Bon, alors le O'Molloy en question, le **J.J.** en question, on nous dit qu'il se tourne vers Stephen, dans cette salle de rédaction, et il lui présente un beau spécimen d'éloquence judiciaire. Ça se trouve, où est-ce que ça se trouve, ça ? – dans l'édition française, page 137:
Tourné vers Stephen, J.J. O'Molloy lui dit posément: L'une des périodes les plus harmonieuses que j'aie jamais entendues de ma vie, je la dois aux lèvres de Seymour Bushe qui évidemment, à une lettre près, signifie, donc, le buisson, et éventuellement – alors là, c'est peut-être trop tôt pour l'indiquer – c'est également la toison sexuelle, si vous voulez.
Seymour Bushe. C'était dans cette affaire de fratricide, l'affaire Childs. Bushe était au banc de la défense.
Alors, ici, une petite interpellation shakespearienne *: Et dans le porche de mon oreille versa, etc. Hamlet - A propos, comment a-t-il découvert ça ? Puis qu'il est mort en dormant. Et l'autre histoire, la bête à deux os.*
Ça, c'est donc Stephen qui cogite ça.
Citez-là ? demanda le professeur. Il y en a toujours un pour ça, hein! *ITALIA, MAGISTRA ARTIUM.* C'est le titre, un de ces titres qui scandent l'épisode de la salle de rédaction.
76

Il parlait de la procédure en matière de preuves... Alors là je vous renvoie au texte anglais qui dit: *he was speaking* – ça y est, évidemment, il faut que je le retrouve – *the law of évidence, he spoke on the law of évidence.* La loi de l'évidence, si on veut, mais certainement le témoignage. La loi du témoignage. Non pas exactement le témoignage devant la loi, etc.
de la procédure en matière de preuves – la loi du témoignage – *dit J.J. O'Molloy, de la loi romaine opposée à la loi mosaïque primitive, la lex talionis. Et il vint à parler du Moïse de Michel-Ange au Vatican.*
-Ah!
- Des termes bien choisis en petit nombre, annonça Lenehan – qui est un...
Bon, je passe sur certaines phrases qui mériteraient, évidemment, sans doute qu'on s'y arrête, mais enfin, j'ai pas le temps.
J.J. O'Molloy reprit, détachant chaque mot. Voici ce qu'il en disait:
une musique figée, marmoréenne figure, cornue et terrible, de la divine forme humaine, symbole éternel de prophétique sagesse, qui, si quelque chose de ce que l'imagination ou la main d'un sculpteur inscrivit dans le marbre spirituellement transfigurant et transfiguré a mérité de vivre, mérite de vivre.
Vous avez suivi, bien sûr! Donc, ici, le O'Molloy en question ayant commencé par se faire caisse de résonance d'un savoir sur la loi, n'est-ce pas, ayant réparti les lois, les lois par rapport à l'évidence, par rapport au témoignage – allez vous y retrouver –, ayant fait ceci, c'est lui qui fait parler Bushe, n'est-ce pas. C'est lui qui fait parler le buisson. C'est lui qui fait parler, qui fait porter témoignage rhétorique sur art, sur l'art comme fondant le droit à l'existence, *deserves to live,* fondant le droit à l'existence de l'œuvre d'art. Vous voyez l'écho que cela a par rapport à, bon, la littérature de journaux, qu'est-ce que ça veut dire, comment ça se situe par rapport à cela. *Deserves to live.* Ce qui mérite de vivre. Et, fondant ainsi, en droit, le porteur de la loi, Moïse, puisque il restera, peut-être pas en tant que Moïse, mais Moïse du Vatican. C'est comme ça qu'on nous le dit. Le Moise du Vatican. Ce qui est évidemment assez intéressant quand on a à l'esprit ce que le Vatican représente du point de vue d'Ulysse.
Alors, ce *deserves to !ive,* il insiste puisqu'il réapparaît par le biais de la rhétorique sous la forme de l'insistance, *deserved to live, deserves to live.* Il réapparaît avec insistance, mais il est marqué, il est contre-signé par ses effets sur celui auquel la période était destinée, à savoir Stephen. **J.J.** O'Molloy s'était tourné vers lui, et ce qui se passe, c'est que, *insidieusement gagné par l'élégance de la phrase et du geste, Stephen se sentit rougir.*
77

Et, curieusement, curieusement, ces rougeurs de Stephen, elles sont en série par rapport à d'autres textes de Joyce, je pense, en particulier, ce texte du *Portrait* que vous avez pu remarquer lors du voyage à Cork avec son père.
Stephen va avec son père dans un amphithéâtre, amphithéâtre de l'école de médecine où son père a tramé quelque temps, peu de temps, semble-t-il, et le père est à la recherche de ses initiales. On cherche les initiales gravées par papa. Ces initiales évidemment, on ne pense pas que ce sont aussi les siennes: *Simon Dedalus.* Ça s'initiale *Stephen Dedalus.* Mais ce sur quoi Stephen tombe, c'est le mot fœtus, *fœtus.* Et ça lui fait un effet bœuf. *I! en rougit, en pâlit,* etc., etc. Là encore, en rapport avec l'initiale, dans un autre rapport évidemment, mais en rapport avec l'initiale, justement, le mérite d'exister. Et, à ce propos là, je refais, je complète cette série du mérite d'exister par référence à un autre passage qui est dans *Dublinois,* dans *Les Morts, Les Morts* qu'on pourrait très bien traduire *Le Mort,* n'est-ce pas. Impossible de décider, de trancher.
Le personnage, un des personnages centraux, Gabriel Conroy, va faire un discours, le discours traditionnel, n'est-ce pas, de la réunion de famille. C'est lui qui est là, toujours là, pour écrire dans les journaux ou faire les petits discours de ce genre et, on vient de parler à table, justement, des artistes dont le nom est oublié, de ceux finalement qui n'ont rien laissé, sinon un nom tout à fait problématique *: Parkinson, dit la vieille tante. Oui, c'est ça, il était formidable, extraordinaire, quelle voix, on n'a jamais entendu ça.* Alors, lui, ça le fait penser, c'est là-dessus qu'il parle; c'est là-dessus qu'il repart, et il repart en concluant sa première période, une de ses premières périodes sur deux choses : un écho d'une chanson qui s'intitule *Love's O!d Sweet Son g, La Vieille et douce chanson de l'amour,* qui évoque le paradis perdu dans ses premières lignes et l'autre chose, sur laquelle s'achève sa période, c'est une citation de Milton, pas du paradis perdu, mais de Milton, dans laquelle Milton dit à peu près ceci — évidemment, c'est tronqué chez Joyce —' Milton dit à peu près ceci *: J'espère, je voudrais pouvoir léguer aux siècles à venir une oeuvre conçue de telle sorte qu'ils ne la laisseront pas volontiers mourir.* Donc, se trouvent joints dans le discours de Joyce, la question justement du droit à l'existence, celui au droit à la création et celui de la validité et celui, aussi, de la certitude.

Ce que je voudrais rajouter. Je voudrais rajouter une première chose concernant le *Bush.* Bushe, vous voyez qu'il se construit d'une sorte de série du *bush* à partir du *holey bush,* du Bushe éloquent qui,
78

parlant de Moïse, parle aussi d'un *holy bush,* n'est-ce pas. L'Eternel dit à Moïse que le sol qu'il foule devant le buisson ardent est *ho!y.* Le *holy bush,* et un *holy bush,* un *bush* qui se révèle avoir un certain rapport au *fox.* Car, lorsque O'Molloy reparaît dans Circé, lorsque **J.J.** reparaît dans Circé, il a des moustaches de renard, et quelque chose de Bushe, de l'avocat Bushe; le renard, au renard que, lui aussi, on a aperçu à plus d'une reprise dans le *Portrait* par exemple. Il apparaît bien sûr parce que il est, Fox est un des pseudonymes de Parneli, associé un peu à sa chute. Mais il est aussi une sorte de signifiant ramenant la dissimulation, *foxy he was flot foxy* dit le jeune Stephen quand il est à l'infirmerie et qu'il a peur de se faire accuser de fraude. Et puis, un peu plus tard, lorsqu'il vient de renoncer à entrer dans les ordres, qu'il a aperçu sa carte de visite, le Révérend Stephen Dedalus, S.J., il évoque quelle tête il peut bien y avoir là-dessous, n'est-ce pas, et une des choses qui lui revient à l'esprit, c'est *: Ah oui ! une tête de Jésuite qu'ont certains appelée comme ceci, Landon Jones,* et d'autres appelée *Foxy gamble,* gamble le renard.

Donc, il y a cette série *bush, fox,* mais il y a aussi, il y a aussi et ça, ça fonctionne, le jeu du Molloy, Moly, qui s'articule sur le holy. Nous avions *: holy, holey,* Moly, Molloy et, un autre mot qui ne paraît pas dans Ulysse, mais dont Joyce dit — alors là c'est une chose que je tire un petit peu de la manche, plutôt des lettres de Joyce, mais après tout les lettres c'est des trucs qu'il a écrit, oui — lorsqu'il indique, il donne le nom de quelque chose qui est censé faire fonctionner, entrer dans le fonctionnement de Circé, c'est cette plante, l'ail doré, que Hermès a donné à Ulysse pour qu'il se tire d'affaire chez Circé. Et ça s'appelle *moly.* Là où ça devient drôle, c'est que il y a entre les deux, entre *moly* et Molly, une différence qui est de l'ordre de la phonation. Ce qui se phonise, je ne sais pas comment il faut dire, dans Ulysse, c'est Molly, avec une voyelle simple et le *moly* dont il parle, c'est une diphtongue, une ditongue, comme on disait autrefois, et la ditongue se transfère, se transforme en consonance, avec en même temps que la diphtongue, la ditongue se transforme en une voyelle simple, il y a un redoublement consonantique, un redoublement de consonance et c'est cette consonance qui apparaît dans Ulysse sous la forme de Molly. C'est trop beau pour être vrai. Alors ce qu'il dit de Molly, de *moly* pardon, de cette plante, ce sont des choses curieuses, il en dit des choses différentes. L'une que, je crois, Lacan analysera, une autre que je me contente de signaler.

C'est donc le don d'Hermès, Dieu des voies publiques, et c'est l'influence invisible, entre parenthèses, prière, hasard, agilité, présence d'esprit, pouvoir de récupération qui sauve en cas d'accident. C'est donc

79

quelque chose qui confirme Bloom dans son rôle de prudence, n'est-ce pas. Il est le prudent. Il est celui qui répond finalement assez à la définition que j'ai trouvée en note dans le Lalande sur cette question de la prudence — c'est curieusement décevant Lalande sur la question de la prudence, probablement parce que c'est surtout Saint Thomas qui en parle. Il y a une petite note sans nom d'auteur, une citation qui dit ceci:
prudence, *l'habileté dans le choix des moyens d'obtenir pour soi-même le plus grand bien-être* et, c'est comme ça, justement, qu'on se supporte, semble-t-il, dirait Bloom.
La deuxième chose que je voulais ajouter avant de me taire, c'est simplement souligner qu'il s'agit dans toutes ces choses de la certitude, notamment. De la certitude et de comment on peut fonder ça. La certitude, elle réapparaît justement à propos du fameux Virag. Parce que je ne vous ai pas tout dit, je me suis arrêté dans la citation, la fameuse citation où on parlait de Virag, où on parlait, où les autres, O'Molloy, racontaient ce qu'il en était de Virag. A la page 331, dans Ulysse. Oui.
Il s'appelait Virag. C'était le nom du père qui s'était empoisonné. I! a obtenu de changer de nom par décret, pas lui, le père.
— Voilà le nouveau Messie de l'Irlande, dit le citoyen, l'île des Saints et des Sages!
— Oui, eux aussi, ils attendent encore leur rédempteur? dit Martin. Tout comme nous, en somme.
— Oui, dit J.J., et chaque fois qu'ils ont un enfant mâle, ils croient que ça peut être le Messie. Et tout Juif est, paraît-il, dans une agitation extraordinaire jusqu'à ce qu'il sache s'il est père ou mère.
Alors, là-dessus, je serai bref, indiquant simplement ce qui apparaît peut-être des, par delà l'humour qui est, constitue un des fonctionnements de ce texte du Cyclope ; un humour de bistrot mais un humour qui est bien là. Un humour qui, d'ailleurs, serait à rattacher à d'autres problèmes touchant l'antisémitisme, et je n'ai pas le temps de le raccrocher là.
Identification imaginaire qui, je crois, situe le problème également de la problématique de la succession. La problématique du Messie et, à travers elle, la problématique de la succession. Le problème de la parole du roi fondant la légitimité. La parole du roi qui est ce qui permet, même si le ventre de la mère a menti, n'est-ce pas, de retomber sur ses pieds par une légitimation. C'est le problème de la légitimation, c'est-à-dire de la possibilité de porter la marque du roi, la couronne, *stephanos,* quelque chose comme ça, en grec, ou bien de porter la marque du roi, telle qu'elle apparaît dans Circé à propos de Virag qui dégringole par la
80

cheminée, le grand-père, avec l'étiquette — hein, l'étiquette ça vient tout de suite comme ça —, *basilical gram,* avec le gramme du roi.
Cette problématique de la légitimité qui se révèle problématique de la légitimation, a une dimension, prend peut-être figure, ici, de dimension imaginaire et de sa récupération. Cette certitude, il me semble que Joyce l'utilise, la met en scène, dans ses rapports avec les effets de voix. Même si une parole, une parole paternelle est contestée en tant que parole, en tant que ce qu'elle dit, il me semble que quelque chose, suggère-t-il, en passe dans la personnation, dans ce qui est derrière la personnation, dans ce qui est du côté de la phonation, peut-être, du côté de ce qui est également quelque chose qui mérite de vivre dans la mélodie. Dans la mélodie, et pourquoi ? Peut-être justement à cause de ce quelque chose qui a des effets, malgré tout, sur la mère, à travers la mélodie. L'allégresse, *fantasmal mirth,* l'allégresse fantasmatique de la mère qui est évoquée au début, vers les pages 10, 13 dans *Ulysse,* elle a affaire, justement, à la pantomime et au vieux Royce, au vieux Royce qui chantait. Donc, quelque chose passe à travers la mélodie. Non pas peut-être seulement la sentimentalité, puisque la culture irlandaise, au tournant du siècle, c'est fait en grande partie des mélodies de Moore, que dans *Finnegan's Wake,* Joyce appelle *Moore's maladies,* les Maladies de Moore. C'était le triomphe de papa Joyce, de John Joyce. Mais peut-être justement que dans cet art de la voix, dans cet art de la phonation, en est-il passé suffisamment pour le fils.
Donc, si la certitude, quant à ce qu'on fabrique, a toujours quelque chose à voir avec le miroir, avec ces effets de miroir que l'on, qu'il faudrait énumérer, cela a à voir aussi avec les effets de voix du signifiant. Et je voudrais simplement rappeler que la fameuse nouvelle *Les Morts,* par laquelle Joyce a ficelé *Gens de Dublin,* n'est-ce pas, à un moment absolument crucial de sa production poétique, au moment où les choses se sont, d'une certaine manière, débloquées, ont commencé à jouer; *Les Morts,* disent certains, ça lui est venu lorsque son frère lui a parlé d'une interprétation particulière d'une mélodie de Moore sur les revenants qui met en jeu des revenants et un dialogue entre des revenants et des vivants. Et Stanislas lui avait dit, le type qui a chanté ça l'a chanté d'une façon intéressante, d'une façon, justement, qui disait quelque chose. Et, comme par hasard, Joyce s'est mis à écrire *Les Morts* à partir de cela, à ce moment-là, pardon. Et, au centre, un des centres, tout au moins, de cette nouvelle, c'est le moment où la femme du héros est médusée, gelée, comme l'autre Moïse là, en entendant un chanteur tout enroué, chanter cette fameuse mélodie; et quel effet ça fait sur le héros ? Ça lui symbolise
81

sa femme. Il dit à ce moment-là, il l'aperçoit en haut de l'escalier, dans l'obscurité et il se dit : qu'est-ce qu'une femme dans l'obscurité, etc... symbolise ? Il la décrit en termes réalistes, n'est-ce pas, vaguement réalistes, mais il dit en même temps: qu'est-ce que ça symbolise? Ça symbolise une certaine écoute, entre autres choses.
Alors, cette certitude, cette certitude et ces problèmes de la certitude et de ses fondements par rapport aux effets de voix sur le signifiant, Joyce a voulu en énoncer des règles dans une science esthétique. Mais il s'est aperçu peu à peu que c'était moins lié à la science que ça. Et que c'était justement un savoir-faire lié par une pratique du signifiant. Et, évidemment, ici, ce que j'ai très présent à l'esprit, ce qui s'impose à moi à travers ce que, au-delà de ce que Aristote a dit sur la praxis dans la *Poétique* c'est la définition de Lacan, n'est-ce pas, action concertée par l'homme, et alors concertée, évidemment, nous prépare à ce qui met en mesure de traiter le Réel par le Symbolique. Et la question de la mesure, eh bien, on l'aperçoit très précisément dans *Circé,* au moment où Bloom entrant dans le bordel est aperçu par Stephen qui se tourne. Et cette évocation de la mesure est, comme par hasard, aussi, une citation de l'Apocalypse.

Alors, je m'arrête, avant que ça devienne par trop apocalyptique.

J. Lacan - Je vais dire un mot de conclusion.
Je remercie Jacques Aubert de s'être mouillé. Car, il est évident que, comme l'auteur de *Surface and Symbol,* dont je vous ai dit le nom la dernière fois, il est évident que le terme dont cet auteur se sert pour dire, pour épingler l'art de Joyce, qu'il s'agit là de *inconceivably,* inconcevablement, *private jokes,* des jokes inconcevablement privés.
Dans ce même texte apparaît le mot que j'ai dû chercher dans le dictionnaire, *aftsooneries,* je ne sais pas si ce mot est commun, vous ne le connaissez pas? *aftsooneries* ça ne vous dit rien? C'est-à-dire eftsoon, des aftsooneries, dans des choses renvoyées à tout à l'heure. Il ne s'agit que de ça. Non seulement ces, ces effets sont renvoyés à tout à l'heure, mais ils ont un effet le plus souvent déroutant. C'est évidemment l'art, l'art de Jacques Aubert qui vous a fait suivre un de ses fils, de façon telle qu'il vous tienne en haleine. Tout ceci n'est évidemment pas sans fonder ce qui, à quoi j'essaie de donner une consistance, et une consistance dans le nœud.
Qu'est-ce qui, dans ce glissement de Joyce, auquel je me suis aperçu que je faisais référencé dans mon séminaire *Encore,* j'en suis

stupéfait, j'ai demandé à Jacques Aubert si c'était là le départ de son invitation à parler de Joyce, il m'a affirmé que à ce moment-là, le séminaire *Encore* n'était pas encore paru, de sorte que ça ne peut pas être ça qui l'a invité à me présenter ce trou dans lequel je me risque par, sans doute, par quelque prudence ; le prudence telle qu'il l'a définie. Mais le trou du nœud ne m'en fait pas moins question. Si j'en crois Soury et Thomé, puisqu'aussi bien c'est eux à qui je dois mention de ceci que sans doute, dont sans doute je m'étais aperçu, bien sûr, et que le nœud, le nœud à proprement parler borroméen, lequel n'est pas un nœud, mais une chaîne.
Si ce nœud, on peut en repérer la duplicité, je veux dire qu'il y en a deux, qu'à ce que les cercles, les ronds de ficelle, soient coloriés, s'ils ne sont pas coloriés, ce qui veut dire que quelque chose distingue, quelque chose, la qualité colorée distingue chacun des deux autres, si ce n'est qu'à l'aide de ce barbouillage que nous pouvons faire, qu'il y ait deux nœuds ; puisque ceci est équivalent au fait que s'ils sont incolores, si rien ne les distingue autrement dit, rien non plus ne distingue l'un de l'autre. Vous me direz que dans la mise à plat, il yen a un qui est lévogyre et l'autre qui est dextrogyre, mais c'est justement là qu'est le tout de la mise en question de la mise à plat. La mise à plat implique un point de vue, un point de vue spécifié. Et ce n'est sans doute pas pour rien que n'arrive pas d'aucune façon à se traduire dans le Symbolique la notion de la droite et de la gauche.
Pour le nœud, ceci ne commence à ex-sister qu'au-delà de la relation triple. Comment se fait-il que cette relation triple ait ce privilège ? C'est bien là ce dont je voudrais m'efforcer de résoudre la question. Il doit y avoir là quelque chose et qui ne doit pas être sans rapport avec cet isolement que nous a fait Jacques Aubert de la fonction de la phonation précisément dans ce qu'il en est de supporter le signifiant.
Mais, c'est bien là ce point vif sur 1equel~ je reste en suspens : c'est à savoir à partir de quand la signifiance en tant qu'elle est écrite se distingue des simples effets de la phonation? C'est la phonation qui transmet cette fonction propre du nom et c'est du nom propre que nous repartirons, j'espère, la prochaine fois que nous nous retrouverons.
83

SEMINAIRE 23
84

SEMINAIRE 23

VI Leçon du 10 Février 1976

Je le répète une fois de plus. Est-ce qu'on entend?
- Non! Alors, il faudrait tâcher que ça fonctionne. Est-ce qu'on entend ? C'est bien. Il suffit de parler fort.

Ça ne va pas fort, je vais vous dire pourquoi.
Je m'occupe à éponger l'énorme littérature, car encore que Joyce à ce terme répugnait, c'est tout de même bien ce qu'il a provoqué. Et ce qu'il a provoqué, le voulant. Il a provoqué un énorme bla-bla autour de son oeuvre. Comment ça se fait?
Jacques Aubert, qui est là, au premier rang, m'envoie de temps en temps, de Lyon — il a du mérite à le faire — l'indication de quelques auteurs supplémentaires. Il n'est pas là-dedans innocent. Mais, qui est-ce qui est innocent? Il n'est pas innocent parce que il a commis aussi des trucs sur Joyce.
A la pointe, comme ça, de ce qui est, dans l'occasion, mon travail, je dois me demander pourquoi, pourquoi je fais ce travail; ce travail d'épongeage en question.
C'est certain que c'est parce que j'ai commencé. Mais, j'essaie, comme on essaie pour toute réflexion, j'essaie de me demander pourquoi j'ai commencé.
La question, qui vaut la peine d'être posée, est celle-ci : à partir —c'est comme ça que je m'exprime — à partir de quand est-on fou? Et la question que je me pose, et que je pose à Jacques Aubert, c'est celle-ci, que je ne résoudrai pas aujourd'hui : Joyce était-il fou?
85

SEMINAIRE 23

Ne pas la résoudre aujourd'hui ne m'empêche pas de commencer à essayer de me repérer selon la formule qui est celle que je vous ai proposée : la distinction du vrai et du Réel. Chez Freud, c'est patent. C'est même, c'est même comme ça qu'il s'est orienté. Le vrai, ça fait plaisir. Et c'est bien ça qui le distingue du Réel. Chez Freud, tout au moins. C'est que le Réel, ça ne fait pas plaisir, forcément.

Il est clair que c'est là que, que je distords quelque chose de Freud. Je tente de remarquer, de faire remarquer que la jouissance, c'est du Réel. Ça m'entraîne à énormément de difficultés. D'abord, parce qu'il est clair que la Jouissance du réel comporte ce dont Freud s'est aperçu, comporte le masochisme; et c'est évidemment pas de ce pas-là qu'il était parti. Le masochisme qui est le majeur de la Jouissance que donne le Réel, il l'a découvert, il l'avait pas tout de suite prévu.

Il est certain que entrer dans cette voie entraîne, comme en témoigne ceci, c'est que j'ai commencé par écrire *Ecrits Inspirés*. C'est un fait que c'est comme ça que j'ai commencé. Et c'est en ça que je me, je n'ai pas à être trop étonné de me retrouver confronté à Joyce. C'est bien pour ça que j'ai osé poser cette question, question que j'ai posée tout à l'heure, Joyce était-il fou ? Qui est : par quoi ses écrits lui ont-ils été inspirés ?

Joyce a laissé énormément de notes, de gribouillages, scribblede-hobble. C'est comme ça que un nommé Connolly, que j'ai connu dans son temps je ne sais pas s'il vit encore—, a intitulé un manuscrit qu'il a sorti, qu'il a sorti de Joyce.

La question est en somme la suivante : comment savoir, d'après ses notes, dont ce n'est pas un hasard qu'il en ait laissées tellement, parce qu'enfin ses notes, c'étaient des brouillons, *scribblede-hobble* c'est pas un hasard, et il a bien fallu que, qu'il le veuille, et même qu'il encourage ceux qu'on appelle les chercheurs à les chercher. Il écrivait énormément de lettres. Il y en a trois volumes gros comme ça qui sont sortis. Parmi ces lettres, il y en a de quasi impubliables... Je dis quasi parce que vous pensez bien que, finalement, c'est pas ça qui arrête qui que ce soit de les publier. Il y a un dernier volume, Selected Letters, sorti par l'impayable Richard Helmann, où il en publie un certain nombre qui avaient été considérées dans le premier tome comme impubliables. L'ensemble de ce fatras est tel qu'on ne s'y retrouve pas. En tout cas moi, j'avoue que

je m'y retrouve pas. Je m'y retrouve pour un certain nombre de petits fils, bien sûr. Ses histoires avec Nora, je m'en fais une certaine idée d'après, d'après ma, d'après je dis, d'après ma pratique. Je veux dire

86

d'après les confidences que je reçois, puisque j'ai affaire aux gens que je dresse à ce que ça leur fasse plaisir de dire le vrai.
Tout le monde dit que si, si j'y arrive, enfin, je dis tout le monde, Freud dit, que si j'y arrive, c'est parce qu'ils m'aiment. Ils m'aiment grâce à ce que j'ai essayé d'épingler du transfert. C'est-à-dire que ils me supposent savoir.
Ben -! Il est évident que je ne sais pas tout. Et, en particulier que, à lire Joyce, car c'est ça qu'il y a d'affreux, c'est que j'en suis réduit à le lire.

Comment savoir à la lecture de Joyce ce qu'il se croyait ? Puisque il est tout à fait certain que je ne l'ai pas analysé. Je le regrette. Enfin, il est clair qu'il y était peu disposé. La qualification de *Tweedledum* et *Tweedleder,* pour désigner respectivement Freud et Jung, était enfin ce qui lui venait naturellement sous la plume, ça ne montre pas qu'il y était porté.
Il y a quelque chose qu'il faut que vous lisiez, si vous arrivez à trouver ce machin qui est la traduction française du *Portrait de l'Artiste en tant que Jeune homme, en tant qu'Un Jeune Homme,* qui est paru autrefois à La Sirène. Mais enfin, je vous ai dit que vous pouvez avoir le texte anglais. Même si vous ne l'avez pas avec ce que je croyais que vous obtiendriez, à savoir avec toute la critique et même les notes qui y sont adjointes. Si vous lisez donc, plus aisément, dans cette traduction française, ce qu'il jaspine, ce qu'il rapporte de son jaspinement, avec un nommé Cranly, qui est son copain, vous y trouverez beaucoup de choses. C'est très frappant qu'il, qu'il s'arrête, qu'il n'ose pas dire dans quoi il s'engage. Cranly le pousse, le harcèle, le tanne, même, pour lui demander s'il va donner quelque conséquence au fait qu'il dit avoir perdu la foi. Il s'agit de la foi dans les enseignements de l'Eglise auxquels
— je dis *les* enseignements —, auxquels il a été formé. De ces enseignements, il est clair qu'il n'ose pas se dépêtrer parce que c'est tout simplement l'armature de ses pensées. Manifestement, il ne franchit pas le pas d'affirmer qu'il n'y croit plus. Devant quoi recule-t-il? Devant la cascade de conséquences que comporterait le fait de rejeter tout cet énorme appareil qui reste quand même son support. Lisez ça. Ça vaut le coup. Parce que Cranly l'interpelle, l'adjure de franchir ce pas, et que Joyce ne le franchit pas.

La question est la suivante. Il écrit ça. Ce qu'il écrit, c'est, c'est la conséquence de ce qu'il est. Mais jusqu'où ça va-t-il ? Jusqu'où allait ce
87

dont il donne en somme des trucs, une moyenne où naviguer: l'exil, le silence, la ruse?
Je pose la question à Jacques Aubert. Dans ses écrits, n'y a-t-il pas quelque chose que j'appellerai le soupçon d'être ou de se faire lui-même ce qu'il appelle, dans sa langue, un *redeemer,* un rédempteur? Est-ce qu'il va jusqu'à se substituer à ce dans quoi manifestement il a foi : dans les bourdes — pour dire les choses comme je les entends —, dans les bourdes que lui racontent les curés concernant le fait que de rédempteur il y en a eu un, un vrai. Est-ce que, oui ou non, et ça, je ne vois pas pourquoi je ne demanderais pas à Jacques Aubert, son sentiment de la chose vaut bien le mien, puisque nous en sommes là réduits au sentiment. Nous en sommes réduits au sentiment parce qu'il nous l'a pas dit. Il a écrit. Et c'est bien là qu'est toute la différence. C'est que quand on écrit, on peut bien toucher au Réel, mais pas au vrai. Alors, Jacques Aubert, qu'est-ce que vous pensez ? Est-ce qu'il s'est cru oui ou non...
J.Aubert. - Il y a des traces, oui...
J. Lacan - C'est bien pour ça que je vous pose la question. C'est parce que il y a des traces.
J.Aubert. - Dans *Stephen Hero,* par exemple, il y a des traces.
J. Lacan - Dans?
J.Aubert. - Dans Stephen le Héros,
J. Lacan - Mais oui!
J.Aubert. - La première version, il y a des traces très nettes...
J. Lacan - De ceci, c'est que, enfin, c'est qu'il écrit, mais... comme...

Ecoutez ! Si vous n'entendez rien, foutez le camp ! Foutez le camp ; je ne demande qu'une chose, c'est que cette salle se vide. Ça me donnera moins de mal!
Dans *Stephen Le Héros,* enfin, je l'ai quand même un peu lu, enfin, et puis alors, dans le *Portrait de l'Artiste* enfin ! L'embêtant, c'est que c'est jamais clair. C'est jamais clair parce que le *Portrait de l'Artiste,* c'est pas le rédempteur, c'est Dieu lui-même. C'est dieu comme façonneur, comme artiste. Oui, allez-y.
J.Aubert. - Oui, si je me souviens bien, les passages où il évoque les allures de faux Christ, c'est également des passages où il parle de manière énigmatique, *enigma of manner,* le maniérisme et l'énigme. Et puis, d'autre part, ça semble correspondre également à la fameuse période où il a été fasciné par le Franciscanisme, avec enfin deux aspects du Franciscanisme qui sont quand même peut-être intéressants, l'un touchant l'imitation du Christ, qui fait partie de l'idéologie franciscaine,

n'est-ce pas, où on est tous du côté du Fils, on imite le Fils, et également la poésie, n'est-ce pas, les Petites Fleurs. Et, un des textes qu'il cherche, dans *Stephen Le Héros,* c'est justement, non pas un texte de théologie franciscaine, mais un texte de poétique, de poésie, de *Jacopone da Todi.*

J. Lacan - Exactement. Oui. Si je pose la question, c'est qu'il m'a semblé valoir la peine de la poser. Comment mesurer jusqu'où il y croyait? Avec quelle physique opérer ? C'est quand même là que j'espère que mes nœuds, soit ce avec quoi j'opère — j'opère comme ça, faute d'avoir d'autres recours, j'y suis pas venu tout de suite, mais ils me donnent des choses, et des choses qui me ficèlent, c'est bien le cas de le dire.

Comment appeler ça? Il y a une dynamique des nœuds. Ça sert à rien. Mais ça serre: s-e deux r-e. Enfin, ça peut serrer, sinon servir. Qu'est-ce que ça peut bien serrer ? Quelque chose que, qu'on suppose être coincé par ces nœuds.

Comment peut-on même, si on pense que ces nœuds c'est tout ce qu'il y a de plus réel, comment reste-t-il place pour quelque chose à serrer ? C'est bien ce que suppose le fait que je place là un point (Fig. 41), un point dont après tout, il n'est pas impensable d'y voir la notation réduite d'une corde qui passerait là, et sortirait de l'autre côté (Fig.42).

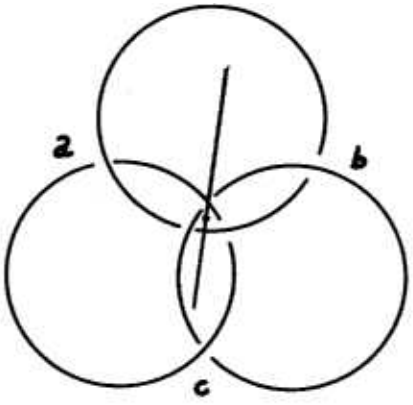


fig. 41

Cette histoire de corde, elle a l'avantage d'être aussi bête que toute la représentation qui a pourtant derrière elle rien de moins que la topologie. En d'autres termes, la topologie repose sur ceci qu'il y a au moins — sans compter ce qu'il y a de plus, qu'il y a au moins ceci qui s'appelle le tore.

Mes bons amis, Soury et Thomé, se sont aperçus que, ils sont arrivés à décomposer les rapports du nœud borroméen avec le tore. Ils

se sont aperçus de ceci (Fig. 43), c'est que le couple de deux cercles pliés l'un sur l'autre, car c'est de ça dont il s'agit, vous voyez bien que celui-ci, en se rabattant, se libère, c'est même tout le principe du nœud borroméen. Ils se sont aperçus que ceci pouvait s'inscrire dans un tore fait comme ça. Et que c'est même pour ça que si on fait passer ici la droite infinie qui n'est pas exclue du problème des nœuds, bien loin delà, cette droite infinie qui est faite autrement que ce que nous pouvons appeler le faux trou, cette droite infinie fait de ce trou un vrai trou. C'est-à-dire quelque chose qui se représente mis à plat. Car il reste toujours cette question de la mise à plat. En quoi est-elle convenable?

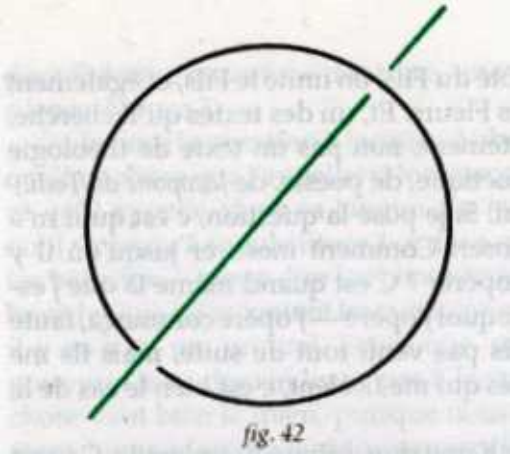


fig. 42

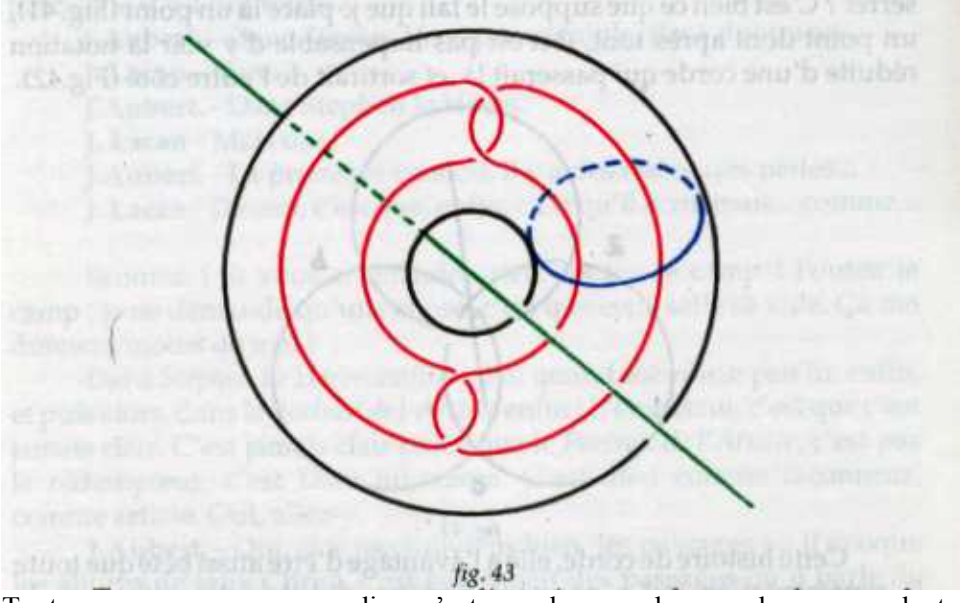


fig. 43

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les nœuds nous la commandent, nous la commandent comme un artifice, un artifice de représentation; et qu'il n'est en fait que de perspective puisqu'il faut bien que nous suppléions à cette continuité supposée que nous voyons au niveau du moment où la droite infinie est censée sortir. Sortir de quoi? Sortir du trou. Quelle est la fonction de ce trou ? C'est bien ce que

nous impose l'expérience la plus simple, c'est celle d'un anneau. Mais un anneau n'est pas cette chose purement abstraite qu'est la ligne d'un cercle. Et il faut, qu'à ce cercle, nous donnions corps, c'est-à-dire consistance; que nous l'imaginions supporté par quelque chose de physique pour que tout ceci soit pensable. Et c'est là que nous retrouvons ceci, c'est que ne se pense / pan-se que le corps.

Bon. Reprenons quand même ce à quoi, aujourd'hui, nous sommes attachés: la piste de Joyce. Je poserai la question, celle que j'ai posée tout à l'heure. Les lettres d'amour à Nora, qu'est-ce qu'elles indiquent ? Il y a là un certain nombre de coordonnées qu'il faut marquer. Qu'est-ce que c'est que ce rapport à Nora?
Chose singulière, je dirai que c'est un rapport sexuel; encore que je dise qu'il y en ait pas. Mais c'est un drôle de rapport sexuel.
Il y a une chose à quoi, on y pense, c'est entendu, mais on y pense rarement. On y pense rarement parce que c'est, c'est pas notre coutume de vêtir notre main droite avec le gant qui va à notre main gauche en le retournant. La chose traîne dans Kant. Mais enfin, qui est-ce qui lit Kant ? C'est fort pertinent dans Kant. C'est fort pertinent. Il y a qu'une seule chose à laquelle — puisqu'il a pris cette comparaison du gant, je ne vois pas pourquoi je ne la prendrais pas aussi ! —, il n'y a qu'une seule chose à laquelle il a pas songé, peut-être parce que de son temps les gants n'avaient pas de boutons, c'est que dans le gant retourné, le bouton est à l'intérieur. C'est un obstacle, quand même, à ce que la comparaison soit complètement satisfaisante ! Mais si vous avez quand même bien suivi, enfin, ce que je viens de dire, c'est que les gants dont il s'agit ne sont pas complètement innocents, le gant retourné, c'est Nora. C'est sa~façon à lui de considérer qu'elle lui va comme un gant.
Ça n'est pas au hasard que je procède par ce cheminement. C'est parce que depuis, depuis toujours, avec *une* femme, puisque c'est bien là le cas de le dire, pour Joyce, il n'y a qu'une femme. Elle est toujours sur le même modèle et il ne s'en gante qu'avec la plus vive des répugnances. Ce n'est que, c'est sensible, que par la, la plus grande des dépréciations qu'il fait de Nora une femme élue. Non seulement, il faut qu'elle lui aille comme un gant, mais il faut qu'elle, qu'elle le serre comme un gant. Elle ne sert absolument à rien. Et c'est même au point que, c'est tout à fait net dans leurs relations, enfin, quand ils sont à Trieste, chaque fois que se raboule un gosse, je suis bien forcé de parler comme ça, enfin, ça fait un drame. Ça fait un drame, c'était pas prévu dans le programme. Et il y a vraiment un malaise qui s'établit entre celui
91

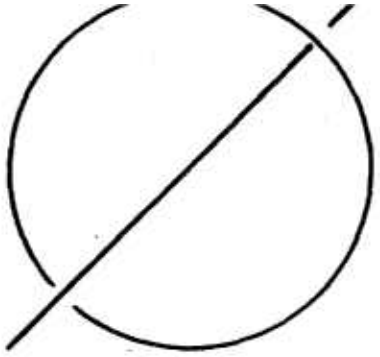


fig. 44

qu'on appelle comme ça, copains comme cochon, qu'on appelle Jim et, parce que c'est comme ça qu'on écrit de lui, enfin, on écrit de lui comme ça parce que sa femme lui écrivait sous ce terme. Jim et Nora, ça va plus entre eux quand il y a un rejeton. Ça fait toujours, toujours et dans chaque cas, un drame. Ouaih!
J'ai parlé tout à l'heure du bouton. Il doit bien avoir comme ça une petite affaire, une petite chose à faire avec la façon dont on appelle quelque chose, enfin, un organe. Oui. Le clitoris, pour l'appeler par son nom, est quelque chose comme un point noir, dans cette affaire. Je dis point noir, métaphorique ou pas. Ça a d'ailleurs quelques échos dans le comportement, qu'on ne note pas assez, de ce qu'on appelle *une* femme. C'est très curieux que *une* femme s'intéresse tant aux points noirs justement. C'est la première chose qu'elle fait à son garçon. C'est de lui sortir les points noirs. Puisque c'est une métaphore de ce que son point noir à elle, elle voudrait pas que ça tienne tant de place. C'est toujours le bouton de tout à l'heure, du gant retourné. Parce qu'il faut tout de même pas confondre! C'est évident que de temps en temps il y a, il y a des femmes qui doivent procéder à, à l'épouillage, comme les singesses. Mais c'est quand même pas du tout la même chose d'écraser une vermine ou d'extraire un point noir ! Oui.

Il faut que nous continuions à faire le tour.
L'imagination d'être le rédempteur, dans notre tradition au moins, est le prototype de ce que, ce n'est pas pour rien que je l'écrive:
la *père-version.* C'est dans la mesure où il y a rapport de fils à père, et ceci depuis très longtemps, que a surgi cette idée loufoque du rédempteur. Freud a quand même essayé de se dépêtrer de ça, de ce sadomasochisme, seul point dans lequel il y a un rapport supposé entre le sadisme et le masochisme. Le sadisme est pour le père, le masochisme est pour le fils. Ça n'a entre eux aucun, strictement aucun rapport. Faut vraiment croire que ça se passe comme ici (Fig. 44), à savoir qu'il y a une droite infinie qui pénètre dans un tore. Je pense que je fais assez image comme ça. Il faut vraiment croire à l'actif et au passif pour imaginer que

92

Freud a très bien vu quelque chose qui est beaucoup plus ancien que cette mythologie chrétienne, c'est la castration. C'est que le phallus, ça se transmet de père en fils. Et que même ça comporte, ça comporte quelque chose qui annule le phallus du père avant que le fils ait le droit de le porter. C'est essentiellement de cette façon, qui est une transmission manifestement symbolique, que Freud se réfère, que Freud se réfère à cette idée de la castration.

C'est bien ce qui m'amène, ce qui m'amène à poser la question des rapports du Symbolique et du Réel. Ils sont fort ambigus; au moins dans Freud. C'est bien là que se soulève la question de la critique du vrai. Qu'est-ce que c'est que le vrai, sinon le vrai Réel ? Et comment distinguer, sinon à employer quelque terme métaphysique, le *Echt* de Heidegger, comment distinguer le vrai Réel, du faux ? Car *Echt* est quand même du côté, du côté du Réel. C'est bien là que bute toute la métaphysique de Heidegger. Dans ce petit morceau sur *Echt,* il avoue, si je puis dire, son échec. Le Réel se trouve dans les embrouilles du vrai. Et c'est bien ça qui m'a amené à l'idée de nœud qui procède de ceci que le vrai s'autoperfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens. Ceci de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce.
Il y a une dynamique du regard. Centrifuge. C'est-à-dire qui part de l'œil. De l'œil voyant, mais aussi bien du point aveugle. Elle part de l'instant de voir et l'a pour point d'appui. L'œil voit instantanément, en effet, c'est ce qu'on appelle l'intuition; par quoi il redouble ce qu'on appelle l'espace dans l'image.
Il n'y a aucun espace réel. C'est une construction purement verbale qu'on a épelée en trois dimensions, selon les lois, qu'on appelle ça, de la géométrie, lesquelles sont celles du ballon ou de la boule, imaginée kinesthétiquement, c'est-à-dire oral-analement.
L'objet que j ai appelé *petit a,* en effet, n'est qu'un seul et même objet. Je lui ai reversé le nom d'objet en raison de ceci que l'objet est *ob,* obstaculant à l'expansion de l'Imaginaire concentrique, c'est-à-dire englobant. Concevable, c'est-à-dire saisissable avec la main. C'est la notion de *Begriff.* Saisissable à la manière d'une arme. Et, pour évoquer, comme ça, quelques allemands qui n'étaient pas du tout idiots, cette arme, loin d'être un prolongement du bras, est dès l'abord une arme de jet, une
93

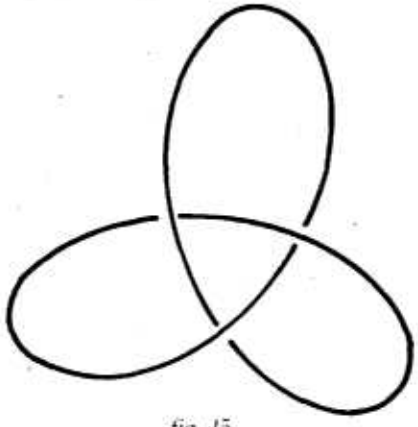


fig. 45

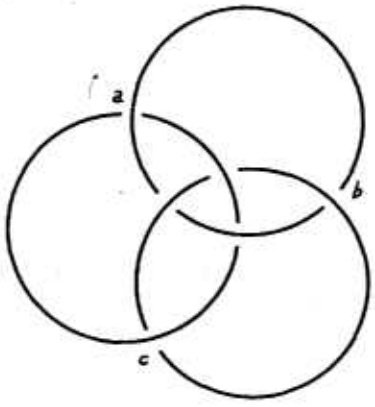


fig. 46

arme de jet dès l'origine. On n'a pas attendu les boulets pour lancer un boomerang.
Ce qui, de tout ce tour, apparaît, c'est qu'en somme, tout ce qui subsiste du rapport sexuel c'est cette géométrie à laquelle nous avons fait allusion à propos du gant. C'est tout ce qui reste à l'espèce humaine de support pour le rapport. Et c'est bien en quoi, d'ailleurs, elle s'est dès l'abord engagée dans des affaires de soufflure, dans lesquelles elle a fait plus ou moins rentrer le solide. Il n'en reste pas moins que nous devons faire là la différence. La différence entre la coupe de ce solide et ce solide lui-même. Et nous apercevoir que ce qu'il y a de plus consistant dans la soufflure, c'est-à-dire dans la sphère, dans le concentrique, c'est la corde. C'est la corde en tant qu'elle fait cercle, qu'elle tourne en rond, qu'elle est boucle, boucle unique d'abord d'être mise à plat. Qu'est-ce qui prouve, après tout, que la spirale n'est pas plus réelle que le rond ? Auquel cas rien n'indique que pour se rejoindre elle doive faire nœud, si ce n'est le faussement dit nœud borroméen, à savoir une chaî-nœud qui engendre naturellement le nœud de trèfle, (Fig. 45) qui provient de ce que ça se joint ici, a, et là, b, et là, c, et que ça continue (Fig. 46).
Il y a tout de même quelque chose qui n'est pas moins frappant, c'est que renversé comme ça (Fig. 47), ça ne fait pas nœud de trèfle, pour l'appeler par son nom. Et que la question que je poserai, à la fin de ce jaspinage, est celle-ci: on a tout de suite — pour vous ce n'est peut-être pas évident—, on a tout de suite très bien remarqué, ça ne va pas de soi, on a tout de suite très bien remarqué que, si ici vous changez quelque chose au passage en-dessous, dans ce nœud, de cette, disons, aile du nœud, vous avez tout de suite pour résultat que le nœud est aboli. Il est aboli tout entier. Et ce que je soulève comme question, puisque ce

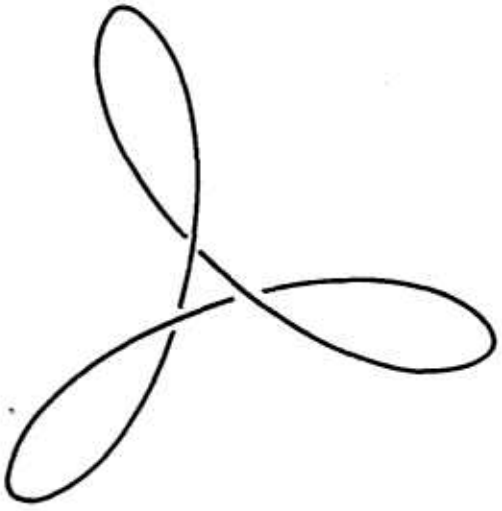


fig. 47

dont il s'agit, c'est de savoir si oui ou non Joyce était fou, pourquoi, après tout, ne l'aurait-il pas été ? Ceci, d'autant plus que ça n'est pas un privilège, s'il est vrai que chez la plupart, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel sont embrouillés au point de se continuer l'un dans l'autre, s'il n'y a pas d'opération qui les distingue dans une chaîne, à proprement parler, la chaîne du nœud borroméen, du prétendu nœud borroméen car le nœud borroméen n'est pas un nœud, c'est une chaîne. l[3]ourquoi ne pas saisir que chacune de ces boucles se continue pour chacun dans l'autre d'une façon strictement non distinguée, et que du même coup, c'est pas un privilège que d'être fou.

Ce que je propose, ici, c'est de considérer. le cas de Joyce comme répondant à quelque chose qui serait une façon de suppléer, de suppléer à ce dénouement, à ce dénouement tel que, comme vous le voyez, je suppose, (Fig. 48) ceci fait purement et simplement un rond, ceci se déploie ; il suffit de rabattre. C'est du rabattement de ceci que résulte ce huit. Et ce dont il s'agit de s'apercevoir, c'est qu'à ceci, on peut remédier à faire quoi? A y mettre une boucle, à y mettre une boucle grâce à quoi le nœud de trèfle, le *cloverleaf,* ne s'en ira pas, ne s'en ira pas en floche (Fig.49 et 50).
Est-ce que nous ne pouvons pas concevoir le cas de Joyce comme ceci? C'est à savoir que son désir d'être un artiste qui occuperait tout le monde, le plus de monde possible en tout cas, est-ce que ce n'est pas exactement le compensatoire de ce fait que disons, que son père n'a jamais été pour lui un père.

fig. 48

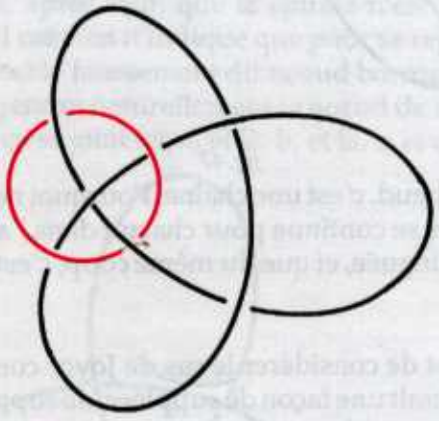


fig. 49

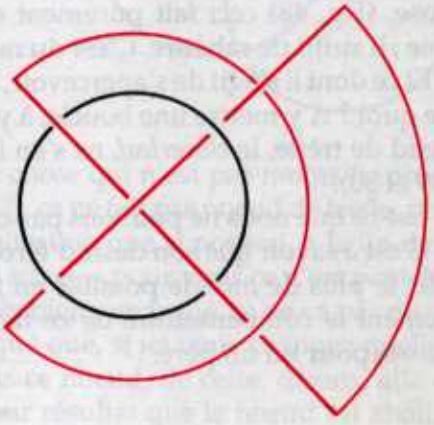


fig. 50

Que non seulement il ne lui a rien appris, mais qu'il a négligé à peu près toute chose, sauf à s'en reposer sur les bons pères jésuites, l'Eglise diplomatique. Je veux dire la trame dans laquelle se développait ceci qui n'a plus rien à faire avec la rédemption qui n'est plus qu'ici que bafouillage, le terme *diplomatique* est emprunté au texte même de Joyce, spécialement de *Stephen Hero* où *Church Diplomatic* est nommément employé. Mais il est aussi certain que, que dans le *Portrait de l'Artiste,* le père parle de l'Eglise comme d'une très bonne institution. Et même que le mot *diplomatic* y est également présenté, poussé en avant.
Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose comme une, je dirais, compensation de cette démission paternelle? De cette *Verwerfung* de fait, dans le fait que Joyce se soit senti impérieusement appelé, c'est le mot, c'est le mot qui résulte d'un tas de choses dans son propre texte, dans ce qu'il a écrit; et que ce soit là le ressort propre par quoi chez lui le nom propre c'est quelque chose qui est étrange.

J'avais dit que je parlerais du nom propre aujourd'hui, je remplis sur le tard, ma promesse. Le nom qui lui est propre, c'est cela qu'il valorise au dépens, du père. C'est à ce nom qu'il a voulu que soit rendu l'hommage que lui-même a refusé à quiconque. C'est en cela, qu'on peut dire que le nom propre qui fait bien tout ce qu'il peut pour se faire plus que le S1, le S1 du maître qui se dirige vers le S que j'ai appelé de l'indice petit 2, qui est ce autour de quoi se cumule ce qu'il en est du savoir.

$$S1 \rightarrow S2$$

Il est très clair que depuis toujours, ça a été une invention, une invention qui s'est diffusée à mesure de l'histoire, qu'il y ait deux noms qui lui soient propres à ce sujet. Que Joyce s'appelait également James, c'est quelque chose qui ne prend sa suite que dans l'usage du surnom, James Joyce surnommé Dedalus. Le fait que nous puissions en mettre, comme ça, des tas n'aboutit qu'à une chose, c'est à faire rentrer le nom propre dans ce qu'il en est du nom commun.

Oui. Eh bien écoutez, puisque j'en suis arrivé là à cette heure, vous devez en avoir votre claque, et même votre Jacques-Laque, puisque aussi bien j'y ajouterai le han ! qui sera l'expression du soulagement que j'éprouve à avoir parcouru aujourd'hui ; je réduis mon nom propre au nom le plus commun.
97

SEMINAIRE 23
98

VII Leçon du 17 Février 1976

J'avais un espoir. Et ne vous faites pas l'idée que, qu'il s'agit de coquetterie, de titillage, comme ça. J'avais un espoir, j'avais mis un espoir dans le fait des vacances. Il y a beaucoup de monde qui s'en va. C'est vrai. Dans ma clientèle, c'est frappant, mais ici ça ne l'est pas. Je veux dire que je vois toujours les portes aussi encombrées, et pour tout dire, j'espérais que la salle serait allégée. Moyennant quoi, moyennant quoi je, et puis en plus, tout ça, tout ça m'exaspère, parce que c'est pas de très bon ton. Enfin, moyennant quoi j'espérais passer aux confidences. M'installer au milieu de, je sais pas, de, s'il y avait seulement la moitié de la salle, ça serait mieux. Il va falloir que je retourne à un amphithéâtre qui était l'amphithéâtre 3, si je me souviens bien, comme ça. Comme ça, je pourrai, je pourrai parler de façon un petit peu plus intime.

Ce serait quand même sympathique si je pouvais obtenir que, qu'on me réponde, qu'on collabore, qu'on s'intéresse. Ça me semble difficile de s'intéresser à ce qui est en somme, à ce qui devient une recherche. Je veux dire que je commence à faire ce qu'implique le mot recherche : à tourner en rond. Il y avait un-temps où j'étais un peu, un peu claironnant comme ça, je disais comme Picasso — parce que c'est pas de moi — : je ne cherche pas, je trouve; mais j'ai plus de peine maintenant à frayer mon chemin.

Bon, alors je vais quand même rentrer dans ce que je suppose —c'est une pure supposition, j'en suis réduit à supposer —, à ce que je suppose que vous avez entendu la dernière fois. Et pour entrer dans le vif, je l'illustre (Fig. 51).

99

SEMINAIRE 23
Voilà un nœud.
Alors, c'est le nœud qui se déduit de ce qui n'est pas un nœud, car le nœud borroméen, contrairement à son nom qui, comme tous les noms, reflète un sens, il a le sens qui permet dans la chaîne, dans la chaîne borroméenne, de situer quelque part le sens.
Il est certain que, que si ceci, (Fig.52) nous appelons
cet élément de la chaîne l'Imaginaire et cet autre le Réel et celui-là, le Symbo1iquc, le sens sera là. Nous ne pouvons pas espérer mieux, espérer de le placer ailleurs, parce que tout ce que nous pensons, nous en sommes réduits à l'imaginer. Seulement nous ne pensons pas sans mots, contrairement à ce que des psychologues, ceux de l'école de Würzburg, ont avancé.

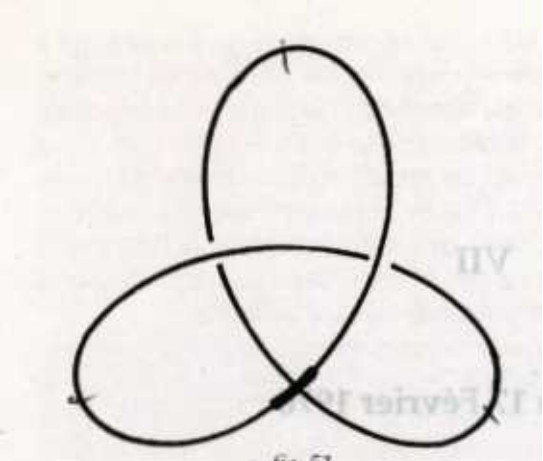


fig. 51

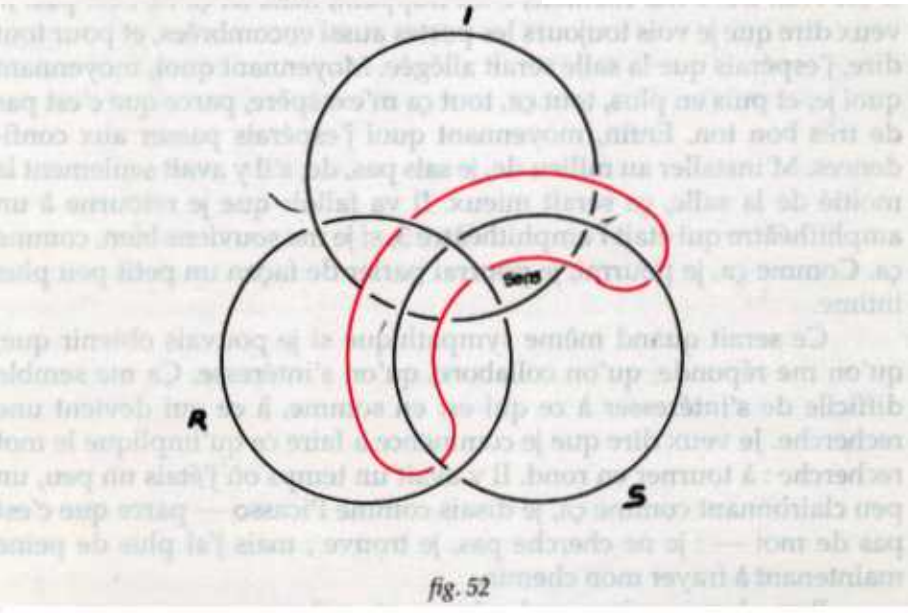


fig. 52

Bon, comme vous le voyez, je suis un peu déçu, et j'ai de la peine à démarrer. Alors, je vais entrer dans le vif, et dire ce qui peut arriver, ce qui peut arriver à ce qui fait nœud. Pour ce qui fait nœud, c'est-à-dire, au minimum, le nœud à trois, celui dont je me contente puisque c'est le

100

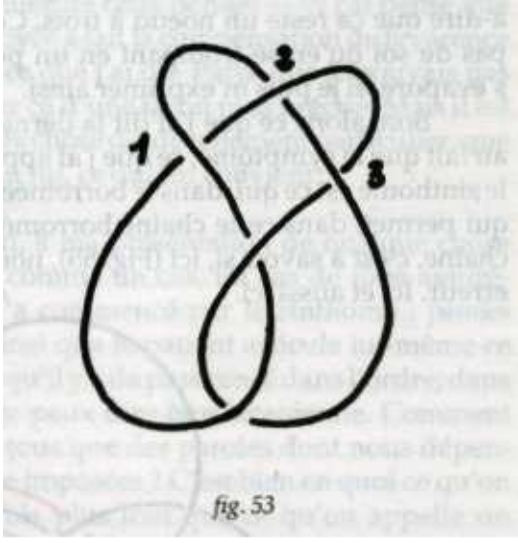


fig. 53

nœud qui se, qui se déduit de ceci que les trois ronds, les ronds de ficelle, comme autrefois j'avais avancé cette image, les ronds de ficelle de 1' Imaginaire et du Réel et du Symbolique, ben il est clair que, qu'ils font nœud. Qu'ils font nœud, c'est à savoir que ils ne se contentent pas de pouvoir isoler, déterminer un certain nombre de champs de coincement, d'endroits où si on met le doigt, on se pince. On se pince aussi dans un nœud. Seulement le nœud est d'une nature différente.

Alors, si vous vous souvenez bien — naturellement je n'en espère pas autant —, si vous vous souvenez bien, j'ai avancé la dernière fois cette remarque, cette remarque qui ne va pas de soi, qu'il suffit qu'il y ait une erreur quelque part dans le nœud à trois; supposez, par exemple, qu'au lieu de passer au-dessous, ici, ça passe au-dessus (Fig. 51). Ben, ça suffit à faire, bien sûr, ça va de soi parce que chacun sait qu'il n'y a pas de nœud à deux, il suffit donc qu'il y ait une erreur quelque part, pour que ceci, je pense que ça vous saute aux yeux, se réduise à un seul rond.

Ça ne va pas de soi, parce que si, par exemple, vous prenez le nœud à cinq, celui-là (Fig. 53), comme il y a un nœud à quatre qui est bien connu, qui s'appelle le *nœud de Listing* (Fig. 54), j'ai appelé celui-là comme ça, idée loufoque, le *nœud de Lacan* (Fig. 53). C'est en effet celui qui convient le mieux. Mais je vous dirai ça une autre fois. C'est en effet celui qui convient le mieux. Ouaih C'est absolument sublime; comme chaque fois qu'on dessine un nœud, on risque ce se tromper, tout à l'heure, tout à l'heure au moment où je dessinais ces choses pour vous les présenter, j'ai eu affaire à quelque chose d'analogue, qui a forcé Gloria à remettre ici une pièce. Et comme c'est quelque chose d'analogue, parce que, en dessinant comme ça, on se trompe.

Donc, ce nœud-là, si vous vous trompez en un de ces deux points, c'est la même chose que pour le nœud à trois le tout se libère. Il est manifeste ici que ça ne fait qu'un rond.

101

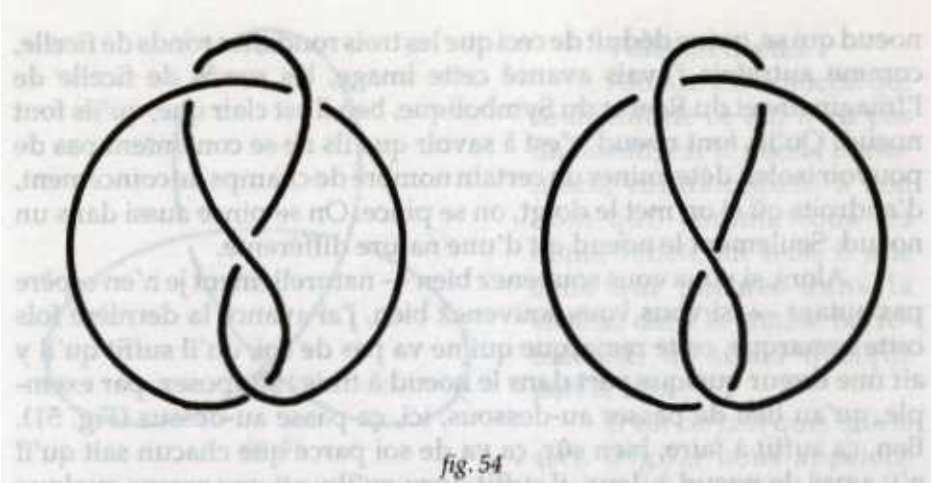


fig. 54

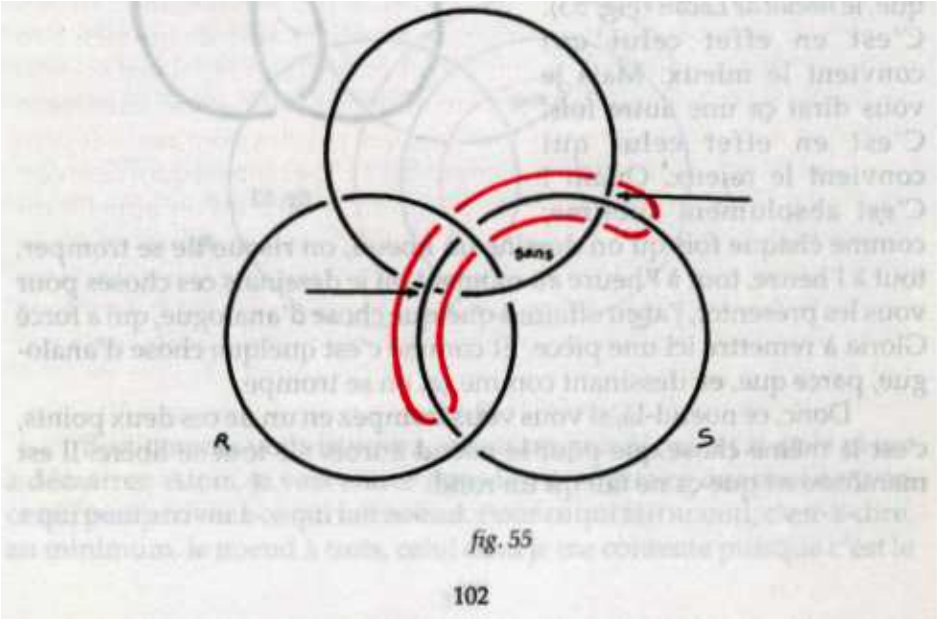


fig. 55

102

Si**,** par contre, vous vous trompez en un de ces trois points-la 1, 2, 3, vous pouvez constater que ça se maintient comme nœud, c'est-à-dire que ça reste un nœud à trois. Ceci pour vous dire que ça ne va pas de soi qu'en se trompant en un point d'un nœud, tout le nœud s'évapore, si je puis m'exprimer ainsi.

Bon, alors, ce que j'ai dit la dernière fois est ceci, faisant allusion au fait que le symptôme, ce que j'ai appelé cette année le sinthome, que le sinthome est ce qui, dans le borroméen, la chaîne borroméenne, est ce qui permet, dans cette chaîne borroméenne, si nous n'en faisons plus chaîne, c'est à savoir si, ici (Fig. 55), nous faisons ce que j'ai appelé une erreur. Ici et aussi ici.

102

C'est-à-dire du même coup si le Symbolique se libère, comme je l'ai autrefois bien marqué, nous avons un moyen de réparer ça, c'est de faire ce que, pour la première fois j'ai défini comme le sinthome. A savoir le quelque chose qui permet au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel, de continuer de tenir ensemble, quoique là aucun ne tient plus avec l'autre, ceci grâce à deux erreurs.
Je me suis permis de définir comme sinthome ce qui, non pas permet au nœud, au nœud à trois, de faire encore nœud à trois mais ce qu'il conserve dans une position telle qu'il- *ait l'air* de faire nœud à trois. Voilà ce que j'ai avancé tout doucement la dernière fois. Et, je vous le réévoque incidemment, j'ai pensé — faites-en ce que vous voudrez de ma pensée —, j'ai pensé que c'était là la clé de ce qui était arrivé à Joyce. Que Joyce a un symptôme qui part, qui part de ceci que son père était carent : radicalement carent, il ne parle que de ça.
J'ai centré la chose autour du nom, du nom propre. Et j'ai pensé que — faites-en ce que vous voulez de cette pensée — et j'ai pensé que c'est de se vouloir un nom que Joyce a fait la compensation de la carence paternelle. C'est tout au moins ce que j'ai dit. Parce que je pouvais pas dire mieux. J'essaierai d'articuler ça d'une façon plus précise. Mais il est clair que l'art de Joyce est quelque chose de, de tellement particulier, que le terme sinthome est bien ce qui lui, ce qui lui convient.

Il se trouve que, vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme un cas, un cas de folie assurément. Un cas de folie qui, qui a commencé par le sinthome : *paroles imposées.* C'est tout au moins ainsi que le patient articule lui-même ce quelque chose qui paraît tout ce qu'il y a de plus censé dans l'ordre, dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un *malade* va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit *normal,* ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite ? Que la parole est un placage. Que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment est-ce qu'il y en a qui vont jusqu'à le sentir? -
Il est certain que, que là-dessus, Joyce nous donne un petit soupçon. Je veux dire que je n'ai pas parlé la dernière fois de sa fille, Lucia, puisqu'il a donné à ses enfants des noms italiens, je n'ai pas parlé de la fille Lucia par, par un dessein de ne pas donner dans, dans ce qu'on peut
103

appeler la petite histoire. La fille Lucia vit encore. Elle est dans une maison de santé, en Angleterre. Elle est ce qu'on appelle, comme ça, couramment, une schizophrène.
Mais la chose m'a été, lors de ma dernière présentation de cas, rappelée, en ceci que le cas que je présentais avait subi une aggravation. Après avoir eu le sentiment, sentiment que je considère, quant à moi, comme censé, le sentiment de paroles qui lui étaient imposées, les choses se sont aggravées. Et qu'il a eu le sentiment, non seulement que des paroles lui étaient imposées, mais qu'il était affecté de ce qu'il appelait lui-même télépathie. Qui n'était pas ce qu'on appelle couramment de ce mot, à savoir d'être averti de choses qui arrivent aux autres, mais que par contre tout le monde était averti de ce qu'il se formulait lui-même, à part lui; à savoir ses réflexions les plus intimes, et tout à fait spécialement les réflexions qui lui venaient *en marge* des fameuses paroles imposées. Car il entendait quelque chose *: sale assassinat politique* par exemple. Ce qu'il faisait équivalent à *sale assistanat politique.* On voit bien que là le signifiant se réduit à ce qu'il est, à l'équivoque, à une torsion de voix. Mais à *sale assistanat* ou à *sale assassinat* dit politique, il se disait à lui-même, en réponse, quelque chose, à savoir quelque chose qui commençait par un *mais* et qui était sa réflexion à ce sujet; et ce qui le rendait tout à fait affolé, c'était la pensée que ce qui se faisait comme réflexion en plus, en plus de ce qu'il considérait comme des paroles qui lui étaient imposées, c'était cela qui était aussi connu de tous les autres. Il était donc, comme il s'exprime, *télépathe émetteur.* Autrement dit, il n'avait plus de secret. Et, cela-même, c'est cela qui lui a fait commettre une tentative d'en finir; la vie lui étant de ce fait, de ce fait de n'avoir plus de secret, de n'avoir plus rien de réservé, qui lui a fait commettre ce qu'on appelle une tentative de suicide, qui était aussi bien ce pourquoi il était là et ce pourquoi j'avais, en somme, à m'intéresser à lui.
Ce qui m'a, me pousse aujourd'hui à vous parler de la fille Lucia, est très exactement ceci, je m'en étais bien gardé la dernière fois, pour ne pas tomber dans la petite histoire, c'est que Joyce, Joyce qui a défendu farouchement sa fille, sa fille la schizophrène, ce qu'on appelle schizophrène, contre la prise des médecins, Joyce n'articulait qu'une chose, c'est que sa fille était une télépathe. Je veux dire que, dans les lettres qu'il écrit à son propos, il formule qu'elle est beaucoup plus intelligente que tout le monde, qu'elle l'informe, miraculeusement est le mot sous-entendu de tout ce qu'il arrive à un certain nombre de gens, que pour elle ces gens n'ont pas de secrets.
104

Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose de saisissant ? Non pas du tout que je pense que Lucia fût effectivement une télépathe, qu'elle sût ce qui arrivait à des gens dont elle n'avait pas de, sur lesquels elle n'avait pas plus d'informations qu'une autre. Mais que Joyce, lui, attribue cette vertu sur un certain nombre de signes, de déclarations que lui, il entendait d'une certaine façon, c'est bien le quelque chose où je vois que pour défendre, si on peut dire, sa fille, il lui attribue quelque chose qui est dans le prolongement de ce que j'appellerai momentanément son propre symptôme. C'est à savoir — il est difficile dans son cas de ne pas évoquer, de ne pas évoquer mon propre patient tel que chez lui ça avait commencé —, c'est à savoir qu'à l'endroit de la parole, on ne peut pas dire que quelque chose n'était pas à Joyce imposé. Je veux dire que dans le progrès en quelque sorte continu qu'a constitué son art, à savoir cette parole, parole qui vient à être écrite, de la briser, de la démantibuler, de faire qu'à la fin ce qui, à la lire, paraît un progrès continu — depuis l'effort qu'il faisait dans ses premiers essais critiques, puis ensuite, dans le *Portrait de l'Artiste,* et enfin dans *Ulysse* pour terminer par *Finnegan's Wake* —, il est difficile de ne pas voir qu'un certain rapport à la parole lui est de plus en plus imposé. Imposé au point qu'il finit par, par dissoudre le langage même, comme l'a noté fort bien Philippe Sollers, je vous ai dit ça au début de l'année, imposer au langage même une sorte de brisure, de décomposition qui fait que il n'y a plus d'identité phonatoire.

Sans doute y a-t-il là une réflexion au niveau de l'écriture. Je veux dire que c'est par l'intermédiaire de l'écriture que la parole se décompose en s'imposant. En s'imposant comme telle. A savoir dans une déformation dont reste ambigu de savoir si c'est de se libérer du parasite, du parasite parolier dont je parlais tout à l'heure, qu'il s'agit, ou au contraire de quelque chose qui se laisse envahir par les propriétés d'ordre essentiellement phonémiques de la parole, par la polyphonie de la parole.
Quoiqu'il en soit que Joyce articule à propos de Lucia, pour la défendre, qu'elle est une télépathe, me paraît — en raison de ce malade dont je considérais le cas la-dernière fois que j'ai fait ce qu'on appelle ma présentation à Ste Anne —, me paraît certainement indicatif. Indicatif de quelque chose dont je dirai que Joyce, que Joyce témoigne en ce point même (Fig. 56), qui est le point que j'ai désigné comme étant celui de la carence du père. Ce que je voudrais marquer, c'est que ce que j'appelle, ce que je désigne, que je supporte du sinthome qui est ici marqué d'un
105

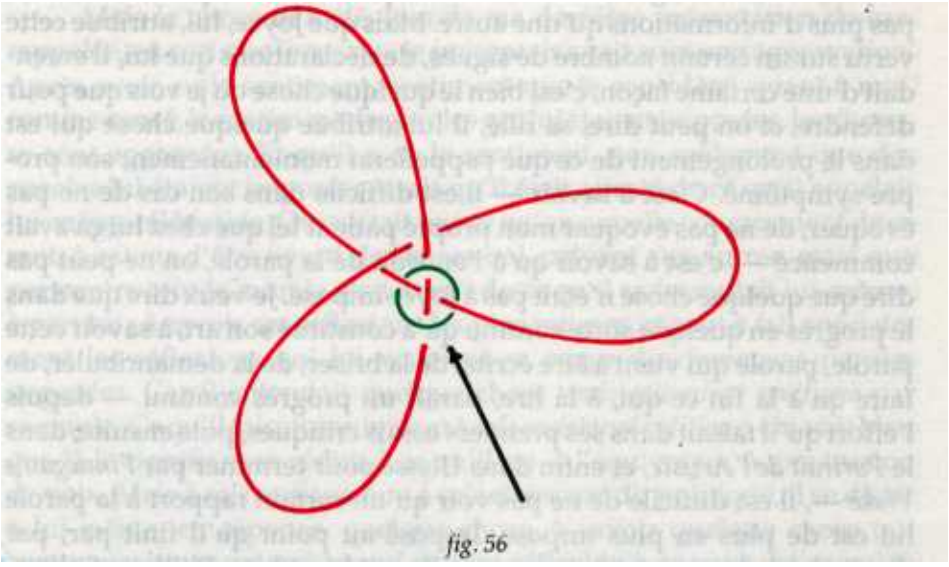


fig. 56

rond, d'un rond de ficelle, ce qui est censé, par moi, se produire à la place même où, disons, le tracé du nœud fait erreur.

Il nous est difficile de ne pas voir que le lapsus est ce sur quoi, en partie, se fonde la notion de l'Inconscient. Que le mot d'esprit en soit aussi, il n'est, il est à verser au même compte si je puis dire. Car, après tout, le mot d'esprit, il n'est pas impensable qu'il résulte d'un lapsus. C'est tout au moins ainsi que Freud lui-même l'articule, c'est à savoir que c'est un court-circuit; que, comme il l'avance, c'est une économie au regard d'un plaisir, d'une satisfaction. Que ce soit à la place où le nœud rate, où il y a une sorte de lapsus du nœud lui-même, est quelque chose qui est bien fait pour nous retenir, que je, moi-même, il m'arrive comme je l'ai montré ici, de rater à l'occasion, c'est bien ce qui, en quelque sorte, confirme, qu'un nœud ça se rate. Ça se rate, tout aussi bien que l'Inconscient est là pour nous montrer que c'est à partir, c'est à partir de sa consistance à lui, à l'Inconscient, qu'il y a des tas de ratés.

Mais, si ici se renouvelle la notion de faute, est-ce que la faute, ce dont la conscience fait le péché, est de l'ordre du lapsus ? L'équivoque du mot est aussi bien ce qui permet de, de le penser; de passer d'un sens à l'autre. Est-ce qu'il y a dans la faute, cette faute première dont Joyce nous fait tellement d'état, est-ce qu'il y a quelque chose de l'ordre du lapsus? Ceci, bien sûr, n'est pas sans évoquer tout un imbroglio. Mais nous en sommes là, nous sommes dans le nœud, et du même coup dans l'embrouille.

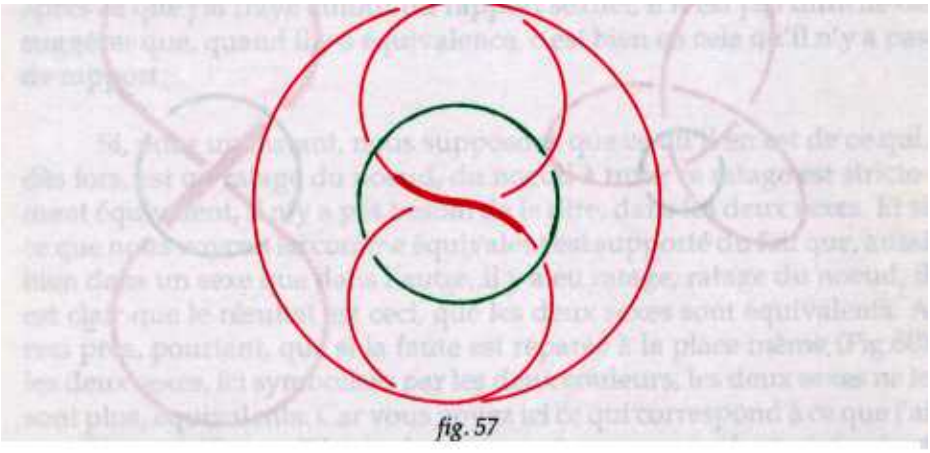


fig. 57

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à vouloir corriger le lapsus au point même où il se produit, qu'est-ce que ça 'veut dire qu'il se produise là ? Il y a équivoque puisque en deux autres points, nous avons la conséquence du lapsus qui s'est produit' ailleurs Le frappant est que, ailleurs, ça n'a pas les mêmes conséquences. C'est ce que j'illustre de la façon qu'ici (Fig. 57) j'ai essayé de dessiner.

Vous pouvez, si vous faites attention, vous pouvez voir d'une façon dont le nœud répond, vous pouvez voir que à réparer par un sinthome au point même où le lapsus s'est produit, vous n'obtenez pas le même nœud en mettant le sinthome à la place même où s'est produite la faute, ou bien en corrigeant de même par un sinthome la chose en les deux autres points. Car en corrigeant la chose, le lapsus, dans les deux autres points, ce qui est aussi concevable, puisque ce dont il s'agit, c'est de faire que quelque chose subsiste de la primitive structure du nœud à trois. Le quelque chose qui subsiste du fait de l'intervention du sinthome est différent quand ça se produit au point même du lapsus, est différent de ce qui se produit si, de la même façon, corrigée, dans les deux autres points du nœud à trois par un sinthome.

Chose frappante, il y a quelque chose de commun dans la façon dont se nouent, se nouent les choses, il y a quelque chose qui se marque à une certaine direction, à une certaine orientation, à une certaine, disons, dextrogyrie, de la compensation, mais il n'en reste pas moins clair qu'ici (Fig. 59), ce qui résulte de la compensation nouée, de la compensation par le sinthome, est différente de ce qui se produit ici et là. La nature de cette différence est ceci, c'est que entre ceci et ceci, à savoir le sinthome et la boucle qui se fait ici, si je puis dire, spontané
107

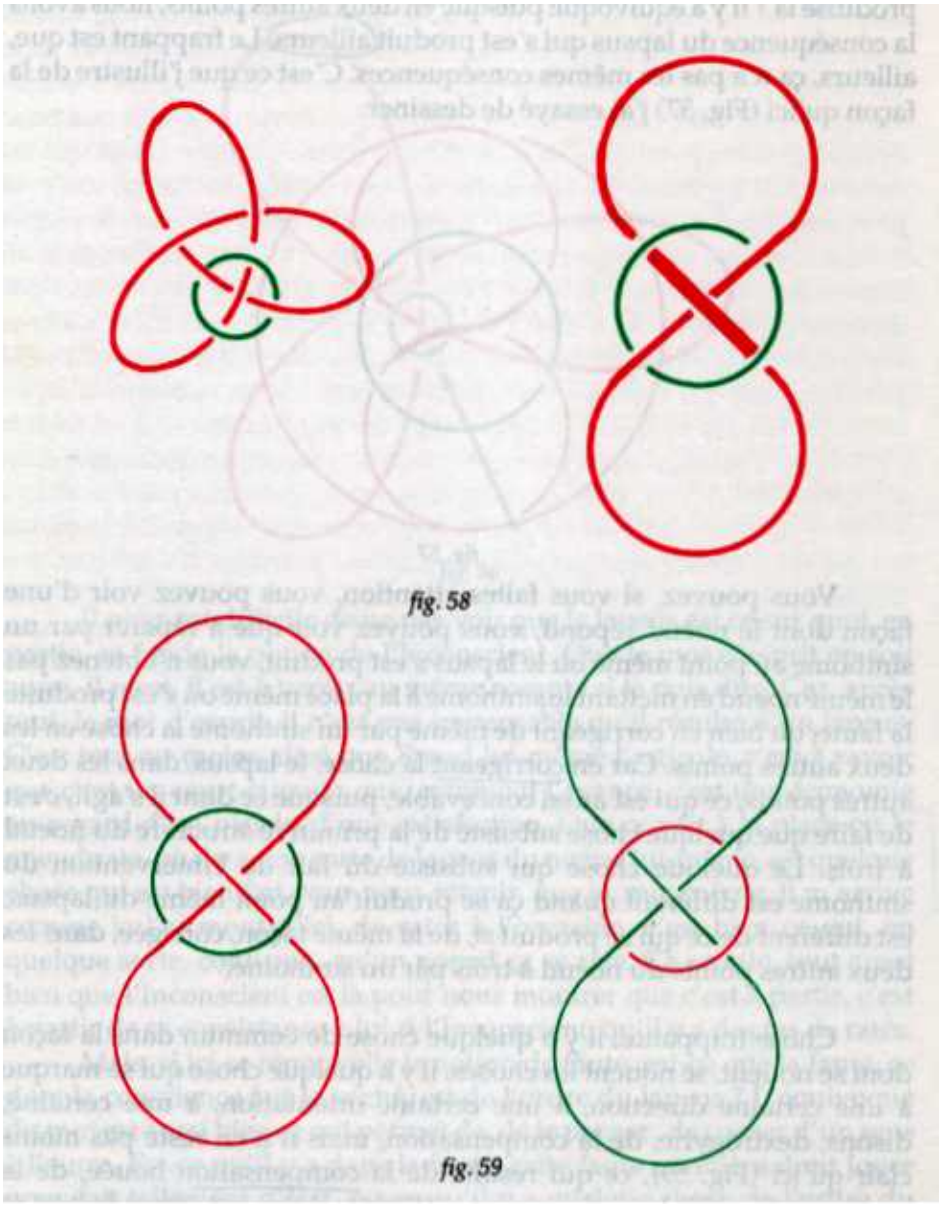


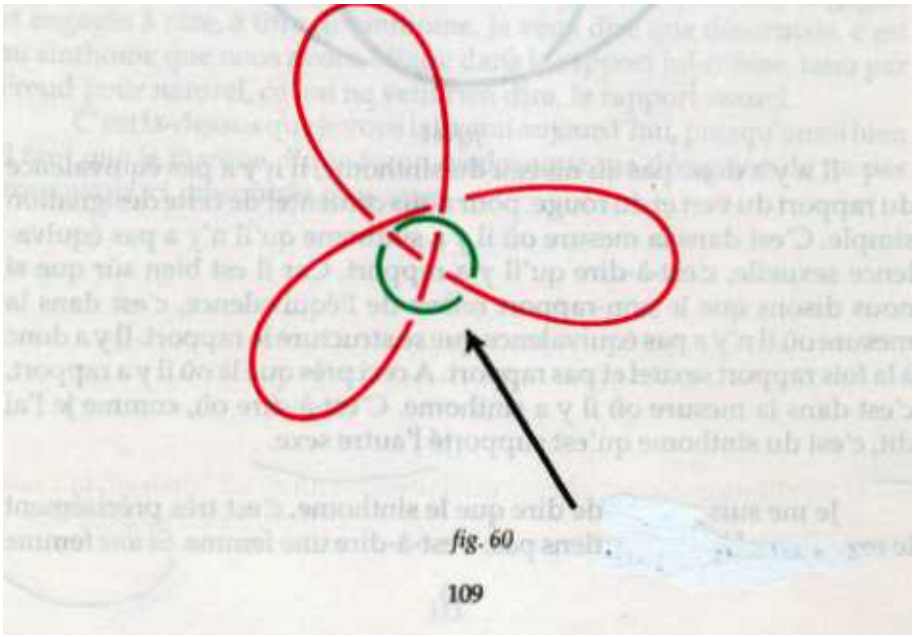
fig. 58

fig. 59

ment, est inversible de ceci à cela, à savoir le huit, disons, rouge et le rond vert, est strictement équivalent.

A l'inverse, vous n'avez qu'à prendre un nœud de huit, fait ainsi, vous obtiendrez très aisément l'autre forme. Il n'y a rien de plus simple.

108



C'est même imaginable. Il vous suffit de concevoir que vous tirez les choses de telle sorte, je parle sur le rouge, de sorte à faire que le rouge fasse ici un rond. Rien de plus facile que devoir, de sentir qu'il y a toutes les chances que ce qui est alors d'abord rond vert deviendra un huit vert. Et à l'usage, vous verrez que c'est un huit exactement de la même forme, de la même dextrogyrie. I ly a donc strictement équivalence et il n'est, après ce que j'ai frayé autour du rapport sexuel, il n'est pas difficile de suggérer que, quand il y a équivalence, c'est bien en cela qu'il n'y a pas de rapport.

Si, pour un instant, nous supposons que ce qu'il en est de ce qui, dès lors, est un ratage du nœud, du nœud à trois, ce ratage est strictement équivalent, il n'y a pas besoin de le dire, dans les deux sexes. Et si ce que nous voyons ici comme équivalent est supporté du fait que, aussi bien dans un sexe que dans l'autre, il y a eu ratage, ratage du nœud, il est clair que le résultat est ceci, que les deux sexes sont équivalents. A ceci près, pourtant, que si la faute est réparée à la place même (Fig.60) les deux sexes, ici symbolisés par les deux couleurs, les deux sexes ne le sont plus, équivalents. Car vous voyez ici ce qui correspond à ce que j'ai appelé tout à l'heure l'équivalence, ce qui y correspond est ceci qui est loin d'être équivalent. Si, ici, une couleur peut être remplacée par l'autre, inversement ici, vous voyez que le rond vert est, si je puis dire, interne à l'ensemble de ce qui est ici supporté par le double huit rouge et qui, ici, se retrouve dans le double huit vert.(Fig.59?)
109

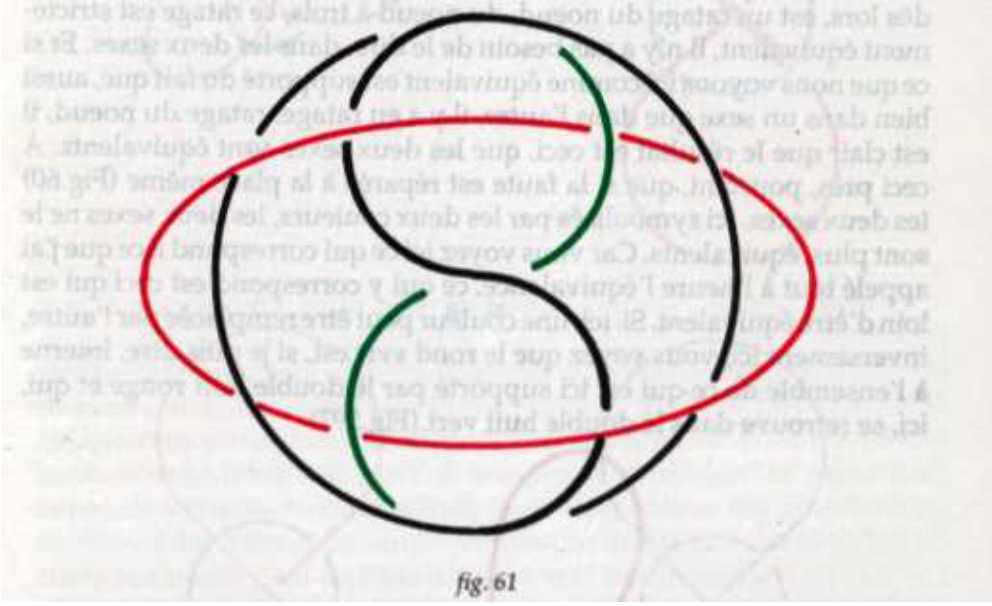


fig. 61

Ceux-là, et c'est intentionnellement que je l'ai inscrit de cette façon, c'est pour que vous les reconnaissiez comme tels, le vert, à ce double huit, est interne, ici, le rouge est externe (Fig.57). C'est même là-dessus que j'ai fait travailler notre cher Jacques-Alain Miller qui était à ma maison de campagne, en même temps que je cogitais ceci. Je lui ai, à juste titre, contrairement à ce que je lui ai dit, je lui ai avancé cette forme en le priant de découvrir l'équivalence qui aurait pu se produire. Mais il est clair que l'équivalence ne peut pas se produire comme il apparaît de ceci, c'est que le vert, au regard du double huit et du huit rouge, est quelque chose qui ne saurait franchir, si je puis dire, la bande externe de ce double huit rouge. (Fig.61?)

Il n'y a donc pas au niveau du sinthome, il n'y a pas équivalence du rapport du vert et du rouge, pour nous contenter de cette désignation simple. C'est dans la mesure où il y a sinthome qu'il n'y a pas équivalence sexuelle, c'est-à-dire qu'il y a rapport. Car il est bien sûr que si nous disons que le non-rapport relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se structure le rapport. Il y a donc à la fois rapport sexuel et pas rapport. A ceci près que là où il y a rapport, c'est dans la mesure où il y a sinthome. C'est-à-dire où, comme je l'ai dit, c'est du sinthome qu'est supporté l'autre sexe.

Je me suis permis de dire que le sinthome, c'est très précisément le sexe auquel je n'appartiens pas, c'est-à-dire une femme. Si *une* femme

110

est un sinthome pour tout homme, il est tout à fait clair qu'il y a besoin de trouver un autre nom pour ce qu'il en est de l'homme pour *une* femme; puisque justement le sinthome se caractérise de la non-équivalence. On peut dire que l'homme est pour *une* femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction, pire qu'un sinthome, vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient, un ravage même, mais, s'il n'y a pas d'équivalence, vous êtes forcés de spécifier ce qu'il en est du sinthome.
Il n'y a pas d'équivalence, c'est la seule chose, c'est le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle chez le parlêtre, chez l'être humain, le rapport sexuel. Est-ce que ce n'est

pas ce que nous démontre ce qu'on appelle, c'est un autre usage du terme, la clinique, c'est le cas de le dire, le lit ? Quand nous voyons les êtres au lit, c'est quand même là, pas seulement dans les lits d'hôpital, c'est tout de même là que nous pouvons nous faire une idée de ce qu'il en est de ce fameux rapport. Ce rapport se lie, c'est le cas de le dire, l-i-e, cette fois-ci, ce rapport se lie à quelque chose dont je ne saurais avancer, et c'est bien ce qui résulte, mon Dieu, de tout ce que j'entends sur un autre lit, sur le fameux divan où on m'en raconte à la longue, c'est que le lien, le lien étroit du sinthome, c'est ce quelque chose dont il s'agit de situer ce qu'il a à faire avec le Réel, avec le Réel de l'Inconscient, si tant est que l'Inconscient soit réel.

Comment savoir si l'Inconscient est réel ou imaginaire ? C'est bien là la question. Il participe d'une équivoque entre les deux, mais de quelque chose dans quoi, grâce à Freud, nous sommes dès lors engagés, et engagés à titre, à titre de sinthome. Je veux dire que désormais, c'est au sinthome que nous avons affaire dans le rapport lui-même, tenu par Freud pour naturel, ce qui ne veut rien dire, le rapport sexuel.
C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui, puisque aussi bien il faut que je marque d'une façon quelconque ma déception de ne pas vous avoir ici rencontrés plus rares.
111

SEMINAIRE 23
112

SEMINAIRE 23

VIII Leçon du 9 Mars 1976

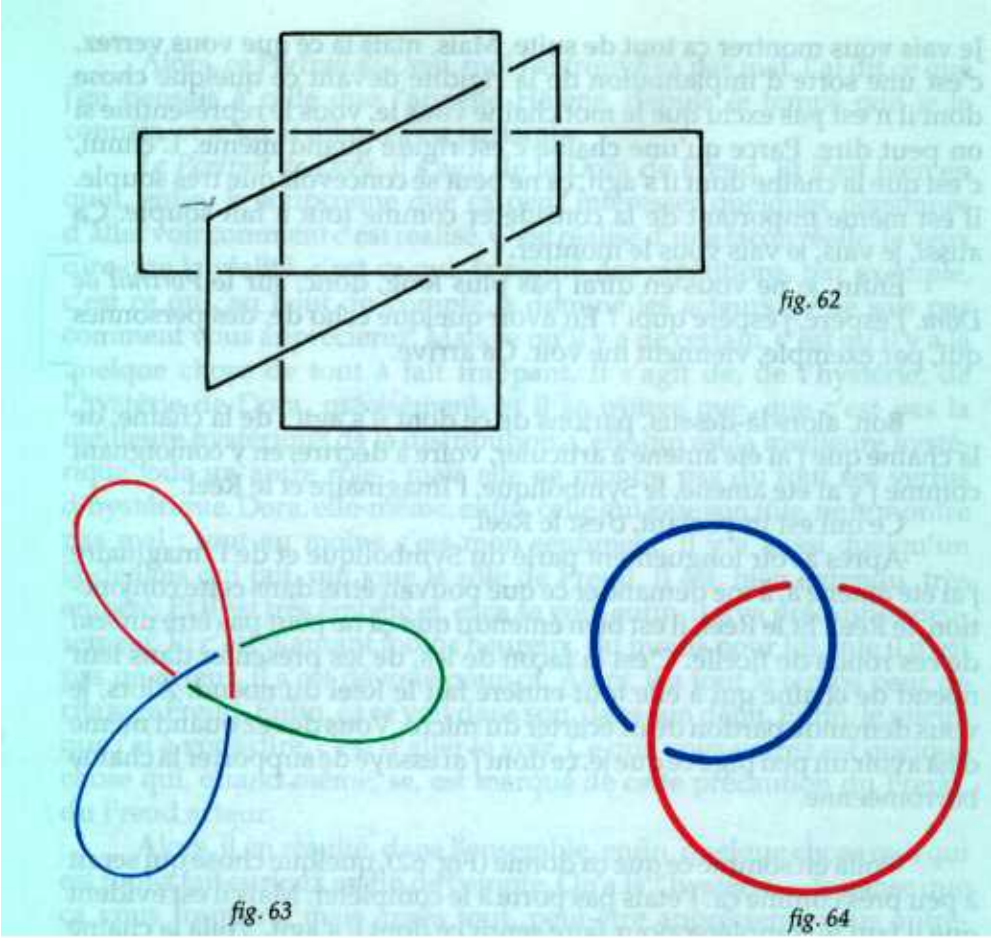
Bon. Ben me voilà, me voilà réduit à improviser. Non pas bien sûr que je n'aie pas travaillé depuis la dernière fois, abondamment. Mais comme je ne m'attendais pas forcément à parler puisque, en principe, c'est la grève, me voilà donc réduit à faire ce que quand même j'ai un peu préparé, et même beaucoup. Je vais aujourd'hui, j'espérais que vous seriez moins nombreux, comme d'habitude, je vais aujourd'hui vous montrer quelque chose. Ce n'est pas forcément ce que, ce que vous attendez. Ça n'est pas sans rapport. Mais, j'ai emporté, avant de partir, une chose à laquelle je désirais beaucoup penser parce que je l'avais promis à la personne qui n'est pas sans y être un peu intéressée, c'est ceci que je voudrais vous faire connaître, vous rappeler pour ceux qui le savent déjà, que il y a quelqu'un que j'aime beaucoup qui s'appelle Hélène Cixous. Ça s'écrit avec un C au début, ça se termine par un S, ça se prononce Cixous, à l'occasion.
Alors, ladite Hélène Cixous avait fait déjà, paraît-il — je l'avais, quant à moi, laissé un peu vague dans mon souvenir —, a fait déjà, paraît-il dans le numéro épuisé de *Littérature,* pour me la rappeler, je l'ignorais totalement, j'avais fait *Litturaterre,* dans ce numéro épuisé, ce qui ne vous rendra pas de, facile de le retrouver, sauf pour ceux qui l'ont déjà, elle avait fait une petite note sur Dora. Alors, depuis, elle en fait une pièce, *Le Portrait de Dora.* C'est le titre. Une pièce qui se joue au Petit Orsay. C'est-à-dire à une annexe du Grand Orsay. Chacun peut l'imaginer facilement. Le Grand Orsay étant occupé par Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud.
113

Alors, ce *Portrait de Dora,* moi j'ai trouvé ça pas mal. J'ai dit ce que j'en pensais à celle que j'appelle Hélène, depuis le temps que je la connais, et je lui ai dit que j'en parlerais.
Le Portrait de Dora, il s'agit de la Dora de Freud. Et c'est bien en quoi, enfin, je soupçonne que ça peut intéresser quelques personnes d'aller voir comment c'est réalisé. C'est réalisé d'une façon réelle. Je veux dire que la réalité, c'est ce qui, la réalité des répétitions, par exemple, c'est ce qui, au bout du compte, a dominé les acteurs. Je ne sais pas comment vous apprécierez. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a là quelque chose de tout à fait frappant. Il s'agit de, de l'hystérie, de l'hystérie de Dora, précisément, et il se trouve que, que c'est pas la meilleure hystérique de la distribution. Celle qui est la meilleure hystérique joue un autre rôle; mais elle ne montre pas du tout ses vertus d'hystérique. Dora, elle-même, enfin, celle qui joue son rôle, ne le montre pas mal; tout au moins c'est mon sentiment. Il y a aussi quelqu'un là-dedans qui fait, qui joue le rôle de Freud. Il est, bien entendu, très embêté. Et il est très embêté et, et ça se voit, enfin, il y va précautionneusement. Et c'est d'autant moins heureux, du moins pour lui, que il n'est pas un acteur, il s'est dévoué pour ça. Alors, il a tout le temps peur de charger Freud. Enfin, ça se voit dans son, dans son débit. Enfin, le mieux que j'ai à vous dire, c'est d'aller le voir. Ce que vous verrez est quelque chose qui, quand même, se, est marqué de cette précaution du Freud, du Freud acteur.
Alors, il en résulte, dans l'ensemble, enfin, quelque chose qui, qui est tout à fait curieux en fin de compte. On a là l'hystérie — je pense que ça vous frappera, mais après tout, peut-être apprécierez-vous autrement —, on a là l'hystérie que je pourrais dire *incomplète.* Je veux dire que l'hystérie, c'est toujours, enfin depuis Freud, c'est toujours deux. Et là, on la voit en quelque sorte réduite, cette hystérie, à un état que je pourrais appeler — et c'est pour ça d'ailleurs que, enfin, ça ne va pas aller mal avec ce que je vais vous expliquer —, à l'état en quelque sorte matériel. Il y manque cet élément qui s'est rajouté depuis quelque temps, et depuis avant Freud en fin de compte, à savoir comment elle doit être *comprise.* Ça fait quelque chose de très frappant et, et de très instructif. C'est une sorte d'hystérie rigide.
Vous allez voir, parce que je vais vous le montrer ce que veut dire en l'occasion le mot *rigidité.* Parce que je m'en vais vous parler d'une chaîne qui est ce que je me trouve avoir avancé devant votre attention, la chaîne, pour l'appeler comme ça, la chaîne borroméenne. Dont ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle nœud. Parce que ça glisse vers le nœud.
114

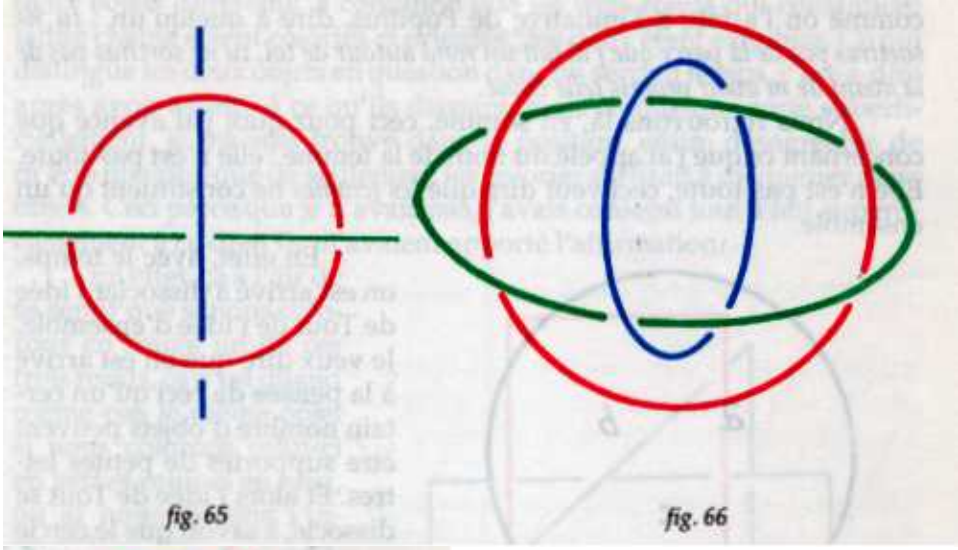
Je vais vous montrer ça tout de suite. Mais, mais là ce que vous verrez, c'est une sorte d'implantation de la rigidité devant ce quelque chose dont il n'est pas exclu que le mot chaîne vous le, vous le représentifie si on peut dire. Parce qu'une chaîne c'est rigide quand même. L'ennui, c'est que la chaîne dont il s'agit, ça ne peut se concevoir que très souple. Il est même important de la considérer comme tout à fait souple. Ça aussi, je vais, je vais vous le montrer.
Enfin, je ne vous en dirai pas plus long, donc, sur le *Portrait de Dora.* J'espère, j'espère quoi ? En avoir quelque écho de, des personnes qui, par exemple, viennent me voir. Ça arrive.

Bon, alors là-dessus, parlons de ce dont il s'agit: de la chaîne, de la chaîne que j'ai été amené à articuler, voire à décrire, en y conjoignant comme j'y ai été amené, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel.
Ce qui est important, c'est le Réel.
Après avoir longuement parlé du Symbolique et de l'Imaginaire j'ai été amené à, à me demander ce que pouvait être, dans cette conjonction, le Réel. Et le Réel, il est bien entendu que ça ne peut pas être un *seul* de ces ronds de ficelle. C'est la façon de les, de les présenter dans leur nœud de chaîne qui à elle tout entière fait le Réel du nœud. Alors, je vous demande pardon de m'écarter du micro. Vous devez quand même déjà avoir un peu pigé ce que je, ce dont j'ai essayé de supporter la chaîne borroméenne.

Voilà en somme ce que ça donne (Fig. 62), quelque chose qui serait à peu près comme ça. J'étais pas porté à le compléter. Mais il est évident que il faut le compléter pour faire sentir ce dont il s'agit. Voilà la chaîne typique.
Il est certain que le fait que je le dessine ainsi (Fig. 63), vous avez vu déjà comment ceci peut se transformer, pour un rien, en quelque chose qui a l'air de bien, de mieux mériter le nom de chaîne, c'est-à-dire de faire entre le bleu par exemple, et le rouge quelque chose — là on ne sait plus comment dire — qui fait chaîne ou qui fait nœud (Fig. 64).
Parce que c'est quand même ça qui ressemble le plus — j'ai inversé peu importe — qui ressemble le plus à ce qu'on met d'habitude, ce qu'on considère d'habitude comme une chaîne.115



Ce qui y a avantage, finalement, à le représenter comme cela (Fig. 65), à savoir à représenter les trois ronds d'une façon, en somme, qu'il faut appeler *projective.* C'est aussi bien ce qui vaut. Il n'en restera pas moins que, que ce qui sera ainsi présenté (fig. 66), ça sera, attention, ici, vous voyez bien que nous sommes forcés de mettre les trois ronds d'une façon qui respecte la disposition de ce que j'ai dessiné d'abord. Comme on le voit, l'avantage qui résulte de la façon dont je l'ai présenté ainsi, c'est que ça simule la sphère, comme je l'ai fait remarquer à Dali avec qui je me suis entretenu de ça je ne sais plus quand, la différence qu'il y a entre cette chaîne borroméenne et ce qu'on dessine toujours dans une sphère armillaire quand on la,~quand on essaie de la circulariser à trois niveaux, respectivement qu'on peut appeler transversal,



sagittal, horizontal, on n'a jamais vu représenter une sphère armillaire de la façon dont se présente ce nœud, ce nœud borroméen.

Alors, cette fausse sphère, cette fausse sphère que j'ai dessinée là tout à fait sur la droite, il y a une façon de la manipuler. De la manipuler en tant que prise au niveau de ce qui en constitue un huitième, ça consiste là, ceci, parce que cette sphère est supportée de cercles, il y a une façon de la retourner, de la retourner sur elle-même.
Une sphère, comme telle, c'est difficile de ne pas concevoir que c'est lié à l'idée de Tout. Il est un fait, c'est que le fait qu'on représente une sphère très volontiers par
un cercle lie l'idée de Tout, qui ne se supporte que de la sphère, lie l'idée de Tout au cercle. Mais, c'est une erreur. Et c'est une erreur parce que l'idée de Tout implique la fermeture. Si on peut retourner ce Tout, l'intérieur devient l'extérieur. Et c'est ce qui se produit à partir du moment où nous avons supporté de cercles la chaîne borroméenne, c'est que la chaîne borroméenne peut se retourner. Elle peut se retourner du

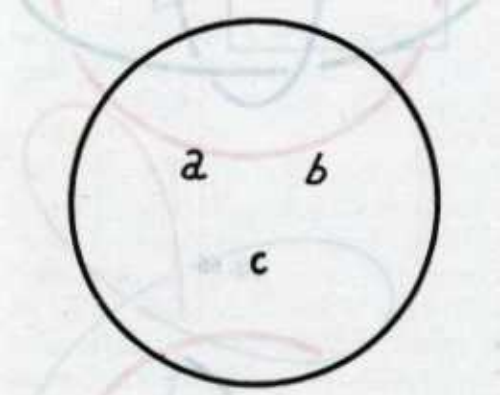


fig. 68

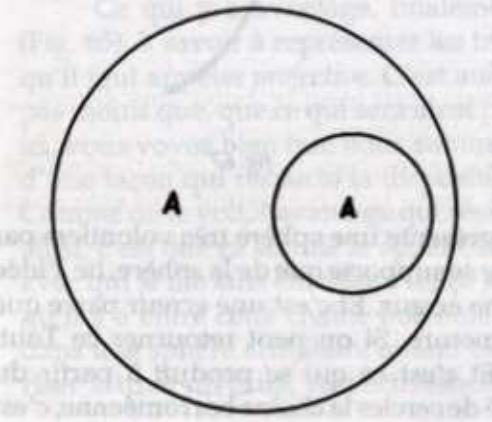


fig. 69

fait que le cercle, c'est pas du tout ce qu'on croit, ce qui symbolise l'idée de Tout, mais que dans un cercle il y a un trou. C'est dans la mesure où les êtres sont inertes, c'est-à-dire supportés par un corps, qu'on peut, comme on l'a fait, à l'initiative de Popilius, dire à quelqu'un : *tu ne sortiras pas de là parce que j'ai fait un rond autour de toi, tu ne sortiras pas de là avant de m'avoir promis telle chose.*

Nous retrouvons là, en somme, ceci pour quoi j'ai avancé que concernant ce que j'ai appelé du nom de la femme : elle n'est pas-toute. Elle n'est pas-toute, ceci veut dire que *les femmes* ne constituent qu'un ensemble.

En effet, avec le temps, on est arrivé à dissocier l'idée de Tout de l'idée d'ensemble. Je veux dire que on est arrivé à la pensée de ceci qu'un certain nombre d'objets peuvent être supportés de petites lettres. Et alors l'idée de Tout se dissocie, à savoir que le cercle censé, dans une représentation tout à fait fragile, les rassembler, le cercle est extérieur aux objets petit a, petit b, petit c, etc... (Fig. 68).

Spécifier que la femme n'est *pas-toute* implique une dissymétrie, une dissymétrie entre un objet qu'on pourra appeler grand A, et il s'agit de savoir ce que c'est, et un ensemble à un élément, les deux, s'il y a couple, étant réunis d'être contenus dans un cercle qui, de ce fait se trouve distinct (Fig. 69). Ce qu'on exprime d'habitude selon la forme suivante, ce sont des parenthèses dont on use et qu'on écrit ainsi {A {B}}. Il y a un élément d'une part et, d'autre part, un ensemble à un seul élément. Comme vous le voyez, j'ai fait un bafouillage.

Alors, il faut que je vous avoue ceci, c'est que après

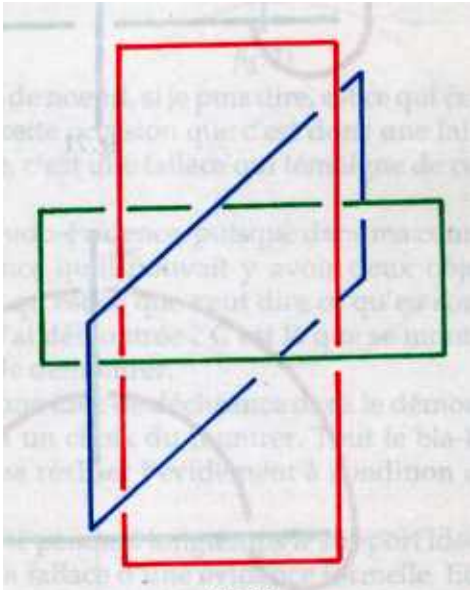


fig. 70

avoir assenti ce que Soury et Thomé m'avaient articulé, c'est à savoir, c'est à savoir qu'une chaîne borroméenne à trois se montre supporter deux objets différents, à condition que les trois ronds qui constituent ladite chaîne soient coloriés et orientés; les deux étant exigibles. Ce qui distingue les deux objets en question dans un second temps, c'est-à-dire après avoir assenti à ce qu'ils disaient, mais en quelque sorte superficiellement, je me suis trouvé dans la position, enfin, désagréable de m'être imaginé que de seulement les colorier suffisait à distinguer deux objets. Ceci parce que je n'avais pas, j'avais consenti tout à fait superficiellement à ce dont ils m'avaient apporté l'affirmation.

En effet, ça a l'air de se sentir que si nous colorons en rouge un de ces trois ronds, ça n'est quand même pas le même objet si nous colorons celui-ci en vert et celui-ci en bleu, ou si nous faisons l'inverse (Fig. 70).

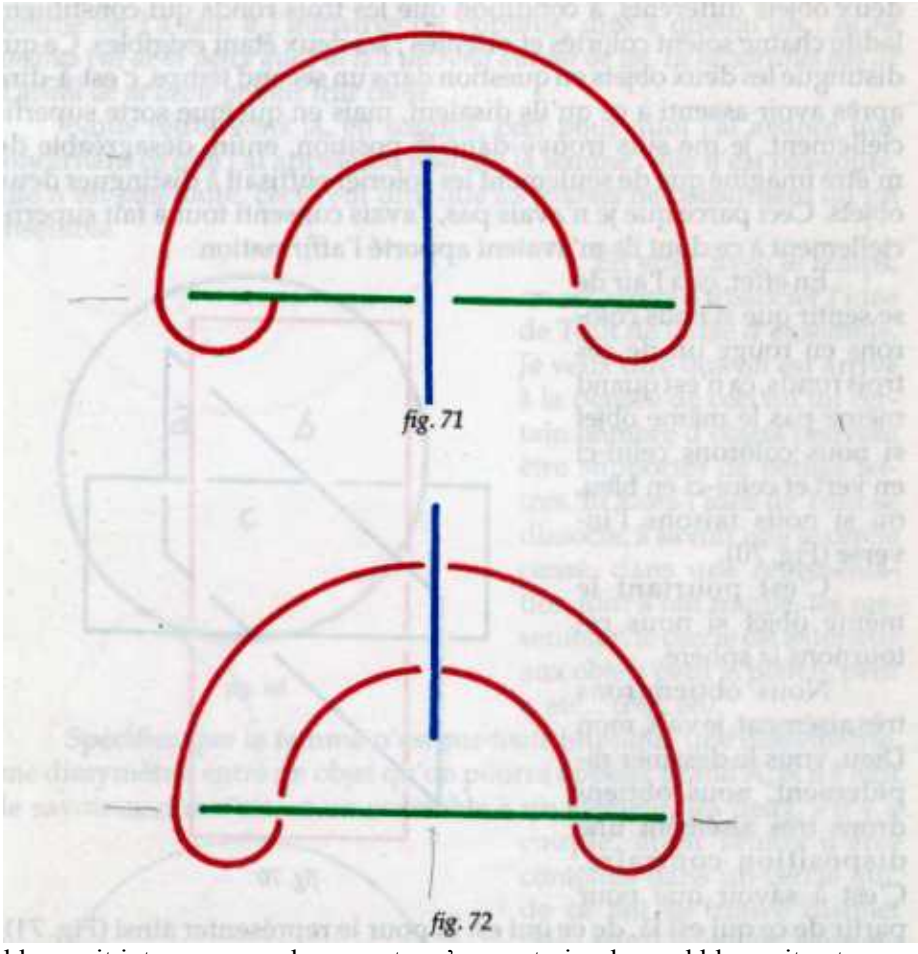
C'est pourtant le même objet si nous retournons la sphère.

Nous obtiendrons très aisément, je vais, mon Dieu, vous le dessiner rapidement, nous obtiendrons très aisément une disposition contraire. C'est à savoir que pour partir de ce qui est là, de ce qui est là pour le représenter ainsi (Fig. 71), où, une fois de plus, il se retourne de la façon suivante.

Il est en effet, si nous ne considérons pas ceci comme rigide, tout à fait plausible de faire du rond rouge la présentation suivante si ici comme il est également plus que plausible, nous faisons glisser l'anneau de façon à l'amener là où il est tout à fait évident qu'il peut être, vous obtenez la transformation suivante (Fig. 72).

Et à partir de la transformation suivante, il est tout ce qu'il y a de plausible, de faire glisser ce rond d'une façon telle que ce qu'il s'agissait d'obtenir, à savoir que le rond vert soit interne, au lieu que ce soit le rond

119



bleu, soit interne au rond rouge et, qu'au contraire, le rond bleu soit externe ceci peut être obtenu (Fig. 73).

Les choses, je peux après tout le dire, ne sont pas si aisées ~ démontrer. La preuve c'est que ce qui est immédiat à simplement penser que les trois ronds peuvent être retournés les uns par rapport aux autres, ce qui est immédiat et est obtenu par la manipulation, ne l'est pas, obtenu, si aisément que ça.; la preuve c'est que lesdits Soury et Thomé, enfin, qui me représentaient à très juste titre cette manipulation, ne l'ont faite qu'en s'embrouillant un peu. J'ai essayé de vous représenter, là, comment cette transformation effectivement peut être dite s'opérer. Bon.

120

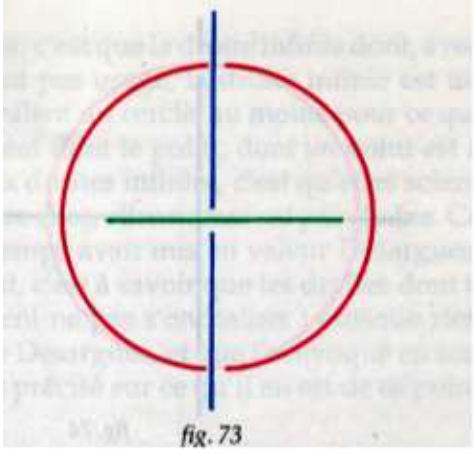
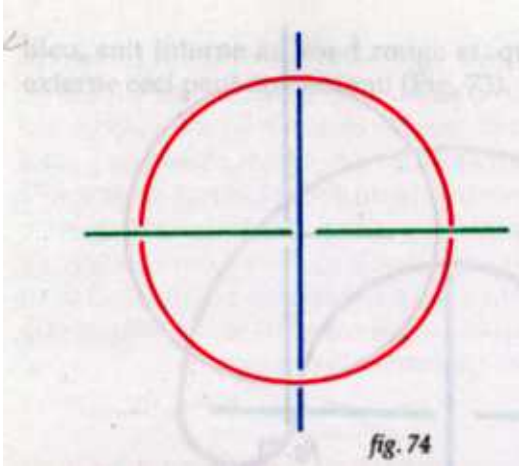
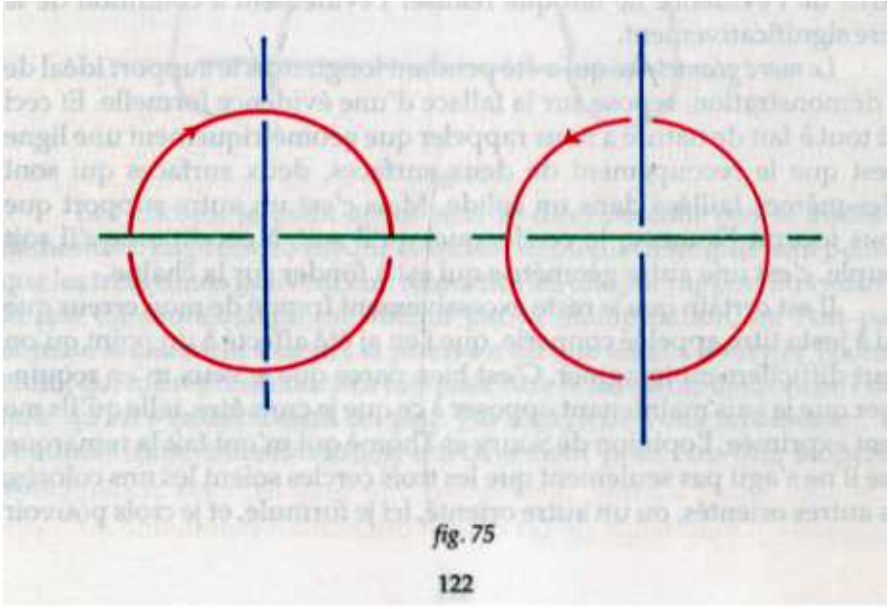


fig. 73

Qu'est-ce qui, en somme, nous arrête ? Nous arrête dans l'immédiateté qui est une autre sorte d'évidence, si je puis dire, cette évidence que, concernant le Réel, je fais avec un joke que je supporte de l'évidement. Ce qui résiste à cette évidence-évidement, c'est l'apparence nodale que produit ce que j'appellerai le *chaî- nœud,* en équivoquant sur chaîne et sur nœud. Cette
apparence nodale, cette forme de nœud, si je puis dire, est ce qui fait du Réel l'assurance. Et je dirai à cette occasion que c'est donc une fallace, puisque j'ai parlé d'apparence, c'est une fallace qui témoigne de ce qui est le Réel.
Il y a différence de la pseudo-évidence, puisque dans ma connerie j'ai tenu d'abord pour évidence qu'il pouvait y avoir deux objets à seulement colorier les cercles, qu'est-ce que veut dire ce qu'en somme cette série d'artifices, je vous l'ai démontrée ? C'est là que se montre la différence entre le montrer et le démontrer.
Il y a, en quelque sorte, une idée de déchéance dans le démontrer par rapport au montrer. Il y a un choix du montrer. Tout le bla-bla à partir de l'évidence ne fait que réaliser l'évidement à condition de le faire significativement.
Le more géometrico qui a été pendant longtemps le support idéal de la démonstration, repose sur la fallace d'une évidence formelle. Et ceci est tout à fait de nature à nous rappeler que géométriquement une ligne n'est que le recoupement de deux surfaces, deux surfaces qui sont elles-mêmes taillées dans un solide. Mais c'est un autre support que nous fournit l'anneau, le cercle, quel qu'il soit, à condition qu'il soit souple, c'est une autre géométrie qui est à fonder sur la chaîne.
Il est certain que je reste excessivement frappé de mon erreur que j'ai à juste titre appelée connerie, que j'en ai été affecté à un point qu'on peut difficilement imaginer. C'est bien parce que je veux m'en requinquer que je vais maintenant opposer à ce que je crois être, telle qu'ils me l'ont exprimée, l'opinion de Soury et Thomé qui m'ont fait la remarque que il ne s'agit pas seulement que les trois cercles soient les uns colorés, les autres orientés, ou un autre orienté, ici je formule, et je crois pouvoir





le démontrer, au sens ou démontrer est encore proche du montrer, ce dont il s'agit.
Soury et Thomé ont procédé par une exhaustion combinatoire de trois coloriages et de trois orientations colloquées sur chacun des cercles; ils ont cru devoir procéder à cette exhaustion pour démontrer qu'il y a deux chaînes borroméennes différentes. Je crois pouvoir ici m'opposer. M'opposer en ceci que ressort de la façon, de la façon dont je représente cette chaîne, de la façon dont je représente la chaîne borroméenne (Fig. 74), pour maintenir les mêmes couleurs qui sont celles dont je me suis servi, voici comment je représente, voici comment je représente habituellement ce que vous aviez vu là. Je le représente en ceci différemment de ce que j'y fais jouer deux droites infinies. Là, l'usage de ces deux droites infinies comme opposées au cercle qui les conjoint, suffit à nous permettre de démontrer qu'il y a deux objets différents dans la chaîne; qu'il y a deux objets différents dans la chaîne à cette condition qu'un couple soit colorié et le troisième orienté (Fig. 75).
122

SEMINAIRE 23

Si j'ai parlé de droites infinies, c'est que la droite infinie dont, avec prudence, Soury et Thomé ne font pas usage, la droite infinie est un équivalent du cercle. Est un équivalent du cercle, au moins pour ce qui est de la chaîne. C'est un équivalent dont le point, dont *un* point est à l'infini. Ce qui est exigible de deux droites infinies, c'est qu'elles soient concentriques. Je veux dire qu'entre elles, elles ne fassent pas chaîne. Ce qui est le point que depuis longtemps avait mis en valeur Desargues, mais sans préciser ce dernier point, c'est à savoir que les droites dont il s'agit, droites dites infinies, doivent ne pas s'enchaîner; puisque rien n'est précisé dans ce qu'a formulé Desargues, et que j'ai évoqué en son temps à mon séminaire, rien n'est précisé sur ce qu'il en est de ce point dit à l'infini.

Nous voyons alors le fait suivant: orientons le rond dont nous disons qu il n'a pas besoin d'être d'une couleur. C'est évidemment déjà l'isoler. Et à titre de ceci qu'il n'est pas dit d'être d'une couleur, c'est faire déjà quelque chose de différent. Néanmoins, il n'est pas indifférent de dire que les trois doivent être orientés. Si vous procédez à partir de cette orientation, cette orientation qui, de là où nous la voyons, est dextrogyre. Il ne faut pas croire qu'une orientation, ce soit quelque chose qui se maintienne en tous cas. La preuve, la preuve est facile à donner. C'est à savoir qu'à retourner, et retourner impliquera l'inversion des droites infinies, à retourner le rond, le rond rouge aura, à partir du retournement, une orientation exactement inverse. J'ai dit que un seul suffit à être orienté. Ceci est d'autant plus concevable qu'à faire les droites infinies, à partir de quoi donnerions-nous orientation aux dites droites?

Le second objet est tout à fait possible à mettre en évidence à partir de ceci que j'ai, qui était au principe de mon illusion sur le coloriage à partir de ceci (Fig. 76), qu'à prendre le premier, en inversant les couleurs, à prendre le premier de ce que j'ai dessiné là, à savoir en mettant ici la couleur verte et ici la couleur bleue, on obtient un objet incontestablement différent. A condition de laisser l'orientation de celui-ci qui est orienté, de la laisser la même. Pourquoi en effet changerais-je l'orientation? L'orientation n'a pas de raison d'être changée si j'ai changé le couple des couleurs. Comment reconnaîtrais-je la non-identité, la non-identité de l'objet total, si je change l'orientation ? Et même si vous le retournez, vous vous apercevrez que cet objet est bel et bien différent, car ce qu'il s'agit de comparer, c'est l'objet constitué par ceci, à savoir en le faisant tourner par ici (Fig. 76a), le comparer avec cet objet qui est là (Fig. 76b) et, en somme, nous apercevoir que, ici, c'est l'orientation, l'orientation maintenue de cet objet, l'orientation maintenue qui s'oppose

123

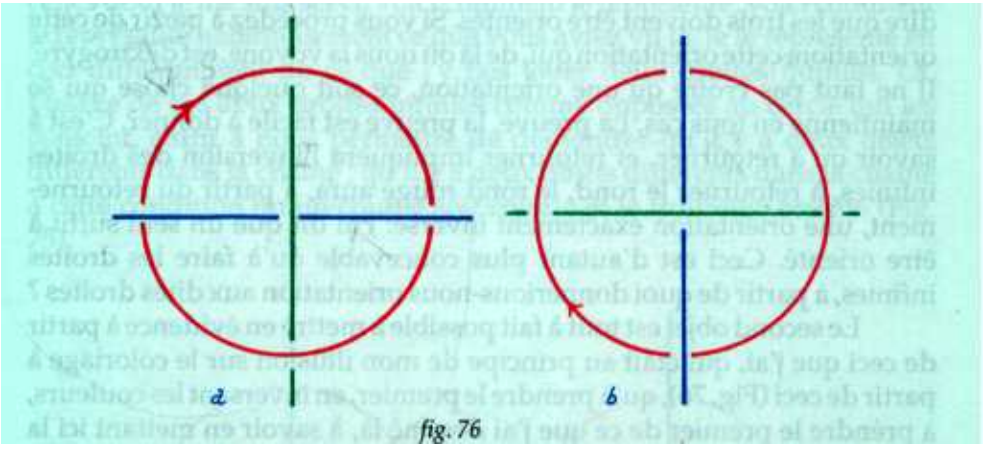
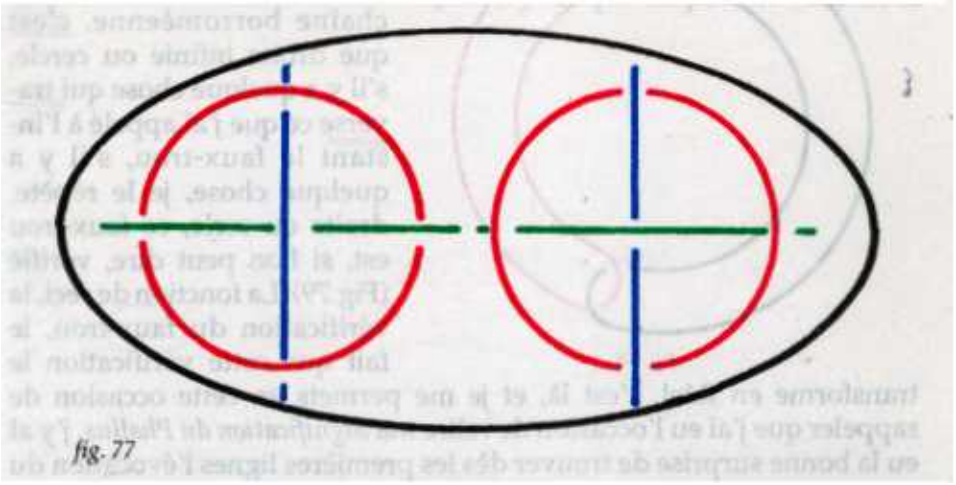


fig. 76

qui différencie ce triple de ce en quoi il peut être dit avoir la même présentation.
Ceci nous permet de distinguer la différence de ce que j'ai appelé tout à l'heure le Réel comme marqué de fallace, de ce qu'il en est du vrai. N'est vrai que ce qui a un sens.

Quelle est la relation du Réel au vrai?
Le vrai sur le Réel, si je puis m'exprimer ainsi, c'est que le Réel, le Réel du couple ici n'a aucun sens. Ceci joue sur l'équivoque du mot sens. Quel est le rapport du sens à ce qui, ici, s'écrit comme orientation ? On peut poser la question, et on peut suggérer une réponse, c'est à savoir que c'est le temps. L'important est ceci, c'est que nous faisons jouer dans l'occasion un couple dit colorié, et que ceci n'a aucun sens. L'apparence de la couleur est-elle, est-elle de la vision, au sens où je l'ai distinguée, ou du regard ? Est-ce le regard ou la vision qui distingue la couleur ? C'est une question que pour aujourd'hui je laisserai en suspens.
La notion de couple, de couple colorié, est là pour suggérer que dans le sexe, il n'y a rien de plus que, je dirais l'être de la couleur. Ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir *femme couleur d'homme,* dirais-je, ou *homme couleur de femme.* Les sexes en l'occasion, si nous supportons du rond rouge ce qu'il en est du Symbolique, les sexes en l'occasion sont opposés comme l'Imaginaire et le Réel, comme l'Idée et l'impossible pour reprendre mes termes.
Mais est-il bien sûr que toujours ce soit le Réel qui soit en cause? J'ai avancé que dans le cas de Joyce, c'est l'idée et le sinthome, plutôt, comme je l'appelle. D'où l'éclairage qui en résulte de ce qu'est une femme : *pas-toute* ici, de n'être pas saisie, de rester à Joyce, nommément,



étrangère, de n'avoir pas de sens pour lui. Une femme, au reste, a-t-elle jamais un sens pour l'homme?

L'homme est porteur de l'idée de signifiant. Et l'idée de signifiant se supporte dans lalangue de la syntaxe, essentiellement. Il n'en reste pas moins que si quelque chose, dans l'Histoire, peut être supposé, c'est que c'est l'ensemble des femmes qui, devant une langue, qui se décompose, le latin dans l'occasion, puisque c'est de cela qu'il s'agissait à l'origine de nos langues, — que c'est l'ensemble des femmes qui engendre ce que j'ai appelé lalangue.
C'est ce dire interrogé sur ce qu'il en est de lalangue, sur ce qui a pu guider, guider un sexe sur les deux, vers ce que j'appellerai cette prothèse de l'équivoque. Car ce qui caractérise lalangue parmi toutes, ce sont les équivoques qui y sont possibles. C'est ce que j'ai illustré de l'équivoque de deux -d-e-u-x- avec d'eux, d apostrophe, e-u-x-. Un ensemble de femmes a engendré dans chaque cas lalangue.

Là-dessus, je veux quand même vous indiquer quelque chose. C'est que nous avons parlé de bien des choses aujourd'hui, sauf de ce qui fait le propre de la chaîne borroméenne. La chaîne borroméenne n'aurait pas lieu s'il n'y avait pas ceci que je dessine (Fig. 78), et que, comme d'habitude, je dessine mal parce que c'est comme ça que ça doit être dessiné, qui en est le propre et qui est ce que j'appellerai le *faux-trou.*
Dans un cercle, ai-je souligné tout à l'heure, il y a un trou. Qu'on puisse avec un cercle en y adjoignant un autre, faire ce trou qui consiste dans ce qui passe là, au milieu et qui n'est ni le trou de l'un, ni le trou de l'autre, c'est ça que j'appelle le *faux-trou.*

125

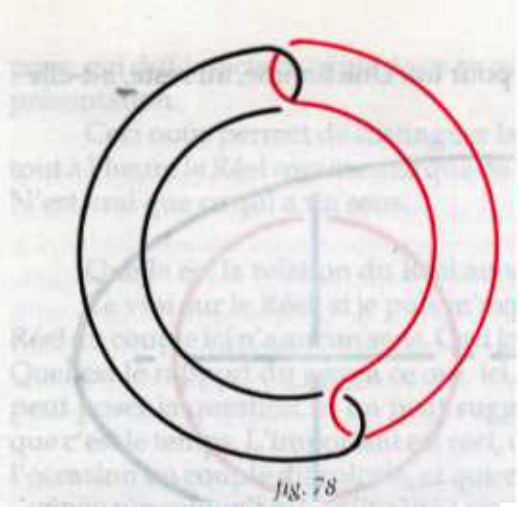


fig. 78

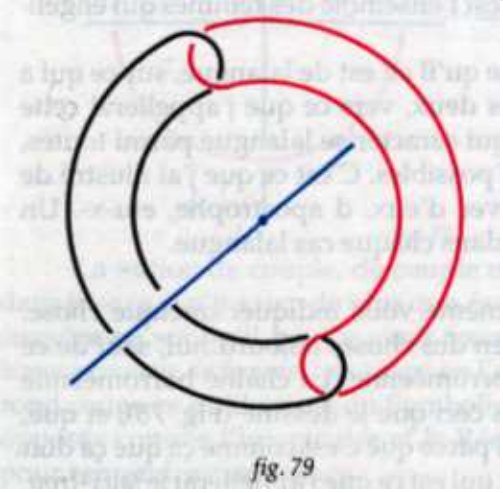


fig. 79

Mais il y a ceci sur quoi repose toute l'essence de la chaîne borroméenne, c'est que droite infinie ou cercle, s'il y a quelque chose qui traverse ce que j'ai appelé à l'instant le faux-trou, s'il y a quelque chose, je le répète, droite ou cercle, ce faux-trou est, si l'on peut dire, vérifié (Fig.79). La fonction de ceci, la vérification du faux-trou, le fait que cette vérification le
transforme en Réel, c'est là, et je me permets en cette occasion de rappeler que j'ai eu l'occasion de relire ma *Signification du Phallus,* j'y ai eu la bonne surprise de trouver dès les premières lignes l'évocation du nœud, ceci à une date où j'étais bien loin d'avoir, de m'être intéressé à ce qu'on appelle le nœud borroméen. Les premières lignes de la *Signification du Phallus* indiquent le nœud comme étant ce qui est du ressort en l'occasion, c'est ce phallus qui a ce rôle de vérifier, du faux-trou, qu'il est Réel.

C'est en tant que le 5m-thome fait un faux-trou avec le Symbolique, qu'il y a une praxis quelconque. C'est-à-dire quelque chose qui relève du dire de ce que j'appellerai aussi bien à l'occasion l'art-dire, voire, pour glisser vers l'ardeur.
Joyce, pour terminer, se savait pas qu'il faisait le sinthome. Je veux dire qu'il le simulait. Il en était inconscient. Et c'est de ce fait
qu'il est un pur artificier, qu'il est un homme de savoir-faire. C'est-à-dire
ce qu'on appelle aussi bien un artiste.
Le seul réel qui vérifie quoi que ce soit c'est le phallus, en tant que j'ai dit tout à l'heure de quoi le phallus est le support; à savoir de ce que

SEMINAIRE 23
126

SEMINAIRE 23
je souligne dans cet article, à savoir de la fonction du signifiant en tant qu'elle crée tout signifié. Encore faut-il, ajouterai-je, pour le reprendre la prochaine fois, encore faut-il qu'il n'y ait que lui pour le vérifier, ce Réel.
127

SEMINAIRE 23
128

IX, Leçon du 16 Mars 1976

Ça, c'est le dernier truc que m'ont donné Soury et Thomé. C'est un nœud borroméen de mon espèce, fait de deux droites infinies et de quelque chose de circulaire (Fig. 80).

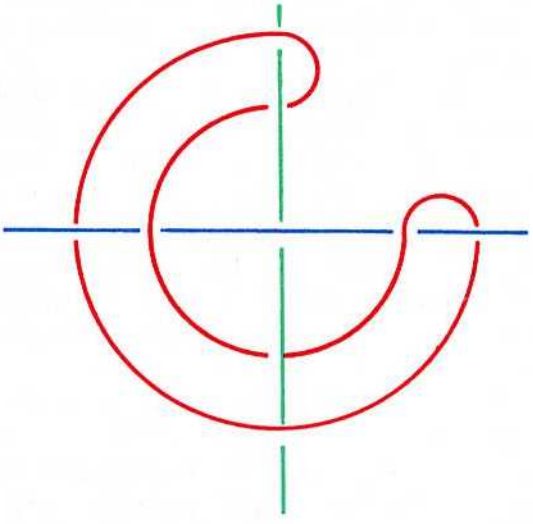


fig. 80

-129-

Alors, la seule excuse, parce qu'à la vérité, j'ai besoin d'excuses. J'ai besoin d'excuses au moins à mes yeux. La seule excuse que j'ai de vous dire quelque chose aujourd'hui, c'est que ça va être sensé. Moyennant quoi je ne réaliserai pas ce que je voudrais - et vous allez voir que j'éclairerai ça, enfin - ce que je voudrais, c'est vous donner un bout, ça peut pas s'appeler autrement, un bout de Réel.
J'en suis réduit à me dire que y a du sensé qui peut servir, provisoirement; mais ce provisoire est fragile. Je veux dire que je ne suis pas sûr de combien de temps ça pourra servir.
Voilà.
J'ai, je me suis beaucoup préoccupé de Joyce tous ces temps-ci, je vais vous dire ce que, en quoi Joyce, si on peut dire, est stimulant. C'est qu'il suggère, il suggère mais ce n'est qu'une suggestion, il suggère une façon aisée de le présenter. Moyennant quoi, et c'est bien là sa valeur, son poids, moyennant quoi tout le monde s'y casse les dents. Même mon ami Jacques Aubert qui est là au premier rang et devant qui je me sens indigne. J'ai dit que s'il s'y cassait les dents lui-même, parce que, parce que Jacques Aubert n'arrive pas, pas plus que n'importe qui, d'ailleurs, pas plus qu'un nommé Adams qui a fait des tours de force dans ce genre, n'arrive pas à cette façon aisée de le présenter. Je vais peut-être, tout à l'heure, vous, vous indiquer moi-même, non pas vous suggérer, vous indiquer à quoi ça tient.
Bien sûr moi aussi j'ai, j'ai rêvé, et c'est à prendre au sens littéral, de cette façon aisée de le présenter. J'en ai rêvé cette nuit. Vous, évidemment, évidemment comme on dit, vous, évidemment, étiez mon public, mais j'étais pas, j'étais pas acteur. J'étais même pas acteur du tout. Ce dont je vous faisais part était la façon dont je, pas-acteur-du-tout, scribouilleur, j'appellerais plutôt ça, dont je jugeais les personnages autres que le mien. En quoi, évidemment, je sortais du mien, ou plutôt, je n'avais pas de rôle. C'était quelque chose dans le genre d'un, d'un psychodrame; ce qui est une interprétation.
Que Joyce m'ai fait rêver de, de fonctionner comme ça doit avoir une valeur; une valeur plus facile à extraire d'ailleurs. Puisque, comme je l'ai dit, il suggère ça à n'importe qui. Qu'il doit y avoir un Joyce maniable. Il suggère ça du fait qu'il y a la psychanalyse. Et c'est bien sur cette piste qu'un tas de gens se précipitent. Mais ce n'est pas parce que je suis psychanalyste et, du même coup, trop intéressé, qu'il faut que je me refuse à l'envisager sous ce jour. Il y a là, quand même, quelque chose d'objectif.
130

Joyce est un a-Freud, je dirai; avec le, le jeu de mot sur affreux. Il est un a-Joyce.
Tout objet, tel, tout objet sauf l'objet dit par moi petit a, qui est un absolu, tout objet tient à une relation. L'ennuyeux est qu'il y ait le langage, et que les relations s'y expriment, dans le langage, avec des épithètes. Les épithètes, cela pousse au oui ou non. Un nommé Charles Sanders Peirce a construit là-dessus sa logique à lui qui, du fait de l'accent qu'il met sur la relation, l'amène à faire une logique trinitaire. C'est tout à fait la même voie que je suis. A ceci près que j'appelle les choses dont il s'agit par leur nom: Symbolique, Imaginaire et Réel, dans le bon ordre. Car, pousser au oui ou non, c'est pousser au couple. Parce qu'il y a un rapport entre langage et sexe. Un rapport certes pas encore tout à fait précisé, mais que j'ai, si l'on peut dire, entamé. Vous voyez ça, hein! En employant le mot entamé, je me rends compte que je fais une métaphore. Et qu'est-ce qu'elle veut dire, cette métaphore ? La métaphore, je peux en parler au sens général. Mais ce qu'elle veut dire, celle-là, ben, je vous laisse le soin de le découvrir.
La métaphore n'indique que ça : le rapport sexuel. A ceci près qu'elle prouve de fait, du fait qu'elle existe, que le rapport sexuel c'est prendre une vessie pour une lanterne. C'est-à-dire ce qu'on peut dire de mieux pour exprimer une confusion: une vessie peut faire une lanterne, à condition de mettre du feu à l'intérieur, mais tant qu'il n'y a pas de feu, ce n'est pas une lanterne.
D'où vient le feu ? Le feu, c'est le Réel. Ça met le feu à tout, le Réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du Réel. Le Réel en est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu. On y est arrivé, quand même à ça. Pas de limite à ce qu'on peut imaginer comme, comme haute température. Pas de limite imaginable pour l'instant. La seule chose qu'y ait de Réel, c'est la limite du bas. C'est ça que j'appelle quelque chose d'orientable. C'est pourquoi le Réel l'est.
Il y a une orientation, mais cette orientation n'est pas un sens. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que je reprends ce que j'ai dit la dernière fois, en suggérant que le sens, c'est peut-être l'orientation. Mais l'orientation n'est pas un sens puisqu'elle exclut le seul fait de la copulation du Symbolique et de l'Imaginaire en quoi consiste le sens. L'orientation du Réel, dans mon territoire à moi, forclot le sens.
Je dis ça parce que on m'a posé la question hier soir de savoir s'il y avait d'autres forclusions que celle qui résulte de la forclusion du Nom-du-Père. Il est bien certain que la forclusion, ça a quelque chose de plus radical. Puisque le Nom-du-Père c'est quelque chose, en fin de 131

compte, de léger. Mais il est certain que c'est là que ça peut servir; au lieu de la forclusion du sens par l'orientation du Réel, ben nous n'en sommes pas encore là.
Il faut se briser, si je puis dire, à un nouvel Imaginaire instaurant le sens. C'est ce que j'essaie d'instaurer avec mon langage.
Ce langage a l'avantage de parier sur la psychanalyse en tant que j'essaie de l'instituer comme discours; c'est-à-dire comme le semblant le plus vraisemblable. Comme par exemple, en somme, la psychanalyse, rien de plus, de court-circuit passant par le sens; le sens comme tel que j'ai défini tout à l'heure de la copulation, en somme, du langage puisque c'est de ça que je supporte l'Inconscient : de la copulation du langage avec notre propre corps.
11 faut vous dire que, dans l'intervalle, enfin, j'ai été entendre Jacques Aubert quelque part où vous n'étiez pas conviés et que là, j'ai fait quelques réflexions sur *l'ego.* Ce que les Anglais appellent *l'ego.* Et les Allemands, l'Ich.
L'ego c'est, c'est un truc. C'est un truc à propos de quoi j'ai cogité. J'ai cogité-autour d'un nœud, un nœud qu'a, qu'a cogité lui-même un mathématicien qui n'a d'autre nom que Milnor. Il a inventé quelque chose, à savoir une idée de chaîne - il appelle ça, en anglais *link* (Fig. 81).
Il faut que je dessine ça autrement parce que c'est de ça qu'il s'agit. Ça c'est un nœud (Fig. 82).

Je le refais, parce que, bien entendu, comme chaque fois que je dessine un nœud, je cafouillais, c'est pas la première fois que ça m'arrive devant vous. Voilà, c'est correct dans le bas. Vous devez voir que ça, c'est noué. Mais supposez, dit Milnor, que vous vous donniez cette permis-

sion que, que dans une chaîne quelconque, celle-là chaîne à deux éléments, que dans une chaîne quelconque un même élément puisse se traverser lui-même, alors, vous obtenez ceci dont, qui vous montre tout de suite que du fait qu'un élément puisse se traverser lui-même, il en résulte que ce qui était au-dessus ici et, ici, est là en-dessous, il n'y a plus de nœud. Il y en a, bien sûr, une quantité d'autres exemples ; il n'y a plus de link.
Ce que je propose à votre astuce, c'est ceci de remarquer que si, dans le premier nœud, vous doublez chacun des éléments de ladite chaîne, c'est-à-dire qu'au lieu d'en avoir un ici, vous en ayez deux ayant la même circulation et que, de même, que vous en fassiez de même pour ici, il ne sera plus vrai, aussi invraisemblable que cela puisse vous paraître - et vous le contrôlerez, j'espère, je n'ai pas apporté mes dessins de sorte que, comme d'autre part je n'ai fait mettre ici qu'un papier blanc, je ne me risquerai pas à vous montrer comment ceci se tortille-, il suffit qu'il y en ait deux, ce qui pourtant semble ne pas faire objection, puisque un, une boucle en huit, si elle se traverse elle-même,
se libère aisément - du circulaire ou de l'ovale, tel que je l'ai dessiné -, se libère aisément quand ce huit en question se traverse lui-même ; pourquoi ça ne serait-il pas aussi vrai quand il y en a deux ? Je dis deux huit et deux ovales (Fig. 83).
Il n'en reste pas moins que, vous le contrôlerez, j'espère, j'y reviendrai la prochaine fois, non seulement il y a un obstacle, mais il est radicalement impossible de séparer les quatre éléments.
Là-dessus, il faut que je dise que je ne peux pas tracer tous les algorithmes que j'ai énoncés du type: S de A barré, S (A). Que veut dire que je proteste, dans mon séminaire *Encore,* paraît-il - parce que bien sûr je le lis jamais - paraît-il par certains, je l'avais totalement oublié, du S de A, (S(A)), avec la fonction Φ Je dis, non pas le petit φ mais le
133

grand Φ qui est une fonction, comme l'implique ce que j'ai indiqué, à savoir: il existe un x pour qui cette fonction est négative, Ǵx. –Φx.
Bien sûr, l'idéal du mathème est que tout se corresponde. C'est bien en quoi le mathème, au Réel, en rajoute. Car, contrairement à ce qu'on s'imagine, on ne sait pourquoi, ce n'est pas la fin du Réel. Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous ne pouvons atteindre que des bouts de Réel. Le Réel, celui dont il s'agit, dans ce qu'on appelle ma pensée, le Réel est toujours un bout, un trognon. Un trognon certes autour duquel la pensée brode, mais son stigmate, à ce Réel comme tel, c'est de ne se relier à rien.
C'est tout du moins comme ça que je le conçois le Réel. Et ces petites émergences historiques - il y a un jour, un nommé Newton qui a trouvé un bout de Réel, ça a foutu salement les foies à tous ceux qui,
à tous ceux qui pensaient, nommément à un certain Kant, et dont on peut dire que de Newton il a fait une maladie. Et d'ailleurs tout le monde, tous les êtres pensants de l'époque en ont fait une, chacun à leur façon. Ça a plu, non seulement sur les hommes, mais sur les femmes. Madame du Châtelet a écrit tout un bouquin sur le *Newtonian System,* où ça déconne à plein tuyaux. C'est tout de même extraordinaire que quand on atteint un bout de Réel, ça fasse cet effet. Mais c'est de là qu'il faut partir. C'est le signe même de ce qu'on, de ce qu'on a atteint le trognon.
J'essaie de vous donner un bout de Réel, à propos de, de ce dans quoi, dans la peau de quoi nous sommes, à savoir la peau de cette histoire incroyable, enfin, qui est l'esprit humain, qui est l'espèce humaine. Et je vous dis que il n'y a pas de rapport sexuel, mais c'est de la broderie. C'est de la broderie parce que ça participe du oui ou non. Du moment que je dis il *n'y a pas,* c'est déjà très suspect. C'est suspect de n'être pas vraiment un bout de Réel. Le stigmate du Réel, c'est de se relier à rien, j'ai déjà dit ça tout à l'heure.
Là où on se reconnaît, c'est seulement dans ce qu'on a. On ne se reconnaît jamais - c'est impliqué par ce que j'avance, c'est impliqué par le fait reconnu par Freud qu'il y a de l'Inconscient -, on ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est. C'est le premier pas de la psychanalyse. Parce que ce qu'on est c'est de l'ordre, quand on est homme, c'est de l'ordre de la copulation. C'est-à-dire de ce qui détourne ladite copulation dans la non moins dite et, significativement, dans la non moins dite copule constituée par le verbe être.
Le langage trouve, dans son infléchissement vers la copule, la preuve qu'il est une voie de détour, tout à fait vessie, c'est-à-dire obscure. Et obscur n'est là qu'une métaphore; parce que si nous avions –134-

un bout de Réel, nous saurions que la lumière n'est pas plus obscure que les ténèbres, et inversement.
La métaphore *copule* n'est pas une preuve en soi. C'est la façon qu'a l'Inconscient de procéder. Il ne donne que des traces. Et des traces, non seulement qui s'effacent toutes seules, mais que tout usage de discours tend à effacer; le discours analytique comme les autres. Vous-même ne songerez qu'à gommer les traces du mien de discours, puisque c'est moi qui, ce discours, ai commencé par lui donner son statut, son statut à partir du faire semblant de l'objet petit a. Soit, en fin de compte, de ce que, de ce que je nomme, de ce que l'homme se mette en place de l'ordure qu'il est. Du moins aux yeux d'un psychanalyste qui a une bonne raison de le savoir, c'est que lui-même se met à cette place. Il faut en passer par cette ordure décidée pour, peut-être, retrouver quelque chose qui soit de l'ordre du Réel. Mais vous voyez, j'emploie le mot retrouver. Retrouver est un glissement, déjà, comme si tout de cet ordre avait déjà été trouvé. C'est là le piège de l'Histoire. L'Histoire est le plus grand des fantasmes, si on peut s'exprimer ainsi. Derrière l'Histoire, l'Histoire des faits auxquels s'intéressent les historiens, il y a le mythe. Et le mythe est toujours captivant.
A preuve que Joyce, après avoir soigneusement témoigné du sinthome, du sinthome de Dublin qui ne prend âme que du sien à lui, ne manque pas, chose fabuleuse, de tomber dans le mythe Vico qui soutient le *Finnegan's Wake.* La seule chose qu'il, qui l'en préserve, c'est que quand même *Finnegan's Wake* se présente comme un rêve. Non seulement un rêve mais il désigne que Vico est un rêve, tout autant en fin de compte que les babochages de Madame Blavatsky, le Mahanvantara et tout ce qui s'ensuit, l'idée d'un rythme où j'ai moi-même rechu, si je puis dire, dans mon *retrouvé* de plus haut. On ne retrouve pas. Ou bien c'est désigner que on ne fait jamais que tourner en rond. On trouve. Le seul avantage de ce *retrouvé,* c'est de mettre en valeur ce que j'indique, qu'il ne saurait y avoir progrès. Qu'on tourne en rond. Mais y a peut-être quand même une autre façon de l'expliquer qu'il n'y ait pas de progrès. C'est qu'il n'y a pas de progrès que marqué de la mort.
Ce que Freud souligne de cette mort, si je puis m'exprimer ainsi, la *trieber ;* d'en faire un *Trieb.* Ce qu'on a traduit en français par, je ne sais pas pourquoi, la pulsion ou la pulsion de mort, on n'a pas trouvé une meilleure traduction alors qu'il y avait le mot *dérive.* La pulsion de mort c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est 135

impensable. Aborder à cet impossible ne saurait constituer un espoir. Puisque cet impensable c'est la mort, dont c'est le fondement du Réel qu'elle ne puisse être pensée.
L'incroyable, c'est que Joyce, qui avait le plus grand mépris de l'histoire, en effet futile, qu'il qualifie de cauchemar, de cauchemar dont le caractère est de lâcher sur nous les grands mots dont il souligne qu'ils nous font tant de mal, n'ait pu trouver, enfin, que cette solution: écrire *Finnegan's Wake.* Soit un rêve qui, comme tout rêve, est un cauchemar, même s'il est un cauchemar tempéré. A ceci près, dit-il, et c'est comme ça qu'est fait ce *Finnegan's Wake,* c'est que le rêveur n'y est aucun personnage particulier, il est le rêve même. C'est en ça, c'est en ça que Joyce glisse, glisse, glisse, au Jung. Glisse à l'inconscient collectif dont il n'y a pas meilleure preuve, il n'y a pas de meilleure preuve que Joyce, que l'inconscient collectif c'est un sinthome. Car on ne peut dire que *Finnegan's Wake,* dans son imagination, ne participe pas à ce sinthome.
Alors, ce qui est le signe de mon empêchement, c'est bien Joyce. C'est bien Joyce justement en tant que ce qu'il avance, et avance d'une façon tout à fait spécialement artiste-il sait y faire-, c'est le sinthome. Et sinthome tel, qu'il y ait rien à faire pour l'analyser.
J'ai dit ça récemment. Un catholique, un catholique de, de bonne roche, comme était, comme était Joyce - qui n'a jamais pu faire qu'il n'ait pas été sainement élevé par les jésuites -, un catholique, un vrai de vrai, mais bien sûr, y en a pas un de vrai ici, bien sûr; vous n'avez pas été élevés chez les Jésuites, n'importe qui d'entre vous ! Ben, un catholique est inanalysable.
Là-dessus, il y a quelqu'un qui m'avait fait remarquer que j'avais dit la même chose des Japonais. C'est Jacques-Alain Miller, bien sûr, qui n'a pas perdu cette occasion. Enfin, je le maintiens. Je le maintiens, c'est pas pour la même raison. Mais depuis, depuis cette soirée Jacques Aubert, à laquelle vous n'étiez pas conviés, depuis cette soirée Jacques Aubert, j'ai vu un film, un film japonais, lui aussi. C'était dans une petite salle. Vous ne pouviez pas y être conviés, pas plus que chez Jacques Aubert. Et puis, je n'aurais pas voulu donner de mauvaises idées. J'ai quand même extrait quelques personnes de mon Ecole qui assistaient à ce film et qui en ont été, comme moi, je le suppose, enfin, c'est ce dont je me suis servi comme terme pour dire l'effet que ça m'avait fait: j'ai été, à proprement parler, soufflé. J'ai été soufflé parce que, parce que c'est, c'est de l'érotisme - je ne m'attendais pas à ça en allant voir un film japonais -, c'est de l'érotisme féminin. Là, j'ai commencé à, à comprendre le pouvoir des japonaises. Il semble, à voir ce film, un jour 136

ou l'autre vous allez le voir, c'était une représentation privée, mais j'espère quand même qu'on va donner le permis. Et, en faisant quelques mouvements de reptation, vous arriverez à le voir dans les, dans des salles limitées, enfin. On vous demandera de montrer patte blanche, mais vous direz que vous venez à mon séminaire par exemple. Oui!
L'érotisme féminin semble y être porté - je m'en vais pas simplement sur un film faire un, une ligne de partage -, semble porté à son extrême. Et cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme. Mais même ça ne suffit pas. Il faut qu'après l'avoir tué, on va plus loin. Après - pourquoi après ? là est le doute -, après ce fantasme que la japonaise en question, qui est une maîtresse femme, c'est le cas de le dire, à son partenaire, lui coupe la queue. C'est comme ça que ça s'appelle. On se demande pourquoi elle ne la lui coupe pas avant. On sait bien que c'est un fantasme, d'autant plus que je sais pas comment ça se passe après la mort, mais y a beaucoup de sang dans le film ; je veux bien que les corps caverneux soient bloqués, mais après tout, j'en sais rien.
Y a là un point, que j'ai appelé, tout à l'heure, de doute. Et c'est là qu'on voit bien que la castration, ce n'est pas le fantasme. Elle n'est pas si facile à situer, je parle dans la fonction qui est la sienne dans l'analyse. Elle n'est pas facile à situer, puisqu'elle peut être fantasmatisée.
C'est bien en quoi je reviens à mon Φ, mon grand Φ là, qui peut aussi bien être la première lettre du mot fantasme. Cette lettre situe les rapports de ce que j'appellerai une *phonction de phonation.* C'est là l'essence du Φ, contrairement à ce qu'on croit. Une phonction de phonation qui se trouve être substitutive du mâle, dit homme, comme tel. Avec, c'est là ce contre quoi je m'élevais, c'est que la substitution de ce Φ au signifiant que je n'ai pu supporter que d'une lettre compliquée de notation mathématique, à savoir ce

que j'ai écrit en dessous, là, S de A barré, S(Ⱥ) ; S de A barré c'est tout autre chose. Ça n'est pas ce avec quoi l'homme fait l'amour, c'est-à-dire en fin de compte avec son inconscient, et rien de plus. Pour ce que fantasme la femme, si c'est bien là ce que nous a présenté le film, c'est bien quelque chose qui, de toute façon, empêche la rencontre.

Mais S(Ⱥ) qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que si le truchement, autrement dit l'instrument dont on opère - on opère avec cet instrument, pour la copulation -, si cet instrument est bien, comme c'est patent, à mettre au rancard, c'est pas du même ordre que ce dont il s'agit dans mon grand S, parenthèses, grand A barré. C'est parce qu'il n'y a pas d'Autre. Non pas là où il y a suppléance, à savoir l'Autre 137
1

comme lieu de l'inconscient, ce dont j'ai dit que c'est avec ça que l'homme fait l'amour, en un autre sens du mot *avec,* c'est ça le partenaire. Mais ce que veut dire ce grand S de grand A comme barré, et je m'excuse de n'avoir pas eu autre chose que la barre dont me servir; il y a une barre que, que n'importe quelle femme sait sauter, c'est la barre entre le signifiant et le signifié, comme je l'espère, vous l'a prouvé le film, à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure.
Mais il y a une autre barre qui consiste à barrer, à savoir elle est comme cette barre-ci, -Φ x. Je regrette de ne l'avoir pas fait de la même façon, d'ailleurs. C'est comme ça que ça aurait été le plus exemplaire.
Elle dit que il n'y a pas d'Autre, d'Autre qui, qui répondrait comme partenaire. La toute nécessité de l'espèce humaine étant qu'il y ait un Autre de l'Autre. C'est celui-là qu'on appelle généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement La femme. La seule chose qui permette de la désigner comme La puisque je vous ai dit que la femme n'ex-sistait pas - et j'ai de plus en plus de raisons de le croire, surtout après avoir vu ce film - et la seule chose qui permette de supposer la femme, c'est que, comme Dieu, elle soit pondeuse.
Seulement c'est là le progrès que l'analyse nous fait faire, c'est de nous apercevoir qu'encore que le mythe la fasse toute sortir d'une seule mère, à savoir d'Eve, ben il n'y a que des pondeuses particulières. Et c'est en quoi j'ai rappelé dans le séminaire *Encore,* paraît-il, ce que voulait dire cette lettre compliquée, à savoir le signifiant. Le signifiant de ceci qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.
Voilà, tout ce que je vous raconte là n'est que sensé. Et à ce titre plein de risques de se tromper; comme toute l'Histoire le prouve. On n'a jamais fait que ça. Si je prends les mêmes risques, c'est bien plutôt pour vous préparer à ce que je pourrais vous dire d'autre. En essayant, en essayant de faire une *foliesophie, si* je puis dire, moins sinistre. Moins sinistre que ce qu'est le *Livre,* dit *de la Sagesse,* dans la Bible. Quoique après tout, c'est ce qu'on peut faire de mieux, pour fonder - je vous en reconseille la lecture, elle est sobre et du meilleur ton; les catholiques la font pas souvent cette lecture, il faut dire ; on peut même dire que le catholicisme a consisté pendant des siècles à ce que on empêche les tenants de lire la Bible - mais pour fonder *la Sagesse* sur le manque, qui est la seule fondation qu'elle puisse avoir, c'est vraiment pas mal du tout, c'est gratiné.
350

Arriverai-je à vous dire - il faudrait pas que ce soit seulement un rêve -, arriverai-je à vous dire ce qui s'appellerait un bout de Réel ? au sens propre du mot bout, que j'ai précisé tout à l'heure.
Pour l'instant, on peut dire que Freud lui-même n'a fait que du sensé et que ça m'ôte tout espoir. C'est pas pour autant une raison. Non pas pour que je l'espère, mais pour que je le fasse réellement un jour.
Voilà. En voilà assez pour aujourd'hui. Il faut un peu rire de temps en temps !
351

X, Leçon du 13 Avril 1976

Bon, d'habitude, d'habitude j'ai quelque chose à vous dire. Vous entendez ? Bon, alors c'est ça, ça ne marche pas ce truc! Ça marche, maintenant ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?
Ça marche.
D'habitude, j'ai quelque chose à vous dire. Mais je souhaiterais, comme ça, aujourd'hui, je souhaiterais parce que, comme ça, j'ai une occasion - c'est le jour de mon anniversaire (applaudissements) -, je souhaiterais que je puisse vérifier si le, si je sais, si je sais ce que je dis. Malgré tout, dire, ça vise à être entendu.
Je voudrais vérifier en somme si, si je ne me contente pas de parler pour moi. Comme tout le monde, comme tout le monde le fait, bien sûr. Si l'inconscient a un sens, c'est bien ça. Je dis : si l'inconscient a un sens. Je préférerais donc que, aujourd'hui, quelqu'un - je ne demande pas des, je ne demande pas du tout que, que l'étincelle jaillisse - j'aurais aimé, sans doute, que, que quelqu'un me, que quelqu'un écrive, écrive quelque chose qui, qui en somme justifierait, justifierait cette peine que je me donne depuis, environ vingt-deux ans, un peu plus. La seule façon de la justifier ça serait, ça serait que quelqu'un invente quelque chose qui puisse, à moi, me servir. Je suis persuadé que c'est possible.
J'ai inventé ce qui, ce qui s'écrit, s'écrit comme le réel. Naturellement, il ne suffit pas de l'écrire Réel. Parce que pas mal de gens l'on fait avant moi. Mais ce Réel, je l'ai écrit sous la forme de ce que on appelle le nœud borroméen, qui n'est pas un nœud, qui est une chaîne, une chaîne ayant certaines propriétés. Et sous la forme minimale sous laquelle j'ai tracé cette chaîne, il en faut au moins trois, le Réel, le
353

Réel, c'est ça. C'est ça qui consiste à appeler un de ces trois : Réel. Ça veut dire là qu'il y a trois éléments. Et que ces trois éléments, en somme, tels qu'ils sont dits noués, en réalité enchaînés, font métaphore.
Ça n'est rien de plus, bien sûr, que métaphore de la chaîne. Comment se peut-il qu'il y ait une métaphore de quelque chose qui, qui n'est que nombre ? Cette métaphore, on l'appelle, à cause de ça, le chiffre.
Il y a un certain nombre de façons de, de tracer ces chiffres. Enfin, la façon la plus simple c'est, c'est celle que j'ai appelée du trait unaire. De faire un certain nombre de traits ou de points, d'ailleurs, et ça suffit à indiquer un nombre.
Il y a quelque chose d'important, c'est que ce qu'on appelle l'énergétique, ça n'est rien d'autre que la manipulation d'un certain nombre de nombres, un certain nombre de nombres d'où on extrait un nombre constant. C'était ça à quoi Freud, se référant à la science, à la science telle qu'on la concevait de son temps, à quoi Freud sé référait; c'est-à-dire qu'il n'en faisait qu'une métaphore. L'idée d'une énergétique psychique, il ne l'a jamais vraiment, vraiment fondée. Il n'aurait même pas, il n'aurait même pas pu en tenir la métaphore; en tenir la métaphore avec quelque vraisemblance. L'idée d'une constante, par exemple, entre, liant le stimulus à ce qu'il appelle la réponse, est quelque chose de tout à fait insoutenable.
Dans la métaphore de la chaîne, de la chaîne borroméenne, je dis que j'ai inventé quelque chose. Qu'est-ce que c'est qu'inventer ? Est-ce que c'est une idée ? Que ceci ne vous empêche pas, quand même, d'essayer dans un instant de me poser une question qui, qui me récompense. Qui me récompense non pas de l'effort que je fais pour l'instant parce que, justement, ce que je pense, ce que je pense pour l'instant, c'est que ce que je vous dis, pour l'instant, n'a pas beaucoup de chance d'obtenir une réponse.
Est-ce que c'est une idée, cette idée du réel ? J'entends, telle qu'elle, telle qu'elle s'écrit dans ce qu'on appelle le nœud borroméen. Qui, je le souligne, est une chaîne. C'est pas une idée. C'est pas une idée qui se soutienne parce que c'est en somme là qu'on touche que l'idée, l'idée qui vient comme ça, l'idée qui vient quand, quand on est couché, parce qu'en fin de compte, c'est ça, l'idée au moins réduite à sa valeur analytique, c'est une idée qui vous vient quand on est couché. Qu'on soit couché ou debout, l'effet de chaîne qu'on obtient par l'écriture ne se pense pas aisément.
354

Je veux dire que, à mon expérience tout au moins, il n'est pas du tout aisé de dire comment une chaîne, une chaîne composée d'un certain nombre d'éléments, même à les réduire à trois, ça ne, ça ne s'imagine pas facilement, ça ne s'écrit pas facilement. Et il vaut mieux y être rompu d'avance pour être sûr de réussir à en donner l'écriture. C'est très exactement ce dont vous avez eu mille fois le témoignage par moi-même, dans des erreurs, enfin les lapsus de plume que j'ai faites cent fois devant vous en essayant de faire quoi ? De faire une écriture. Une écriture qui symbolise cette chaîne.

Je considère que d'avoir énoncé, sous la forme d'une écriture le Réel en question, a la valeur de ce qu'on appelle généralement un traumatisme. Non pas que ç'ait été ma visée de traumatiser quiconque, surtout, surtout de mes auditeurs auxquels je n'ai aucune raison, enfin, d'en vouloir ; d'en vouloir au point de leur causer ce qu'on appelle généralement un traumatisme. Disons que c'est un forçage. Un forçage, forçage d'une nouvelle écriture. Une écriture qui, par métaphore, a une portée. Une portée qu'il faut bien appeler symbolique. C'est un forçage d'un nouveau type, si je puis dire, d'idée qui n'est pas une idée qui fleurit, en quelque sorte, spontanément du seul fait, du seul fait de ce qui fait sens, en somme; c'est-à-dire de l'Imaginaire.

Ce n'est pas non plus que ce soit quelque chose de tout à fait étranger. Je dirai même plus, c'est ça qui, qui fait, qui rend sensible, qui fait toucher du doigt, mais de façon tout à fait illusoire, ce que peut être, ce que peut être ce qu'on appelle la réminiscence. La réminiscence consiste à, à imaginer à propos de, de quelque chose qui fait fonction d'idée, mais qui rien est pas une, on s'imagine qu'on se la réminisce, si je puis m'exprimer ainsi. C'est en ça que les deux fonctions sont distinguées dans Freud, parce que il avait le sens des distinctions; c'est en ça que la réminiscence est distincte de la remémoration.

La remémoration, c'est évidemment quelque chose dont, que Freud à tout à fait forcé. Qu'il a forcé grâce au terme *impression. Il* supposait que, dans le système nerveux, il y avait des choses qui s'imprimaient. Et ces choses qui s'imprimaient dans le système nerveux, il les pourvoit de lettres, ce qui est déjà trop dire, parce que il n'y a aucune raison qu'une impression se figure comme ce quelque chose de si déjà éloigné de l'impression qu'est une lettre. Parce que une lettre, il y a déjà un monde entre une lettre et un symbole phonologique.

L'idée dont Freud porte le témoignage dans *l'Esquisse,* en figurant par des réseaux, des réseaux, bien sûr que ces réseaux, c'est ce qui, c'est peut-être ce qui m'a incité à leur donner une nouvelle forme plus 143

rigoureuse, c'est-à-dire à faire de ces réseaux quelque chose qui s'enchaîne, qui s'enchaîne au lieu de simplement se tresser.
La remémoration, à proprement parler, c'est faire entrer, et c'est certain que ce n'est pas facile, ce n'est pas facile, je pense que je vous en ai donné le témoignage, ce n'est pas facile de faire entrer la chaîne ou le nœud dit, mis sous le patronage des Borroméens, c'est pas facile de le faire entrer dans ce qui est déjà là. Les lapsus que j'ai faits, et fréquents, en essayant de les tracer sur quelque chose comme ce bout de papier, en sont la preuve. Quelque chose qui est déjà là et qui se nomme le savoir.
J'ai essayé d'être rigoureux en faisant remarquer que ce que Freud supporte comme l'Inconscient suppose toujours un savoir, et un savoir *parlé,* comme tel. Que c'est le minimum que suppose le fait que l'inconscient puisse être interprété. Il est entièrement réductible à un savoir. Après quoi, il est clair que ce savoir exige au minimum deux supports, n'est-ce pas, qu'on appelle termes, en les symbolisant de lettres. D'où mon écriture du savoir comme se supportant de S, non pas à la deuxième puissance, de S avec cet indice, cet indice qui le supporte, cet indice d'un petit 2, d'un petit 2 dans le bas; ça n'est pas le S au carré, c'est le S supposé être 2, S2. La définition que je donne de ce signifiant, comme tel, que je supporte du S indice 1, Si, c'est de représenter un sujet, comme tel, et de le représenter *vraiment.* Vraiment veut dire dans l'occasion, *conformément à la réalité.*
Le Vrai est dire conforme à la réalité. La réalité qui est dans l'occasion ce qui fonctionne ; ce qui fonctionne vraiment. Mais ce qui fonctionne vraiment n'a rien à faire avec ce que je désigne du Réel. C'est une supposition tout à fait précaire que *mon* Réel - faut bien que je me le mette à mon actif - que mon Réel conditionne la réalité; la réalité de votre audition par exemple.
Il y a là un abîme qui est loin de, dont on est loin de pouvoir assurer qu'il se franchit. En d'autres termes, l'instance du savoir que Freud renouvelle, je veux dire rénove sous la forme de l'inconscient, est une chose qui ne suppose pas du tout obligatoirement le Réel dont je me sers. J'ai véhiculé beaucoup de ce qu'on appelle chose freudienne. J'ai même intitulé une chose que j'ai écrite *La Chose freudienne.* Mais dans ce que j'appelle le Réel, j'ai inventé. J'ai inventé quelque chose, non pas parce que ça s'est imposé à moi, peut-être qu'il y en a qui se souviennent comment, enfin. Et à quel moment a surgi ce fameux nœud qui est tout ce qu'il y a de plus figuratif. C'est le maximum qu'on puisse en figurer de dire que à l'Imaginaire et au Symbolique, c'est-à-dire à des choses 144

qui sont très étrangères, le Réel, lui, apporte l'élément qui peut les faire tenir ensemble; c'est quelque chose dont je peux dire que je le considère comme n'étant rien de plus que mon symptôme.

Je veux dire que - si tant est que y ait ce qu'on puisse appeler une élucubration freudienne - que c'est ma façon à moi de porter à son degré de symbolisme, au second degré, c'est dans la mesure où Freud a articulé l'inconscient que j'y réagis. Mais déjà nous voyons là que c'est une façon de porter le sinthome lui-même au second degré. C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte - et à supposer que cette découverte soit vraie - qu'on peut dire que le Réel est ma réponse symptomatique. Mais la réduire à être symptomatique n'est évidemment pas rien. La réduire à être symptomatique, c'est aussi réduire toute invention au sinthome.

Changeons de place.

A partir du moment où on a une mémoire, a-t-on une mémoire ? Peut-on dire que, qu'on fasse plus à dire qu'on l'a que d'imaginer qu'on l'a ? D'imaginer qu'on en dispose ? Je devrais dire qu'on en *dire-spose,* qu'on a à dire. Et c'est en quoi la langue, la langue, lalangue que j'ai appelée *lalanglaise* a, a toutes sortes de ressources: I *have to tell. J'ai à dire.* C'est comme ça que on traduit. C'est d'ailleurs un anglicisme. Mais qu'on puisse dire non seulement *have,* mais *awe, a-w-e-,* I awe *to* tell donne le glissement, j'ai *à dire* devient : je *dois dire.* Et qu'on puisse, dans cette langue, mettre l'accent sur le verbe d'une façon telle qu'on puisse dire *I do make* j'insiste en somme sur le fait que, par ce *making, il* n'y a que fabrication. Qu'on puisse également séparer la négation sous cette forme que on dise I *don't,* ce qui veut dire que *je m'abstiens* de faire quelque chose I *don't talk. Je ne choisis pas de parler,* de parler quoi ? Dans le cas de Joyce, c'est le gaélique. Ceci suppose, implique qu'on choisit de parler la langue qu'on parle effectivement. En fait, on ne fait que s'imaginer la choisir. Et ce qui résout la chose, c'est que cette langue, en fin de compte, on la crée. On crée une langue pour autant, pour autant qu'à tout instant on lui donne un sens. Il n'est pas réservé aux phrases où la langue se crée. A tout instant on donne un petit coup de pouce, sans quoi la langue serait pas vivante. Elle est vivante pour autant qu'à chaque instant on la crée. Et c'est en cela qu'il n'y a pas d'inconscient collectif, qu'il n'y a que des inconscients particuliers, pour autant que chacun, à chaque instant, donne un petit coup de pouce à la langue qu'il parle.

357

Donc, il s'agit pour moi de savoir si je ne sais pas ce que je dis comme vrai. C'est à chacun de ceux qui sont ici de me dire comment vous l'entendez. Et spécialement sur ceci que, quand je parle - parce qu'après tout, ce n'est pas sûr que ce que je dise du Réel soit plus que de parler à tort et à travers. Dire que le Réel est un sinthome, le mien, n'empêche pas que l'énergétique, dont j'ai parlé tout à l'heure, le soit moins. Quel serait le privilège de l'énergétique ? Si ce n'est, si ce n'est que, on l'a - à condition de faire les bonnes manipulations, les manipulations conformes à un certain enseignement mathématique -, on trouve toujours un nombre constant. Mais on sent bien à tout instant ce qu'il peut, que c'est une exigence, si on peut dire, préétablie. C'est-à-dire que il faut qu'on obtienne la constante. Et que c'est ça qui constitue en soi l'énergétique. C'est que il faut trouver un truc pour trouver la constante. Le truc convenable, celui qui réussit est supposé conforme à ce qu'on appelle la réalité. Mais je fais une distinction de cet organe, si je puis dire, de cet organe qui n'a absolument rien à faire avec un organe charnel, je fais tout à fait distinction de cet organe par quoi Imaginaire et Symbolique sont, comme on dit, noués, je fais tout à fait distinction de ce supposé Réel par rapport à ce qui sert à fonder la science, de la réalité.

Le Réel dont il s'agit est illustré par ce nœud mis à plat. Est illustré du fait que dans ce nœud mis à plat, j'y montre un champ comme essentiellement distinct du Réel qui est le champ du sens. A cet égard, on peut dire que le Réel a et n'a pas un sens au regard de ceci, c'est que le champ en est distinct; que le Réel n'ait pas de sens, c'est ce qui est figuré par ceci, c'est que le sens est là (Fig.84). Et que le Réel est là. Et qu'ils ne sont pas, ils sont distincts comme champs notamment. Le frappant est ceci, c'est que le Symbolique se distingue d'être spécialisé, si l'on peut dire, comme trou. Mais que le vrai trou est ici. Il est ici où se révèle que il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Et que ça serait là la place, de même que le sens c'est l'autre du Réel, que ce serait là sa place, mais qu'il n'y a rien de tel. A la place de l'Autre de l'Autre, il n'y a aucune, aucun ordre d'existence. C'est bien en quoi je peux penser que le Réel, lui non plus, est en suspens si l'on peut dire, que le Réel peut être, peut être ce à quoi je l'ai réduit, sous forme de question, à savoir à n'être qu'une réponse, - qu'une réponse à l'élucubration de Freud dont on peut dire que tout de même elle répugne à l'énergétique, que elle est tout à fait en l'air, au regard de cette énergétique, et que la seule conception qui puisse y suppléer, à ladite énergétique, c'est celle que j'ai énoncé sous le terme de Réel. Voilà.

358

QUESTIONS

J. Lacan - *Si la psychanalyse,* me pose-t-on comme question, *est un sinthome* -je n'ai pas dit que la psychanalyse était un sinthome -*est-ce que ce que vous faites avec votre nœud et vos mathèmes, ce n'est pas déchiffrer, avec la conséquence d'en dissiper la signification ?*

Je ne pense pas que la psychanalyse soit un sinthome. Je pense que la psychanalyse est une pratique dont l'efficacité, malgré tout tangible, implique, implique que je fasse ce qu'on appelle mon nœud, n'est-ce pas; à savoir ce nœud triple. Implique ceci, pour moi, et c'est en ça que je suspends cet abord de ce tiers qui se distingue de la réalité et que appelle le Réel, c'est en ça que je peux pas dire *je pense* puisque c'est une pensée encore tout à fait fermée, c'est-à-dire au dernier terme énigmatique.

La distinction du Réel par rapport à la réalité est quelque chose dont je suis pas sûr que ça se confonde avec, je dirais, la propre valeur que je donne au terme Réel.

147

Le Réel étant dépourvu de sens, je ne suis pas sûr que le sens de ce Réel ne pourrait pas s'éclairer d'être tenu pour rien moins qu'un sinthome. C'est là ce que, à la question qui m'est posée, je réponds.
C'est dans la mesure où je crois pouvoir, d'une, de quelque chose qui est une topologie grossière, supporter ce qui est en cause, à savoir la fonction même du Réel comme distingué, distingué par moi de ce que je crois pouvoir tenir avec certitude - avec certitude parce que j'en ai la pratique du terme d'Inconscient, n'est-ce pas -, c'est dans cette mesure, et dans la mesure où l'Inconscient ne va pas sans référence au corps, que je pense que la fonction du Réel peut en être distinguée.
Question- *Si selon la Genèse,* - je vous lis les choses qu'on a eu la bonté de m'écrire, ce qui n'est pas plus mal qu'autre chose, étant donné ce que j'ai dit: que le Réel tient à l'écriture -, si *selon la Genèse traduite par André Chouraqui, Dieu créa à l'homme une aide, une aide contre lui, qu'en est-il du psychanalyste comme aide contre ?*
J.Lacan - Je pense qu'effectivement le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome. C'est pas la psychanalyse qui est un sinthome, c'est le psychanalyste. C'est en ça que je répondrai à ce qui m'avait été posé comme question tout à l'heure, c'est que c'est *le* psychanalyste qui est, en fin de compte, une aide dont aux termes de la Genèse, on peut dire que, que c'est en somme un retournement ; puisqu'aussi bien l'Autre de l'Autre, c'est ce que je viens de définir à l'instant comme là ce petit trou. Que ce petit trou à lui tout seul puisse fournir une aide, c'est justement en ça que l'hypothèse de l'Inconscient a son support.
L'hypothèse de l'Inconscient, Freud le souligne, c'est quelque chose qui, qui ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que, que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.
Question - *Chaque acte de parole, coup de force d'un Inconscient particulier, n'est-il pas,* me pose-t-on la question, *n'est-il pas collectivisation de l'Inconscient ?*
J.Lacan - Mais c'est que si chaque acte de parole est un coup de force d'un Inconscient particulier, il est tout à fait clair que, comme nous en avons la théorie, enfin, chaque acte de parole peut espérer être un 148

dire. Et le dire aboutit à ce dont il y a la théorie, la théorie qui est le support de toute espèce de révolution, enfin, c'est une théorie de la contradiction.
On peut dire des choses très diverses, chacune étant à l'occasion contradictoire et que, de là, il sorte, il sorte une réalité. Une réalité qu'on présume être révolutionnaire. Mais c'est très précisément ce qui n'a jamais été prouvé. Je veux dire que ce n'est pas parce qu'il y a du remue-ménage contradictoire que rien en soit jamais sorti comme constituant d'une réalité. On espère qu'une réalité en sortira, mais c'est bien ce qui, ce qui ne s'est jamais avéré comme tel.

Question - *Quelle limite assignez-vous au champ de la métaphore ?*

J.Lacan - Ça, c'est une très bonne question. Ça n'est pas parce que la droite est infinie qu'elle n'a pas de limite (Fig.85), car la question continue par : *sont-ils infinis les champs de la métaphore, sont-ils infinis comme la droite, par exemple ?*
Il est certain que le statut de la droite mérite réflexion. Qu'une droite coupée soit assurément finie, comme ayant des limites, ne dit pas pour au
tant qu'une droite infinie soit sans limite. C'est pas parce que le fini a des limites qu'une droite infinie, puisqu'elle peut être supposée comme ayant ce qu'on appelle un point à l'infini, c'est-à-dire en somme faisant cercle, ça n'est pas pour autant que la droite suffise à métaphoriser l'infini.
Ce que pose comme question cette question de la droite, c'est justement ceci: c'est que la droite n'est pas droite. Mis à part le rayon lumineux qui *semble* nous donner - et chacun sait qu'il ne nous donne pas - une image, il ne nous donne pas, à condition de, de le supposer comme il semble bien aux dernières nouvelles d'Einstein, de le supposer flexible, il s'infléchit, ce rayon lumineux, lui-même. Il s'infléchit quoiqu'il donne à la courte portée, enfin, que, qui est à la nôtre, de courte 149

portée, quoiqu'il donne toute apparence de ne pas l'être, à savoir de réaliser la droite.
Comment concevoir une droite qui, à l'occasion, se tord ? C'est évidemment un problème que soulève ma question du Réel; elle implique en quelque sorte que, qu'on puisse poser des questions comme, mon Dieu, celle que Lénine posait. A savoir que il est dit, expressément formulé, qu'une droite pouvait être tordue. II l'a impliqué dans une métaphore qui était la sienne et qui se supportait de ceci, que même un bâton peut l'être, et qu'un bâton étant ce qu'on appelle grossièrement l'image d'une droite, un bâton peut être, du seul fait d'être bâton, tordu et du même coup, en position de pouvoir être redressé. Quel est le sens de ce *redresser* par rapport à l'usage que nous pouvons faire dans le nœud borroméen que j'ai déjà ici représenté comme deux droites, comme deux droites y intervenant expressément, c'est en effet la question : quelle peut être la définition de la droite en dehors du support de ce qu'on appelle, à courte portée, le rayon lumineux ? II n'y en a aucun autre que ce qu'on appelle le plus court chemin d'un point à un autre. Mais comment savoir quel est le plus court chemin d'un point à un autre ?
Question - *Je m'attends toujours à ce que vous jouyiez sur les équivoques. Vous avez dit: Y a d'l'Un, vous nous parlez du Réel comme impossible. Vous n'appuyez pas sur Un-possible. A propos de Joyce vous parlez de paroles imposées, vous n'appuyez pas sur le nom-du père, comme Un-posé.*
J.Lacan - Ça, c'est une chose qui est signée. Qui est-ce qui s'attend toujours à ce que je joue sur les équivoques saintes ? Je ne tiens pas spécialement aux équivoques saintes. Je crois que il me semble que je les démystifie. Yadlun. Il est certain que cet Un m'embarrasse fort. Je ne sais qu'en faire, puisque, comme chacun sait, l'Un n'est pas un nombre. Et même que, à l'occasion, je le souligne.
Je parle du Réel comme impossible dans la mesure où, où je crois, justement, que le Réel - enfin, je crois, si c'est mon symptôme, dites-le moi -, où je crois que le Réel, que le Réel est, il faut bien le dire, sans loi.
Le vrai Réel implique, implique l'absence de loi.
Le Réel n'a pas d'ordre. Et c'est ce que je veux dire, en disant que la seule chose que, peut-être, j'arriverai un jour à articuler devant vous, c'est quelque chose qui concerne ce que j'ai appelé *un bout de Réel.*
150

Question - *Que pensez-vous du remue-ménage contradictoire qui s'effectue depuis quelques années en Chine ?*
J.Lacan - J'attends. Mais je n'espère rien.
Question - *Le point se définit de l'intersection de trois plans. Peut-on dire qu'il est réel ? L'écriture de traits, en tant qu'alignement de points, l'écriture, le trait en tant qu'alignement de points sont-ils réels, au sens;* je suppose que ça doit être écrit - *au sens où vous l'entendez ?*
J.Lacan - C'est écrit au sens *que* vous l'entendez. Non, y a pas de quoi rire.
Il est certain que c'est une question qui vaut tout à fait la peine d'être posée, que le point se définit de l'intersection de trois plans et avec la question qui est posée à son terme: peut-on dire qu'il est réel ?
Comme certainement enfin, mon, l'implication de ce que j'appelle la chaîne borroméenne est qu'il n'y ait entre tout ce qui est consistant dans cette chaîne, qu'il n'y ait à proprement parler aucun point commun, exclut certainement le point comme tel, du Réel. Parce que, qu'une figuration du Réel ne puisse se supporter que de cette hypothèse qu'il n'y ait aucun point commun, qu'il n'y ait aucun branchement, aucun i grec dans l'écriture, implique, certes, que le Réel ne comporte pas le point comme tel. Je suis tout à fait reconnaissant.
Question - *Est-ce que le membre, est-ce que, est-ce que le nombre, si j'ai bien compris, le nombre constant dont vous parlez a un rapport avec le phallus ou avec la fonction pallique ?*
J.Lacan - Je ne pense, justement, absolument pas, enfin, je pense, je pense pour autant que ma pensée a, est plus qu'un symptôme; je ne pense absolument pas en effet que, que le phallus puisse être un support suffisant à ce que Freud concevait comme énergétique. Et même, ce qui est tout à fait frappant, c'est qu'il ne l'ait jamais lui-même identifié. Quelqu'un m'écrit en chinois, ce qui est très très gentil. Quelqu'un m'écrit en chinois, non, en japonais. Je veux dire que je reconnais les petits caractères. J'aimerais bien que la personne qui m'a envoyé ce, ce texte me le traduise.
Question - *Est-ce que vous êtes anarchiste ?* 151

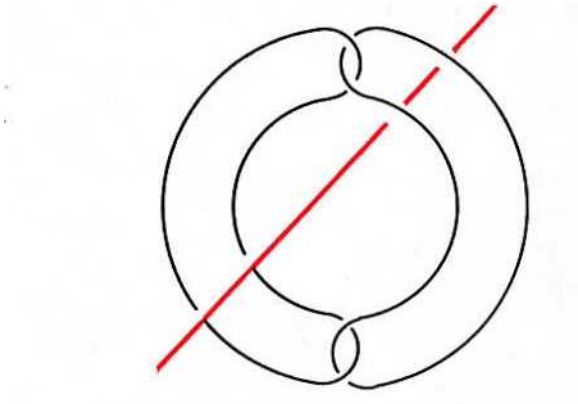


fig. 86

J.Lacan - Sûrement pas.
Question - *Quel peut être le statut d'une réponse faite à une élucubration à partir de laquelle elle se définirait comme sinthome ?*
J.Lacan - Il s'agit, dans ce que j'ai remarqué tout à l'heure, d'une élucubration qui est celle de l'Inconscient. Et vous pouvez bien, vous vous êtes certainement aperçu que il fallait que je, que je baisse le
sinthome d'un cran, pour considérer qu'il était homogène à l'élucubration de l'Inconscient. Je veux dire qu'il se, qu'il se figurait comme noué avec lui. Ce que j'ai supposé tout à l'heure, c'est ceci (Fig. 86), c'est que je réduisais le sinthome qui est ici à quelque chose qui réponde non pas à l'élucubration de l'Inconscient, mais à la *réalité* de l'Inconscient. Il est certain que même sous cette forme, ceci
implique un troisième terme. Un troisième terme qui, ces deux ronds, pour les appeler de leur nom, les ronds de ficelle, les maintiennent séparés.
Alors, ce troisième terme peut être, peut être ce qu'on veut. Mais si le sinthome est considéré comme étant l'équivalent du Réel, ce troisième terme ne peut être dans l'occasion que l'Imaginaire. Et, après tout, on peut faire la théorie de Freud en faisant de cet Imaginaire, à savoir du corps, tout ce qui tient, tout ce qui tient séparés, les deux, l'ensemble que j'ai constitué ici par le nœud du symptôme et du Symbolique.
Je vous remercie d'avoir envoyé, mis à part ceci que Question - *Votre cigare tordu est-il un symptôme de votre Réel ?* J.Lacan- Certainement! Certainement! Mon cigare tordu a le plus
étroit rapport avec la question que j'ai posée sur la droite, également tordue, du même nom.
364

Leçon du 11 Mai 1976

Bon, je commence cinq minutes plus tôt. Voilà.

La dernière fois, je vous ai fait, en somme, la confidence que, que la grève, ça m'arrangerait très bien. Je veux dire que, comme j'avais aucune envie de vous raconter quoi que ce soit parce que j'étais moi-même embarrassé. — Est-ce que l'on entend ? — Bon, est-ce que vous entendez comme ça ? Hein? Parce que je vais pas parler plus fort ! Je trouve que... Ça marche ou ça ne marche pas ? Ça marche ? Hein? Ça marche ? Parce que ça me serait très facile de trouver un autre prétexte. Le prétexte que ça ne marche pas, par exemple ! Non pas que cette fois-ci je n'ai pas quelque chose à vous dire. Mais enfin, il est certain que la dernière fois, j'étais trop empêtré là, entre mes nœuds et Joyce, pour que j'eusse la moindre envie de vous en parler.
J' étais embarrassé, maintenant je le suis un peu moins, parce que, parce que comme ça j'ai cru trouver des trucs, enfin des trucs transmissibles. Je suis évidemment plutôt actif. Je veux dire que ça me provoque, la difficulté ! De sorte que, pendant tous mes week-ends, je m'acharne à me casser la tête sur quelque chose qui ne va pas de soi, n'est-ce pas.

Il ne va pas de soi que j'ai trouvé ce qu'on appelle, enfin, le prétendu nœud borroméen. Et que j'essaie de forcer les choses, en somme. Parce que Joyce il n'avait aucune espèce d'idée du nœud borroméen. C'est pas qu'il n'ait pas fait usage du cercle et de la croix. On ne parle que de ça, même. Et un nommé Clive Harck, qui est un esprit éminent qui s'est consacré à commenter Joyce, en fait grand état de cet usage du cercle et de la croix, en fait grand usage dans le livre qu'il a
153

intitulé lui-même, *Structure in lames Joyce.* Et tout spécialement à propos de *Finnegan's Wake.*
Alors, la première chose que je peux vous dire, c'est que l'expression *faut le faire* a un style de maintenant. Je veux dire que on l'a jamais autant dit. Et ça se loge tout naturellement dans la fabrication de ce nœud.
Il faut le faire ! Il faut le faire, ça veut dire quoi ? Ça se réduit à l'écrire. Ce qu'il y a de frappant, de curieux, c'est que ce nœud, comme ça, que je qualifie de borroméen, vous devez savoir pourquoi, enfin, est *un appui* à *la pensée.* C'est ce que je me permettrais d'illustrer du terme, du terme qu'il faut que je l'écrive comme ça : *appensée,* ça permet de, d'écrire autrement la pensée. C'est un appui à la pensée. Ce qui justifie l'écriture que je viens de vous mettre là sur cette petite feuille de papier blanc.
C'est un appui à la pensée, à l'appensée, mais c'est curieux qu'il le faille, cet appui, si je puis m'exprimer ainsi, c'est curieux que, *qu'il faille l'écrire* pour en tirer quelque chose. Parce que il est tout à fait manifeste que ça n'est pas, que ça n'est pas facile de se représenter cette chaîne — puisqu'il s'agit, en réalité, *non pas d'un nœud mais d'une chaîne* —, cette chaîne borroméenne, ça n'est pas facile de la voir fonctionner rien qu'à la penser, cette fois-ci, en coupant le terme, en coupant le la du, de penser. C'est pas facile. C'est pas facile même pour le plus simple. Et c'est bien en quoi ce nœud porte quelque chose avec lui. Il faut l'écrire. Il faut l'écrire pour voir comment ça fonctionne, ce nœud bo.
Ça fait penser à quelque chose qui est évoqué quelque part, dans Joyce, où *sur le mont Neubo la loi nous fut donnée.* Une écriture, donc, est un faire qui donne support à la pensée.
A vrai dire, le nœud bo en question change complètement le sens de l'écriture. Ça donne à ladite, à ladite écriture, ça donne une autonomie. Et c'est une autonomie d'autant plus remarquable que il y a une autre écriture qui est celle sur laquelle *Derrida* a insisté, c'est à savoir celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant. Derrida a insisté, mais il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie parce que, parce que le fait que je n'ai pas trouvé d'autre façon de supporter le signifiant que de l'écrire grand S, est déjà une suffisante indication.
Mais, ce qui reste, c'est le signifiant; c'est-à-dire, ce qui se module dans la voix n'a rien à faire avec l'écriture. C'est en tout cas ce que démontre parfaitement mon nœud bo. Ça change le sens de l'écriture. Ça montre qu'il y a quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants.
154

Et on les accroche comment, ces signifiants? Par l'intermédiaire de ce que j'appelle: *dit-mension* ; là aussi, parce que je suis pas du tout sûr que ça ne vous ait pas échappé. C'est comme ça que je l'écris : *mension du dit.* Ça a un avantage, cette façon d'écrire. C'est que ça permet de prolonger mension en *mensionge* et que ça indique que le dit n'est pas du tout forcément vrai.

Voilà.
Autrement dit, le dit qui résulte de ce qu'on appelle la philosophie n'est pas, n'est pas sans un certain manque. Manque à quoi j'essaie, j'essaie, j'essaie de suppléer par ce recours à ce qui ne peut, dans le nœud bo, que s'écrire. Ce qui ne peut que s'écrire pour qu'on en tire un parti. Il n'en reste pas moins que ce qu'il y a de *philia* dans le philo, le philo qui commence le mot philosophie, ce qu'il y a de *philia* peut prendre un poids. C'est le temps, en tant que pensé. Pensé, non pas la pensée, mais le temps pensé. Le temps pensé, c'est la *philia.* Et ce que je me permets, enfin, d'avancer, c'est que l'écriture, dans l'occasion, change le sens, le mode de ce qui est en jeu, et ce qui est en jeu c'est cette philia de la Sagesse. La Sagesse, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui n'est pas très facile à supporter autrement que de l'écriture, de l'écriture du nœud bo, elle-même. De sorte, qu'en somme, pardonnez à mon infatuation, ce que je fais, ce que j'essaie de faire avec mon nœud bo, ça n'est rien de moins que la première philosophie qui me paraisse se supporter.
La seule introduction de ces nœuds bo, de l'idée qu'ils supportent un os, en somme, un os qui suggère, si je puis dire, suffisamment quelque chose que j'appellerai, dans cette occasion, *osbjet,* qui est bien ce qui, ce qui caractérise la lettre dont je l'accompagne, cet *osbjet,* la lettre petit a. Et si je le réduis, cet *osbjet,* à ce petit *a,* c'est précisément pour marquer que la lettre, en l'occasion, ne fait que témoigner de l'intrusion d'une écriture comme autre, comme autre avec, précisément, un petit *a.*
L'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant. C'est quand même pas d'hier que je me suis intéressé à cette affaire de l'écriture et que j'ai en somme promue la première fois que *j'ai parlé du* trait unaire, *einziger Zug* dans Freud. J'ai donné, du fait du nœud borroméen, un autre support à ce trait unaire. Un autre support que, comme ça, je ne vous ai pas encore sorti, que dans mes notes, j'écris D I. D I, ce sont des initiales, et ça veut dire droite infinie. La droite infinie en question, ça n'est pas la première fois que vous m'entendez en parler, c'est quelque chose que je caractérise de son équivalence au cercle (Fig. 87), c'est le principe du nœud borroméen. C'est que, en combinant
155

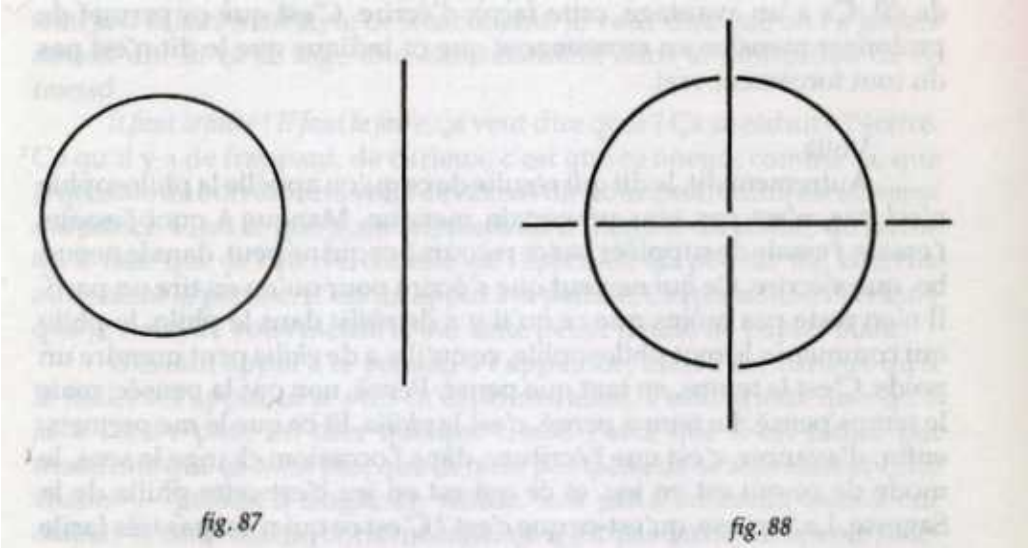


fig. 87 fig. 88

deux droites avec le cercle, on a l'essentiel du nœud borroméen (Fig. 88).
Pourquoi est-ce que la droite infinie a cette vertu, cette qualité? C'est parce que c'est la meilleure illustration du trou.
La topologie nous indique que dans un cercle, il y a un trou au milieu. Et même qu'on se met à rêver sur ce qui en *fait* le centre, ce qui se prolonge dans toutes sortes d'effets de vocabulaire: le centre nerveux, par exemple, dont personne ne sait bien exactement ce que ça veut dire. La droite infinie a pour vertu d'avoir le trou tout autour. C'est le support le plus simple du trou.
Alors, qu'est-ce que ceci nous donne à nous référer à la pratique? C'est que l'homme, l'homme est non pas, non pas Dieu, est un composé trinitaire; un composé trinitaire de ce que nous appellerons *élément.*
Qu'est-ce qu'un élément? Un élément, c'est ce qui fait Un. Autrement dit, le trait unaire. Ce qui fait Un, d'une part et ce qui, du fait de faire Un, amorce la substitution. La caractéristique d'un élément, c'est que on procède à leur combinatoire. Alors Réel, Imaginaire et Symbolique, ça vaut bien, après tout, me semble-t-il, l'autre triade dont, à entendre *Aristote,* enfin, on nous faisait le jus de composer l'homme, à savoir: *nous, psuchè, soma.* Ou encore: *volonté, intelligence, affectivité.*

Voilà. Ce que j'essaie d'introduire avec cette écriture, ça n'est rien moins que ce que j'appellerai une logique de sacs et de cordes. Parce

156

que, évidemment, il y a le sac. Il y a le sac dont le mythe, si je puis dire, consiste, consiste dans la sphère. Mais personne, semble-t-il, n'a suffisamment réfléchi aux conséquences de l'introduction de la corde. Et que ce que la corde prouve, c'est qu'un sac n'est clos qu'à le ficeler. Et que, dans toute sphère, il nous faut bien imaginer quelque chose qui, bien sûr, est dans chaque point de la sphère et qu'il la noue, cette chose dans laquelle on souffle, et qui la noue d'une corde.
Les gens écrivent leurs souvenirs d'enfance. Ça a des conséquences. C'est le passage d'une écriture à une autre écriture. Je vous parlerai dans un moment des souvenirs d'enfance de Joyce, parce qu'évidemment il me faut montrer en quoi cette logique dite de sacs et de cordes est quelque chose qui peut nous aider. Nous aider à comprendre comment Joyce a fonctionné comme écrivain.

La psychanalyse, c'est autre chose.

La psychanalyse passe par un certain nombre d'énoncés. Il n'est pas dit que la psychanalyse mette dans la, dans la voie d'écrire. C'est bien ce que je suis en train de vous, de vous imposer par mon langage, c'est que ça mérite d'y regarder à deux fois, quand on vient demander, au nom de je ne sais quelle inhibition, d'être mis en posture d'écrire. J'y regarde, quant à moi à deux fois, quand ça m'arrive, comme à tout le monde, on vient me demander ça, de lever je ne sais quelle inhibition d'écrire. Parce que c'est pas du tout tranché qu'avec la psychanalyse on y arrivera. Ceci suppose une investigation à proprement parler de ce que ça signifie d'écrire. Et, très précisément, ce que je vais vous suggérer aujourd'hui, concerne Joyce.
Il m'est venu, comme ça, dans la boule, la boule qui, dans l'occasion, est loin d'être sphérique, puisqu'elle se rattache à, à tout ce qu'on sait — hein ? Personne n'entend —, il m'est venu, comme ça, dans la boule, que Joyce c'est quelque chose qui lui est arrivé. Et qui lui est arrivé par une voie dont, moi, je crois pouvoir rendre compte. Quelque chose qui lui est arrivé, et qui fait que chez lui, ce qu'on appelle, comme ça, couramment, l'ego, a joué un tout autre rôle que le rôle simple, qu'on s'imagine simple, que le rôle simple qu'il joue dans le commun de ce qu'on appelle mortel, mortel à juste titre, l'ego, chez lui, a rempli une fonction. Une fonction dont, bien sûr, je ne peux rendre compte que par mon mode d'écriture.
Ce qui m'a mis sur la voie vaut quand même un peu la peine d'être signalé. C'est ceci, c'est que l'écriture est tout à fait essentielle à son ego.
157

Et il l'a illustré, quand, dans une rencontre avec je ne sais plus quel j'en-foutre qui venait l'interviewer — je n'ai pas retrouver le nom, non pas que je ne l'ai pas cherché, mais c'est un épisode bien connu, il est peut-être dans Gormann, enfin, je ne l'ai pas retrouvé dans Helmann qui est sûrement le meilleur, la plus soigneuse des biographies de Joyce. Je ne l'ai pas retrouvé, non pas que ça n'y soit sûrement pas, c'est parce que j'ai pas eu le temps, ce matin, de le rechercher. Il s'agit de quelque chose dont un quelconque des biographes de Joyce fait état. Quelqu'un, un jour, est venu le voir et lui a demandé de parler de ce qui concernait une certaine image. C'était une image qui reproduisait un aspect de la ville de Cork. Alors, Joyce qui savait où attendre son type au tournant, lui a répondu que c'était Cork. A quoi le type a dit, mais c'est bien évident que, que je sais ce que c'est que un aspect de la ville, enfin la grand place, disons, de Cork, je la reconnais. Mais, qu'est-ce qui encadre ? A quoi Joyce, qui l'attendait au tournant, lui a répondu : *cork,* c'est-à-dire ce qui veut dire, traduit en français, du *liège.*
Ceci est donné comme illustration du fait que, dans Joyce, dans ce qu'il écrit, il en passe toujours — il suffit de lire les, le petit tableau qu'il a donné du *Ulysses,* qu'il a donné à Stuart Gilbert, qu'il a donné aussi, quoique un peu différent, à Eue Naty, qu'il a donné à quelques autres, qu'il a donné à Valery Larbaud —, c'est que, dans chacune des choses qu'il ramasse, qu'il raconte pour en faire cette oeuvre d'art qu'est *Ulysses,* dans chacune des ces choses, l'encadrement a toujours, au minimum avec ce qu'il est censé raconter comme, comme rapport à une image, a toujours un rapport au moins d'homonymie.
Et que chacun des chapitres *d'Ulysse* se veuille être supporté d'un certain mode d'encadrement qui, dans l'occasion, est appelé dialectique, par exemple ou rhétorique ou théologie, c'est bien ce qui est, pour lui, lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte.
Et alors, ceci, bien sûr, n'est pas sans évoquer mes petits ronds, qui, eux aussi, sont le support de quelque encadrement.
La question est la suivante : qu'est-ce qui se passe, quand par suite d'une faute, conditionnée pas uniquement par le hasard — car ce que nous apprend la psychanalyse, c'est qu'une faute ne se produit jamais par hasard, qu'il y a derrière tout lapsus, pour appeler ça par son nom, une finalité signifiante. A savoir que, que la faute tend, s'il y a un inconscient, à vouloir exprimer quelque chose, non pas seulement que le sujet sait, puisque le sujet réside — c'est ce que je vous ai exprimé en son temps par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant—, le sujet réside dans cette division même; que c'est la vie du langage, vie pour
158

le langage étant tout autre chose que ce qu'on appelle simplement vie; que ce qui signifie mort pour le support somatique atout autant de place dans ces pulsions qui relèvent de ce que je viens d'appeler vie du langage. Ces pulsions en question relèvent du rapport au corps. Et le rapport au corps n'est, chez aucun homme, un rapport simple. Outre que le corps a des trous, c'est même, au dire de Freud, ce qui aurait dû mettre l'homme sur la voie, sur la voie de ces trous abstraits, parce que ceci c'est abstrait, de ces trous abstraits qui concernent l'énonciation de quoi que ce soit.

Alors, il y a quelque chose qui est, en somme, suggéré par, par cette référence, c'est qu'il faut essayer de se dépêtrer d'une idée essentiellement confuse qui est l'idée d'éternité. C'est une idée qui ne s'attache qu'au temps passé ; *philia* dont je parlais tout à l'heure. On pense, et il arrive même qu'on en parle à tort et à travers, on pense un amour éternel. On ne sait vraiment pas ce qu'on dit. Parce qu'on entend par là l'autre vie, si je puis m'exprimer ainsi. Vous voyez comment tout s'engage. Et où, en somme, cette idée d'éternité, dont personne ne sait ce que c'est, cette idée d'éternité vous mène.

Voilà. Pour ce qui est de Joyce, je voudrais, j'aurais pu vous lire à l'occasion, mais enfin sachez que ça existe, ça existe et que vous pouvez le lire très facilement en français, parce que il y a eu une traduction, une traduction du *Portrait of the Artist as a Young Man,* portrait, non pas *of the Artist,* car j'ai fait là naturellement un lapsus, *of an Artist* —Portrait d'un Artiste comme un Jeune Homme — il y a une confidence que nous fait Joyce qui concerne ceci, c'est que, à propos de, de Tennyson, de Byron, enfin de choses qui se référaient à des poètes, il s'est trouvé que des camarades l'ont ficelé à une barrière, non pas quelconque, elle était même en fil de fer barbelé, et lui ont donné à lui, Joyce, James Joyce, le camarade qui dirigeait toute l'aventure était un nommé Heron -h-é-r-on-, ce qui n'est pas un terme tout à fait indifférent, c'est *l'Erôn,* cet Heron l'a donc battu pendant un certain temps, aidé bien sûr de quelques autres camarades et, après l'aventure, Joyce s'interroge sur ce qui a fait que, passée la chose, il ne lui en voulait pas. Joyce s'exprime d'une façon, on peut l'attendre de lui, très pertinente. Je veux dire que il métaphorise quelque chose qui n'est rien moins que son rapport à son corps. Il constate que toute l'affaire s'est évacuée. Il s'exprimait lui-même en disant que c'est comme une pelure.

Qu'est-ce que ceci nous indique ? Ça nous indique que ce quelque chose de déjà si imparfait chez tous les êtres humains, le rapport au corps — qui est-ce qui sait ce qui se passe dans son corps ? Il est clair

159

que c'est bien là quelque chose qui est extraordinairement suggestif et qui, même pour certains, est le sens qu'ils donnent, c'est certain, ces certains en question, est le sens qu'ils donnent à l'inconscient. Mais s'il y a quelque chose que j'ai, depuis l'origine, articulé avec soin, c'est très précisément ceci, c'est que l'inconscient, ça n'a rien à faire avec le fait qu'on ignore des tas de choses quant à son propre corps. Et que ce qu'on sait est d'une toute autre nature.

On sait des choses qui relèvent du signifiant; l'ancienne notion de l'inconscient, de 1'*Unbekannte,* c'était précisément quelque chose qui prenait appui de notre ignorance de ce qui se passe dans notre corps. Mais l'inconscient de Freud, c'est quelque chose qui vaut la peine d'être énoncé à cette occasion, c'est justement ce que j'ai dit, à savoir le rapport, le rapport qu'il y a entre un corps qui nous est étranger et quelque chose qui fait cercle, voire droite infinie, qui de toute façon sont l'une, l'un à l'autre équivalente, et quelque chose qui est l'inconscient.

Alors, quel sens donner à ce dont Joyce témoigne? A savoir que ce n'est pas simplement le rapport à son corps, c'est, si je puis dire, la psychologie de ce rapport qui, car, après tout, la psychologie n'est pas autre chose que ça, à savoir cette image confuse que nous avons de notre propre corps, mais cette image confuse n'est pas sans comporter, appelons ça comme ça s'appelle, des affects. A savoir que, à s'imaginer justement ça, ce rapport psychique, on a, il y a quelque chose de psychique qui s'affecte, qui réagit, qui n'est pas détaché, comme Joyce en témoigne, après avoir reçu les coups de bâton de ses quatre ou cinq camarades. Il n'y a que quelque chose qui ne demande qu'à, qu'à s'en aller, qu'à lâcher, comme une pelure.

C'est là quelque chose de frappant qu'il y ait des gens qui n'aient pas d'affect à la violence subie corporellement. Il y a là une sorte de, de chose qui, d'ailleurs, est ambiguë. Ça lui a peut-être fait plaisir. Le masochisme n'est pas du tout exclu des possibilités de stimulation sexuelle de Joyce. Il y a assez insisté concernant Bloom. Mais je dirais que ce qui est plutôt frappant, ce sont les métaphores qu'il emploie. A savoir le détachement de quelque chose comme d'une pelure. Il n'a pas joui cette fois-là. Il s'est, il a eu, c'est quelque chose qui vaut psychologiquement, il a eu une réaction de dégoût. Et ce dégoût concerne son propre corps, en somme. C'est comme quelqu'un qui met entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir. C'est de ça ce dont il s'agit. Ceci est tout à fait laissé comme possibilité ; comme possibilité de rapport à son propre corps comme étranger.

160

Et c'est bien ce qu'exprime le fait de l'usage du verbe avoir. Son corps, on l'a, on ne l'est à aucun degré. Et c'est ce qui fait croire à l'âme. A la suite de quoi il n'y a pas de raison de s'arrêter. Et on pense aussi qu'on a une âme, ce qui est un comble. Cette forme du laisser tomber, du laisser tomber du rapport au corps propre, est tout à fait suspecte pour un analyste. Cette idée de soi, de soi comme corps a quelque chose qui a un poids. C'est ça que on appelle l'ego. Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce qu'il y a quelque chose à un certain niveau qui supporte le corps comme image. Mais est-ce que, dans le cas de Joyce, le fait que cette image, dans l'occasion, ne soit pas intéressée, est-ce que ce n'est pas ça qui signe que l'ego a une fonction, dans cette occasion, toute particulière ? Comment écrire cela, dans, dans mon nœud bo?

Alors là, je trace, je franchis quelque chose dont il n'est pas forcé que vous le suiviez. Jusqu'où va, si je puis dire, la père-version? Comme vous savez, depuis le temps que je l'écris, le nœud bo, c'est ça. C'est la sanction du fait que Freud fait tout tenir sur la fonction du père. Le nœud bo n'est que la traduction de ceci, c'est que, comme on me le rappelait hier soir, l'amour et, par dessus le marché, l'amour qu'on peut qualifier d'éternel, c'est ce qui se rapporte à la fonction du père, qui s'adresse à lui, au nom de ceci que le père est porteur de la castration. C'est ce que Freud au moins avance dans *Totem et Tabou,* à savoir dans la référence à la première horde. C'est dans la mesure où les fils sont privés de femme qu'ils aiment le père.

C'est en effet quelque chose de tout à fait singulier et ahurissant et que seule sanctionne l'intuition de Freud. Mais de cette intuition, à cette intuition, j'essaie de donner un autre corps, précisément, dans mon nœud bo qui est si bien fait pour évoquer le mont Neubo ou, comme on dit, la Loi, la Loi qui n'a absolument rien à faire avec les lois du monde réel, les lois du monde réel étant d'ailleurs une question qui reste toute entière ouverte, et la Loi, dans l'occasion, est simplement la Loi de l'amour, c'est-à-dire la perversion.

C'est très curieux qu'apprendre à écrire, à écrire tout au moins mon nœud bo, serve à quelque chose. Et, ce que je vais tout de suite, ce dont je vais tout de suite l'illustrer est ceci : supposez qu'il y ait quelque part, nommément là, supposez qu'il y ait là, quelque part, une erreur (Fig. 89). A savoir que les coupures fassent ici une faute. Qu'est-ce qu'il en résulte ? Le nœud borroméen a cet aspect. C'est-à-dire, comme vous ne l'auriez certainement pas imaginé à prendre les choses comme ça, de nature, imaginaire, c'est-à-dire que, comme vous le voyez, grand I qui est là n'a plus qu'à foutre le camp. Il glisse exactement comme, comme

161

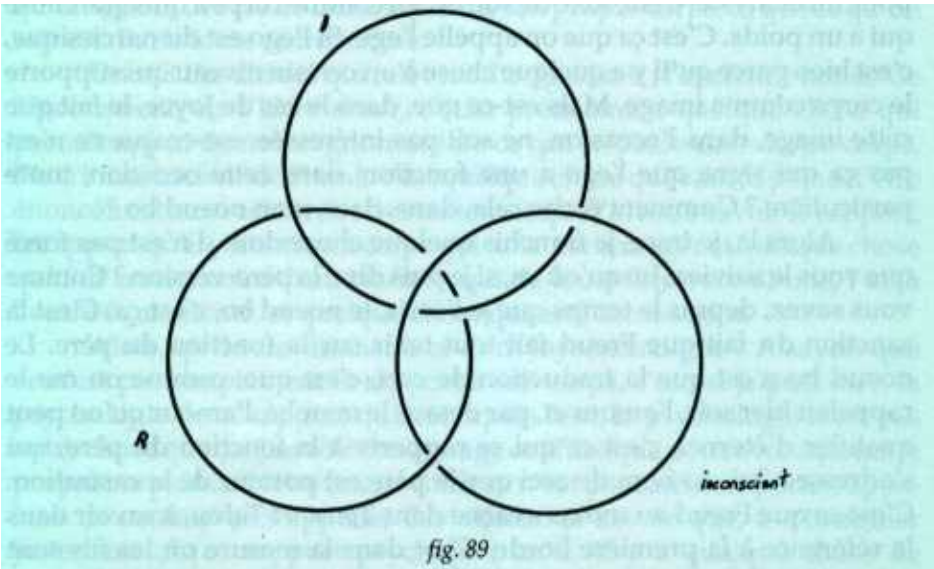


fig. 89

ce que Joyce ressent après avoir reçu sa raclée, il glisse ; le rapport imaginaire, ben n'a pas lieu. Il n'a pas lieu dans ce cas et, et s'il laisse à penser que si Joyce s'est tellement intéressé à la père-version, c'était peut-être pour autre chose. Peut-être qu'après tout, la raclée, ça le dégoûtait. C'était peut-être pas un vrai pervers.

Parce que il faut bien tâcher de s'imaginer pourquoi, pourquoi Joyce est si illisible. S'il est illisible, c'est peut-être parce qu'il n'évoque en nous aucune sympathie. Mais est-ce que quelque chose ne pourrait pas être suggéré dans notre affaire, par le fait, par contre, patent qu'il a un ego d'une tout autre nature que celle qui ne fonctionne pas, précisément, au moment de sa, de sa révolte ; qui ne fonctionne pas tout de suite, tout juste après ladite révolte, car il arrive à se dégager, c'est un fait. Mais après ça, je dirais qu'il n'en garde plus aucune reconnaissance à qui que ce soit d'avoir reçu cette raclée.

Et alors, ce que je suggère, c'est ceci (Fig. 90), c'est que, c'est pas compliqué à voir, supposez qu'ici, là, je le marque bien là, pour montrer qu'il passe par dessus, supposez que la correction de cette erreur, de cette faute, de ce lapsus dont après tout il y a rien de plus commun à imaginer — pourquoi ça n'arriverait-il pas que, qu'un nœud ne soit pas borroméen, que ça rate ? J'ai dix mille fois fait des erreurs, au tableau, en le dessinant. Voilà exactement ce qui se passe et où j'incarne l'ego, ici, l'ego comme correcteur de ce rapport manquant, de ce qui ne noue

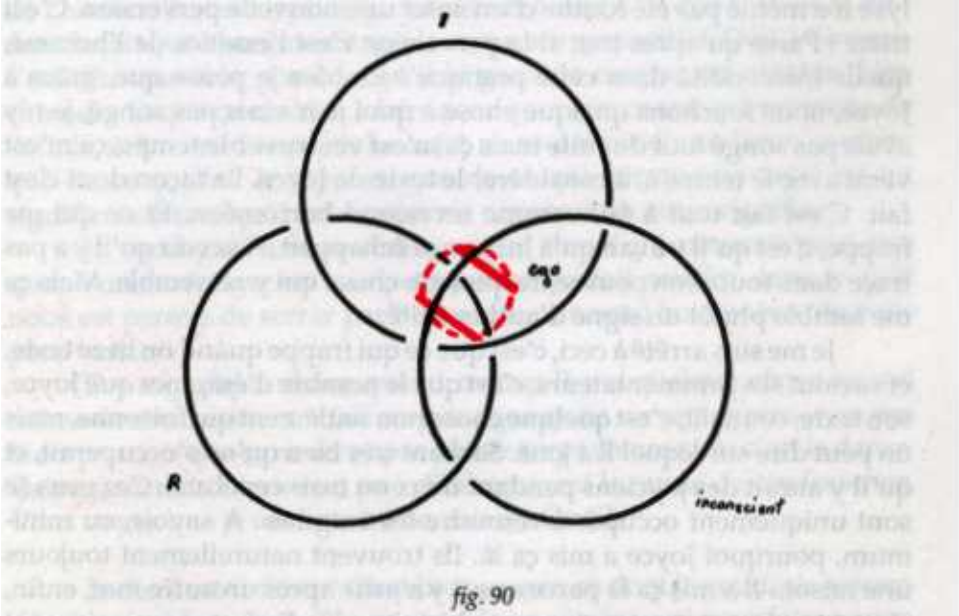


fig. 90

pas borroméennement à ce qui fait nœud de Réel et d'Inconscient, dans le cas de Joyce.
Bon. Par cet artifice d'écriture, je dirai que se restitue le nœud borroméen. Et vous le voyez, ça n'est pas que d'une face du nœud borroméen qu'il s'agit, c'est d'un fil. La différence entre la géométrie commune qui est celle d'où sort le mot face, la géométrie, c'est, c'est des choses qui jouent sur les faces. Les polyèdres, c'est, c'est tout plein de faces; de faces, d'arêtes et de sommets. Mais, le nœud nous introduit — le nœud qui est chaîne dans l'occasion —, le nœud nous introduit à une autre dimension, dont je dirais que, à la différence de l'évidence, de la face, de la face géométrique, c'est évidé. Et justement parce que c'est évidé, ça n'est pas évident.
Il y a quelqu'un qui, dans un temps, m'a interpellé. *Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai* ? Il ne dit pas le vrai sur le vrai, parce que dire le vrai sur le vrai, c'est dire, c'est un mensonge. Le vrai intensionnel que je me permettrai ici d'écrire: *l'in-tension.* J'ai déjà distingué l'in-tension du mot ex-tension. Le vrai intensionnel écrit comme ça, ça peut de temps en temps toucher à quelque chose de réel. Mais ça, pour le coup, c'est par hasard. On n'imagine pas à quel point on fait de ratés dans l'écriture. Le lapsus calami n'est pas premier• par rapport au lapsus linguae, mais ça peut être conçu comme touchant au réel.

163

Je sais bien que mon nœud qui est ce par quoi et uniquement, ce par quoi s'introduit le réel comme tel — faut pas se frapper ! — ça ne va pas tellement loin, il y a que moi qui en aie le maniement, mais autant en faire usage, puisque ça me sert à vous expliquer quelque chose. On peut bien tolérer, puisque c'est ça la situation où vous êtes, que, que je folâtre avec mes faibles moyens. Mais c'est une façon d'articuler précisément ceci que toute sexualité humaine est perverse si nous suivons bien ce que dit Freud. Il n'a jamais réussi à concevoir ladite sexualité autrement que perverse. Et c'est bien en quoi j'interroge ce que j'appellerai la fécondité de la psychanalyse.

Vous m'avez entendu très souvent énoncer ceci que la psychanalyse n'a même pas été foutue d'inventer une nouvelle perversion. C'est triste ! Parce qu'après tout si la perversion c'est l'essence de l'homme, quelle infécondité dans cette pratique ! Eh bien je pense que, grâce à Joyce, nous touchons quelque chose à quoi je n'avais pas songé, je n'y avais pas songé tout de suite mais ça m'est venu avec le temps, ça m'est venu avec le temps à, à considérer le texte de Joyce. La façon dont c'est fait. C'est fait tout à fait comme un nœud borroméen. Et ce qui me frappe, c'est qu'il y avait qu'à lui que ça échappait. A savoir qu'il y a pas trace dans toute son oeuvre de quelque chose qui y ressemble. Mais ça me semble plutôt un signe d'authenticité.
Je me suis arrêté à ceci, c'est que ce qui frappe quand on lit ce texte, et surtout ses commentateurs, c'est que le nombre d'énigmes que Joyce, son texte, contient, c'est quelque chose non seulement qui foisonne, mais on peut dire sur lequel il a joué. Sachant très bien qu'on s'occuperait, et qu'il y aurait des joyciens pendant deux ou trois cents ans. Ces gens se sont uniquement occupés à résoudre les énigmes. A savoir, au minimum, pourquoi Joyce a mis ça là. Ils trouvent naturellement toujours une raison. Il a mis ça là parce que il y a juste après un autre mot, enfin, c'est exactement comme dans mes histoires, là, *d'osbjet,* de *mensionge* et de *dit -mension* et de toute la suite, n'est-ce pas. Moi, il y a des raisons. Je veux exprimer quelque chose. J'équivoque. Mais avec Joyce, on y perd toujours ce que je pourrais appeler son latin ; d'autant plus que le latin, il en connaissait un bout.
Alors l'énigme, heureusement, comme ça, dans un temps, je m'y suis intéressé, j'écris ça Ee — E indice e, E, un grand E —, il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Et l'énigme consiste en leur rapport du grand E au petit e ; à savoir de pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé ? C'est une affaire d'énonciation. Et l'énonciation, c'est
164

l'énigme. L'énigme portée à la puissance de l'écriture, c'est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête.
Est-ce que ça ne serait pas là la conséquence, la conséquence de ce raboutage si mal fait que c'est un ego de fonctions énigmatiques, de fonctions réparatoires ? Que Joyce soit l'écrivain par excellence de l'énigme, c'est ce que je vous incite — j'aurais pu vous en citer maints exemples, s'il n'était pas si tard —, mais je vous conseille d'aller le vérifier. *Ulysse* en traduction française, ça existe, ça se trouve chez, chez Gallimard ; si vous avez pas le vieux volume du temps de Sylvia Beach.
Je vais quand même pointer quelques petites choses qui me paraissent notables avant de vous quitter.
Il faut bien que vous réalisiez que ce que je vous ai dit des rapports de l'homme à son corps et qui tient tout entier à ce que je vous ai dit:
dans le fait que l'homme dit que le corps, *son* corps, il l'a. Déjà à dire *son,* c'est dire que il le possède, qu'il le possède comme un meuble, bien entendu. Et que ça n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui permette de définir strictement le sujet. Le sujet ne se définit d'une façon correcte que de ce qui fait le rapport, que de ce qui fait que un sujet est un signifiant en tant qu'il est représenté auprès d'un autre signifiant.
Je voudrais ici vous dire quelque chose qui pourrait peut-être quand même freiner un tout petit peu ce qui fait gouffre, dans ce qu'il nous est permis de serrer par l'usage de ce nœud borroméen, de cette père-version.
Il y a quelque chose quand même. Il y a quelque chose quand même dont on est tout à fait surpris: que ça ne serve pas plus, non pas le corps, mais que ça ne serve pas plus *le* corps comme tel; c'est la danse. Ça permettrait d'écrire un peu différemment le terme de *condansation.* Vous voyez que je me livre à l'occasion... Ouaih!

Le Réel est-il droit? C'est bien ce que, ce dont je voudrais aujourd'hui poser la question devant vous. Je voudrais aussi vous faire remarquer que, dans la théorie de Freud, le Réel n'a rien à faire avec le monde. Parce que ce qu'il nous explique dans quelque chose qui concerne précisément l'ego, à savoir le *Lust-Ich,* c'est qu'il y a une étape de narcissisme primaire. Et que ce narcissisme primaire se caractérise de ceci, non pas qu'il n'y ait pas de sujet, mais qu'il n'y a pas de rapport de l'intérieur à l'extérieur. J'aurai sûrement à y revenir, je ne dis pas forcément devant vous, parce qu'après tout je n'ai aucune espèce de certitude que, à l'heure actuelle, que l'année prochaine je possèderai encore cet amphithéâtre, mais supposez que je trouve quelque part un
165

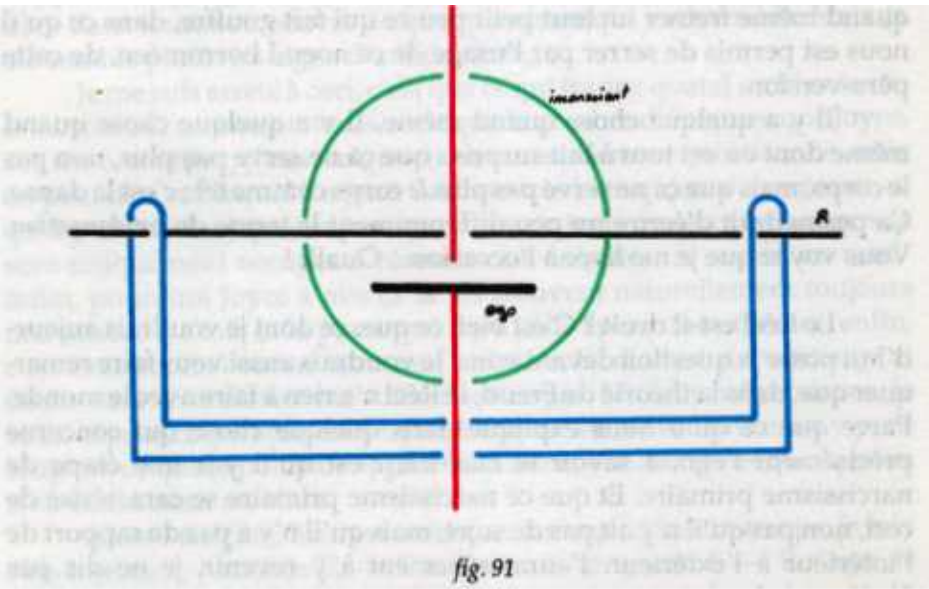


fig. 91

endroit de soixante-dix m2, eh ben ça fera, ça fera la place pour huit personnes, en comptant moi. Et c'est le meilleur de ce que je souhaite.

Il faudrait encore que je dise quelques mots, je les avais préparés, quelques mots de l'épiphanie, la fameuse épiphanie de Joyce, que vous rencontrerez à tous les tournants. Car je vous prie de contrôler ceci, c'est que quand il en donne une liste, toutes ses épiphanies sont toujours caractérisées de la même chose et qui est très précisément ceci : la conséquence qui résulte de cette erreur ; à savoir que l'Inconscient est lié au Réel. Chose fantastique, Joyce, lui-même, n'en parle pas autrement. C'est tout à fait lisible dans Joyce que l'épiphanie c'est là ce qui fait que, grâce à la faute, inconscient et Réel se nouent.

C'est quelque chose que, c'est pas ce que je voulais vous faire entendre, il y a quelque chose que je peux quand même vous dessiner (Fig. 91), si vous savez un peu, si vous avez vu un nœud borroméen, il vous indique ceci, c'est que si, ici, c'est l'ego tel que je vous l'ai dessiné tout à l'heure, nous nous trouvons en posture de voir se reconstituer strictement le nœud borroméen, sous la forme suivante: ici c'est le Réel, ici c'est l'Imaginaire, ici c'est l'inconscient et ici c'est l'ego de Joyce.

Vous pouvez facilement voir sur ce schéma, vous pouvez facilement voir sur ce schéma que la rupture de l'ego libère le rapport imaginaire. Il est facile, en effet, d'imaginer que l'imaginaire foutra le

166

camp, il foutra le camp par ici, si l'inconscient, comme c'est le cas, le permet. Et il le permet incontestablement.

Voilà les quelques indications que je voulais vous dire pour cette dernière séance. On pense *contre* un signifiant. C'est le sens que j'ai donné au mot de *l'appensée.* On s'appuie contre un signifiant pour penser.

Voilà, je vous libère.

Je vous libère et il n'y aura pas de prochaine, de dernière chose cette année. Je comptais que ça serait le 18, mais comme les examens commencent le 17, je voulais vous dispenser de vous déplacer.
167

Version AFI
Jacques Lacan

L'insu que sait de l' une-bévue s 'aile a mourre

Séminaire
1976-1977

Publication hors commerce. Document interne à l'Association freudienne internationale et destiné à ses membres.

Pagination respectant celle du document source
Tables des matières, p. 2.
Note liminaire, p. 7.
Début, p. 9.

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

TABLE DES MATIERES

Note liminaire 7

Leçon I, 16 novembre 1976 9
Leçon II, 14 décembre 1976 19
Leçon III, 21 décembre 1976 31
Leçon IV, 11 janvier 1977 47
Leçon V, 18 janvier 1977 55
Leçon VI, 8 février 1977 65
Leçon VII, 15 février 1977 87
Leçon VIII, 8 mars 1977 95
Leçon IX, 15 mars 1977 105
Leçon X, 19 avril 1977 113
Leçon XI, 10 mai 1977 121
Leçon XII, 17 mai 1977 127

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

-3-

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

-4-

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

-5-

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

-6-

Note liminaire

C'est à partir du séminaire Encore *que Lacan reprend ses élaborations en utilisant le noeud borroméen. L'image qu'il en fera jusqu'à la fin de son enseignement se complexifie d'année en année et le rapport entre le commentaire et les manipulations des ronds de ficelle ainsi que leur mise à plat sur un plan se fait de plus en plus interdépendant.*

Malgré le soin avec lequel Lacan préparait ses leçons et ses dessins, il n'était pas rare qu'il se trompe sans toujours rectifier; dès le moment même ou à la leçon suivante. Le relevé de ses dessins par les auditeurs introduisait aussi à l'occasion de nouvelles erreurs. D'où la difficulté d'établissement du texte et des dessins de ce séminaire.

La question, donc, de la place des dessins et de leur éventuelle reconstitution a posé de délicats problèmes et c'est dans le doute que nous avons été amenés à trancher pour certaines figures. C'est le cas tout particulièrement pour la figure VII-2.

Ceci invite plus que jamais le lecteur à se faire actif et vigilant.

M. Jeanvoine C. Dorgeuille

-7-

-8-

Leçon I - 16 novembre 1976

Il y a une affiche comme ça qui professe... est-ce que vous avez su la lire ? Qu'est-ce que ça donne pour vous ? *L'insu que sait,* quand même ça fait, bla-bla, ça équivoque; *L'insu que sait,* et après j'ai traduit *l'Unbewusst,* j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de « l'une-bévue ». C'est une façon aussi bonne de traduire *l'Unbewusst* que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier qui, en français - et en allemand aussi d'ailleurs - équivoque avec inconscience.
L'inconscient, ça n'a rien à faire avec l'inconscience. Alors pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par *l'une-bévue.* D'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses; pourquoi est-ce qu'on s'oblige dans l'analyse des rêves, qui constitue une bévue comme n'importe quoi d'autre, comme un acte manqué, à ceci près qu'il y a quelque chose où on se reconnaît. On se reconnaît dans le trait d'esprit, parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé *lalangue,* on se reconnaît dans le trait d'esprit, on y glisse et là-dessus Freud a fait quelques considérations qui ne sont pas négligeables. Je veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de *lalangue.* Pour le reste, est-ce qu'il faut dire que pour l'analyse d'un rêve il faut s'en tenir à ce qui s'est passé la veille ? Ça ne va pas de soi. Freud en a fait une règle, mais il conviendrait quand même de s'apercevoir qu'il y a bien des choses qui, non seulement peuvent remonter plus haut, mais qui tiennent
-9-

à ce qu'on peut appeler le tissu même de l'inconscient. Est-ce que l'acte manqué aussi c'est une affaire qui doit être analysée étroitement selon ce qui s'est passé, non pas la veille, mais cette fois-ci dans la journée, c'est vraiment quelque chose qui pose question.
Cette année, disons que, avec cette *insu que sait de l'une-bévue,* j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut admettre que nous avons un intérieur que l'on appelle comme on peut, psychisme par exemple, on voit même Freud écrire endo, endo-psychique; cela ne va pas de soi que la Psuké ce soit endo; cela ne va pas de soi qu'il faille endosser cet *endo,* quel rapport y a-t-il entre cet *endo,* cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification? C'est ça en somme que, sous ce titre qui est comme ça fabriqué pour l'occasion, c'est ça que je voudrais mettre sous ce titre. Parce qu'il est clair que l'identification, c'est ce qui se cristallise dans une identité. D'ailleurs ce *fication* dans le français est en allemand autrement énoncé, *Identifizierung,* dit Freud, dans un endroit où j'ai été le retrouver, parce que je ne me souvenais pas que j'avais fait un séminaire sur *l'Identifizierung.* Je ne me souvenais pas, je me souvenais quand même de ce qu'il y avait dans le chapitre, je ne savais pas que j'y avais consacré une année. Mais je me souvenais qu'il y a pour Freud au moins trois modes d'identification, à savoir l'identification auquel il réserve - je ne sais pas bien pourquoi - la qualification d'amour. Amour, c'est la qualification qu'il donne à l'identification au père. Qu'est-ce que c'est que d'autre part ce qu'il avance d'une identification faite de participation ? Il appelle ça, il épingle ça de l'identification hystérique. Et puis il y a une troisième identification qui est celle qu'il fabrique d'un trait, d'un trait que j'ai autrefois - j'en avais gardé quand même le souvenir sans savoir que j'avais fait tout un séminaire sur l'identification - d'un trait que j'ai appelé « unaire », ce trait unaire nous intéresse parce que, comme Freud le souligne, c'est pas quelque chose qui a affaire spécialement avec une personne aimée. Une personne peut être indifférente et un trait unaire choisi comme constituant la base d'une identification. Ce n'est pas indifférent, puisque c'est comme ça que Freud croit pouvoir rendre-compte de l'identification à la petite moustache du Führer dont chacun sait qu'elle a joué un grand rôle.
-10-

C'est une question qui a beaucoup d'intérêt parce qu'il résulterait de certains propos qui ont été avancés que la fin de l'analyse serait de s'identifier à l'analyste. Pour moi, je ne le pense pas. Mais enfin c'est ce que soutient Balint, et c'est très surprenant. A quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse? Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient? C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas, parce que l'inconscient reste - je dis « reste », je ne dis pas « reste éternellement », parce qu'il n'y a aucune éternité - reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient. Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment, imprudemment, parce que c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre.
Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ? J'ai avancé que le symptôme, ça peut être - c'est monnayable, c'est courant - ça peut être le partenaire sexuel. C'est dans la ligne de ce que j'ai proféré - proféré sans que ça vous fasse pousser des cris d'orfraie - c'est un fait, j'ai proféré que le symptôme pris dans ce sens c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin. Connaître n'a strictement que ce sens. C'est la seule forme de connaissance prise au sens où l'on a avancé qu'il suffirait qu'un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît, voire inversement. Comme malgré que je m'y efforce, c'est un fait que je ne suis pas femme, je ne sais pas ce qu'il en est de ce qu'une femme connaît d'un homme. Il est très possible que ça aille, ça aille très loin. Mais ça ne peut tout de même pas aller jusqu'à ce que la femme crée l'homme, même quand il s'agit de ses enfants, il s'agit de quelque chose qui se présente comme un parasitisme. Dans l'utérus de la femme, l'enfant est parasite, et tout l'indique, jusques et y compris le fait que ça peut aller très mal entre ce parasite et ce ventre.
Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, -11-

c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici, bien sûr, du narcissisme secondaire, le narcissisme radical, le narcissisme qu'on appelle primaire étant dans l'occasion exclu. Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court. Ça ne va vraiment pas loin. Comment ça se pratique, c'est bien entendu ce que je m'efforce de véhiculer dans cette foule, je ne sais pas avec quel résultat. Je me suis embarqué dans cette navigation comme ça, parce que dans le fond on m'y a provoqué. C'est ce qui résulte de ce qui a été publié par je ne sais quelle série spéciale d'Ornicar sur la scission de 53. J'aurais été sûrement beaucoup plus discret si la scission de 53 n'avait pas eu lieu.

La métaphore en usage pour ce qu'on appelle l'accès au réel, c'est ce qu'on appelle le modèle. Il y a un nommé Kelvin qui s'est beaucoup intéressé à ça, Lord même qu'il s'appelait, Lord Kelvin. Il considérait que la science c'était quelque chose dans lequel fonctionnait un modèle et qui permettait, à l'aide de ce modèle, de prévoir quels seraient les résultats, les résultats du fonctionnement du réel. On recourt donc à l'imaginaire pour se faire une idée du réel. Écrivez alors « se faire », « se faire une idée » j'ai dit, écrivez le « sphère » pour bien savoir ce que l'imaginaire veut dire. Ce que j'ai avancé dans mon nœud borroméen de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, m'a conduit à distinguer ces trois sphères et puis ensuite à les renouer. Il a fallu donc que je passe de ces trois boules - il y a les dates, j'ai énoncé le Symbolique, l'Imaginaire, et le Réel en 54, j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms devenus en somme par moi ce que Frege appelle noms propres. Fonder un nom propre, c'est une chose qui fait monter un petit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça, c'est le mien.

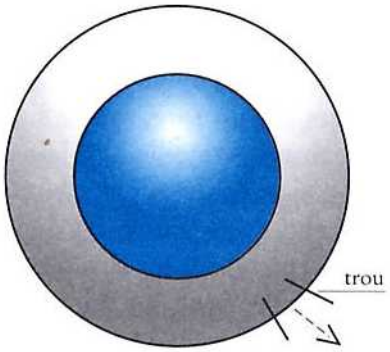
L'extension de Lacan au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel, c'est ce qui permet à ces trois termes de consister, je n'en suis pas spécialement fier. Mais je me suis après tout aperçu que consister ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il fallait parler de corps; il y a un corps de l'Imaginaire, un corps du Symbolique - c'est *lalangue* - et un corps du Réel dont on ne sait pas comment il sort. Ce n'est pas simple, non que la complication vienne de moi, mais elle est dans ce dont il s'agit. C'est parce que j'ai été, comme dit l'autre, confronté avec l'idée que supporte l'inconscient de Freud, que j'ai essayé, non -12-

d'en répondre, mais d'y répondre de façon sensée, c'est-à-dire en n'imaginant pas que cette avision - ce dont Freud s'est avisé, c'est ça que je veux dire - que cette avision concerne quelque chose qui serait à l'intérieur de chacun, de chacun de ceux qui font foule et qui croient être de ce fait une unité.
On a traduit cette notion de foule que veut bien dire Massenpsychologie, on l'a traduit Psychologie collective et analyse du moi. Rien n'y fait. Freud a beau prendre expressément son départ de ce que Gustave Lebon a appelé nommément psychologie des foules, on traduit par psychologie collective, une collection, une collection de perles sans doute, chacun en étant une, alors que ce dont il s'agit, c'est de rendre compte de l'existence, de l'existence dans cette foule de quelque chose qui se qualifie moi.
Qu'est-ce que ça peut être que ce moi ? C'est ce que pour essayer de vous l'expliquer, j'ai essayé d'imaginer cette année l'usage de ce qu'on appelle une topologie. Une topologie, comme vous pourrez le saisir rien qu'à ouvrir quoi que ce soit qui s'appelle Topologie générale, une topologie ça se fonde toujours sur un tore, même si ce tore est à l'occasion une bouteille de Klein, car une bouteille de Klein est un tore, un tore qui se traverse lui-même - j'ai parlé de ça il y a bien longtemps.
Voilà. Ici, vous voyez que, dans ce tore, il y a quelque chose qui représente un intérieur absolu quand on est dans le vide, dans le creux que peut constituer un tore. Ce tore peut être une corde sans doute, mais une corde elle-même se tord, et il y a quelque chose qui est dessinable comme étant l'intérieur de la corde. Vous n'avez à cet égard qu'à déployer ce qui s'énonce comme nœud dans une littérature spéciale.
Fig. 1-1

-13-

Alors il y a évidemment deux choses, il y a deux espèces de trous; le trou qui s'ouvre à ce qu'on appelle l'extérieur, ça met en cause ce dont il s'agit quant à l'espace. L'espace passe pour étendue quand il s'agit de Descartes. Mais le corps nous fonde l'idée d'une autre espèce d'espace. Ça n'a pas l'air tout de suite d'être ce qu'on appelle un corps, ce tore en question. Mais vous allez voir qu'il suffit de le retourner, non pas comme se retourne une sphère, parce qu'un tore ça se retourne d'une toute autre façon. Si ici, par exemple, je me mets à imaginer que c'est une sphère qui est à l'intérieur d'une autre sphère, je n'obtiens rien qui ressemble à ce que je vais essayer de vous faire sentir maintenant. Si je fais un trou dans l'autre sphère, cette sphère-là va sortir comme un grelot.
Mais c'est un tore, c'est un tore c'est-à-dire qu'Il va se comporter autrement.

Fig. I-2



Il suffirait que vous preniez, une simple chambre à air, une chambre a air d'un petit pneu que vous vous appliqueriez à mettre à l'épreuve, vous verrez alors que le pneu prête à cette façon de s'enfiler, si je puis dire, dans ce qu'offre à lui d'issue la coupure, la coupure que nous avons pratiquée ici et que, si je devais poursuivre, à supposer que la coupure vienne ici, vienne ici se rabattre, s'inverser, si l'on peut dire, ce que vous aller obtenir est ceci qui est différent, différent en apparence, du tore; car c'est bel et bien un tore tout de même, quoique, vu cette fois-ci en coupe, c'est bel et bien un tore exactement comme si nous coupions ici le tore dont
il s'agit. Je pense qu'il ne vous échappe pas que a rabattre, ceci jusqu'à ce -14-

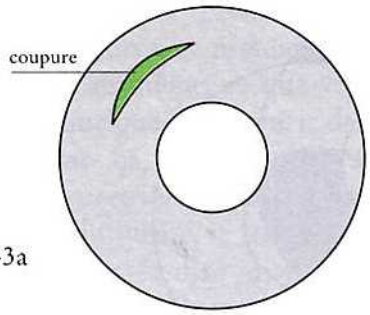


Fig. I-3a

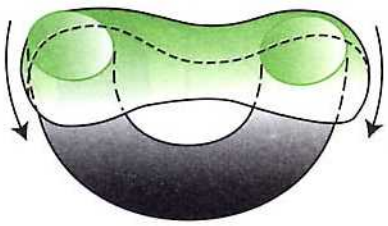


Fig. I-3b

que nous bouclions le trou que nous avons fait dans le tore, c'est bel et bien la figure qui suit que nous obtenons. Ça ne semble pas ravir, si je puis dire, votre consentement. C'est pourtant tout à fait sensible. Il suffit d'y faire un essai.

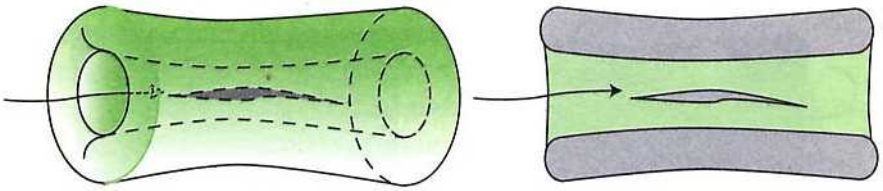


Fig. I-4

Vous avez ici 2 tores dont l'un représente ce qui est advenu, alors que l'autre est l'original. Si vous, sur l'un de ces tores couplés de la même façon - ceci va nous conduire à autre chose - sur l'un de ces tores couplés, vous pratiquez la manipulation que je vous ai expliquée ici, à savoir que vous y fassiez une coupure, vous obtiendrez ce quelque chose qui se traduit comme ceci, à savoir que, les tores étant couplés, vous avez, a l'intérieur de l'un de ces tores, un autre tore, un tore qui est de la même espèce que celui que j'ai dessiné ici. Ce que désigne ceci, c'est qu'ici, vous voyez bien que ce qui est du premier tore a ici ce que j'appelle son intérieur, quelque chose dans le tore s'est retourne, qui est exactement en continuité avec ce qui reste d'intérieur dans ce premier tore. Ce tore est retourné en ce sens que désormais son intérieur est ce qui passe à l'extérieur, alors que pour désigner celui-ci comme étant celui autour duquel -15-

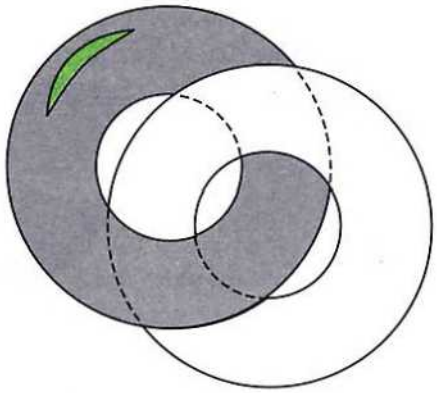


Fig. I-5a

se retourne celui qui est ici, nous nous apercevons que celui que j'ai désigné ici, est lui, resté inchangé, c'est-à-dire qu'il a son premier extérieur, son extérieur tel qu'il se pose dans la boucle, il a son extérieur toujours a la même place.

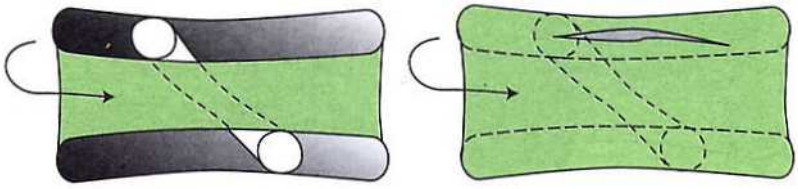


Fig. I-5b

Il y a donc eu, de l'un d'entre eux, retournement. Je pense que, quoique ces choses soient fort incommodes, soient fort inhibées a imaginer, je pense quand même vous avoir véhiculé, véhiculé ce dont il s'agit dans l'occasion. Je veux dire que je nie suis fait, je l'espère, entendre pour ce dont il s'agit.
Il est tout à fait remarquable que, ce qui est ici [Fig. 1-4] n'ait pas - quoique ce soit littéralement un tore - n'ait pas la même forme, a savoir que ça se présente comme une trique. C'est une trique qui n'en reste pas moins pourtant un tore. Je veux dire que comme vous l'avez déjà vu ici, ce qui vient à se former, c'est quelque chose qui n'a plus rien à faire avec la première présentation, celle qui noue les deux tores [Fig.1-5a]. Ce n'est pas la même sorte de chaîne du fait du retournement de ce que j'appelle, -16-

dans l'occasion, le premier tore. Mais par rapport à ce premier tore, par rapport au même, ce que vous avez, c'est quelque chose que je dessine comme ça, par rapport au même, le tore-trique, si nous nous souvenons du même, le tore-trique vient ici, c'est-à-dire que pour appuyer les choses, le trou qui est à faire dans le tore, celui que j'ai désigné ici, peut être fait en n'importe quel endroit du tore, jusque et y compris couper le tore ici, car alors il est tout à fait manifeste que ce tore coupé peut se retourner de la même façon et que ce sera en joignant deux coupures que nous obtiendrons cet aspect. En d'autres termes en coupant ce tore ici, on obtient ce que j'ai appelé la présentation en trique de la même façon, c'est-à-dire que quelque chose qui se manifestera dans le tore par deux coupures permettra un rabattement exactement tel que c'est en joignant deux coupures - et non pas en formant la coupure unique, celle que j'ai faite ici - c'est en joignant cieux coupures que nous obtiendrons cette trique que j'appelle de ce terme, encore que se soit un tore.
Voilà ce qu'aujourd'hui, et je conviens que ce n'est pas nourriture facile, mais ce que j'aimerais la prochaine fois, à savoir dans le mardi de décembre, ce que j'aime-
- 17-

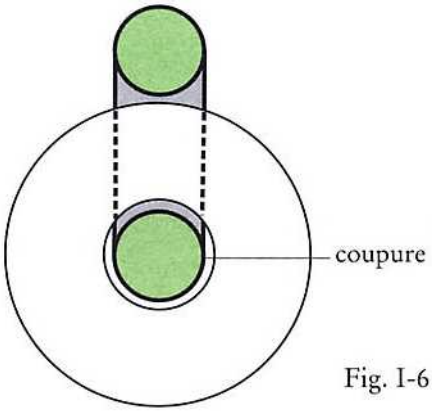
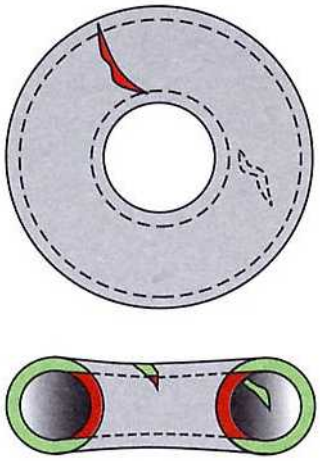


Fig. I-6



rais entendre la prochaine fois de quiconque d'entre vous, c'est la façon dont de ces deux modes de repliement du tore y étant adjoint un 3e qui, lui, est celui-ci

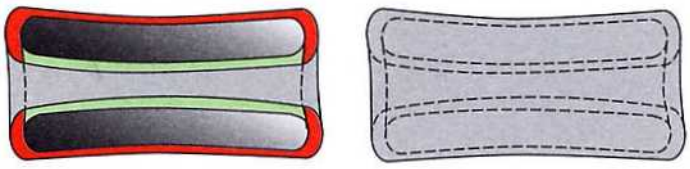


Fig. I-7b

Supposez que nous ayons un tore dans un autre tore, la même opération est concevable pour les 2 tores, à savoir d'une coupure faite dans celui-ci et d'une coupure autre, distincte, puisque ce n'est pas le même tore, faite dans celui-là. Il est dans ce cas tout a fait clair - je vous le laisse concevoir - que le repliement de ces deux tores nous donnera une même trique, mais à ceci près que dans la trique il y aura un contenu analogue, à ceci près que pour les 2 cas, cette fois-ci, l'intérieur sera à l'extérieur et de même pour celui-ci; je veux dire pour le tore qui est à l'intérieur.
Comment, vous poserai-je la question, comment identifier - car c'est distinct - comment identifier l'identification hystérique, l'identification amoureuse dite au père, et l'identification que j'appellerai neutre, celle qui n'est ni l'une, ni l'autre, qui est l'identification à un trait particulier, à un trait que j'ai appelé - c'est comme ça que j'ai traduit *l'Einziger Zug* - que j'ai appelé à n'importe quel trait ?
Comment répartir ces trois inversions de tores homogènes donc dans leur pratique, et en plus qui maintiennent la symétrie, si je puis dire, entre un tore et un autre, comment les repartir, comment désigner d'une façon homologue l'identification paternelle, l'identification hystérique, l'identification à un trait qui soit seulement le même ? Voilà la question sur laquelle j'aimerais, la prochaine fois, que vous ayez la bonté de prendre parti.
-18-

Leçon II 14 décembre 1976

Il n'y a pas à donner de commentaires. Comme la dernière fois je vous ai parlé de quelque chose comme ça qui n'est pas une sphère dans une autre, qui est ce qu'on appelle un tore, il en résulte - c'était ce que je voulais vous indiquer par là, mais c'était allusif - qu'aucun résultat de la science n'est un progrès. Contrairement à ce qu'on s'imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous. La psychanalyse notamment n'est pas un progrès, puisque ce que je veux vous indiquer, puisque malgré tout je reste près de ce sujet, la psychanalyse notamment n'est pas un progrès, c'est un biais pratique pour mieux se sentir. *Ce mieux se sentir*, il faut le dire, n'exclut pas l'abrutissement...

Tout indique, avec l'indice de soupçon que j'ai fait peser sur le tout, qu'en fait il n'y a de tout que criblé et pièce à pièce. La seule chose qui compte, c'est qu'une pièce a ou non valeur d'échange. C'est la seule définition du tout. Une pièce vaut dans toutes circonstances, ceci veut dire, ceci ne veut dire que circonstance qualifiée comme toute valoir, homogénéité de valeur... Le tout n'est qu'une notion de valeur, le tout, c'est ce qui vaut dans son genre, ce qui vaut dans son genre un autre de la même espèce d'unité.

Nous avançons là tout doucement vers la contradiction de ce que j'ai appelé *l'une-bévue. L'une-bévue* est ce qui s'échange malgré que ça ne vaille pas l'unité en question. *L'une-bévue* est un tout faux. Son type, si je puis dire, c'est le signifiant, le signifiant-type, c'est-à-dire, exemple, il -19-

Fig. II-1
n'y en a pas de plus type que le même et l'autre. Je veux dire qu'il n'y a pas de signifiant plus type que ces deux énoncés. Une autre unité est semblable à l'autre. Tout ce qui soutient la différence du même et de l'autre, c'est que le même soit le même matériellement. La notion de matière est fondamentale en ceci qu'elle fonde le même. Tout ce qui n'est pas fondé sur la matière est une escroquerie matériel-ne-ment.
Le matériel se présente à nous comme *corps-sistance,* je veux dire sous la subsistance du corps, c'est-à-dire de ce qui est consistant, ce qui tient ensemble à la façon de ce qu'on peut appeler un con*, autrement dit une unité. Rien de plus unique qu'un signifiant, mais en ce sens limité qu'il n'est que semblable à une autre émission de signifiant. Il retourne à la valeur, à l'échange. Il signifie le tout, ce qui veut dire, il est le signe du tout. Le signe du tout, c'est le signifié, lequel ouvre la possibilité de l'échange. Je souligne à cette occasion ce que j'ai dit du possible, il y aura toujours un temps - c'est ça que ça veut dire - où il cessera de s'écrire, où le signifié ne tiendra plus comme fondant la même valeur, l'échange matériel. Car la même valeur est l'introduction du mensonge, il y a échange, mais non matérialité même.
Qu'est-ce que l'autre comme tel ? C'est cette matérialité que je disais à l'instant, c'est-à-dire que j'épinglais du signe singeant l'autre. Il n'y a qu'une série d'autres, tous les mêmes en tant qu'unité, entre lesquels une bévue est toujours possible, c'est-à-dire qu'elle ne se perpétuera pas, qu'elle cessera comme bévue. Voilà. Tout ça, c'est des vérités premières, mais que je crois devoir vous rappeler.
L'homme pense. Ça ne veut pas dire qu'il ne soit fait que pour ça. Mais ce qui est manifeste, c'est qu'il ne fait que ça de valable, parce que valable veut dire - et rien d'autre, c'est pas une échelle de valeur, -20-

* corps ? (JP Bénard)

l'échelle de valeur, comme je vous le rappelle, tourne en rond - valable ne veut rien dire que ceci que ça entraîne la soumission de la valeur d'usage à la valeur d'échange. Ce qui est patent, c'est que la notion de valeur est inhérente à ce système du tore et que la notion *d'une-bévue* dans mon titre de cette année veut dire seulement que - on pourrait également dire le contraire - l'homme sait plus qu'il ne croit savoir. Mais la substance de ce savoir, la matérialité qui est dessous, n'est rien d'autre que le signifiant en tant qu'il a des effets de signification. L'homme *parle-être* comme j'ai dit ce qui ne veut rien dire d'autre qu'il parle signifiant, avec quoi la notion d'être se confond.

Ceci est réel., Réel ou vrai ? Tout se pose, à ce niveau tentatif, comme si les deux mots étaient synonymes. L'affreux, c'est qu'ils ne le sont pas partout. Le vrai, c'est ce qu'on croit tel; la foi et même la foi religieuse, voilà le vrai qui n'a rien à faire avec le réel. La psychanalyse, il faut bien le dire tourne dans le même rond. C'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse. A la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de réel. Tout cela parce que manifestement - depuis le temps, on le saurait, si ce n'était pas manifeste - manifestement il n'y a pas de connaissance. Il n'y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure... *Une bévue,* c'est ce dont il s'agit, tournage en rond de la philosophie. Il s'agit de substituer un autre sens au terme *système du monde* qu'il faut bien conserver, quoique de ce monde on ne peut rien dire de l'homme, sinon qu'il en est chu. Nous allons voir comment, et ça a beaucoup de rapport avec le trou central du tore.

Il n'y a pas de progrès, parce qu'il ne peut pas y en avoir. L'homme tourne en rond si ce que je dis de sa structure est vrai, parce que la structure, la structure de l'homme est torique. Non pas du tout que j'affirme qu'elle soit telle. je dis qu'on peut essayer de voir où en est l'affaire, ce d'autant plus que nous y incite la topologie générale. Le système du monde jusqu'ici a toujours été sphéroïdal. On pourrait peut-être changer! Le monde s'est toujours peint, jusqu'à présent, comme ça pour ce qu'ont énoncé les hommes, s'est peint à l'intérieur d'une bulle. Le vivant se considère lui-même comme une boule, mais avec le temps il s'est quand même aperçu qu'il n'était pas une boule, une bulle. Pourquoi ne pas s'apercevoir qu'il est organisé, je veux dire ce qu'on voit du corps vivant, qu'il est organisé comme ce que j'ai appelé trique l'autre jour. -21-

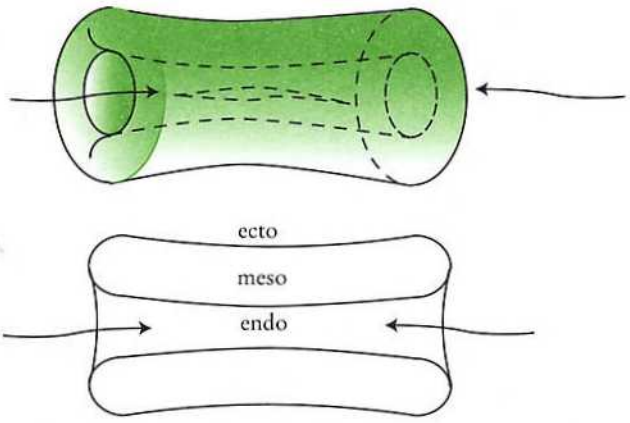
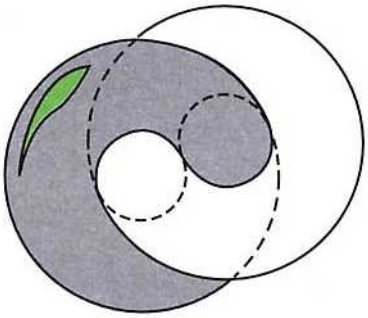


Fig. II-2

Voilà, j'essaye de dessiner ça comme ça. II est évident que c'est bien à ça que ça aboutit, ce que nous connaissons du corps comme consistant. On appelle ça ecto, ça endo et puis autour il y a le méso. C'est comme ça que c'est fait; ici il y a la bouche et ici le contraire, la bouche postérieure. Seulement cette trique n'est rien d'autre qu'un tore. Le fait que nous soyons toriques va assez bien en somme avec ce que j'ai appelé l'autre jour, trique. C'est une élision de l'o : t ( ) rique.
Alors ceci nous amène à considérer que l'hystérique dont chacun sait qu'il est aussi bien mâle que femelle *l'hystorique* si je me permets ce glissement, il faut considérer en somme qu'elle n'est - je la féminise pour l'occasion, niais comme vous allez voir que je vais y mettre de l'autre côté mon poids, ça me suffira largement à vous démontrer que je ne pense pas qu'il n'y ait des hystériques que féminines - *l'hystorique* n'a en somme pour la faire consister qu'un inconscient, c'est la *radicalement autre.* Elle n'est même qu'en tant qu'autre. Eh bien, c'est mon cas. Moi aussi, je n'ai qu'un inconscient. C'est même pour ça que j'y pense tout le temps. C'en est au point que - je peux vous en témoigner – ceci est au point que je pense l'univers torique et que ça ne veut rien dire d'autre, c'est que je ne consiste qu'en un inconscient auquel, bien sûr, je pense nuit et jour, ce qui fait que *l'une-bévue* devient inexacte. Je fais tellement peu de bévues que c'est la seule chose - bien sûr, j'en fais de temps en temps, ça n'a que peu d'importance; il m'arrive de dire dans un restaurant « Mademoiselle, on est réduit a ne manger que des écrevisses à la nage», tant que nous en sommes là, à faire utile erreur de ce genre, ça ne va pas loin. En fin de -22-

compte, je suis un hystérique parfait, c'est-à-dire sans symptôme sauf de temps en temps cette erreur de genre en question.

Fig. II-3



Il y a quand même quelque chose qui distingue l'hystérique, je dirais, de moi dans l'occasion. Mais je vais essayer de vous le présenter. Vous voyez comme on est maladroit. Voila. Ça c'est deux - je colore celui-là pour donner le sens - ça veut dire ça un tore qui fait chaîne avec un autre. Chacun sait, parce que je l'ai déjà indiqué la dernière fois, que si vous faites une coupure ici et si vous rabattez le tore vous obtenez ceci quelque chose qui se présente comme ça c'est-à-dire qui reproduit ce que j'ai appelé tout à l'heure la trique, à ceci près que ce que j'ai dessiné tout à l'heure comme ceci est là à l'intérieur de la trique. La différence entre l'hystérique et moi, et moi qui en somme à force d'avoir un inconscient l'unifie avec mon conscient, la différence est ceci, c'est qu'en somme l'hystérique est soutenue dans sa forme de trique, est soutenue par une armature. Cette armature est en somme distincte de son conscient. Cette armature, c'est son amour pour son père. Tout ce que nous connaissons de cas énoncés par Freud concernant l'hystérique, qu'il s'agisse d'Anna O., d'Emmy von N., ou de n'importe quelle autre, l'autre von R., par exemple, la monture, c'est ce quelque chose que j'ai

-23-

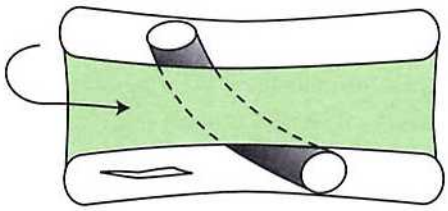


Fig. II-4a

désigné tout à l'heure comme chaîne, chaîne des générations. Il est bien clair qu'à partir du moment où on s'engage dans cette voie, il n'y a pas de raison que ça s'arrête, à savoir qu'ici il peut y avoir quelque chose d'autre qui fasse chaîne et qu'il est question de voir - ça ne peut pas aller très loin - de voir comment ceci à l'occasion fera trique à l'endroit de l'amour, de l'amour du père en question.

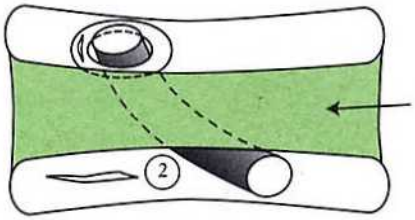


Fig. II-4b

Ça ne veut pas dire que ça soit tranché et qu'on puisse ici schématiser le retournement de ce tore autour du tore 2, appelons-le comme ça, qu'on puisse le schématiser par une trique. Il y a peut-être quelque chose qui fait obstacle, et très précisément tout est là; le fait que la chaîne inconsciente s'arrête aux rapports des parents est oui ou non fondé, rapport de l'enfant aux parents.
Si je pose la question de qu'est-ce que c'est qu'un trou? Il faut me faire confiance, ça a un certain rapport avec la question. Un trou comme ça, de sentiment, ça veut dire ça quand je craque la surface. Je veux dire par là que, d'intuition, notre trou c'est un trou dans la surface. Mais une surface a un endroit et un envers, c'est bien connu, et ça signifie donc qu'un trou, c'est le trou de l'endroit, plus le trou de l'envers. Mais comme il existe une bande de Mœbius, qui a pour propriété de conjoindre l'endroit qui est ici avec l'envers qui est là, est-ce qu'une bande de Mœbius est un trou ?
Il est évident qu'elle en a bien l'air. Ici il y a un trou, mais est-ce un vrai trou ? Ce n'est pas clair du tout, pour une seule raison, comme je l'ai déjà fait remarquer, qu'une bande de Moebius n'est rien d'autre qu'une coupure, et qu'il est facile de voir que, si ceci est défini comme un
-24-

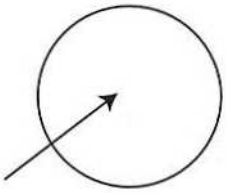
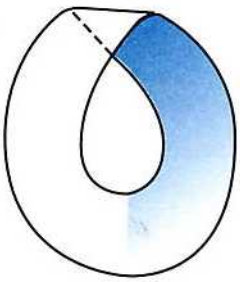


Fig. II-5

Fig. II-6a



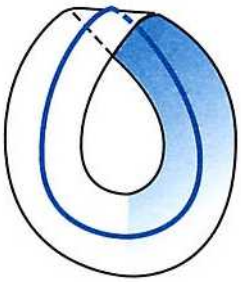


Fig. II-6b

endroit, c'est une coupure entre un endroit et un envers. Parce que, il suffit que vous considériez cette figure, il est tout à fait facile de voir que si ici est l'endroit, c'est ici un envers, puisque c'est l'envers de cet endroit et que, ici, la coupure est entre un endroit et un envers, grâce à quoi, dans la bande de Moebius, si nous la coupons en deux, l'endroit et l'envers redeviennent, si je puis dire, normaux à savoir que, quand une bande de Moebius coupée en deux, on va la parcourir, il est facile d'imaginer ce qu'on trouve, à savoir qu'à partir du moment où il y a deux tours, il y aura un endroit distinct de l'envers.

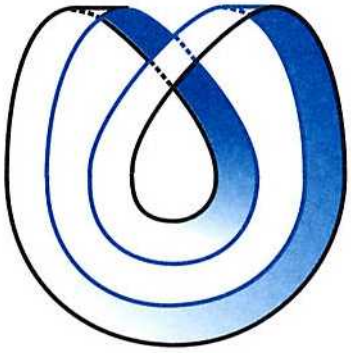


Fig. II-7

C'est bien en quoi une bande de Mœbius est essentiellement capable de se dédoubler; et ce qu'il faut remarquer, c'est ceci, c'est qu'elle se dédouble de la façon suivante qui permet le passage. C'est bien malheureux que je n'aie pas pris mes précautions. Voici la bande de Mœbius telle qu'elle se redouble, telle qu'elle se redouble et qu'elle se montre compatible avec un tore. C'est bien pourquoi je suis attaché à considérer

-25-

le tore comme étant capable d'être découpé selon une bande de Moebius. Et il suffit, il y suffit -voilà le tore - il suffit qu'on y découpe non pas une bande de Mœbius, mais une bande de Moebius double. C'est très précisément ce qui va nous donner une image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique. C'est

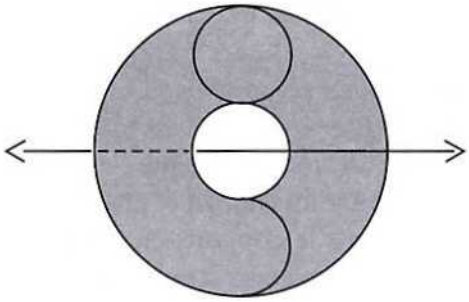


Fig. II-8

en quoi, c'est la découverte, découverte qui s'est faite par hasard, non pas que Freud ne s'y soit pas acharné, mais il n'en a pas dit le dernier mot. Il n'a nommément jamais énoncé ceci, c'est que le monde soit torique. Il croyait, comme l'implique toute notion de la psyché, qu'il y avait ce quelque chose que j'ai tout à l'heure écarté en disant une boucle, et une autre boucle autour de la première, celle-ci étant au milieu, il a cru que, il y avait une vigilance, une vigilance qu'il appelait la psyché, une vigilance qui reflétait point par point le cosmos. Il en était au fait de ce qui est considéré comme vérité commune, c'est que la psyché est le reflet d'un certain monde.

Que j'énonce ceci au titre, je vous le répète, de quelque chose de tentatif, parce que je ne vois pas pourquoi je serais plus sûr de ce que j'avance, quoiqu'il y ait beaucoup d'éléments qui en donnent le sentiment, et nommément d'abord ce que j'ai donné de la structure du corps, du corps considéré comme ce que j'ai appelé trique.

Que l'être vivant, tout être vivant, se dénomme comme trique, c'est ce que, un certain nombre d'études, d'ailleurs anatomiques grossières, se sont vues toujours confirmer. Que le tore soit quelque chose qui se présente comme ayant deux trous autour de quoi quelque chose consiste, c'est ce qui est de simple évidence. Je vous le répète, il n'a pas été nécessaire

-26-

de construire beaucoup d'appareils nommément microscopiques, c'est une chose qu'on sait depuis toujours, depuis simplement qu'on a commencé de disséquer, qu'on a fait de l'anatomie la plus macroscopique.
Qu'on puisse, le tore, le découper de façon telle que ça fasse une bande de Moebius, à double tour, c'est certainement à remarquer. D'une certaine façon, ce tore en question est lui-même un trou et d'une certaine façon représente le corps. Mais que ceci soit confirmé par le fait que cette bande de Moebius que j'ai déjà choisie pour exprimer le fait que la conjonction d'un endroit et d'un envers est quelque chose qui symbolise assez bien l'union de l'inconscient et du conscient, est une chose qui vaut la peine d'être retenue.
Une sphère, pouvons-nous la considérer comme un trou dans l'espace ? C'est évidemment très suspect. C'est très suspect parce que ça suppose, ça suppose ce qui ne va pas de soi, le plongement dans l'espace. C'est également vrai pour le tore, et c'est bien en quoi c'est à diviser le tore en deux feuillets, si je puis m'exprimer ainsi, en deux feuillets capables de faire un double tour, que nous retrouvons la surface, c'est-à-dire quelque chose qui à nos yeux est plus assuré, est plus assuré en tout cas pour fonder ce qu'il en est du trou.

Il est clair que ce n'est pas d'hier que j'ai fait usage de ces enchaînements. Déjà pour symboliser le circuit, la coupure du désir et de la demande, je m'étais servi de ceci, à savoir du tore. J'en avais distingué deux modes, à savoir ce qui faisait le tour du tore, et d'autre part ce qui faisait le tour du trou central. A cet égard l'identification de la demande -27-

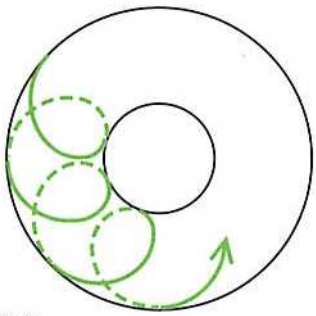


Fig. II-9

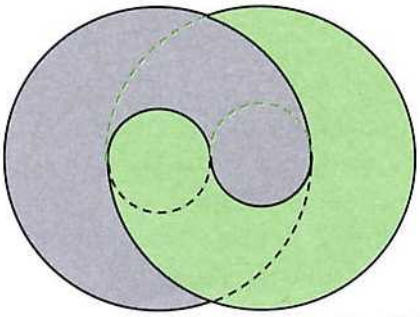


Fig. II-10

à ce qui se présente comme ceci, et du désir à ce qui se présente comme ceci, était tout à fait significatif.
Il y a quelque chose dont j'ai fait état la dernière fois, à savoir ceci qui consiste en un tore, dans un tore. Si ces deux tores vous les marquez, les deux, d'une coupure, en les rabattant, en rabattant les deux coupures, si je puis m'exprimer ainsi, concentriquement, vous ferez venir ce qui est à l'intérieur à l'extérieur, et inversement c'est ce qui est à l'extérieur qui viendra à l'intérieur. C'est très précisément en quoi me frappe ceci que la mise en valeur, comme enveloppement, de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir à faire avec la psychanalyse.

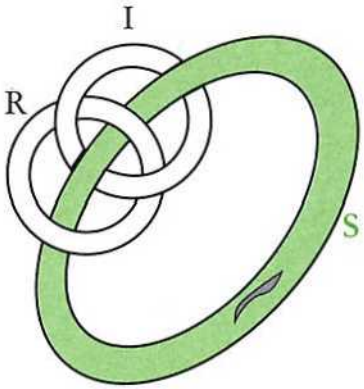


Fig. II-11

Que la psychanalyse s'attache, ce qui est à l'intérieur, à savoir l'inconscient, à le mettre au dehors, est quelque chose qui évidemment a son prix, a son prix, mais, qui n'est pas sans poser une question. Parce que si nous supposons qu'il y a 3 tores, pour appeler les choses par leurs noms, qu'il y a 3 tores qui sont nommément le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique, qu'est-ce que nous allons voir à retourner si je puis dire le Symbolique ? Chacun sait que c'est ainsi que les choses se présenteront,

-28-

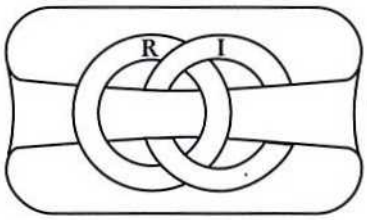


Fig. II-12

et que le Symbolique vu du dehors comme tore, se trouvera, par rapport à l'Imaginaire et au Réel, se trouvera devoir passer dessus celui qui est dessus, et dessous celui qui est dessous. Mais que voyons-nous à procéder comme d'ordinaire par une coupure, par une fente pour retourner le Symbolique ? Le Symbolique retourné ainsi,... voilà ce que donnera le Symbolique retourné ainsi : il donnera une disposition complètement différente de ce que j'ai appelé le nœud borroméen, à savoir que le Symbolique enveloppera totalement, à en retourner le tore symbolique, enveloppera totalement l'Imaginaire et le Réel. C'est bien en quoi l'usage de la coupure par rapport à ce qu'il en est du Symbolique présente quelque chose qui risque en somme, à la fin d'une psychanalyse, de provoquer quelque chose qui se spécifierait d'une préférence donnée entre tout à l'inconscient. Je veux dire que, si les choses sont telles que ça s'arrange un peu mieux comme çà pour ce qui est la vie de chacun, à savoir de mettre l'accent sur cette fonction, cette fonction du savoir de *l'une-bévue* par lequel j'ai traduit l'inconscient, ça peut, effectivement s'arranger mieux. Mais c'est une structure tout de même d'une nature essentiellement différente de celle que j'ai qualifiée du nœud borroméen. Le fait que l'Imaginaire et le Réel soient tout entiers en somme inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même, est quelque chose qui fait question. Il y a quand même là un problème. je vous le répète, ceci est lié au fait que, ce n'est pas en fin de compte la même chose, la structure du nœud borroméen, et celle que vous voyez là. Quelqu'un qui a expérimenté une psychanalyse est quelque chose qui marque un passage, qui manque un passage, - bien entendu ceci suppose que mon analyse de l'inconscient en tant que fondant la fonction du Symbolique soit complètement recevable. Il est pourtant un fait, c'est que, apparemment, et je peux le confirmer, réellement, le fait d'avoir franchi une psychanalyse, est quelque chose qui ne saurait être en aucun

-29-

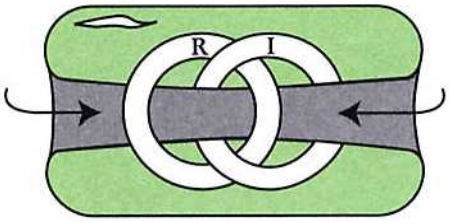


Fig. II-13

cas ramené a l'état antérieur, sauf bien entendu à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-psychanalyse. C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale.
-410-

Leçon III 21 décembre 1976

je me réjouis qu'en raison des vacances vous soyez moins nombreux, tout au moins je me réjouissais, je me réjouissais à l'avance. Mais je dois vous dire qu'aujourd'hui...
Si dans un découpage systématique d'un tore, un découpage qui a pour effet de produire une double bande de Moebius, ce découpage est ici présent. Le tore est là et pour le signifier, pour le distinguer de la double boucle, je vais de la même couleur que le tore en question, vous dessiner un petit rond (1) qui a pour effet de désigner ce qui est à l'intérieur du tore et ce qui est à l'extérieur.

Si nous découpons quelque chose de tel que, ici, nous coupions le tore selon quelque chose (2) qui, je vous l'ai dit, a pour résultat de fournir une -31-

double bande de Moebius, nous ne le pouvons qu'à penser ce qui est à l'intérieur du tore - ce qui est à l'intérieur du tore en raison de la coupure que nous y pratiquons - comme conjoignant les deux coupures d'une façon telle que le plan idéal qui joint ces deux coupures soit une bande de Moebius.

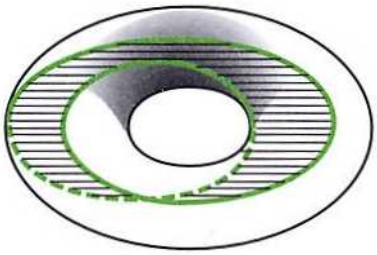
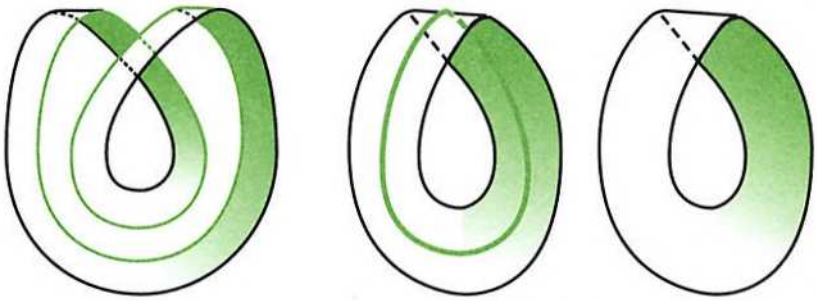


Fig. III-1b

Vous voyez qu'ici j'ai coupé doublement par la ligne verte, j'ai coupé le tore. Si nous joignons ces deux coupures à l'aide d'un plan tendu, nous obtenons une bande de Moebius. C'est bien pour ça que ce qui est ici (1) et d'autre part ce qui est ici (2) constitue une double bande de Moebius. je dis double, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire une bande de Mœbius qui se redouble; et une bande de Mœbius qui se redouble a pour propriété - comme la dernière fois je vous l'ai montré déjà - a pour propriété, non pas d'être deux bandes de Moebius, mais d'être une seule bande de Mœbius qui apparaît ainsi, - tâchons de faire mieux - qui apparaît ainsi comme résultat de la double coupure du tore.

-412-



double bande de Mœbius

bande de Mœbius

Fig. III-2

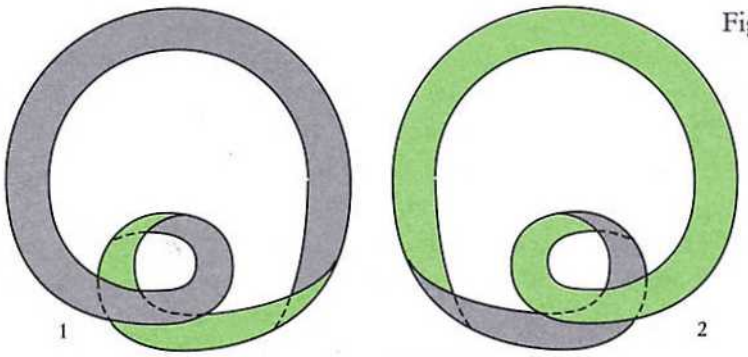


Fig. III-3

La question est la suivante: cette bande de Moebius double, est-elle de cette forme ou de celle-ci. En d'autres termes, passe-t-elle - je parle de l'une des boucles - passe-t-elle devant la boucle suivante, ou passe-telle derrière ? C'est quelque chose qui n'est évidemment pas indifférent à partir du moment où nous procédons à cette double coupure, double coupure qui a pour résultat de déterminer cette double bande de Mœbius.

Je vous ai très mal dessiné cette figure. Grâce à Gloria, je vais pouvoir vous la dessiner mieux : voici comment elle devrait être dessinée. Je ne sais pas si vous la voyez tout à fait claire, mais il est certain que la bande de Moebius se redouble de la façon que vous voyez ici. C'est ici que je ne suis pas vraiment très satisfait de ce que je suis en train de vous montrer. Je veux dire que, comme j'ai passé la nuit à cogiter sur cette affaire de tore, je ne peux pas dire que ce que je vous donne là soit très satisfaisant.

Ce qui apparaît comme résultat de ce que j'ai appelé cette double bande de Moebius dont je vous prie de faire l'épreuve, l'épreuve qui s'expérimente de façon simple, à cette seule condition de prendre deux feuilles de papier, d'y dessiner un grand S, quelque chose de l'espèce suivante.

Méfiez-vous parce que ce grand S commande d'être dessiné avec d'abord une petite courbe et enfin une grande courbe. Ici de même la petite courbe et ensuite une grande courbe. Si vous en découpez deux sur une feuille de papier double, vous verrez qu'en pliant les deux

-33-

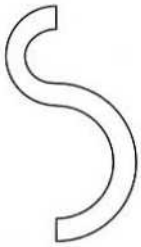


Fig. III-4

choses que vous aurez coupées sur une seule feuille de papier, vous obtiendrez naturellement une jonction de la feuille de papier n° 1 avec la feuille de papier n° 2, et de la feuille de papier n° 2 avec la feuille de papier n° 1, c'est-à-dire que vous aurez ce que j'ai désigné à l'instant par une double bande de Moebius. Vous pourrez aisément constater que cette double bande de Moebius se recoupe - si je puis m'exprimer ainsi - indifféremment. Je veux dire que ce qui ici est en-dessus, puis passe en-dessous, puis ensuite étant passé en-dessous repasse en-dessus. II est indifférent de faire passer ce qui d'abord passe en-dessus, on peut le faire passer en-dessous. Vous constaterez avec aisance que cette double bande de Moebius fonctionne indifféremment.

Est-ce que c'est-à-dire qu'ici ce soit la même chose, je veux dire que d'un même point de vue on puisse mettre ce qui est en-dessous en-dessus et inversement ? C'est bien en effet ce que réalise la double bande de Moebius. Je m'excuse de m'aventurer dans quelque chose qui n'a pas été sans me donner de mal à moi-même, mais il est certain qu'il en est ainsi. Si vous fonctionnez en produisant de la même façon que le vous l'ai présentée cette double bande de Moebius, à savoir en pliant deux pages, deux pages découpées ainsi de façon telle que la une aille se conjoindre à la deuxième page et qu'inversement la deuxième page vienne se conjoindre à la page 1, vous aurez exactement ce résultat, ce résultat à propos duquel vous pouvez constater qu'on peut faire passer indifféremment l'un si je puis dire devant l'autre, la page 1 devant la page 2, et inversement la page 2 devant la page 1.

Quelle est la suspension qui résulte de cette mise en évidence, cette mise en évidence de ceci que dans la double bande de Moebius ce qui est en avant d'un même point de vue peut passer en arrière du point de vue qui reste le même. Ceci nous conduit à quelque chose qui, je vous y incite, est de l'ordre d'un savoir-faire, un savoir-faire qui est démonstratif en ce sens qu'il ne va pas sans possibilité de *l'une-bévue.* Pour que cette possibilité s'éteigne, il faut qu'elle cesse de s'écrire, c'est-à-dire que nous trouvions un moyen, et un moyen, dans ce cas, dominant, un moyen de distinguer ces deux cas.

Quel est le moyen de distinguer ces deux cas ?

Ceci nous intéresse parce que *l'une-bévue* est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir -34-

qu'on sait sans le savoir. Le « le » là porte sur quelque chose, le « le » est un pronom en l'occasion qui porte sur le savoir lui-même en tant, non pas que savoir, mais que fait de savoir. C'est bien en quoi l'inconscient prête à ce que j'ai cru devoir suspendre sous le titre de *l'une-bévue.*
L'intérieur et l'extérieur dans l'occasion, à savoir concernant le tore, sont-elles des notions de structure ou de forme ? Tout dépend de la conception qu'on a de l'espace et je dirai jusqu'à un certain point de ce que nous pointerons comme la vérité de l'espace. II y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps. Le corps dans l'occasion est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace, c'est bien en quoi la sorte de dissymétrie que je mets en évidence a son fondement. Cette dissymétrie tient au fait que j'ai désigné du même point de vue. Et c'est bien en quoi ce que je voulais cette année introduire est quelque chose qui m'importe. Il y a une même dissymétrie non seulement concernant le corps, mais concernant ce que j'ai désigné du Symbolique. Il y a une dissymétrie du signifiant et du signifié qui reste énigmatique. La question que je voudrais avancer cette année est exactement celle-ci est-ce que la dissymétrie du signifiant et du signifié est de même nature que celle du contenant et du contenu qui est tout de même quelque chose qui a sa fonction pour le corps ?

-415-

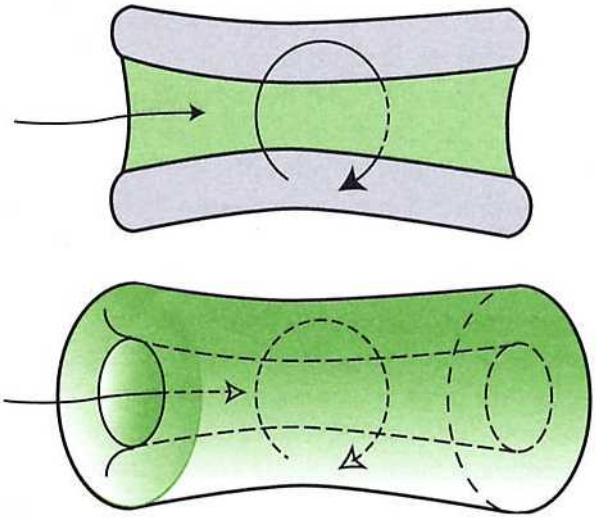


Fig. III-5

Ici importe la distinction de la forme et de la structure. Ce n'est pas pour rien que j'ai marqué ici ceci qui est un tore, est un tore quoique sa forme ne le laisse pas apparaître. Est-ce que la forme est quelque chose qui prête à la suggestion ? Voilà la question que je pose, et que je pose en avançant la primauté de la structure.

Ici il m'est difficile de ne pas avancer ceci que la bouteille de Klein, cette vieille bouteille de Klein dont j'ai fait état, si je me souviens bien, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* cette vieille bouteille de Klein a en réalité cette forme-là. Elle n'est strictement pas autre chose que ceci, à ceci près que pour que ça fasse bouteille on la corrige ainsi (en rouge), à savoir qu'on la fait rentrer sous la forme suivante, qu'on la fait rentrer ici d'une façon telle qu'on ne comprend plus rien à sa nature essentielle. Est-ce que effectivement dans le fait de l'appeler bouteille, il n'y a pas là une falsification, une falsification par rapport à ceci que seule sa présentation ici en vert est le quelque chose qui précisément permet de saisir immédiatement ce en quoi la jonction de l'endroit se fait avec l'envers, c'est-à-dire tout ce qui se découpe dans cette surface, à condition de le faire complet, et c'est là encore une question; qu'est-ce à dire que de faire une découpure qui intéresse toute la surface ?

Voilà les questions que je me pose et que j'espère pouvoir résoudre cette année, je veux dire que ceci nous porte à quelque chose de fondamental pour ce qui est de la structure du corps, ou plus exactement du corps considéré comme structure. Que le corps puisse présenter toutes sortes d'aspects qui sont de pure forme, que j'ai tout à l'heure mis sous -36-

la dépendance de la suggestion, voilà ce qui m'importe. La différence de la forme, de la forme en tant qu'elle est toujours plus ou moins suggérée avec la structure, voilà ce que je voudrais cette année mettre en évidence pour vous.
Je m'excuse. Ceci, je dois dire, n'est pas assurément ce que j'aurais voulu vous apporter ce matin de meilleur. J'ai eu, vous le voyez, j'ai eu le grand souci, je m'empêtre - c'est le cas de le dire, ce n'est pas la première fois - je m'empêtre dans ce que j'ai à proférer devant vous, et c'est pour ça que je m'en vais vous donner l'occasion d'avoir quelqu'un qui sera ce matin un meilleur orateur que moi, je veux dire Alain Didier qui est ici présent, et que j'invite à venir vous énoncer de ce qu'il a tiré de certaines données qui sont les miennes, qui sont des dessins d'écriture et dont il voudra bien vous faire part.
- *Alain Didier:* Bon. Je dois dire d'abord que le Dr Lacan me prend tout à fait au dépourvu, que je n'étais pas prévenu qu'il me proposerait de me passer la parole pour essayer de reprendre un point dont je lui ai parlé ces jours-ci, dont je dois vous dire tout de suite que, personnellement je n'en fais pas l'articulation du tout avec ce dont il nous est parlé présentement. Je la sens peut-être confusément, mais c'est pas... N'attendez donc pas que j'essaie d'articuler ce que je vais essayer de dire avec les problèmes de topologie dont le Dr Lacan parle en ce moment. Le problème que j'ai essayé d'articuler, c'est d'essayer d'articuler de façon un peu conséquente avec ce que le Dr Lacan a apporté sur le montage de la pulsion, d'essayer à partir du problème du circuit de la pulsion, différentes torsions qui m'apparaissent repérables entre le sujet et l'Autre, différents temps dans lesquels s'articulent deux ou trois torsions.
Cela reste pour moi assez hypothétique, mais enfin je vais essayer de vous retracer comment les choses peuvent, comme ça, se mettre en place. Alors la pulsion, le circuit pulsionnel d'où je partirai, pour essayer d'avancer, serait quelque chose d'assez énigmatique, serait quelque chose de l'ordre de la pulsion invocante et de son retournement en pulsion d'écoute. Je veux dire que le mot de pulsion d'écoute, n'existe, je ne crois pas, n'existe nulle part comme tel, cela reste tout à fait problématique. Et plus précisément quand j'ai parlé de ces idées au Dr Lacan, je dois dire que c'est plus précisément au sujet du problème de la musique -37-

et d'essayer de repérer, de repérer pour un auditeur qui écoute une musique qui le toucherait, disons qui lui ferait de l'effet, de repérer les différents temps parce que je vais essayer donc de vous livrer maintenant assez succinctement parce que je n'ai pas préparé de texte, ni de notes ? Alors excusez-moi si c'est un peu improvisé.
J'imagine, si vous voulez, que, si vous écoutez une musique, je parle d'une musique qui vous parle ou qui vous « musique », je pars de l'idée que, si vous l'écoutez, la façon dont vous la prenez cette musique, je partirai de l'idée que c'est en tant qu'auditeur d'abord que vous fonctionnez; ça paraît évident, mais enfin c'est pas tellement simple. C'est-à-dire que je dirai que si la musique, dans un tout premier temps - les temps que je vais essayer de décortiquer pour la commodité de l'exposé ne sont bien sûr pas à prendre comme des temps chronologiques, mais comme des temps qui seraient logiques, et que je désarticule nécessairement pour la commodité de l'exposé - si donc la musique vous fait de l'effet comme auditeur, je pense qu'on peut dire que c'est que quelque part, comme auditeur, tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Maintenant le problème commence avec le fait que cette réponse fait donc surgir en vous l'antécédence d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, en tant qu'Autre, en tant qu'auditeur qui vous habitait sans que vous le sachiez; vous découvrez donc qu'il y a là un sujet quelque part qui aurait entendu une question qui est en vous et qui, non seulement l'aurait entendue, mais qui en aurait été inspiré, puisque la musique, la production du sujet « musicant », si vous voulez, serait la réponse à cette question qui vous habiterait. Vous voyez donc déjà que si on voulait articuler ça au désir de l'Autre : s'il y a en moi, en tant qu'Autre, un désir, un manque inconscient, j'ai le témoignage que le sujet qui reçoit ce manque n'en est pas paralysé, n'en est pas en fading, dessous, comme le sujet qui est sous l'injonction du « *che vuoi »,* mais au contraire en est inspiré et son inspiration, la musique en est le témoignage. Bon, ceci est le point de départ de cette constatation.
L'autre point, c'est de considérer que, en tant qu'Autre, je ne sais pas quel est ce manque qui m'habite, mais que le sujet lui-même ne me dit rien sur ce manque puisqu'il dit rien directement ce manque. Le sujet lui-même de ce manque ne sait rien et n'en dit rien puisqu'il est dit par ce manque, mais en tant qu'Autre je dirais que je suis dans une perspec-38-

Le moins vrai, ça veut dire le plus impossible. J'ai en effet marqué de l'impossibilité ce discours, c'est tout au moins ainsi que je l'ai reproduit dans ce qui a été imprimé de *Radiophonie.*
Ce discours est menteur et c'est précisément en cela qu'il atteint le Réel. *Verdrängung,* Freud a appelé ça; et pourtant, c'est bien un dit qui le secourt. Tout ce qui se dit est une escroquerie. C'est pas seulement de ce qui se dit à partir de l'inconscient. Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, de l'équivoque qui est le principe du mot d'esprit : équivalence du son et du sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage.
Je me suis aperçu, comme ça, un peu sur le tard et à propos de quelque chose qui est paru dans *Lexique et Grammaire ou* bien *Langue* -49-

retournement pulsionnel que je vais mettre en haut du graphe, comme le passage à un deuxième mode de séparation et ce retournement pulsionnel, si on peut dire, comme une deuxième tentative d'approcher de l'objet perdu, mais cette fois d'une autre perspective : de la perspective du sujet. je m'explique : si vous voulez, dans le premier temps que je postule, je dirais que, alors que je me reconnaissais comme auditeur, le point de bascule qui arrive, qui fait que maintenant je vais passer de l'autre côté, on peut l'articuler ainsi, c'est-à-dire avancer qu'alors que je me reconnaissais comme auditeur, on pourrait dire que, cette fois, c'est moi, je suis reconnu comme auditeur par la musique qui m'arrive, c'est-à-dire que la musique, ce qui était une réponse et qui avait fait surgir une question en moi, les choses s'inversent, c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne, en tant que sujet, à répondre moi-même à cette question, c'est-à-dire que vous voyez que la musique se constitue comme m'entendant, comme sujet finalement - appelons-le par son nom - comme sujet supposé entendre et la musique, la production, ce qui était la réponse inaugurale devient la question, la production donc du sujet musicien se constituant comme sujet supposé entendre, m'assigne dans cette position de sujet et je vais y répondre par un amour de transfert. Par là on ne peut pas ne pas articuler le fait que la musique produit tout le temps effectivement des effets d'amour, si on peut dire.

je reviens encore à cette notion d'objet perdu par le biais suivant c'est que vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le propre de l'effet de la musique sur vous, c'est qu'elle a ce pouvoir, si on peut dire, de métamorphose, de transmutation, qu'on pourrait résumer rapidement ainsi, dire par exemple, qu'elle transmute la tristesse qu'il y a en vous en nostalgie, je veux dire par là que si vous êtes triste, c'est que vous pouvez désigner, si vous êtes triste ou déprimé, vous pouvez désigner l'objet qui vous manque, dont le manque vous fait défaut, vous fait souffrir, et d'être triste c'est triste, je veux dire, ce n'est pas la source d'aucune jouissance. Le paradoxe de la nostalgie - comme Victor Hugo le disait, la nostalgie, c'est le bonheur d'être triste - le paradoxe de la nostalgie, c'est que précisément dans la nostalgie ce qui se passe, c'est que ce qui vous manque est d'une nature que vous ne pouvez pas désigner et que vous aimez ce manque. Vous voyez que dans cette transmutation, tout se passe comme si l'objet qui manquait s'est véritablement évaporé, -40-

s'est évaporé et que ce que je vous propose, c'est de comprendre effectivement la jouissance, une des articulations de la jouissance musicale, comme ayant le pouvoir d'évaporer l'objet. Je vois que le mot « évaporer », nous pouvons le prendre presque au sens physique du terme, dont la physique a repéré la sublimation : la sublimation, il s'agit effectivement de faire passer un solide à l'état de vapeur, de gaz; et la sublimation, c'est cette voie paradoxale par laquelle Freud nous enseigne - et Lacan l'a articulé de façon beaucoup plus soutenue - c'est précisément la voie par laquelle nous pouvons accéder, justement par la voie de la désexualisation, à la jouissance.
Donc, vous voyez, en ce deuxième temps - ce que je marque, en haut du circuit : renversement de la pulsion - une première torsion - c'est peut-être à partir de cette notion de torsion que le Dr Lacan a pensé à insérer ce petit topo au point où il en est de son avancée - deuxième temps donc, une première torsion apparaît où il y a apparition d'un nouveau sujet et d'un nouvel objet. Le nouveau sujet précisément, c'est moi qui d'auditeur devient, je dirais, je ne peux pas dire parleur, parlant, musicant, il faudrait dire que c'est le point dans la musique où, les notes qui vous traversent, tout se passe comme si paradoxalement, c'est pas tant que vous les entendiez, c'est tout se passe comme si - j'insiste sur le « si» - tout se passe comme si vous les produisiez vous-même. J'insiste sur le « si » et sur le conditionnel qui est lié à ce « si » - vous n'êtes pas délirant - mais tout se passe néanmoins comme si, - vous ne les produisez pas, - mais comme si vous les produisiez vous-même c'est vous l'auteur de cette musique. J'ai mis une flèche qui va là du sujet au petit a séparateur, voulant indiquer par là que dans cette deuxième perspective de la séparation, cette fois, c'est du point de vue du sujet que j'ai une perspective sur le manque dans l'Autre.
Alors quel est ce manque ?
Comment le repérer par rapport à l'amour de transfert ? Eh bien, quand nous écoutons une musique qui nous émeut, la première impression, c'est tout le temps d'entendre que cette musique a tout le temps à faire avec l'amour; on dirait que la musique chante l'amour. Mais si on prend au sérieux ce petit schéma et si même on essaie de comprendre comment fonctionne l'amour, de ce mouvement de torsion dans la musique, vous sentirez que ce n'est pas tant le sujet, le sujet qui parle de -41-

son amour à l'Autre, mais bien plutôt qu'il réponde à l'Autre, que son message est cette réponse où il est assigné par ce sujet supposé entendre et que sa musique d'amour impossible est en fait une réponse qu'il fait à l'Autre et c'est à l'Autre qu'il suppose le fait de l'aimer et de l'aimer d'un amour impossible. Le problème, si vous voulez, on pourrait sommairement faire le parallèle avec certaines positions mystiques, où le mystique est celui qui ne vous dit pas qu'il aime l'Autre, mais qu'il ne fait que répondre à l'Autre qui l'aime, qu'il est mis dans cette position, qu'il n'a pas le choix, qu'il ne fait qu'y répondre.
Dans ce deuxième temps de la musique, on peut faire ce parallèle dans la mesure où le sujet effectivement postule l'amour de l'Autre pour lui, mais l'amour de l'Autre en tant que radicalement impossible. C'est en ceci que j'ai mis cette flèche, c'est que le sujet a, par ce deuxième point de vue, a une perspective sur le manque qui habite l'Autre, c'est-à-dire que, vous voyez, après ces deux temps, on pourrait dire que se confirme par ce deuxième temps que l'objet évaporé, dans la deuxième position, il reste tout aussi évaporé que dans la première position. On se rapproche, comme vous voyez, on se rapproche de la fin de la boucle. Le transfert, on peut remarquer, correspond très précisément à la façon dont Lacan introduit l'amour de transfert dans le séminaire du *Transfert,* c'est-à-dire qu'il y a là : le sujet postule que c'est l'Autre qui l'aime; il pose donc un aimé et un aimant. Il y a donc passage, dans cet amour de transfert, de l'aimé à l'aimant. Ce que je vous ai dit là, de toute façon n'est pas exact, parce que ce deuxième temps ne peut pas s'articuler comme tel, il s'articule synchroniquement avec un troisième temps qui existe, je dirais, synchroniquement avec lui de la façon suivante : le sujet, cette fois, si vous voulez, étant lui-même musicien, étant producteur de la musique donc, s'adresse à un nouvel autre, que j'ai appelé sujet supposé entendre qui n'est plus tout à fait l'Autre du point de départ, c'est un nouvel autre. Ce nouvel autre, précisément, ça n'est plus le « vel » ce n'est plus « ou l'un ou l'autre ». A ce nouvel autre, il va également s'identifier, c'est-à-dire qu'il y a à partir du haut de la boucle, une double disposition où le sujet est à la fois celui qui est parlant et celui qui est entendant.
Quelque chose peut-être pourra vous illustrer cette division: c'est celle que met en évidence, à mon avis, le mythe d'Ulysse et des Sirènes. Vous savez qu'Ulysse pour écouter le chant des Sirènes, avait bouché de cire les -42-

oreilles de ses matelots. Comment est-ce que nous devons comprendre ça? Ulysse s'expose à entendre, à entendre la pulsion invocante, enfin, à entendre le chant des Sirènes; mais ce à quoi il s'expose, puisque, quand il va entendre le chant des Sirènes, vous savez que l'histoire nous raconte qu'il hurle aux matelots, qu'il leur dit : « Mais arrêtez, restons ». Mais il a pris ses précautions : il sait qu'il ne sera pas entendu. C'est-à-dire que ce mythe à mon avis illustre, c'est mon deuxième temps, c'est-à-dire qu'Ulysse s'est mis en position de pouvoir entendre dans la mesure où il s'était assuré qu'il ne pourrait pas parler, c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas ce retournement de la pulsion, c'est-à-dire le deuxième et le troisième temps, c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas un sujet supposé entendre, à cause des bouchons de cire. Vous voyez que le premier temps, « entendre » c'est une chose, mais ça nous pose même le problème de l'éthique de l'analyste. Est-ce que précisément un analyste qui est quelqu'un qui, dont on peut entendre de lui qu'il entende certaines choses, est-ce qu'il n'est pas, un moment donné, nécessairement, de par la structure même du circuit pulsionnel, en position d'avoir à se faire parlant ? De ne pas faire comme Ulysse, disons, qui avait déjà pris un premier risque d'entendre certaines choses.
J'imagine qu'après ce deuxième et troisième temps où le sujet et l'Autre continuent leurs chemins côte à côte toujours séparés par le petit a séparateur, quelle est la position par rapport à notre point de départ, où en sommes-nous ? Eh bien, le point, on pourrait dire, sur lequel le sujet débouche, c'est qu'après ce deuxième et troisième temps, il a trouvé l'assurance que ce petit a séparateur, il a trouvé l'assurance que c'était effectivement impossible de le rencontrer, puisqu'il n'est arrivé à n'en faire que le tour, mais il lui a fallu plusieurs mouvements dialectiques pour en avoir, je dirais, comme - je sais pas si le mot est bon - pour en avoir comme une forme de certitude qui va peut-être lui permettre là de faire un nouveau saut, qui sera mon quatrième temps, un nouveau saut qui va lui permettre à ce moment-là de passer à une nouvelle forme de jouissance, de s'y risquer. J'ai dit « s'y risquer », parce que ça n'est pas donné d'arriver à ce que j'appelle ce quatrième temps que je vais quand même marquer. Je vous dis qu'on peut imaginer un dernier temps qui serait le point terminal, le point non pas de retour, puisque la pulsion ne revient pas au point de départ, mais le point possible, ultime de la pulsion,
-43-

j'ai marqué la jouissance de l'Autre, et le petit schéma, le nouveau schéma de séparation, le troisième que j'inscris, représente le schéma de la séparation, non plus avec l'objet petit a dans la lunule, mais avec le signifiant S de grand A barré S (A), et le signifiant S_2, signifiant que Lacan nous apprend à repérer comme étant celui de l' *Urverdrängung.*

Pourquoi est-ce que je marque ça ? Je dirai que, tout le parcours ayant été fait, que ce soit du point de vue du sujet, de l'Autre et du deuxième autre, il est confirmé que l'objet est vraiment volatilisé; on peut imaginer qu'à ce moment le sujet va faire un saut, ne va plus se contenter d'être séparé de l'Autre par l'objet petit a, mais va procéder véritablement à une tentative de traversée du fantasme; il y a un passage dans le séminaire 11, bien avant que Lacan parle du problème de la jouissance de l'Autre, où Lacan au sujet de la pulsion et de la sublimation, pose la question, il se demande comment la pulsion peut être vécue après ce que serait la traversée du fantasme. Et Lacan ajoute : « Ceci n'est plus du domaine de l'analyse, trais est de l'au-delà de l'analyse ». Alors, si nous nous rappelons que l'objet petit a n'est pas uniquement, comme on l'entend si souvent dire, essentiellement caractérisé par le fait qu'il est l'objet manquant, il est certes l'objet manquant, mais sa fonction d'être l'objet manquant est pointée très spécialement, disons, dans le phénomène de l'angoisse; mais, outre cette fonction, on pourrait dire que sa fonction fondamentale est bien plutôt de colmater cette béance radicale qui rend si impérieuse la nécessité de la demande. S'il y a vraiment quelque chose de manquant dans l'être parlant, ce n'est pas l'objet petit a, c'est cette béance dans l'Autre qui s'articule avec le grand S de grand A barré. C'est pourquoi à la fin de ce circuit pulsionnel, pour rendre compte de l'expérience de l'auditeur, j'émets cette idée que la nature de la jouissance à laquelle on peut accéder en fin de parcours n'est pas du tout du côté d'un «plus-de-jouir», mais précisément du côté de cette expérience de cette jouissance, peut-être qu'on pourrait dire «extatique», jouissance de l'existence elle-même - d'ailleurs au sujet du terme «jouissance extatique», j'ai été frappé de repérer sous la plume de Lévi-Strauss d'une part, dans un numéro de «Musique en jeu» où Lévi-Strauss met très précisément en perspective la nature, non pas de la jouissance, enfin l'expérience de la musique et de celle -qui lui apparaît être celle de l'expérience mystique. Freud lui-même, dans une lettre à Romain Rolland, se -44-

trouve répondre, articuler spontanément qu'il se refusait à la jouissance musicale et que cette jouissance musicale lui paraissait aussi étrangère que ce que Romain Rolland lui disait sur les jouissances d'ordre mystique; enfin c'est lui-même qui articulait les deux, qui a eu l'idée d'introduire la musique là-dedans.
Dernier temps donc, où le sujet fera le saut, je ne sais pas si on peut dire « au-delà » ou « derrière » l'objet petit a, mais arrivera à franchir et à advenir à ce lieu, on pourrait dire de commémoration de l'être inconscient comme tel, c'est-à-dire de la mise en commun des manques les plus radicaux qui sont ceux qui font la béance du sujet de l'inconscient et celle de l'inconscient c'est-à-dire de mettre l'expérience de cet..., on pourrait dire qu'au dernier temps, si vous voulez, on pourrait dire que le Réel comme impossible est chauffé à blanc, est porté à incandescence; à ce moment-là, je veux dire, indiquerai, moi, que la pulsion s'arrête dans le sens où les musiciens, les auditeurs de musique savent que dans certains moments de bouleversement par la musique, comme on dit, le temps s'arrête. Effectivement il y a une suspension du temps à ce niveau-là. Et dans cette suspension du temps, on peut faire l'hypothèse que ce qui se passe, c'est une sorte de commémoration de l'acte fondateur de l'inconscient dans la séparation la plus primordiale, la béance la plus primordiale qui a été arrachée au Réel et qui a été introduite dans le sujet, qui est celle du S de grand A barré du signifiant. je crois que le dernier point que l'on peut avancer, c'est de faire remarquer que ce point de jouissance qui me paraît être ce que Lacan articule être de la jouissance de l'Autre, est précisément le point de désexualisation maximum, je dirais total, supérieur, sublime, sublime au sens de sublimation; et c'est bien par ce point-là que la sublimation à affaire à la désexualisation et à la jouissance.
Alors, donc les deux torsions ou trois torsions, dont je vous parlai au départ, c'est donc celles qui sont repérables entre le passage du premier au deuxième temps, du deuxième au troisième, et je ne sais pas si on peut parler de torsion à vrai dire pour la topologie de ce que j'appellerais le quatrième temps. Ça reste à penser.
- *J. Lacan* :je vous remercie beaucoup. *-45-*

46

Leçon IV 11 janvier 1977

Qu'est-ce qui règle la contagion de certaines formules ? Je ne pense pas que ce soit la conviction avec laquelle on les prononce, parce qu'on ne peut pas dire que ce soit là le support dont j'ai propagé mon enseignement. Enfin ça, c'est plutôt J.A. Miller qui peut là-dessus porter un témoignage : est-ce qu'il considère que ce que j'ai jaspiné, au cours de mes 25 années de séminaire portait cette marque?
Bon. Ceci, d'autant plus que ce dont je me suis efforcé, c'est de dire le vrai, mais je ne l'ai pas dit avec tellement de conviction, me semble-t-il. J'étais quand même assez sur la touche pour être convenable. Dire le vrai sur quoi ? Sur le savoir. C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse, puisqu'en fin de compte tout ce que j'ai dit se tient. Dire le vrai sur le savoir, ça n'était pas forcément supposer le savoir au psychanalyste. Vous le savez, j'ai défini de ces termes le transfert, mais ça ne veut pas dire que ça ne soit pas une illusion. Il reste que, comme je l'ai dit quelque part dans ce truc que j'ai relu moi-même avec un peu d'étonnement - ça me frappe toujours ce que j'ai raconté dans l'ancien temps, je ne m'imagine jamais que c'est moi qui aie pu dire ça - il en reste donc ceci que le Savoir et la Vérité n'ont entre eux, comme je le dis dans cette « Radiophonie » là du N° 2-3 de *Scilicet,* que le Savoir et la Vérité n'ont aucune relation entre eux. Il faut que je me tape maintenant une préface pour la traduction italienne de ces quatre premiers numéros de *Scilicet.*
Ça ne m'est naturellement pas tellement commode, vu l'ancienneté de -47-

ces textes. Je suis certainement plutôt faiblard dans la façon de recevoir la charge de ce que j'ai moi-même écrit. Ça n'est pas que ça me paraisse toujours la chose la plus mal inspirée, mais c'est toujours un peu en arrière de la main et c'est ça qui m'étonne.

Le Savoir en question donc, c'est l'inconscient. Il y a quelque temps, convoqué à quelque chose qui n'était rien de moins que ce que nous essayons de faire à Vincennes sous le nom de « Clinique psychanalytique », j'ai fait remarquer que le Savoir en question, c'était ni plus ni moins que l'inconscient et qu'en somme c'était très difficile de bien savoir l'idée qu'en avait Freud. Tout ce qu'il dit, me semble-t-il, m'a-t-il semblé, impose que ce soit un Savoir.

Essayons de définir ce que ça peut nous dire, ça, un Savoir. Il s'agit, dans le Savoir, de ce que nous pouvons appeler, *effets de signifiant.*

J'ai là un truc qui, je dois dire, m'a terrorisé. C'est une collection qui est parue sous le titre de *La Philosophie en effet.* La Philosophie en effet, en effets de signifiants, c'est justement ce à propos de quoi je m'efforce de tirer mon épingle du jeu, je veux dire que je ne crois pas faire de philosophie, on en fait toujours plus qu'on ne croie, il n'y a rien de plus glissant que ce domaine; vous en faites, vous aussi, à vos heures, et ce n'est certainement pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir.

Freud n'avait donc que peu d'idées de ce que c'était que l'inconscient. Mais il me semble, à le lire, qu'on peut déduire qu'il pensait que c'était des effets de signifiant. L'homme - il faut bien appeler comme ça une certaine généralité, une généralité dont on ne peut pas dire que quelques-uns émergent; Freud n'avait rien de transcendant : c'était un petit médecin qui faisait, mon Dieu, ce qu'il pouvait pour ce qu'on appelle guérir, ce qui ne va pas loin - l'homme donc, puisque j'ai parlé de l'homme, l'homme ne s'en tire guère de cette affaire de Savoir. Ça lui est imposé par ce que j'ai appelé les effets de signifiant, et il n'est pas à l'aise : il ne sait pas « faire avec » le Savoir. C'est ce qu'on appelle sa débilité mentale dont, je dois dire, je ne m'excepte pas. Je ne m'excepte pas simplement parce que j'ai à faire au même matériel, au même matériel que tout le monde et que ce matériel, c'est ce qui nous habite. Avec ce matériel, il ne sait pas « y faire ». C'est la même chose que ce « faire avec » dont je parlai tout à l'heure, mais, c'est très important comme ça, ces nuances de langue. Ça ne peut pas se dire, ce « y faire », dans toutes les langues. Savoir y faire, c'est autre chose que de savoir faire. Ça veut -48-

dire se débrouiller. Mais cet « y faire » indique qu'on ne prend pas vraiment la chose, en somme, en concept.
Ceci nous mène à pousser la porte de certaines philosophies. Il ne faut pas pousser cette porte trop vite, parce qu'il faut rester au niveau où j'ai placé ce que j'ai en somme appelé les discours; les dits, c'est le « dire qui secourt ». Il faut quand même bien profiter de ce que nous offre d'équivoque la langue dans laquelle nous parlons. Qu'est-ce qui secourt, est-ce que c'est le dire ou est-ce que c'est le dit? Dans l'hypothèse analytique, c'est le dire; c'est le dire, c'est-à-dire l'énonciation, l'énonciation de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité. Et dans ces « dire-secours »,j'en ai, l'année où je parlais de *L'Envers de la psychanalyse* - *vous* ne vous en souvenez sûrement pas - j'en avais comme ça distingué en gros 4, parce que je m'étais amusé à faire tourner une suite de 4 justement et que, dans cette suite de 4, la Vérité, la vérité du dire, la Vérité n'était en somme qu'impliquée, puisque comme vous vous en souvenez peut-être... oui, comme vous vous en souvenez peut-être, ça se présentait comme ça, je veux dire que c'était le discours du maître qui était le discours le moins vrai.

Le moins vrai, ça veut dire le plus impossible. J'ai en effet marquer de l'impossibilité ce discours, c'est tout au moins ainsi que je l'est reproduit dans ce qui a été imprimé de *Radiophonie*.
Ce discours est menteur et c'est précisément en cela qu'il a atteint le Réel. *Verdrängung*, Freud a rappelé ça ; et pourtant, c'est bien un dit qui le secourt. Tout ce qui se dit est une escroquerie. C'est pas seulement de ce qui se dit à partir de l'inconscient. Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, de l'équivoque qui est le principe du mot d'esprit : équivalence du son et du sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage.
Je me suis aperçu, comme ça, un peu sur le tard et à propos de quelque chose qui est paru dans *Lexique et grammaire* ou bien *Langue* -49-

Française, revue trimestrielle; c'est un petit article que je vous conseille de regarder de près parce qu'il est de quelqu'un pour qui j'ai beaucoup d'estime, il est de J.-C. Milner. C'est le n° 30, paru en mai 1976. Ça s'appelle *Réflexions sur la référence.* Ce qui, après la lecture de cet article, est pour moi l'objet d'une interrogation, c'est ceci : c'est le rôle qu'il donne à l'anaphore. Il s'aperçoit que la grammaire, ça joue un certain rôle et que nommément la phrase qui n'est pas si simple: «J'ai vu 10 lions et toi, dit-il, tu en as vu 15 », l'anaphore comporte l'usage de ce « en ». Il met les choses très précisément au point en disant que ce « en » ne vise pas les lions, il vise les 10. Je préférerai qu'il ne dise pas : « tu en as vu 15 »; j'aimerais mieux qu'il dise: « tu en as vu plus ». Parce que, à la vérité, ces 15, il ne les a pas comptés, le « tu » en question. Mais il est certain que dans la phrase distincte : «j'ai capturé 10 des lions et toi, tu en as capturé 15 », la référence n'est plus au 10, mais qu'elle est aux lions. Il est, je crois, tout à fait saisissant que, dans ce que j'appelle la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire. Il ne faut pas éliminer la logique, mais il faut éliminer la grammaire. Dans le français, il y a trop de grammaire. Dans l'allemand, il y en a encore plus. Dans l'anglais, il y en a une autre, mais en quelque sorte implicite. Il faut que la grammaire soit implicite pour pouvoir avoir son juste poids.

Je voudrais vous indiquer quelque chose qui est d'un temps où le français n'avait pas une telle charge de grammaire. Je voudrais vous indiquer ce quelque chose qui s'appelle *Les bigarrures du seigneur des Accords*. Il vivait tout à fait à la fin du siècle XVIe. Et il est saisissant parce que semble tout le temps jouer sur l'inconscient, ce qui tout de même est curieux, étant donné qu'il n'en avait aucune espèce d'idée, encore bien moins que Freud, mais que c'est tout de même là-dessus qu'il joue. Comment arriver à saisir, à dire cette sorte de flou qui est en somme l'usage ? Et comment préciser la façon dont, dans ce flou, se spécifie l'inconscient qui est toujours individuel ?

Il y a une chose qui frappe, c'est qu'il n'y a pas trois dimensions dans le langage. Le langage, c'est toujours mis à plat. Et c'est bien pour ça que mon histoire tordue de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, avec le fait que le Symbolique, c'est ce qui passe au-dessus de ce qui est au-dessus et ce qui passe en-dessous de ce qui est en-dessous, c'est bien ce qui en fait la valeur. La valeur, c'est que c'est mis à plat.

-50-

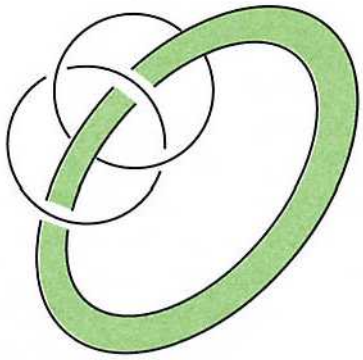


Fig. IV-2

C'est mis à plat, et d'une façon dont vous savez, parce que je vous l'ai répété, ressassé, dont vous savez la fonction, la valeur, à savoir que ça a pour effet que, l'un quelconque des trois étant dissout, les 2 autres se libèrent. C'est ce que j'ai appelé, dans son temps, du terme de nœud pour ce qui n'est pas un nœud, mais effectivement une chaîne. Cette chaîne quand même, il est frappant qu'elle puisse être mise à plat.
Et je dirai que - c'est une réflexion comme ça que m'a inspiré le fait que, pour ce qui est du Réel, on veut l'identifier à la matière - je proposerai plutôt de l'écrire comme ça, « l'âme à tiers ». Ce serait comme ça une façon plus sérieuse de se référer à ce quelque chose à quoi nous avons à faire, dont ce n'est pas pour rien qu'elle est homogène aux deux autres; qu'un nommé Charles - Sanders comme il s'appelait, vous le savez, je l'ai déjà écrit souvent ce nom, maintes et maintes fois, - que ce Peirce était tout à fait frappé par le fait que le langage n'exprime pas à proprement parler la relation, c'est bien là quelque chose qui est frappant; que le langage ne permet pas une notation comme x ayant un certain type, et pas un autre, de relation avec y; c'est bien ce qui m'autorise, puisque Peirce lui-même articule qu'il faudrait pour ça une logique ternaire, et non pas, comme on en use, une logique binaire, c'est bien ce qui m'autorise à parler de « l'âme à tiers », comme de quelque chose qui nécessite un certain type de rapports logiques.
Oui. Eh bien, tout de même, je vais en effet venir à cette *Philosophie en effet,* collection qui paraît chez Aubier-Flammarion, pour dire ce qui m'a un peu effrayé dans ce qui chemine en somme de quelque chose que j'ai inauguré par mon discours. Il y a un livre qui y est paru d'un nommé -51-

Nicolas Abraham et d'une nommée Maria Torok. Ça s'appelle *Cryptonymie,* ce qui indique assez l'équivoque, à savoir que le nom y est caché, et ça s'appelle *Le Verbier de l'Homme aux loups.* Je ne sais pas, il y en a peut-être qui sont là et qui ont assisté à mes élucubrations sur *L'homme aux loups.* C'est à ce propos que j'ai parlé de forclusion du nom du père. *Le Verbier de l'Homme aux loups* est quelque chose où, si les mots ont un sens, je crois reconnaître la poussée de ce que j'ai articulé depuis toujours, à savoir que le signifiant, c'est de cela qu'il s'agit dans l'inconscient, et que, le fait que l'inconscient, c'est qu'en somme, on parle - si tant est qu'il y ait du *parlêtre* - qu'on parle tout seul, qu'on parle tout seul, parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose qui en somme dérange, d'où sa défense et tout ce qu'on élucubre sur les prétendues résistances. Il est tout à fait frappant que la résistance - je l'ai dit - c'est quelque chose qui prenne son point de départ chez l'analyste lui-même et que la bonne volonté de l'analysant ne rencontre jamais rien de pire que la résistance de l'analyste.

La psychanalyse, -je l'ai dit, je l'ai répété tout récemment, - n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre, l'espérer. Mais c'est un délire dont on attend qu'il porte une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique. On peut attendre longtemps. On peut attendre longtemps, j'ai dit pourquoi, simplement parce qu'il n'y a pas de progrès et que ce qu'on attend ce n'est pas forcément ce qu'on recueille. C'est un délire scientifique donc, et on attend qu'il porte une science mais ça ne veut pas dire que jamais la pratique analytique portera cette science.

C'est une science qui a d'autant moins de chance de mûrir qu'elle est antinomique; que quand même, par l'usage que nous en avons, nous savons que il y a ses rapports entre la science et la logique. Il y a une chose qui, je dois dire, m'étonne encore plus que la diffusion, la diffusion dont je sais bien qu'elle se fait, la diffusion de ce qu'on appelle mon enseignement, mes idées - puisque ça voudrait dire que j'ai des idées - la diffusion de mon enseignement à ce quelque chose qui est l'autre extrême des groupements analytiques, qui est cette chose qui chemine sous le nom d'Institut *de Psychanalyse,* une chose qui m'étonne encore plus, ce n'est pas que *Le Verbier de l'Homme aux loups,* non seulement
il vogue, mais qu'il fasse des petits, c'est que quelqu'un dont je ne savais -52-

pas que - pour dire la vérité, je le crois en analyse - dont je ne savais pas qu'il fût en analyse - mais c'est une simple hypothèse - c'est un nommé Jacques Derrida qui fait une préface à ce Verbier. Il fait une préface absolument fervente, enthousiaste où je crois percevoir un frémissement qui est lié - je ne sais pas auquel des deux analystes il a affaire - ce qu'il y a de certain, c'est qu'il les couple; et je ne trouve pas, je dois dire, malgré que j'aie engagé les choses dans cette voie, je ne trouve pas que ce livre, ni cette préface soient d'un très bon ton. Dans le genre délire, je vous en parle comme ça, je ne peux pas dire que ce soit dans l'espoir que vous irez y voir; je préférerais même que vous y renonciez, mais enfin je sais bien qu'en fin de compte vous allez vous précipiter chez Aubier- Flammarion, ne serait-ce que pour voir ce que j'appelle un extrême. C'est certain que ça se combine avec la de plus en plus médiocre envie que j'ai de vous parler. Ce qui se combine, c'est que je suis effrayé de ce dont en somme je me sens plus ou moins responsable, à savoir d'avoir ouvert les écluses de quelque chose sur lequel j'aurais aussi bien pu la boucler. J'aurais aussi bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de jouer sur l'inconscient sans en expliquer la farce, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiant qu'on opère. J'aurais aussi bien pu le garder pour moi, puisqu'en somme si on ne m'y avait pas vraiment forcé, je n'aurais jamais fait d'enseignement. On ne peut pas dire que ce que Jacques Alain Miller a publié sur la scission de 53, ce soit avec enthousiasme que j'ai pris la relève sur le sujet de cet inconscient.

Je dirai même plus, je n'aime pas tellement la seconde topique, je veux dire celle où Freud s'est laissé entraîner par Groddeck. Bien sûr, on ne peut pas faire autrement, ces mises à plat, le Ça avec le gros oeil qui est le Moi. Le Ça, c'est..., tout se met à plat. Mais enfin, ce Moi - qui d'ailleurs en allemand ne s'appelle pas Moi, s'appelle *Ich - Wo es war* - là où c'était, là où c'était : on ne sait pas du tout ce qu'il y avait dans la boule de ce Groddeck pour soutenir ce Ça, cet « Es ». Lui pensait que le Ça dont il s'agit, c'était ce qui vous vivait. C'est ce qu'il dit quand il écrit son *Buch,* son « Livre du ça », son livre du Es, il dit que c'est ce qui vous vit.

Cette idée d'une unité globale qui vous vit, alors qu'il est bien évident que le Ça dialogue, et que c'est même ça que j'ai désigné du nom de grand A, c'est qu'il y a quelque chose d'autre, ce que j'appelai tout à

-53-

l'heure « l'âme-à-tiers », « l'âme-à-tiers » qui n'est pas seulement le Réel, qui est quelque chose avec quoi expressément, je le dis, nous n'avons pas de relations. Avec le langage, nous aboyons après cette chose, et ce que veut dire S (A) c'est ça que ça veut dire, c'est que ça ne répond pas. C'est bien en ça que nous parlons tout seuls, que nous parlons tout seuls jusqu'à ce que sorte ce qu'on appelle un Moi, c'est-à-dire quelque chose dont rien ne garantit qu'il ne puisse à proprement parler délirer. C'est bien en quoi j'ai pointé, comme Freud d'ailleurs, qu'il n'y avait pas à y regarder de si près pour ce qui est de la psychanalyse et que, entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix. En voilà assez pour aujourd'hui.
-54-

Leçon V 18 janvier 1977

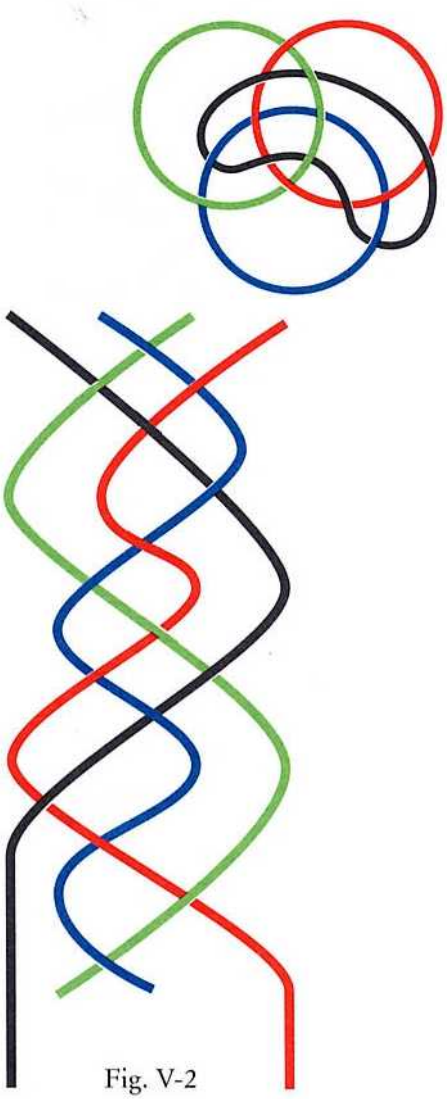


Fig. V-2

C'est plutôt pénible, alors voilà, à la vérité, ici, c'est plutôt le témoignage, le témoignage d'un échec, à savoir que je me suis épuisé pendant quarante huit heures, à faire ce que j'appellerais, contrairement à ce qu'il en est de la tresse, je me suis épuisé pendant quarante huit heures, a faire ce que j'appellerais une « quatresse ». Voilà, [Fig. V-2].
La tresse est au principe du nœud borroméen, c'est à savoir qu'au bout de six fois, 011 trouve, pour peu qu'on croise de la façon convenable ces trois fils,... bon, alors, ceci veut dire qu'au bout de six manœuvres de la tresse, vous retrouvez dans l'ordre, à la sixième manœuvre, le 1, le 2 et le 3. C'est ceci qui constitue le nœud borroméen
-55-

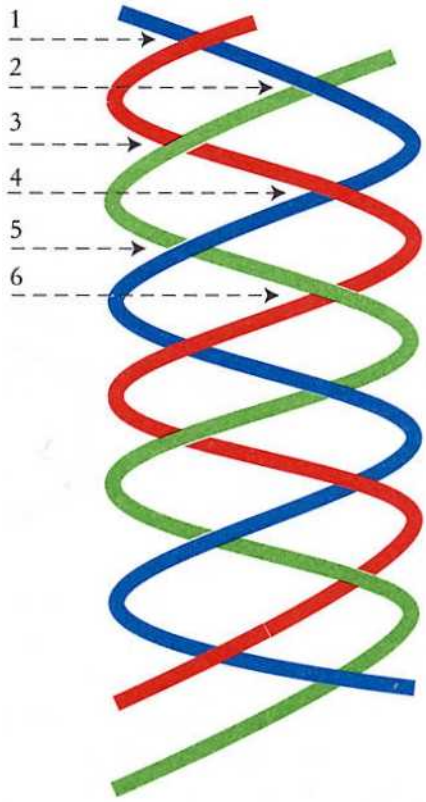


Fig. V-3

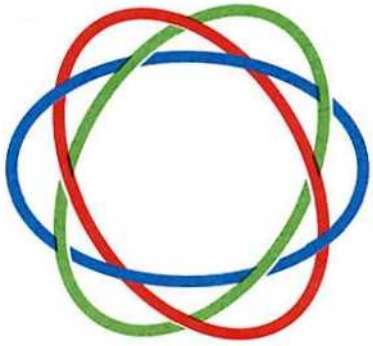


Fig. V-4

[Fig. V-3]. Si vous en avez, si vous procédez douze fois, vous avez de même un autre nœud borroméen qui chose curieuse, cet autre nœud borroméen n'est pas visualisé immédiatement [Fig. V-4]. Il a pourtant ce caractère que, contrairement au premier nœud borroméen qui, comme vous avez vu tout à l'heure, passe au-dessus de celui qui est au-dessus, puisque vous le voyez, le ronge est au-dessus du vert, au-dessous de celui qui est au-dessous : voilà le principe dont découle le nœud borroméen. C'est en fonction de cette opération que le nœud borroméen tient. De même, dans une opération a quatre, vous mettrez un au-dessus, l'antre au-dessous, et de même opérerez-vous avec au-dessous celui qui est au-dessous, vous aurez ainsi un nouveau nœud borroméen qui représente celui a douze croisements.
Que penser de cette tresse ? Cette tresse petit être dans l'espace. Il n'y a aucune raison, en tout cas au niveau de la « quatresse », que nous ne puissions la supposer entièrement suspendue. La tresse pourtant est visualisable pour autant qu'elle est mise à plat. J'ai passé une autre époque, celle qui était prétendument réservée aux vacances, a m'épuiser de
-56-

même à essayer de mettre en fonction un autre type de nœud borroméen, c'est à savoir celui qui se serait fait obligatoirement dans l'espace puisque ce dont je partais, ça n'était pas le cercle comme vous le voyez là, c'est-à-dire de quelque chose qu'on met d'habitude à plat, niais de ce qu'on appelle un tétraèdre.

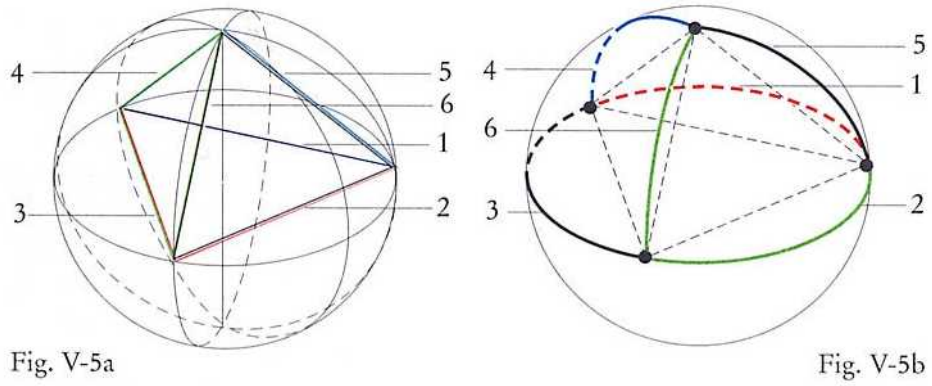


Fig. V-5a Fig. V-5b

Un tétraèdre, ça se dessine comme ça. Grâce a ça, il y a I, 2, 3, 4, 5, 6 arêtes. Je dois dire que les préjugés que j'avais - car il s'agit de rien de moins - m'ont pousse a opérer avec les 4 faces, et non pas avec les 6 arêtes, et qu'avec les 4 faces c'est tout à fait difficile, c'est impossible de faire un tressage. II y faut les 6 arêtes pour faire un tressage correct et j'aimerais que, ces boules, je les vois revenir (houles lancées à la salle) portant le tracé du schéma. Le fait est que vous y constaterez que le tressage, non pas à 6, niais à 12, est tout à fait fondamental. Je veux dire que, ce qui se produit, c'est qu'on ne saurait mettre en exercice ce tressage des tétraèdres sans partir, puisque de tétraèdres, il n'y en a que trois, sans partir de la tresse. C'est un fait qui m'a été découvert sur le tard, et dont vous verrez ici pour peu que je vous passe ces boules dont, je le répète, j'aimerais les voir revenir, parce que je ne les ai pas, loin de là, pleinement élucidées. Je vais donc, comme je fais d'habitude, vous les envoyer pour que vous les examiniez.
J'aimerais les voir revenir toutes les quatre. En effet, elles ne sont pas semblables. Il y en a quatre, ce n'est pas sans raison. C'est une raison que je n'ai pas même encore maîtrisée. Il est préférable, quoi que bien entendu ça prendrait trop de temps, il serait préférable que, d'une de ces -57-

boules à l'autre, on les compare, car elles sont effectivement différentes. J'aimerais que, de cette tresse à trois qui est basale dans l'opération de ces nœuds borroméens tétraédriques auxquels, je vous le répète, je me suis attaché sans y parvenir complètement, j'aimerais que vous tiriez une conclusion. C'est que, même pour les tétraèdres en question, on procède aussi à ce que j'appellerais une mise à plat pour que ce soit clair. Il faut la mise à plat, dans l'occasion sphérique, pour qu'on touche du doigt, si je puis dire, que les croisements en question, les croisements tétraédriques, sont bien du même ordre, c'est à savoir que le tétraèdre qui est en-dessous, le troisième tétraèdre, passe en-dessous, et que le tétraèdre qui est en-dessus, le troisième tétraèdre passe en-dessus. C'est bien a cause de ça que nous en sommes la encore au nœud borroméen.

Ce qu'il y a de fâcheux pourtant, c'est que même dans l'espace, même a partir d'un présupposé spatial, nous soyions contraints aussi dans ce cas-là a supporter - puisqu'en fin de compte, c'est nous qui supportons - a supporter la mise a plat. Même a partir d'un présuppose spatial, nous sommes forcés de supporter cette mise a plat, très précisément sous la forme de quelque chose qui se présente comme une sphère [Fig. V-5b]. Mais, qu'est-ce a dire, si ce n'est que, même quand nous manipulons l'espace, nous n'avons jamais vue que sur des surfaces, des surfaces sans doute qui ne sont pas des surfaces banales puisque nous les articulons comme mises à plat. A partir de ce moment, il est, sur les boules, manifeste que la tresse fondamentale, celle qui s'entrecroise douze fois, il est manifeste que cette tresse fondamentale fait partie d'un tore. Exactement ce tore que nous pouvons matérialiser au niveau de ceci, a savoir de la tresse à douze, et que nous pourrions d'ailleurs aussi bien matérialiser au niveau de ceci, c'est-à-dire de la tresse à 6 [Fig. V-3 et Fig. V-4].

A la vérité cette fonction du tore est tout à fait manifeste au niveau des boules que je viens de vous remettre, parce que il n'est pas moins vrai qu'entre les deux petits triangles, si nous faisons - je vous prie de considérer ces boules - si nous faisons passer un fil polaire, nous aurons exactement de la même façon un tore; car il suffit de faire un trou au niveau de ces deux petits triangles pour constituer du même coup un tore. C'est bien en quoi la situation est homogène, dans le cas du nœud borroméen, tel que je viens de le dessiner ici, est homogène entre ce nœud borroméen et le tétraèdre.

-58-

Il y a donc quelque chose qui fait qu'il n'est pas moins vrai pour un tétraèdre que la fonction du tore y règle ce qu'il y a du « nodal » dans le nœud borroméen. C'est un fait, et c'est un fait qui n'a strictement jamais été aperçu, c'est à savoir que tout ce qui concerne le nœud borroméen, ne s'articule que d'être torique.
Un tore se caractérise tout à fait spécifiquement d'être un trou. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le trou c'est difficile à définir. C'est que le nœud du trou avec sa mise à plat est essentiel, c'est le seul principe de leur comptage - et qu'il n'y a qu'une seule façon, jusqu'à présent, en mathématiques, de compter les trous : c'est de passer par, c'est-à-dire de faire un trajet tel que les trous soient comptés. C'est ce qu'on appelle le groupe fondamental. C'est bien en quoi la mathématique ne maîtrise pas pleinement ce dont il s'agit.
Combien de trous y a-t-il dans un nœud borroméen ! C'est bien ce qui est problématique puisque, vous le voyez, mis à plat, il y en a quatre [Fig. V-6]. Il y en a quatre, c'est-à-dire que il n'y en a pas moins que dans le tétraèdre qui a quatre faces dans chacune des faces duquel on peut faire un trou. A ceci près qu'on peut faire deux trous, voire trois, voire quatre, en faisant un trou dans chacune des faces et que, dans ce cas-là, chaque face se combinant avec toutes les autres et pouvant même repasser par soi, nous voyons mal comment compter ces trajets qui seraient constituants de ce qu'on appelle le groupe fondamental. Nous en sommes donc réduits à la constance de chacun de ces trous, qui, de ce fait, s'évanouit d'une façon tout à fait sensible, puisqu'un trou, ce n'est pas grand chose.

Comment des lors distinguer ce qui fait trou et ce qui ne fait pas trou ? Peut-être la quatresse peut nous aider à le saisir. -59-

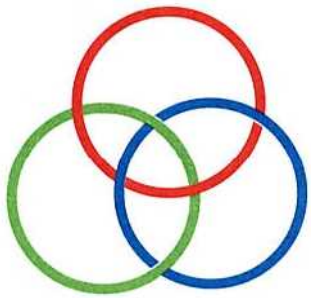


Fig. V-6

qu'il s'agit en effet dans la *quatresse* de quelque chose qui solidarise ce qui se trouve, ce dont il se trouve que j'ai qualifié trois cercles, c'est à savoir que, comme vous le voyez ici dans ce premier dessin [Fi,. V-1], ces trois cercles forment nœud borroméen. Ils forment nœud borroméen, non pas que les trois premiers fassent nœud borroméen puisque, comme c'est impliqué dans le fait que la quatrième libérée, si je puis dire, le quatrième élément libéré doit laisser chacun des trois, libre. *La quatresse* lie pourtant, à partir de celui qui est le plus en-dessus (noir), à condition de passer par-dessus celui qui est le plus en-dessus, il se trouvera à passer, sur celui qui dans la mise à plat est intermédiaire (vert), à passer dessous, il se trouvera lier les trois. C'est bien en effet ce dont nous voyons ce qui se passe [FIg. V-7], c'est à savoir que, à condition que vous voyiez ça comme équivalent à ceci, je pense que vous voyez ici qu'il s'agit d'une représentation du Réel pour autant que c'est ici que vous en avons l'appréhension, de l'Imaginaire, du Symptôme et du Symbolique, le Symbolique dans l'occasion étant très précisément ce qu'il nous faut penser comme étant le signifiant. Qu'est-ce à dire? C'est que le signifiant dans l'occasion est un symptôme, le corps, à savoir l'Imaginaire étant distinct du signifié. Cette façon de faire la chaîne nous interroge sur ceci : c'est que le Réel, à savoir ceci dans l'occasion qui est marqué là, c'est que le Réel serait suspendu tout spécialement au Corps.

-60-

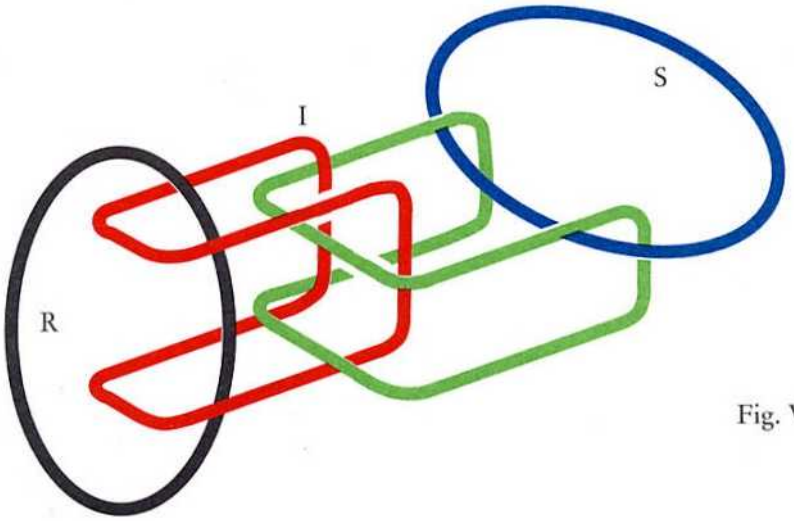


Fig. V-7

Voyons, tâchons ici de voir ce qui résulterait de ceci, c'est à savoir que cet X qui est là à cette place, s'ouvrirait et que l'Imaginaire se continuerait dans le Réel. C'est bien en effet ce qui se passe, puisque les corps ne sont produits, de la façon la plus futile, que comme appendices de la vie, autrement dit de ce sur quoi Freud spécule quand il parle du germen.
Nous trouvons la, autour de la fonction parlante, quelque chose qui, si l'on peut dire, isole l'homme, dont Il faudrait à ce moment-là marquer que ce n'est qu'en fonction de ceci qu'il n'y a pas de rapport sexuel, que ce que nous pouvons appeler dans l'occasion le langage, si je puis dire, y suppléerait. C'est un fait que le bla-bla meuble, meuble ce qui se distingue de ceci qu'il n'y a pas de rapport.

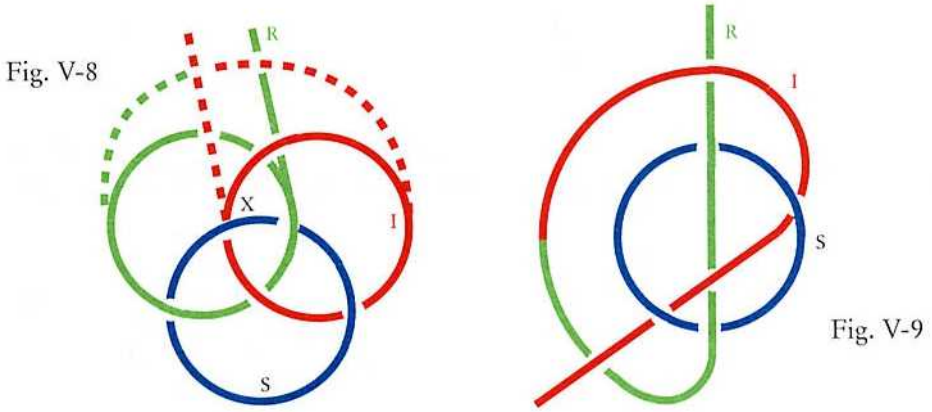


Fig. V-8

Fig. V-9

Oui, il faudrait dans ce cas que le Réel, sans que nous puissions savoir où il s'arrête, que le Réel, nous le mettions en continuité avec l'Imaginaire. En d'autres termes, ça commence là quelque part au beau milieu du Symbolique. Ça expliquerait que l'Imaginaire, ici tracé en rouge, effectivement se reploie dans le Symbolique, mais qu'il en est d'autre part étranger, comme en témoigne le fait qu'il n'y a que l'homme à parler. Vous voyer ici que le Réel est dessiné en vert.
Oui, j'aimerais que quelqu'un m'interpelle à propos de ce que j'ai aujourd'hui, pour vous, péniblement essayé de formuler de cette façon très peu symbolique; c'est quelque chose qui n'est pas facile à exprimer. Je pense que, pour ce qui est de cette tresse à quatre [Fig. V-2], elle me semble reproduire, reproduire très exactement ce qui est ici [Fig. V-1], -61 -

c'est à savoir que c'est d'une façon de la représenter comme tresse dont il s'agit. Si je n'y ai pas effectivement réussi d'emblée, c'est parce qu'il ne faut pas croire que ce soit aisé de faire une tresse à 4; il y faut partir d'un point qui sectionne les entrecroisements, si je puis dire, d'une façon appropriée et il se peut que les choses soient telles qu'à partir d'un de ces points, on ne trouve pas moyen de faire la tresse.
C'est bien à ça que je me suis si longuement attardé, si longuement attardé qu'il en est résulté plus qu'un dommage pour ce que j'avais à vous dire aujourd'hui. Si donc quelqu'un veut bien me donner la réplique, à savoir m'interroger sur ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, je lui en serais reconnaissant.
- X : Je me permets de vous poser une question... Je voulais vous demander, parce que vous avez dit, « le présupposé espace », et je n'ai jamais très bien compris - et je l'avoue humblement devant cette noble assemblée - que vous disiez « ek-siste » ou « existe ». J'ai le droit d'avoir mes faiblesses. Mais pourquoi ne pourriez-vous pas dire : le « père espace» ?
- *Lacan:* Oui
- X :je me demande, et puis vous avez dit le « présupposé tétraèdre qui est à trois dans l'espace forme tresse». Je ne suis pas au cirque, mais je me souviens puisque nous parlons de sphère, avec ces balles que vous avez envoyées qui sont si différentes, on peut la tresser.
- *Lacan:* On peut?
-X: On peut la tresser sur l'île Borromée. On peut faire la tresse dans l'espace comme le jongleur.
Lacan: Ouais...
- X : C'est ce que vous avez dit qui est difficile à plat, vous l'avez avoué vous-même. Personne ne vous l'a dit?
- *Lacan :* Oui, oui c'est vrai. Bien, est-ce que quelqu'un d'autre a une question à poser?
- Y : Est-ce que l'ouverture du Réel et de l'Imaginaire avec le Symbolique replié sur lui-même suppose que vous passiez du domaine de l'homme au domaine de la vie et des vivants ?
- *Lacan :* Il n'est certainement pas le seul à vivre.
-X: Vous ne m'entendez pas parce que justement je n'ai pas de micro. -62-

La technique est faite ainsi qu'il y a des micros. Pourquoi est-ce que vous ne vous en servez pas? Est-ce que c'est pour donner plus de valeur à ce que vous dites?
- *Lacan :* Certainement pas. Je m'excuse d'avoir dû aller au tableau plus d'une fois.
- X : Alors, si la fonction parlante isole l'homme, qu'en est-il d'une manifestation préverbale, c'est-à-dire de l'ouverture possible du Réel - je relis : le Réel en continuité avec l'Imaginaire - comment voyez-vous par exemple des manifestations préverbales qui sont toutes celles de l'art par exemple.
- *Lacan :* Celles de?
-X:... l'art, la musique, l'art entre guillemets, la peinture, la musique, enfin tous les arts qui sont, qui ne passent pas par la talking-cure qui ne passent pas par le parler ?
Alors, si vous mettez le Réel en continuité avec l'Imaginaire par une ouverture ici, je crois, d'une expérience qui est la mienne de la peinture que la continuité ici dessinée par vous au tableau par une ouverture est en acte - je dis bien en acte - cette fois par le corps, qui est comme vous l'avez défini et comme Freud le définit par le germen, comme le corps étant là appendice, je pense que là au niveau de la peinture se passe justement un jeu d'appendice pré-verbal, c'est-à-dire et alors là, je vous demande d'enchaîner justement, non pas que je ne sais pas la suite, mais que j'attends votre riposte.
- *Lacan:* Oui
- X :je vois dans ce graphe, qui est la représentation d'une coupure, mais où il y a la possibilité d'une ouverture, en acte qui est l'acte de la peinture, qui est justement là le fait d'une ouverture, mais par une continuité qui serait, excusez-moi, une sorte de..., un peu comme quand vous prenez du caramel, ça fait des fils; alors cette fois il n'y a pas la coupure entre le sujet et le lieu de l'Autre, il n'y a pas cette aliénation qui nous a été décrite dans la musique, la fois dernière, où le petit a s'évanouit, disons qu'entre le Sujet et le lieu de l'Autre ça fait des fils. C'est comme quand on fait du caramel. A partir du compulsionnel du Sujet jusqu'au lieu de l'Autre, moi, je vois une possibilité curieuse du langage de la peinture, qui est la mienne, et qui est un langage où au niveau du dénoté, c'est-à-dire au niveau de ce qui est le dictionnaire et de ce qui est mis en abîme -63-

et qui est en fonction de l'heure dans votre étude sur le langage à partir de la cure, ici dans le fait pictural il y a une sorte d'insistance et comme Lacan dit que le sens ne consiste pas en ce qu'il signifie au moment même, effectivement il y a toujours cette glissade et ce jeu des signifiants comme dans le Séminaire de la Lettre volée, ici il y aurait un processus de continuité, de curieuse insistance, à un premier niveau qui serait un niveau du dénoté, qui existerait en poésie, qui existe en ce qui me concerne moi, dans une expérience picturale où à ce moment-là il y a une première mise en scénario, en scène; les signes sont *scénoengraphés* et vont insister à un niveau où le primaire passe dans le secondaire et si vous voulez, fait une première mise en forme de signes qui eux-mêmes seront après mis en condition d'abîme par le jeu d'une sorte d'engrenage scénique.
-*Lacan :* Moi, je crois que votre pré-verbal en l'occasion est tout à fait modelé par le verbal. Je dirais presque que c'est un hyper-verbal. Ce que vous appelez dans l'occasion par exemple ces filaments, c'est quelque chose qui est profondément motivé par le symbole et par le signifiant.
-X: Oui, je le crois aussi d'ailleurs. Mais, disons que la voie est autre et ne passe par tout le processus du Symbolique et c'est pas du tout pour mettre en doute ou en défaut votre enseignement, bien que je ne suis pas là pour...
- *Lacan:* Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas mettre mon enseignent en défaut.
-X: Non mais disons qu'au niveau de ce qui n'est plus...
-*Lacan* :J'essaye de dire que l'art dans l'occasion est au-delà du symbolisme. L'art est un savoir-faire et le Symbolique est au principe de faire. Je crois qu'il y a, qu'il y a plus de vérité dans le dire de l'art que dans n'importe quel bla-bla. Ça ne veut pas dire que ça passe par n'importe quelle voie.
- X : Oui, j'ai seulement voulu dire que les choses...
- *Lacan :* Ce n'est pas un pré-verbal. C'est un verbal à la seconde puissance. Voilà.
-64-

Leçon VI 8 février 1977

Aïe! Je me casse la tête contre ce que j'appellerais, à l'occasion, un mur, un mur, bien sûr, de mon invention. C'est bien ce qui m'ennuie. On n'invente pas n'importe quoi. Et ce que j'ai inventé est fait en somme pour expliquer - je dis expliquer, mais je ne sais pas très bien ce que ça veut dire - expliquer Freud. Ce qu'il y a de frappant, c'est que, dans Freud, il n'y a pas trace de cet ennui ou plus exactement de ces ennuis, de ces ennuis que j'ai et que je vous communique enfin sous cette forme: « je me casse la tête contre les murs. » Ça ne veut pas dire que Freud ne se tracassait pas beaucoup, mais ce qu'il en. donnait au public c'était apparemment de l'ordre, je dis de l'ordre d'une philosophie c'est-à-dire qu'il n'y avait pas..., j'allais dire qu'il n'y avait pas d'OS; mais justement, Il y avait des os et ce qui est nécessaire pour marcher tout seul, c'est-à-dire un squelette, voilà. Je pense que là vous reconnaissez la figure, si toutefois je l'ai bien dessinée, la figure, la figure où j'ai, d'un seul trait figuré l'engendrement

-65-

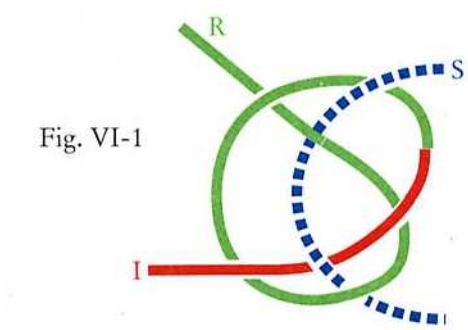


Fig. VI-1

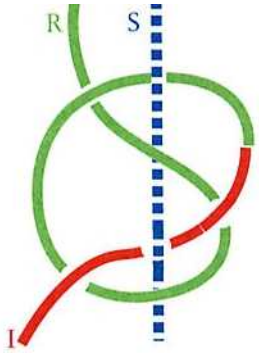


Fig. VI-2

du Réel, et que ce Réel se prolonge en somme par l'Imaginaire puisque c'est bien de ça qu'il s'agit, sans qu'on sache très bien où s'arrêtent le Réel et l'Imaginaire. Voilà, c'est cette figure-là [Fig. VI -1], qui se transforme en cette figure-là [Fig. VI -2]. Je ne vous le donne que parce qu'en somme c'est le premier dessin où je ne m'embrouille pas, ce qui est remarquable, parce que je m'embrouille toujours, bien sûr.
Bon, je voudrais quand même passer la parole à quelqu'un à qui j'ai demandé de bien vouloir ici venir émettre un certain nombre de choses qui m'ont paru dignes, tout à fait, dignes d'être énoncées. En d'autres termes, je ne trouve pas le nommé Alain Didier Weil mal engagé dans son affaire. Ce que je peux vous dire, c'est que, pour moi, je me suis beaucoup attaché à mettre à plat quelque chose. La mise à plat participe toujours du système, elle en participe seulement, ce qui n'est pas beaucoup dire. Une mise à plat, par exemple celle que je vous ai faite avec le nœud borroméen, c'est un système. J'essaye, bien sûr de le concasser, ce nœud borroméen, et c'est bien ce que vous voyez dans ces deux images.
L'idéal, l'Idéal du Moi, en somme, ça serait d'en finir avec le Symbolique, autrement dit de ne rien dire. Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose, autrement dit à enseigner, c'est ce sur quoi j'en arrive à me dire que c'est ça, le Surmoi. C'est ce que Freud a désigné par le Surmoi qui, bien sûr, n'a rien à faire avec aucune condition qu'on puisse désigner du naturel. Sur le sujet de ce naturel, je dois quand même vous signaler quelque chose, c'est que je me suis attaché à lire quelque chose qui est paru à la Société Royale de Londres et qui est un « Essai sur la rosée ». Ça avait la grande estime d'un nommé Herschel qui a fait quelque chose qui s'intitule *Discours préliminaire sur l'étude de la philosophie naturelle.* Ce qui me frappe le plus dans cet *Essai sur la rosée,* c'est que ça n'a aucun intérêt. Je me le suis procuré, bien entendu, à la Bibliothèque Nationale où j'ai comme ça de temps en temps quelque personne qui fait un effort pour moi, une personne qui est là-bas musicologue et qui est en somme pas trop mal placée pour me procurer..., dans l'occasion, comme je n'avais aucun moyen d'avoir le texte original qu'à la rigueur j'aurais pu arriver à lire, c'est une traduction, ce que je lui ai réclamé. Il a été traduit en effet, cet *Essai sur la rosée,* cet *Essai sur la rosée* a été traduit de son auteur William Charles Wells, il a été traduit par le nommé Tordeux, maître en pharmacie et il faut vrai-66-

ment énormément se forcer pour y trouver le moindre intérêt. Ça prouve que tous les phénomènes naturels ne nous intéressent pas autant, et la rosée tout spécialement, ça nous glisse à la surface. C'est tout de même assez curieux que la rosée, par exemple, n'a pas l'intérêt que Descartes a réussi à donner à l'arc-en-ciel. La rosée est un phénomène aussi naturel que l'arc-en-ciel. Pourquoi est-ce que ça ne nous fait ni chaud ni froid ? C'est très étrange et c'est bien certain que c'est en raison de son rapport avec le corps que nous ne nous intéressons pas aussi vivement à la rosée qu'à l'arc-en-ciel, parce que l'arc-en-ciel, nous avons le sentiment que ça débouche... sur la théorie de la lumière, tout au moins nous avons ce sentiment depuis que Descartes l'a démontré. Oui. Enfin, je suis perplexe sur ce peu d'intérêt que nous avons pour la rosée. Il est certain qu'il y a quelque chose de centré sur les fonctions du corps, qui est ce qui fait que nous donnons à certaines choses un sens. La rosée manque un peu de sens. Voilà tout au moins ce dont je témoigne après une lecture que j'ai faite aussi attentive que je pouvais de cet *Essai sur la rosée.* Et maintenant je vais donner la parole à Alain Didier Weill, en m'excusant de l'avoir un petit peu retardé; il n'aura plus qu'une heure un quart pour vous parler, au lieu de ce que je croyais avoir pu lui garantir, c'est--à-dire une heure et demie.

Alain Didier Weill va vous parler de quelque chose qui a un rapport avec le Savoir, à savoir le « je sais » ou le « il sait». C'est ce rapport entre le «je sais » et le « il sait » sur lequel il va jouer.

- *Alain Didier Weill :* On peut dire que je vais parler de la Passe? - *Lacan : Vous* pouvez parler de la Passe également.

- *Alain Didier Weill :* Le point d'où j'étais arrivé à proposer au Dr Lacan les élucubrations que je vais vous soumettre, me vient de ce que représente pour moi ce qu'on nomme dans l'École Freudienne, la Passe. Effectivement une rumeur circule depuis quelque temps dans l'école, c'est que les résultats de la Passe qui fonctionnerait depuis un certain nombre d'années ne répondraient pas aux espoirs qui y avaient été mis. Étant donné que cette idée comme ça qu'il y aurait l'idée d'un échec de la Passe, c'est quelque chose que personnellement je supporte mal, dans la passe où pour moi elle semble garantir ce qui peut préserver d'essentiel et de vivant pour l'avenir de la psychanalyse; j'ai cogité un petit peu -67-

la question, et il me semble avoir trouvé éventuellement ce qui pourrait rendre compte d'un montage topologique qui n'existe pas et qui rendrait compte du fait que le jury d'agrément n'arrive peut-être pas à utiliser, et à utiliser ce qui lui est transmis pour faire avancer les problèmes cruciaux de la psychanalyse. Le circuit que je vais mettre en place devant vous prétend métaphoriser par un long circuit dans lequel seraient représentables les mouvements fondamentaux - vous verrez que j'en désigne trois très précisément - à l'issue desquels un sujet et son Autre peuvent arriver à un point précis, très repérable, que j'appellerai B4-R4 - vous verrez pourquoi - et à partir duquel j'articulerai ce qui me semble pouvoir être, et le problème de la Passe, et celui de, peut-être, la nature du court-circuit, de ce qui pourrait court-circuiter topologiquement ce qui se passerait au niveau du jury d'agrément. Bon, je commence donc.

Les sujets que j'ai choisis pour vous présentifier nos deux partenaires analytiques, peuvent vous être rendus familiers en ce qu'ils correspondraient d'une certaine façon aux deux protagonistes les plus absentifiés de l'histoire de La *lettre volée* que vous connaissez, ceux-là même, dont du début à la fin il est question, à savoir l'émissaire, celui qui serait l'émissaire de la lettre qui est tellement exclu que Poe même, je crois, ne le nomme même pas et à savoir le récepteur de la lettre, qui - nous le savons, Lacan nous l'a montré - est le roi. Si vous le permettez, je baptiserai pour la commodité de mon exposé, le sujet du nom de Bozef et je garderai au destinataire son nom, celui du roi. Tout mon montage va consister à substituer au court-circuit par lequel le conte de Poe tient ses deux sujets hors du cheminement de la lettre, un long circuit en chicane par lequel la lettre partant de la position B1 finira par aboutir à la position B4. Les numérotations 1 et 4 que je vous indique, vous indiquent déjà que le serai amené à distinguer 4 places qui différencieront 4 positions successives du sujet et de l'Autre. Je commence donc par B1.

Vous voyez que B, la série des B, correspond au sujet Bozef, la série des R1, R2, R3 correspond à la progression des savoirs du Roi, R1, R2, R3. Par B1, si vous le voulez, je qualifie l'état, je dirais, d'innocence du sujet, voire de niaiserie du sujet, quand il se soutient uniquement de cette position subjective qui est celle : l'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas, ne sait pas quoi ? Eh bien, tout simplement, peu importe le contenu de la lettre, tout simplement ne sait pas que le sujet sait quelque chose à son -68-

endroit. R1 représente donc l'ignorance radicale du Roi; donc on pourrait dire que dans la position B1, ce serait la position biaise du cogito qui pourrait s'écrire : « Il ne sait pas, donc le suis ». L'histoire, si vous voulez, cette position vous est familière dans la mesure où nous savons que c'est une position que nous connaissons par l'analysant; l'analysant, bien souvent, nous le savons, choisit son analyste en se disant inconsciemment, en se disant : «Je le choisis, celui-là, parce que, lui, je vais le rouler» et nous savons que ce qu'il craint le plus en même temps, c'est d'y arriver. Alors à partir de ce montage élémentaire, je continue.

Avant de mettre en place le graphe de Lacan, voilà comment les choses se passent. Mais maintenant, l'histoire commence; je fais maintenant intervenir quelqu'un que j'appelle, vous voyez que j'ai nommé M, M, j'appellerai ça le messager, c'est-à-dire que en B1 un jour, Bozef qui est en B1 va confier au messager dans la position de M le message que j'ai appelé m1 et en m1 il lui dit : l'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas. Le messager est fait pour ça, c'est bien sur un traître, m1 transmet au roi le message ml qui se transforme en m' de 1, c'est-à-dire que le roi passe de la position de l'ignorance du R1, a la position R2 d'un savoir élémentaire qui est : l'autre sait, c'est-à-dire le sujet sait quelque chose à mon endroit. A partir de là, le message va revenir à Bozef, notre sujet, sous forme inversée. Il va revenir de deux façons disons, il va revenir parce qu'il y aura un mouvement d'aller et retour, le messager va lui dire, va venir le retrouver, si on veut, et va lui dire dit au roi ce que tu m'avais dit. J'ai appelé ce message m l c'est un retour sur le plan de l'axe

-69-

sur le graphe, sur l'axe 1 de a; si vous voulez, c'est la relation spéculaire. Un autre message arrive à Bozef qui se placera, lui, sur la trajectoire de la subjectivation, que j'ai dessiné en vert, qui arriverait directement donc sur le plan par le plan symbolique. Vous voyez donc que le point important là est le fait que Bozef qui était dans la position d'une niaiserie, de la niaiserie en B 1, du fait de l'inversion du message qui lui revient, c'est-à-dire cette fois l'Autre sait, est déplacé. Il ne peut plus rester en B 1, il se retrouve en B2. Et en B2, je dirai qu'il est là dans la position du semblant, il peut encore se soutenir de la position que je dirai être celle de la duplicité puisqu'en B2 il peut encore se dire : « Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait ». Alors je vais maintenant écrire, avant d'aller plus loin, le premier épisode sur le graphe de Lacan.
Là, la position de l'Autre, le message part de l'Autre; là, c'est la position moïque de Bozef que j'écris BI. Le message part de Bozef qui confie au messager qui serait le petit i' de a le message que j'ai appelé ml, c'est-à-dire que ce circuit dit : il ne sait pas. Le messager fait son office, transmet ce message par cette voie qui fait passer le roi de R1 en R2. L'effet à partir de là, à partir de la nouvelle position de l'Autre va porter Bozef qui était là B1, ici un effet sujet élémentaire où il se produira, ce que Lacan appellerait le signifié de l'Autre, au niveau B2, c'est-à-dire qu'on peut aussi dessiner cette flèche.
Bozef reçoit également un meSsage, on pourrait dire, au niveau, dans l'axe petit a - petit a' (lu messager. Vous voyez donc que notre sujet Bozef est en B2, je vais maintenant faire, introduire un autre graphe de Lacan.
je continue donc. J'ai laissé, vous le voyez, Bozef en B2, se soutenant de la position de duplicité que je vous ai décrite, puisqu'il est en position de maintenir l'idée de l'ignorance de l'Autre. Maintenant les choses, c'est là que les choses à devenir vraiment intéressantes pour nous et nettement plus compliquées. A partir de cette position B2 de Bozef, voilà ce -70-

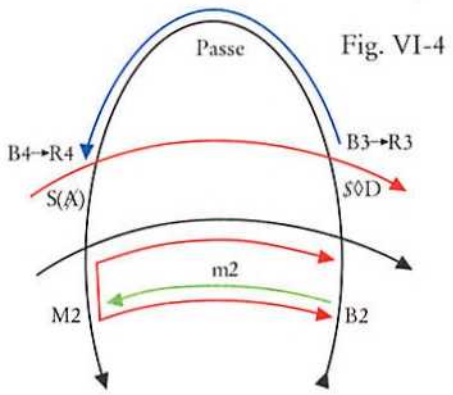


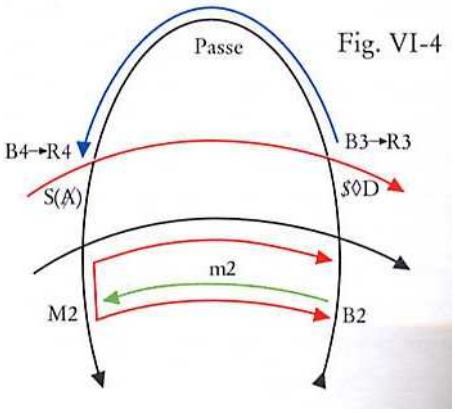
Fig. VI-4

qui va se passer : Bozef continue le jeu de la transmission de son savoir, c'est-à-dire qu'au messager que je dessine en position M2, il va transmettre un deuxième message que j'appelle m2 et dans ce message il lui dit : « Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais. » Le messager en M2 fait le même travail, retransmet ce message au roi, le roi passe donc à un nouveau savoir, passe de R2 en R3; le savoir du roi à ce point-là est: « Il sait que je sais qu'il sait que je sais »; mais ça, Bozef ne le sait pas encore, il ne le saura que quand le messager fait une dernière navette, revient vers Bozef et lui confie : «J'ai dit au roi que tu sais qu'il sait que tu sais qu'il sait », c'est-à-dire que, en ce point Bozef que nous avions laissé en B2 est propulsé à une nouvelle position que j'appelle B3, à partir de laquelle nous allons interroger le graphe de Lacan, le deuxième, d'une façon toute particulière et à partir de laquelle nous allons commencer à pouvoir introduire ce qu'il en est de la Passe.
Je vais continuer donc, terminer le schéma avant de continuer. Voici M2, m' 1, m"1.
Bozef que j'avais laissé en B2 ici (2), je le remets ici en B2 (1), c'est-à-dire qu'ici il transmet à M2, il lui transmet m2, il lui dit : « Il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait». Comme tout à l'heure ce message parvient à l'Autre également comme ceci (2) et le retour de ce message à Bozef le met dans cette position très particulière d'être confronté à un Autre auquel il ne peut plus rien cacher. Le Roi...
Bon, j'espère que vous me suivez, quoique ce soit un peu en chicane. Qu'est-ce qui se passe donc quand le roi est en R3, c'est-à-dire quand il est dans la position du savoir que je vous ai indiqué et que ce savoir est connu par le retour du messager à Bozef, c'est-à-dire que Bozef peut penser : « Le roi sait que je sais qu'il sait que je sais ». Ce qui va se produire à ce moment-là et ce qui va nous introduire à la suite, c'est que, alors que, en B2, Bozef dans le semblant, pouvait encore prétendre à un petit peu d'être en se disant : « Il sait, mais il ne sait pas et je peux quand même en être encore », en B3, du fait du savoir, qu'on pourrait dire entre guillemets « absolu » de l'Autre, Bozef, la position du cogito de Bozef serait d'être complètement dépossédé de sa pensée. A ce niveau-là, si l'Autre sait tout, c'est pas que l'Autre sait tout, c'est qu'il ne pourrait plus rien cacher à l'Autre, mais le problème c'est cacher quoi ? Parce que, ce qui se révèle à l'Autre à ce moment-là, c'est pas tellement le mensonge
-71-

dans lequel le tenait Bozef, c'est qu'émerge pour Bozef à ce moment-là le fait que son mensonge lui révèle qu'en fait, derrière ce mensonge, était caché un mensonge d'une tout autre nature et d'une toute autre dimension. Si le roi est dans une position, dans cette position R3 où il saurait tout, ce tout, c'est-à-dire l'incognito le plus radical de Bozef, qui disparaît, Bozef est en position, la position dans laquelle il se trouve et ce que je vais vous démontrer, correspond à ce que Lacan nomme la position d'éclipse du sujet, de fading devant le signifiant de la demande, ce qui s'écrit sur le graphe - cela désigne aussi la pulsion, mais je ne vais pas parler de ça maintenant - S barré poinçon de la demande, $◊D.
Il faut avant que je continue, je voudrais que vous sentiez bien que, puisqu'en R3 plus rien ne peut être caché, alors s'ouvre pour le sujet B3 la dernière cachette, c'est-à-dire celle qu'il ne savait pas cachée. Et ce qu'il découvre, c'est qu'en cachant volontairement, en ayant un mensonge qu'il pouvait désigner, il éludait en fait un mensonge dont il ne savait rien, qui l'habitait et qui le constituait comme sujet. Donc, ce savoir dont il ne savait rien va surgir en R3 au regard de l'Autre qui désormais sait tout. Quand je dis «surgir au regard de l'Autre», c'est véritablement au sens propre qu'il faut entendre cette expression, car ce qui surgit par le regard de cet Autre, c'est précisément ce qui avait été soustrait lors de la création originaire du Sujet, ce qui avait été soustrait du sujet, le signifiant S_2, et qui l'avait constitué comme tel, comme sujet supportant la parole, comme sujet accédant à la parole dans la demande du fait de la soustraction de ce signifiant S_2. Or, que se passe-t-il ? Voici que ce signifiant S2 réapparaît dans le Réel, car c'est ça qu'il faut dire.
Effectivement le problème du refoulement originaire, on ne peut pas dire que le retour du refoulé originaire se produit au sein du Symbolique comme le ferait le refoulement secondaire, puisqu'il en est lui-même l'auteur. S'il revient, ce ne saurait être que dans le Réel et c'est en tant que tel qu'il se manifeste, je dirais, par un regard, un regard du Réel, devant lequel le Sujet est absolument sans recours.
Je ne vais pas épiloguer là-dessus, mais si vous y réfléchissez, vous verrez que la position de savoir impliquée par R3, par l'Autre en R3, pourrait correspondre à ce qui se passe, si vous voulez, dans ce que serait le Jugement Dernier, dans ce point où le sujet ne serait pas tant accusé finalement de mentir dans le présent, puisque justement au point B3-R3 il ne
-72-

ment plus, puisqu'il est révélé dans son non-être, mais par l'après-coup ce qui lui est révélé, c'est qu'à l'imparfait il ne cessait de mentir, alors même qu'il disait un mot. Cette position pourrait aussi vous indiquer, le Savoir en R3 peut aussi ouvrir des perspectives, si vous voulez réfléchir, sur ce que serait le savoir raciste ou ségrégationniste, mais ça serait une position de savoir dont je verrais le sujet d'incarner ce S_Z dans le Réel.
Vous le voyez, c'est des pistes que je lance là, puisque c'est pas notre sujet et j'y reviens pas. Il faudrait également articuler le retour de ce S_Z dans le Réel avec ce qu'il en est du délire, articuler sérieusement l'aphanisis avec la position délirante dans la mesure où dans les deux cas le signifiant revient dans le Réel, mais cependant on pourrait dire que dans le cas du non-psychotique qui perd la parole comme le psychotique, néanmoins on pourrait comparer sa position à celle de ces peuples envahis par l'étranger qui font la politique de la terre brûlée, qui brûlent tout, qui brûlent tout pour maintenir quelque chose, c'est-à-dire que pour que l'envahissement ne soit pas total. Et ce qui est maintenu effectivement, ce qui reste une fois que le sujet disparaît, parce que, si vous y réfléchissez, ce qui se passe en R3, c'est que le signifiant de *l'Urverdrüngung* revenant dans le Réel, ce n'est rien de moins que le refoulement originaire, le sujet de l'inconscient qui disparaît : si vous voulez, la barre de l'inconscient, cette barre qui sépare a et S_2 se barrant, fait apparaître là S_2 dans le Réel et le a dans le Réel, et c'est ça qui reste, et que ça. C'est une position de désubjectivation totale.
J'en arrive maintenant au point le plus énigmatique de l'affaire, c'est que de cette position où le sujet se trouve sidéré sous le regard du S_2 dans le Réel, position sidérée, sans parole devant ce regard monstrueux, le mot monstrueux ne vient pas là par hasard, puisqu'il s'agit du fait que se montre, que se « monstre », ce qui précisément est l'incognito le plus radical et que, si ce S_2 se montre, ce qui soutient la parole elle-même, c'est-à-dire son effacement, ne peut plus advenir, et si un monstre est monstrueux, ça n'est pas d'autre chose que de couper la parole.
Le point d'énigme où nous arrivons, c'est d'essayer d'interpréter en quoi Bozef étant en B3, si nous posons qu'il ne va pas y rester toute sa vie, dans l'éternité comme le sujet médusé, figé en pierre sous le regard de la Méduse, qu'est-ce qui va faire que le sujet en B3 va pouvoir en sortir ? Et comment va-t-il en sortir ?
-73-

Alors le premier pas que je pose, c'est que vous voyez qu'à ce moment-là, il n'a plus le support du messager; le messager a été au bout de sa course et au bout du recours de Bozef et pour la première fois Bozef est confronté directement à l'Autre et il ne peut pas faire, cet Autre, c'est-à-dire celui à qui la lettre était véritablement destinée et dont il éludait la rencontre le plus possible, à ce moment-là il est face à cet Autre et il ne peut pas faire autre chose que de dire une parole en reconnaissant cet Autre, une parole et une seule. L'important, c'est de voir le lien qu'il y a entre le fait qu'il ne peut dire qu'une parole, avec le fait, au moment ou il renonce au messager, c'est-à-dire le moment où ils ne se mettent pas à deux pour transmettre à l'Autre le message. C'est également donc le moment où l'Autre va recevoir un message qui lie viendra pas de deux, ce ne sera plus la duplicité, on pourrait dire que la position de la duplicité à ce moment-là, intériorisée par Bozef, le métamorphose en le divisant, c'est ça la division et le prix de « une parole ».
Vous voyez là d'ailleurs ceci que la duplicité est sans doute la meilleure défense contre la division. Le fait qu'il y ait un lien entre une seule parole possible, Bozef va être confronté au Roi en R3, il a une seule parole possible sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, quelle est la seule chose qu'il peut lui dire ? Il lui dira : « C'est toi. » Un « c'est toi » qui se prolonge d'ailleurs reviendrai tout a l'heure - en un « c'est nous ». Et cette seule parole qu'il peut lui dire, il lui dit en même temps : « Il n'y en a qu'un à qui je peux la dire », et c'est déjà de la topologie de voir que « fine parole» ne peut se rendre qu'à un lieu et la langue elle-même vous
démontre qu'elle connaît cette
topologie, puisqu'elle vous dit que quelqu'un qui est de parole n'en a qu'une et ne peut en avoir qu'une; quelqu'un qui n'est pas de parole, qui il' a pas de parole, justement il en a plus d'une ou il n'en a pas qu'une, et en même temps il y a la notion dans la langue de la destination, puisque, pour donner sa parole, ça n'est concevable que si on peut la tenir, c'est-à-dire en fait en
-74-



être tenu. Le point donc auquel j'arrive, c'est que le message délivré c'est le «c'est toi », et je vais vous l'écrire d'une façon emportant niveau, je vais écrire une lettre qui va aller de B3 à R3, B3 et R3 vont se rencontrer au niveau de ce message que j'expliciterai maintenant plus avant comme étant cet énigmatique S de A barré, S (A). je vais vous en donner une première écriture.
Ce que j'ai dessiné sur le schéma de gauche, c'est que, quand Bozef mis au pied du mur cette fois, ne peut dire qu'une parole au roi, du fait même qu'il adresse cette parole au roi, le roi une dernière fois est déplacé, émigre, émigre du lieu où il était, c'est-à-dire du Réel, émigre de nouveau dans le lieu, dans le lieu symbolique et se trouve en position R4, Bozef disant « C'est toi » est en position B4, le S de A je l'écris de la rencontre, de la communion entre B4 et R4, tous deux mettant à ce moment-là en commun leur barre et c'est pour ça que j'ai écrit dans la lunule S_2 et S de A; j'espère pouvoir expliciter ça plus rigoureusement dans ce qui va suivre.

Le point d'énigme sur lequel je voudrais vous retenir, c'est que, dans le message délivré en S de A, dans le « C'est toi », c'est que le sujet qui tient sa parole - on l'a vu - est là en position beaucoup plus que de la tenir, mais de la soutenir, ce qui est tout à fait autre chose. Qu'est-ce que ça veut dire que de soutenir une parole ? C'est beaucoup plus facile d'abord de dire ce que ça n'est pas, par exemple quelqu'un qui vous dit «je pense que, quand Lacan dit que l'inconscient est structuré comme un langage, je pense qu'il a raison, je suis d'accord avec lui », même si le sujet peut s'assurer de sa pensée de toute bonne foi en pensant penser que l'inconscient est structuré comme un langage, je vous demande Qu'est-ce que ça prouve ? Rien du tout. Autrement dit : est-ce que c'est parce qu'un sujet pense penser quelque chose qu'il le pense réellement, c'est-à-dire est-ce que parce qu'il pense le penser que l'énonciation, le sujet de l'inconscient qui est en lui, répond de ce qu'il dit, autrement dit est-il responsable de ce qu'il dit ? C'est ça soutenir sa parole, entre autres. C'est un premier abord. Ceci dit, que notre énonciation réponde, soutienne notre énoncé, j'allais dire, Dieu soit loué, il n'y en a pas de preuves. Il n'y a pas de preuves, mais ce qu'il y a éventuellement, c'est une preuve et c'est comme ça que je crois qu'on peut comprendre la Passe, la Passe comme un montage topologique qui permettrait de -75-

rendre compte si effectivement quand un sujet énonce quelque chose, il est capable de témoigner, c'est-à-dire de transmettre l'articulation de son énonciation à son énoncé. Autrement dit, il s'agit pas de dire, mais de montrer en quoi il est possible de ne pas se dédire.

La question donc où je vais aller plus avant, c'est que si ce S de A auquel accède Bozef en R4, s'il y accède selon ce que je montre, c'est que c'est d'un certain lieu - peu importe le mot qu'il emploie, il est banal, « c'est toi », c'est du baratin, c'est rien du tout - le poids de vérité de ce message, c'est que c'est un lieu. La question que je vais poser maintenant et développer, c'est : est-ce que ce lieu d'où parle le sujet est transmissible ? Peut-il arriver, par exemple dans le cas de la Passe, peut-il arriver au jury d'agrément? Bon. L'énigme du moment où un sujet est capable, plus que de tenir sa parole, de la soutenir, c'est-à-dire d'être dans un point où il accède à quelque chose qu'il faut bien reconnaître être de l'ordre d'une certitude et d'un certain désir, essayons d'en rendre compte, c'est pas facile. C'est pas facile parce que justement en

S de A l'objet du désir ou l'objet de la certitude, c'est quelque chose dont on ne peut rien dire. Mais, remarquez déjà, enfin pour mieux cerner ce que je veux dire, c'est que d'une façon générale les gens qui, dans la vie, vous inspirent confiance, comme on dit, c'est des gens que précisément vous sentez désirants, mais d'un désir qui à eux-mêmes reste, je dirais, énigmatique, et tout au contraire, ceux qui vous inspireront je dirais un jugement éthique éventuellement de méfiance, qui vous feront dire : c'est un hypocrite, c'est un faux-jeton ou c'est un ambitieux, enfin des termes de ce genre, ça n'a pas d'importance, c'est précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu, qu'ils peuvent le désigner très précisément, je dirais même que ce qui vous inquiète peut-être en eux, c'est

que la voix du fantasme est chez eux si forte qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S de A; puisque je parle de confiance, vous voyez bien que ça pose le problème des conditions par lesquelles un analyste a à être digne de confiance. En quoi l'est-il ? Sommairement, je dirais, pour l'instant, précisément que son désir ne doit pas être placé comme celui que je viens de décrire, mais que son désir ne doit pas avoir pour voix de colmater la barre en faisant émerger l'objet, mais que son désir est de la maintenir, cette barre, et de la porter à incandescence comme ce qui se passe au point B4-R4 où la

-76-

barre est portée à ce point d'extrême incandescence, je dirais sommairement. Tout ceci ne nous rend pas compte encore pourquoi en S de A, alors que le sujet n'a pas de garanties, qu'est-ce qui fait qu'il accède au fait de pouvoir soutenir ce qu'il dit ? Et comment il faut rendre compte du fait que, s'il y arrive, c'est par le chemin en B3-R3, - vous vous rappelez - quand l'Autre est en position de Savoir absolu, le sujet peut arriver en S de A après avoir fait l'expérience de la dépossession de sa pensée, dépossession totale de sa pensée.

Supposons, si vous voulez, pour aller un peu plus loin, un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, des rapports de possédant comparables à ceux, si vous voulez, de l'Avare et de sa cassette. Un tel analyste, dans son rapport à la théorie, naturellement ne peut voir que le gain de l'opération; le gain de l'opération est évident; la chose est à portée de la main et par définition ce qu'il ne voit pas, c'est ce qu'il perd dans l'opération. Qu'est-ce qu'il perd? Précisément ce qu'il perd, c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui, c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation, c'est-à-dire la dimension de la présence qui en lui peut répondre présente, répondre de ce qu'il énonce. Ce que je dirais alors, c'est que, dans cette position, est-ce que le sujet, l'analyste en question, n'est pas en position qui correspond psychanalytiquement au démenti, c'est-à-dire, est-ce qu'il est possible d'un côté de dire oui au savoir, et de l'autre de dire non au lieu d'où ce savoir est émis. Si ce clivage a été opéré, on peut penser que la vérité qui est dans le sujet ayant opéré ce clivage, d'être restée en dehors du circuit de la parole, va court-circuiter le circuit de la parole comme, si vous voulez, lui rappeler une nostalgie absolument douloureuse qu'il ne faudra jamais réveiller. Et c'est pourquoi je dirais, si un « parl'être » se met à la ramener à ce moment-là et à faire entendre un autre son de cloche, Lacan par exemple, comme aux temps héroïques, l'analyste en question - pensons à l'LP A. ou même, sans aller si loin, à ce qui se passait chez nous - ne peut littéralement pas supporter l'écho que cela renvoie en lui. Ce clivage dont je vous parle, qu'il est tentant d'opérer, puisqu'il évite la division, il implique en effet pour l'analyste, si lui est clivé, ça implique que son Autre aussi est clivé et son Autre est clivé, je dirais, entre un Autre qui ne mentirait jamais et un Autre qui mentirait toujours, si vous voulez, le -77-

Malin, celui qui trompe, et dont pour se défier il suffit, pour ne pas errer, il suffit de n'être pas dupe. Vous savez bien que « les non-dupes errent », et vous voyez que c'est de la renonciation à cette duplicité de l'Autre que le sujet est nécessairement en position de passant, c'est-à-dire d'hérétique. Et je vous ferai remarquer que Lacan, plus d'une fois, s'est désigné nommément comme hérétique, et nommément, comme passant. Mon hypothèse transitoire, c'est de dire que dans la flèche rouge qui amène à B4-R4 (1), qui font communier S_2 et S de A, flèche que j'ai écrit en haut violette (3), qui fait passer du fading $ ✳de D à S de A, c'est là la Passe, le mouvement par lequel quelque chose de la Passe peut être dit.
Maintenant approfondissons encore, si vous voulez, le caractère scandaleux, c'est le mot, du message transmis en S de A, message de l'hérétique. je vous l'ai dit d'abord, il n'y a plus ces deux divinités, il n'y a donc plus la garantie de la cassette. Le sujet parle avec en lui un répondant de ce qu'il dit. Ce qui est très intéressant, quand nous lisons, - je fais une parenthèse rapide - *Le manuel des Inquisiteurs,* et ils sont intéressants parce qu'ils correspondent à la lettre à ce qui s'est passé dans un passé récent pour nous - c'est que l'Inquisiteur repère parfaitement bien de quoi il est question dans ce S de A; il le repère dans sa façon de définir l'hérétique : l'hérétique, c'est pas celui qui erre, qui est dans l'erreur, « *errare humanum est »,* c'est celui qui persévère, c'est-à-dire celui qui dit « je dis et je répète », c'est-à-dire celui qui pose un « je » dont un autre « je » diabolique - « *errare diabolicum »* - diabolique répond, et effectivement ce «je» de l'énonciation, il est diabolique parce que comme le diable, il est diaboliquement insaisissable : le diable ne ment pas toujours. S'il mentait toujours ça reviendrait au fait de dire la vérité. Vous voyez que l'Inquisiteur, il repère bien de quoi il s'agit, c'est-à-dire d'une articulation entre les deux « je », au niveau de ce S de A. Et c'est pourquoi, quoi qu'il dise, il ne demande pas à l'hérétique son aveu, mais son désaveu. Vous sentez la nuance qu'il y a entre les deux, puisque je vous ai parlé tout à l'heure, de désaveu au sein même de l'Inquisiteur dans ce clivage des deux Autres. Ce désaveu d'ailleurs, remarquez que je ne jette la pierre à personne, ce désaveu nous guette à tous les instants. Il n'est pas tellement rare de voir par exemple un analyste en contrôle qui, à un moment donné de son parcours, préfère s'allonger sur le divan plutôt que de continuer le contrôle, et ce que l'on voit souvent c'est que, s'il -78-

préfère s'allonger, c'est comme si allongé, la règle étant de pouvoir dire n'importe quoi, comme si, à ce moment-là, il était dégagé du fait qu'il avait à répondre de ce qu'il dit, qu'il pouvait parler sans responsabilité. Cet analysant peut croire ça un certain temps jusqu'au jour où il découvre, allongé, que, de ces signifiants dont il pensait ne pas avoir à répondre au sens de la responsabilité, il a à en répondre, et ce jour là peut-être, l'analysant, pour lui, se profile la passe parce que, à ce moment là, on pourrait dire qu'il n'est plus le disciple seulement de Lacan ou de Freud, mais qu'il devient le disciple de son symptôme, c'est-à-dire qu'il s'en laisse enseigner et que si par exemple l'analysant en question était Bozef, si compliqué que soit le trajet de Bozef, il ne pourrait que découvrir qu'en écrivant ce tracé, que ce tracé d'une certaine façon avait été dessiné déjà, avant même peut-être qu'il ne sache lire, sur les graphes d'un certain docteur Lacan. On peut dire à ce moment-là que l'analysant n'a plus à se faire le porte-parole du maître, car il n'a plus à en être, il n'a plus à être, je dirais, porté par le savoir du maître, puisqu'il s'en fait le portant, et c'est ce qu'il délivre en S de A. je tourne en rond pour me rapprocher petit à petit, de plus en plus près, du vif de ce S de A. C'est-à-dire, au point où nous en sommes, je pourrais dire que Bozef, ça serait à l'issue de ce parcours qu'il serait responsable des graphes qu'il écrit et seulement à ce moment-là.
Maintenant le problème est de rendre compte effectivement de la nature de cette certitude et de cette jouissance de l'Autre dont nous parle Lacan. je suis obligé d'aller vite parce que le temps passe effectivement.

En S de A, il se passe un phénomène contradictoire, qui est celui d'une communion - le mot est de Lacan dans les « Formations de l'inconscient », vous le trouverez - est celui d'une communion coïncidant avec une séparation entre le sujet et l'Autre. Le paradoxe, c'est de comprendre pourquoi c'est au moment de la dissolution du transfert, qu'une certitude puisse naître pour le sujet, et peut-être uniquement à ce moment-là. Pour ça, je suis obligé de faire un rapide retour en arrière, qui est celui du point où nous étions en B3-R3, point de désêtre.
En ce point là, je dirais - je suis obligé parce que pour comprendre ce que c'est que la nature de l'émergence du sujet à l'état pur - en B3R3, rapidement, le sujet était dans une position où le refoulement originaire aurait disparu, fixé par le regard du Réel. Qu'est-ce qui va permettre
-79-

au sujet de se défixer - rappelez-vous d'ailleurs, qu'au sujet de la fixation Freud l'articule au refoulement originaire - qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer, qu'est-ce qui va permettre à l'Autre qui est dans le Réel de réintégrer son site symbolique ? C'est là d'ailleurs que l'art de l'analyste devra savoir se faire entendre. Un exemple : un analysant dans cette position, où pour lui le savoir de l'Autre se balade comme ça dans le Réel, presse son analyste pour voir de quelle façon l'analyste va se manifester, d'où il parle, lui téléphone un jour pour presser un rendez-vous pour voir la réaction, l'analyste répond : « S'il le fallait, nous nous verrions ». Le message, le signifié, n'a rien de très original, pourtant ce message fait effet d'interprétation radicale pour l'analysant, l'effet étant d'arriver à revéhiculer l'Autre dans son lieu symbolique, tout simplement à cause de l'articulation syntaxique, qui a fait que l'analyste en trouvant la formule « s'il le fallait », par l'introduction du « il », s'assujettissant comme l'analysant à la dominance, à la prédominance du signifiant.

Dans le point B3-R3 où le sujet est sans recours, il est sans recours pour comprendre la notion de ce « sans recours », évoquez ce que sont les terreurs nocturnes de l'enfant. Pourquoi effectivement dans le noir l'enfant est-il dans cette position ? je dirais que précisément, dans le noir, ce qui se passe pour l'enfant, c'est qu'il n'a pas un coin où aller d'où il ne soit sous le regard de l'Autre; car dans le noir il n'y a pas de recoin. Et c'est précisément en réponse au fait que sous le regard du Réel, il n'y a pas, pour le sujet, en B3-R3, de recours au moindre coin, que le secours appelé par le signifiant du Nom du Père va être de créer un recoin, c'est-à-dire un recoin qui va le soustraire à l'Autre, mais qui va le soustraire également à lui-même en le constituant comme ne sachant pas, puisque c'est justement ce coin lui-même, le coin dans ce qu'il a de plus lui-même, de plus symbolique de lui-même qui va être évaporé. je dirais qu'à ce moment-là - les Écritures nous disent « que la lumière soit » - ce dont il s'agit à ce moment-là c'est « Fiat trou », c'est une expression de Lacan. Et c'est peut-être ce qui s'est passé dans la formule syntaxique que j'évoquai tout à l'heure. Ceci dit, qu'est-ce qui fait que le sujet -je tourne tout le temps autour de ça, vous voyez - qui a perdu la parole, va la retrouver et va pouvoir dire ce « c'est toi » ? Eh bien, je dirais que, du fait de l'opération de l'intervention du signifiant du Nom du Père, -80-

qui a recréé le refoulement originaire, qui a fait disparaître le S_Z et remis l'objet a à sa place, du fait de l'opération de ce signifiant du Nom du Père, le Sujet accède à un autre point de vue, à un point de vue où il ne sait pas l'équivalence entre le savoir de l'Autre et la clé qui en lui, manque. Il découvre que ce n'est pas parce que l'Autre reconnaît qu'il manque, qu'il n'y a pas en lui la clé, qu'il manque de la clé essentielle de son être, ce n'est pas parce que l'Autre la reconnaît qu'il la connaît. Je dirais même que, quand il découvre que l'Autre peut reconnaître l'existence de cette clé tout en ne la connaissant pas, c'est-à-dire en ne pouvant pas la lui restituer, si, dans un premier temps il peut tomber dans la désespérance, en vérité c'est à l'espoir que ça peut l'introduire, parce que si l'Autre est en position de reconnaître ce qu'il ne connaît pas, ça introduit la dimension, du fait que l'Autre lui-même a perdu cette même clé, qu'il sait bien de quel manque il s'agit, et l'espoir qui s'ouvre alors, c'est que présentifier l'absence de cette chose perdue, l'ininscriptible, et l'espoir, c'est précisément que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire. Et c'est ce qui se délivre en S de A.

Le paradoxe invraisemblable sur lequel on débouche, si on peut dire, c'est comment un signifiant, ce signifiant du S de A, peut-il assumer cette impensable contradiction, d'être à la fois ce qui maintient ouverte la béance du ce qui ne cesse pas de s'écrire - quand vous lisez, quand vous entendez une musique qui vous bouleverse ou un poème qui vous bouleverse, le mot qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire - comment donc ce signifiant peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire, par exemple une note très banale de la gamme diachronique, un la tout bête?

Vous voyez que cette gageure pourtant, c'est ce qui est réalisé dans notre troisième temps du S de A, dont on pourrait dire que la production, de ce S de A, est le résultat d'une ultime dialectique entre le sujet et l'Autre par laquelle l'un et l'autre, en s'y mettant à deux, si j'ose dire, ressuscitent littéralement en un mouvement de rencontre - par lequel, je le répète, Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion, dans la production du mot d'esprit, - cette barre même, cette barre même dont le paradoxe est d'associer et de dissocier dans le même temps. De cette, si vous voulez, de cette rencontre du sujet et de l'Autre, quelques -81-

précisions, trois précisions : d'abord il s'agit d'une communion, il ne s'agit pas d'une collaboration. Nous savons ce dont le sujet est capable quand il se fait collaborateur. Autre point: ce mode de communion qui se produit en S de A est un mode dans lequel, à ce moment-là, le sujet ne reçoit pas son message sous forme inversée, puisqu'il serait le seul temps invraisemblable, hors du temps, véritablement hors du temps, où le sujet et l'Autre communieraient dans le même savoir au même temps. Quand j'entends savoir, c'est précisément le savoir de cette barre, de ce non-être. Vous voyez que l'expérience de ce manque à être en S de A et justement il faut savoir la distinguer de l'aphanisis qui, lui, est, on pourrait dire, une excommunication du sujet - là il ne s'agit pas de l'être, là on pourrait dire qu'il s'agit effectivement d'une communion dans le non-être et que c'est dans cette mise en commun du signifiant S_2 et du signifiant qui manque à l'Autre qu'est délivré ce signifiant que j'articule, que je vais maintenant articuler de plus près à la Passe.

On pourrait dire, si vous voulez, que la barre du sujet et de l'Autre, à communier ensemble, porte le sujet, dans l'incandescence de ce manque partagé, aux sources même de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme. Le fait même que dans cette voie le sujet renonce au fantasme, le court-circuite, démontre, à ce moment-là, que ce qui est accentué par lui est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. Enfin vous voyez que le propre de cette réponse, le « c'est toi », tel que je le définis en ce moment, que le propre de cette réponse est qu'elle est une métaphore à l'état pur. Si vous voulez, si le sujet avait répondu : « C'est toi » à l'Autre qui lui aurait demandé : « Alors, oui on non, c'est moi ? » et qu'alors il lui aurait répondu, sa parole, son énoncé aurait été le même, mais n'aurait pas eu cet effet de message de S de A de se situer dans un contexte, je dirais, purement métonymique, comme cet aphasique décrit par Jakobson qui, par aphasie métaphorique, ne pouvait pas énoncer l'adverbe « non » - n-o-n -, sauf si on lui disait

« Dites, non », à ce moment-là il pouvait répondre : « Non, puisque je vous dis que je ne peux pas dire... » démontrant, si vous voulez, par là que le mot lui-même, s'il est déchu de son lieu d'énonciation, chute lui-même comme un simple reste métonymique et perd sa valeur de message métaphorique, tant vous voyez que - j'y reviens -, ce S de A n'a de sens qu'articulé à son lieu d'émission.

-82-

Bon, comme il est tard, je vais donc terminer par le problème de la Passe en sautant un certain nombre de choses.
Reprenons notre histoire de Bozef. Pouvons-nous dire que Bozef, telles que les choses se sont passées là, a passé la Passe, c'est-à-dire nous voyons que Bozef est arrivé en délivrant son message « C'est toi », correspond à ce que j'ai repéré, c'est-à-dire être arrivé à se passer d'un intermédiaire, on n'est plus 2, on est qu'1, pour s'adresser à un lieu. Bozef, donc est arrivé au point, le point topologique d'énonciation articulé à son message énoncé. Mais Bozef étant ce point, est-ce que pour autant, s'il est, comme on dirait, « passant », est-ce que pour autant il est capable de témoigner, de rendre compte qu'il est dans la Passe d'où il parle ? Est-ce qu'il en est capable ? Le roi lui-même, qui serait, en R4, dans la position de l'analyste, lui est capable de reconnaître le lieu d'où parle Bozef. Il l'entend. Mais le roi - ce n'est pas par hasard que le roi qui est l'analyste - le roi n'est pas le jury d'agrément. J'en reviens à ma question : si toute la valeur du message S de A est qu'il soit émis un certain lieu, comment ce lieu peut être transmis, arriver jusqu'au jury ? Parce que, en S de A, Bozef peut soutenir ce qu'il dit, mais au nom d'une vérité qu'il se trouve éprouver, mais dont il ne sait rien : il ne sait rien de ce lieu. Autrement dit : si Bozef est, d'une certaine façon, dans la Passe, je ne dirais pas pour autant qu'il occupe la position de passant, pour autant qu'étant placé au lieu de vérité, à ce moment-là, il n'est pas placé pour en dire quelque chose. Peut-on en même temps parler de ce lieu, B4-R4, et dire ce lieu ?

Nous l'avons déjà dit, si le propre de ce S de A est de ne pouvoir être recelable dans aucune cassette, pour revenir à notre métaphore de l'analyste possédant, nous faisons un pas de plus et nous disons maintenant, qu'en temps que lieu, ce lieu ne se dit pas tel quel et ne peut pas arriver tel quel au jury.
Bon, je vais illustrer ça de la façon suivante : quand vous entendez un analyste lacanien, un disciple lacanien, parler du passant Lacan, puisque Lacan s'est défini comme ne cessant pas de passer la Passe, quand vous l'entendez, ce passeur, est-ce que vous pouvez dire qu'en entendant ce passeur vous entendez d'où parle Lacan ? Vous ne pouvez pas le dire. D'où parle Lacan, le S de A de Lacan, vous pouvez le repérer éventuellement quand vous l'entendez ou quand vous le lisez; mais, quand vous -83-

l'entendez, je vous ferai remarquer et je fais un pas de plus là, qu'il se supporte toujours d'un écrit. Autre exemple : pensez-vous que ce qui était advenu de la psychanalyse, avant que Lacan n'y mette la main, soit imputable uniquement au fait que les analystes d'alors étaient de mauvais passeurs ou bien que le jury d'agrément qu'ils représentaient, l'agréait d'un façon qui n'était pas ça. Les deux hypothèses sont peut-être vraies, mais pas suffisantes. Si Lacan, à un temps donné, rappelait aux analystes qu'ils feraient mieux de lire Freud que de lire Fenichel, qu'est-ce qu'il leur a dit en leur rappelant ça, sinon que pour, s'ils voulaient réellement agréer Freud, il leur fallait un passeur, j'allais dire, digne de cette définition, c'est-à-dire le dispositif topologique, l'écrit de Freud qui témoigne que Freud ne disjoint pas ce qu'il dit du lieu d'où il le dit, et que si on veut opérer, comme dans certaines sociétés de psychanalyse, un nivellement dans l'œuvre de Freud - vous entendez que dans nivellement le mot « vel » est barré, c'est-à-dire qu'on entend plus la dimension du « parl'être Freud » : Ce à quoi l'on aboutit, c'est effectivement à une prise de possession de la théorie que l'on peut mettre en cassette.
Qu'est-ce qui se passe, n'est-ce pas, le danger, si l'analyste donc ne se fait pas passant, c'est-à-dire si, je pourrais dire que la lecture même de Freud, du passeur Freud, en tant que manifestant sa décision, n'opère pas sur eux-mêmes un effet de division, c'est-à-dire cette exigence du S de A qui fait sentir que Freud, en lui, témoigne de ce lieu indivisible de ce qu'il dit et qui en fait le répondant hérétique de sa parole. Parce que le propre d'un écrit, n'est-ce pas, - je vous donne ce dernier exemple avant de conclure - le propre d'un écrit quel qu'il soit, c'est que dans un écrit le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation peuvent bien être présents, mais ce n'est pas pour autant que l'écrit sera passeur : l'écrit ne sera passeur que si les deux « je » sont, de façon transmissible, articulés. Prenez l'exemple un peu caractéristique de l'interprète, du comédien; un interprète déchiré, quand il interprète un texte, un écrit, il sera déchirant pour ce jury qu'est le spectateur, ses pleurs vous arracheront des pleurs et quoi qu'il dise qu'il joue la comédie, on peut dire que s'il pleure, s'il est bouleversé, quelque part, c'est son énonciation qui est mise en branle par les signifiants de l'auteur; en sorte que ce que je vous dis, c'est que ce n'est pas l'interprète qui est le passeur du texte, c'est le texte qui est le -84-

passeur de l'énonciation du comédien. J'ai même entendu dire à l'École freudienne, ce sont des choses qui se disent, que certains des passants qui auraient été agréés par le jury, si le passant est agréé, c'est qu'il aurait su susciter chez son passeur une énonciation du passeur qui, elle, passe auprès du jury et qui, passant, fait passer le reste, c'est-à-dire le passant.
J'en reviens à mon point de départ pour vous montrer que c'est encore plus compliqué que ça. Si l'auteur lui-même, dont je parle, jouait son propre rôle dans la fiction que je vous disais, ça ne prouve pas, s'il jouait son propre personnage, qu'il le jouait à la perfection, criant de vérité comme on dit, - c'est arrivé à de grands auteurs comme Molière -, ça ne prouve pas que, si le hasard acceptait cette fiction, si le hasard de la vie le faisait rencontrer la même situation que celle qu'il avait décrite à son personnage, ça ne prouve pas que, à ce moment-là, il ne serait pas gauche, emprunté; et pourtant, les signifiants en question, il ne s'agit pas, comme pour le comédien, de signifiants empruntés, ce serait en principe les siens. J'en arrive donc à l'idée que l'auteur n'est pas du tout superposable à celui qu'il met en scène et j'en reviens à Bozef. Et je termine là-dessus.

Bozef donc, en S de A est dans la position d'être passant, mais il n'est pas dans la position de témoigner d'où il est passant. Qu'est-ce qui peut rendre compte de la position, je vous le demande, d'où il parle, sinon cet enchaînement de graphes que je vous ai dessinés - je ne les ai pas terminés malheureusement - que je vous ai dessinés au tableau. Si cette hypothèse est vraie, c'est-à-dire si le passeur, cet écrit, ces graphes ont fonctionné comme passeurs en ceci qu'ils témoignent du lieu de l'énonciation strictement articulé à l'énoncé, qui est le passant, puisque ce n'est pas Bozef ? Je répondrai assez simplement et je dirai que, dans le fond, le passant, c'est l'écrivant de celui qui a mis en place, qui a écrit, qui a écrit cet écrit, ces graphes. Je dirai même que par exemple, si Lacan dit qu'il ne cesse pas de passer la Passe, c'est peut-être pour cette raison; il ne cesse pas et nous pouvons penser qu'il ne cessera jamais; il ne cesse pas parce que, séminaire après séminaire, il crée, il ressuscite le passeur, qu'est son écrit, c'est-à-dire qu'il crée les conditions de sa division. Il crée, comme Bozef, à un moment donné dans son parcours, mis au pied du mur, se met à la place du transmetteur pour se faire en même temps émetteur et transmetteur, dans la flèche violette, quand il renonce à l'in-85-

termédiaire, Lacan, séminaire après séminaire, créant et recréant son passeur, ne peut effectivement pas cesser de passer la Passe, d'autant que l'Autre auquel il s'adresse n'est certainement pas un jury dont il attend un Amen quelconque. Si... j'imagine les réactions, n'est-ce pas, négatives qu'on me rétorquera, de dire qu'un écrit pourrait faire fonction de passeur auprès d'un jury; j'ai d'ailleurs incidemment appris par Jean Clavreul, que c'est une proposition qu'il avait faite, il y a quelques années, de penser à cette notion d'un écrit comme passeur; l'objection qu'on me fera immédiatement, c'est de dire : faire d'un écrit un passeur, effectivement alors il s'agit de faire un rapport, un rapport, pourquoi pas une maîtrise universitaire ? Naturellement, la réponse que je donnerai tout de suite à ce contradicteur, sera de dire si celui qui écrit, si l'Autre auquel il s'adresse, est identifiable à un jury, effectivement ce qu'il produira sera éventuellement effectivement un rapport peut-être excellent, mais effectivement universitaire. Mais si, dans cet écrit, il témoigne, comme je pense avoir essayé de le faire, du lieu de la façon dont un énoncé et une énonciation s'articulent topologiquement de façon fondée et articulable, et que, outre ce qui est articulé entre les lignes, passe la présence qui répond de l'écrit, la présence répondante hérétique, qui, elle, est le garant qu'il ne s'agit pas d'un écrit universitaire, mais effectivement d'un écrit qui crée les dispositions topologiques où en même temps un « parl'être » assume, enfin vit en même temps sa division passeur-passant.

Bon, en conclusion, ce que je vous dirai, c'est que ce n'est pas pour autre chose que les conséquences mêmes de cette hypothèse de travail qui ne m'autorisait pas à faire la Passe telle que topologiquement elle fonctionne en ce moment dans l'École freudienne, qui m'ont fait produire ce qui m'apparaît être comme ce passeur qu'est cet écrit, qui, par son dispositif topologique mis en place, m'a permis de rendre compte d'une articulation transmissible possible entre les deux «je ». A qui cet écrit était-il destiné quand je l'ai fait, je n'en savais strictement rien avant que le Dr Lacan m'ait demandé de vous en parler.

-86-

Leçon VII 15 février 1977

Pour vous donner une idée de ce pourquoi, la dernière fois, j'ai fait parler- je lui ai demandé de parler - Alain Didier Weill, c'est parce que évidemment je me tracasse avec des histoires de chaîne borroméenne. Ceci est une chaîne borroméenne. Comme vous le voyez, cet élément-là, pourrait être replié, de façon telle que ces deux cercles se bouclent comme ceux que vous voyez ici, ce qui réalise un noeud borroméen. Ça n'est pas absolument tout simple et le fait que j'ai dérangé plusieurs fois Pierre Souris qui est quelqu'un dont j'ose croire que..., mais dont j'ose croire que je suis pour quelque chose dans le fait qu'il ait beaucoup donné dans le noeud borroméen. je lui ai posé le plus récemment la question de savoir comment quatre tétraèdres peuvent se nouer borroméennement entre eux. Il m'en a aussitôt donné la solution, solution que j'ai vérifiée pour être valable. C'est quelque chose qui implique ce que vous voyez-là, à

-87-

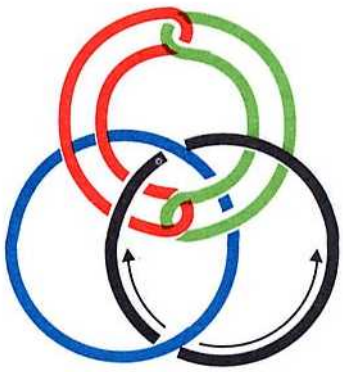


Fig. VII-1

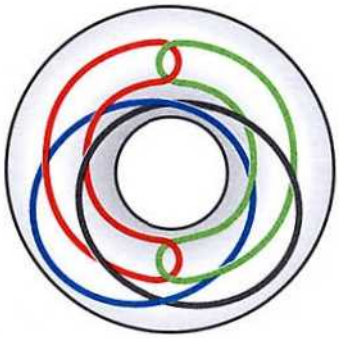


Fig. VII-2

savoir, non pas une relation entre ces termes qui soit sphériques, mais une relation que j'appellerai torique. Supposez que...

Il m'a semble qu'était tout aussi torique le mode sous lequel - mais je ne l'ai reçu qu'hier soir - le mode sous lequel Pierre Soury m'a envoyé le nœud, le nœud borroméen des quatre tétraèdres. Ceci simplement pour vous expliquer que ça me fait souci de savoir si, à un espace représentable sphériquement, l'application du nœud borroméen engendre également un espace torique et ceci pour vous expliquer qu'en somme, comme j'étais au milieu de tout cela très embrouillé, c'est à Alain Didier Weill que j'ai fait appel, l'appel de se substituer à moi dans cet énoncé, puisque j'avais attendu de grandes promesses de ce pour quoi il avait avancé le nom de Bozef. Ce nom de Bozef qu'il fait entrer comme un intrus dans La lettre volée, ce nom de Bozef, je l'ai interpellé sur ce nom de Bozef et ce fameux «Je sais qu'il sait» - qu'il sait, le Roi - « parce que je l'en ai informé». Informé de quoi, c'est ce qui n'est pas dit.
En principe Alain Didier Weill, en introduisant le Bozef dans l'histoire de La lettre volée, ne sait pas formellement ce qu'il avance. Témoin : la question que je lui en ai posée et à laquelle il a répondu. Il a répondu : si Bozef pouvait être substitué à un personnage du conte de Poe, ce ne saurait être que la Reine, éventuellement le ministre quand il est - comme je le souligne - en position féminisée. C'est un fait que le fait de s'introduire par ce que vous savez., à savoir le rapt de la lettre dite pour cela volée, alors que ce que j'énonce, en rétablissant le texte de Poe, *The purloined Letter*, à savoir la lettre qui ne parvient pas, la lettre prolongée dans son circuit. J'ai fait là-dessus un certain nombre de considérations que vous retrouverez dans mon texte, texte qui est au début de ce qu'on -88-

appelle mes Écrits. je montre combien il est frappant de voir que le fait d'être en somme dans la dépendance de cette lettre féminise un personnage qui - on peut le dire autrement - n'a pas précisément froid aux yeux, ne serait-ce que du fait de ce rapt de la lettre dont la Reine sait qu'il se trouve possesseur et il est féminisé pour autant, non pas que ce soit par l'épreuve qu'il a de cacher à l'Autre, qui est le Roi, la lettre scandaleuse. Il se dit : l'Autre ne sait pas. Mais ceci est simplement l'équivalent du fait qu'il détient la lettre. Lui sait, d'où l'extrapolation que Alain Didier Weill fait, extrapolation qui tient au fait de la détention de la lettre. Qu'il la cache à l'Autre, ne fait pas que le Roi en sache quoi que ce soit.
Alain Didier Weill poursuit: ce en quoi l'histoire de la Reine du conte est différente de Bozef tient à ce que, si la Reine fait bien l'épreuve ouverte avec le ministre de ces 4 temps du savoir qu'il a décrits lui-même et dont il trouve trace dans Poe par l'ascendant qu'a pris le ministre aux dépens de la connaissance qu'a le ravisseur, de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur et dans lesquels les 4 temps sont à son dire : le ministre sait que la Reine sait que le ministre sait qu'elle sait. C'est vrai que ceci est repérable, et qu'à la suite de cela, Alain Didier Weill, dans sa lettre, me fait remarquer que la Reine ne vit pas pour autant cette dépossession objective par le ministre comme la dépossession subjective à laquelle parvient Bozef au niveau qu'il vous a énoncé, la dernière fois, comme B3-R3. C'est vrai que là il y a une carence dans l'énoncé que nous a fait, à la dernière séance, Alain Didier Weill. Mais je m'inscris, à cet égard, en faux. Bozef, quoi qu'il l'ait doté d'un nom - et c'est bien là qu'est le défaut où je surprends Alain Didier Weill - Bozef, bien qu'il l'ait doté d'un nom, n'est pas quelque chose qui mérite d'être nommé, je veux dire que ce n'est pas quelque chose qui soit comme quelque chose qui, disons, se voit. Ce n'est pas nommable. Bozef est, je dirais, l'incarnation du Savoir Absolu, et ce qu'Alain Didier Weill extrapole, tout à fait en marge du conte de Poe, c'est, le cheminement à partir de cette hypothèse, à savoir que Bozef est l'incarnation de ce que je préciserai tout à l'heure, de ce que veut dire le Savoir Absolu, montre le cheminement à partir de cette hypothèse qu'il est lui-même, Bozef, cette incarnation, montre le cheminement d'une vérité qui n'éclate, en fait nulle part. A aucun moment, le ministre qui a gardé cette lettre en somme comme un gage de la bonne volonté de la Reine, à aucun moment le -89-

ministre n'a même l'idée de communiquer cette lettre, au Roi par exemple, qui est d'ailleurs le seul qui se trouverait en position d'en tirer des conséquences.
La vérité, peut-on dire, «demande» à être dite. Elle n'a pas de voix, pour « demander », à être dite, puisque en somme il se peut, comme on dit - et c'est bien là l'extraordinaire du langage -, il se peut - comment le français qu'il faut considérer comme un individu a-t-il mis cette forme en usage ? - il se peut, dis-je après lui, le français concret dont il s'agit, il se peut, dis-je après lui, que personne ne la dise, pas même Bozef; et c'est bien en fait ce qui se passe, c'est à savoir que ce Bozef mythique, puisqu'il n'est pas dans le conte de Poe, ne dit absolument rien. Le Savoir Absolu, je dirai, ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. Ce que j'ai appelé le Savoir Absolu dans l'occasion, c'est ceci c'est simplement qu'il y a du savoir quelque part, pas n'importe où, dans le Réel, et ceci grâce à l'existence apparente d'une espèce pour laquelle -je l'ai dit - il n'y a pas de rapport sexuel. C'est une existence purement accidentelle, mais sur laquelle on raisonne à partir du fait, si je puis dire, à partir du fait qu'elle est capable d'énoncer quelque chose, sur l'apparence bien sûr puisque j'ai souligné l'existence apparente. L'orthographe que je donne au nom « paraître », que j'écris « parêtre », il n'y a que le « parêtre » dont nous avons à savoir, l'être dans l'occasion n'étant qu'une part du « parl'être », c'est-à-dire de ce qui est fait uniquement de ce qui parle.
Qu'est-ce que veut dire, le Savoir, en tant que tel ? C'est le Savoir en tant qu'il est dans le Réel. Ce Réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise en nœud borroméen avec celles de l'Imaginaire et du Symbolique. Le Réel, tel qu'il apparaît, le Réel dit la Vérité, mais il ne parle pas et il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le Symbolique, lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonges quand il parle, lui; et il parle beaucoup. Il s'exprime d'ordinaire par la *Verneinung,* mais le contraire de la *Verneinung,* comme l'a bien énoncé quelqu'un qui a bien voulu prendre la parole dans mon premier séminaire, le contraire de la *Verneinung,* autrement dit de ce qui s'accompagne de la négation, le contraire de la *Verneinung* ne donne pas la Vérité. Il existe quand on parle de contraire, on parle toujours de quelque chose qui existe, et qui est vrai d'un particulier entre autres; mais il n'y a pas d'universel qui en -90-

réponde dans ce cas-là. Et ce à quoi se reconnaît typiquement la *Verneinung,* c'est qu'il faut dire une chose fausse, pour réussir à faire passer une vérité. Une chose fausse n'est pas un mensonge, elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme telle, ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à ce qu'un mensonge passe pour une vérité; mais il faut bien dire que, mise à part la psychanalyse, le cas est rare. C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la *Verneinung,* à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité, est exemplaire. Tout ceci, bien sûr, n'est noué que par l'intermédiaire de l'Imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort, mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience.

La conscience est bien loin d'être le savoir, puisque, ce à quoi elle se prête, c'est très précisément à la fausseté. « je sais » ne veut jamais rien dire, et on peut facilement parier, que ce qu'on sait est faux; est faux, mais est soutenu par la conscience, dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance, ce faux. C'est au point qu'on peut dire que, il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une évidence, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr en matière d'évidence, et c'est pour ça que j'ai énoncé qu'il fallait *évider* l'évidence, que c'est de l'évidement que l'évidence relève.

C'est très frappant que -je peux bien, moi aussi, passer à l'ordre des confidences dont je suis accablé par mes analyses quotidiennes -, un « je sais » qui ait conscience, c'est-à-dire non seulement savoir, mais volonté de ne pas changer, c'est quelque chose que j'ai, je peux vous en faire la confidence, éprouvé très tôt, éprouvé du fait de quelqu'un, comme tout le monde, qui m'était proche, à savoir celle que j'appelais à ce moment-là, j'avais 2 ans de plus qu'elle, 2 ans et demi, ma petite soeur, elle s'appelle Madeleine et elle m'a dit un jour, non pas « je sais », parce que le « je » aurait été beaucoup, mais « Manène sait ».

L'inconscient est une entité que j'ai essayé de définir par le Symbolique, mais qui n'est en somme qu'une entité de plus. Une entité avec laquelle il s'agit de savoir y faire. Savoir y faire, c'est pas la même chose qu'un savoir, que le Savoir Absolu dont j'ai parlé tout à l'heure. L'inconscient est ce qui fait changer justement quelque chose, ce qui réduit ce que j'appelle le *sinthome,* le *sinthome* que j'écris avec l'orthographe que vous savez.

-91-

J'ai toujours eu à faire à la conscience, mais sous une forme qui faisait partie de l'inconscient, puisque c'est une personne, une « elle » dans l'occasion, une « elle » puisque, la personne en question s'est mise à la troisième personne en se nommant Manène, sous une forme qui faisait partie de l'inconscient, dis-je, puisque c'est une « elle» qui, comme dans mon titre de cette année, une « elle » *qui s'ailait à mourre* qui se donnait pour porteuse de savoir.
Il ou elle, c'est la troisième personne, c'est l'Autre, tel que je le définis, c'est l'inconscient. Il sait, dans l'absolu, et seulement dans l'absolu, il sait que je sais ce qu'il y avait dans la lettre, mais que je le sais tout seul. En réalité, il ne sait donc rien, sinon que je le sais, mais que ce n'est pas raison pour que je le lui dise.
En fait, ce Savoir Absolu, j'y ai bien fait plus qu'allusion quelque part, j'y ai vraiment insisté avec mes gros sabots, à savoir que tout l'appendice que j'ai ajouté à mon écrit sur la Lettre volée, à savoir ce qui va de la page 52 à la page 60, et que j'ai intitulé en partie « Parenthèse des parenthèses », c'est très précisément ce quelque chose qui, là, se substitue à Bozef.
Alain Didier Weill, lui, ce n'est pas qu'il se substitue, il s'identifie à Bozef. Il se sent, il se sent dans la Passe, c'est assez curieux qu'il ait pu, en quelque sorte dans cet écrit, trouver, si je puis dire, l'appel qui a répondu pour moi, m'a fait répondre par la Passe.
Le Réel dont il s'agit, c'est le nœud tout entier. Puisque nous parlons du Symbolique, il faut le situer dans le Réel. Il y a, pour ce nœud, corde. La corde, c'est aussi le *corps-de.* Ce *corps-de,* est parasité par le signifiant; car le signifiant, s'il fait partie du Réel, si c'est bien là que j'ai raison de situer le Symbolique, il faut penser à ceci, c'est que cette *corps-de,* nous pourrions bien n'y avoir affaire que dans le noir. Comment reconnaîtrions-nous, dans le noir, que c'est un nœud borroméen ? C'est de cela qu'il s'agit dans la Passe. «Je sais qu'il sait », qu'est-ce que ça peut vouloir dire, sinon d'objectiver l'inconscient, à ceci près que l'objectivation de l'inconscient nécessite un redoublement, à savoir que «je sais qu'il sait que je sais qu'il sait». C'est à cette condition seule que l'analyse tient son statut. C'est ce qui fait obstacle, à ce quelque chose qui, à se limiter au « je sais qu'il sait », ouvre la porte à l'occultisme, à la télépathie. C'est pour n'avoir pas assez saisi, assez bien saisi le statut de l'anti-savoir, à savoir de l'anti-inconscient, autrement dit de ce pôle, de ce pôle -92-

qu'est le conscient, que Freud se laissait de temps en temps chatouiller par ce qu'on a appelé depuis les phénomènes « psy », à savoir qu'il se mettait à glisser tout doucement dans le délire, à propos du fait que Jones lui faisait passer sa carte de visite juste après qu'un patient lui ait eu mentionné incidemment le nom de Jones.

La Passe dont il s'agit, je ne l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de « se reconnaître entre soi », si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un a-v après la première lettre, « se reconnaître entre s (av) oir ». Y a-t-il des langues qui font obstacle à la reconnaissance de l'inconscient ? C'est quelque chose qui m'a été suggéré comme question par le fait de ce « c'est toi », où Alain Didier Weill veut que communique Bozef avec le Roi dans ce moment, qu'il m'a imputé, bien à tort, grâce au fait qu'il a relevé le terme de communion quelque part dans mes *Écrits. «* C'est toi », est-ce qu'il y a des langues dans lesquelles ça pourrait être un « toi sait » du verbe savoir, à savoir quelque chose qui mettrait le toi, qui le ferait glisser à la troisième personne.

Tout ceci pour avancer, pour dire que c'est vraiment divinatoire que Alain Didier Weill ait pu relier ce que j'appelle la Passe avec *La lettre volée. Il y* a sûrement quelque chose qui tient le coup, quelque chose qui consiste dans l'introduction de Bozef. Bozef se promène là-dedans, comme je l'ai vraiment indiqué dans le texte même de *La lettre volée;* comme je l'ai vraiment indiqué - je parle tout le temps, à chaque page, de ceci qui est sur le point de se produire, c'est même au point que c'est là-dessus que je termine - qu'une lettre arrive toujours à destination, à savoir qu'elle est en somme adressée au Roi, et que c'est pour ça qu'il faut qu'elle lui parvienne. Que, dans tout ce texte, je ne parle que de ça, à savoir de l'imminence du fait que le Roi ait connaissance de la lettre, est-ce que ce n'est pas dire, à savoir avancer, qu'il la connaît déjà ? Non seulement qu'il la connaît déjà, mais je dirai qu'il la « reconnaît ». Est-ce que « cette reconnaissance » n'est pas très précisément ce qui seul peut peut-être assurer la tenue du couple Reine et Roi

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. -93-

-94-

Leçon VIII 8 mars 1977

Ce qu'on écrit..., je dis « on », parce que - n'importe qui peut écrire - je dis « on » parce que ça me gêne de dire « je ». Ça me gêne, pas sans raison. Au nom de quoi le « je » se produirait-il en l'occasion? Donc il se trouve que j'ai dit et que de ce fait ça se trouve écrit, j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangue, à savoir qu'on ne parle pas sur le langage.

Il se trouve que j'ai relu quelque chose qui est dans le *Scilicet IV* que j'ai appelé, enfin que j'ai intitulé, c'est en ça que, c'est une chose comme ça qui porte votre marque, enfin je l'ai intitulé *L'étourdit,* et dans *L'étourdit,* je me suis aperçu, j'ai reconnu quelque chose, dans *L'étourdit,* ce métalangage, je dirais que je le fais presque naître. Naturellement ça ferait date. Ça ferait date, mais il n'y a pas de date parce qu'il n'y a pas de changement. Ce *presque* que j'ai ajouté à ma phrase, ce presque souligne que ce n'est pas arrivé. C'est un semblant de métalangage et comme je m'en sers dans le texte, je me sers de cette écriture, *s'embler, s'emblant* au métalangage. En faire un verbe réfléchi de ce *s'embler,* le détache de l'affruition qu'est l'être, et comme je l'écris, il *parest, parest* veut dire un *s'emblant* d'être. Voilà.

Et alors, à ce propos, je m'aperçois que c'était pour une préface que j'ai ouvert cet écrit, pour une préface que j'avais à faire pour une édition italienne que j'avais promise, ce n'est pas sûr que je la donne, ce n'est pas sûr que je la donne parce que ça m'ennuie, mais je me suis rendu compte à ce propos, j'ai consulté quelqu'un qui est italien pour qui cette langue, à laquelle je n'entends rien, est sa langue maternelle, j'ai consulté -95-

quelqu'un qui m'a fait remarquer qu'il y a quelque chose qui ressemble à *s'embler,* qui ressemble à *s'embler,* mais qui n'est pas, qui n'est pas facile à introduire avec la déformation d'écriture que je donne. Bref, ce n'est pas facile à transcrire, c'est pour ça que je proposai qu'on ne traduise pas ma préface, après tout, ce d'autant plus qu'il n'y a aucune espèce d'inconvénient à ce qu'on traduise quoi que ce soit, en particulier, pas la préface.
Comme toutes les préfaces, je serais incliné à, comme d'ordinaire c'est ce qui se passe dans les préfaces, je serais incliné à m'approuver, voire à m'applaudir; c'est ce qui se fait d'habitude. C'est la comédie. C'est de l'ordre de la comédie et ça m'a fait, ça m'a induit à..., ça m'a poussé vers Dante. Cette comédie est divine, bien sûr, mais ça ne veut dire qu'une chose, c'est qu'elle est bouffonne. Je parle du bouffon dans *L'étourdit,* j'en parle à je ne sais quelle page, mais j'en parle. Ça veut dire qu'on peut bouffonner sur la prétendue oeuvre divine. Il n'y a pas la moindre œuvre divine, à moins qu'on ne veuille l'identifier à ce que j'appelle le Réel. Mais je tiens à préciser cette notion que je me fais du Réel.
J'aimerais qu'elle se répande. Il y a une face - c'est inouï qu'on ose avancer des termes comme ça -, il y a une face par laquelle ce Réel se distingue de ce qui lui est, pour dire le mot, noué. Il faudrait préciser là certaines choses. Si on peut parler de face, il faut que ça prenne son poids, je veux dire que ça ait un sens. Il est bien clair que c'est en tant que cette notion du Réel que j'avance, est quelque chose de consistant que je peux l'avancer.
Et là je voudrais faire une remarque, c'est que les ronds de ficelle, comme je les ai appelés, en quoi je fais consister cette triade du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, à laquelle j'ai été poussé, pas par n'importe qui, par les hystériques, de sorte que je suis reparti du même matériel que Freud, puisque c'est pour dire quelque chose de cohérent sur les hystériques que Freud a édifié toute sa technique, qui est une technique, c'est-à-dire quelque chose en l'occasion de bien fragile.
Je voudrais tout de même faire remarquer ceci, c'est que les ronds de ficelle dans l'occasion, ça ne tient pas. Il faut un peu plus - c'est ce qui m'a été, je dois dire, suggéré par, l'autre jour, le cours de Soury; Soury fait un cours le jeudi soir, je ne vois pas pourquoi je ne vous le dirais pas,
à 7h 1/4 à Jussieu dans un endroit que vous lui demanderez, j'espère que -96-

plusieurs des personnes qui sont ici s'y rendront-, il m'a fait remarquer très justement que ces ronds de ficelle, ça ne tenait qu'à condition d'être quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom, un tore. En d'autres termes, il y a trois tores; il y a trois tores qui sont nécessaires, parce que, si on ne les suppose pas, on ne peut pas mettre en évidence le fait que ces tores sont nécessités par le retournement des dits tores; en d'autres termes un tore, nous avons l'habitude de le dessiner comme ça, bien entendu c'est un dessin tout à fait insuffisant, puisqu'on ne voit pas, sauf à l'indiquer expressément sous cette forme, que c'est une surface et pas du tout une bulle dans une boule.

Que cette surface se retourne, a des propriétés d'où il résulte - j'ai, dans mon temps, évoqué que le tore se retournait - d'où il résulte que c'est grâce à ça qu'il apparaît, que retourné, le tore qui par exemple serait un des trois, celui-ci par exemple, que retourné le tore contient les deux autres ronds de ficelle qui doivent être eux-mêmes représentés par un tore, c'est-à-dire que ce que vous voyez ici, que j'ai dessiné de cette façon, doit, non pas se dessiner comme je viens de commencer à le dessiner, mais se dessiner comme ça à savoir deux autres tores, et deux autres tores, ça n'est pas deux autres ronds de ficelle. Est-ce à dire que ces trois tores sont des nœuds borroméens ? Absolument pas. Car, si c'est ainsi que vous coupez le tore qui est par exemple celui-ci que j'ai désigné là (1), si c'est ainsi que vous le coupez, ça ne les libérera pas, les deux autres tores. Il faut que vous le coupiez, si je puis dire pour m'exprimer de façon métaphorique, il faut -97-

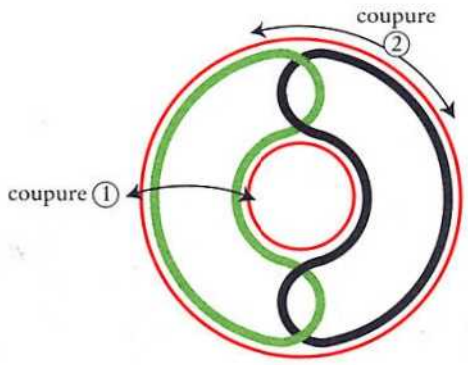


Fig. VIII-2

que vous le coupiez. dans la longueur (2) pour qu'il se libère. La condition donc que le tore ne soit coupé que d'une seule façon, alors qu'il peut l'être de deux, est quelque chose qui mérite d'être retenu dans ce que j'appellerai, dans l'occasion, non pas une métaphore, mais une structure; car la différence qu'il y a entre la métaphore et la structure, c'est que la métaphore est justifiée par la structure.

Or en filant ce dont il s'agit dans le Dante en question, j'ai été amené à relire un vieux livre que mon libraire m'a apporté, puisqu'il vient de temps cri temps m'apporter des trucs, c'est d'un nomme Delescluze, ça a été publié en 1864, c'était un copain de Baudelaire, ça s'appelle *Mante et la poésie amoureuse* et ça n'est pas rassurant; c'est d'autant moins rassurant que, comme je l'ai dit tout à l'heure, Dante a commence a cette occasion, à l'occasion de ladite poésie amoureuse, a commencé à bouffonner.

Il a créé, non pas ce que je n'ai pas créé, à savoir un métalangage, il a créé ce qu'on peut appeler une nouvelle langue, ce qu'on pourrait appeler une métalangue, parce qu'après tout, toute langue nouvelle c'est une métalangue, mais comme toutes les langues nouvelles, elle se forment sur le modèle des anciennes, c'est-à-dire qu'elle est ratée.

Qu'est-ce qu'il y a comme fatalité qui fait que, quel que soit le génie de quelqu'un, il recommence dans le même rail, dans ce rail qui fait que la langue est ratée, que, en somme, c'est une bouffonnerie de langue ? La langue française n'est pas moins bouffonne que les autres, c'est uniquement parce que nous en avons le goût, la pratique, que nous la considérons comme supérieure. Elle n'a rien de supérieure en quoi que ce soit. Elle est exactement comme l'algonquin ou le coyote, elle ne vaut pas -98-

mieux. Si elle valait mieux, on pourrait en dire ce qu'énonce quelque part Dante, il énonce ça dans un écrit qu'il a fait en latin et il l'appelle *Nomina sunt consequentia rerum.*
La conséquence, conséquence voulant dire en l'occasion quoi ? Ça ne peut vouloir dire que conséquence réelle, mais il n'y a pas de conséquence réelle, puisque le Réel, comme je l'ai symbolisé par le nœud borroméen, le Réel s'évanouit en une poussière de tores parce que, bien sûr, ces deux tores-là à l'intérieur de l'autre se dénouent. Ils se dénouent, et ceci veut dire que le Réel, tel tout au moins que nous croyons le représenter; le Réel n'est lié que par une structure, si nous posons que structure, ça ne veut rien dire que nœud borroméen. Le Réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure.

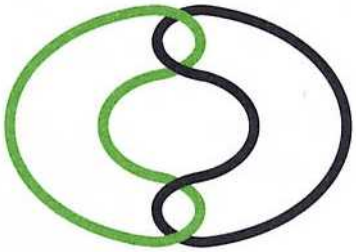


Fig. VIII-3

Tout ceci ne fait que préciser la conception que quelqu'un, qui se trouve être en l'occasion moi, a du Réel. Le Réel ne constitue pas un univers, sauf a être noué à deux autres fonctions. Ça n'est pas rassurant, ça n'est pas rassurant parce qu'une de ces fonctions est le corps vivant.
On ne sait pas ce que c'est qu'un corps vivant. C'est une affaire pour laquelle nous nous en remettons à Dieu. Je veux dire que - si tant est que ce que je dise ait un sens - ce que je veux dire, c'est que j'ai lu une thèse qui, chose bizarre, a été émise en 1943. Ne la cherchez pas, parce que vous ne mettrez jamais la main dessus, vous ire mettrez lamais la main dessus, parce que vous êtes ici beaucoup plus nombreux que le nombre de ce qui est sorti de ces exemplaires de thèse, c'est la thèse d'une nommée Madeleine Cavet qui est née en 1908, la thèse le précise, c'est-à-dire environ *7* ans plus tard que moi, et ce qu'elle dit n'est pas sot. Elle s'aperçoit parfaitement que Freud, c'est quelque chose d'absolument confus où, comme on dit, une chatte ne retrouverait pas ses petits. Et elle -99-

prend une mesure, elle évoque à cette occasion l'œuvre de Pasteur. Pasteur, c'est une drôle d'affaire. je veux dire que, jusqu'à lui - car enfin c'est de lui que ça vient - jusqu'à lui on croyait à ce qu'on peut appeler la génération spontanée, à savoir qu'on croyait que, à abandonner - c'était là le fondement apparent, - a abandonner un corps vivant, naturellement ça se met à grouiller dessus, je veux dire que ça grouille de ce qu'on appelle micro-organismes, moyennant quoi on s'imaginait que ces micro-organismes pouvaient pousser sur n'importe quoi. C'est bien certain que, si on laisse un gobelet à l'air, il y a des trucs qui s'y déposent et qui même, à l'occasion, font ce qu'on appelle culture. Mais ce que Freud a démontré, ce que Pasteur a démontré - ce lapsus a toute sa valeur, étant donné le sens de la thèse de ladite Madeleine Cavet - ce que Pasteur a démontré, c'est que, à condition seulement de mettre un petit coton à l'entrée d'un vase, ça ne se met pas a foisonner a l'intérieur et c'est manifestement une des démonstrations les plus simples de la non-génération spontanée.
Mais alors ça suppose d'étranges choses. D'où viennent-ils ces microorganismes ? On en est réduit de nos jours à penser qu'ils viennent de nulle part. Autant dire que c'est Dieu qui les a fabriqués. Il est très, très embêtant qu'on ait abandonné cette ouverture de la génération spontanée qui était en somme un rempart contre l'existence de Dieu. Nous, notre cher Pasteur était d'ailleurs considéré par les médecins de l'époque comme un redoutable curé et c'est en plus tout à fait vrai. Il avait des convictions religieuses. On oublie tout à fait cette aventure, cette aventure du dit Pasteur, on l'oublie. On l'oublie et le fait d'en être réduit à penser qu'il y a de la vie, la vie plus ou moins pullulante sur des météorites ne résout pas la question. Le fait que nous ne trouvions pas la plus petite trace de vie sur la lune, ni sur Mars, n'arrange pas les choses. Car pourquoi, au nom de quoi, sinon au nom d'un être qu'il faut tout de même situer quelque part, d'un être qui aurait fait ça expressément à la manière de l'homme, comme si l'homme qui, lui, manipule et trifouille des choses, Comme si l'homme tout d'un coup avait vu qu'il avait un singe, un singe-Dieu - je veux dire que Dieu le singerait - comme si tout partait en somme de là, ce qui en somme boucle la boucle. Chacun sait que le dieu-singe, c'est à peu près l'idée que nous pouvons nous faire de l'idée et de la façon dont naît l'homme et que ça n'est pas quelque -100-

chose qui soit complètement satisfaisant. Car pourquoi l'homme a-t-il ce que j'appelle le *parl'être,* à savoir cette façon de parler de façon telle que *nomina non sunt consequentia rerum,* autrement dit qu'il y a quelque part une chose qui va mal dans la structure telle que je la conçois, à savoir le noeud dit borroméen.

C'est bien le cas, et ça vaut la peine d'évoquer par ce nom de Borromée une date historique, à savoir la façon dont a été élucubrée l'idée même en somme de la structure. Il est tout à fait frappant de voir que ça voulait dire à l'époque que, si une famille se retirait d'un groupe de 3, les 2 autres se trouvaient du même coup libres, libres de ne plus s'entendre. Bien sûr, ce sordide de cette histoire des Borromée vaut la peine d'être rappelé.

Non seulement les noms ne sont pas la conséquence des choses, mais nous pouvons affirmer expressément le contraire. J'ai un petit-fils, j'ai un petit-fils qui s'appelle Luc - c'est une drôle d'idée, mais c'est ses parents qui l'ont baptisé - il s'appelle Luc et il dit des choses tout à fait convenables. Il dit qu'en somme les mots qu'il ne comprenait pas, il s'efforçait de les dire, et il en déduit que c'est ça qui lui a fait enfler la tête, parce qu'il a comme moi, - ce n'est pas surprenant, puisqu'il est mon petit-fils - il a comme moi une grosse tête. C'est ce qu'on appelle, je ne suis pas à proprement parler hydrocéphale, j'ai quand même une tête, et une tête, on la caractérise par la moyenne, j'ai plutôt une grosse tête, mon petit-fils aussi et il a le tort évidemment de penser que, cette façon qu'il a de définir si bien l'inconscient - car c'est de ça qu'il s'agit - cette façon qu'il a de définir si bien l'inconscient, cet abord, à savoir que les mots lui entraient dans la tête, il en a déduit que du même coup c'est pour ça qu'il a une grosse tête. C'est une théorie, en somme, pas très intelligente, mais pertinente en ce sens qu'elle est motivée. Il y a quelque chose qui quand même lui donne le sentiment que parler c'est parasitaire. Alors il pousse ça un petit peu plus loin jusqu'à penser que c'est pour ça qu'il a une grosse tête.

C'est très difficile de ne pas glisser, à cette occasion, dans l'imaginaire du corps, à savoir de la grosse tête. L'affreux, c'est que c'est logique et la logique dans l'occasion, ce n'est pas une petite affaire, à savoir que c'est le parasite de l'homme. J'ai dit tout à l'heure que l'univers n'existait pas, mais est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est vrai que l'Un qui est au principe de la notion de l'univers, que l'Un est capable de s'en aller en -101-

poudre, que l'Un de l'univers ne soit pas un ou ne soit qu'un entre autres. Qu'il en existe Un, implique-t-il à soi tout seul l'universel ? Ceci comporte qu'on dise que, tout exclu que soit l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. Il *en existe un* n'est jamais avancé en logique que de façon cohérente avec une suite : il *en existe un qui satisfait à la fonction.* La logique de la fonction est en somme ce qui repose sur la logique de l'un. Mais ceci veut dire du même coup, et c'est ce que j'ai essayé de crayonner quelque part dans mon graphe, ce graphe que j'ai commis dans un ancien temps, sur lequel comme ça pour que personne ne spécule, j'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas, ce que j'ai écrit comme ça: (A) Mais l'Autre, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom l'Autre, c'est le sens, c'est *l'Autre que le réel.*

C'est très difficile de ne pas flotter en l'occasion. Il y a un choix à faire entre l'infini actuel qui peut être circulaire, à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable, et le nœud dénombrable, c'est-à-dire fini.

Il y a beaucoup de possibles là-dedans ce qui veut dire qu'on interrompt l'écriture - c'est ma définition du possible -, on ne la continue que si on veut; de fait on abandonne, parce qu'il est toujours possible d'abandonner, parce qu'il est même impossible de ne pas abandonner réellement. Ce que j'appelle *l'impossible, c'est le Réel,* se limite à la non contradiction. Le Réel est l'impossible seulement à écrire, soit, ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le Réel, c'est le possible en attendant qu'il s'écrive.

Et je dois dire que j'en ai eu la confirmation, parce que je ne sais pas, une mouche m'a piqué, je suis allé à Saclay, plus exactement j'ai demandé à une personne de m'y conduire. C'est un nommé Goldzahl, c'est amusant qu'il ait ce nom qui veut dire nombre d'or; il m'introduit dans une petite salle où il y avait traces - parce que c'est immense Saclay, c'est absolument énorme, on n'imagine pas le nombre de gens qui grattent du papier là-dedans, il y en a 7000, ils ne font d'ailleurs que de gratter du papier, sauf les quelques personnes qui sont là dans cette petite salle et grâce à quoi, est vu, ce qui témoigne du fonctionnement de la plupart des appareils - moyennant quoi, on voit le tracé ondulatoire de ce qui représente - bien sûr il a fallu qu'on monte les appareils de façon à ce que ça fonctionne, que ça soit représenté - de ce qui représente le magnétisme des principaux aimants. On voit sur d'autres appareils se -102-

déplacer, parce que on peut qualifier de déplacement ce qui va de gauche à droite et qui se supporte d'un point; un point au bout d'une ligne, ça fait trace et dans cette pièce, on ne voit que ces traces dont il est en somme concevable de symboliser la structure par quelque chose qui entoure en forme de cercle chacun de ces points, chacun de ces points qui représente une particule, une particule qui donc s'articule à tous ces appareils dont il est bien certain que l'ensemble de ces appareils, c'est ce qu'on appelle psi, autrement dit ce que Freud n'a pas pu s'empêcher de marquer comme l'initiale de la psyché. S'il n'y avait pas de ces savants qui s'occupent des particules, il n'y aurait pas non plus de *psarticules* et ça nous force la main à penser que, non seulement il y a le *parl'être,* mais qu'il y a aussi le *psarl'être,* en d'autres termes que tout ça n'existerait pas s'il n'y avait pas le fonctionnement de cette chose pourtant grotesque qui s'appelle la pensée.

Tout ce que je vous dis là, je ne pense pas que ça ait plus de valeur que ce que raconte mon petit-fils. C'est assez fâcheux que le Réel ne se conçoive que d'être impropre. C'est pas tout à fait comme le langage. Le langage n'est impropre qu'à dire quoi que ce soit. Le Réel n'est impropre qu'à être réalisé; d'après l'usage du mot *to realize,* ça ne veut rien dire d'autre que *imaginer comme sens.* Il y a une chose qui est en tout cas certaine, si tant est qu'une chose puisse l'être, c'est que l'idée même de Réel comporte l'exclusion de tout sens. Ce n'est que pour autant que le Réel est vidé de sens, que nous pouvons un peu l'appréhender, ce qui évidemment me porte à ne même pas lui donner le sens de l'Un, mais il faut quand même bien se raccrocher quelque part, et cette logique de l'Un est bien ce qui reste, ce qui reste comme existence. Voilà.

je suis bien fâché de vous avoir entretenu aujourd'hui dans cette espèce d'extrême. Il faudrait quand même que ça prenne une autre tournure, je veux dire que de déboucher sur l'idée qu'il n'y a pas de Réel que ce qui exclut toute espèce de sens, est exactement le contraire de notre pratique. Car notre pratique nage dans cette espèce de précise indication que, non seulement les noms, mais simplement les mots ont une portée.

je ne vois pas comment expliquer ça. Si les *nomma* ne tiennent pas d'une façon quelconque aux choses, comment est-ce que la psychanalyse est possible ? La psychanalyse serait d'une certaine façon ce qu'on pourrait appeler du chiqué, je veux dire du semblant. C'est tout de -103-

même comme ça que j'ai suppléé dans l'énoncé de mes différents discours la seule façon pensable d'articuler ce qu'on appelle le discours psychanalytique.
Je vous rappelle que la place du semblant où j'ai mis l'objet..., que la place du semblant n'est pas celle que j'ai articulée de la Vérité. Comment est-ce qu'un sujet, puisque c'est comme ça que le désigne le S avec la barre, $, comment est-ce qu'un sujet, un sujet avec toute sa faiblesse, sa débilité, peut tenir la place de la Vérité et même faire que ça ait des résultats ? Il s'y place de cette façon, à savoir un Savoir...

C'est pas comme ça que je l'ai écrit à l'époque ?
- *J.A. Miller :* $ à la place de S_1, S_1 à la place de S_2 et S_2 à la place de $

Oui. C'est incontestablement mieux comme ça. C'est incontestablement mieux comme ça, mais c'est encore plus troublant comme ça, je veux dire que la faille entre S_1 et S_2 est plus frappante parce qu'ici il y a quelque chose d'interrompu et qu'en somme le S_1, ce n'est que le commencement du savoir; mais un savoir qui se contente de toujours commencer, comme on dit, ça n'arrive à rien. C'est bien pourquoi, quand je suis allé à Bruxelles, je n'ai pas parlé de la psychanalyse dans les meilleurs termes. Il y en a que je reconnais, qui sont là.
Bien. Commencer à savoir pour n'y pas arriver, c'est quelque chose qui va, somme toute, assez bien avec ce que j'appelle mon manque d'espoir, mais enfin ça implique un nom, un terme qu'il me reste à vous laisser à deviner, - les personnes belges qui m'ont entendu en parler à Bruxelles étant libres de vous en faire part ou pas.
-104-

Leçon IX 15 mars 1977

Il y a des gens bien intentionnés à mon endroit - et déjà ça soulève une montagne de problèmes : qu'est-ce qui peut bien faire que des gens soient bien intentionnés à mon endroit? C'est qu'ils ne me connaissent pas; car, quant à moi, je ne suis pas plein de bonnes intentions - enfin ces bien intentionnés m'ont quelques fois écrit des lettres tendant... - enfin, c'était écrit..., c'était écrit que mon bafouillage de la dernière fois concernant le discours que j'appelle analytique, était un lapsus. Ils ont écrit ça textuellement. Qu'est-ce qui distingue le lapsus de l'erreur grossière ? J'ai d'autant plus tendance, quant à moi, à classer comme erreur, ce qu'on qualifie lapsus, que quand même, ce discours analytique, j'en avais un tant soit peu parlé; quand je parle, je m'imagine que je dis quelque chose. L'ennuyeux, c'est que là où j'ai fait lapsus, où je suis sensé avoir fait lapsus, c'est en matière, si je puis dire, en matière d'écrit, que j'ai fait lapsus. Ça prend une particulière importance quand il s'agit d'écrit par quelqu'un -, moi en l'occasion, - par quelqu'un trouvé. Autrefois il m'est arrivé de dire, à l'imitation d'ailleurs de quelqu'un qui était un peintre célèbre : «Je ne cherche pas, je trouve. » Au point où j'en suis, je ne trouve pas tant, que je ne cherche, autrement dit je tourne en rond. Et c'est bien ce qui s'est produit à propos de ce lapsus, c'est que les lettres écrites n'étaient pas dans leur bon sens, dans le sens où elles tournent, mais étaient embrouillées. Il faut quand même bien dire que je n'ai pas
fait ce lapsus tout à fait sans raisons, je veux dire que l'ordre dans -105-

lequel les lettres tournaient, je l'ai certes imaginé, mais je crois tout au moins savoir ce que je voulais dire. Je vais essayer aujourd'hui de vous expliquer quoi. J'y suis encouragé par l'audition que j'ai reçue hier soir à l'École freudienne d'une madame Kress-Rosen. Je ne vais pas lui demander de se lever, encore que je la voie fort bien. Je me suis même tout à fait inquiété de savoir si elle était là parmi ce qu'on appelle des auditrices, et je ne vois pas pourquoi je mettrais ce terme au féminin, puisque ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens valable.

Madame Kress-Rosen a eu la bonté de dire hier soir presque ce que je voulais dire à une personne, dont il n'est d'ailleurs plus question que je la rencontre, puisque c'est une personne à qui j'ai demandé de téléphoner chez moi et qui ne l'a pas fait - c'est quelqu'un qui fait partie de la radio allemande, je ne sais pas très bien, je ne sais pas son nom à la vérité, mais elle m'a demandé, paraît-il sur l'avis de Roman Jakobson, de répondre quelque chose sur ce qui le concerne.

Mon premier sentiment était de dire que ce que j'appelle la *linguisterie* - Madame Kress-Rosen a fait un sort à cette appellation - que ce que j'appelle la *linguisterie* exige la psychanalyse pour être soutenue. J'ajouterai qu'il n'y a pas d'autre linguistique que ce que j'appelle lin*guisterie,* ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse soit toute la linguistique, l'événement le prouve, c'est à savoir qu'on fait de la linguistique depuis très longtemps, depuis le Cratyle, depuis Donat, depuis Priscien, qu'on en a toujours fait, et ceci d'ailleurs n'arrange rien puisque je tendais à dire la dernière fois - je m'en suis aperçu à propos de ce S_1 et de cet S_2 qui sont séparés dans la notation correcte de ce que j'ai appelé discours psychanalytique. Je pense que malgré tout vous vous êtes un peu informés auprès des Belges, et que le fait que j'ai parlé de la psychanalyse comme pouvant être une escroquerie, est parvenu à vos oreilles, je dirais même que j'y insiste en parlant de ce S_1 qui paraît promettre un S_2.

Il faut quand même à ce moment-là se souvenir de ce que j'ai dit concernant le sujet, c'est à savoir le rapport de cet S_1 avec cet S_2. J'ai dit, dans son temps, qu'un signifiant était ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant. Alors quoi en déduire ? Je vais quand même un peu vous donner une indication, ne serait-ce que pour éclairer ma route parce que elle ne va pas de soi. La psychanalyse est peut-être une escro- 106 -

querie, mais ça n'est pas n'importe laquelle. C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant. Et le signifiant, il faut quand même bien remarquer qu'il est quelque chose de bien spécial; il a ce qu'on appelle des effets de sens, et il suffirait que je connote le S_2, non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens double pour que le S_1 prenne sa place, et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant.

Je pense que Madame Kress-Rosen ne me contredira pas, si elle veut s'y opposer d'une façon quelconque, elle est tout à fait libre de me faire signe puisque, je le répète, je me félicite qu'elle soit là. La psychanalyse n'est pas, je dirai, plus une escroquerie que la poésie elle-même, et la poésie se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle et que je qualifie du sens double. La poésie me paraît quand même relever de la relation du signifiant au signifié. On peut dire d'une certaine façon que la poésie est *imaginairement symbolique,* je veux dire que, puisque Madame Kress-Rosen hier a évoqué Saussure et sa distinction de la langue et de la parole, non d'ailleurs sans noter que, quant à cette distinction, Saussure avait flotté; il reste quand même que son départ, à savoir que la langue est le fruit d'une maturation, d'un mûrissement de quelque chose qui se cristallise dans l'usage, il reste que la poésie relève d'une violence faite à cet usage et que, - nous en avons des preuves -, si j'ai évoqué, la dernière fois, Dante et la poésie amoureuse, c'est bien pour marquer cette violence, que la philosophie fait tout pour effacer, c'est bien en quoi la philosophie est le champ d'essai de l'escroquerie et en quoi on ne peut pas dire que la poésie n'y joue pas, à sa façon, innocemment, ce que j'ai appelé à l'instant, ce que j'ai connoté de *l'imaginairement symbolique,* ça s'appelle la Vérité.

Ça s'appelle la vérité notamment concernant le rapport sexuel, c'est à savoir que, comme je le dis, - peut-être le premier, et je ne vois pas pourquoi je m'en ferai un titre -, le rapport sexuel, il n'y en a pas, je veux dire à proprement parler, au sens où il y aurait quelque chose qui ferait qu'un homme reconnaîtrait forcément une femme.

C'est certain que moi, j'ai cette faiblesse de la reconnaître *la,* mais je suis quand même assez averti pour avoir fait remarquer qu'il n'y a pas de *la,* ce qui coïncide avec mon expérience, à savoir que je ne reconnais pas toutes les femmes. Il n'y en a pas, mais il faut tout de même bien dire -107-

que ça ne va pas de soi; il n'y en a pas, sauf incestueux - c'est très exactement ce qu'a avancé Freud, - il n'y en a pas sauf incestueux, je veux dire que, - ce que Freud a dit -, c'est que le mythe d'Oedipe désigne ceci, que la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher, c'est sa mère, et que pour le père, on le tue. C'est même d'autant plus probable qu'on ne sait ni qui sont votre père et votre mère, c'est exactement pour ça que le mythe d'Œdipe a un sens; il a tué quelqu'un qu'il ne connaissait pas et il a couché avec quelqu'un dont il n'avait aucune idée que c'était sa mère, c'est néanmoins comme ça que les choses se sont passées selon le mythe, et ce que ça veut dire, c'est qu'en somme il n'y a de vrai que la castration. En tout cas avec la castration, on est bien sûr d'y échapper, comme toute cette dite mythologie grecque nous le désigne bien, c'est à savoir que le père, c'est pas tellement du meurtre qu'il s'agit, que de sa castration, que la castration passe par le meurtre et que, quant à la mère, le mieux qu'on ait à en faire, c'est de se le couper pour être bien sûr de ne pas commettre l'inceste.

Ce que je voudrais, c'est vous donner la réfraction de ces vérités dans le sens. Il faudrait arriver à donner une idée d'une structure, qui soit telle que ça incarnerait le sens d'une façon correcte. Contrairement à ce qu'on dit, il n'y a pas de vérité sur le Réel, puisque le Réel se dessine comme excluant le sens. Ça serait encore trop dire, qu'il y a du *Réel,* parce que, pour dire ceci, c'est quand même supposer un sens. Le mot *Réel* a lui-même un sens, j'ai même, dans son temps, un petit peu joué là-dessus, je veux dire que, pour invoquer les choses, j'ai évoqué en écho le mot *reus* qui, comme vous le savez, en latin veut dire coupable; on est plus ou moins coupable du Réel. C'est bien en quoi d'ailleurs la psychanalyse est une chose sérieuse, je veux dire que ce n'est pas absurde de dire qu'elle peut glisser dans l'escroquerie.

Il y a une chose qu'il faut noter au passage, c'est que, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois à Pierre Soury - la dernière fois, je veux dire dans son local même, à Jussieu, celui dont je vous ai parlé la dernière fois - je lui ai fait remarquer que le tore retournable dont il fait l'approche du nœud borroméen est quelque chose qui, pour le nœud en question, suppose qu'un seul tore est retourné. Non pas, bien sûr, qu'on ne puisse en retourner d'autres, mais alors ce n'est plus un nœud borroméen. Je vous ai donné une idée de ça par un petit dessin la dernière fois.

-108-

Il n'est donc pas surprenant d'énoncer à propos de ce tore, de ce tore qui part d'un nœud borroméen triple, de ce tore si vous le retournez, de qualifier ce qui est dans le tore, dans le tore du Symbolique, de *symboliquement réel.* Le *symboliquement réel* n'est pas le *réellement symbolique,* car le *réellement symbolique,* c'est le Symbolique inclus dans le Réel. Le Symbolique inclus dans le Réel a bel et bien un nom, ça s'appelle le mensonge, au lieu que le *symboliquement réel* - je veux dire ce qui du Réel se connote à l'intérieur du Symbolique - c'est ce qu'on appelle l'angoisse. Le symptôme est réel; c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le Réel. C'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre dans le Réel.
Alors je vais quand même vous noter en passant ce qui est *symboliquement imaginaire.* Eh bien, c'est la géométrie; le fameux *mos geometricus,* dont on a fait tant d'état, c'est la géométrie des anges, c'est-à-dire quelque chose qui malgré l'écriture n'existe pas. J'ai autrefois beaucoup taquiné le Révérend Père Teilhard de Chardin, en lui faisant remarquer que, s'il tenait tellement à l'écriture, il fallait qu'il reconnaisse que les anges, ça existait. Paradoxalement le Révérend Père Teilhard de Chardin n'y croyait pas, il croyait en l'homme, d'où son histoire d'hominisation de la planète. Je ne vois pas pourquoi on croirait plus à l'hominisation de quoi que ce soit qu'à la géométrie. La géométrie concerne expressément les anges et pour le reste, c'est-à-dire pour la structure, ne règne qu'une chose, c'est ce que j'appelle l'inhibition. C'est une inhibition à laquelle je m'attaque, je veux dire que je m'en soucie, je me fais un tracas pour tout ce que je vous apporte ici comme structure, un tracas qui est seulement lié au fait que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, que celle qui a un corps, c'est ça que nous voulons dire quand nous parlons de structure, et pour commencer à vous mettre ça noir sur blanc, je vais vous montrer de quoi il s'agit quand on parle de structure.
Il s'agit de quelque chose comme ça, c'est à savoir d'un tore troué - ça, je le dois à Pierre Soury - je veux dire que, c'est facile de le compléter, ce tore; vous voyez bien qu'ici c'est, si on peut dire, le bord, si on peut s'exprimer ainsi, aussi improprement, le bord du trou qui est dans le tore et que tout ça c'est le corps du tore. Ce tore, il ne suffit pas de le -109-

Fig. IX-1

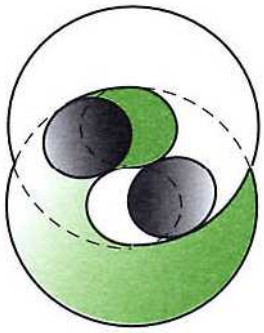
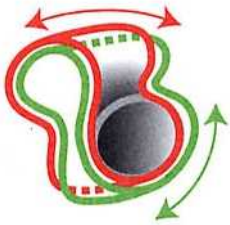


Fig. IX-2

dessiner ainsi. Car on s'aperçoit qu'à le trouer, ce tore, on fait en même temps un trou dans un autre tore. C'est le propre du tore, car il est tout aussi légitime de dessiner ici le trou et de faire un tore qui soit, si je puis dire, enchaîné avec celui-là. C'est bien en quoi on peut dire qu'à trouer un tore, on troue en même temps un autre tore qui est celui qui a avec lui un rapport de chaîne.
Alors je vais essayer de vous figurer ce qu'on peut ici dessiner d'une structure dont vous voyez qu'à le dessiner en deux couleurs, je pense qu'il est suffisamment évident que ceci, à savoir le vert en question, est à l'intérieur du tore rouge; mais que par contre ici vous pouvez voir que le second tore est à l'extérieur. Mais ça n'est pas un second tore, puisque ce dont il s'agit, c'est toujours de la même figure, mais une figure qui se démontre pouvoir glisser à l'intérieur de ce que j'appellerai le tore rouge, qui glisse en tournant et qui réalise ce tore en chaîne avec le premier.
Si nous faisons tourner ce vert, ce vert qui se trouve être à la surface extérieur au tore rouge, si nous le faisons tourner, il va se trouver ici représenté par sa propre glissade et ce que nous pouvons dire de l'un et de l'autre, c'est que ce tore vert est très précisément ce qui représente ce que nous pourrions appeler le complémentaire de l'autre tore, c'est-à-dire

-110-

Fig. IX-3



le tore enchaîné. Mais supposez que ce soit le tore rouge que nous fassions glisser ainsi. Ce que nous obtenons, c'est ceci, c'est quelque chose, qui va se trouver inversement réalisé, que quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide, c'est à savoir que ce qui est là va apparaître là; autrement dit ce que je suppose par cette manipulation, c'est que, loin que nous ayons deux choses concentriques, nous aurons au contraire deux choses qui jouent l'une sur l'autre.

Et ce que je veux désigner par là, c'est quelque chose sur quoi on m'a interrogé quand j'ai parlé de *parole pleine* et de *parole vide.* Je l'éclaire maintenant. La parole pleine, c'est une parole pleine de sens. La parole vide, c'est une qui n'a que de la signification. J'espère que Mme Kress-Rosen, dont je vois toujours le sourire futé, ne voit pas à ça un trop grand inconvénient, je veux dire par là qu'une parole peut être à la fois pleine de sens, - elle est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée - c'est parce que le mot a double sens, qu'il est S_2, que le mot sens est plein lui-même. Quand j'ai parlé de Vérité, c'est au sens que je me réfère; mais le propre de la poésie quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre mot. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens, ce qui se conçoit qu'à réaliser, si je puis dire, cette coupure, c'est-à-dire à faire qu'il n'y ait qu'un sens, le vert recouvrant le rouge dans l'occasion.
Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent ? C'est, bien entendu, en le remplaçant, ce sens absent, par ce que j'ai appelé la signification. La signification n'est pas du tout ce qu'un vain peuple croit, si je puis dire. La signification, c'est un mot vide, - 111 -

autrement dit c'est ce qui, à propos de Dante, s'exprime dans le qualificatif mis sur sa poésie, à savoir qu'elle soit amoureuse. L'amour n'est rien qu'une signification, c'est-à-dire qu'il est vide et on voit bien la façon dont Dante l'incarne, cette signification. Le désir a un sens, mais l'amour tel que j'en ai déjà fait état dans mon séminaire sur l'Éthique, tel que l'amour courtois le supporte, ça n'est qu'une signification.
Voilà. Je me contenterai de vous dire ce que je vous ai dit aujourd'hui, puisque aussi bien je ne vois pas pourquoi j'insisterai.
- 112 -

Leçon X 19 avril 1977

J'ai un petit inconvénient aujourd'hui, j'ai mal au dos, de sorte que ça ne m'aide pas à tenir debout. Mais, quand je suis assis, j'ai aussi mal. Ça n'est certainement pas une raison parce qu'on ne sait pas ce qui est intentionnel pour qu'on élucubre ce qui est censé l'être.

Le Moi, puisqu'on appelle ça comme ça - on appelle ça comme ça dans la seconde topique de Freud - le Moi est supposé avoir des intentions, ceci du fait qu'on lui attribue ce qu'il jaspine, ce qu'on appelle son dire. Il, dit, en effet; il dit et il dit impérativement. C'est tout au moins comme ça qu'il commence à s'exprimer.

L'impératif, c'est ce que j'ai appuyé, disons, du signifiant indice 2, S_2; ce signifiant indice 2 dont j'ai défini le sujet, j'ai dit qu'un signifiant c'est ce qui représentait le sujet pour un autre signifiant. Dans le cas de l'impératif, c'est celui qui écoute qui, de ce fait, devient sujet. Ça n'est pas que celui qui profère ne devienne pas, lui aussi, sujet incidemment. Oui. Je voudrais attirer l'attention sur quelque chose, il n'y a en psychanalyse que des *je voudrais.* Je suis évidemment un psychanalyste qui a un peu trop de bouteille, mais c'est vrai que le psychanalyste, au point où j'en suis arrivé, dépend de la lecture qu'il fait de son analysant, de ce que son analysant lui *dit* en propres termes. Est-ce que vous entendez, parce qu'après tout je ne suis pas sûr que ce porte-voix fonctionne ? Est-ce que ça fonctionne le... dans les... Hein? Oui? Bon. Ce que son analysant croit lui dire, ceci veut dire que tout ce que l'analyste écoute ne peut être pris, comme on s'exprime, au pied de la lettre. Là il faut que je fasse une - 113-

parenthèse, j'ai dit la tendance que cette lettre, dont ce pied indique l'accrochage au sol, ce qui est une métaphore, une métaphore piètre, ce qui va bien avec pied, la tendance que cette lettre a à rejoindre le Réel, c'est son affaire; le Réel dans ma notation étant ce qui est impossible à rejoindre. Ce que son analysant, à l'analyste en question, croit lui dire, n'a rien à faire - et ça, Freud s'en est aperçu - n'a rien à faire avec la vérité. Néanmoins il faut bien penser que croire, c'est déjà quelque chose qui existe, il dit ce qu'il croit vrai. Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le Vrai, il l'ignore. Freud là, délire, juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le Vrai, c'est ce qu'il appelle, lui, le *noyau traumatique.* C'est comme ça qu'il s'exprime formellement, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique, ce soi-disant noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, la langue, ce qui équivoque avec *faire-réel.*

Lalangue quelle qu'elle soit est une obscénité. Ce que Freud désigne de, - pardonnez-moi ici l'équivoque -, *l'obrescène [?],* c'est aussi bien ce qu'il appelle *l'autre scène,* celle que le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté.

je vous signale que il y a des sociologues qui ont énoncé sous le patronage d'un nommé Robert Needham, qui n'est pas le Needham qui s'est occupé avec tellement de soin de la science chinoise, qui est un autre Needham - le Needham de la science chinoise ne s'appelle pas Robert - lui, le Needham en question, s'imagine faire mieux que les autres en faisant la remarque, d'ailleurs juste, que la parenté est à mettre en question, c'est-à-dire qu'elle comporte dans les faits autre chose, une plus grande variété, une plus grande diversité que ce que, - il faut bien le dire, c'est à ça qu'il se réfère -, que ce que les analysants en disent. Mais ce qui est tout à fait frappant, c'est que les analysants, eux, ne parlent pas que de ça, de sorte que la remarque incontestablement que la parenté a des valeurs différentes dans les différentes cultures, n'empêche pas que le ressassage par les analysants de leur relation à leurs parents, d'ailleurs, -114-

il faut le dire, proches, est un fait que l'analyste a à supporter. Il n'y a aucun exemple qu'un analysant note la spécificité, la particularité qui différencie d'autres analysants, son rapport à ses parents plus ou moins immédiats.
Le fait qu'il ne parle que de ça, est en quelque sorte quelque chose qui bouche toutes les nuances de sa relation spécifique, de sorte que *La parenté en question* - c'est un livre paru au Seuil - que *La parenté en question* met en valeur ce fait primordial que c'est de *lalangue* qu'il s'agit. Ça n'a pas du tout les mêmes conséquences que l'analysant ne parle que de ça parce que ses proches parents lui ont appris *lalangue, il* ne différencie pas ce qui spécifie sa relation à lui avec ses proches parents. Il faudrait là s'apercevoir que ce que j'appellerai dans cette occasion, la fonction de vérité, est en quelque sorte amortie par quelque chose de prévalant, et il faudrait dire que la culture est là tamponnée, amortie, et que, à cette occasion, on ferait mieux peut-être d'évoquer la métaphore, puisque culture est aussi une métaphore, la métaphore de *l'agri* du même nom. Il faudrait substituer à *l'agri* en question le terme de bouillon de culture, ça serait mieux d'appeler culture un bouillon de langage.
Associer librement, qu'est-ce que ça veut dire ? je m'efforce là de pousser les choses un petit peu plus loin. Qu'est-ce que veut dire associer librement? Est-ce que c'est une garantie - ça semble quand même être une garantie - que le sujet qui énonce va dire des choses qui aient un peu plus de valeur ? Mais enfin chacun sait que la ratiocination, ce qu'on appelle comme ça en psychanalyse, la ratiocination a plus de poids que le raisonnement. Qu'est-ce qu'a à faire ce qu'on appelle des énoncés, avec une proposition vraie ? Il faudrait tâcher, comme l'énonce Freud, de voir sur quoi est fondé ce quelque chose, qui ne fonctionne qu'à l'usure, dont est supposée la Vérité. Il faudrait voir, s'ouvrir à la dimension de la vérité comme *varité* variable, c'est-à-dire de ce que, en condensant comme ça les deux mots, j'appellerais la *varité,* avec un petit é avalé, la *varité.*
Par exemple, je vais donner quelque chose qui a bien son prix. Si un sujet analysant glisse dans son discours un néologisme, comme je viens d'en faire par exemple à propos de la *varité,* qu'est-ce qu'on peut dire de ce néologisme? Il y a quand même quelque chose qu'on peut en dire, -115-

c'est que le néologisme apparaît quand ça s'écrit. Et c'est justement bien en quoi ça ne veut pas dire, comme ça, automatiquement, que ce soit le Réel; ce n'est pas parce que ça s'écrit, que ça donne poids à ce que j'évoquai tout à l'heure à propos de *l'au pied de la lettre.*

Bref, il faut quand même soulever la question de savoir si la psychanalyse - je vous demande pardon, je demande pardon au moins aux psychanalystes - ça n'est pas ce qu'on peut appeler un *autisme* à deux ? Il y a quand même une chose qui permet de forcer cet *autisme,* c'est justement que *lalangue* est une affaire commune et que c'est justement là où je suis, c'est-à-dire, capable de me faire entendre de tout le monde ici, c'est là ce qui est le garant - c'est bien pour ça que j'ai mis à l'ordre du jour la transmission de la psychanalyse - c'est bien ce qui est le garant que la psychanalyse ne boite pas irréductiblement de ce que j'ai appelé tout à l'heure autisme à deux.

On parle de la ruse de la raison; c'est une idée philosophique. C'est Hegel qui a inventé ça. Il n'y a pas la moindre ruse de la raison. Il n'y a rien de constant, contrairement à ce que Freud a énoncé quelque part, que la voix de la raison était basse, mais qu'elle répète toujours la même chose. Elle ne répète des choses qu'à tourner en rond. Pour dire les choses, la raison répète le symptôme. Et le fait qu'aujourd'hui j'aie à me présenter devant vous avec ce qu'on appelle un sinthome physique, n'empêche pas qu'à juste titre vous pouvez vous demander si ça n'est pas intentionnel, si par exemple je n'ai pas abondé dans une telle connerie de comportement que mon symptôme, tout physique qu'il soit, soit quand même quelque chose qui soit par moi voulu. Il y a aucune raison de s'arrêter dans cette extension du symptôme, puisque c'est quelque chose de suspect, qu'on le veuille ou non. Pourquoi ce symptôme ne serait-il pas intentionnel ?

Il est un fait que *lalangue,* j'écris ça *élangue,* s'élongent à se traduire l'une dans l'autre, mais que le seul savoir reste le savoir des langues, que la parenté ne se traduit pas en fait, mais elle n'a de commun que ceci que les analysants ne parlent que de ça. C'est même au point que ce que j'appelle dans l'occasion un vieil analyste en est fatigué.

Pourquoi est-ce que Freud n'introduit pas quelque chose qu'il appellerait le lui. Quand j'ai écrit mon petit machin là, pour vous jaspiner, j'ai fait un lapsus - un de plus! - au lieu d'écrire *comme moi* - ce *comme*

-116-

moi n'était pas spécialement bienveillant, il s'agissait de ce que j'appellerais la débilité mentale, - j'ai fait un lapsus, j'ai, à la place de *comme moi,* écrit *comme ça.* Écrire - puisque tout ça s'écrit, c'est même là ce qui constitue le dire - écrire que l'analysant se débrouille avec moi c'est aussi bien moi avec lui. Que l'analyse ne parle que du Moi et du Ça, jamais du Lui, c'est quand même très frappant. Lui pourtant, est un terme qui s'imposerait, et si Freud dédaigne d'en faire état, c'est bien, il faut le dire, qu'il est égocentrique, et même super-égocentrique ! C'est de ça qu'il est malade. Il a tous les vices du maître, il ne comprend rien à rien. Car le seul maître, il faut bien le dire, c'est la conscience, et ce qu'il dit de l'inconscient n'est qu'embrouille et bafouillage, c'est-à-dire retourne à ce mélange de dessins grossiers et de métaphysique qui ne vont pas l'un sans l'autre.

Tout peintre est avant tout un métaphysicien, un métaphysicien qui l'est en ceci qu'il fait des dessins, grossiers. C'est un barbouilleur, d'où les titres qu'il donne à ses tableaux. Même l'art abstrait se titrise comme les autres - j'ai pas voulu dire titularise parce que ça ne voudrait rien dire - même l'art abstrait a des titres, des titres qu'il s'efforce de faire aussi vides qu'il peut, mais quand même ça se titrise.

Sans cela, Freud eût tiré les conséquences de ce qu'il dit lui-même que l'analysant ne connaît pas sa vérité, puisqu'il ne peut la dire. Ce que j'ai défini comme ne cessant pas de s'écrire, à savoir le symptôme, y est un obstacle. J'y reviens. Ce que l'analysant dit en attendant de se vérifier, ce n'est pas la vérité, c'est la *varité du symptôme.* Il faut accepter les conditions du mental aux premiers rangs desquelles est la débilité, ce qui veut dire l'impossibilité de tenir un discours contre quoi il n'y a pas d'objection, mentale, précisément.

Le mental, c'est le discours. On fait de son mieux pour arranger que le discours laisse des traces. C'est l'histoire de *l'Entwurf,* du projet de Freud mais la mémoire est incertaine. Ce que nous savons, c'est qu'il y a des lésions du corps que nous causons, du corps dit vivant, qui suspendent la mémoire ou tout au moins ne permettent pas de compter sur les traces qu'on lui attribue quand il s'agit de la mémoire du discours.

Il faut soulever ces objections à la pratique de la psychanalyse. Freud était un débile mental, comme tout le monde, et comme moi-même à l'occasion, en particulier en outre, névrosé, un obsédé de la sexualité,

-117-

comme on l'a dit. On ne voit pas pourquoi ne serait pas aussi valable l'obsession de la sexualité qu'une autre, puisque pour l'espèce humaine la sexualité est obsédante à juste titre. Elle est en effet anormale au sens que j'ai défini : il n'y a pas de rapport sexuel. Freud, c'est-à-dire un cas, a eu le mérite de s'apercevoir que la névrose n'était pas structurellement obsessionnelle, qu'elle était hystérique dans son fond, c'est-à-dire liée au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il y a des personnes que ça dégoûte, ce qui quand même est un signe, signe positif, que ça les fait vomir.

Le rapport sexuel, il faut le reconstituer par un discours, c'est-à-dire quelque chose qui a une toute autre finalité. Ce à quoi le discours sert d'abord, il sert à ordonner, j'entends à porter le commandement que je me permets d'appeler intention du discours, puisque il en reste, de l'impératif, dans toute intention. Tout discours a un effet de suggestion. Il est hypnotique. La contamination du discours par le sommeil vaudrait d'être mise en relief, avant d'être mise en valeur par ce qu'on appelle l'expérience intentionnelle, soit prise comme commandement imposé aux faits. Un discours est toujours endormant, sauf quand on ne le comprend pas. Alors, il réveille.

Les animaux de laboratoire sont lésés non pas parce qu'on leur fait plus ou moins mal, ils sont réveillés, parfaitement, parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on leur veut, même si on stimule leur prétendu instinct. Quand vous faites bouger des rats dans une petite boîte, vous stimulez son instinct alimentaire, comme on s'exprime; c'est de la faim tout simplement qu'il s'agit. Bref, le réveil, c'est le Réel sous son aspect de l'impossible, qui ne s'écrit qu'à force ou par force, c'est ce qu'on appelle la contre-nature.

La nature, comme toute notion qui nous vient à l'esprit, est une notion excessivement vague. A vrai dire, la contre-nature est plus claire, que le naturel. Les pré-socratiques, comme on appelle ça, avaient un penchant au contre-nature. C'est tout ce qui mérite qu'on leur attribue la culture. Il fallait qu'ils soient doués pour forcer un peu le discours, le dire impératif dont nous avons vu qu'il endort.

La vérité réveille-t-elle ou endort-elle ? Ça dépend du ton dont elle est dite. La poésie dite endort. Et j'en profite pour montrer le truc qu'à cogité François Cheng qui s'appelle en réalité Cheng Tai-Tchen. Il a mis

François comme ça, histoire de se résorber dans notre culture, ce qui ne l'a pas empêché de maintenir très ferme ce qu'il dit. Et ce qu'il dit, c'est *L'écriture poétique chinoise,* c'est paru au Seuil et j'aimerais bien que vous en preniez de la graine, vous en preniez de la graine, si vous êtes psychanalyste, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ici.
Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens, c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique.
C'est tout à fait certain que l'écriture n'est pas ce par quoi la poésie, la résonance du corps s'exprime. Il est quand même tout à fait frappant que les poètes chinois s'expriment par l'écriture et que, pour nous, ce qu'il faut, c'est que nous prenions la notion, dans l'écriture chinoise, de ce que c'est que la poésie, non pas que toute poésie, - je parle de la nôtre spécialement -, que toute poésie soit telle que nous puissions l'imaginer par l'écriture, par l'écriture poétique chinoise; mais peut-être, y sentirez-vous quelque chose, quelque chose qui soit autre que ce qui fait que les poètes chinois ne peuvent pas faire autrement que d'écrire. Il y a quelque chose qui donne le sentiment qu'ils n'en sont pas réduits là, c'est qu'ils chantonnent, c'est qu'ils modulent, c'est qu'il y a ce que François Cheng a énoncé devant moi, à savoir un contre-point tonique, une modulation qui fait que ça se chante, car de la tonalité à la modulation, il y a un glissement. Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre de la poésie pour intervenir, c'est bien en quoi je dirai, c'est bien vers quoi il faut vous tourner, parce que la linguistique est quand même une science que je dirais très mal orientée. Si la linguistique se soulève, c'est dans la mesure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. La métaphore, et la métonymie, n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose. Et cette autre chose dont elles font fonction, c'est bien ce par quoi s'unissent, étroitement, le son et le sens.
C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme, que la vérité se spécifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée, - quoique à l'occasion j'y glisse -, ce n'est pas du côté de la
-119-

logique articulée qu'il faut sentir la portée de notre dire, non pas bien sûr qu'il y ait quelque part quelque chose qui mérite de faire deux versants. Ce que toujours nous énonçons, parce que c'est la loi du discours, ce que toujours nous énonçons comme système d'opposition, c'est cela même qu'il nous faudrait surmonter, et la première chose serait d'éteindre la notion de Beau.
Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, il ne se tient que d'une équivoque, ou, comme le dit Freud, d'une économie. Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais tout de même, l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.
-120-

Leçon XI 10 mai 1977

je me casse la tête, ce qui est déjà embêtant, parce que je me la casse sérieusement; mais, le plus embêtant, c'est que je ne sais pas sur quoi je me casse la tête. Il y a quelqu'un qui, nommé Gödel, qui vit en Amérique et qui a énoncé le nom de *indécidable.* Ce qu'il y a de solide, dans cet énoncé, c'est qu'il démontre qu'il y a de l'indécidable. Et il le démontre sur quel terrain ? Sur quelque chose que je qualifierai comme ça, du plus mental de tous les mentaux, je veux dire de tout ce qu'il y a de plus mental, le mental par excellence, la pointe du mental, à savoir ce qui se compte : ce qui se compte c'est l'arithmétique. je veux dire que c'est l'arithmétique qui développe le comptable. La question est de savoir s'il y a des Un qui sont indénombrables; c'est tout au moins ce qu'a promu Cantor. Mais ça reste quand même douteux, étant donné que nous ne connaissons rien que de fini, et que le fini, c'est toujours dénombré.

Est-ce que c'est dire la faiblesse du mental ? C'est simplement la faiblesse de ce que j'appelle l'Imaginaire. L'Inconscient a été identifié par Freud, - on ne sait pas pourquoi -, l'Inconscient a été identifié par Freud au mental. C'est tout au moins ce qui résulte du fait que le mental est tissé de mots, entre quoi, - c'est expressément, me semble-t-il, la définition qu'en donne Freud -, entre quoi il y a des bévues toujours possibles. D'où mon énoncé, que de Réel il n'y a que l'impossible. C'est bien là que j'achoppe : le Réel est-il impossible à penser? S'il ne cesse pas, - mais il y a là une nuance -, je n'énonce pas que, il ne cesse pas de ne pas se dire, ne serait-ce que parce que le Réel, je le nomme comme tel, mais je dis, qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire.

-501-

Tout ce qui est mental, en fin de compte, est ce que j'écris du nom de « sinthome », s.i.n.t.h.o.m.e. c'est -à-dire signe.
Qu'est-ce que veut dire être signe ? C'est là-dessus que je me casse la tête. Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe? J'ai autrefois essayé de poser ce qu'il en est de l'instance de la lettre. Est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la négation, qui s'écrit comme ça, n'a pas à être écrit ? Qu'est-ce que nier? Qu'est-ce qu'on peut nier ? Ceci nous met dans le bain de la *Verneinung* dont Freud a promu l'essentiel. Ce qu'il énonce, c'est que la négation suppose une *Bejahung.* C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif, qu'on écrit la négation. En d'autres termes, le signe est à rechercher - et c'est bien ce que, dans cette instance de la lettre, j'ai posé - c'est à rechercher comme congruence du signe au Réel.
Qu'est-ce qu'un signe qu'on ne pourrait écrire ? Car ce signe, on l'écrit réellement. J'ai mis en valeur comme ça, un temps, la pertinence de ce que *lalangue,* française, touche comme adverbe. Est-ce qu'on peut dire que le Réel ment ? Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le Vrai mente. L'analyse est un long cheminement - on le retrouve partout - que le *chemine-ne-mente,* c'est quelque chose qui ne peut à l'occasion que de nous signaler que, comme dans le fil du téléphone, nous nous prenons les pieds.
Et alors, qu'on puisse avancer des choses pareilles pose la question de ce que c'est que le sens. N'y aurait-il de sens que menteur, puisque la notion de Réel, on peut en dire qu'elle exclue - qu'il faut écrire au subjonctif - qu'elle exclue le sens ? Est-ce que ça indique qu'elle exclue aussi le mensonge? C'est bien ce à quoi nous avons à faire, quand nous parions en somme sur le fait que le Réel exclue, - au subjonctif, mais le subjonctif est l'indication du modal -, qu'est-ce qui se module dans ce modal qui exclurait le mensonge? A la vérité, il n'y a, - nous le sentons bien -, dans tout cela que paradoxes.
Les paradoxes sont-ils représentables ? Δοξα, Doxa, c'est l'opinion, la première chose sur quoi j'ai introduit une conférence, au temps de ce qu'on appelle ou de ce qu'on pourrait appeler mes débuts, c'est sur le Menon où on énonce que la Δοξα, c'est l'opinion vraie. Il n'y a pas la moindre opinion vraie, puisqu'il y a des paradoxes. C'est la question que je soulève, que les paradoxes soient ou non représentables, je veux dire -122-

dessinables. Le principe du dire vrai, c'est la négation, et ma pratique, puisque pratique il y a, pratique sur quoi je m'interroge, c'est que, je me glisse, j'ai à me glisser, parce que c'est comme ça que c'est foutu, j'ai à me glisser entre le transfert, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, négatif, mais c'est un fait qu'on l'appelle comme ça. On l'appelle négatif parce qu'on sent bien qu'il y a quelque chose, on ne sait toujours pas ce que c'est que le transfert positif, le transfert positif, c'est ce que j'ai essayé de définir sous le nom du *sujet supposé savoir.* Qu'est-ce qui est supposé savoir ? C'est l'analyste. C'est une attribution, comme déjà l'indique le mot de *supposé;* une attribution, ce n'est qu'un mot; il y a un sujet, quelque chose qui est dessous qui est supposé savoir. Savoir est donc son attribut. Il n'y a qu'une seule chose, c'est qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque.

Celui qui sait, c'est, dans l'analyse, l'analysant, ce qu'il déroule, ce qu'il développe, c'est ce qu'il sait, à ceci près que c'est un Autre, - mais y a-t-il un Autre ? -, que c'est un Autre qui suit ce qu'il a à dire, à savoir ce qu'il sait. Cette notion d'Autre, je l'ai marquée dans un certain graphe d'une barre qui le rompt, A. Est-ce que ça veut dire que rompu ça soit nié? L'analyse, à proprement parler, énonce, que l'Autre ne soit rien que cette duplicité.

Y a de l'Un, mais il n'y a rien d'autre. L'Un, je l'ai dit, l'Un dialogue tout seul, puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait, et non pas le supposé savoir.

J'ai avancé aussi ce quelque chose qui s'énonce de l'universel, et ceci pour le nier; j'ai dit qu'il n'y a pas de *tous*. C'est bien en quoi, les femmes, sont plus homme que l'homme. Elles ne sont *pas-toutes,* ai-je dit. Ces *tous* donc, n'ont aucun trait commun; ils ont pourtant celui-ci, le seul trait commun, le trait que j'ai dit *unaire*. Ils se confortent de l'Un. *Y a de l'Un,* je l'ai répété tout à l'heure pour dire qu'il y a de l'Un, et rien d'autre. *Y a de l'Un,* mais, ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités, que j'ai appelé le support, le support de ce qu'il faut bien que je reconnaisse, la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour; *la mourre* que j'écris dans - il faut tout de même bien que je finisse là-dessus - que j'écris dans mon titre de cette année : *l'insu que sait,* quoi ? *de l'une-bévue*. Il n'y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de *l'une-bévue.* -123-

Cette bévue, c'est, ce dont je traduis *l'Unbewusst,* c'est-à-dire l'Inconscient. En allemand, ça veut dire inconscient, mais traduit par *l'une-bévue,* ça veut dire tout autre chose, ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot, et c'est bien de ça qu'il s'agit quand nous nous trompons de clef pour ouvrir une porte que précisément cette clef n'ouvre pas; Freud se précipite pour dire que on a pensé qu'elle ouvrait cette porte, mais qu'on s'est trompé. Bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience. La conscience n'a pas d'autre support que de permettre une bévue. C'est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l'Inconscient, puisque c'est lui qu'on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver. Rêver au nom de quoi? De ce que j'ai appelé l'objet *a,* à savoir ce dont se divise le sujet, qui, d'essence, est barré, à savoir plus barré encore que l'Autre.
Voilà sur quoi je me casse la tête. Je me casse la tête et je pense qu'en fin de compte la psychanalyse, c'est, c'est ce qui fait vrai. Mais, *faire vrai,* comment faut-il l'entendre ? C'est un coup de sens, c'est un *sens blant.* Il y a toute la distance que j'ai désignée du S indice 2, (S_2) à ce qu'il produit. Que bien entendu l'analysant produise l'analyste, c'est ce qui ne fait aucun doute. Et c'est pour ça que je m'interroge sur ce qu'il en est de ce statut de l'analyste à quoi je laisse sa place de *faire vrai*, de semblant, et dont je considère, que c'est d'ailleurs, là où vous l'avez vu autrefois, il n'y a rien de plus facile que de glisser dans la bévue, je veux dire dans un effet de l'Inconscient, puisque c'était bien un effet de mon inconscient, qui fait que vous avez eu la bonté de considérer ceci comme un lapsus, et non pas comme ce que j'ai voulu qualifier moi-même, à savoir la fois suivante, comme une erreur grossière.

Qu'est-ce que ce sujet, sujet divisé, a pour effet si, le S_1, le signifiant indice 1, S indice 1, se trouve dans notre tétraèdre, puisque ce que j'ai marqué, c'est que, de ce tétraèdre, il y a toujours une de ses liaisons qui est rompue, c'est à savoir que le S indice 1 ne représente pas le sujet -124-

auprès du S indice 2, à savoir de l'Autre. Le S indice 1 et le S indice 2, c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont je fais lui-même un signifiant, S (Ⱥ).

C'est bien ainsi que se présente le fameux Inconscient. Cet Inconscient, il est en fin de compte impossible de le saisir. Il ne représente, - j'ai parlé tout à l'heure des paradoxes comme étant représentables, à savoir dessinables -, il n'y a pas de dessin possible de l'Inconscient. L'Inconscient se limite à une attribution, à une substance, à quelque chose qui est supposé être sous et ce qu'énonce la psychanalyse, c'est très précisément ceci, que ce n'est qu'une, je dis déduction, déduction supposée, rien de plus. Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire.

Comment se fait-il pourtant que ça s'énonce? Voilà l'introduction centrale de la psychanalyse. Je m'en tiens là pour aujourd'hui. J'espère pouvoir dans huit jours, puisqu'il y aura un 17 mai, - Dieu sait pourquoi! -, enfin on m'a annoncé qu'il y aurait un 17 mai, et qu'ici je n'aurais pas trop d'examinés, si ce n'est vous que j'examinerai moi-même et que peut-être j'interrogerai dans l'espoir que quelque chose passe de ce que je dis. Au revoir!

-125-

Leçon XII 17 mai 1977

Des gens n'entendaient pas au milieu; j'aimerais qu'on me dise cette fois-ci si on m'entend. Ce n'est pas que ce que j'ai à dire ait une extrême importance. Est-ce qu'on m'entend ? Est-ce que quelqu'un veut bien dire si on ne m'entend pas, par hasard ?

Bon. Alors pour dire les choses par ordre d'importance croissante, j'ai eu le plaisir de m'apercevoir que mon enseignement a atteint *l'Écho des Savanes!* (rires). Je ne vous en citerai que deux lignes: « Ça n'est pas plus compliqué que cela, la psychanalyse; enfin ça, c'est la théorie de Lacan ». Voilà. *L'Écho des Savanes,* n° 30, où vous pourrez lire ce texte, est quand même un peu porno (rires). Que j'aie réussi - enfin j'ai réussi..., je ne l'ai pas fait exprès - que j'aie réussi à pousser jusqu'au porno, c'est, c'est quand même, c'est quand même ce qu'on appelle un succès! Bon. Voilà. Je recueille toujours soigneusement *l'Écho des Savanes,* comme si je n'avais attendu que ça, mais ce n'est évidemment pas le cas. Alors par ordre d'importance croissante, je vais quand même vous signaler la parution au Seuil d'un texte nommé *Polylogue,* qui est de Julia Kristeva. J'aime beaucoup ce texte. C'est un recueil d'un certain nombre d'articles. Ça n'en est pas moins précieux. J'aimerais quand même m'informer, auprès de Julia Kristeva, puisqu'elle a fait l'effort, ce matin, de bien vouloir se déranger, comment elle conçoit ce *Polylogue.* J'aimerais bien qu'elle me dise si ce *Polylogue,* comme peut-être enfin il m'apparaît pour autant que j'ai pu le lire - car je ne l'ai pas reçu il y a longtemps - si ce *Polylogue* est une polylinguisterie, je veux dire, si la linguistique y est en -*127*-

quelque sorte - ce que je crois qu'elle est, quant à moi -, plus qu'éparse, est-ce que c'est ça que par *Polylogue* elle a voulu dire ? Elle agite la tête de haut en bas d'une façon qui paraît m'approuver, mais si elle avait encore un petit filet de voix pour me le glapir, je ne serais pas fâché quand même. C'est?...
-J. *Kristeva :* C'est autre chose que de la linguistique. Ça passe par la linguistique, mais c'est pas ça.
- *J. Lacan :* Oui. Seulement ce qui est embêtant c'est qu'on ne passe jamais que par la linguistique. Je veux dire qu'on y passe, et si j'ai énoncé quelque chose de valable, je regrette qu'on ne puisse pas dessus prendre appui. Pour dire la vérité, je ne sais pas, j'avais entendu dire par quelqu'un qui était venu me tirer comme ça par la manche, que Jakobson désirait que je participe à une interview. Je suis bien embêté, je m'en sens tout à fait incapable. C'est pas que... et pourtant je suis, comme vient de dire Julia Kristeva, je suis passé par là. Voilà.
Je suis passé par là, mais je n'y suis pas resté. J'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelquefois efficace? Naturellement là, il faut quand même passer par une série d'interrogations. Est-ce que la psychanalyse opère, puisque de temps en temps elle opère, est-ce qu'elle opère par ce qu'on appelle un *effet de suggestion ?* Pour que l'effet de suggestion tienne, ça suppose que le langage, - là je me répète -, que le langage tienne à ce qu'on appelle l'homme. Ce n'est pas pour rien que dans son temps, j'ai manifesté une certaine, comme ça, préférence pour un certain livre de Bentham qui parle de l'utilité des fictions. Les fictions sont orientées vers le service, qui est..., qu'il justifie en somme. Mais d'un autre côté, il y a là une béance; que ça tienne à l'homme, ça suppose que nous saurions bien, que nous saurions suffisamment ce que c'est que l'homme. Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure; mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire. La psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements, à savoir que l'homme penche vers son plaisir, ce qui a un sens bien net. Ce que la psychanalyse appelle plaisir, c'est pâtir, subir le moins possible. Là il faut quand même se souvenir de la façon -128-

dont j'ai défini le possible, ça a un curieux effet de renversement, puisque je dis que le possible c'est ce qui cesse de s'écrire. C'est tout au moins ainsi que je l'ai nettement articulé, au temps où je parlais du possible, du contingent, du nécessaire et de l'impossible. Alors si on transporte le mot *le moins,* comme ça, tout pataudement, tout brutalement, eh bien ça donne ce qui cesse le moins de s'écrire. Et en effet, ça ne cesse pas un instant. C'est bien là que je voudrais reposer une question à cette chère Julia Kristeva. Qu'est-ce qu'elle appelle, - ça, ça va la forcer à sortir un peu plus qu'un filet de voix comme tout à l'heure -, qu'est-ce qu'elle appelle la *métalangue ?*

Qu'est-ce que ça veut dire, la *métalangue*, si ce n'est pas la traduction? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue, me semble-t-il, si tant est que ce que j'ai dit autrefois, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage. Il y a un embryon de métalangage; mais on dérape toujours, pour une simple raison, c'est que je ne connais de langage qu'une série de langues, incarnées; on s'efforce d'atteindre le langage par l'écriture. Et l'écriture, ça ne donne quelque chose qu'en mathématiques, à savoir là où on opère, par la logique formelle, à savoir par extraction d'un certain nombre de choses qu'on définit, qu'on définit comme axiome principalement, et on n'opère tout brutalement qu'à extraire ces lettres, car ce sont des lettres.

Ouais, ça n'est nullement une raison pour qu'on croie que la psychanalyse mène à écrire ses mémoires. C'est justement parce que il n'y a pas de mémoire d'une psychanalyse que je suis aussi embarrassé. Il n'y a pas de mémoire, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de la mémoire intéressée dans cette affaire. Mais écrire ses mémoires, c'est une autre affaire. Tout repose là sur une métaphore, à savoir que on s'imagine que la mémoire, c'est quelque chose qui s'imprime; mais rien ne dit que cette métaphore soit valable. Dans son projet, *Entwurf,* Freud articule, très précisément, l'impression de ce qui reste dans la mémoire. C'est pas une raison parce que nous savons que des animaux se souviennent, pour qu'il en soit de même pour l'homme.

Ce que j'énonce, en tout cas, c'est que l'invention d'un signifiant est quelque chose de différent de la mémoire. Ce n'est pas que l'enfant invente; ce signifiant, il le reçoit, et c'est même ça qui vaudrait qu'on en fasse plus. Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nou- 129 -

veau? Nos signifiants sont toujours reçus. Un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le Réel, aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond. Ça serait peut-être fécond, ça serait peut-être un moyen, un moyen de sidération en tout cas. Ça n'est pas qu'on n'essaye pas. C'est même en ça que consiste le mot d'esprit, ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. Dans le cas de *famillionnaire,* on le chiffonne un peu ce mot; mais c'est bien dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire.

En tous les cas, il y a une chose où je me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue, la métalangue sur quoi tout à l'heure, j'interrogeai Julia Kristeva. La métalangue en question consiste à traduire *Unbewusst,* par *une-bévue,* ça n'a absolument pas le même sens; mais il est un fait, c'est que, dès que l'homme dort, il *une-bévue* à tour de bras, et sans aucun inconvénient, mis à part le cas de somnambulisme. Le somnambulisme a un inconvénient, c'est quand on réveille le somnambule; comme il se promène sur les toits, il peut arriver qu'il ait le vertige, mais à la vérité la maladie mentale qu'est l'Inconscient ne se réveille pas. Ce que Freud a énoncé et ce que je veux dire, c'est cela, qu'il n'y a en aucun cas de réveil. La science, elle, n'est qu'indirectement évocable en cette occasion, c'est un réveil, mais un réveil difficile, et suspect. Il n'est sûr qu'on est réveillé, que si ce qui se présente et représente est, je l'ai dit, sans aucune espèce de sens. Or tout ce qui s'énonce, jusqu'à présent, comme science, est suspendu à l'idée de Dieu. La science et la religion vont très bien ensemble. C'est un *Dieu-lire!* Mais ça ne présume aucun réveil. Heureusement, y a-t-il un trou. Entre le délire, social, et l'idée de Dieu, il n'y a pas de commune mesure. Le sujet se prend pour Dieu, mais il est impuissant à justifier qu'il se produit du signifiant, du signifiant S indice 1, et encore plus impuissant à justifier que ce S_1, indice 1, le représente auprès d'un autre signifiant, et que ce soit par là que passent tous les effets de sens, lesquels se bouchent tout de suite, sont en impasse. Voilà.

L'astuce de l'homme, c'est de bourrer tout cela, je vous l'ai dit, avec de la poésie qui est effet de sens, mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne; je ne suis pas assez *pouâte,* je ne suis pas *pouâteassez !*

-130-

Voilà. Ça, c'est pour introduire ceci, à propos de quoi on se pose des questions. La définition de la névrose, il faut quand même être sensé et s'apercevoir que la névrose, ça tient aux relations sociales. On secoue un peu la névrose, et c'est pas du tout sûr que par là on la guérisse. La névrose obsessionnelle par exemple, c'est le principe de la conscience. Et puis il y a aussi des choses bizarres. Il y a un nommé Clérambault qui s'est aperçu un jour, - Dieu sait comment il a trouvé ça! -, qu'il y avait quelque part de l'automatisme mental. Il n'y a rien de plus naturel que l'automatisme mental. Qu'il y ait des voix, - des voix, d'où viennent-elles ? elles viennent forcément du sujet lui-même -, qu'il y ait des voix qui disent : « Elle est en train de se torcher le cul », on est stupéfait que cette dérision - puisque, à ce qu'il paraît, il y a dérision -, n'arrive pas plus souvent. Moi, j'ai vu, récemment, à ma présentation de malades, comme on dit, si tant est qu'ils soient malades, j'ai vu un japonais, un japonais qui avait quelque chose que lui-même appelait *écho de la pensée.* Qu'est-ce que serait l'écho de la pensée si Clérambault ne l'avait pas épinglé ? Un processus *serpigineux,* qu'il appelle ça; il n'est même pas sûr que ce soit un processus *serpigineux* là où est censé être le centre du langage. Moi, j'ai quand même dit que ce japonais qui avait un très vif goût pour la métalangue, à savoir qu'il jouissait d'avoir appris l'anglais, et puis le français après. Est-ce que ce n'est pas *là* où a été le glissement ? Il a glissé dans le traumatisme mental de ce fait que, dans toutes ces métalangues qui se trouvaient être maniées assez aisément, ben, il ne s'y retrouvait pas. J'ai conseillé, moi, qu'on lui permette d'avoir du champ et qu'on ne s'arrête pas à ceci, que Clérambault a inventé, un jour, un truc qui s'appelle l'automatisme mental. C'est normal, l'automatisme mental. Il se trouve que si je n'en ai pas, moi, c'est un hasard. Il y a quand même, quand même quelque chose qui peut s'appeler de mauvaises habitudes. Si on se met à se dire des choses à soi-même comme il s'exprimait, le dit japonais, textuellement, si on se met à se dire des choses à soi-même, pourquoi ça ne glisserait-il pas vers l'automatisme mental parce qu'il est tout de même bien certain que, conformément à ce que dit Edgar Morin dans un livre qui est paru récemment et où il s'interroge sur la nature de la nature, il est tout à fait clair que la nature n'est pas si naturelle que ça, c'est même en ça que consiste cette pourriture qui est ce qu'on appelle généralement la -131-

culture. La culture bouillonne, comme je vous l'ai fait remarquer incidemment. Oui.
Les types modelés par les relations sociales consistent en jeux de mots. Aristote impute, on ne sait pas pourquoi, à la femme, d'être hystérique; c'est un jeu de mot sur hysteron. je vous ai fait remarquer quelque chose concernant la parenté. La parenté en question, c'est un livre que fraye Needham, Rodney Needham qui n'est pas le bon. Pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate ? Pourquoi les gens, qui viennent nous parler en psychanalyse, ne nous parlent-ils que de cela ? Pourquoi ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un pouâte par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le pas pouâteassez ? Un pouâte, on a autant de parenté avec lui, pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle, oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent, les oriente-t-elle, au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance? Pourquoi est-ce qu'ils ne s'orienteraient pas vers l'apparentement à un pouâte, un pouâte entre autres, n'importe lequel ? Même un pouâte, est très communément ce qu'on appelle un débile mental. On ne voit pas pourquoi un pouâte ferait exception.
Un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle le Réel. Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui aurait, contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, qui aurait un effet? Oui. Il est certain que tout ceci a un caractère d'extrême. Si j'y suis introduit par la psychanalyse, c'est tout de même pas sans portée. Portée veut dire sens, ça n'a exactement pas d'autre incidence. Portée veut dire sens et nous restons collés toujours au sens. Comment est-ce que on n'a pas encore forcé les choses assez, pour, pour faire l'épreuve de ce que ça donnerait, de forger un signifiant qui serait autre.
Bien, je m'en tiens là pour aujourd'hui.
Si jamais je vous convoque à propos de ce signifiant, vous le verrez affiché et ce sera quand même un bon signe, comme je ne suis débile mental que relativement, je veux dire que je le suis comme tout le monde, comme je ne suis débile mental que relativement, c'est peut-être, qu'une petite lumière me serait arrivée.
- 132-

SEMINAIRE 24

Note liminaire 7

Leçon I, 16 novembre 1976 9
Leçon II, 14 décembre 1976 19
Leçon III, 21 décembre 1976 31
Leçon IV, 11 janvier 1977 47
Leçon V, 18 janvier 1977 55
Leçon VI, 8 février 1977 65
Leçon VII, 15 février 1977 87
Leçon VIII, 8 mars 1977 95
Leçon IX, 15 mars 1977 105
Leçon X, 19 avril 1977 113
Leçon XI, 10 mai 1977 121
Leçon XII, 17 mai 1977 127

SEMINAIRE 25

Jacques Lacan
Version AFI

Le moment de conclure

Séminaire
1977-1978 Publication hors commerce. Document interne a l'Association freudienne internationale et destiné à ses membres.

Note liminaire, p. 2
Début, p. 9.

-1-

Note liminaire

L'établissement du texte de ce séminaire comporte des difficultés particulières du fait de 1a place importante occupée par les schémas, de leur nombre et de leur complexité ; ce séminaire est établi à partir des textes disponibles, d'enregistrements sonores et de schémas copiant ceux dessinés au tableau par Lacan.

I1 est souvent difficile de savoir précisément à quel schéma Lacan se réfère dans son discours, parmi tous ceux qui font partie d'une leçon. L'emplacement choisi pour les présenter est donc tributaire de 1a lecture des transcripteurs et de l'établissement du texte qui fait corps avec ces schémas et dont ils ont assumé 1a responsabilité.

Celui-ci s'est trouvé compliqué encore par 1a diction de Lacan dont l'élocution, au cours de ce séminaire, est le plus souvent très lente, comportant de longs silences, des hésitations, des soupirs. I1 n'était ni possible ni souhaitable de tenter leur transcription. Dans ces conditions, 1a scansion de 1a ponctuation ne peut rendre compte de celle propre à Lacan au Moment de conclure.

Si tel lecteur a lui-même assisté au séminaire, si ses schémas et leurs références différent d'avec ceux ici présentés, ses remarques seront bienvenues et permettront dans l'édition suivante d'améliorer 1a version de ce séminaire.

-2-

SEMINAIRE 25

LE MOMENT DE CONCLURE – 3 –

SEMINAIRE 25

LE MOMENT DE CONCLURE –5 –

Leçon I, 15 novembre 1977

... J'avais 1à un bon prétexte de ne pas faire mon séminaire, que je n'ai pas 1a moindre envie de faire. Bien entendu, malgré tout, ça ne serait qu'un prétexte.

Qu'est-ce que vous êtes gentils de vous déranger comme ça pour ce que J'ai à vous dire !

Voilà, j'ai intitulé mon séminaire - vous entendez ? -j'ai intitulé mon séminaire cette année : « Le moment de conclure ».

Ce que J'ai à vous dire, je vais vous le dire, c'est que 1a psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ça ne soit pas une science. C'est même pas une science du tout. Parce que l'ennuyeux, comme l'a montré surabondamment un nommé Karl Popper, c'est que ce n'est pas une science parce que c'est irréfutable.

C'est une pratique. C'est une pratique qui durera ce qu'elle durera, c'est une pratique de bavardage. Aucun bavardage n'est sans risques. Déjà le mot « bavardage » implique quelque chose. Ce que ça implique est suffisamment dit par le mot « bavardage ». Ce qui veut dire qu'il n'y a pas que les phrases, c'est-à-dire ce qu'on appelle les propositions, qui impliquent des conséquences, les mots aussi. « Bavardage » met 1a parole au rang de baver ou de postillonner. Elle la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte. Voilà.

Ça n'empêche pas que l'analyse a des conséquences : elle dit quelque chose. Qu'est-ce que ça veut dire : « dire » ? « Dire » a quelque chose à

-9-

faire avec le temps. L'absence de temps - c'est une chose qu'on rêve - c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille.
On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort.
Je voudrais vous faire remarquer que ce qu'on appelle « le raisonnable » est un fantasme. C'est tout à fait manifeste dans le début de la science. La géométrie euclidienne a tous les caractères du fantasme. Un fantasme n'est pas un rêve, c'est une aspiration. L'idée de 1a ligne, de la ligne droite par exemple, c'est manifestement un fantasme. Par bonheur, on en est sorti. Je veux dire que 1a topologie a restitué ce qu'on doit appeler le tissage.
L'idée de voisinage, c'est simplement l'idée de consistance, si tant est qu'on se permette de donner corps au mot « idée ». C'est pas facile. Y a quand même des philosophes grecs qui, à l'idée, ont essayé de donner corps. Une idée, ça a un corps : c'est le mot qui la représente. Et le mot a une propriété tout à fait curieuse, c'est qu'il fait la chose. J'aimerais équivoquer et écrire : c'est qu'il « fêle a chose », ce n'est pas une mauvaise façon d'équivoquer.
User de l'écriture pour équivoquer, ça peut servir parce que nous avons besoin de l'équivoque précisément pour l'analyse. Nous avons besoin de l'équivoque - c'est la définition de l'analyse - parce que, comme le mot l'implique, l'équivoque est tout de suite versant vers le sexe.
Le sexe, je vous l'ai dit, c'est un dire ; ça vaut ce que ça vaut, le sexe ne définit pas un rapport. C'est ce que j'ai énoncé en formulant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ça veut seulement dire que chez l'homme, et sans doute à cause de l'existence du signifiant, l'ensemble de ce qui pourrait être rapport sexuel est un ensemble - on est arrivé à cogiter ça, on ne sait d'ailleurs pas très bien comment ça s'est produit - est un ensemble vide. Alors c'est ce qui permet bien des choses. Cette notion d'ensemble vide est ce qui convient au rapport sexuel.
Le psychanalyste est un rhéteur. Pour continuer d'équivoquer, je dirai qu'il « rhétifie », ce qui implique qu'il rectifie. L'analyste est un rhéteur, c'est-à-dire que *rectus, le* mot latin, équivoque avec la « rhétification ».
On essaie de dire 1a vérité. On essaie de dire 1a vérité, mais ça n'est pas facile parce qu'il y a de grands obstacles à ce qu'on dise la vérité, ne serait-

ce qu'on se trompe dans le choix des mots. La Vérité a à faire avec le Réel et le Réel est doublé, si l'on peut dire, par le Symbolique.

I1 m'est arrivé de recevoir d'un nommé Michel Coornaert - je l'ai reçu par l'intermédiaire de quelqu'un qui me veut du bien et à qui le Coornaert en question l'avait envoyé - j'ai reçu de ce Coornaert un machin qui s'appelle *Knots and links,* c'est anglais, ce qui veut dire, parce que ce n'est pas tout simple, il faut métalanguer, c'est-à-dire traduire, on ne parle jamais d'une langue que dans une autre langue. Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. I1 n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent « lalangue », et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive par une supposition, arrive à défaire par 1a parole ce qui s'est fait par 1a parole.

Dans l'ordre du rêve qui se donne le champ d'user du langage, i1 y a une bavure, qui est que Freud appelle ce qui est en jeu le *Wunsch.* C'est un mot, comme on le sait, allemand, et le *Wunsch* dont il s'agit a pour propriété qu'on ne sait pas si c'est un souhait, qui de toute façon est en l'air, un souhait adressé à qui ? Dès qu'on veut le dire, on est forcé de supposer qu'il y a un interlocuteur, et à partir de ce moment-1à, on est dans 1a magie. On est forcé de savoir ce qu'on demande.

Mais justement, ce qui définit 1a demande, c'est qu'on ne demande jamais que par ce qu'on désire - je veux dire, en passant par ce qu'on désire - et ce qu'on désire, on ne le sait pas. C'est bien pour ça que)'ai mis l'accent sur le désir de l'analyste. Le *sujet supposé savoir,* d'où j'ai supporté, défini le transfert, supposé-savoir quoi ? Comment opérer ? Mais ça serait tout à fait excessif que dire que l'analyste sait comment opérer. Ce qu'il faudrait, c'est qu'il sache opérer convenablement, c'est-à-dire qu'il se rende compte de 1a portée des mots pour son analysant, ce qu'incontestablement il ignore.

De sorte qu'il faut que je vous trace ce qu'il en est de ce que j'ai appelé, j'ai avancé sous la forme du nœud borroméen.

Quelqu'un qui n'est autre - i1 faut bien que je le nomme - que J. B. Jean-Baptiste Lefebvre-Pontalis

a accordé une interview au *Monde.* I1 aurait mieux fait de s'abstenir. I1 aurait mieux fait de s'abstenir, parce que ce qu'il a dit ne vaut pas cher; à ce qu'il paraît que mon nœud borroméen serait une façon d'étrangler le monde, de faire suffoquer. Ouais ! Bon.

Voilà quand même ce que je peux verser au dossier de ce nœud borroméen. I1 est bien évident que c'est comme ça que ça se dessine, je veux dire qu'on interrompt, parce qu'on projette les choses, on interrompt ce dont il s'agit, c'est-à-dire une corde. Une corde, ça fait un nœud, et je me souviens qu'il y eût un temps où le nommé Soury fit reproche - à quelqu'un qui est ici présent - fit reproche d'avoir fait ce nœud de travers. Je ne sais plus très bien comment il l'avait fait effectivement. Mais, disons qu'ici on a bien le droit, puisque le nœud borroméen a pour propriété de ne pas nommer chacun des cercles d'une façon qui soit univoque.

Dans le nœud borroméen, vous avez ceci, ce qui fait que vous pouvez désigner chacun de ces cercles par le terme que vous voudrez, je veux dire qu'il est indifférent que ceci soit appelé I.R.S. Ici, à condition de ne pas abuser, je veux dire de mettre les trois lettres, vous avez toujours un nœud borroméen.

Supposez qu'ici, nous désignions comme distincts le R et le S, à savoir le Réel et le Symbolique, il reste le troisième qui est l'Imaginaire. Si nous nouons, comme c'est ici représenté [figure I-3], le Symbolique avec le Réel, ce qui bien sûr serait l'idéal, à savoir, que puisque les mots font la chose, la *Chose freudienne, la Crachose freudienne,* je veux dire que c'est justement de l'inadéquation des mots aux choses que nous avons affaire. Ce que J'ai appelé 1a Chose *freudienne,* c'était que les mots se moulent dans les choses.

Mais i1 est un fait, c'est que ça ne passe pas, qu'il n'y a ni crachat ni *crachose* et que l'adéquation du Symbolique ne fait les choses que fantasmatiquement, de sorte que le lien, l'anneau que serait ce Symbolique par rap-

port au Réel ou ce Réel par rapport au Symbolique ne tienne pas. Je veux dire qu'il est tout à fait simple de s'apercevoir qu'à condition d'assouplir 1a corde de l'Imaginaire, ce qui s'ensuit est très exactement ce par quoi l'Imaginaire ne tient pas - comme vous le voyez d'une façon manifeste - ne tient pas, puisqu'il est clair qu'ici, passant sous le Symbolique, cet Imaginaire vient ici, et il vient ici quoique, quoiqu'il soit sous le Symbolique. Je vous prie de vous rendre compte qu'ici c'est libre,
à savoir que l'Imaginaire suggéré par le Symbolique se libère.
C'est bien en cela que l'histoire de l'écriture vient suggérer qu'il n'y a pas de rapport sexuel. L'analyse, dans l'occasion, se consume elle-même. Je veux dire que, si nous faisons une abstraction sur l'analyse, nous l'annulons. Si nous nous apercevons que nous ne parlons que d'apparentement ou de parenté, i1 nous vient à l'idée de parler d'autre chose et c'est bien en quoi l'analyse, à l'occasion, échouerait. Mais c'est un fait que chacun ne parle que de ça.
La névrose est-elle naturelle ? Elle n'est naturelle que pour autant que chez un homme, y a un Symbolique. Et le fait qu'il y ait un Symbolique implique qu'un signifiant nouveau émerge, un signifiant nouveau à quoi le moi, c'est-à-dire la conscience s'identifierait; mais ce qu'il y a de propre au signifiant, que j'ai appelé du nom d'S1, c'est qu'il n'y a qu'un rapport qui le définisse, le rapport qu'il a avec S_2 : S1 → S2. C'est en tant que le sujet est divisé entre cet S_1 et cet S_2 qu'il se supporte, de sorte qu'on ne peut pas dire que ce soit un seul des deux signifiants qui le représente.
La névrose est-elle naturelle ? I1 s'agirait de définir la nature de 1a nature. Qu'est-ce qui peut être dit de la nature de la nature ? Rien que ceci que y a quelque chose dont nous avons l'imagination qu'on puisse en rendre compte par l'organique, je veux dire par le fait qu'il y ait des êtres vivants, mais qu'il y ait des êtres vivants, non seulement ne va pas de soi, mais i1 a fallu élucubrer toute une genèse, je veux dire que ce qu'on a appelé les

gènes, assurément veut dire quelque chose, mais ce n'est qu'un vouloir dire. Nous n'avons nulle part présent ce jaillissement de 1a lignée, soit évolutionniste, soit même à l'occasion créationniste, ça se vaut. L'élucubration créationniste ne vaut pas mieux que l'élucubration évolutionniste, puisque de toute façon ça n'est qu'une hypothèse.

La logique ne se supporte que de peu de choses. Si nous ne croyons pas d'une façon en somme gratuite que les mots font les choses, la logique n'a pas de raison d'être. Ce que j'ai appelé le rhéteur qu'il y a dans l'analyse - c'est l'analyste dont il s'agit - le rhéteur n'opère que par suggestion. I1 suggère, c'est le propre du rhéteur, il n'impose pas d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance et c'est même pour cela que j'ai désigné de l'ex ce qui se supporte, ce qui ne se supporte que d'ex-sister. Comment faut-il que l'analyste opère pour être un convenable rhéteur ? C'est bien 1à que nous arrivons à une ambiguïté.

L'inconscient, dit-on, ne connaît pas 1a contradiction, c'est bien en quoi il faut que l'analyste opère par quelque chose qui ne fasse pas fondement sur 1a contradiction. I1 n'est pas dit que ce dont i1 s'agisse soit vrai ou faux. Ce qui fait le vrai et ce qui fait le faux, c'est ce qu'on appelle le poids de l'analyste et c'est en cela que je dis qu'il est rhéteur.

L'hypothèse que l'inconscient soit une extrapolation n'est pas absurde, et c'est bien pourquoi Freud a eu recours à ce qu'on appelle 1a pulsion. La pulsion est quelque chose qui ne se supporte que d'être nommée et d'être nommée d'une façon qui la tire, si je puis dire, par les cheveux, c'est-à-dire qui présuppose que toute pulsion, au nom de quelque chose qui se trouve exister chez l'enfant, que toute pulsion est sexuelle.

Mais rien ne dit que quelque chose mérite d'être appelé pulsion, avec cette inflexion qui la réduit à être sexuelle.

Ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique, c'est que, quand un homme est femme, c'est à ce moment-là qu'il aime, c'est-à-dire qu'il aspire au quelque chose qui est son objet. Par contre, c'est au titre d'homme qu'il désire, c'est-à-dire qu'il se supporte de quelque chose qui s'appelle proprement bander. Ouais.

La vie n'est pas tragique, elle est comique et c'est pourtant assez curieux que Freud n'ait rien trouvé de mieux que de désigner du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire d'une tragédie, ce dont il s'agissait dans l'affaire. On ne voit pas pourquoi Freud a désigné, alors qu'il pouvait prendre un che-

min plus court, a désigné d'autre chose que d'une comédie ce à quoi il avait à faire, ce à quoi il avait à faire dans ce rapport qui lie le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel.
Pour que l'Imaginaire s'exfolie, il n'y a qu'à le réduire au fantasme. L'important est que la science elle-même n'est qu'un fantasme et que l'idée d'un réveil soit à proprement parler impensable. Voilà ce que j'avais à vous dire aujourd'hui.

16

Leçon Il, 13 décembre 1977

Ca, c'est pour vous indiquer que c'est un tore. C'est pour ça que j'inscris trou. En principe, c'est un tore à quatre. C'est un tore à quatre, tel qu'un quelconque des quatre soit retourné.

Voilà le tore à quatre dont il s'agit [figure II-1]

C'est Soury qui s'est aperçu qu'en retournant un quelconque des quatre, on obtient ce que je vous montre, ce que je vous montre dans 1a figure de gauche [figure H-2] . En retournant un quelconque des quatre, on obtient cette figure qui consiste en un tore, à ceci près que, à l'intérieur du tore, nous ne faisons que ce qui se présente là au tableau, à savoir des ronds de ficelle.

Mais chacun, chacun de ce que vous voyez 1à, chacun de ces ronds de ficelle est lui-même un tore. Et ce rond de ficelle retourné comme tore donne le même résultat. Le même résultat, c'est-à-dire qu'à l'intérieur du tore qui enveloppe tout, chacun des ronds de ficelle qui est pourtant un tore, chacun des ronds de ficelle, dont je vous le répète qu'il est également un tore, chacun de ces ronds de ficelle fonctionne de la façon que Soury a formulée, formulée sous 1a forme de ce dessin.

Ceci implique une dissymétrie. Je veux dire qu'il a choisi un tore particulier pour en faire le tore tel que je viens de le dessiner. C'est le tore qu'il a retourné - je vous prie d'y prendre garde - et, à ce titre, il lui a donné un privilège sur les autres tores qui se trouvent ne figurer ici qu'à l'état de ronds de ficelle.

Pourtant, [figure II-1] i1 est tout à fait patent que le tore qu'il a choisi, le tore qu'il a choisi et qui pourrait se désigner par 1, 2, 3, 4, en partant de l'arrière vers ce qui est en avant

- celui-là est en avant,
- celui-1à qui est un peu plus en avant que celui-1à, je parle de celui-1à, qui est un peu plus en avant, c'est pour ça que je lui mets le n°3,
- et celui-1à est tout à fait en avant. Aussi bien, comme vous le *voyez,* pour peu que vous ayez un peu d'imagination, comme vous le voyez, il y en a quatre et c'est en en choisissant un et en le retournant qu'on obtient la figure que vous voyez à gauche [figure II-2] , et cette figure est équivalente pour n'importe lequel des ronds, je veux dire des tores.

Néanmoins j'objecte à Soury ceci qui n'est pas moins vrai, c'est à savoir qu'en retournant n'importe lequel de ce qui s'appelle nœud borroméen, on obtient 1a figure suivante [figure II-3]

Le 2 et 3 étant indifférents, c'est de retourner ce que j'ai désigné ici

comme 1, à savoir un des éléments du nœud borroméen, dont vous savez comment i1 se dessine [figure Il-4]

Dans 1a figure qui est à gauche, celle-ci [figure II-2] , il est tout à fait clair que les ronds de ficelle qui sont à l'intérieur, à l'intérieur du tore - et qui d'une façon équivalente à ce que j'ai dit tout à l'heure peuvent être figurés comme tores, ce que je fais absolument-chacun de ces tores, retourné, enveloppe les deux autres tores.
De même que ce qui est désigné en 1 ici [figure II-3] est un tore qui a pour propriété d'envelopper les deux autres, à condition qu'il soit retourné. Ce qui donc est dans la figure de droite [figure II-4] devient ce qui est dans 1a figure de gauche [figure Il-3] , à condition que chacun de ces tores soit retourné.
I1 est patent que les deux figures de gauche [figures II-2 et II-3] sont plus complexes que les deux figures de droite [figures II-1 et 11-4].
En outre ce que fait apparaître 1a troisième figure, c'est ceci qu'une fois retourné, le tore que j'ai désigné par 1 sur la figure, en allant de gauche à droite, sur la figure troisième...

Figures de gauche	Figures de droite
figure II-2	figure II-1
figure II-3	figure II-4
	figure II-5

Quelque chose me vient, me vient à l'esprit à propos de ces tores : supposez que ce que j'ai appelé « privilégier un tore » se passe au niveau du

tore 2 par exemple. Est-ce que vous pouvez imaginer ce que le tore 2 devient, en le privilégiant par rapport au tore 3, à savoir en le retournant à l'intérieur, à l'intérieur du tore que j'ai désigné du nom de 1, à savoir en privilégiant le 2 par rapport au tore 3 ?
Dans un cas, le retournement ne changera rien au rapport du tore 2 par rapport au tore 3, dans l'autre, i1 équivaudra à une rupture du nœud borroméen.
Ceci tient au fait que le nœud borroméen se comporte différemment selon que, sur le tore retourné, la rupture se produit d'une façon différente. - section perpendiculaire : 1
- section concentrique : 2
Je vais vous indiquer sur 1a figure de gauche [voir figure II-3] ceci qui est patent, c'est que, à sectionner (sur le mode concentrique) le tore retourné de 1a façon que je Viens de faire, le nœud borroméen se défait.
Par contre, à le sectionner de cette autre façon (section perpendiculaire) dont il est, je suppose, pour vous tous évident que c'est équivalent à ce que je dessine ici [figure II-5], que c'est équivalent, le nœud borroméen ne se dissout pas, alors que dans le cas présent, 1a coupure (section longitudinale) que je viens de faire ici dissout le nœud borroméen.
Le privilège donc dont il s'agit n'est pas quelque chose qui soit univoque. Le retournement d'un quelconque de ce qui aboutit à 1a première figure, le retournement ne donne pas le même résultat selon que la coupure se présente sur le tore d'une façon telle qu'elle soit, si je puis dire, concentrique au trou ou selon qu'il est perpendiculaire au trou.

I1 est tout à fait clair - ceci se voit sur la première... 1a deuxième figure [figure II-3] - i1 est tout à fait clair que c'est 1a même chose, je veux dire qu'à rompre selon un tracé qui est celui-ci (section concentrique), le nœud borroméen à trois se dissout, car i1 est tout à fait clair que même à l'état de tore, les deux figures que vous voyez là se dissolvent, je veux dire se séparent, si le tore retourné, retourné est coupé dans le sens que j'ai appelé longitudinal, alors que je peux appeler l'autre sens transversal, le transversal ne libère pas le tore à trois, par contre le longitudinal le libère.
I1 y a donc le même choix, le même choix à faire sur le tore retourné, le même choix à faire selon le cas où l'on veut, et où l'on ne veut pas, dissoudre le nœud borroméen.
La figure de droite [figure II-5] , celle qui matérialise la façon dont i1 faut couper le tore environnant pour - je pense que vous le voyez - pour libérer les trois, les trois qui restent, i1 est bien clair que, à dessiner les choses comme ça, on voit que ceci que je désigne à l'occasion de 2, que ceci se libère du 3 et que secondairement le 3 se libère du 4, [voir numéros des figures 11-1 et 11-21.
Je propose ceci, ceci qui est amorcé par le fait que dans la façon de répartir la figuration du 4, le nommé Soury a eu une préférence, je veux dire qu'il préfère marquer que le 4 est à dessiner comme cela.

C'est également un nœud borroméen.
Mais je suggère ceci qu'il y a un nœud borroméen à 6, à 6 qui n'est pas le même qu'un nœud borroméen qui, si je puis dire, se suivrait à la queue leu-leu.

C'est un nœud borroméen plus complexe dont je vous montre la façon dont il s'organise, à savoir que, par rapport aux deux que j'ai dessinés d'abord, ces deux sont équivalents à ce qui se produit du fait que l'un est sur l'autre, et dans ce cas, i1 faut que le nœud borroméen s'inscrive en étant sur celui qui est dessus et sous celui qui est dessous. C'est ce que vous voyez là : il est sous celui qui est dessous et sur celui qui est dessus.

C'est pas commode, c'est pas commode à dessiner. Voilà celui qui est dessous, le troisième. Vous avez à propos de ces deux couples, de ces 2 couples qui sont figurés là, vous n'avez qu'à vous apercevoir que celui-ci est dessus, le troisième couple vient donc dessus et dessous celui qui est dessous.
Je pose la question: est-ce que retourner, retourner un de ceux qui sont ici, donne le même résultat que ce que j'ai appelé la figure à la queue leu leu, c'est-à-dire, ainsi, celle qui se présente ainsi 1, 2, 3, 4, 5, 6, le tout se

terminant par le rond qui est ici. Est-ce que retourner le 6 ainsi fabriqué donnera le même résultat que le retournement d'un quelconque de ces trois-ci ? Nous avons déjà une indication de réponse : c'est que le résultat sera différent.

I1 sera différent parce que la façon de retourner un quelconque de ces six que j'appelle à la queue leu leu donnera quelque chose d'analogue à ce qui est figuré ici [figure II-2] . Par contre, la façon dont cette figure [figure II-7] se retourne donnera quelque chose de différent.

Je m'excuse d'avoir mis en cause directement Soury. I1 est certainement tout à fait valable en ayant introduit ce que j'énonce aujourd'hui. La distinction de ce que j'ai appelé la coupure longitudinale d'avec la coupure transversale est essentielle. Je pense que vous en avez suffisamment l'indication par cette coupure ici.

La façon dont est faite la coupure est tout à fait décisive. Qu'est-ce qu'il advient du retournement d'un des six, tel que je l'ai désigné ici ? [figure II-7] C'est ce qui est important à savoir et c'est en le remettant entre vos mains que je désire en avoir le fin mot.

Voilà, je m'en tiendrai là pour aujourd'hui.

Leçon III, 20 décembre 1977

Je travaille dans l'impossible à dire. - Est-ce qu'on entend ?
Je préférerais qu'on entende, non pas du tout que j'aie des choses importantes à dire....
- Est-ce que ça fonctionne là le haut-parleur ? - Oui ?
- Bon enfin tant pis.
Dire est autre chose que parler. L'analysant parle. I1 fait de la poésie. I1 fait de 1a poésie quand i1 y arrive - c'est peu fréquent - mais il est *art.* Je coupe parce que je veux pas dire *il est tard.*
L'analyste, lui, tranche. Ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui i1 équivoque sur l'orthographe. I1 écrit différemment de façon à ce que de par 1a grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, i1 sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec l'intention de dire, c'est-à-dire consciemment, pour autant que la conscience aille bien loin.
C'est pour ça que je dis que, ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste, il y a autre chose qu'écriture. Elle ne va pas loin cette conscience, on ne sait pas ce qu'on dit quand on parle. C'est bien pour cela que l'analysant en dit plus qu'il n'en veut dire.
L'analyste tranche à lire ce qu'il en est de ce qu'il veut dire, si tant est que l'analyste sache ce que lui-même veut. I1 y a beaucoup de jeu, au sens
-25-

de liberté, dans tout cela. Ça joue, au sens que le mot a d'ordinaire.
Tout ça ne me dit pas à moi-même comment j'ai glissé dans le nœud borroméen pour m'en trouver, pour m'en trouver à l'occasion serré à 1a gorge. I1 faut dire que le nœud borroméen, c'est ce qui, dans la pensée, fait matière.
La matière, c'est ce qu'on casse, 1à aussi au sens que ce mot a d'ordinaire.
Ce qu'on casse, c'est ce qui tient ensemble et est souple, à l'occasion, comme ce qu'on appelle un nœud.
Comment ai-je glissé du nœud borroméen à l'imaginer composé de tores et, de là, à la pensée de retourner chacun de ces tores, c'est ce qui m'a conduit à des choses qui font, qui font métaphore, métaphore au naturel, c'est-à-dire que ça colle avec la linguistique, pour autant qu'il y en ait une. Mais la métaphore a à être pensée métaphoriquement.
L'étoffe de 1a métaphore, c'est ce qui dans 1a pensée fait matière, ou comme dit Descartes : *étendue,* autrement dit corps.
La béance est ici comblée comme elle l'était depuis toujours. Le corps ici représenté est fantasme du corps. Le fantasme du corps, c'est l'étendue imaginée par Descartes. Il y a distance entre l'étendue, l'étendue de Descartes, et le fantasme.
Ici intervient l'analyste qui colore le fantasme de sexualité.
Il n'y a pas de rapport sexuel, certes, sauf entre fantasmes. Et le fantasme est à noter avec l'accent que je lui donnai quand je remarquai que 1a géométrie, *(l'âge et haut-maître hie* écrit au tableau), que la géométrie est tissée de fantasmes et du même coup, toute science.
Je lisais, récemment un machin qui s'appelle - c'est en quatre volumes - *The world of mathematics.* Comme vous le voyez, c'est en anglais. I1 n'y a pas le moindre monde des mathématiques. I1 suffit d'accrocher les articles en question. Ça ne suffit pas à faire ce qu'on appelle un monde, je veux dire un monde qui se tienne. Le mystère de ce monde reste absolument entier.
Qu'est-ce que veut dire du même coup que le savoir ? Le savoir, c'est ce qui nous guide. C'est ce qui fait qu'on a pu traduire le savoir en question par le mot *instinct,* dont fait partie, dont fait partie ce qu'on articule comme *l'appensée* que j'écris comme ça, parce que ça fait, ça fait équivoque avec l'appui.

Quand j'ai dit, comme ça, l'autre jour, que 1a science n'est rien d'autre qu'un fantasme, qu'un noyau fantasmatique, je suis, certes, mais au sens de « suivre » et, contrairement à ce que quelqu'un comme ça dans un article a espéré [voir leçon du 15 novembre ρ. 12 article de J. B. Pontalis dans *Le Monde*], je pense que je serai suivi sur ce terrain. Ça me semble évident.
La science est une futilité qui n'a de poids dans 1a vie d'aucun, bien qu'elle ait des effets, la télévision par exemple. Mais ses effets ne tiennent à rien qu'au fantasme qui, écrirai-je comme ça, qui *hycroit.* La science est liée à ce qu'on appelle spécialement pulsion de mort. C'est un fait que 1a vie continue grâce au fait de 1a reproduction liée au fantasme. Voilà.
L'autre jour, je vous ai fait un tore en vous faisant remarquer que c'est un nœud borroméen.

Je veux dire qu'il y a ici trois éléments, le tore retourné et puis les deux ronds de ficelle, que vous voyez là, qui sont des tores également; et je vous ai fait remarquer que si l'on coupe ce tore, que si on le coupe comme ça, c'est-à-dire comme je me suis exprimé *longitudinalement* par rapport au tore, ce n'est pas surprenant, ce n'est pas surprenant qu'on obtienne l'effet de coupure qui est celui du nœud borroméen. C'est le contraire qui serait surprenant.
C'est la même chose que de couper - là, je complète, puisque j'ai laissé ce nœud borroméen inachevé - c'est la même chose que de couper ça, à ceci près que dans ce cas, la coupure est, contrairement à celui-ci

(longitudinale), perpendiculaire à ce qu'on appelle le trou.

Mais i1 est bien clair que, si les choses se complètent, c'est-à-dire que ceci se recolle, à savoir qu'il se passe quelque chose ici comme une jonction, 1a coupure circulaire laisse le nœud borroméen intact et c'est bien 1a même coupure qui se retrouve là, la même coupure que ce qui résulte de ce que j'ai appelé 1a coupure longitudinale.

La coupure n'est rien que ce qui élimine le nœud borroméen tout entier. C'est de ce fait quelque chose qui est réparable, à condition de s'apercevoir que le tore intéressé se recolle, si on le traite convenablement retourné. Ce qu'on peut appeler 1a suggestion du tore, du tore, du tore transformé, je veux dire du tore que constitue le retournement, la suggestion du tore en remet - si je puis m'exprimer ainsi - sur 1a solidité du nœud.

C'est-à-dire que ce qui se voit, à condition qu'on coupe perpendiculairement au trou, ce qui se voit, c'est que le tore, à ce moment-là, maintient le nœud borroméen.

I1 suffit qu'une coupure participe de la coupure dite, comme je viens de m'exprimer, perpendiculaire au trou, pour que ça retienne le nœud.

Supposez que 1a coupure que nous avons faite ici (longitudinale) participe de la coupure que nous avons faite ici c'est-à-dire que quelque chose s'instaure de cette nature-là, autrement dit, autrement dit que ça tourne autour du tore, je veux dire :la coupure.

Voilà ce que nous obtenons : le retournement du tore pare aux effets de sa coupure.

Le fantasme de la coupure suffit à tenir le nœud borroméen. Pour qu'il y ait fantasme, i1 faut qu'il y ait tore. L'identification du fantasme au tore est ce qui justifie, si je puis dire, mon imagination du retournement du tore. Alors 1à, je vais dessiner ce qu'il en est du tore que j'ai appelé l'autre jour « tore à 6 ».

Et imaginez ce qui se déduit de la figuration que je viens de faire. I1 y a un couple: pulsion-inhibition.

Prenons par exemple celui-ci : pulsion-inhibition.
De la même façon, pour les autres, appelons le couple suivant : principe du plaisir-inconscient.
On voit assez de ce fait que l'inconscient est ce savoir qui nous guide que j'appelai tout à l'heure *principe du plaisir.*
L'intérêt, c'est de s'apercevoir que le tiers, je veux dire ce qui de ce fait s'organise de cette façon - je vous demande pardon, ces nœuds sont toujours très difficiles à faire - ici vous avez une façon meilleure que celle que j'ai dû rectifier 1à, de représenter, de représenter ce que j'ai appelé *principe du plaisir-savoir, pulsion-inhibition,* et c'est ici que le tiers se présente comme l'accouplement du Réel et du fantasme.
C'est mettre l'accent sur le fait qu'il n'y a pas de réalité. La réalité n'est constituée que par le fantasme, et le fantasme est aussi bien ce qui donne matière à la poésie.
C'est-à-dire que tout notre développement de science est quelque chose qui, on ne sait pas par quelle voie, émerge, fait irruption, du fait de ce qu'on appelle rapport sexuel.
Pourquoi est-ce qu'il y a quelque chose qui fonctionne comme science ? C'est de 1a poésie.
L'aspersion [?] de ce *World of mathematics* m'en a convaincu. I1 y a quelque chose qui arrive à passer par l'intermédiaire de ce qui se réduit dans l'espèce humaine au rapport sexuel.
Qu'est-ce qui se réduit au rapport sexuel dans l'espèce humaine, c'est quelque chose qui nous rend très difficile la saisie de ce qu'il en est des animaux. Est-ce que les animaux savent compter ? Nous n'en n'avons pas de preuves, ce qui s'appelle des preuves sensibles.
Tout part de la numération, pour ce qu'il en est de la science.
Quoi qu'il en soit, même ce qu'il en est de cette pratique, c'est aussi bien de la poésie - je parle de la pratique qui s'appelle l'analyse. Pourquoi est-ce qu'un nommé Freud a réussi dans sa poésie à lui, je veux dire à instaurer un art analytique ? C'est ce qui reste tout à fait douteux.
Pourquoi est-ce qu'on se souvient de certains hommes qui ont réussi ? Ça ne veut pas dire que ce qu'ils ont réussi soit valable.
Ce que je fais 1à, comme l'a remarqué quelqu'un de bon sens qui est Althusser, c'est de 1a philosophie. Mais la philosophie, c'est tout ce que nous savons faire.

Mes nœuds borroméens, c'est de la philosophie aussi. C'est de la philosophie que j'ai maniée comme j'ai pu en suivant le courant, si je puis dire, le courant qui résulte de la philosophie de Freud.
Le fait d'avoir énoncé le mot d'inconscient, ça n'est rien de plus que de 1a poésie avec laquelle on fait de l'histoire. Mais l'histoire, comme je le dis quelquefois, l'histoire, c'est l'hystérie.
Freud, s'il a bien senti ce qu'il en est de l'hystérique, s'il a fabulé autour de l'hystérique, ça n'est évidemment qu'un fait d'histoire.
Marx était également un poète, un poète qui a l'avantage d'avoir réussi à faire un mouvement politique. D'ailleurs s'il qualifie son matérialisme d'historique, ça n'est certainement pas sans intention. Le matérialisme historique, c'est ce qui s'incarne dans l'histoire. Tout ce que je viens d'énoncer concernant l'étoffe qui constitue la pensée n'est pas autre chose que de dire exactement les choses de 1a même façon.
Ce qu'on peut dire de Freud, c'est qu'il a situé les choses d'une façon telle que ça ait réussi. Mais ce n'est pas sûr.
Tout ce dont il s'agit, c'est une composition, une composition telle que j'ai été amené à - pour rendre tout ça cohérent - à donner la note d'un certain rapport entre la pulsion et l'inhibition, et puis le principe du plaisir et le savoir, le savoir inconscient, bien entendu.
Faites bien attention que c'est ici, et qu'ici c'est le tiers élément, je veux dire que c'est là qu'il y a le fantasme et ce qu'il se trouve que j'ai désigné du Réel.
Je n'ai vraiment pas trouvé mieux que cette façon d'imager métaphoriquement ce dont il s'agit dans la doctrine de Freud.
Ce qui me semble matériellement abusif, c'est d'avoir imputé tellement de matière au sexe. Je sais bien qu'il y a les hormones, que les hormones font partie de la science, mais il est tout à fait clair que c'est là le point le plus épais et qu'il n'y a là nulle transparence.
Bien, j'en reste là.
-31-

32

Leçon IV, 10 janvier 1978

J'ai été un peu surmené parce que samedi et dimanche il y a eu un congrès de mon École. Comme on préférait que, enfin Simatos préférait qu'il n'y ait que les membres de cette École, on a été un peu loin et je n'en suis revenu que difficilement.

Quelqu'un - c'est quelqu'un qui parle avec moi - quelqu'un en attendait, vu le sujet qui n'était autre que ce que j'appelle la *passe,* quelqu'un en attendait quelques lumières sur la fin de la l'analyse.

La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif.

Et l'inconscient, c'est ça, c'est la face de Réel - peut-être que vous avez une idée après m'avoir entendu de nombreuses fois, peut-être que vous avez une idée de ce que j'appelle le Réel - c'est la face de Réel de ce dont on est empêtré.

Il y a quelqu'un qui s'appelle Soury et qui a bien voulu prêter attention à ce que j'énonce concernant les ronds de ficelle, et il m'a interrogé, il m'a interrogé sur ce que ça signifie, sur ce que ça signifie qu'il ait pu écrire comme ça les ronds de ficelle.

Car c'est comme ça qu'il les écrit.

-33-

L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes,* puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré.
Ça se produit du fait qu'il y a le Symbolique.
Le Symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces. Ça laisse des traces et, de ce fait, ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le *sinthome* et l'analyse consiste - y a quand même un progrès dans l'analyse - l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces *sinthomes,* de sorte que l'analyse est liée au savoir.
C'est très suspect. C'est très suspect et ça prête à toutes les suggestions. C'est bien le mot qu'il faut éviter.
L'inconscient, c'est ça, c'est qu'on a appris à parler et que de ce fait, on s'est laissé par le langage suggérer toutes sortes de choses.
Ce que j'essaie, c'est d'élucider quelque chose sur ce que c'est vraiment que l'analyse. Sur ce que c'est vraiment que l'analyse, on ne peut le savoir que si on me demande, à moi, une analyse. C'est la façon dont, l'analyse, je la conçois.
C'est bien pour ça que j'ai tracé une fois pour toutes ces ronds de ficelle que, bien entendu, je rate sans cesse dans leur figuration.
Je veux dire qu'ici [figure IV-1], vous le voyez bien, j'ai dû faire ici une coupure et que cette coupure, je l'avais pourtant préparée, il n'en reste pas moins qu'il a fallu que je la refasse.
Compter, c'est difficile et je vais vous dire pourquoi, c'est qu'il est impossible de compter sans deux espèces de chiffres. Tout part du zéro. Tout part du zéro et chacun sait que le zéro est tout à fait capital.
Le résultat, c'est que, ici (O) c'est 1. Voilà en quoi ça commence au 11, en quoi le 1 qui est ici (*) et le 1 qui est là (O) se distinguent. Et, bien entendu, ce n'est pas la même espèce de chiffre qui fonctionne pour ici marquer le 1 qui permet 16.
-34-

0 1* 2 3 4 5 6 7 8 9

⊙ ⊙1 ⊙2 ⊙3 ⊙4 ⊙5 ⊙6 ⊙7 ⊙8 ⊙9

La mathématique fait référence à l'écrit, à l'écrit comme tel ; et la pensée mathématique, c'est le fait qu'on peut se représenter un écrit.
Quel est le lien, sinon le lieu, de la représentation de l'écrit ? Nous avons la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit tout de même le Réel; car, il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ?
C'est bien en quoi le Réel est là. Il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le Réel n'apparaît donc que par un artifice, un artifice lié au fait qu'il y a de la parole et même du dire. Et le dire concerne ce qu'on appelle la vérité. C'est bien pourquoi je dis que, la vérité, on ne peut pas la dire.
Dans cette histoire de la *passe,* je suis conduit, puisque la *passe,* c'est moi qui l'ai, comme on dit, produite, produite dans mon École dans l'espoir de savoir ce qui pouvait bien surgir dans ce qu'on appelle l'esprit, l'esprit d'un analysant pour se constituer, je veux dire recevoir des gens qui viennent lui demander une analyse.
Ça pourrait peut-être se faire par écrit ; je l'ai suggéré à quelqu'un, qui d'ailleurs était plus que d'accord. Passer par écrit, ça a une chance d'être un peu plus près de ce qu'on peut atteindre du Réel que ce qui se fait actuellement, puisque j'ai tenté de suggérer à mon École que des passeurs pouvaient être nommés par quelques-uns.
L'ennuyeux, c'est que, ces écrits, on ne les lira pas. Au nom de quoi ? Au nom de ceci que, de l'écrit, on en a trop lu. Alors quelle chance y a-t-il qu'on le lise ? C'est là couché sur le papier; mais le papier, c'est aussi le papier hygiénique.
Les chinois se sont aperçus de ça qu'il y a du papier dit hygiénique, le papier avec lequel on se torche le cul. Impossible donc de savoir qui lit. Y a sûrement de l'écriture dans l'inconscient, ne serait-ce que parce que le rêve, principe de l'inconscient - ça, c'est ce que dit Freud - le lapsus et même le trait d'esprit se définissent par le lisible.

Un rêve, on le fait, on ne sait pas pourquoi et puis après coup, ça se lit. Un lapsus de même, et tout ce que dit Freud du trait d'esprit est bien comme étant lié à cette économie qu'est l'écriture, économie par rapport à la parole.
Le lisible, c'est en cela que consiste le savoir. Et en somme, c'est court. Ce que je dis du transfert est que je l'ai timidement avancé comme étant le sujet - le sujet, un sujet est toujours supposé, il n'y a pas de sujet, bien entendu, il n'y a que le supposé - le supposé-savoir, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Le supposé-savoir-lire-autrement.
L'autrement en question, c'est bien celui que j'écris, moi aussi, de la façon suivante S (A/).
Autrement, qu'est-ce que ça veut dire ? Il s'agit du grand A là, à savoir du grand Autre. Est-ce qu'autrement veut dire, autrement que ce bafouillage qu'on appelle psychologie ? Non.
Autrement désigne un manque. C'est de manquer autrement qu'il s'agit. Autrement dans l'occasion, est-ce que ça veut dire, autrement que quiconque ?
C'est bien en ça que l'élucubration de Freud est vraiment problématique. Tracer des voies, laisser des traces de ce qu'on formule, c'est ça qui est enseigner, et enseigner n'est rien d'autre aussi que tourner en rond.
On a énoncé, comme ça, on ne sait pas pourquoi, il y a eu un nommé Cantor qui a fait la théorie des ensembles. Il a distingué deux types d'ensemble : l'ensemble qui est dénombrable et - il le remarque - à l'intérieur de l'écriture, à savoir que c'est à l'intérieur de l'écriture qu'il fait équivaloir la série des nombres entiers, par exemple, avec la série des nombres pairs. Un ensemble n'est dénombrable qu'à partir du moment où on démontre qu'il est bi-univoque.
Mais justement dans l'analyse, c'est l'équivoque qui domine. Je veux dire que c'est à partir du moment où y a une confusion entre ce Réel que nous sommes bien amenés à appeler *Chose,* y a une équivoque entre ce Réel et le langage, puisque le langage, bien sûr, est imparfait, c'est bien là ce qui se démontre de tout ce qui s'est dit de plus sûr. Le langage est imparfait, y a un nommé Paul Henri qui a publié ça chez Klincksieck, il appelle ça *Le langage: un mauvais outil.* On peut pas dire mieux. Le langage est un mauvais outil, et c'est bien pour ça que nous n'avons aucune idée du Réel.

C'est bien là-dessus que je voudrais conclure.
L'inconscient, c'est ce que j'ai dit, ça n'empêche pas de compter, de compter de deux façons qui ne sont, elles, que des façons d'écrire.
Ce qu'y a de plus Réel, c'est l'écrit et l'écrit est confusionnel.
Voilà, je m'en tiendrai là pour aujourd'hui, puisque comme vous le voyez, j'ai des raisons d'être fatigué.

Leçon V, 17 janvier 1978

Il n'y a rien de plus dissymétrique qu'un tore. Ça saute aux yeux.
Je viens de voir Soury. Où est-ce qu'il est? Il est là, [une voix : il est là, au coin]. Je viens de voir Soury et je lui ai fait part de cette idée. Il m'a aussitôt illustré ce dont il s'agit, en me marquant, par une petite construction à lui, le bien-fondé de ce que je ne peux pas dire : j'énonçais. Parce qu'à la vérité...
Voilà. Alors, ça, je vais vous le montrer. Je vais le faire circuler. [Rires dans la salle]. C'est une construction que Soury a bien voulu faire à mon intention. Vous allez voir qu'ici il y a un passage, qu'il y a, dans ce qui est construit là, une double épaisseur; et que, pour marquer l'ensemble du papier, ici il y a une double épaisseur, mais là il n'y en a qu'une, je veux dire: à ce niveau-là qui se constitue dans l'ensemble de la feuille. Derrière donc ce qui ici fait double épaisseur, il n'y en a qu'une troisième. Voilà, je vous fais circuler ce bout de papier.

Je vous recommande de profiter de la double épaisseur pour vous apercevoir que c'est un tore. En d'autres termes, que ceci [figure V-1] est à peu près construit comme ça [figure V-2] : à savoir qu'on passe le doigt par ici, mais que là, c'est ce qu'on peut appeler l'extérieur du tore qui se continue avec le reste de l'extérieur - je vous le fais, je vous le passe -, c'est ce que j'appelle dissymétrie! Voilà.
C'est ce que j'appelle aussi « ce qui fait trou », car un tore fait trou. J'ai réussi - pas tout de suite, après un certain nombre d'approximations - j'ai réussi à vous donner l'idée du trou. Un tore, ça passe, à juste titre, pour troué. Il y a plus d'un trou chez ce que l'on appelle l'homme. C'en est même une véritable passoire. J'entre où ?
Ce point d'interrogation a sa réponse pour tout *tétrume un.* Je ne vois pas pourquoi je n'écrirais pas ça comme ça, à l'occasion. Ce point d'interrogation, viens-je de dire, a sa réponse pour tout *tétrume un.* J'écrirai ça *l'amort.* Ce qu'il y a de bizarre dans les - parce que pourquoi ne pas l'écrire aussi comme ça : *les trumains*; là, je les mets au pluriel - ce qu'il y a de bizarre dans *les trumains* - pourquoi ne pas écrire ça comme ça aussi, puisque aussi bien se servir de cette orthographe en français est justifié par le fait que *les,* signe du pluriel, vaut bien d'être substitué à l'être qui n'est comme on dit qu'une copule, c'est-à-dire ne vaut pas cher. Ne vaut pas cher par l'usage qu'on *amphest :* amphigourique! Ouais!
Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'homme tient beaucoup à être mortel. Il accapare la mort! Alors que tous les êtres vivants sont promis à la mort, il veut qu'il n'y en ait que pour lui! D'où l'activité déployée autour des enterrements. Il y a même eu des gens autrefois, qui ont pris soin de perpétuer ce que j'écris *laïque hors la vie.* Ils ont pris soin de perpétuer ça

en en faisant des momies. Il faut dire que les *nés-z-après y* ont mis bon ordre! On a sérieusement secoué ces momies. Je me suis informé auprès de ma fille - parce que, dans mon dictionnaire français-grec, il n'y avait pas de momies -, je me suis informé auprès de ma fille qui a eu la bonté de se déranger, pour... se décarcasser pour trouver un dictionnaire français-grec, je me suis informé auprès de ma fille [rires dans la salle] et j'ai appris quel momie, ça se dit comme ça, en grec : -ro σκελετόν σώμα, le corps-squelette. Précisément les momies sont faites pour conserver l'apparence du corps. τήρητιχομενόν σώμα, c'est aussi ce qu'elle m'a livré; je veux dire que le τήρητιχομενόν σώμα, ça veut dire: « empêcher de pourrir ». Sans doute les Égyptiens aimaient bien le poisson frais et c'est évident que, avant d'appliquer à ce qui était mort, la momification - c'est tout au moins la remarque qu'on m'a fait à cette occasion - les momies, c'est pas spécialement ragoûtant. D'où le sans-gêne avec lequel on a manipulé toutes ces momies éminemment cassables. C'est à quoi se sont consacrés les *nés-z-après.* Ça se dit en Quetchua [prononcé par Lacan quaichoi], soit du côté de Cuzco - Cuzco s'écrit comme ça - on y parle quelquefois le Quetchua. On y parle le Quetchua grâce au fait que les Espagnols, puisque tout le monde parle espagnol, les Espagnols prennent soin de conserver cette langue. Ce que j'appelle les *nés-z-après,* ça se dit en Quetchua : « ceux qui se forment dans le ventre de la mère » - et ça s'écrit puisqu'il y a une écriture Quechua - ça se dit: « Runayay » [prononcer : chjounaiaie]. Voilà ce que j'ai appris avec, mon dieu ce que j'appellerai une « vélaire ». Une vélaire qui m'apprend à vêler le Quetchua, c'est-à-dire à faire comme si c'était ma langue maternelle, à en accoucher. Il faut dire que cette vélaire a eu l'occasion de m'expliquer qu'en Quechua ça passe beaucoup par le voile. Ça s'aspire terriblement.

Un affreux du nom de Freud, a mis au point un bafouillage qu'il a qualifié d'analyse, on ne sait pourquoi, pour énoncer la seule vérité qui compte : il n'y a pas de rapport sexuel chez *les trumains.* C'est moi qui en ai conclu ça; après expérience faite de l'analyse, j'ai réussi à formuler ça. Oui. J'ai réussi à formuler ça, non sans peine, et c'est ce qui m'a conduit à m'apercevoir qu'il fallait faire quelques nœuds borroméens.

Supposons que nous suivions la règle, à savoir que, comme je le dis, au-dessus de celui qui est au-dessus et au-dessous de celui qui est au-dessous. Eh bien, il est bien manifeste que, comme vous le voyez, ça ne colle pas.

À savoir qu'il suffit que vous souleviez ça (1) [figure V-3], pour vous apercevoir qu'il y en a un au-dessus, un au milieu et un au-dessous et que par conséquent les trois sont libres l'un de l'autre. C'est bien pourquoi il faut que ça soit dissymétrique. Il faut que ça soit comme ça, pour reproduire la façon dont je l'ai dessiné une première fois ; il faut qu'ici ça soit en dessous, ici au-dessus, ici en dessous et ici en dessus [figure V-4]. C'est grâce à quoi il y a nœud borroméen. Autrement dit, il faut que ça alterne [figure V-5]. Ça peut aussi bien alterner dans l'autre sens [figure V-6], en quoi consiste très précisément la dissymétrie. J'ai essayé de m'apercevoir de ce que comportait le fait que... autant ne pas se faire croiser le trait noir avec le trait rouge plus de deux fois. On pourrait aussi bien le faire se croiser plus de deux fois, on pourrait le faire se croiser quatre fois, ça ne changerait rien à la véritable nature du nœud borroméen.

Il y a une suite à tout ça. Soury, qui y est pour quelque chose, a élucubré quelques considérations sur le tore. Un tore, c'est quelque chose comme ça. Supposez que nous fassions tenir un tore à l'intérieur d'un autre [figure V-7]. C'est là que commencent les histoires d'intérieur et d'extérieur, parce que retournons celui qui est à l'intérieur de cette façon là. Je veux dire : ne retournons pas seulement celui-ci, mais retournons du même coup celui-là [figures V-8 et V-9]. Il en résulte quelque chose qui va faire que ce qui était d'abord en dedans va venir au-dehors et, comme le tore en question a un trou, ce qui est en dehors va rester en dehors et va aboutir à cette forme que j'ai appelée la forme en trique, où l'autre tore va venir en dedans.

Comment est-ce qu'il faut considérer ces choses ? Il est très difficile de parler ici d'intérieur quand il y a un trou à l'intérieur d'un tore. C'est tout à fait différent de ce qu'il en est de la sphère. Une sphère, si vous me per mettez de la dessiner maintenant, c'est quelque chose de comme ça. La sphère se retourne, elle aussi. On peut définir sa surface comme visant

l'intérieur. Il y aura une autre surface qui visera l'extérieur. Si nous la retournons, l'intérieur sera au-dehors, par définition, de la sphère; l'extérieur sera dedans. Mais dans le cas du tore, du fait de l'existence du trou [figure V-12], du trou à l'intérieur, nous aurons ce qu'on appelle une grande perturbation. Le trou à l'intérieur, c'est ce qui va perturber tout ce qu'il en est du tore. À savoir qu'il y aura dans cette trique, il y aura une nécessité à ce que ce qui est à l'intérieur devienne quoi ? Précisément le trou. Et nous aurons une équivoque concernant ce trou qui devient dès lors un extérieur.

Le fait que l'être vivant se définisse à peu près comme une trique, à savoir qu'il ait une bouche, voire un anus, et aussi quelque chose qui meuble l'intérieur de son corps, c'est quelque chose qui a des conséquences,

des conséquences qui ne sont pas minces. Il me semble, à moi, que ça n'est pas sans rapport avec l'existence du zéro et du un. Que le zéro ce soit essentiellement ce trou, *c'est* ce qui vaut la peine d'être approfondi.
J'aimerais bien qu'ici Soury prenne la parole, je veux dire par là que, s'il voulait bien parler du un et du zéro, il m'agréerait. Ça a le plus étroit rapport avec ce que nous articulons concernant le corps. Le zéro, c'est un trou et peut-être pourra-t-il nous en dire plus long. Je parle du zéro et du un comme consistance.
Vous venez ? Je vais vous passer ça puisque aussi bien... Allons-y.
- *Soury :* Euh... Sur le zéro et le un. Sur le zéro et le un de l'arithmétique, il y a quelque chose qui est analogue au zéro et au un de l'arithmétique, dans les chaînes.
Le zéro et le un de l'arithmétique, ils apparaissent avec des préoccupations de systématisme. C'est quand les nombres deviennent un système de nombres, que les cas limites, les cas extrêmes, les cas dégénérés, comme le zéro et le un, prennent un intérêt. Donc ce qui fait exister le zéro et le un, c'est des préoccupations de systématisme.
Dans le cas des nombres, c'est les opérations sur les nombres qui font tenir le zéro et le un. Par exemple, par rapport à l'opération somme - par rapport à l'addition : l'opération somme -, le zéro apparaît comme élément neutre - c'est des termes qui sont en place -, le zéro apparaît comme élément neutre et le un apparaît comme élément générateur. C'est-à-dire que, par somme, on peut obtenir tous les nombres à partir du un, on ne peut obtenir aucun nombre à partir du zéro, donc ce qui repère le zéro et le un, c'est le rôle qu'ils jouent par rapport à l'addition.
Alors, dans les chaînes, il y a des choses analogues à ça. Mais alors il s'agit bien d'un point de vue systématique sur les chaînes, enfin, d'un point de vue sur toutes les chaînes : toutes les chaînes, toutes les chaînes borroméennes; et des chaînes comme formant système.
- *Une dame :* Qu'est-ce que ça veut dire systématique? rires dans la salle.
-*Soury :* Enfin, déjà, je ne crois pas à la possibilité d'exposer ces choses-

là. C'est-à-dire que ces choses-là tiennent dans les écritures et je crois à peine à la possibilité de parler ces choses-là. Alors la possibilité de répondre... Enfin, pour ces choses-là, je ne crois pas que la parole puisse prendre en charge ces choses-là. Enfin, que le systématisme, ça tient dans les écritures et que justement, tout ce qui est systématique, la parole peut pratiquement pas le prendre en charge. Enfin ce qui serait systématique et ce qui le serait pas, je ne sais pas. Mais c'est plutôt que: ce que peuvent porter les écritures et la parole, c'est pas la même chose. Et que la parole qui voudrait rendre compte des écritures me paraît acrobatique, scabreuse.
Alors systématique, ce qui est typique du systématisme, c'est le nombre : c'est les nombres et l'arithmétique. Oui, c'est-à-dire, des nombres, on ne connaît que les opérations sur les nombres, c'est-à-dire qu'on ne connaît que le système des nombres : on ne connaît pas les nombres, on ne connaît que le système des nombres. Alors voyez, il y a un peu de systématisme dans les chaînes, enfin il y a quelque chose dans les chaînes qui se comporte comme la somme, comme l'addition, c'est une certaine opération *d'enlacement :* qui fait qu'une chaîne et une chaîne, ça fait une autre chaîne, comme un nombre et un nombre, ça fait un autre nombre. Alors cette opération d'enlacement, je vais pas essayer de la définir, je vais pas essayer de la présenter, de l'introduire.
Mais alors, par rapport à cette opération d'enlacement, la chaîne borroméenne, la chaîne à 3 apparaît comme le cas générateur, le cas exemplaire, le cas qui engendre tout le reste. C'est-à-dire que l'exemplarité de la chaîne à 3 pourrait se démontrer. En s'appuyant sur un article de Milnor qui s'appelle *Links groups* en anglais, l'exemplarité de la chaîne borroméenne pourrait se démontrer, c'est-à-dire que toute chaîne borroméenne peut être obtenue à partir de la chaîne à 3. En particulier les chaînes à un nombre quelconque d'éléments, peuvent être obtenues à partir de la chaîne à 3. Enfin, ce qui fait que la chaîne à 3 est quelque chose qui engendre tout. C'est quelque chose qui est générateur et qui est comparable au un de l'arithmétique. Au même sens où le un est générateur dans le système des nombres, la chaîne à 3, borroméenne, est génératrice. Toutes les chaînes borroméennes peuvent être obtenues à partir de la chaîne à 3, par certaines opérations. Donc la chaîne à 3 joue le même rôle que le un.
Alors il y a quelque chose qui joue le même rôle que le zéro, c'est la chaîne à 2, qui est un cas dégénéré, enfin qui est un cas dégénéré de chaîne

borroméenne. Alors la chaîne à 2, je vais la dessiner. Je vais la dessiner parce qu'elle a été dessinée moins souvent que la chaîne à 3. C'est une présentation plane de la chaîne à 2. C'est deux cercles pris l'un dans l'autre [figure V-131. 0n peut le faire avec les doigts.

La chaîne à 2, c'est un cas dégénéré. Dans les préoccupations de systématisme, les cas dégénérés prennent de l'importance. C'est tout à fait analogue pour le zéro, enfin le zéro est un nombre dégénéré; mais c'est à partir du moment où il y a des préoccupations de systématisme sur les nombres, que le zéro prend de l'importance. C'est-à-dire que c'est un... (tiens, ça me permet de répondre à cette histoire de systématisme. C'est qu'un critère, un signe tout à fait de ce qui est systématique ou non-systématique, c'est selon que les cas dégénérés sont exclus ou ne sont pas exclus. Alors je pourrais répondre : le systématisme, c'est quand on inclut les cas dégénérés. Et le non-systématique, c'est quand on exclut les cas dégénérés). Enfin, le zéro c'est un cas dégénéré, et qui prend de l'importance. Alors pour les chaînes, pour l'opération d'enlacement sur les chaînes, ou l'opération d'enlacement sur les chaînes borroméennes, ce qui joue le rôle du zéro, c'est la chaîne à 2. La chaîne à 2 n'engendre rien, n'engendre qu'elle-même : la chaîne à 2 fonctionne comme le zéro, c'est-à-dire que 0 + 0 = 0. Enlacer la chaîne à 2 avec elle-même, ça fait toujours la chaîne à 2. De ce point de vue de l'enlacement, la chaîne à 4 est obtenue à partir de deux chaînes à 3, c'est-à-dire 3 et 3 font 4. La chaîne à 4 est obtenue par enlacement de deux chaînes à 3. Enfin, c'est analogue à l'arithmétique, mais en se repérant sur les nombres de cercles, ça fait 3 et 3 font 4. Comme ça, ça pourrait être décrit comme 2 et 2 font 2. Enfin, le fait que 2 est neutre, est neutre ou dégénéré, (les termes qui existent à ce sujet-là, c'est de dire

« élément générateur », « élément neutre » : enfin les termes dans la culture mathématique).
Le 1 est un élément générateur, le zéro est un élément neutre. Je renforce un peu ces termes en disant, au lieu de dire générateur et neutre, de dire: exemplaire et dégénéré. C'est-à-dire que le 1 serait un nombre exemplaire et le zéro un nombre dégénéré. La chaîne à 3 est la chaîne borroméenne exemplaire et la chaîne à 2 est la chaîne borroméenne dégénérée.
Dégénérée, on peut le voir de différentes façons. C'est ça! Aussi, le fait que cette chaîne est dégénérée, on peut le voir de différentes façons, de différentes façons, c'est trop, j'ai plusieurs raisons de qualifier la chaîne à 2 de dégénérée ; et plusieurs raisons, c'est trop. Une raison, c'est que c'est l'élément neutre pour l'enlacement, c'est qu'enlacée avec elle-même, elle ne donne qu'elle-même, elle n'engendre rien d'autre qu'elle-même, elle est dégénérée au sens d'être un élément neutre par rapport à l'opération enlacement. C'est un sens. Un deuxième sens d'être dégénérée, c'est que la propriété borroméenne dégénère à 2 la propriété borroméenne, le fait que chaque élément est indispensable ; quand on enlève un élément, les autres ne tiennent plus ensemble. Un élément fait tenir tous les autres, chacun est indispensable, tous tiennent ensemble, mais pas sans chacun. La propriété borroméenne, ça dit quelque chose à partir de trois, mais à deux tout est borroméen. À 2 tout est borroméen parce que tenir ensemble, enfin tenir ensemble à deux, enfin chacun est indispensable à deux, est automatiquement réalisé. Alors qu'à partir de trois le « chacun est indispensable », n'est pas automatiquement réalisé. C'est-à-dire que c'est une propriété qui peut être vraie ou fausse, c'est oui ou non, oui ou non une chaîne est borroméenne. À deux, toutes les chaînes sont borroméennes. Donc la propriété borroméenne dégénère à deux. Alors une troisième raison pour laquelle cette chaîne est dégénérée, c'est que dans cette chaîne, un cercle est le retournement de l'autre cercle. Une autre façon de le dire, c'est que ces deux cercles ont même voisinage. Enfin, ça c'est des histoires de surface ; c'est que, si ces deux cercles sont remplacés par leurs deux surfaces-voisinages, c'est la même surface, et ces deux cercles ne sont que le dédoublement l'un de l'autre. C'est un pur dédoublement, c'est une pure complémentation. Mais ça se voit sur les surfaces, ça. Ça se voit sur les chaînes de surface, et pas sur les chaînes de cercles. Ça se voit sur les chaînes de surface qui sont associées à cette chaîne de cercles. C'est-à-dire, si cette chaîne

de deux cercles [figure V-15] correspond à une chaîne de deux tores, cette chaîne de deux tores correspond au dédoublement du tore.
Alors ça, c'est pas évident : c'est pas évident que deux tores enlacés, c'est la même chose que deux tores qui sont le dédoublement l'un de l'autre, au même titre que le pneu et la chambre à air. Le pneu et la chambre à air, c'est le dédoublement d'un tore en deux tores. Deux tores qui ne sont que deux versions d'un même tore, c'est un tore dédoublé. Que deux tores étant le dédoublement d'un tore, c'est la même chose que deux tores enlacés, c'est pas évident. C'est le retournement qui dit ça, et le retournement c'est pas évident. Ces deux cercles, [figure V-15], c'est la même chose que ces deux tores, enlacés [figure V-16]. Ces deux tores enlacés, c'est la même chose qu'un tore dédoublé, [figure V-17]. Et ça c'est une raison de dire que ça c'est une chaîne dégénérée. Chaîne dégénérée, parce que ça, ça fait que de dire, ce deux, le deux de ces deux cercles, c'est que la division de l'espace en deux moitiés. Voilà, ça, c'est un critère pour dire qu'une chaîne est dégénérée, c'est que les éléments de la chaîne ne représentent qu'une division de l'espace. Ces deux cercles-là valent pour la division de l'espace en deux moitiés.

C'est en ce sens-là que c'est dégénéré, c'est que ces deux-là, ce n'est que deux moitiés de l'espace. Alors pourquoi deux cercles qui ne font que représenter deux moitiés de l'espace, pourquoi c'est une dégénérescence ? Eh bien, parce que dans le cas général des chaînes, le « plusieurs-cercles » des chaînes, ne représente pas une division de l'espace en plusieurs parties, mais il se trouve qu'ici ces deux cercles ne font que représenter une division, une répartition, une séparation de l'espace en deux parties.
-*Lacan :* Je voudrais quand même intervenir. Intervenir pour vous faire remarquer que si vous retournez ce cercle-là par exemple, le cercle de droite, [figure V-15], vous libérez du même coup le cercle de gauche. Je veux dire que ce que vous obtenez, c'est ce que j'appelle la trique [figure V-18]. C'est-à-dire que cette trique est libre. Du... Et c'est quand même très différent du tore à l'intérieur du tore.

- *Soury :* Bon, c'est différent. Mais c'est... Voilà, enfin, de désimpliquer l'un de l'autre les deux tores, ça peut se faire que par une coupure. C'est pas seulement par retournement, par retournement on peut pas, on peut pas désimpliquer les deux tores. Ce qui se verrait, par exemple, si on fait le retournement avec un petit trou, enfin par trouage. Si on fait le retournement d'un tore par trouage, on ne peut pas, on ne peut pas désimpliquer ces deux tores. On ne peut pas les désimpliquer, les désenchaîner, les désenlacer. C'est seulement si on fait une coupure. Mais faire une coupure, c'est faire beaucoup plus que le retournement, faire une coupure, c'est faire plus que le trouage, et faire le trouage, c'est faire plus que le retournement. C'est-à-dire que faire une coupure, c'est faire beaucoup plus que le retournement. On peut faire le retournement par coupure, mais ce qui

se fait par coupure n'est pas représentatif de ce qui se fait par retournement. Et ça, ça en serait justement, enfin ça serait tout à fait un exemple c'est que par coupure on peut désimpliquer, on peut désenchaîner l'intérieur et l'extérieur, alors que par retournement, il est pas question de désimpliquer la complémentarité de l'intérieur et de l'extérieur. C'est que ce qui est fait par coupure, c'est beaucoup plus que ce qui est fait par retournement, bien que la coupure puisse apparaître comme une façon de faire le retournement. Là-dedans la coupure, c'est plus que le trouage et le trouage, c'est plus que le retournement. Le retournement peut être fait par trouage. Le trouage, non, j'hésite à dire que le trouage pourrait être fait par coupure quand même. Mais dans la coupure, il y a un trouage, il y a un trouage implicite dans la coupure.
- *Lacan :* En d'autres termes, ce que vous obtenez par trouage, c'est un effet comme ça, [figure V-19].
- *Soury :* Oui, oui.

- *Lacan :* Il *y* a quelque chose qui n'est quand même pas maîtrisé, concernant ce que... C'est quand même un résultat différent de celui-là! [figure V-17].
- *Soury:* Non, non! C'est la même chose.
-*Lacan:* C'est justement sur ça « c'est la même chose », que je désirerais

obtenir de vous une réponse (La salle: plus fort!), ce : c'est la même chose [rires dans la salle]. Quand nous retournons les deux tores (figure V-17), nous obtenons ceci (figure V-20). C'est quand même quelque chose de complètement différent de ça [figure V-19], qui ressemble beaucoup plus à ça! (figure V-16). Il y a quelque chose là qui ne me paraît pas maîtrisé; parce que ceci (figure V-17) c'est exactement la même chose que ça (figure V-7) (brouhaha.)

- *Soury :* Bon.
Alors ça, (figure V-19) c'est deux tores enlacés. Ça, (figure V-20] c'est deux tores emboîtés. Ça, figure V-14) c'est deux tores enlacés. Ça, (figure V-18) c'est deux tores libres l'un de l'autre, indépendants. Alors, ce qui est la même chose, c'est ça : deux tores, deux tores enlacés. Et ça c'est deux tores enlacés...
- *Lacan :* Ceux-là (figure V-19) ne sont pas enlacés : ils sont l'un à l'intérieur de l'autre.
- *Soury :* Ah bon! Bon, bon! J'avais cru que c'était le... J'avais cru que c'était ça. Ah bon! il s'agit des deux tores, du noir et du rouge? Alors là, il s'agit de deux tores emboîtés : un noir et un rouge emboîtés ici. Ici de deux tores emboîtés (figure V-20). Et ici de deux tores enlacés (figure V-14).
- *Lacan :* C'est ça qui, dans les catégories, n'est pas maîtrisé, dans les catégories d'enlacement et d'emboîtement. J'essaierai de trouver la solution. Mais ceci est proprement semblable à l'enlacement. L'enlacement est différent... (brouhaha.

Schéma proposé par Pierre Soury

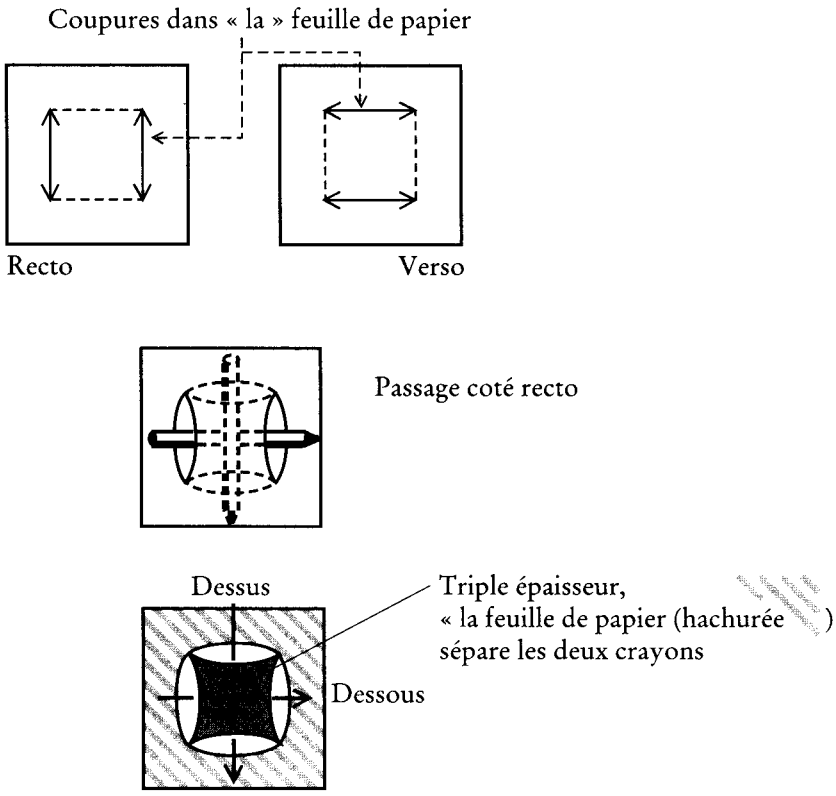


Figure V-1a, détail de la figure V-1, page 39.

Leçon VI, 14 février 1978

Je suis un petit peu ennuyé parce qu'il se trouve que je n'ai pas l'intention de vous ménager aujourd'hui.
Voilà. Il y a quelque chose que je me suis demandé; et que je fais mes efforts pour résoudre. C'est quelque chose qui consiste en ceci - peut-être qu'on entend quand même? -, supposons quelque chose qui se présente comme ceci, en d'autres termes, qui comporte une double boucle.

On est capable avec ça, c’est-à-dire avec cette amorce, de faire un nœud borroméen à 3. Vous voyez bien qu'ici les deux cercles qui se trouvent être quelque chose comme ça - ce sont des cercles vus en perspective - les deux cercles se nouent. C'est une idée qui m'est venue, je n'étais pas sûr que ça ferait un nœud borroméen. Mais enfin, je l'ai parlé. Et ça s'est trouvé exact. Il faut ici que vous y mettiez un peu de bonne volonté, voilà comment ça se goupille. J'ai mis ça à l'épreuve avec le nommé Soury que, pour l'instant, je fréquente. Je le fréquente parce qu'il me dit des choses sensées sur le sujet de ces nœuds borroméens. Néanmoins je peux pas dire qu'il ne me donne pas de tintouin. Je veux dire que pour ce nœud borroméen, il voulait à tout prix le faire à 4. Il y en avait déjà 2, pourquoi le faire à 4 ? Ceci d'autant plus qu'à 2, il ne tient pas. À 4, me semble-t-il, il ne tiendrait pas plus; c'est à savoir qu'il se dénouerait assurément, à moins de le faire circulaire. Je vous ai déjà parlé de cette chaîne borroméenne circulaire. Elle suppose quelque chose qui, comme on dit, raboute le début, au commencement, et ce quelque chose qui ne peut être que le rond qui la termine et du même coup l'inaugure [figure VI-3].

Ce nœud borroméen, celui qui s'ébauche [figure VI-2] comme je viens de le dire, n'est pas circulaire. Plus exactement il n'est circulaire qu'à 3. À 3, à condition de faire passer dessous l'inférieur, dessous le supérieur, nous obtenons un nœud borroméen typique; c'est-à-dire celui-ci [figure VI-4]. Celui-ci [figure VI-1] et celui-ci [figure VI-5]. Ils se complètent comme ceci [figure VI-6].

Il est tout à fait clair qu'à ce nœud borroméen, on ne s'est pas encore habitué. Pourquoi diable l'ai-je introduit ? Je l'ai introduit parce qu'il me semblait que ça avait quelque chose à faire avec la clinique. Je veux dire que le trio de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, me paraissait avoir un sens. De fait il est certain c'est quelque chose qui se goupille comme ceci, c'est-à-dire qui est le troisième eh bien, ça se noue. Ça n'est pas évi dent sur la figure qui est là [figure VI-6]. Mais, si on mettait la chose que j'ai ajoutée, en noir, mise en tête, je veux dire ici, on verrait que ces deux noirs peuvent s'identifier. Je vais tâcher de vous le montrer à l'aide d'un dessin supplémentaire. C'est vraiment très compliqué. C'est à peu près ça. C'est à peu près ça, à condition de le compléter comme ceci.

Il est bien évident que je suis extrêmement maladroit [rires dans l'assistance] pour me retrouver dans ces dessins. Il y a une autre façon de le faire [rires dans l'assistance], c'est celle que je dois à Soury et qui se présente à peu près comme ceci ;la façon de le faire est la suivante [figure VI-7], ce qui se complète dans le dessin suivant [figure VI-8]qui bien évidemment n'est pas très clair.

Sachez qu'il est concevable de mettre ici le 3e dessin, je veux dire le dessin noir. Peut-être, ce qui incontestablement se dénoue tel que c'est présenté ici [figure VI-5], peut-être arriverez-vous à reconstituer ceci qu'ils se nouent. Je veux dire qu'il y a un nœud borroméen à 3 qui se constitue du raboutage, je veux dire du fait que ça se clôt. Que ça se clôt exactement comme dans ce que je vous ai montré là improprement, ça se clôt exactement comme dans le cas du nœud borroméen simple. Voilà.

Je m'excuse de n'avoir pas pu mieux préparer cette leçon. Je tâcherai, la prochaine fois, de vous faire distribuer quelques dessins un peu plus clairs. Voilà, je vous quitte là aujourd'hui.

Leçon VII, 21 février 1978

Il y a un nommé Montcenis, c'est tout au moins ce que j'ai cru lire sur le texte qu'il m'a envoyé, il n'est pas là ? C'est vous ? Bon, je vous remercie beaucoup d'avoir reçu ce texte qui prouve tout au moins qu'il y a des gens qui ont pu relever, relever d'une façon convenable les ronds de ficelle que J'ai donnés la dernière fois [figure VI-7]. Je répète que ce dont il s'agit, c'est de quelque chose comme ça.

Oui, grâce à Soury, ici présent, J'ai pu obtenir la transformation de cette chose triple que j'ai essayé de reproduire là, cette chose à trois éléments, grâce à Soury donc, par une transformation progressive, nous avons, nous avons quelque chose qui a les mêmes trois éléments. Et si vous considérez ce qui se trouve en haut, vous pouvez constater - ce qui se trouve en haut sur la feuille que je vous ai distribuée, à seule fin que vous la reproduisiez - ce qui se trouve en haut à condition que de le mettre, de le considérer, ce qui se trouve en haut, vous pouvez voir que ceci reproduit, reproduit la figure qui est ici présente. Il suffit simplement de vous apercevoir que ceci passe sous les trois éléments qui composent la figure. Et que ceci, à partir du moment où ce que vous voyez à droite, passe, sous ce que j'ai appelé les 3 éléments, ceci permet de descendre ce qu'il en est de l'élément noir et qu'on obtient cette figure-là. Ce que je demande maintenant à Soury, c'est comment la figure en bas peut être tripotée de façon telle qu'elle reproduise, qu'elle reproduise la figure qui est en haut. Il a bien essayé de me figurer ce dont il s'agit, à savoir de rabattre ce qui figure en bas, sous la forme de ce qui vient en avant, et qui pourrait donc se rabattre selon un mouvement qui déplacerait en avant ce qui paraît libre; je ne vois pas qu'il m'ait là-dessus convaincu. Je crois que très exactement ces deux objets sont différents.
- *N. Sels:* C'est le même. C'est retourné comme une crêpe.
- *Lacan :* Je ne vois pas que ce soit retourné comme une crêpe. [Brouhaha]. Je ne vois pas que ce soit le cas. Ce qui est - on me communique que la figure d'en haut est l'image de ce que l'on voit dans un miroir placé derrière la figure d'en bas. C'est très précisément cette question de miroir qui différencie les deux figures; car une figure placée dans un miroir est inversée. C'est bien ça qui fait que j'objecte à Soury que c'est ce qu'il appelle ou ce qu'il définit par couple. Une figure placée dans un miroir n'est pas identique à la figure, à la figure primitive, [figure VII-2]. Est-ce que Soury peut ici intervenir ?
- *Soury :* [du milieu de la salle] Oui. Alors, il y a là-dedans, il *y* a beaucoup d'inversions. Il y a différentes sortes d'inversions ; il y a l'inversion «image-miroir»; il y a l'inversion « retourner le papier comme si c'était

quelque chose en vannerie » ; il y a l'inversion « échanger les dessus-dessous » ; il y a l'inversion comme quoi « les mailles à l'endroit deviennent des mailles à l'envers » puisque c'est du tricot; il y a l'inversion comme quoi les rangées -là-dedans il y a des lignes de rangées et des lignes de mailles - il faut savoir si les lignes de rangées passent en-dessous ou en-dessus des lignes de mailles, c'est-à-dire dans le dessin du haut les lignes de mailles passent en-dessous des lignes de rangées et, dans le dessin du bas, c'est le contraire. Alors des interventions il n'y en a pas qu'une, il y en a des quantités. C'est une difficulté là-dedans, c'est qu'il n'y a pas qu'une inversion, il y a de multiples inversions. Bon.

- *Lacan :* Il y a de multiples inversions. Il y en a combien?
- *Soury :* Ça a tendance à proliférer [la salle éclate de rire]. Ici il y a une inversion principale qui est une inversion d'objet; l'inversion principale comme quoi il y a deux objets, c'est les deux tricots toriques.
- *Lacan:* Les deux...
- *Soury :* Les deux tricots toriques. Il y a deux tricots toriques, ce sont deux chaînes différentes. Ça, c'est l'inversion principale parce que c'est deux objets.

Il y a des inversions ; une autre inversion, c'est l'inversion maille à l'endroit, maille à l'envers, c'est-à-dire les deux faces d'un tissu jersey. Les deux faces du tricot régulier - le tricot régulier, c'est le tricot jersey qui a deux faces - ça, c'est une inversion tout à fait importante dans la chaîne. C'est-à-dire que là-dedans il s'agit de tricots toriques, c'est-à-dire d'un tore habillé de tricot, habillé d'un tricot régulier, d'un tricot jersey, et l'une des faces du tore est en mailles à l'endroit et l'autre face du tore est en mailles à l'envers. Ça, c'est une seconde inversion.

Là-dedans il y a encore d'autres inversions qui sont les inversions du tore, c'est-à-dire on peut changer méridien et longitude ou échanger intérieur et extérieur. J'en suis déjà à quatre inversions. Il y a l'inversion de retournement du tore. Ça fait cinq inversions.

Maintenant, sur la présentation plane qui est là. L'inversion principale, c'est l'inversion, c'est pas... enfin, il y a une inversion apparente plutôt,

c'est l'inversion de dessus-dessous; c'est-à-dire que ces deux dessins se déduisent l'un de l'autre en changeant tous les dessus-dessous. Je ne sais pas à combien d'inversions j'en suis. Dans cette présentation plane, j'aimerais y voir deux inversions, c'est-à-dire qu'il y a l'inversion de tricot, c'est-à-dire que dans la partie centrale, les mailles à l'endroit deviennent des mailles à l'envers; sur cette présentation plane, c'est une inversion; et l'autre inversion, c'est que, c'est cette affaire que les lignes de mailles passent dessous ou dessus les lignes de rangées.
Alors quand il y a plusieurs inversions qui se combinent! Déjà quand il y a simplement une inversion, genre gauche-droite, on a toutes raisons de prendre gauche pour droite et réciproquement. Déjà simplement un couple, un binaire, une inversion, on a toutes les chances de se tromper, de choisir l'un quand on veut choisir l'autre. Quand il y a plusieurs inversions... ben c'est ce que j'appelai les binaires et la liaison des binaires. Enfin bref! Où j'en suis ? Pour s'assurer, pour se faire des certitudes là-dessus, à mon avis, ça ne suffit pas de réussir à imaginer dans l'espace une déformation, parce qu'imaginer dans l'espace une déformation, on reste trop dépendant de ces inversions de couples et inversions de binaires. Ça me paraît nécessaire par rapport à la prolifération des binaires, des couples des inversions, de faire du recensement exhaustif. Alors le défaut de cette feuille, de ce point de vue-là, c'est qu'il n'y a pas un recensement exhaustif. C'est-à-dire pour faire... Enfin, le recensement exhaustif qui correspondrait à cette feuille-là, il faudrait quatre figures. C'est-à-dire qu'il y ait les quatre combinaisons possibles, d'une part maille à l'endroit, maille à l'envers et d'autre part, savoir si les lignes de mailles et de rangées passent au-dessus ou au-dessous l'une de l'autre. Il faudrait quatre dessins pour avoir quelque chose d'exhaustif. Je répète, par rapport à ces inversions, on ne peut que s'y perdre : il y a besoin de quelque chose d'exhaustif. Donc, il manque une seconde feuille, ce qui fait qu'on a quatre dessins. Il y aurait quatre présentations planes. Sur ces quatre présentations planes, alors là, ça serait la bonne mise en place pour discuter ; est-ce que ces quatre présentations sont présentations de combien d'objets ? Car il se trouve que ces quatre présentations seraient présentations de deux objets. C’est-à-dire qu'il y a des changements de présentations qui ne changent pas l'objet. Alors il se trouve que, sur cette feuille, il y a deux présentations du même objet. Alors...

- *Lacan :* Il est, me semble-t-il, clair que si on divise cette feuille, ce qu'on voit sur la figure du bas est exactement ce qui est reproduit en miroir par ce qui se figure dans l'image du haut.
- *N. Sels :* Non, non. - *Lacan:* Comment?
- *N. Sels :* Si c'était en miroir, ce qui est à gauche dans l'un serait à droite dans l'autre. [Brouhaha].
-*Lacan :* Ce sont deux objets différents, parce que l'un est l'image de l'autre en miroir. Ce que vous soutenez, c'est que ce qui se passe, puisqu'il y a quatre inversions d'après ce que vous dites, c'est que ça serait quatre inversions et qu'il y aurait deux objets, deux objets distincts dans ces quatre inversions. Je ne vois ici qu'une inversion. Je suis de l'avis de la personne qui me communique, les deux schémas représentent le même objet. Si nous concrétisons par trois ficelles concrètes, le schéma d'en haut est l'image du schéma d'en bas, vu toujours dans un miroir mis derrière, et vice-versa. L'objet considéré n'a que ces deux schémas. Et à ce titre le schéma, le rapport de ces deux schémas, est celui d'une image en miroir. Donc ça ne coïncide pas. Une image en miroir ne coïncide pas avec l'objet primitif, avec la figure primitive. Il n'y a pas deux inversions, il n'y en a qu'une. Il n'y en a qu'une, mais qui introduit une différence essentielle, c'est à savoir que la figure en miroir n'est pas identique à ce qui se voit de la figure primitive. Il y a une seule inversion.
Voilà! Je vais donc vous renvoyer maintenant, puisque je crois, en une matière qui n'est pas spécialement difficile, vous avoir dit ce qu'il en est de ces deux images une fois inversées. Et qui ne sont inversées qu'une fois.
Voilà. Je vais en rester là pour aujourd'hui.
-66-

Leçon VIII, 14 mars 1978

Quelqu'un a émis, à mon sujet, l'imputation que je faisais faire de la recherche à mon auditoire ou, plus exactement, que j'y parvenais. C'est François Wahl dans l'occasion. C'est bien à quoi je devais arriver. J'avais énoncé autrefois que «Je ne cherche pas, je trouve». Ce sont mes mots empruntés à quelqu'un qui avait de son temps une certaine notoriété, à savoir le peintre Picasso.

Actuellement je ne trouve pas, je cherche. Je cherche, et même quelques personnes veulent bien m'accompagner dans cette recherche. Autrement dit, j'ai évidé, si l'on peut dire, ces ronds de ficelle avec lesquels je faisais autrefois des chaînes borroméennes. Ces chaînes borroméennes, je les ai transformées, non pas en tores, mais en tissus toriques. Autrement dit, ce sont des tores qui portent maintenant mes ronds de ficelle. Ce n'est pas commode parce qu'un tore, c'est une surface et qu'il y a deux manières de traiter une surface. Une surface, ça porte des traits et ces traits qui se trouvent être sur une des pages de la surface, autrement dit une des faces de la surface, ces

traits, c'est actuellement ce qui incarne, supporte, mes ronds de ficelle. Mes ronds de ficelle qui sont toujours borroméens. En fait le tore, il est au centre de ces traits. Il est fabriqué à peu près comme ça, [figure VIII-1] et les traits sont à la surface. Ce qui implique que le tore lui-même n'est pas borroméen.
Ça, c'est un tableau de Soury [voir diagramme VIII-d en fin de leçon]. Il y distingue deux éléments. À savoir, le fait qu'un tore peut se retourner, il se retourne de deux façons.
Soit que le tore soit troué, troué de l'extérieur.
Dans ce cas-là, comme on peut le voir ici, il est capable de se retourner. C'est-à-dire que, pour dessiner les choses comme cela, il se retourne à l'envers, et qu'il en résulte que ce dans quoi on entre, à savoir ce que j'appellerai âme du tore, devient l'axe. À savoir que le résultat de ce retournement est quelque chose qui se présente comme ceci en coupe [figure VIII-3]. À savoir que l'âme du tore en devient l'axe. En d'autres termes, ceci vient se fermer ici et ce dont il s'agit dans le tore devient l'axe, à savoir que l'âme est formée du reploiement du trou.

Au contraire, le retournement par coupure qui a pour effet aussi de transformer le tore en permettant - voilà la coupure - en permettant de le retourner comme ceci, substitue également l'âme et l'axe. Ici le tore ayant ce qu'on appelle son âme, et ici, du fait de la coupure, ce qui était d'abord l'âme du tore - voilà la coupure, (figure VIII-2) - devenant son axe, (figure VIII-3).
Il me semble, quant à moi, que les deux cas sont homogènes. Néanmoins le fait que Soury distingue ce retournement par coupure du

retournement par trou, m'impressionne. À savoir que je fais grande confiance à Soury. Autrement dit ce qui s'appelle ici un carrefour de bandes - on dit, un carrefour de bandes - se réfère au tore troué. Ici aussi le retournement dont il s'agit est un retournement torique, c'est-à-dire du fait d'un trou. Je vais donner la parole maintenant à Soury qui se trouvera en posture de défendre sa position.
Bien sûr, il y a quelque chose qui m'impressionne. C'est que le tore, pour le dessiner comme ceci [figure VIII-4], c'est-à-dire en perspective, le tore a pour propriété d'admettre un type de coupure qui est très exactement celui-ci; si, à partir de cette coupure, on retourne le tore, c'est-à-dire qu'on fait passer la coupure par derrière le tore, l'axe reste l'axe et l'âme reste l'âme. Il y a retournement du tore, mais sans modifier ce qui se trouve distributivement l'axe et l'âme - ceci est l'axe. Est-ce que ceci suffit à permettre que le retournement par coupure opère autrement sur le tore ? C'est bien ce dont je pose la question. Et là-dessus, je vais donner la parole à Soury qui veut bien, dans mon embarras, prendre le relais de ce dont il s'agit.

- *Lacan :* Prenez place ici et...
- *Soury :* J'aurais besoin du tableau aussi. J'aurais besoin de dessiner... Il s'agirait de la différence entre le trouage et la coupure du tore. Et même il s'agit de la différence entre le retournement, le trouage et la coupure.
Alors je vais essayer de présenter la différence entre coupure et trouage du tore, enfin d'abord en ne m'occupant pas que ça peut servir à faire
-28-

du retournement; simplement que couper le tore et trouer le tore, comment c'est différent. Je dessine un tore. J'ai besoin de craies de couleur. Voilà.
Alors, voici le tore. Sur le tore, des cercles peuvent être sur le tore. Il y a des cercles réductibles ; des cercles réductibles, c'est des cercles qui, par déformation, peuvent être réduits.

Et il y a des cercles non-réductibles. Alors comme cercle non-réductible, il y a le cercle méridien, il y a le cercle longitude et il y a d'autres cercles. Voilà.

j'ai dessiné un cercle sur le tore qui n'est ni le cercle méridien, ni le cercle longitude (figure VIII-7). Alors lorsqu'il y a un cercle sur le tore, c'est possible de le couper le long de ce cercle et le résultat...

-70-

Bon alors, le trouage, c'est ce cas-là, c'est couper le long d'un cercle réductible. Et la coupure, c'est couper le long d'un cercle non réductible. Si on coupe le long d'un petit cercle, un cercle réductible, un petit cercle, qu'est-ce qui reste ? Il reste d'une part un petit disque, le petit disque, et d'autre part il reste une surface à bord, une surface avec bord que je dessine [figure VIII-8]. Voilà. Alors ce dessin-là représente une surface avec bord. Voilà le résultat du trouage. Dire trouage, c'est ne pas s'intéresser au petit disque qui reste et dire que le tore troué c'est ça. Le tore troué, c'est une surface avec bord qui est dessinée ici.
Si le tore est coupé le long d'un cercle non-réductible, alors c'est ça la coupure, alors qu'est-ce qui reste ? D'abord il ne reste qu'un seul morceau. Je vais dire ce qui reste : il reste une bande plus ou moins nouée et plus ou moins tordue. Alors je vais dessiner ce qui reste par une coupure méridienne. Par une coupure méridienne, il reste une bande qui n'est ni nouée, ni tordue [figure VIII-9]. Par une coupure longitudinale aussi, il reste la même chose, une bande qui n'est ni nouée, ni tordue [figure VIII-10]. Et ça aussi ce sont des surfaces avec bord. Mais il y a quand même une différence, c'est que là c'était une surface avec un seul bord et ici ce sont des surfaces avec deux bords.
Si la coupure est faite le long d'un cercle pas si simple - pas si simple que le cercle méridien ou que le cercle longitude - alors ce qui reste c'est une bande. Il reste encore une bande, mais qui est plus ou moins

nouée, plus ou moins tordue. Alors par exemple, enfin pour un certain cercle, on obtient une bande [figure VIII-11] qui est nouée en trèfle [figure VIII-12] et qui est tordue. Alors la torsion, je ne me rappelle pas la torsion correspondante. Donc je dessine, j'ai toutes chances de faire une erreur là, c'est-à-dire que ce n'est pas n'importe quelle torsion, mais je ne me rappelle plus quelle torsion il y a.

Bon, bref, c'est une bande qui est nouée et tordue et on peut séparer sa partie nouée et sa partie tordue. C'est-à-dire que le nouage de cette bande peut être représenté par un nœud, bon ici le nœud de trèfle ; et la torsion peut être comptabilisée, c'est un certain nombre de tours. Dans le cas du trèfle, il y a une torsion de, je crois, trois tours, il y a 3 tours de torsion; enfin, si c'est pas trois, c'est six. Je peux me tromper. Donc là, le n'ai pas indiqué ces choses-là pour bien montrer qu'il s'agit de bandes. Donc le tore coupé, c'est une bande plus ou moins nouée, plus ou moins tordue, donc ça donne certains nœuds, pas tous les nœuds, et ça donne une certaine torsion. Il y a certains cercles sur le tore que Monsieur Lacan a mentionné. C'est des cercles qu'il avait mis en correspondance avec Désir et Demande. Voilà, ces cercles, on peut les repérer par combien de fois ils tournent autour de l'âme et combien de fois il tournent autour de l'axe. Ces cercles il y en a beaucoup, mais ils peuvent être repérés et ce repérage peut être justifié. Bref! Les cercles qu'avaient présenté Monsieur Lacan, c'est des cercles qui tournaient une fois seulement, soit autour de l'axe,

soit autour de l'âme et puis plusieurs fois... Là j'en dessine un qui tourne une seule fois autour de l'axe et plusieurs fois autour de l'âme, [figure VIII-13].

Là j'en ai dessiné un qui tourne une fois autour de l'axe et cinq fois autour de l'âme. Alors si le tore est coupé selon un cercle comme ça, le résultat est une bande qui est tordue, mais qui n'est pas nouée, c'est-à-dire que le résultat, le tore coupé le long d'un cercle comme ça, pour celui-là un cinq, il va y avoir 5 tours et pas de nouage, 5 tours de torsion et pas de nouage. Alors je suis en train de me tromper, c'est-à-dire je suis en train de confondre les tours et les demi-tours, je n'en ai pas dessiné assez... [figure VIII-14].

Voilà. Bon! Alors ce que j'ai dessiné là, c'est une bande qui est tordue et qui n'est pas nouée. Donc les cercles qu'a mentionnés Monsieur Lacan parmi tous les cercles sur le tore, ça a été le cercle méridien et le cercle longitude qui donnent une bande ni nouée, ni tordue et puis ces cercles-là correspondant à désir/demande, qui donnent une bande qui est tordue et pas nouée.

Pour le moment déjà, ça fait une différence entre trouage et coupure. Alors, voici ici le résultat du trouage, il n'y a qu'une façon de trouer, alors que des façons de couper, il y en a autant qu'il y a de cercles sur le tore. Alors voilà le résultat du trouage, voilà le résultat de la coupure. Ici le résultat du trouage, c'est une surface avec bord qui n'a qu'un seul bord. Le résultat de la coupure, ce sont des surfaces à deux bords, mais c'est une surface spécialement simple, puisque c'est une bande. Ça, c'est déjà une façon de montrer la différence entre trouage et coupure ; c'est que le tore troué et le tore coupé, ce n'est pas la même chose.
Maintenant par rapport au retournement, je vais m'engager dans, dire les différences entre trouage et coupure par rapport au retournement. D'abord quelque chose, c'est que couper le long d'un cercle - je vais effacer un peu là - disons, dans la coupure le trouage est implicite, c'est-à-dire que dans couper le trouage est implicite, c'est-à-dire dans la coupure il y a beaucoup plus que d'enlever seulement un petit trou. La coupure peut être présentée comme quelque chose de, en plus, par rapport au trouage. C'est-à-dire qu'on peut faire un trouage d'abord et à partir de ce trouage, couper. La coupure donc peut être décomposée en deux temps d'abord trouer et ensuite couper à partir du trouage. Et donc ça peut être fait ici, c'est-à-dire que ça, c'est le tore troué, bon, eh bien, la coupure peut être obtenue... enfin si c'est considéré comme deux étapes, première étape trouer, deuxième étape couper à partir du tore troué, la coupure peut être montrée là-dessus, c'est-à-dire sur le tore troué. Alors je vais montrer, je vais indiquer, sans le dessiner, les coupures les plus simples. Mettons une coupure méridienne - dans le tore troué, la distinction méridien/longitude s'est perdue - mettons enfin une coupure méridienne, ça peut être par exemple de couper ici (1). Bon je vais le dessiner quand même. Voilà,

mettons ça, c'est une coupure méridienne. Alors là-dessus, on peut voir qu'il reste une bande, c'est-à-dire qu'une fois coupé ici (1), la coupure ici laisse ça; alors on peut éventuellement imaginer les déformations là-dessus, comme quoi, ceci peut se résorber et ceci peut se résorber et ce qui reste c'est bien une bande [figure VIII-9]. Donc on peut retrouver à partir du tore troué que la coupure méridienne laisse une bande. De même si ça avait été une coupure longitudinale, la coupure longitudinale aurait aussi laissé une bande.
Je vais effacer cette coupure que j'ai faite là, pour dessiner une coupure moins simple, une coupure selon un cercle qui n'est pas au plus simple. Alors je vais faire la coupure, je vais dessiner une certaine coupure. Je dessine d'abord. J'ai peur de me tromper quand même. Alors, j'ai fait une coupure qui repart du bord du trou, enfin j'ai fait une coupure qui s'enclenche à partir du bord du trou du trouage, alors je l'ai enclenchée ici. Voilà, un cercle [figure VIII-16]. C'est un cercle qui fait deux tours autour de l'axe, enfin deux tours et trois tours puisque, une fois le tore troué, la distinction de l'intérieur et de l'extérieur est perdue et la distinction de l'âme et de l'axe est perdue; perdue, pas tout à fait perdue, je vais y arriver - mais on ne peut plus distinguer méridien et longitude. Alors j'ai dessiné une coupure du tore troué. Et, à partir de ce dessin, avec de la patience, c'est possible de restituer la bande nouée et tordue qui sera obtenue. En dessinant sur le tore troué, par des procédés de dessin, on peut arriver à savoir le résultat de la coupure. C'est-à-dire qu'ici, j'ai choisi un cercle qui tourne deux fois d'une part et trois fois d'autre part, parce que le résultat de cette coupure-là, ce sera un nouage en trèfle. Ça, c'est une

coupure qui n’est pas la plus simple et le résultat est une bande qui est nouée et qui est tordue.
Donc dans la coupure, le trouage est implicite. On peut le dire autrement c'est que couper le tore, c'est faire beaucoup plus que trouer. C’est-à-dire que l'espace du trouage qui est créé, il est largement créé, à l'occasion d'une coupure; donc tout ce qui peut se faire par trouage peut se faire par coupure. En particulier le retournement qui peut se faire par trouage peut se faire par coupure.
Mais par coupure, il y a des retournements, il y a d'autres retournements qui sont possibles. Il y a certains retournements qui ne sont pas possibles par trouage et qui sont possibles par coupure. Alors je vais dire la différence entre les retournements permis par coupure et permis par trouage.
Je vais effacer la partie droite. Pour pouvoir distinguer ça, il y a besoin de différenciation, c'est-à-dire, j'ai besoin de différencier l'âme et l'axe par des couleurs. Alors je vais utiliser bleu et rouge pour l'âme et l'axe. Et J'ai besoin encore de différenciation, c'est de différencier les deux faces du tore. Le tore est une surface sans bords, c'est une surface qui a deux faces et J'ai besoin de cette différenciation-là. Bon, alors ici, le tore, on ne lui voit qu'une seule de ses faces, je vais utiliser vert et jaune [ici, jaune = gris] pour les deux faces. Et ici on voit qu'une seule face. Pour le tore, on ne lui voit bien qu'une seule face, on ne voit pas la face intérieure jaune.

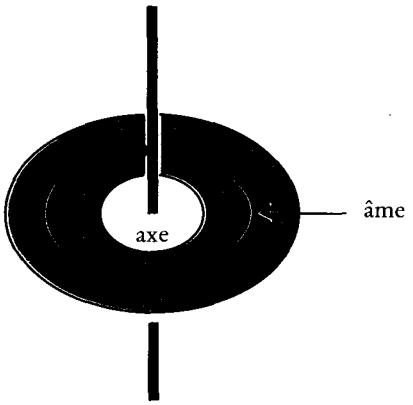


Fig. VIII-17

Donc c'est vert et jaune, les deux faces du tore. Et il y a une correspondance entre le couple âme/axe, et le couple des deux faces, il y a une correspondance. C'est-à-dire que la face verte, qui est ici la face extérieure, est en correspondance avec l'axe. Et la face jaune, face intérieure, est en correspondance avec l'âme [figure VIII-18].

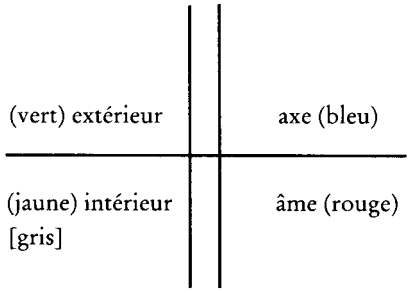


Fig. VIII-18

J'ai introduit deux couples, mais ces deux couples sont actuellement - parce que c'est ça qui va se perdre - actuellement c'est le couple des deux faces et le couple intérieur/extérieur liés. Alors la différence entre coupure et trouage, retournement par coupure, retournement par trouage - enfin la différence, une différence - c'est que le retournement par trouage ne touche pas, enfin ne change pas cette liaison des deux faces avec l'intérieur/extérieur. Alors que le retournement par coupure dissocie cette liaison.

Alors le retournement par trouage, qu'est-ce qu'il en reste ? Dans cette présentation-là du tore troué, on ne lui voit qu'une seule face - je prends toujours la face verte - cette surface est colorée maintenant, ces deux faces sont colorées, elle a une face jaune, et une face verte. Et dans cette présentation plane il n'y a que la face verte qui est visible, la face jaune apparaîtrait par retournement, retournement du plan; attention là, je parle de plusieurs retournements à la fois en ce moment, c'est dangereux; je viens de mélanger retournement du plan et retournement du tore. Alors voilà le tore troué. Dans l'état du tore troué, âme et axe, je peux les représenter comme deux axes. Alors, je vais situer l'âme et l'axe par rapport au tore troué. J'ai une chance sur deux de me tromper [rires dans la salle]. La face verte correspond avec l'axe bleu. Je place là l'axe, c'est une droite. Ça c'est l'axe bleu; et maintenant l'axe rouge.

Alors pourquoi je dessine deux axes ? Il y a des raisons, je vais dire la raison de dessiner deux axes pour le tore troué. Je vais effacer à gauche pour... Alors du tore d'origine,) e ne conserve que son âme et son axe, qui sont représentés ici. Le tore, une fois retourné, aura comme âme et comme axe ceci. Donc le retournement du tore, c'est l'échange de l'âme et de l'axe, c'est le passage de ça à ça, [figure VIII-19].
Eh bien, le tore troué, c'est un état à deux axes. Je ne fais que l'affirmer. Je vais le redessiner. Finalement, je ne fais que redessiner ce qu'il y a là-bas; mais je le redessine là dans sa position de charnière, d'intermédiaire. Voilà le tore troué, surface avec deux axes [figure VIII-20]. Et j'en mentionne une autre version, c'est que si on ne garde de ça que le cercle bord - c'est-à-dire qu'on ne garde que le bord - ce qu'il en reste de ça, c'est - je vais le dessiner toujours au milieu : voilà - ceci, c'est conserver les deux axes du tore qui sont ici en bleu et rouge et le cercle en bord du trou [figure VIII-21].
Ici, c'était conserver la surface avec bord (figure VIII-20). Et ici, (figure VIII-19), c'est conserver seulement le bord. Alors ce qui est au milieu là fait charnière dans l'opération du retournement, d'échange de l'âme et de l'axe. Alors, je mention-

ne cette figure-là, parce qu'il y a une configuration borroméenne, c'est-à-dire qu'intérieur et extérieur et bord du trou forment une configuration borroméenne. Finalement je n'ai fait qu'affirmer que dans cet état intermédiaire, l'âme et l'axe tous les deux pouvaient... Au moment, cet état intermédiaire qui est l'état d'indétermination, charnière entre intérieur et extérieur... C'est-à-dire qu'ici, intérieur et extérieur se différencient et ici intérieur et extérieur ne se différencient pas. Ici le couple intérieur/extérieur est à l'état de vacillation. Dans l'état du tore troué, la distinction intérieur/extérieur est perdue.
Alors ça c'était au sujet du tore troué. Alors maintenant, j'efface ce schéma-là, le schéma de correspondance - encore que je risque d'en avoir besoin du schéma de correspondance de départ entre le couple des deux faces et le couple intérieur/extérieur. Alors il y a vert qui correspond à bleu et puis jaune qui correspond à rouge. Alors quand le tore est coupé, il va... Mais ça, de mémoire je ne sais pas comment sont disposés... Donc je vais le dessiner. Éventuellement je me trompe, mais ça ne me gênera pas pour ce dont j'ai besoin. Je vais dessiner un tore coupé, je vais le dessiner comme une bande nouée et tordue. Ici je suis en train de redessiner une bande nouée et tordue, obtenue par coupure du tore.

Voilà. Alors pour indiquer que c'est une bande, je mets ces petits traits, mais je ne vais pas mettre des petits traits partout. Voilà, ça, c'est le dessin d'une bande nouée et tordue obtenue par coupure du tore. Voilà. Alors

j'arrête de dessiner les petits traits. L'âme et l'axe maintenant sont ici, ce qui était anciennement l'âme et l'axe - maintenant ce sont deux axes - se trouvent... C'est dommage, je manque un peu de place. Alors voilà, les deux axes : intérieur et extérieur, et maintenant le couple des deux faces. Alors cette bande, telle qu'elle est dessinée, encore une fois, on lui voit qu'une face - ce n'est pas par hasard, c'est-à-dire que je privilégie systématiquement les dessins où on ne voit qu'une face - donc, voilà la bande nouée et tordue avec une face jaune et une face verte. Et ici on ne lui voit que sa face verte. Voilà. Alors je vais quand même dessiner les deux faces, pour faire voir les deux faces dans un autre cas.
C'est que ici j'avais dessiné antérieurement une bande qui n'était pas nouée et qui était tordue.

Alors là on voit les deux faces. C'est-à-dire qu'à l'occasion de la torsion on voit l'autre face, c'est-à-dire que dans cette partie-là, on voit du jaune, il y a du jaune et du vert. Enfin ça c'est pour montrer que dans un dessin de surface avec bord, les deux faces peuvent apparaître. C'est le hasard de certains dessins qui font qu'on voit toujours la même face. Alors ici donc, voilà les deux axes anciennement intérieur et extérieur, et le tore coupé, cette bande. Eh bien, je ne sais pas si c'est imaginable que là-dedans le couple du jaune et du vert est devenu indépendant du couple du bleu et du rouge. C'est-à-dire que cette bande, tout ceci ce n'est qu'une bande, mettons, on peut lui donner un demi-tour tout le long et ça sera toujours le même objet et la face jaune joue le même rôle que la face verte. Alors dans cette situation-là du tore coupé avec ses deux axes, le couple des deux faces - verte et jaune - et le couple intérieur/extérieur - bleu et rouge -

sont devenus indépendants. Ce qui indique quelque chose sur la différence des deux retournements.
Dans le retournement par trouage, on échange l'intérieur et l'extérieur, on échange les deux faces et ils s'échangent ensemble. C'est-à-dire qu'au moment où ça échange le couple intérieur/extérieur, ça échange les deux faces. C'est-à-dire, si ce tore coloré en jaune et vert, quand on le retourne, s'il était d'extérieur vert, après il sera d'extérieur jaune . Dans le retournement par trouage, on inverse simultanément les deux faces et l'intérieur/extérieur.
Au contraire, le retournement par coupure permet de dissocier cette liaison. C'est-à-dire que, une fois le tore coupé, on peut le refermer, de, non pas de... Je vais le dire autrement. Au lieu de voir le tore troué ou le tore coupé comme un intermédiaire, je vais le décrire différemment ; le tore troué peut être refermé de deux façons différentes; mais le tore coupé, lui, peut être refermé de quatre façons différentes. Enfin, j'hésite entre deux façons de formuler, une façon où le tore troué ou le tore coupé apparaît comme un intermédiaire entre deux états du tore; et une autre façon de parler où les deux états du tore sont décrits comme deux façons de fermer cette surface avec bord. Alors une fois le tore coupé, il est possible de le refermer de multiples façons. C'est-à-dire qu'il est possible de le refermer comme il était à l'origine, c'est-à-dire avec l'axe extérieur bleu et la face extérieure verte. Mais il est possible de le refermer n'importe comment ; il est possible de le refermer avec l'axe extérieur rouge et avec la face extérieure verte ou jaune. C'est-à-dire qu'il y a quatre façons de refermer ce tore coupé, en combinant de toutes les façons possibles ; pour fixer le couple bleu/rouge en intérieur/extérieur, en âme et en axe, et pour fixer le couple vert/jaune en face intérieure et face extérieure.

C'est des histoires de couples [rires dans la salle], de binaires. Je trouve assez difficile de présenter des considérations d'exactitude. Là je me suis embarqué dans... Enfin c'était trouage et coupure. Enfin ces histoires de couples ou de binaires sont toujours liées à des histoires d'exactitude.
- *Lacan :* Le vert peut s'associer au bleu et au rouge.
- *Soury:* Oui, oui.
- *Lacan :* Et d'un autre côté, le jaune peut s'associer aussi au bleu et au rouge.
- *Soury :* Oui, oui
- X : Mais est-ce que ce que tu dis est vrai aussi pour une coupure
simple, comme la coupure méridienne ou la longitudinale?
- *Soury :* Oui, oui.
- Y: C'est-à-dire la séparation entre vert et jaune et l'axe et l'âme, est également vraie pour une simple coupure.
- *Soury :* Tout à fait.
- X : Parce que là tu l'as montré pour une coupure complexe, mais tu aurais pu le montrer sur une coupure simple...
- *Soury :* Oui, c'est vrai que c'est la même chose pour une coupure méridienne ou une coupure longitudinale. Ça produit 1a même chose que la coupure en général: c'est-à-dire la dissociation du couple des deux faces et du couple intérieur/extérieur.
- X : Est-ce que tu ne pourrais pas le montrer sur une coupure méridienne simple?
- *Soury :* Si, si, oui, c'est bien...

- *Lacan :* Qu'est-ce qui m'a envoyé ce papier? C'est quelqu'un qui a assisté à ce que Soury fait, de travaux pratiques.
- *2e X :* C'est Moi.
-*Lacan :* Qui est-ce ? C'est vous deux? Écoutez, je suis tout à fait intéressé par cet objet A et l'autre que vous désignez d'une étoile. Je veux dire l'objet A et l'objet qui est désigné comme ça. Je suis intéressé, et j'aimerais beaucoup savoir ce que vous avez tiré de ce qu'a expliqué Soury aujourd'hui. Si vous veniez me le dire, j'en serais content.
- *X :* Là ce que montre Soury, c'est effectivement une erreur qu'il *y* avait dans le papier.
- *Lacan :* Comment? Dans le papier, oui. Dans le papier que vous m'avez envoyé, oui.
- X : À savoir que ce n'était pas effectivement un retournement par trou, mais un retournement par coupure.
- *Lacan :* C'est ça. Bon, je suis très content de le savoir parce que je m'étais cassé la tête sur cette erreur. Voilà, je crois que Soury a comblé nos vœux. Et je continuerai la prochaine fois.
Lacan à Soury : Je vous demande de venir me voir.

84

Annexe leçon VIII

Pages distribuées par Soury
(probablement les 21 février et 14 mars)
85

Les deux trèfles.
Ce sont des nœuds. Ils sont échangés par 2 automorphismes. Les présentations planes sont échangées par 4 automorphismes.
Les deux enlacements.
Ce sont des chaînes orientées. Ils sont échangés par 4 automorphismes. Les présentations planes régulières sont échangées par 8 automorphismes.
Les deux chaînes borroméennes de deux droites colorées et un cercle orienté.
Ce sont des chaînes de deux droites colorées par A et B et de un cercle orienté. Ils sont échangés par 8 automorphismes. Les présentations planes sont échangées par 16 automorphismes.
Les deux chaînes borroméennes de trois cercles colorés orientés.
Ce sont des chaînes de trois cercles colorés par A et B et orientés. Les présentations planes régulières sont échangées par 48 automorphismes.

Leçon IX, 21 mars 1978

Je vous avertis que Madame Ahrweiler, présidente de l'Université de Paris I, Madame Ahrweiler a bien voulu faire que j'énonce mon séminaire le 11 et le 18 avril. C'est la période des vacances et donc vous aurez probablement tout juste à entrer par la porte qui est, non pas sur la rue Saint-Jacques, mais sur la place du Panthéon. En effet, j'en étais réduit à deux séminaires puisque, pour ce qui est de mai, ça sera le deuxième mardi, mais pas le troisième, étant donné qu'on m'a averti que, dans cette salle même, il y aurait, le troisième mardi, des examens.

Il n'en reste pas moins que je suis bien soucieux de ce qu'il en est, nommément du tore. Soury va vous passer des tores, des tores sur lesquels il y a quelque chose de tricoté. Il y a quelque chose qui me soucie particulièrement, c'est le rapport entre ce qu'on peut appeler toricité et le trouage. Il semble, aux dires de Soury, qu'il n'y ait pas de rapports entre le trouage et la toricité. Pour moi, je ne peux pas dire que je ne voie pas de rapports, mais probablement que je me fais une idée confuse de ce qu'on peut appeler un tore.

Vous avez eu, la dernière fois, une certaine présentation de ce qu'on peut faire avec le tore. Il y a quelque chose que Soury va vous passer tout à l'heure et qui comporte un trouage. C'est un trouage qui est artificiel, je veux dire que c'est un tore couvert d'un tricotage qui est plus nourri que celui simple, c'est-à-dire celui qui est - et c'est bien là la difficulté - celui qui est tracé comme tricot sur le tore. Je ne vous ai pas dissimulé ce que ceci comporte : le fait que ce soit tracé sur le tore est tout à fait de nature

à ce que ça ne puisse pas, ce que je désigne « tracé », que ça ne puisse pas passer pour un tricot. Il n'en reste pas moins que, par convention, on pense, on articule que c'est un tricot. Mais il faudrait y adjoindre ce complément que ce qui peut se tracer de l'autre côté de la surface a à s'inverser et à s'inverser en mettant en valeur l'inversion du dessus/dessous, ce qui bien entendu complique franchement ce que nous pouvons dire de ce qui se passe à l'intérieur du tore. C'est bien ce qui se manifeste dans la relative complexité de ce qui est dessiné à ce niveau. [Sur le tableau de Soury, 3° et 4° étages, en annexe, ρ.89]. Nous conviendrons de dire que l'inversion du dessus/dessous complique l'affaire, parce que ce que j'ai appelé tout à l'heure la complexité de ce tableau n'a rien à faire avec cette inversion qu'on peut convenir d'appeler, parce que c'est à l'intérieur du tore au lieu d'être à l'extérieur, qu'on peut appeler, par définition, son image en miroir.
Ça voudrait dire qu'il y a des miroirs toriques. C'est une simple question de définition. Il est un fait que c'est ce qui est à l'extérieur qui passe pour important, à l'extérieur du tore, tracé à l'extérieur du tore. Il n'y a pas trace dans ces figures [tableau de Soury, étages 3 et 4, en annexe, p.89], il n'y a pas trace de cette inversion, de cette inversion que j'ai appelée l'image en miroir torique.
Le trouage est un moyen de retournement. Par le trouage, il est possible qu'une main s'introduise et aille saisir l'axe du tore et, par là, le retourne; mais il y a quelque chose d'autre qui est possible, c'est que, par ce trou, en poussant à travers le trou l'ensemble du tore, on obtienne un effet de retournement. C'est ce que Soury vous manifestera tout à l'heure à l'aide d'un tricot torique un peu plus compliqué.

Il est frappant qu'on obtienne en poussant l'extérieur du tore, qu'on obtienne exactement le même résultat, ce que je justifie en disant que ce trou par définition n'a pas à proprement parler de dimension, à savoir que c'est ainsi qu'il peut se présenter, à savoir que ce qui est trou ici peut aussi bien se projeter de la façon suivante.

Ce qui se présentera donc comme saisie de l'axe ici se trouvera inversé ; la saisie de l'axe fera que ceci sera hors du trou, mais que, puisqu'il y a inversion du tore, la saisie de l'axe fera que le tore - ceci est également un simple cercle et se trouvera ici après que l'axe ait été saisi - mais inversement on peut voir qu'ici nous obtiendrons la même figure, à savoir que ce qui est ici attrapé par le trou et ceci repoussé à l'intérieur, après inversion de ce qui est ici, se trouvera aussi bien fonctionner comme un tore, ce qui est ici devenant l'axe.

Je vais maintenant prier Soury, puisqu'il a la bonté d'être là, de venir montrer la différence - différence nulle - qu'il y a entre ces deux façons de figurer le tricot torique.
Vous avez l'objet ?
- *Soury :* Je l'ai fait passer.
- *Lacan :* Vous l'avez fait passer. On peut voir, sur cet objet, la différence qu'il y a entre saisir l'axe et repousser l'ensemble du tore. Allez-y.
- *Soury :* J'y vais ? Alors il s'agit du retournement du tore par trouage. Je vais le présenter de la façon suivante, c'est-à-dire c'est un tore qui est greffé sur un plan infini. Ce dessin-là indique qu'il y a un tore qui est greffé par un tuyau sur un plan infini. Là-dedans, ce qui correspond au trouage, c'est cette partie tuyau qui fait à la fois trouage du tore et trouage du plan infini et pour ça, c'est pareil.
Alors là-dedans, l'espace est divisé en deux moitiés et cette surface a deux faces... une face que je dessine ici par des poils [en gris sur le dessin], des poils sur la surface, est ici ; ceci, c'est une face et il y a une autre face. Bon ! L'espace est divisé en deux moitiés, une moitié de l'espace, la moitié qui est à gauche de ce plan infini et qui est à l'extérieur du tore et qui fait axe pour ce tore ; et dans l'autre moitié, enfin l'autre moitié de ce plan infini est en communication avec l'intérieur du tore et ici je dessine quelque chose qui fait âme. Alors cette configuration-là permet d'indiquer le retournement. Alors je vais

indiquer l'avant et l'après du retournement. Là je suis en train de redessiner la même chose et c'est l'avant. Et l'après du retournement... alors je montre les deux faces toujours par la même indication.

Donc voici ce qui faisait face extérieure, face gauche du plan et face extérieure du tore, et maintenant, qui après fait toujours face gauche du plan, mais qui fait face intérieure du tore, c'est-à-dire dans le retournement ce qui était face extérieure du tore est devenu face intérieure.
Alors ça c'est une espèce de gant, enfin ce retournement, c'est quelque chose de comparable au retournement du gant. C'est quand même pas tout à fait un gant, c'est un gant torique, c'est un gant qui saisit, c'est un gant qui se ferme et qui saisit. Alors ce gant qui ferme et qui saisit peut se retourner et ça devient encore un gant qui ferme et qui saisit. Alors une description qui était donnée tout à l'heure, c'est une main que je vais dessiner bleue comme ça, qui vient saisir ici... Bon, cette main bleue - ce couple-là du ocre et du bleu [en rouge sur la figure IX-51, c'est un couple intérieur/extérieur - cette main bleue qui vient saisir, qui utilise ce gant, c'est-à-dire que ce gant torique gante cette main bleue et par là cette main bleue saisit, peut saisir l'axe qui est ocre ici [en rouge], cette main qui vient utiliser ce gant comme gant peut par là saisir l'axe ocre. Le retournement peut, à ce moment-là, être décrit de la façon suivante, c'est que cette main bleue tire, tire... et comment elle se retrouve ? Enfin cette main se retrouve comme ça [figure IX-7, après le retournement]. Cette

main, je vais la dessiner en plein, voilà la main qui saisit et le bras et cette main se retrouve ici. Et déjà maintenant le dessin de la main, je l'ai légèrement changé, c'est-à-dire que j'ai dessiné cette main sur le mode d'une main qui saisit, c'est-à-dire que je n'ai plus comme là laissé l'indication que les doigts ne se refermaient pas [figure IX-6]. J'ai dessiné la main de deux façons différentes, je vais maintenant modifier le dessin de la main qui est ici pour indiquer que c'est une main qui saisit, donc je l'indique comme main fermée [figure IX-9]. Voilà.

J'ai donc modifié le dessin de la main comme main fermée, main qui saisit. Voilà. Donc ici sa relation avec ce tore, c'est qu'elle est gantée par ce tore et ici sa relation avec le tore, c'est qu'elle est en situation de poignée de mains avec le tore, c'est-à-dire que de la main au tore ici, c'est comme une poignée de mains, c'est-à-dire de la main au tore c'est passer ici d'une situation de dédoublement, que le gant est un dédoublement de la main, et ici en situation de complémentation, c'est-à-dire que ces deux mains qui sont en poignée de mains se complémentent l'une de l'autre, enfin ce sont deux tores complémentaires, deux tores enlacés, la main qui saisit étant elle-même un tore.

Donc ceci, c'est l'avant et l'après du retournement. Alors dans le retournement, enfin le retournement donc peut être précisé par la situation de cette main, soit qui est gantée, soit qui fait une poignée de mains. Ceci peut préciser le retournement, mais ce n'est pas indispensable pour indiquer le retournement, c'est-à-dire que le retournement peut être indiqué... si cette main ne figurait pas, si cette main était absente, le retourne-

ment pourrait être figuré quand même, c'est pousser tout ça dans le trou. Le retournement de ce gant torique peut être fait en le poussant dans le trou, c'est-à-dire le passage de l'avant à l'après qui est ici n'a pas besoin d'être défini par une main qui saisit, qui tire et qui se retrouve comme ça là. Cette main d'abord intérieure qui devient main complémentaire, ce n'est pas indispensable, le retournement peut être défini comme simplement pousser toute cette partie-là, la partie torique, la pousser dans le trou et il suffit de la pousser dans le trou pour qu'elle se retrouve de l'autre côté. Autrement dit, le saisissement ici contribue bien à décrire le retournement. Le passage du gantage à la poignée, autrement dit le passage du dédoublement du tore au complémentaire du tore, donc le saisissement là-dedans, ce qui sert à indiquer, ce qui l'indique, c'est que, à l'occasion du retournement, il y a passage du dédoublement à l'enlacement; mais ça n'est pas indispensable pour... La main, là-dedans, ne fait que montrer le tore complémentaire; la main là-dedans vaut pour le tore complémentaire. Mais le retournement peut être fait même si le tore complémentaire n'est pas présent et en poussant tout ça. Enfin en poussant tout ça à travers le trou, ça donne ça, c'est-à-dire que c'est pas... enfin on peut pousser d'ailleurs le tout, on peut pousser le tore et la main et ça donnera ça, c'est-à-dire que là-dedans la main qui saisit n'est qu'un dédoublement du tore... qui donc n'est pas indispensable au retournement, c'est-à-dire que la différence entre la description sans la main ou avec la main, c'est la différence entre faire le retournement d'un tore qui est ici blanc ou d'un tore dédoublé par un tore bleu.

Alors je dessine les deux descriptions du retournement [figure IX-11] - sauf que je viens de faire une erreur, là c'est en bleu - je redessine ce qui était dessiné précédemment, c'est-à-dire précédemment ce tore avec son extérieur ici. Voilà la face extérieure du tore qui est retournée comme ça, la face extérieure devient face intérieure. Et ici c'est la même chose, mais le tore est dédoublé par la main. Et ici, alors voilà. Donc c'est deux présentations, c'est deux descriptions voisines du retournement; dans un cas le tore isolé, dans l'autre cas le tore avec son double, le double qui est, soit le double par dédoublement, soit le double par enlacement, le double par dédoublement pouvant donc être imagé comme la situation de gantage et le double par enlacement pouvant être imagé par la situation de poignée de mains. Bon. Voilà.

- *Ribettes :* Pouvez-vous situer la position de l'axe ?
- *Soury :* Alors l'axe ici, je peux le rajouter. Donc la main gantée saisit l'axe. À l'occasion du retournement, l'axe va devenir âme. Alors l'axe ici est là, et après retournement il est devenu âme, l'axe ici est la et après retournement il est devenu âme.
    - X : Pourquoi l'image de la poignée de mains, elle a l'air tellement...

98

- *Soury :* Pourquoi l'image de la poignée de mains...
-X : ... a l'air tellement... ?

- *Soury :* Pourquoi l'image de la poignée de mains a l'air tellement... dure ? Ben, la poignée de mains, elle est complètement fermée. Ce sont des anneaux qui sont fermés. Et il n'y a le choix qu'entre la poignée de mains ou le gantage ; enfin là-dedans la souplesse ne permet que le passage de la poignée de mains au gantage. Elle ne permet pas... Enfin, ce que c'est que des mains qui s'ouvrent et qui se ferment, j'en sais rien. Là, ce ne sont que des mains toriques, des mains fermées.
- *Lacan :* Vous considérez en somme, vous considérez que c'est de pousser, qu'il s'agit ? Dans cette façon de faire, il ne peut s'agit que de pousser l'ensemble du tore. C'est pour ça que vous avez parlé tout à l'heure d'ensemble du tore.
- *Soury :* Oui, oui.
- *Lacan:* Bien. Je vais en rester là pour aujourd'hui. Je vous donne rendez-vous le 11 avril.

Leçon X, 11 avril 1978

J'ai énoncé, en le mettant au présent, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est le fondement de la psychanalyse. Tout au moins me suis-je permis de le dire. Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est à quoi pare - je parle au rapport sexuel - c'est à quoi pare l'interdit de l'inceste. Le savoir, c'est toujours en rapport avec ce que j'écris « l'asexe », à condition de le faire suivre du mot qui est à mettre entre parenthèses « ualité » l'asexe (ualité). Il faut savoir comment s'y prendre avec cette sexualité. Savoir « comme enfer », c'est tout au moins comme ça que je l'écris. J'ai commencé dans un temps à faire, pour symboliser cette sexualité, une bande de Moebius. Je voudrais maintenant corriger cette bande, je veux dire par là la tripler.

Bande de Mœbius
[ou encore bande de
Mœbius à une demi-torsion]

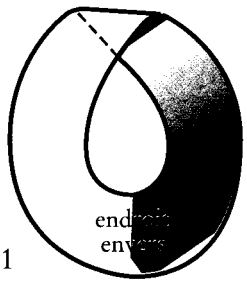
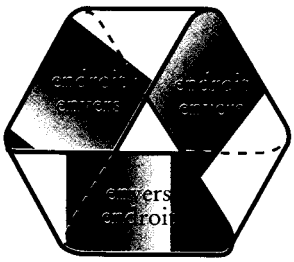


Fig. X-1



Double bande
de Mœbius
[ou encore
bande de Mœbius
à 3 demi-torsions]

Fig. X-2

Ceci est une bande, tout comme l'autre, c'est à savoir que son endroit coïncide avec son envers, mais cette fois-ci ça se passe deux fois. Il vous est facile de voir que, si ceci est l'endroit, ceci qui tourne c'est l'envers, à la suite de quoi on revient à l'endroit; et après ça, c'est ici l'envers, de même qu'ici où c'était l'envers, c'est l'endroit; et même qu'ici l'endroit c'est l'envers. C'est donc une double bande de Moebius, je veux dire que c'est sur la même face qu'apparaissent l'endroit et l'envers.

Ici nous pouvons dire que c'est plus simple : si ici c'est l'endroit, c'est aussi l'envers, comme il apparaît de ce fait que ce qui était l'envers ici revient là; c'est-à-dire que la bande de Moebius n'a qu'un endroit et un envers. Mais la distinction qu'il y a entre ceci [figure X-2] et cela [figure X-1] tient à ce qu'il est possible d'avoir une bande de Moebius qui, sur ses deux faces, est à la fois endroit et envers. Il y a une seule face de chaque côté : c'est une bande de Moebius qui a pour propriété d'être bilatérale.
Qu'est-ce qu'on perd dans l'abstraction ? On perd le tissu, on perd l'étoffe, c'est-à-dire qu'on perd ce qui se présente comme une métaphore. Aussi bien, je vous le fais remarquer, l'art, l'art par lequel on tisse, l'art est aussi une métaphore. C'est pourquoi je m'efforce de faire une géométrie du tissu, du fil, de la maille. C'est tout au moins où me conduit, où me conduit le fait de l'analyse ; car l'analyse est un fait, un fait social tout au moins, qui se fonde sur ce qu'on appelle la pensée qu'on exprime comme on peut avec « lalangue » qu'on a - je rappelle que cette « lalangue », je l'écrivais en un seul mot dans le dessein d'y faire sentir quelque chose. Dans l'analyse, on ne pense pas n'importe quoi et pourtant c'est bien ce à quoi on tend dans l'association dite libre : on voudrait penser n'importe quoi. Est-ce que c'est ça que nous faisons ? Est-ce ça qui consiste à

rêver ? En d'autres termes : est-ce que nous rêvons sur le rêve ? Car c'est ça qui est l'objection. L'objection, c'est que Freud, dans *L'interprétation des rêves,* ne fait pas mieux: sur le rêve, par l'association libre, sur le rêve, il rêve. Comment savoir où s'arrêter dans l'interprétation des rêves ? Il est tout à fait impossible de comprendre ce qu'a voulu dire Freud dans *L'interprétation des rêves.* C'est bien ce qui m'a fait, il faut bien le dire, délirer quand j'ai introduit la linguistique dans ce qu'on appelle une pâte bien efficace, tout au moins nous le supposons, et qui est l'analyse. *De la syntaxe à l'interprétation,* c'est ce que nous propose Jean-Claude Milner. Il est certain qu'il a toutes les difficultés à passer de la syntaxe à l'interprétation. Qu'est-ce qu'il en était au temps de Freud ? Il y a évidemment une question d'atmosphère comme on dit, de coordonnées qu'on appelle culturelles. Je veux dire qu'on reste dans les pensées et agir par l'interme-diaire de la pensée, c'est quelque chose qui confine à la débilité mentale. Il faudrait qu'il existe un acte qui ne soit pas débile mental. Cet acte, j'essaye de le produire par mon enseignement. Mais c'est quand même du bafouillage. Nous confinons ici à la magie. L'analyse est une magie qui n'a de support que le fait que, certes, il n'y a pas de rapport sexuel, mais que les pensées s'orientent, se cristallisent sur ce que Freud imprudemment a appelé le complexe d'Œdipe. Tout ce qu'il a pu faire, c'est de trouver dans ce qu'on appelait la tragédie, au sens où ce mot avait un sens, ce qu'on appelait la tragédie lui a fourni, sous la forme d'un mythe, quelque chose qui articule qu'on ne peut pas empêcher un fils de tuer son père. Je veux dire par là que le Laïos a bien fait tout pour éloigner ce fils sur lequel une prédiction avait été faite, ça ne l'a pas empêché pour autant, et je dirai d'autant plus, d'être tué par son propre fils.

Je crois qu'en m'employant à la psychanalyse, je la fais progresser. Mais en réalité, je l'enfonce. Comment diriger une pensée pour que l'analyse opère ? La chose qui en est le plus près, c'est de se convaincre, si tant est que ce mot ait un sens, c'est de se convaincre que ça opère. J'essaie de mettre ça à plat. C'est pas facile.

Dans le passage du signifiant, tel qu'il est entendu, au signifié, il y a quelque chose qui se perd, en d'autres termes, il ne suffit pas d'énoncer une pensée pour que ça marche. Élever la psychanalyse à la dignité de la chirurgie par exemple, c'est ce qui serait bien souhaitable. Mais il est un fait que le fil de la pensée n'y suffit pas. Qu'est-ce que ça veut dire,

d'ailleurs, le fil de la pensée ? C'est aussi une métaphore. C'est bien pourquoi j'ai été conduit à ce qui est aussi une métaphore, à savoir à matérialiser ce fil des pensées. J'y ai été encouragé par quelque chose qui n'est au fond que ce que je disais au départ, à savoir cette triplicité qui fonde le fait de la succession des générations. Il y en a trois, trois générations, entre lesquelles il y a du rapport sexuel. Ça entraîne bien entendu toute une série de catastrophes et c'est ce dont Freud, somme toute, s'est aperçu. Il s'en est aperçu, mais ça ne s'est pas vu dans sa vie familiale ; parce qu'il avait pris la précaution d'être fou d'amour pour ce qu'on appelle une femme, il faut le dire, c'est une bizarrerie, c'est une étrangeté. Pourquoi le désir passe-t-il à l'amour ? Les faits ne permettent pas de l'expliquer. Il y a sans doute des effets de prestige. Ce qu'on appelle la supériorité sociale doit y jouer un rôle ; en tous les cas, pour Freud, c'est vraisemblable. L'ennui c'est qu'il le savait. Il s'est aperçu que cet effet de prestige jouait, du moins c'est vraisemblable qu'il s'en soit aperçu. Freud était-il - il faut bien poser la question quand même - Freud était-il religieux ? Il est certain qu'il vaut de se poser la question. Est-ce que tous les hommes tombent sous ce « faix » - f.a.i.x. - d'être religieux ? C'est quand même curieux qu'il y ait quelque chose qui s'appelle la mystique; la mystique qui est un fléau, comme le prouvent bien tous ceux qui tombent dans la mystique.

Je m'imagine que l'analyse, je veux dire en tant que je la pratique, c'est ce qui m'a rendu borné. C'est, il faut le dire, une excellente méthode de crétinisation que l'analyse. Mais peut-être que je me dis queje suis borné parce que je rêve, je rêve de l'être un peu moins. Mettre à plat quelque

chose, quoi que ce soit, ça sert toujours. Il y a quelque chose qui est frappant, c'est que mettre à plat ceci, on s'aperçoit que ce n'est rien d'autre que le fil à trois, je veux dire que ceci est exactement identique à ce fil à trois. Mis à plat, c'est la même chose que ce fil à trois. Ça n'a pas l'air, pourtant c'est bien ce dont il s'agit. Le fil à trois, je veux dire ce qui est à proprement parler un nœud, un nœud dit à trois points d'intersection, c'est ce qui met à plat notre bande de Moebius. Je vous prie de le considérer et de me permettre de m'en tenir là.

Leçon XI, 18 avril 1979

Au début de cette leçon, Lacan invite Jean Claude Terrasson à dessiner au tableau ce qu'il lui a fait parvenir dans le courant de la semaine; ces dessins sont reproduits à côté de l'exposé de J. C Terrasson à qui Lacan donne la parole dans la deuxième moitié de la séance.

En ce qui concerne le discours de Lacan dans cette leçon et son rapport aux dessins, ils s'avèrent tout-à fait problématiques. C'est pourquoi nous donnons des dessins reconstitués à partir du commentaire de Lacan qui nous semblent illustrer correctement son dire. Venez un peu, parce que vous m'avez envoyé des choses.

Je voudrais que, les choses que vous m'avez envoyées, vous les commentiez comme ça, une par une, parce que ça ne va pas. Je vous signale que ce que je vous ai dessiné la dernière fois, sous la forme de cette bande que j'ai faite du mieux que j'ai pu, si on la coupe en deux, le résultat - si on la coupe en deux comme ceci - le résultat est ce qu'on appelle un nœud à trois, c'est-à-dire quelque chose qui se présente comme ça.

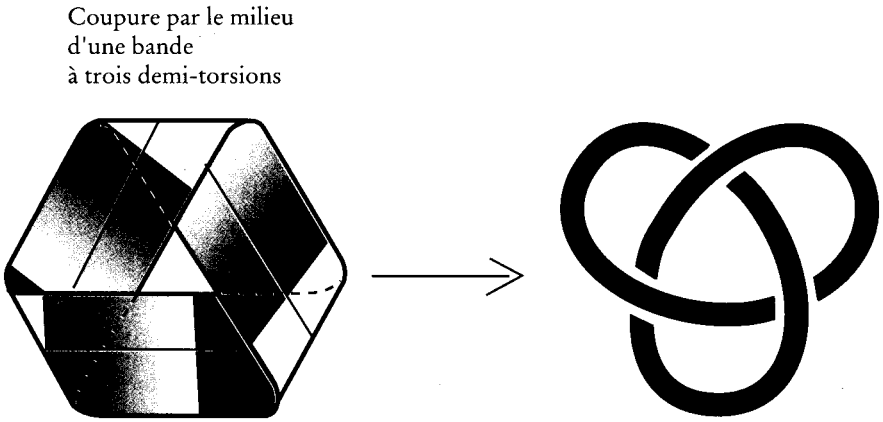


Fig. XI-1 Fig. XI-2

C'est, bien entendu, tout à fait frappant. Ici [figure XI-3], c'est ce qu'on appelle une bande de Moebius. Je la redessine parce que ça vaut la peine de s'apercevoir que, grâce à ce qu'on appelle l'élasticité... la bande de Moebius se dessine comme ça. En d'autres termes, on retourne ce qui apparaît sous cette forme.

Et il y a ce que très légitimement Jean-Claude Terrasson qui est là et qui m'aide, ce que très légitimement Jean-Claude Terrasson appelle une demi-torsion et là, sous la forme où j'ai fait fonctionner la dernière fois - puisque c'est ce que je vous ai dessiné la dernière fois - il y a trois demi-torsions. Par contre, il est possible de faire une seule torsion. C'est ce qui est manifesté dans la figure 2, [figure XI-5] où il y a effectivement une seule torsion. La figure 2 peut également se figurer ainsi [figure XI3].
Ça c'est une figure à une seule torsion, [figure XI-7] elle est équivalente à la figure suivante..., c'est pas commode,... c'est-à-dire que ceci... si nous figurons l'intérieur ici, ceci est réalisé communément parce qu'on l'appelle le tore. Si nous faisons ici une boucle, ce qui vient ici vient sous la forme de quelque chose qui vient au-delà de ce que j'appelle l'axe du tore, c'est ça qui vient dans l'axe du tore et c'est ça qui fait le tour du tore. Je vous prie, à cette occasion de le vérifier, et vous verrez que la torsion, la torsion complète dont il s'agit est exactement équivalente à ce que Jean-Claude Terrasson appelle une torsion, une torsion complète.
C'est ce qui est réalisé dans le tore dont nous n'avons évidemment...

La torsion complète est tout ce qu'on peut faire sur un tore, ce qui n'est bien entendu pas surprenant, parce que il n'y a aucun moyen d'opérer autrement sur un tore. Si sur un tore vous... vous dessinez quelque chose qui coupe, bien sûr, qui coupe en passant ce qu'on appelle... derrière le tore, qui revient en avant et qui repasse derrière le tore, ce que vous obtenez, c'est quelque chose qui est comme ça et qui s'achève de la façon suivante... c'est-à-dire que cela redouble le nœud qui s'entoure autour du tore. En d'autres termes ce qui vient ici, est très précisément ce qui ... ce qui passe autour de ce que j'appelle l'axe. Donc ceci équivaut à deux torsions. Ici une torsion et là deux torsions.

Je vais prier maintenant Jean-Claude Terrasson, de bien vouloir prendre la parole pour nous commenter ses figures, ses figures qu'il a faites là.
Ceci est une bande de Moebius

-J. *C Terrasson :* Alors on peut poser le problème de savoir comment on pourrait paver l'espace, ou paver le plan régulièrement avec des bandes de Moebius aplaties, c'est-à-dire mises à plat. Alors le problème, c'est comment est-ce que je pourrais paver régulièrement le plan en aplatissant des bandes de Moebius... enfin des bandes, c'est-à-dire on peut commencer par la bande à zéro torsion qui est...

Si on dessine uniquement les bords, on les dessine comme ça, ils ne sont liés que par le fait que la bande a une certaine matérialité pour lier ces deux bords. Bon alors, pour mettre cette figure à plat, pour l'aplatir et obtenir quelque chose qui pave régulièrement le plan, c'est-à-dire un polygone régulier - enfin, il n'y en a pas des masses, il y a que l'hexagone, le carré et le triangle équilatéral - pour ça j'ai une solution très simple qui est de coller les deux bords ensemble, enfin coller un bord, accoler un bord à lui-même et aplatir, c'est-à-dire que si je fais hachurer ce qui vient là où la surface vient deux fois l'une sur l'autre, bon c'est ça. Donc j'obtiens un carré, bon là ce n'est pas un carré, mais ça pourrait être, à condition que ma bande ait le double de longueur que de largeur et j'obtiens un carré.
A partir de une demi-torsion, là le problème va être plus compliqué; mais ce qu'on remarque déjà, c'est que chaque fois, on obtiendra, enfin jusqu'à cinq, on obtiendra un polygone régulier, sans trou, c'est-à-dire ce qui est le trou de la bande trouve un moyen de se résorber pour obtenir un polygone régulier et ça sera même le seul que je pourrai obtenir. Bon, alors là, cette figure-là, si j'en dessine le bord, c'est ça, c'est-à-dire on voit que ça ne tient noué... que comme la première figure, le bord ne tient dans

sa position de torsion que par rapport au fait que la bande ait une matérialité aussi.

Ce ne sera plus vrai à partir de ces bandes-là où les bords se tiennent par eux-mêmes en dehors de toutes matérialité de la bande. Alors ça, c'est la mise à plat du tore [sic] à une demi-torsion. Alors là je dessine le bord de la bande et en pointillé évidemment, là où il passe dessous et en hachuré l'endroit où la surface se recouvre. Bon alors cette bande comme toutes celles qui seront des hexagones, pour obtenir un hexagone régulier, il faut que les proportions ça soit : largeur je prends 1 de largeur, la longueur ça sera racine de 3 :l= 1 < = > L = V-3. Bon, on ne va pas entrer là-dedans.

Bon alors, ce qui se passe à la bande à deux demi-torsions, c'est-à-dire à une torsion, c'est-à-dire une bande à deux bords, voilà la manière dont les bords du trou, les bords de la bande se nouent entre eux, c'est-à-dire que là ils n'ont plus besoin de la matérialité de la bande pour maintenir leur nouage, c'est bien pour ça qu'on passe au tore, comme disait Lacan tout à l'heure. Alors cette figure-là se remet à plat dans le carré. Mais pour

rendre ces figures plus lisibles... là aussi le bord vient s'accoler à lui-même, c'est-à-dire là il est deux fois, alors il faudrait que je le dessine avec un petit écartement pour rendre la chose visible. En dessinant, en hachurant toujours là où ça se recouvre, voilà avec un petit écartement pour voir comment le trou, les bords du trou se nouent entre eux. Il y a cette figure qui est donc recouverte, où la surface se recouvre dans la totalité, cette figure est un carré et à partir de ce moment-là, ce n'est plus ce carré-là, mais c'est un carré qui est obtenu avec une bande dont la longueur est quatre fois la largeur, L = 4l.

Alors quand on passe à trois demi-torsions, c'est-à-dire que là le dessin du bord de la bande, c'est ça. Je peux encore mettre à plat cette figure-là, cette bande-là, bon c'est pareil, je dessine le bord visible du trou, et j'obtiens cette figure-là; c'est-à-dire que je le fais avec une bande qui a les mêmes, les mêmes proportions que celles-là, toujours.

La bande à quatre, c'est la bande à quatre demi-torsions, c'est-à-dire à deux torsions, bon, elle noue ses deux bords de cette manière-là, c'est-à-dire comme ça, c'est le deuxième nœud... Et on pourrait dire également que c'est le tore à deux trous et celle-là, je peux encore l'aplatir. C'est pareil, il faudrait que je dessine les bords du trou. Voilà comment ça va se nouer, et vous voyez que c'est la même figure que celle-là. Et cette figure-là est identique à elle-même si on la retourne.

Là je n'ai pas dessiné le tore à cinq demi-torsions, mais il est évident que le tore à cinq demi-torsions ne va pas faire un polygone régulier pavant l'espace; ça il n'y aura plus moyen. Mais si on retournait à celui à 6, on pourrait encore refaire un figure régulière pavant l'espace.
- *J. Lagarrigue :* Avec une demi-torsion et avec trois demi-torsions, tu as toujours un point virtuel, un trou virtuel, qui est un point là qui est tout comme un petit triangle, mais en fait ce n'est pas obligatoire pour une

seule torsion et tu peux la réduire à la dimension d'un triangle... Je vais le représenter.

Tu as cette représentation là actuellement et tu as le bord qui décrit un schéma là, comme ça, avec le bord qui est ici, qui passe derrière et tu as le bord là qui repart devant, et qui fait ce schéma. Mais enfin on peut réduire ces trois bords à n'être plus rien. Alors si tu réduis ces trois bords à n'être plus rien, tu obtiens une forme qui est triangulaire que je ne fais pas tout à fait triangulaire pour que ce soit plus facilement représentable et où tu as ce bord en fait qui va... ce n'est pas facile à représenter, et où tu as en fait ce bord-là, qui viendra ici comme ça, puis ça va passer derrière, là comme ça et puis ça va revenir sur le devant; ce bord-ci, là, il va là, ce petit côté-là qui se réduit à rien, il est ici, ça repasse derrière et ça rejoint ce bord-là, celui-là va se trouver donc en haut et puis ça va revenir ici pour repasser derrière et ça va rejoindre... ici... le troisième. Et alors là il y a une bande de Moebius réduite à sa plus simple expression et qui n'est plus réductible et qui a la forme d'un triangle à trois sections successives avec une première qui est représentée par cette bande qui passe comme ça, puis la seconde -là ça va passer derrière - et puis la seconde qui repasse et

qui se replie une troisième fois pour repasser derrière. Et en fait ce dallage que tu fais ici avec un hexagone, tu peux le faire avec des triangles. Mais c'est une autre forme beaucoup plus simple en fait de dallage. Et où tu as la disparition que tu supposais presque obligatoire de ce trou virtuel qui disparaît avec cette représentation-là. Voilà, c'est ce que je voulais dire. C'est une autre représentation.

- *J. C. Terrasson :* Pourquoi j'ai fait ces représentations-là et pas celle-là ? C'est parce qu'ici, j'ai au maximum une double épaisseur et une simple épaisseur et que ça, je peux évidemment le représenter, comme ici d'ailleurs, par des pavés dont je peux paver le plan. Et alors ça me...

- *J. Lagarrigue :* Ici [figure XI-11], tu n'as pas de trou virtuel qui traverse le plan, vu que le seul trou est un trou qui est vertical comme ça, comme une manche et ici, à cette représentation comme ici tu as toujours un trou qui est virtuel, qui est ici, tu as un point par lequel tu peux passer une aiguille, une épingle, et qui disparaît dans cette représentation où tu as les trois qui se recouvrent absolument [figure XI-17] et qui est la forme en fait la plus réduite possible d'une bande de Moebius avec une seule demie torsion et qui est une représentation qui est beaucoup plus réduite que celle-ci parce que tu élimines en fait cet effet d'hexagone, qui est un effet artificiel si on peut dire, qui n'a pas de raison d'être particulière. Sa seule raison d'être de forme de la bande de Moebius à une seule demi-torsion, c'est en fait la forme triangulaire et c'est celle-là. Et cette forme-là, tu ne peux pas l'obtenir avec la seconde bande de Moebius qui est la bande de Moebius à trois torsions, trois demi-torsions où là l'existence de ce trou virtuel central est absolument obligatoire. Ça se fabrique très bien, ça, d'ailleurs, avec une bande de papier...

- *Lacan :* L'intérêt de cette réflexion est que, également pour la bande de Moebius, ce que j'ai dessiné la dernière fois, l'amincissement de ce dont il s'agit, permet de maintenir la forme qui aboutit au nœud à trois et ceci, je veux dire la bande de Moebius, comme il est bien connu, la bande de Moebius divisée en deux fait un huit; si mon souvenir est bon, ce huit recoupé en deux fait une forme comme ceci, c'est-à-dire quelque chose d'enlacé, si mon souvenir est bon.

Je crois que mon souvenir n'est pas bon.

-J. *Lagarrigue :* Je crois que ça donne une formation qui a des caractéristiques comme ça. Lorsqu'on divise deux fois une bande de Moebius, on obtient une bande qui ressemble à ça, qui est de ce type-là, avec une bande comme ça qui est nouée par une sorte de tissage et qui n'est pas un simple...

- *Lacan :* Je crois en effet que ce sont deux anneaux séparés qu'on obtient avec la bande de Moebius. Il y a quelque chose qui me paraît pourtant pas clair, c'est votre double torsion, comment obtenez-vous cette figure là ?
- *J. C. Terrasson :* En aplatissant une bande de Moebius [?], une bande à une torsion, en l'aplatissant, c'est-à-dire en faisant une demi-torsion à chaque fois, elle prend cette forme-là.
[Discussion inaudible].
- *Lacan :* En quoi ici les deux bords font-ils enlacement ? Car en fait, c'est un fait qu'il font enlacement... Ils font enlacement.

-J. *C. Terrasson :* C'est la première bande dont les bords s'obtiennent par eux-mêmes, c'est-à-dire en dehors du fait de l'existence du sort de la bande...
- *Lacan:* Ouais...
- *La salle :* On aimerait bien participer.
- *Lacan :* Les deux bords font enlacement.
- *J. C. Terrasson :* C'est le premier enlacement de bords. On peut continuer. Il y a toute la série des enlacements.
- *Lacan :* Hein ?
- *J. Lagarrigue :* Il y a toute la série des enlacements de bords...
- *Lacan :* Je vous fais mes excuses. Il y a un moyen de faire un nœud borroméen avec le nœud à 3. Pourtant la question est de savoir s'il y a un autre moyen de faire un nœud borroméen avec le nœud à 3. Si on groupe les 3, il est bien évident que ce qu'on obtiendra ce sera la même chose... ça sera la même chose... que ce qu'on obtient avec la bande de Moebius. Est-ce qu'il y a moyen, en décalant... en décalant... ce nœud à trois - c'est à ça que je me suis escrimé ce matin - en décalant ce nœud à 3, est ce qu'il y a un moyen en déplaçant ce nœud à 3... de faire qu'on puisse passer sous le second nœud à 3 qui est légèrement décalé, qu'on puisse passer sous, puisque c'est ça la définition du nœud borroméen, qu'on puisse passer sous celui qui est dessous, et sur celui qui est dessus. C'est ce que je vous propose de mettre à l'épreuve, puisque je n'ai pas pu le mettre à l'épreuve moi-même ce matin. Il faut, d'autre part, bien se dire que ce nœud à 31ui-même se divise en 2, je veux dire qu'il est susceptible d'être coupé, et que... coupé par le milieu, et que ça donne un certain effet que je vous propose également de mettre à l'épreuve.
Ceci nous promet pour la séance du 9 mai quelques résultats auxquels je m'efforcerai moi-même de donner une solution.

Leçon XII, 8 mai 1978

Les choses peuvent légitimement être dites savoir comment se comporter. C'est nous qui découvrons comment elles font. Le tournant est qu'il faille que nous les imaginions. Ça n'est pas toujours facile, car il y faut quelques précautions... oratoires, c'est-à-dire parlées.

Ainsi c'est la coupure qui réalise le nœud à trois sur un tore. Pour compléter cette coupure, il faut, si je puis dire, l'étaler, c'est-à-dire la redoubler de façon à faire une bande. C'est ce que vous voyez là à droite -la coupure, c'est là à gauche - c'est ce que vous voyez là à droite dans ce dessin dont il faut dire qu'il n'est pas sans maladresse.

Il faut la redoubler, grâce à quoi la figure de la bande apparaît, qui, elle, donne support, c'est-à-dire étoffe au nœud à trois.

C'est certainement pour cela que j'ai énoncé cette absurdité qu'il était

impossible d'établir un nœud sur un tore, ce que Lagarrigue a relevé légitimement, car la coupure ne suffit pas à faire le nœud : il y faut la bande dont vous savez comment on la produit : en redoublant la coupure, un peu à droite, un peu à gauche, bref en la redoublant. Car une coupure ne suffit pas à faire un nœud, il y faut de l'étoffe, l'étoffe d'une chambre à air à l'occasion qui y suffit. Mais il ne faut pas croire que la coupure suffise à faire de la chambre à air une bande de Moebius, même par exemple à triple demi-torsion. C'est la figure que j'ai indiquée là, celle qui redouble la coupure, c'est la figure que j'ai indiquée là qui donne étoffe... qui donne étoffe à ce nœud à trois. Je vous fais remarquer que ce nœud à trois, c'est quelque chose qui ne se produit que de la coupure par le milieu de ce que j'ai appelé la triple bande de Moebius : c'est à couper par le milieu cette triple bande de Moebius que le nœud à trois apparaît, de sorte qu'après tout c'est ce qui m'excuse d'avoir énoncé ce fait, ce fait absurde.

La triple bande de Moebius n'est pas capable de se coucher sur un tore ; d'où il résulte que, si on découpe ceci tel que c'était primitivement, à savoir la coupure, la simple coupure, ça ne fait pas un nœud à trois et si on coupe la chambre air de la façon qui est représentée là [coupure redoublée], et bien, ce qu'on obtient c'est quelque chose qui est bien différent de ce qu'on attendait, à savoir que c'est une chose quatre fois pliée: à l'occasion, par exemple, ceci est l'intérieur de la chambre à air, ceci est à l'intérieur aussi et ceci est à l'extérieur. [Voir notre remarque en fin de leçon].

C'est bien en quoi il n'est pas possible d'obtenir directement ceci, à savoir ce qui résulte de la bande à l'intérieur de la coupure, il n'est pas possible de l'obtenir directement, puisque c'est ce qui ne résulte que de la section par le milieu de la triple bande de Mœbius. C'est peut-être ce qui m'excuse d'avoir formulé cette absurdité que j'ai avouée tout à l'heure.

Néanmoins c'est un fait que la coupure en question réalise sur le tore quelque chose d'équivalent au nœud et que le nommé Lagarrigue a eu raison de me le reprocher.

Ce que j'ai dit sur les choses qui peuvent légitimement être dites savoir comment se comporter, c'est quelque chose qui suppose l'emploi de ce que j'ai appelé l'Imaginaire. Ce que j'ai dit tout à l'heure, qu'il fallait cette étoffe, que nous l'imaginions, nous suggère qu'il y a quelque chose de premier... quelque chose de premier dans le fait qu'il y a des tissus. Le tissu est particulièrement lié à l'imagination, au point que j'avancerai qu'un tissu, son support, c'est à proprement parler ce que J'ai appelé à l'instant

l'Imaginaire. Et ce qui est frappant, c'est justement ça, à savoir que le tissu ça s'imagine seulement. Nous trouvons donc là quelque chose qui fait que ce qui passe pour s'imaginer le moins relève quand même de l'Imaginaire. Il faut dire que le tissu c'est pas facile à imaginer, puisque là ça se rencontre seulement dans la coupure.

Si J'ai parlé du Symbolique, d'Imaginaire et de Réel, c'est bien parce que le Réel c'est le tissu. Alors comment l'imaginer, ce tissu ? Eh bien, c'est là précisément qu'est la béance entre l'Imaginaire et le Réel, et ce qu'il y a entre eux, c'est l'inhibition... précisément à imaginer. Mais qu'est-ce que c'est que cette inhibition, puisque aussi bien, nous en avons là un exemple, il n'y a rien de plus difficile que d'imaginer le Réel; là il semble que nous tournions en rond et que dans cette affaire de tissu, le Réel, c'est bien ça qui nous échappe et c'est bien pour ça... c'est bien pour ça que nous avons l'inhibition. C'est la béance entre l'Imaginaire et le Réel, si tant est que nous puissions encore la supporter, c'est la béance entre l'Imaginaire et le Réel qui fait notre inhibition.

L'Imaginaire, le Réel et le Symbolique, c'est ce que j'ai avancé comme étant trois fonctions qui se situent en ce qu'on appelle une tresse. Il est clair que si on part d'ici, ceci est une tresse et ce qu'il y a de curieux, c'est que cette tresse est bien particulière.

Il y a quelque chose que je voudrais aujourd'hui produire devant vous. Voilà ce que c'est. C'est quelque chose qui se présente comme une bande. 2 recouvre 1 ; ici c'est : 1 recouvre 3 ; ici c'est 2 qui passe sous 3... ici c'est 1... ici c'est 3... ici c'est 1... ici c'est 2... ici c'est 3.

Et pour tout dire, à la fin, nous retrouverons après six échanges le 1-23. Eh bien, ceci, à savoir l'équivalence de ceci qu'on appelle la bande de Slade avec ce que j'ai figuré ici comme 1, 2, 3 ; cette équivalence se démontre dans le fait qu'il est possible de réduire à cette bande de Slade, par une convenable manipulation de ce en quoi consiste le niveau où J'ai écrit 1 - 2 - 3 [figure XII-7], il est possible de réduire par une convenable manipulation ceci à ceci.
En d'autres termes : une ceinture tressée qui se termine par quelque chose qui est l'équivalent de cet 1 - 2 - 3, c'est-à-dire à l'occasion un ceinturon et je veux dire ce qui se détache de cette façon-là, [rires... Lacan détache sa ceinture], il est, non seulement possible, mais aisé à démontrer que cette ceinture, si elle est passée à l'intérieur de cette tresse, que cette ceinture... Il est plus que possible dans une ceinture tressée d'obtenir, à l'aide du bout de la courroie et du ceinturon, d'obtenir le dénouement de la tresse, je parle de la tresse borroméenne. L'équivalent donc de la tresse borroméenne, c'est exactement ce qui se pose comme non tressé et c'est pour vous signaler cette équivalence que je vous assure qu'effectivement vous pouvez le confirmer de la façon la plus précise. C'est sans doute difficile d'imaginer ce fait, mais c'est un fait.

Je voudrais vous suggérer quelque chose qui a toute son importance, c'est ceci: c'est que comment, la bande de Moebius, la fait-on la plus courte ? En repliant ce triangle-là sur celui-ci. Il en résulte ceci, à savoir que quelque chose se replie qui est ce morceau-là. Eh bien, il s'agit de s'apercevoir qu'une bande de Moebius sera produite du fait du rabattement de ceci ici et de cela ici. C'est une bande de Moebius ordinaire. Trouvez l'équivalent pour ce qui est de la bande de Moebius triple. Cette bande de Moebius est à peu près comme ceci

Chose curieuse, attaquez-vous à cette histoire de la plus courte bande de Moebius, vous verrez qu'il y a une autre solution, je veux dire qu'il y a une façon de la faire encore plus courte, en partant toujours du même triangle équilatéral.

Qu'est-ce qui est le rapport entre ça et la psychanalyse ? Je mettrais en évidence plusieurs choses, c'est à savoir que les choses dont il s'agit ont le rapport le plus étroit avec la psychanalyse. Le rapport de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, c'est là quelque chose qui tient par essence à la psychanalyse. Je ne m'y suis pas aventuré pour rien, ne serait-ce qu'en ceci que la primauté du tissu, c'est-à-dire de ce que j'appelle en l'occasion les choses, la primauté du tissu est essentiellement ce qui est nécessité par la mise en valeur de ce qu'il en est de l'étoffe d'une psychanalyse. Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre l'Imaginaire et le Réel, nous sommes sans recours... sans recours pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une psychanalyse la béance entre l'Imaginaire et le Réel. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris cette voie. La chose est ce à quoi nous devons coller et la chose en tant qu'imaginée, c'est -à-dire le tissu en tant que représenté. La différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital. C'est au point que l'objet dont il s'agit est quelque chose qui peut avoir plusieurs présentations.

Je vais vous laisser là aujourd'hui. Remarques

Notre lecture rencontre ici quelques difficultés à suivre la démonstration de J. Lacan. A la différence de certains chapitres de ce séminaire, les dessins de la version du secrétariat relatifs à ce passage, semblent sans ambiguïté. Mais peut-être une autre lecture est-elle possible ?

En effet si nous effectuons une coupure simple 3-2, comme celle indiquée figure XIII-a, sur un tore, il nous reste dans la main une bande étoffée bilatère, à trois tours, nouée, du type de celle indiquée sur la figure XII-2

- soit une bande du même type que celle, étoffé, obtenue par le redoublement de la coupure 3-2 sur un tore et qui donne ainsi étoffe à la bande dans la coupure ;

- soit encore une bande du même type que celle obtenue par la coupure en son milieu d'une bande de Moebius à trois demi-torsions.

D'autre part la bande dessinée figure XII-4 est une bande bilatère à deux tours. Celle-ci s'obtient par une coupure 2-1 du tore. Coupure dite « en double boucle » sur le tore dont il est question dans « L'étourdit ». *Celle-ci peut également s'obtenir par la coupure en son milieu d'une bande de Moebius à une demi torsion.*

SEMINAIRE 25

Table des matières

Note liminaire.....7
Leçon I, 15 novembre 1977.....9
Leçon II, 13 décembre 1977.....17
Leçon III, 20 décembre 1977 25
Leçon IV, 10 janvier 1978.....33
Leçon V,17 janvier 1978 39
Leçon VI, 14 février 1978.....55
Leçon VII, 21 février 1978.....61
Leçon VIII, 14 mars 1978 67
Leçon IX, 21 mars 1978 91
Leçon X, 11 avril 1978..... 101
Leçon XI, 18 avril 1978 107
Leçon XII, 8 mai 1978..... 119